

- 2014 -

AU CINÉMA

AUTANT LE DIRE TOUT DE SUITE : 2014 N'A PAS ÉTÉ

POUR MOI UNE GRANDE ANNÉE DE CINÉMA. DÉJÀ PARCE QU'APRÈS SIX ANNÉES OÙ LE NOMBRE DE FILMS QUE J'AVAIS VISIONNÉS ÉTAIT EN CONSTANTE AUGMENTATION (PASSANT DE 35 EN 2008 À 152 EN 2013), LE CRU 2014 A VU UNE CHUTE ASSEZ NETTE. JE SUIS EN EFFET ALLÉ « SEULEMENT » 118 FOIS AU CINÉMA, CE QUI RESTE ÉNORME, J'EN AI BIEN CONSCIENCE. POURTANT, J'ÉTAIS PARTI SUR DES BASES TRÈS ÉLEVÉES : 81 FILMS DANS LES 157 PREMIERS JOURS DE L'ANNÉE (SOIT PLUS QU'UN TOUS LES DEUX JOURS). CETTE ÉVOLUTION TIENT ÉVIDEMMENT À DES RAISONS PERSONNELLES QUE JE NE REGRETTE PAS DU TOUT, LOIN DE LÀ. ET, EN Y RÉFLÉCHISSANT BIEN, JE ME DIS AUSSI QUE C'EST D'UNE CERTAINE FAÇON UN MAL POUR UN BIEN. ALORS QUE J'ÉTAIS DEVENU UN VÉRITABLE CONSOMMATEUR DE CINÉMA, PAS FORCÉMENT TRÈS REGARDANT SUR CE QUE J'ALLAIS VOIR (LA CARTE ILLIMITÉE A CET EFFET PERVERS), JE SUIS MAINTENANT CONTRAINT DE CHOISIR D'AVANTAGE MES FILMS, POUR ÉVITER D'ÊTRE TROP DÉÇU. **C'EST EN FAIT UNE MANIÈRE TRÈS DIFFÉRENTE D'ABORDER LE SEPTIÈME ART,** À LAQUELLE J'AI EU BESOIN DE ME RÉHABITUER. IL N'EST EN EFFET PAS FACILE AU DÉBUT DE SE DIRE QU'ON « RATE » AUTANT DE FILMS, MAIS, PEU À PEU, ON S'Y FAIT ET ON SE CONTENTE D'ALLER VOIR CE QUI NOUS INTÉRESSE VRAIMENT, QUAND ON LE PEUT, CAR LES CINÉMAS À PROXIMITÉ DE CHEZ MOI NE SONT PAS FORCÉMENT LES PLUS FOURNIS EN LONGS MÉTRAGES QUE JE QUALIFIERAI DE PLUS POINTUS, SANS PARLER DE LA QUESTION DE LA VERSION ORIGINALE... C'EST LÀ ENCORE UNE « NOUVEAUTÉ », PLUS FRUSTRANTE QUE LA PRÉCÉDENTE : **L'IMPRESSIION DE SE FAIRE BIEN PLUS « IMPOSER » CE QUE L'ON PEUT ALLER VOIR.**

FINISSONS-EN AVEC CES RÉFLEXIONS PERSONNELLES ET, PLUTÔT QUE DE SE QUESTIONNER SUR CE QUE JE N'AI PAS VU, PARLONS UN PEU DE TOUS LES FILMS QUE J'AI VISIONNÉ, CAR ILS SONT QUAND MÊME NOMBREUX. ET, LÀ ENCORE, 2014 S'AVÈRE PLUTÔT DÉCEVANT. D'ABORD PARCE QU'IL N'Y A AUCUN FILM QUI M'A VÉRITABLEMENT MARQUÉ. EN EFFET, SI UN CERTAIN NOMBRE DE LONGS MÉTRAGES M'ONT PLU, ÉMU, FAIT RIRE, IMPRESSIONNÉ, PARFOIS BOULEVERSÉ PAR MOMENTS, IL N'Y EN N'A PAS UN SEUL QUE JE METTRAIS IMMÉDIATEMENT À MON PANTHÉON PERSONNEL. IL EN EST DE MÊME POUR LES PERFORMANCES D'ACTEURS ET D'ACTRICES, DONT AUCUNE NE M'A VÉRITABLEMENT FAIT LEVER DE MON SIÈGE. UNE SEULE PREUVE : JE N'AI DONNÉ AUCUNE NOTE AU-DESSUS DE 17 EN 2014. J'AI TOUTEFOIS CONSCIENCE D'ÊTRE DE PLUS EN PLUS EXIGEANT QUAND JE VAIS AU CINÉMA ET, SANS DOUTE QUE J'AI MIS DES NOTES EXCEPTIONNELLES PAR LE PASSÉ À DES LONGS MÉTRAGES QUI NE LE « MÉRITAIENT » PAS FORCÉMENT ET QUE JE NOTERAI PLUS BAS SI JE LES VOYAI AUJOURD'HUI. **MAIS, QUAND MÊME, RESTE CETTE IMPRESSION DIFFUSE DE NE PAS AVOIR ÉTÉ ÉMERVEILLÉ CETTE ANNÉE. ET ÇA, C'EST QUAND MÊME UN PEU EMBÊTANT CAR ÇA NE LAISSE FINALEMENT PAS DE GRAND SOUVENIR :** CELUI D'UN IMMENSE LETTRES D'IWO JIMA À L'ÉDLORADO, JUSTE APRÈS UN ORAL BLANC EN CLASSE PRÉPA, CELUI D'UN TORRENT DE LARMES AU MILIEU DE PLEIN D'ENFANTS QUI NE COMPRENAIENT PAS CE QUI SE JOUAIT LÀ DEVANT LA FIN DE **TOY STORY 3** OU CELUI DE CETTE AVANT-PRÉMIÈRE D'AMOUR OÙ **HANEKE** ET **TRINTIGNANT** ÉTAIENT LÀ POUR PRÉSENTER LEUR CHEF D'ŒUVRE...

ET PUIS, SI PAR RAPPORT À L'ANNÉE PRÉCÉDENTE, IL N'Y A PAS EU D'ÉNORMES POLÉMIQUES, **LES GRANDES CÉRÉMONIES DE REMISE DE PRIX DE L'ANNÉE ONT ÉTÉ ASSEZ ÉTRANGES**, AVEC DES RÉCOMPENSES TOUJOURS DISCUTÉES OU SUJETTES À POLÉMIQUE. DANS L'ENSEMBLE, LES PALMARÈS DES CÉSAR ET DES OSCARS, SANS PRÊTER À ÉNORMÉMENT DE DISCUSSIONS, N'ONT PAS ÉTÉ EXCEPTIONNELS ET ONT MÊME OUBLIÉ QUELQUES LONGS MÉTRAGES VRAIMENT INTÉRESSANTS. ET LES CÉRÉMONIES ELLES-MÊMES NE RESTERONT PAS DANS LES ANNALES (MÊME SI, ÇA, POUR LE COUP, C'EST DEVENU UNE HABITUDE). MAIS LÀ OÙ IL Y A EU LE PLUS DE DISCUSSIONS, C'EST SANS DOUTE À L'ISSUE DE LA CÉRÉMONIE DE CLÔTURE DU FESTIVAL DE CANNES AVEC DES GRANDS ABSENTS ASSEZ INCOMPRÉHENSIBLES POUR LA PLUPART DES SUIVEURS (DEUX JOURS, UNE NUIT DES FRÈRES DARDENNE OU LE TIMBUKTU D'ABDERRAHMANE SISSAKO) ET UNE PALME D'OR QUI, À MON GOÛT, NE RESTERA PAS DANS LES ANNALES (LE BEAU MAIS TRÈS TRÈS LONG WINTER SLEEP) ET QUI EST PLUTÔT DANS LA DROITE LIGNE DES PALMES D'OR « CONSENSUELLES ». **LÀ ENCORE, IL Y A CE SENTIMENT QUE RIEN DE VÉRITABLEMENT MARQUANT NE S'EST PASSÉ CETTE ANNÉE, EN TOUT CAS RIEN DONT ON SE SOUVIENDRA DANS DES ANNÉES.**

ON PEUT ALLER JUSQU'À SE DEMANDER SI, FINALEMENT, 2014 N'A PAS ÉTÉ UNE SORTE D'ANNÉE DE TRANSITION ET UNE « BANDE-ANNONCE » POUR 2015 CAR, PENDANT LES DOUZE DERNIERS MOIS, ON A PRESQUE PLUS PARLER DE CE QUI VA ARRIVER L'ANNÉE PROCHAINE QUE DE L'ACTUALITÉ BRÛLANTE (SANS DOUTE CAR CELLE-CI NE L'ÉTAIT PAS, D'AILLEURS). EN PLUS DE TOUT CE QUI S'EST PASSÉ

DERNIÈREMENT AUTOUR DU PIRATAGE DE SONY PICTURES (NOTAMMENT LE FAIT DE DÉVOILER LES GRANDES LIGNES DU PROCHAIN JAMES BOND QUI SORTIRA EN... 2015), C'EST SURTOUT DEUX FILMS DISNEY (MÊME SI ON NE LE SAIT PAS FORCÉMENT), DONT ON A BEAUCOUP PARLÉ. LE PREMIER EST LE RETOUR DES AVENGERS (FILM QUI A RAPPORTÉ LE PLUS D'ARGENT DE L'HISTOIRE) QUI EST PRÉVU CHEZ NOUS LE 29 AVRIL PROCHAIN. MAIS C'EST SURTOUT LE NOUVEL ÉPISODE DE STAR WARS QUI A FAIT COULER ÉNORMÉMENT D'ENCRE AVEC UNE STRATÉGIE MARKETING TRÈS BIEN HUILÉE : LES INFORMATIONS TOMBENT LES UNES APRÈS LES AUTRES, AFIN DE BIEN FAIRE MONTER L'ATTENTE CHEZ LES FANS. SI ÇA A DURÉ DÉJÀ PENDANT TOUT 2014, C'EST LOIN D'ÊTRE FINI PUISQUE LA SORTIE EST PRÉVUE POUR LE 18 DÉCEMBRE 2015. D'ICI LÀ, J'ESPÈRE VRAIMENT QUE J'AURAI VU DES FILMS QUI M'ÉMERVEILLERONT VÉRITABLEMENT, MÊME SI JE SUIS SANS DOUTE DE PLUS EN PLUS DIFFICILE À CONVAINCRE. JE MISE AINSI PARTICULIÈREMENT SUR LE AMERICAN SNIPER DE CLINT EASTWOOD OU LE BIRDMAN D'INARRITU. MAIS J'ESPÈRE AUSSI ÊTRE SURPRIS, COMME JE L'AI ÉTÉ EN 2014, PAR DES LONGS MÉTRAGES QUE JE N'ATTENDAIS PAS FORCÉMENT. C'EST ÇA AUSSI LE CINÉMA QU'ON AIME !

**VIVE 2015, ET SURTOUT,
ALLEZ AU CINÉMA !**

WWW.TIMFAITSONCINEMA.FR

TIMFAITSONCINEMA@GMAIL.COM

Tim Fait Son Cinéma

SOMMAIRE

ÉDITO 2

SOMMAIRE 4

JANVIER 7

DON JON	8
LA VIE RÊVÉE DE WALTER MITTY	10
LE LOUP DE WALL STREET	12
DU SANG ET DES LARMES	14
FRUITVALE STATION	16
NYMPHOMANIAC – VOLUME 1	18
THE SPECTACULAR NOW	20
PHILOMENA	22
UNE AUTRE VIE	24
L'AMOUR EST UN CRIME PARFAIT	26
YVES SAINT LAURENT	28
12 YEARS A SLAVE	30
LES BRASIERES DE LA COLÈRE	32
MÈRE ET FILS	34
LE VENT SE LÈVE	36
THE RYAN INITIATIVE	38
NYMPHOMANIAC – VOLUME 2	40
JACKY AU ROYAUME DES FILLES	42

FÉVRIER 45

DALLAS BUYERS CLUB	46
MEA CULPA	48
LULU FEMME NUE	50
AMERICAN BLUFF	52
JACK ET LA MÉCANIQUE DU CŒUR	54
MINUSCULE – LA VALLÉE DES FOURMIS PERDUES	56
UN BEAU DIMANCHE	58
IDA	60
ABUS DE FAIBLESSE	62

LES TROIS FRÈRES - LE RETOUR	64
LA BELLE ET LA BÊTE	66
LA GRANDE AVENTURE LEGO	68
LE CROCODILE DU BOTSWANGA	70
THE GRAND BUDAPEST HOTEL	72
NON-STOP	74
UN ÉTÉ À OSAGE COUNTY	76

MARS 79

DIPLOMATIE	80
SUPERCONDRIAQUE	82
DANS L'OMBRE DE MARY – LA PROMESSE DE WALT DISNEY	84
MONUMENTS MEN	86
HOW I LIVE NOW (MAINTENANT, C'EST MA VIE	88
HER	90
LA COUR DE BABEL	92
SITUATION AMOUREUSE : C'EST COMPLIQUÉ	94
3 DAYS TO KILL	96
DE TOUTES NOS FORCES	98
AIMER, BOIRE ET CHANTER	100
CAPTAIN AMERICA - LE SOLDAT DE L'HIVER	102
REAL	104
WRONG COPS	106

AVRIL 109

LA CRÈME DE LA CRÈME	110
NEBRASKA	112
BARBECUE	114
APPRENTI GIGOLO	116
NOÉ	118
DIVERGENTE	120
TOM À LA FERME	122
UNE PROMESSE	124
BABYSITTING	126

QU'EST-CE QU'ON A FAIT AU BON DIEU ?	128
NIGHT MOVES	130
96 HEURES	132
STATES OF GRACE	134
THE AMAZING SPIDER-MAN 2 : LE DESTIN D'UN HÉROS	136

MAI 139

MAY IN THE SUMMER	140
PAS SON GENRE	142
LAST DAYS OF SUMMER	144
DE GUERRE LASSE	146
D'UNE VIE À L'AUTRE	148
JOE	150
GRACE DE MONACO	152
DANS LA COUR	154
GODZILLA	156
THE HOMESMAN	158
LA CHAMBRE BLEUE	160
LA VOIE DE L'ENNEMI	162
DEUX JOURS, UNE NUIT	164
X-MEN : DAYS OF FUTURE PAST	166
MAPS TO THE STARS	168
TON ABSENCE	170

JUIN 173

L'ÎLE DE GIOVANNI	174
EDGE OF TOMORROW	176
THE ROVER	178
BLACK COAL	180
AU FIL D'ARIANE	182
JERSEY BOYS	184
THE TWO FACES OF JANUARY	186
TRANSCENDANCE	188
ON A FAILLI ÊTRE AMIES	190
UNDER THE SKIN	192

JUILLET 195

LE CONTE DE LA PRINCESSE KAGUYA	196
ALBERT À L'OUEST	198
DRAGONS 2	200
JIMMY'S HALL	202
WINTER SLEEP	204

AOÛT 207

BOYHOOD	208
LUCY	210
LES GARDIENS DE LA GALAXIE	212
LE RÔLE DE MA VIE	214

SEPTEMBRE 217

PARTY GIRL	218
HIPPOCRATE	220
3 CŒURS	222
ELLE L'ADORE	224

OCTOBRE 227

SAINT LAURENT	228
GONE GIRL	230
GEMMA BOVERY	232
MOMMY	234

NOVEMBRE 239

BANDE DE FILLES	240
FURY	242
INTERSTELLAR	244
SAMBA	248
UNE NOUVELLE AMIE	250
MAGIC IN THE MOONLIGHT	252
THE SEARCH	254

DÉCEMBRE 257

MARIE HEURTIN	258
LA FRENCH	260
RESPIRE	262
TIMBUKTU	264
ASTÉRIX - LE DOMAINE DES DIEUX	266
WHIPLASH	268

RÉCAPITULATIF 270**BILAN 278**

RÉCOMPENSES TOTALES	278
RÉCOMPENSES FRANCE	280
RÉCOMPENSES ÉTRANGERS	281
UN ... AU CINÉMA EN 2014	282

J'AI AIMÉ / JE N'AI PAS AIMÉ	285
L'ABÉCÉDAIRE 2014	286

QUELQUES STATISTIQUES 288

GRAPHIQUE DE L'ÉVOLUTION DES NOTES	288
NOMBRES DE FILMS VUS PAR CINÉMAS	289
MOYENNES DES NOTES VUS PAR CINÉMAS	289
NOMBRES DE FILMS VUS PAR RÉSEAU	290
MOYENNES DES NOTES VUS PAR RÉSEAU	290
NOMBRE DE FILMS VUS PAR PROVENANCE	291
MOYENNES DES NOTES VUS PAR PROVENANCE	291
NOMBRES DE FILMS VUS PAR MOIS	292
MOYENNES DES NOTES VUS PAR MOIS	292
NOMBRES DE FILMS VUS PAR JOUR DE LA SEMAINE	293
MOYENNES DES NOTES VUS PAR JOUR DE LA SEMAINE	293
NOMBRE DE FILMS VUS PAR GENRE	294
MOYENNES DES NOTES VUS PAR GENRE	294
LES 20 CHIFFRES DE L'ANNÉE	295

JANVIER

<i>DON JON</i>	8
<i>LA VIE RÊVÉE DE WALTER MITTY</i>	10
<i>LE LOUP DE WALL STREET</i>	12
<i>DU SANG ET DES LARMES</i>	14
<i>FRUITVALE STATION</i>	16
<i>NYMPHOMANIAC – VOLUME 1</i>	18
<i>THE SPECTACULAR NOW</i>	20
<i>PHILOMENA</i>	22
<i>UNE AUTRE VIE</i>	24
<i>L'AMOUR EST UN CRIME PARFAIT</i>	26
<i>YVES SAINT LAURENT</i>	28
<i>12 YEARS A SLAVE</i>	30
<i>LES BRASIERES DE LA COLÈRE</i>	32
<i>MÈRE ET FILS</i>	34
<i>LE VENT SE LÈVE</i>	36
<i>THE RYAN INITIATIVE</i>	38
<i>NYMPHOMANIAC – VOLUME 2</i>	40
<i>JACKY AU ROYAUME DES FILLES</i>	42



DON JON

Joseph GORDON-LEVITT

Date de sortie : 25-12-2013 Vu le : 01-01-2014

Au cinéma : MK2 BIBLIOTHÈQUE (PARIS)

Genre: C

HISTOIRE :

Jon est un séducteur né qui enchaîne les conquêtes. Il est aussi un très gros amateur et consommateur de films pornographiques. Un soir, il rencontre Barbara, jeune femme amatrice de films à l'eau de rose. Leur rencontre improbable va-t-elle pouvoir déboucher sur une relation stable ?

CRITIQUE :

Joseph Gordon-Levitt est un acteur que l'on a appris à connaître et à apprécier depuis quelques années. S'il a une longue carrière derrière lui (notamment à la télévision), c'est surtout *(500) jours ensemble* qui l'a fait véritablement connaître du grand public. Dans cette comédie romantique un peu décalée, il interprétait un jeune homme un peu perdu face aux errements amoureux de celle qu'il considérait comme sa petite amie. Christopher Nolan lui a ensuite offert des seconds rôles consistants dans *Inception* et *The Dark Knight Rises*. C'est donc maintenant un acteur qui compte à Hollywood et il n'est finalement pas si illogique de le voir passer à la réalisation car ça a toujours été un touche-à-tout (musicien, fondateur d'une société de production à 23 ans et producteur de *Looper*, dans

lequel il tient l'un des rôles principaux). En ce sens, Joseph Gordon-Levitt peut être rapproché de James Franco, autre comédien trentenaire passé cette année à la mise en scène de longs métrages. Mais là où James Franco a pris la sécurité (encore que, ça se discute) d'adapter des romans pour ses premiers films (*As I Lay Dying* de William Faulkner et *Child of God* de Cormac McCarthy), Joseph Gordon-Levitt a lui-même écrit le scénario de sa première réalisation. Et sans vouloir faire de jeux de mots vaseux, on peut dire que, pour un premier projet, celui qu'il choisit est plutôt « couillu ». En effet, en orchestrant une fausse comédie romantique, il parle surtout de l'addiction au sexe, et plus précisément ici de la question de la pornographie. C'est fait sur le ton de la comédie, contrairement par exemple à *Shame* de Steve McQueen, qui était bien plus dramatique, mais ça dit quand même beaucoup de choses. On peut donc vraiment dire que Joseph Gordon-Levitt réussit son « examen de passage » en tant que metteur en scène avec ce film assez singulier et par moments vraiment génial.

C'est notamment le cas lors de la première demi-heure qui est très réussie. Accompagnés d'une voix off (très présente pendant tout le film), nous apprenons à connaître ce Jon pour qui, comme il le dit lui-même, peu de choses comptent vraiment (tout est d'ailleurs marqué sur l'affiche). Ces activités se suivent et pendant tout le long métrage, elles permettront un processus de répétition à la fois assez drôle (toutes les confessions ou les repas en famille sont par exemple de grands moments) mais qui montre aussi le côté obsessionnel de ce jeune homme. Et ce qui est le plus marquant chez ce Jon, c'est bien l'addiction aux films pornographiques. D'entrée de jeu, pas grand-chose ne nous est « épargné » puisqu'on voit au final beaucoup d'images tirées de films X même si c'est toujours très court et presque subliminal. En ce sens, *Don Jon* a un côté particulièrement trash qui est visiblement totalement assumé par le réalisateur qui en joue largement. Ce qu'il faut dire ici, c'est que Joseph Gordon-Levitt signe avec *Don Jon* un long métrage vraiment personnel, qui ne ressemble pas du tout à ce que l'on peut attendre d'une comédie romantique. Tant dans le scénario (*trash* assumé) que dans la mise en scène (rythme effréné, passages presque clipsés), il fait vraiment les choses à sa façon et c'est appréciable. Toute la première partie du film montre vraiment cette volonté de surprendre et de chambouler les codes de la comédie romantique. En fait, on pourrait presque dire de *Don Jon* que c'est plutôt une réflexion sur deux visions de l'amour qui se font face. Il y a d'un côté un consommateur effréné (en « vrai » mais surtout virtuellement) et

de l'autre côté, une jeune femme qui croit encore aux bluettes. Et cela se cristallise autour du cinéma (ce qui n'est pas neutre comme idée) et des messages qui peuvent être véhiculés soit par l'industrie du cinéma pornographique, soit par les comédies à l'eau de rose (incroyable séquence du long métrage avec Anne Hathaway et Channing Tatum). Bref, tout cela donne à ce *Don Jon* un aspect vraiment original et très agréable.

Ce qui est un peu dommage, c'est que la deuxième moitié du film est moins réussie. Le changement correspond à l'arrivée du personnage interprété par Julianne Moore. Celui-ci s'inscrit de façon assez étrange dans le film et lui fait perdre beaucoup de rythme (c'est sans aucun doute volontaire). Cette femme apporte un autre message, un peu moins caricatural et plus réaliste sur l'amour. Mais, personnellement, je trouve que les dialogues entre Jon et cette Esther, qui agit comme une mère pour lui, ne sonnent pas vraiment justes. Toute la fin du film devient ainsi un peu étrange, et ce n'est pas vraiment ce à quoi on pouvait s'attendre après une première moitié si irrévérencieuse et plutôt anticonformiste. Sans doute Joseph Gordon-Levitt a eu peur de se laisser trop emporter dans une comédie qui tiendrait uniquement sur des gags plus ou moins douteux. Et, d'une certaine manière, on peut lui en être gré car il réussit justement à parfaitement doser ce qu'il faut de vulgaire avec un peu plus de « réflexion ». C'est loin d'être un film théorique mais, à sa façon, il pose beaucoup de questions, tout comme *Shame*, d'ailleurs, le faisait d'une manière très différente. Le réalisateur est aussi très doué pour orchestrer des scènes de dialogue assez formidables (avec ses potes ou sa famille). Il faut dire que les seconds rôles sont tenus à la perfection, notamment le père de Jon, italien jusqu'au bout des ongles, ou ses deux meilleurs amis, toujours dans les bons coups. Les personnages principaux sont aussi bien interprétés, notamment par une Scarlett Johansson qui réussit bien à surjouer le côté fausse poufiasse dans les attitudes mais terriblement naïve dans son comportement de cette Barbara. Joseph Gordon-Levitt, lui, est assez génial dans ce rôle de macho finalement plus sensible qu'il n'y paraît. Des deux côtés de la caméra, il assure donc et, pour commencer l'année, c'est bon de voir un film comme celui-ci qui, bien que pas exceptionnel, a le mérite de ne pas ressembler aux autres et d'être ainsi une vraie œuvre.

VERDICT :

Pour son premier long métrage, Joseph Gordon Levitt nous offre une fausse comédie romantique à la fois *trash* mais loin d'être inintéressante sur le fond. La première moitié est meilleure que la seconde même si l'ensemble reste largement correct. JGL mérite d'être revu des deux côtés de la caméra.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

JOSEPH GORDON-LEVITT



LA VIE RÊVÉE DE WALTER MITTY

Ben STILLER

Date de sortie : **01-01-2014** Vu le : **05-01-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'AVENTURE

HISTOIRE :

Walter Mitty est quelqu'un on ne peut plus ordinaire, qui travaille au service des négatifs d'un grand magazine. Sa seule façon de s'évader, ce sont des rêves complètement dingues. Mais alors que son poste est menacé, il décide de se prendre en main et de se lancer dans une aventure encore plus forte que ce qu'aurait pu imaginer son cerveau...

CRITIQUE :

On n'attendait pas forcément Ben Stiller sur ce terrain-là... En effet, si l'humoriste et spécialiste des films pas toujours très fins a déjà réalisé quatre longs métrages depuis presque vingt ans, c'était à chaque fois de vraies et franches comédies. Sa dernière était par exemple *Tonnerre sous les tropiques*, dont j'ai toujours entendu plutôt du bien et qui était une parodie des films de guerre avec un casting complètement fou et des apparitions devenues mythiques (notamment celle de Tom Cruise, en producteur chauve). Comme s'il avait atteint une certaine maturité (il est quand même pas loin de la cinquantaine maintenant...), Ben Stiller se pose un peu plus avec son nouveau film en adaptant librement une nouvelle datant du milieu du vingtième siècle, écrite par James Thurber et qui avait déjà connu une première adaptation dans les années 40. Il nous raconte ici l'histoire d'un homme tout simple, qui fait des rêves ex-

traordinaires alors que sa réalité est bien plus morne et qui va finir par se lancer réellement dans une aventure complètement dingue, à la recherche d'un photographe détenant le négatif du « cliché ultime ». Sur le principe, ça fait quand même beaucoup penser à *Forrest Gump*, autre histoire du même genre. C'est vrai qu'il y a un peu de cela dans le destin de ce Walter Mitty, même si les deux films ne sont finalement pas si semblables que cela. *La vie rêvée de Walter Mitty* est un long métrage résolument optimiste, pas dénué de quelques défauts mais qui emporte plutôt le spectateur avec son côté pouvant sembler un peu « gentillet » bien que ne l'étant finalement pas tant que ça (comme nous le verrons). Une sorte de *feel good movie* décalé, que l'on n'espérait pas forcément de la part de Ben Stiller, mais qui est bien agréable en ce début d'année.

Ce qui est marquant avec *Walter Mitty*, c'est la façon qu'a ce film de mélanger un peu tous les genres. J'ai « défini » que c'était un film d'aventure mais cela s'est fait de manière arbitraire car on pourrait aussi bien le voir comme une comédie romantique ou encore un drame plus personnel. Cela dépend un peu de la manière dont on veut voir ce long métrage qui peut se lire à différents niveaux. Déjà, il est drôle. Beaucoup de scènes et de situations sont particulièrement amusantes, notamment lorsque l'on rentre dans la pensée du personnage principal et que l'on commence à vivre ses rêves. La poursuite avec le nouveau directeur dans les rues de New York ou encore le passage sur la banquise sont de vrais bons moments de comédie décalés et *funky*. Mais c'est aussi (et peut-être surtout) l'histoire d'un homme qui n'est finalement pas vraiment adapté au monde dans lequel il vit, fait d'immédiateté et de flux toujours plus importants. Lui représente plutôt le côté un peu « à l'ancienne » : travailleur modèle depuis longtemps dans la même boîte, s'occupant de sa maman, vivant dans un appartement sans trop d'âme. Et on va voir pendant tout le film l'évolution de ce personnage qui, de timide et complexé, va se transformer en quelqu'un de beaucoup plus sûr de lui. Cela vient évidemment de tout ce qu'il va vivre (son aventure l'emmenant au Groenland puis en Islande et sur l'Himalaya) et apprendre avec ce périple, sur lui et les autres. On peut observer des changements tant physiquement (coupes de cheveux, petite barbe de trois jours) que dans les habits ou les attitudes. Son rapport avec celle qu'il aime en secret (d'où le côté romantique) va aussi

pouvoir évoluer. Dit de cette façon, cela peut paraître un peu cucul sur les bords. Et bien, ce n'est pas le cas et c'est bien là l'une des forces de ce long métrage.

En restant très tendre, Ben Stiller offre une leçon de vie sur la métamorphose d'un homme sans jamais sombrer dans la niaiserie. Pourtant, la possibilité, avec un tel sujet, était grande. Cela tient à plusieurs choses. La première est que Ben Stiller, lui-même, interprète cet homme et il arrive à lui donner une vraie consistance, de sorte qu'il est crédible pour le spectateur et que n'est pas qu'une figure. Les seconds rôles sont eux aussi bien joués et permettent au film de bien se tenir. La seconde vient du fait que, derrière ses allures de fable, *Walter Mitty* n'en reste pas moins un long métrage qui « dénonce » pas mal de choses. Il se déroule en effet dans un contexte de mutation d'un mensuel vers un site internet (soit le passage au numérique), ce qui implique une réorganisation et le sacrifice de nombre de personnes et de compétences (dont le chef du service des négatifs ne peut être qu'un exemple parfait). Ben Stiller y est visiblement sensible et il ne prend pas beaucoup de gants pour moquer ceux chargés de mettre en place ces changements. Et pour bien enfoncer le clou, son film a même été tourné sur pellicule, ce qui ne se fait plus vraiment à Hollywood. Tout ce discours en toile de fond donne donc à *Walter Mitty* une autre facette loin d'être inintéressante. Enfin, le réalisateur n'est pas avare de références multiples à d'autres longs métrages (et je suis persuadé d'en avoir loupé beaucoup), ce qui est toujours assez drôle. Néanmoins, malgré toutes ses qualités, ce film n'a pas réussi à complètement me charmer, notamment du fait de longueurs trop importantes à certains moments, d'un côté parfois peut-être un peu trop répétitif, d'un trop grand nombre d'incohérences et d'une fin trop attendue. Mais, plus qu'un long métrage un peu gnangnan comme on pouvait le craindre, *Walter Mitty* se révèle plutôt être un film qui donne la pêche et l'envie de se dépasser. En plus, c'est assez spectaculaire et loin d'être idiot. Pour débiter l'année, c'est vraiment pas mal du tout.

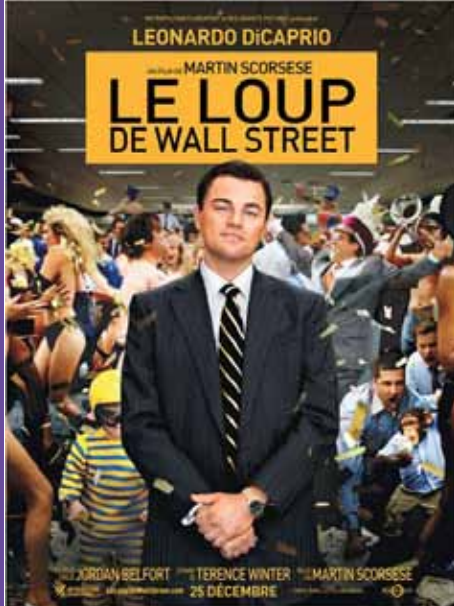
VERDICT :

Un long métrage plaisant, vraiment sympathique par moments bien qu'il souffre de quelques longueurs. C'est un film qui réussit à être optimiste sans tomber dans la niaiserie, ce qui n'est jamais évident. Ben Stiller, très bon des deux côtés de la caméra doit donc être félicité pour cela.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

BEN STILLER



LE LOUP DE WALL STREET

Martin SCORSESE

Date de sortie : 25-12-2013 Vu le : 06-01-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Celle de Jordan Belfort, jeune homme qui a connu un grand succès à Wall Street avec la boîte qu'il avait montée à la fin des années 80, avant que les montages douteux, les arnaques en tout genre, et son train de vie excéntrique ne finissent pas le rattraper...

CRITIQUE :

Après une parenthèse assez étrange en 3D qui était autant un film pour enfants (encore que) qu'un hommage au cinéma (*Hugo Cabret*), voici Martin Scorsese qui revient sur des chemins plus balisés pour lui ainsi que pour ses spectateurs sans doute surpris par son dernier long métrage. En plus, il retrouve son nouvel acteur fétiche depuis le début des années 2000 : Leonardo DiCaprio. Ce dernier joue dans les quatre films qui ont précédé *Hugo Cabret* et il y est à chaque fois excellent (en même temps, il est rarement mauvais depuis qu'il tourne un ou deux films par an maximum). Alors que la carrière du réalisateur s'est longtemps construite autour des films de gangsters un peu à l'ancienne (*Les affranchis* ou *Casino*),

il s'attaque ici à ce que l'on peut considérer d'une certaine manière comme les nouveaux « truands » de la société moderne : les traders aux pratiques douteuses qui ont, en partie, conduit à la crise financière du milieu des années 2000, particulièrement terrible aux Etats-Unis. En adaptant pour le grand écran le livre de Jordan Belfort, Scorsese ne fait en tout cas pas les choses à moitié. En effet, celui qui a été surnommé « Le loup de Wall Street » a été, au passage des années 80 à 90 le symbole d'une finance de moins en moins raisonnable, où tous les coups étaient permis, tant que l'enrichissement était au bout. Repenti, il a écrit un livre, sorti en 2007, et auquel Scorsese s'était très tôt intéressé. Il aura finalement dû attendre six ans pour l'adapter et quand on voit ce qu'il s'est passé notamment en septembre 2008, on se dit vraiment que l'attente n'était peut-être pas superflue et que, en tout cas, les comportements n'ont pas changé entre la fin des années 90 et celles qui ont suivi. *Le loup de Wall Street* nous entraîne dans la vie excessive de cet homme et de ce qu'il représente, et c'est l'ensemble du film qui devient au final complètement fou.

Ce qu'il faut commencer par dire, c'est que ce n'est pas un long métrage sur la finance à proprement parler. En effet, on n'apprend pas grand-chose sur le fonctionnement des arnaques de Belfort et ses acolytes et la manière dont ils se font énormément d'argent. La seule chose à savoir c'est que, effectivement, ils gagnent beaucoup de sous et que ce n'est pas de façon complètement légale. Partant de là, *Le loup de Wall Street* ne va pas beaucoup plus loin et ceux qui voulaient comprendre les rouages en seront pour leurs frais. Ce qui intéresse bien plus Scorsese et son scénariste (à qui on doit les séries *Les Soprano* et *Boardwalk Empire*), c'est bien plus le rapport de Belfort à ce monde de la finance et ce qu'il peut lui apporter. Pour nous entraîner dans cet univers, c'est le principe de la voix-off qui est utilisée avec Belfort lui-même qui raconte sa vie. A certains moments, il prend même le spectateur à témoin en l'interpellant directement et lui montrant par exemple comment entuber un client. Pendant trois heures, on va suivre l'existence de cet homme qui apparaît comme une sorte de bouffon de plus en plus pathétique alors qu'il s'enfonce dans les mensonges et la dépravation. Pour l'interpréter, Leonardo DiCaprio est tout simplement effarant et prouve une nouvelle fois qu'il est quand même d'une sacrée trempe. Tous les aspects du personnage sont interprétés très subtilement : du séducteur-manipulateur à l'homme complètement défoncé par le mélange alcool-drogue. Est-ce que ça sera suffisant pour gagner (enfin) un Oscar ? Sans doute pas. Autour de lui, on trouve aussi des seconds rôles performants (sauf Jean Dujardin, malheureusement,

qui surjoue le côté européen un peu bête), et notamment celui de Donnie Azoff, son premier vrai partenaire en affaire, très bien tenu par un Jonah Hill qui apporte beaucoup au film, dans la relation particulière qu'il a avec le personnage principal.

Après trois heures de film, qui passent quand même assez vite, la question principale que l'on peut se poser est la suivante : n'est-ce pas le long métrage dans son ensemble qui est dans l'état permanent du personnage qu'il suit ? En effet, tant dans sa construction que dans sa manière outrancière de montrer ce qu'il veut, *Le loup de Wall Street* a un aspect finalement assez étrange et que l'on peut qualifier d'un peu fou, comme il était « sous substance ». Déjà, c'est clairement trop long et, avec une bonne demi-heure de moins (voire même une petite heure), les mêmes choses auraient pu être montrées de la même façon. Car Scorsese fait plutôt dans le *too much*. En effet, le retour sans fin sur les scènes où les personnages se droguent, participent à des orgies sexuelles ou encore sont dans l'hystérie collective est à la longue assez fatigant et même énervant. Mais je pense vraiment que c'est le but recherché par le réalisateur puisque, au bout d'un moment, on finit par être dégoûté par cette débauche permanente, qui vient d'un rapport malsain à l'argent et d'une volonté de richesse à tout prix même si on ne sait plus quoi faire avec cet argent. C'est de cette manière que le film dénonce vraiment les excès de ce monde financier, plus qu'en expliquant ses rouages de façon précise. Et on peut dire que c'est réussi car, en tant que spectateur, on est vraiment marqué par cette répétition sans fin et on finit par en être lassé. Et le film est aussi particulier car il mêle à la fois le destin dramatique d'un homme, l'étude sur un univers particulier, la comédie (parce qu'il y a beaucoup de passages très drôles, même si c'est souvent assez grinçant) mais aussi, d'une certaine manière, le film policier, même si l'on peut regretter que ce côté soit un peu trop laissé de côté. Le personnage de cet agent existe mais il n'est jamais réellement utilisé. Mais c'est surtout dans sa construction même que ce *Loup de Wall Street* est le plus dingue.

En effet, sur les 180 minutes, c'est une alternance de séquences très calmes, et notamment des dialogues avec d'autres bien plus rythmées. Ces dernières correspondent à ce dont j'ai pu parler précédemment et se caractérisent par une caméra très mobile, un montage nerveux à souhait, une musique extrêmement présente et un côté globalement assez brillard. Je ne trouve pas que ce soit forcément très réussi du point de vue de la réalisation et certaines sont beaucoup trop longues ou reviennent plus de fois qu'il ne faudrait. Ces séquences constituent une bonne partie du film mais elles sont donc entrecoupées de quelques dialogues assez dingues qui permettent au long métrage de se poser. Selon moi, ce sont les séquences les plus importantes car elles permettent d'aller un peu plus loin que le vernis superficiel de débauche qui nous est montré. Elles sont mises en scène de façon très simple, pour justement faire contrepoids à la frénésie du reste. Deux en particulier sont marquantes. Celle de la discussion entre Jordan et l'agent fédéral sur le bateau où l'on comprend que le courtier n'est plus vraiment dans le même monde et qu'il est parti assez loin. La deuxième est une qui se passe au début du film et qui implique Jordan et celui qui sera son modèle (que l'on ne reverra malheureusement plus ensuite), le courtier qui le prend sous son aile dans son premier emploi, interprété avec brio par Matthew McConaughey. Ce dialogue (qui est presque un monologue) est formidable car il pose absolument tous les enjeux de ce qui va suivre. Entre ces dix minutes très posées et le côté complètement frénétique que peuvent avoir des séquences par la suite, il n'y a pas grand-chose en commun. Et pourtant, tout cela se retrouve dans un même film, que l'on peut donc qualifier pour cela d'assez dingue. Sans que ce ne soit complètement convaincant, du fait de trop gros défauts, *Le loup de Wall Street* peut tout de même être considéré comme un film vraiment marquant, à différents points de vue et qui pose un peu plus (si besoin était) DiCaprio comme l'un des très grands acteurs de notre temps.

VERDICT :

Bien que dans l'ensemble trop long, outrancier, répétitif et pas forcément toujours abouti dans la mise scène, ce film n'en reste pas moins un sacré morceau de cinéma, porté par un DiCaprio au sommet et un Jonah Hill épatant.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LEONARDO DICAPRIO

DU SANG ET DES LARMES

Peter BERG

Date de sortie : 01-01-2014 Vu le : 07-01-2014

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: FILM DE GUERRE



HISTOIRE :

En Afghanistan, les SEAL, une unité d'élite de l'armée américaine, lancent une opération pour localiser et abattre un chef taliban. Les quatre soldats sont bien en place quand trois bergers arrivent sur zone. Un dilemme se pose alors : les éliminer ou risque de se faire démasquer...

CRITIQUE :

Peter Berg ne passe pas pour être le réalisateur le plus fin d'Hollywood, pour dire les choses gentiment. En effet, il a toujours réalisé des grosses productions, que ce soit pour le public américain uniquement (*Friday Night Lights* que j'avais vu au cinéma là-bas et qui raconte une histoire autour du football américain) ou avec des films d'action plus « universels » (*Le Royaume* ou *Hancock*). En 2012, il était même tombé bien bas, en réalisant *Battleship*, adaptation du jeu de la Bataille Navale, que j'avais évité d'aller voir ce qui, de l'avis de tous, était une sage décision. Le voir réaliser un pur film de guerre n'est donc pas forcément la plus grosse surprise de ce début d'année. Ce long métrage se base sur un livre écrit par

la personne à qui cette histoire assez dingue est arrivée, Marcus Luttrell. Celui-ci y raconte ce qu'il s'est vraiment passé dans ces montagnes afghanes, à lui ainsi qu'à ses camarades qui faisaient partie comme lui de cette opération. Son ouvrage fut un immense succès, notamment aux Etats Unis. L'adaptation au cinéma ne faisait donc plus aucun doute et c'est à Peter Berg qu'est revenu le droit de s'y atteler. Et il le fait visiblement avec grand plaisir. En effet, *Du sang et des larmes* est un film qui a au moins le mérite d'annoncer la couleur et de se tenir à son projet de départ. On ne pourra pas faire au metteur en scène le reproche de nous avoir mal informés. Si on veut un film de guerre devant lequel on ne réfléchit pas beaucoup mais où ça défouraille dans tous les sens, on tient là son bonheur. Mais ça ne dépasse jamais ce cadre et ça reste donc malheureusement un peu creux et inutile. Tellement qu'il n'y a pas grand-chose à en dire...

Le générique de début met déjà bien dans le ton : on voit des vidéos et des photos de l'entraînement presque inhumain de cette unité d'élite. On comprend alors que les hommes qui nous seront donnés à voir au combat seront les meilleurs dans leur domaine et qu'ils pourront tout endurer. Ensuite, on se met tranquillement dans l'ambiance pendant une bonne demi-heure : on voit les soldats dans la vie quotidienne au camp de base, puis à un briefing sur la mission, et enfin dans les préparatifs finaux de celle-ci. Pour faire monter peu à peu la pression, c'est au moins efficace, à défaut d'être très original. Ensuite, une fois sur place, la façon de vraiment mettre en condition le spectateur est plutôt intéressante. Le film prend son temps pour suivre l'installation des hommes dans les montagnes, leur façon très méthodique d'évoluer et de se cacher. C'est finalement le hasard qui va les trahir (l'arrivée de trois bergers) et c'est là que le film prend son véritable départ avec la séquence du choix qui est assez intense. Chacun sait ce qu'impliquent les deux solutions qui sont proposées et c'est pourquoi le choix est si compliqué à faire. Une fois que celui-ci est effectué par le chef des quatre, c'est le début de ce que l'on commençait à attendre impatientement (attente d'ailleurs pas mal mise en scène car de plus en plus stressante). Car il ne faut pas se mentir : si on va voir *Du sang et des larmes*, c'est pour que ça pète dans tous les sens. Et Peter Berg ne fait alors pas les choses à moitié puisque la deuxième heure du long métrage est presque exclusivement consacrée à cette bataille qui oppose au départ quatre soldats américains contre une sacrée armée afghane et qui va se transformer par la suite.

Sans en dire beaucoup plus, même si le titre original du film (*Lone survivor*) fait mieux comprendre ce qu'il va se passer, c'est une sorte de chasse aux hommes dans les montagnes afghanes qui s'engage. Et c'est plutôt brut de décoffrage et ça ne prend guère de pincettes. Il y a du sang, des impacts de balles, des morts (surtout côté afghan d'ailleurs), des chutes spectaculaires et beaucoup de souffrance. C'est plutôt bien fait et efficace, dans son genre... Et au milieu de tout cela, assez peu de réflexion. Comme si, ce conflit étant très complexe et encore trop récent pour avoir du recul dessus, Peter Berg décidait d'employer la méthode la plus simple et la plus radicale pour le traiter. Avec, en plus, le côté hommage aux membres de cette mission mais aux soldats américains dans leur ensemble qui est parfaitement assumé. On peut tout de même remercier le réalisateur de ne pas faire des Afghans une entité unique sur laquelle la seule chose à faire est de tirer sans penser. En effet, à la fin du film, ce sont eux qui s'affrontent entre des talibans d'un côté et une tribu qui refuse leur mainmise de l'autre et qui ont pris le soldat américain sous leur garde. Mais ça apparaît presque comme une façon de se dédouaner assez facilement par rapport à une accusation de simplisme qu'il est quand même bien possible de formuler sur l'immense majorité du film. Ce qui est un peu gênant ; c'est que, dans l'ensemble, et même si l'histoire est vraie, on a du mal à y croire tant elle semble grosse (notamment le fait de survivre avec tant d'impacts de balles...). Sans doute le scénario a-t-il amplifié certains éléments pour les besoins de la fiction. D'ailleurs, le réalisateur met tout cela en scène sans prendre non plus beaucoup de précautions puisqu'il multiplie les effets attendus (ralentis notamment). C'est là encore un peu bourrin et correspond finalement bien à un film qui répond à sa commande, sans jamais réussir à la transcender...

VERDICT :

C'est sûr que ce n'est pas le long métrage le plus intelligent de l'année mais dans le genre film de guerre sans trop de prétention, ça passe pas si mal... ça ne va néanmoins pas plus loin car ça manque d'un regard un peu critique. Mais ça semble assumé, donc...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LES SCÈNES DE PURE ACTION

FRUITVALE STATION

Ryan COOGLER

Date de sortie : 01-01-2014 Vu le : 08-01-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Les vingt-quatre heures qui précèdent la rencontre fatale entre Oscar Grant, un jeune homme qui essaie de sortir de sa condition de petit truand pour devenir un père responsable, et des agents de police dans le métro, à Fruitvale Station.

CRITIQUE :

Fruitvale Station est un long métrage qui connaît depuis un an le même parcours qu'un autre film d'un jeune américain qui avait fait beaucoup de bruit il y a à peine plus d'un an. Je veux bien sûr parler des *Bêtes du Sud Sauvage* de Beith Zeitlin, film assez sensationnel et d'une très grande puissance. En effet, découvert à Sundance (où il a gagné le *Grand Prix du Jury*), ce film a ensuite été transporté de festivals en festivals (Cannes ou Deauville par exemple) en raflant toujours des prix et en soulevant un enthousiasme assez incroyable. Presque tous les magazines américains l'ont inclus dans leur Top 10 de fin d'année. On commençait donc à être

impatience de voir sur pièce ce long métrage réalisé par un jeune homme de vingt-sept ans dont c'est évidemment la première réalisation. Il s'attaque d'entrée de jeu à un fait divers qui avait beaucoup marqué les Etats Unis qui venaient d'élire Barack Obama. Il y a quatre ans : un jeune homme noir avait été abattu à bout portant par un policier lors d'un contrôle qui avait mal tourné. C'est encore aujourd'hui un événement qui reste très ancré dans les mémoires et Ryan Coogler a voulu d'une certaine façon rendre hommage à ce jeune homme et dénoncer par la même occasion le racisme encore présent dans le pays. C'est donc un nouveau film militant dans une année qui n'en n'a pas manqué (*Lincoln*, *Le Majordome* ou, tout bientôt *12 years a slave*). Et, honnêtement, vu le battage qui était fait, je m'attendais vraiment à me prendre une grosse claque comme *Les bêtes du Sud Sauvage* m'en avait mis une magistrale. Malheureusement, ça ne s'est pas du tout passé comme cela et si *Fruitvale Station* est un film qui n'est pas dénué de tout intérêt et qui se laisse regarder, il y a beaucoup trop d'éléments qui m'ont dérangé et m'ont laissé un drôle d'arrière-goût sur la fin...

Fruitvale Station s'ouvre, après l'habituel « tiré d'une histoire vraie », sur une vidéo qui a réellement été tournée à ce moment et qui montre la fameuse interpellation d'Oscar par les policiers. Au moment du coup fatal, cette vidéo coupe et nous sommes transportés un jour plus tôt. Le but du film est donc très clair et sans trop d'ambiguïté. Il s'agit de mêler intimement réalité et fiction. Et d'ailleurs, dans sa réalisation, Ryan Coogler adopte presque une posture de documentaire avec une caméra toujours mobile qui suit le personnage principal plus qu'elle ne le filme réellement. Et il faut cela plutôt efficacement car il a à la fois un sens du rythme mais aussi une posture loin d'être inintéressante. Dans le genre portrait un peu naturaliste, *Fruitvale Station* est un exemple que l'on peut qualifier de réussi, à sa manière. Ce jeune homme, très bien interprété par Michael B. Jordan, est peu le prototype du jeune afro-américain un peu perdu, qui a passé du temps en prison, deale un peu, vient de perdre son travail, est devenu père très jeune et trompe sa copine. C'est un peu comme si on misait tous les clichés possibles et qu'on les mettait dans le même personnage... Mais ce qui est important, c'est qu'il essaie clairement de se reconstruire et tout le long métrage va s'efforcer de nous montrer comment. Et c'est pour moi là que se situe le souci principal avec *Fruitvale Station*. En effet, à force de multiplier les séquences qui montrent ses évolutions (notamment quand il arrête à la drogue en repensant à la visite de sa mère – une Octavia Spencer parfaite – à la prison), cet Oscar Grant finit par devenir une sorte d'ange et, donc de victime innocente parfaite de ce qui va suivre ensuite. Pour avoir la compassion du spectateur, on ne fait pas mieux.

Même si on ne peut qu'avoir de l'empathie pour Oscar, on commence assez vite par se sentir dangereusement « manipulé », surtout que Ryan Coogler ne fait pas vraiment dans la subtilité... Entre la scène avec le chien errant (à la limite du scandaleux tant elle est mièvre et caricaturale) ou celle où il aide gentiment un couple (pas beaucoup mieux), Oscar apparaît presque comme un « héros ». Ce n'est peut-être pas faux, je n'en sais trop rien, mais c'est la façon dont c'est fait, qui oblige le spectateur à idéaliser ce jeune homme, qui me dérange assez fortement. Avec ce film, Ryan Coogler veut dénoncer, c'est évident. Mais c'est fait de façon tellement caricaturale que l'on n'a pas forcément envie d'adhérer à un discours qui semble bien trop manichéen. N'aurait-il pas fallu un peu plus d'analyse des causes réelles de ce drame, plutôt que cette vision bien trop partielle ? Pour moi, il est clair que le film aurait gagné de l'ampleur mais aussi de la force alors que le propos apparaît ici bien trop simpliste. D'ailleurs, le fait que *Fruitvale Station* dure moins d'une heure et demie montre que le sujet n'a pas forcément été fouillé en profondeur. Et la dernière image finit de nous achever (une vidéo réelle de la fille d'Oscar pleurant son père lors d'une commémoration). Evidemment, cette histoire est terrible et le racisme doit être combattu avec la plus grande vigueur. Mais est-ce qu'un film aussi militant et partial pourra faire bouger les lignes ? Je n'en suis pas vraiment persuadé et c'est là que le manque de nuances du scénario et de la réalisation est préjudiciable. Il reste que, indépendamment de ces questions tout de même essentielles, *Fruitvale Station* reste un long métrage qui se laisse regarder. Mais c'est loin d'être le chef d'œuvre qu'on nous avait vendu depuis des mois maintenant...

VERDICT :

Un film assez poignant par moments, très bien interprété et efficace dans sa mise en scène mais qui pêche par son trop grand manque de nuances pour que son discours (au demeurant plutôt juste) soit vraiment entendable. Là, on a plus l'impression d'être manipulé et j'avoue que c'est assez déplaisant.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

MICHAEL B. JORDAN



NYMPHOMANIAC – VOLUME 1

Lars VON TRIER

Date de sortie : 01-01-2014 Vu le : 09-01-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Joe est retrouvée dans la rue blessée par Seligman, qui l'accueille chez lui. Elle lui raconte alors tout son parcours, notamment sexuel, elle qui s'est auto-diagnostiquée nymphomane.

CRITIQUE :

Alors le voilà enfin, le film qui fait tant parler depuis plus de deux ans et demi maintenant ! En effet, en 2011, lorsqu'il avait été banni du Festival de Cannes pour des propos douteux, Lars von Trier avait annoncé qu'il reviendrait avec un film pornographique de trois ou quatre heures. Rien que ça. Il était même allé plus loin en disant que c'était Charlotte Gainsbourg et Kirsten Dunst elles-mêmes qui en avaient fait la demande. Voir l'un des réalisateurs les plus controversés mais aussi l'un des plus doués

aujourd'hui faire une telle annonce avait de quoi intriguer. De fait, ce projet est depuis devenu une sorte de feuilleton, entre les annonces d'acteurs entrant ou sortant du projet (comme Nicole Kidman qui s'en est finalement retiré), les fantasmes autour de cette réalisation nés chez certains, les affiches polémiques mais surtout, toute la question autour du montage et de la distribution du long métrage. Là, ça devient bien plus intéressant du point de vue purement cinématographique et pas seulement pour amuser les gazettes. En effet, la version montée par Lars von Trier lui-même durait 5h30, ce qui n'était pas acceptable pour les producteurs (bien que, pour les spectateurs, ça aurait pu être assez drôle...). Refusant de « dénaturer son travail », le réalisateur a laissé le montage final à son producteur, ce qu'il n'avait jamais fait avant et qui n'est pas une méthode si fréquente en Europe (ça l'est bien plus à Hollywood). Deux parties de deux heures ont donc été mises en boîte pour le cinéma et la version longue sera semble-t-il réservée au coffret DVD. D'ailleurs, un avertissement assez lunaire vient nous rappeler d'entrée de jeu tous ces conflits : « *Le film est une version abrégée, et censurée, de la version originale de Nymphomaniac de Lars von Trier. Il a été réalisé avec sa permission, mais sans autre implication de sa part* ». Le ton est donné de façon assez étrange et c'est finalement aussi la sensation que l'on a après le visionnage du film.

Car, après tout ce qu'on avait pu entendre et lire sur ce long métrage, le résultat est très loin de ce qu'on aurait pu imaginer. Cela vient-il du fait que le *final cut* n'ait pas été laissé au réalisateur ? Toute la promotion n'était-elle en fait qu'une vaste supercherie destinée à faire le buzz ? Le volume 2 serait-il, lui, plus polémique ? A toutes ces questions, il est difficile de répondre. Attention, même si c'est loin d'être un film pornographique, il n'en reste pas moins que certaines séquences sont assez crues, et méritent largement cette interdiction aux moins de douze ans décidée. Mais c'est surtout un long métrage marquant, plutôt intéressant dans sa forme et par moments vraiment épatant, bien qu'inégal et parfois énervant. L'ouverture, par exemple, est assez incroyable. Pendant presque une minute, on se retrouve dans le noir complet, avec seulement quelques bruits. C'est presque comme si c'était une suite de la fin de *Melancholia*, qui se refermait justement sur la destruction du monde avec une image qui devenait noire. Les thèmes sont tout à fait différents et les deux films n'ont pas grand-chose en commun mais je n'ai pas pu m'empêcher d'y voir une continuation. En fait, là, on rentre dans le monde de Joe, que l'on découvre à terre, blessée, et que l'on va apprendre par la suite à connaître. Une grosse musique de Rammstein fait alors son apparition pour nous mettre dans une ambiance assez étrange. Commence alors ce qui va être le fil conducteur de tout le film : un dialogue entre Joe et celui qui l'a recueilli, un vieil homme solitaire. C'est au cœur de leur discussion, souvent poétique et parfois plus philosophique, que l'histoire de Joe va s'inscrire. Elle est divisée en cinq chapitres (il y en aura huit au total) qui sont autant de périodes de sa vie, et, ici particulièrement, de sa jeunesse.

C'est, en quelque sorte, un film d'apprentissage qui prend l'axe du sexe (toujours important chez Lars von Trier, il suffit de voir *Breaking the waves*) mais qui, de cette manière, parle aussi de bien d'autres choses.

Par sa nature même (la division en chapitre), ce film est assez inégal. En effet, stylistiquement, tous sont assez différents (un est par exemple en noir et blanc) mais c'est aussi dans le fond et dans le ton général qu'ils ne sont pas semblables. Le troisième par exemple (qui voit une femme trompée débarquer avec ses enfants chez la jeune Joe) ressemble à une pièce de boulevard et c'est particulièrement drôle et même assez incongru. D'autres sont beaucoup plus rudes, comme le quatrième (pas mon préféré). Chacun raconte en tout cas une période bien spécifique (l'apprentissage, la débauche, la découverte de l'« amour » ou les complications liées à ces multiples partenaires). L'ensemble est donc assez hétéroclite même si on retrouve tout le long une même thématique et une certaine constance dans la mise en scène (beaucoup d'illustrations de ce qui est dit avec des images, des surimpressions,...). Mais, surtout, Lars von Trier prouve qu'il est capable de faire des scènes ou des séquences de très haut vol, comme ce chapitre 5 (*Petite leçon d'orgue*) qui est magnifique (en plus de la musique de Bach en fond). C'est la jeune Stacey Martin qui incarne cette Joe lors de sa jeunesse et elle s'en tire plutôt pas mal même si elle manque un peu de présence par moments. Face à elle, des acteurs confirmés qui assurent correctement leur partition. Le film se termine par un assez étrange « *I can't feel anything* » lâché par Joe elle-même. C'est aussi un peu la sensation que j'ai pu avoir devant ce film qui, bien que assez formidable par moments, n'a jamais réussi à vraiment m'emporter. J'en suis même ressorti assez circonspect... Le deuxième volume pourrait bien être plus fort et ce premier n'aurait été qu'une sorte d'introduction. En tout cas, c'est certain que j'irai le voir, sans doute avec encore plus d'attentes et donc, un plus grand risque d'être déçu car avec un bonhomme comme Lars von Trier, on ne sait jamais vraiment à quoi s'attendre...

VERDICT :

***Nymphomaniac* est par moments assez incroyable mais j'ai de la peine à vraiment m'enthousiasmer pour ce long métrage du fait de son côté trop inégal et du peu d'émotions qu'il m'a fait ressentir. Il se pourrait bien que le second volet soit plus intense. Ou pas...**

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LE CINQUIÈME CHAPITRE, ASSEZ DINGUE DANS SA CONSTRUCTION



THE SPECTACULAR NOW

James PONSOLDT

Date de sortie : **08-01-2014** Vu le : **10-01-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Sutter est l'une des coque-luches du lycée, surtout qu'il forme LE couple avec Cassidy. Quand celle-ci le quitte, il se tourne vers la boisson. Mais il fera aussi la rencontre de Aimee, une jeune fille à l'opposé de lui puisqu'elle est timide et réservée. Entre eux une relation va tout de même naître.

CRITIQUE :

Certains réalisateurs américains restent longtemps inconnus de ce côté de l'Atlantique. En effet, si on peut avoir parfois l'impression d'un très grand nombre de films américains sur nos écrans, il faut avoir en tête qu'un très grand nombre sort là-bas, sans qu'ils ne soient jamais distribués chez nous. James Ponsoldt a connu cela pour ses deux premiers longs métrages, qui avaient pourtant été remarqués au Festival de Sundance. Aucun distributeur n'avait eu l'audace de tenter le coup (je ne connais pas bien les risques pris par ces sociétés en effectuant de tels paris...). Une nouvelle fois à l'honneur lors de la dernière édition (en janvier dernier), puisque les deux comédiens principaux étaient repartis avec un Prix commun pour leur interprétation, le nouveau film de James Ponsoldt

a cette fois-ci vraiment tapé dans l'œil de distributeurs qui l'ont donc sorti un an plus tard en France. Il faut dire que ce long métrage avait en plus l'avantage de proposer un autre élément qui pourrait attirer le public français, puisque ce sont les scénaristes de *(500) jours ensemble* qui ont écrit *The spectacular now*. A première vue, le sujet principal et l'univers global de ce film – une histoire d'amour dans un lycée américain – ne semblaient pas très originaux et rappelaient même de façon assez étrange un film sorti l'an dernier à la même époque (*Le monde de Charlie*). Mais l'attrait d'un nouveau réalisateur, l'envie de retrouver des scénaristes déjà reconnus, l'occasion de voir à l'œuvre une actrice en train de devenir la nouvelle coqueluche d'Hollywood (Shailene Woodley), ainsi que les échos très positifs venant de ce film m'ont quand même poussé à aller jeter un coup d'œil à ce long métrage. Et je dois bien avouer que, malgré un charme indéniable, *The spectacular now* ne m'a pas vraiment convaincu. C'est le genre de films que j'ai l'impression d'avoir déjà vu énormément de fois, ce qui n'est jamais vraiment emballant...

Dans la grande tradition de pas mal de films américains, *The spectacular now* s'intéresse aux adolescents afin de voir ce qu'implique le passage à l'âge adulte. On trouve tout au long du film tous les passages obligés de cette période : du bal de promo à la remise des diplômes en passant sur toutes les interrogations sur le choix de l'Université. Le long métrage n'y coupe pas mais il les prend plutôt comme points d'appui plus que véritablement comme des moments forts autour desquelles l'intrigue va se construire. Le sujet étant donc un peu vu et revu, il était vraiment nécessaire que le traitement qui en était fait permette au film de se démarquer. Et ce n'est malheureusement pas vraiment le cas. Même si James Ponsoldt propose une vision qui lui est propre, en évitant par exemple complètement le côté vulgaire que l'on retrouve parfois, et en se basant vraiment sur ses personnages, plus que le milieu dans lequel ils évoluent, on a tout de même le sentiment que l'ensemble forme quelque chose qui n'est pas nouveau. Le film est marqué par une absence d'événements vraiment notables, ce qui est parfois assez déroutant. En fait, ce qui intéresse visiblement le plus les scénaristes, ce sont bien les sentiments de ces deux personnages principaux, les relations qu'ils ont, notamment avec leurs parents respectifs, et leur rapport au passage à l'âge adulte. On peut donc parler d'une histoire assez banale. Mais elle est marquée par une certaine subtilité, notamment dans ce renversement qui s'opère en cours de film entre Sutter et Aimee. Et j'ai trouvé inté-

ressante et bien travaillée la période entre leur rencontre et le premier baiser. D'ailleurs, ce dernier arrive suite à une longue séquence assez formidable. Bref, *The spectacular now* a un certain charme qu'on ne peut pas nier et qui le rend dans l'ensemble sympathique. Mais, en même temps, ce n'est jamais un grand film et on a la fâcheuse impression que ce film ne démarre jamais véritablement.

Pourtant, à plusieurs moments, on se dit que le long métrage va prendre de l'ampleur et atteindre un niveau supérieur (notamment lors de la rencontre avec le père de Sutter, rencontre qui pourrait ouvrir de nouvelles perspectives). Mais ce n'est jamais véritablement le cas et *The spectacular now* finit par revenir rapidement dans son rythme, qui est loin d'être exaltant. Cela vient aussi peut-être du côté relativement bavard de l'ensemble puisque les scènes de dialogue sont très nombreuses, parfois un peu trop marquées et pas toujours vraiment utiles. Au moins, le scénario évite-t-il un côté un peu trop porté sur une sensiblerie qui aurait pu nuire à l'ensemble et il reste relativement sobre. D'ailleurs, dans sa réalisation, James Ponsoldt joue aussi beaucoup sur un aspect très posé en laissant beaucoup vivre sa caméra avec de longs plans et en ne cherchant aucunement les effets. Mais, en même temps, il n'arrive jamais non plus à orchestrer de vraies séquences marquantes. Par contre, s'il y a bien quelque chose de marquant, c'est la performance de Shailene Woodley, jeune actrice déjà remarquable en fille de Georges Clooney dans *The Descendants*. Ici dans le rôle d'une jeune adolescente timide qui va peu à peu s'émanciper, elle est vraiment étonnante et son personnage devient peu à peu le cœur du film. Sur-tout que je n'ai pas été convaincu par son partenaire, Miles Teller, pas réellement mauvais mais qui manque de présence alors que ce Sutter qu'il interprète est vraiment intéressant. En fait, dans *The spectacular now*, tout est plutôt pas mal fait, même si l'interprétation de Shailene Woodley sort vraiment du lot, et c'est dur de trouver un véritable défaut, bien que je n'aie vraiment pas été convaincu par Miles Teller. Mais il manque vraiment plusieurs ingrédients pour permettre à ce long métrage de passer au niveau supérieur et de décoller véritablement. On a parfois l'impression que ça va être le cas et puis ça tombe aussi vite à l'eau. Ce qui est encore bien plus frustrant pour le spectateur qui finir par rester sur sa faim...

VERDICT :

Un film assez singulier qui dit à sa façon pas mal de choses sur le passage à l'âge adulte. Il manque néanmoins toujours quelque chose pour donner un vrai intérêt à ce long métrage. Et puis il y a Shailene Woodley, absolument épatante.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

SHAILENE WOODLEY



PHILOMENA

Stephen FREARS

Date de sortie : 08-01-2014 Vu le : 14-01-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Cinquante ans auparavant, Philomena, jeune irlandaise, a du accoucher dans un couvent d'où son fils a finalement été adopté. Alors qu'elle garde encore très vivace ce souvenir en elle et qu'elle le cherche encore, sa rencontre avec Martin Sixsmith, journaliste un brin désabusé, va tout changer. Les deux vont partir réellement à sa recherche...

CRITIQUE :

Sans doute l'un des réalisateurs anglais les plus connus et les plus appréciés à travers le monde, Stephen Frears est de retour cette année avec un film qui a fait se lever la Mostra de Venise en septembre dernier et qui pourrait bien, pourquoi pas, être l'une des surprises lors de la prochaine cérémonie des Oscars. Après *Tamara Drewe*, chronique douce-amère sur la middle-class rurale anglaise, et un film que j'avais raté car il ne me branchait pas trop (*Lady Vegas : Les Mémoires d'une joueuse*), le metteur en scène britannique a cette fois-ci été appelé pour réaliser ce nouveau film. Car oui, l'histoire de *Philomena* est assez incroyable. C'est Steve Coogan, acteur génial (notamment dans le biopic *A Very Englishman*) qui a flashé sur cette histoire quand il l'a lu et qui a décidé de l'adapter pour le cinéma. Il est donc le vrai instigateur du projet et l'a porté, du scénario (qu'il a coécrit avec Jeff Pope) à la production. Et c'est donc lui qui est allé

chercher Stephen Frears, tout de suite intéressé par cette histoire vraie à la fois extraordinaire mais qui est aussi d'une simplicité assez désarmante. Quand il l'écrivait, il pensait à Judi Dench pour interpréter le rôle-titre et elle aussi a très vite accepté. C'est finalement autour de ce trio que tout le film se construit car on voit très peu de personnages, mis à part ce couple assez improbable constitué d'un journaliste qui vient de perdre son emploi de directeur de la communication au gouvernement anglais, et une ancienne infirmière qui vit dans le souvenir de son fils « perdu » cinquante ans auparavant. Avec ce genre de pitch, on peut à peu près faire tout et, surtout, n'importe quoi. Mais *Philomena* est un grand film qui tire sa force à la fois d'un scénario parfaitement écrit et d'une interprétation incroyable, notamment de Judi Dench. Et ça finit par mettre une claque à laquelle on ne s'attendait pas forcément.

Au premier abord, *Philomena* se présente comme un film assez simple et ce qui est marquant, d'entrée, c'est la manière qu'a le scénario d'attaquer rapidement le cœur du sujet. En dix minutes, tous les enjeux principaux sont fixés : on sait qui est ce journaliste et ce qui peut le pousser à accepter ce travail ; on a appris à connaître la douloureuse histoire de Philomena. C'est d'une efficacité chirurgicale et c'est même surprenant car on se dit que, en allant si vite, le film risque ensuite de perdre en rythme en n'ayant plus grand-chose à dire. Mais, en fait, on est loin d'être au bout de ses surprises. Car, autant qu'un véritable drame, *Philomena* peut s'apparenter à une sorte de thriller ou, au moins, de film d'enquête puisque, lancés sur les traces du fils « perdu » de cette vieille dame, les rebondissements seront très nombreux, les surprises parfois assez étonnantes et cela fera finalement que l'ensemble du long métrage passe très vite. Ce sont toujours ces nouvelles découvertes qui permettent au film d'avancer mais, en même temps, on ne s'intéresse pas vraiment à la manière dont les recherches sont effectuées. Ça paraît même un peu simple et pas forcément très réaliste (un coup de fil, deux clics sur internet, et c'est trouvé). En fait, cela montre que ce n'est pas du tout à cela que le film prête attention, mais c'est bien l'impact que ces trouvailles auront sur Philomena (et donc aussi, par extension, sur Martin) qui importent dans ce long-métrage. Et c'est là que ce film est très fort : il sait parfaitement garder la distance avec des deux personnages

pour ne pas que l'ensemble tombe dans la sensiblerie, ce qui était un écueil pourtant pas si facile que cela éviter avec ce sujet.

Ainsi, *Philomena* marque par son incroyable justesse, à la fois de ton mais aussi dans la mise en scène. La composition d'Alexandre Desplat n'est pas non plus étrangère à cette réussite, puisqu'il livre une musique de qualité et tout à fait dans l'esprit du film. En étant toujours sur le fil, le film réussit à ne jamais en tomber. Pourtant, Stephen Frears ne s'interdit pas l'émotion, loin de là, puisque toute la dernière partie, notamment, est très forte et m'a touché comme rarement ces derniers temps au cinéma. C'est poignant, parce que l'histoire est très forte mais aussi parce que la manière dont c'est amené et montré est très habile. D'ailleurs, dans l'ensemble, le scénario est vraiment intelligent puisqu'il mêle, parfois de façon très intime, le drame, évidemment, avec de vraies touches d'humour anglais (un peu à froid, comme je l'aime bien). Mais le film reste quand même assez grave, car il aborde toute une période où l'institution religieuse ne faisait pas forcément des choses bien avouable. On peut y voir une critique de ces agissements mais ça ne s'arrête pas là car on observe surtout la manière de réagir d'une femme face à ce qu'elle a pu subir, grâce notamment à sa foi et à une véritable bonté humaine. Et c'est là que le personnage de Philomena prend toute son ampleur. C'est une femme qui paraît à première vue très simple (il suffit de voir son résumé du roman qu'elle vient de lire) mais qui recèle en fait en elle une très grande profondeur humaine, qui va l'aider à surmonter toutes les épreuves. Cela est renforcé par le fait que, face à elle (puis avec elle), on trouve presque l'exact opposé en la personne de ce journaliste, symbole d'un monde plus intellectuel, qui vient d'être licencié et qui a une vision extrêmement cynique du monde dans lequel il vit. En ce sens, ce couple est totalement improbable mais c'est de leur rencontre, et de ce qu'ils peuvent s'apporter l'un à l'autre que la vraie beauté du film jaillit.

Etant donné qu'on ne voit presque qu'eux à l'écran pendant plus d'une heure et demie (même si j'exagère un peu car ils rencontrent d'autres personnes dans le cadre de leur enquête), il est indispensable que les deux acteurs principaux soient excellents pour qu'on s'intéresse vraiment aux personnages qu'ils interprètent. Steve Coogan est très bon, jouant à merveille le côté au départ assez blasé de ce journaliste qui, peu à peu, va de plus en plus prendre à cœur un travail qu'il avait considéré lorsqu'on lui avait exposé comme digne de peu d'intérêt. Il offre un vrai contrepoint à une Judi Dench absolument grandiose ici. En interprétant cette vieille femme à la fois pleine de vie mais terriblement marquée par ce qui lui est arrivé cinquante ans auparavant, elle offre une prestation de très très haut vol. Elle est drôle, émouvante et d'une dignité absolue. Je commence à comprendre pourquoi son nom revient souvent dans les discussions autour de l'Oscar de la meilleure actrice. Je pensais Cate Blanchett (dans *Blue Jasmine*) relativement à l'abri mais ce que démontre la Britannique dans ce film est à même de pas mal chambouler les pronostics. C'est d'ailleurs un peu le cas du film dans son ensemble qui, sans prétention aucune, livre à sa manière une vraie leçon. Avec une certaine économie de moyens et en se servant d'une histoire très bien racontée et interprétée, on peut faire un très beau long métrage, marquant à plus d'un titre. Quand on voit la débauche d'effets spéciaux et la surenchère qui va avec pour presque tous les *blockbusters* aujourd'hui, il y a vraiment de quoi se poser des questions. En tout cas, on ne peut que féliciter Stephen Frears, ainsi que Steve Coogan qui s'est beaucoup investi dans ce projet, pour le résultat final. C'est vraiment le genre de long métrage que l'on aimerait voir plus souvent, d'apparence simple mais qui se révèlent au fur et à mesure bien plus complexe, et, surtout, d'une grande force émotionnelle.

VERDICT :

***Philomena* est un long métrage magnifiquement interprété, à la fois drôle et terrible, rythmé de façon très intéressante, et, surtout, qui dégage une très grande émotion. Le vrai coup de cœur de ce début d'année.**

NOTE : 17

COUP DE CŒUR :

JUDI DENCH



UNE AUTRE VIE

Emmanuel MOURET

Date de sortie : **25-01-2014** Vu le : **14-01-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Aurore est une jeune pianiste déjà célèbre. Alors qu'elle se trouve dans la maison familiale du sud de la France, elle fait la connaissance de Jean, un électricien venu poser une alarme chez elle. Entre eux, et malgré leurs différences, une passion intense va naître. Mais Dolorès, la compagne de Jean, est prête à tout pour le garder...

CRITIQUE :

Depuis le début des années 2000, Emmanuel Mouret s'est installé dans le paysage cinématographique français comme un réalisateur un peu à part, auteur (et acteur) de comédies romantiques souvent lunaires qui sont autant de variations autour du sentiment amoureux. Entre *Changement d'adresse* (vu il y a maintenant un certain temps) et son dernier (*L'art d'aimer*), il n'y avait finalement pas tant de différences, si ce n'est dans la forme (d'une vraie comédie à un film choral). On y retrouve à la fois son actrice fétiche (Frédérique Bel), lui-même dans le rôle d'un jeune homme un peu gauche mais aussi ce même côté extrêmement théâtral dans la façon de jouer, et, surtout, le même thème principal. Je m'étais dit que si le bonhomme ne changeait pas de style, je n'irais plus voir ses films. C'est un peu radical mais à force de faire le même long-métrage, je crois

qu'il avait commencé à lasser un peu tout le monde, alors que certains de ses films pouvaient pourtant dégager quelque chose de sympathique. Et peut-être lui-même s'est-il lassé, ou bien m'a-t-il entendu (mais j'en doute) puisque, tout en restant dans des questions autour de l'amour, Emmanuel Mouret s'attaque à un film bien plus dramatique et, pour bien marquer le coup, il ne joue pas dedans et n'offre aucun rôle à Frédérique Bel. Dans les acteurs principaux, seule Virginie Ledoyen a déjà tourné avec le réalisateur. De plus, il met en scène JoeyStarr, dans un rôle à contre-emploi de ce que l'on peut imaginer pour lui, ainsi que Jasmine Trinca, découverte dans *La chambre du fils* puis dans le génial *Romanzo Criminale* et de plus en plus présente dans des productions françaises. Autant dire que la révolution est grande et mérite d'être saluée. C'est donc ce que j'ai fait en me rendant voir ce *Une autre vie* qui, sur le principe, n'avait pas l'air inintéressant. J'en suis ressorti assez circonspect car, si l'ensemble ne se tient pas si mal, ça a quand même eu du mal à réellement me convaincre.

Malgré tous les changements évoqués plus haut, Emmanuel Mouret garde quand même comme sujet principal l'amour. Il se livre ici à un exercice qui n'est pas nouveau dans l'histoire de l'art (cinéma comme littérature) puisqu'il s'agit du triangle amoureux. Ici, c'est un homme qui se retrouve tiraillé entre deux femmes si différentes et il ne sait pas bien quoi faire. Mais, en même temps, et là où le film est intéressant, c'est que c'est aussi une femme qui est tiraillée entre un homme et la compagne de celui-ci. En ce sens, c'est assez original car on n'est pas dans les schémas vraiment classiques (comme le grandiose *Two lovers* de James Gray par exemple), mais dans une sorte de thriller amoureux. Et c'est Dolorès, la compagne de Jean, qui tire les ficelles d'un jeu qui devient assez malsain au fil du temps. Ce n'est donc pas bête dans l'idée mais le souci, c'est que, un peu comme dans ses films précédents, on a le sentiment qu'Emmanuel Mouret cherche avant tout à montrer des choses sur l'amour plus qu'à les faire vivre par ses personnages. Ainsi, assez vite, *Une autre vie* ressemble à une sorte d'étude de cas où deux femmes qui sont chacune stéréotypées s'affrontent pour le même homme. L'une (celle que l'on suit plus particulièrement) est à la fois très gentille, voire naïve, et semble avoir une vision de l'amour un peu simpliste. L'autre, face à elle, est bien plus possessive et n'hésite pas à jouer sur différents tableaux pour garder son homme. Pour illustrer ce contraste, le scénario utilise bien évidemment la différence de style (vestimentaire notamment)

mais aussi les dialogues et les discours sur l'amour. Et c'est là que le film m'a un peu dérangé : souvent, on n'a pas vraiment la sensation d'entendre l'un des personnages véritablement parler mais plutôt des phrases toutes faites et très générales sortir de leur bouche sans que cela fasse vraiment naturel. Cela est renforcé par l'écriture et le phrasé extrêmement théâtraux qui sont utilisés.

C'est dommage que l'ensemble manque autant de naturel car, sinon, Emmanuel Mouret arrive à créer une vraie ambiance. En plaçant cette histoire en Provence, près de la mer Méditerranée, il en profite pour prendre son temps et filmer à sa manière la nature, lui qui était jusque-là plutôt habitué aux appartements parisiens. Cela donne un charme particulier à *Une autre vie*, même si la réalisation n'est pas non plus exempte de tous défauts. Le montage est débord assez étrange, avec certains raccords très brutaux et d'autres qui, au contraire, prennent beaucoup de temps. Et j'avoue avoir eu du mal avec la musique du film, trop présente à mon goût et qui, la plupart du temps, ajoute de manière artificielle de l'émotion là où le silence ou plus de sobriété auraient sans doute pu faire plus d'effet. Car de l'émoi, il pourrait plus y en avoir devant cette histoire d'amour compliquée et forte par moments. D'ailleurs, les acteurs n'y sont pas étrangers avec un JoeyStarr qui campe avec justesse cet homme de plus en plus perdu, une Virginie Ledoyen qui, visiblement, prend beaucoup de plaisir à interpréter cette femme retorse sur les bords et Jasmine Trinca qui, pour le coup, m'a laissé un peu plus dubitatif. En effet, elle joue cette jeune pianiste visiblement fragile et elle insiste beaucoup sur ce côté dans son jeu, au point que ça en devienne un peu trop parfois et son accent italien fait bizarrement perdre pas mal de crédibilité à son personnage. Sans parler du fait qu'en faire la sœur de Stéphane Freiss ne fonctionne pas du tout (je ne sais pas qui a eu cette idée un peu folle...). Son personnage, pourtant central, ne m'a pas complètement convaincu et n'a pas réussi à m'emmener et, donc, à vraiment m'émouvoir. La fin du film, elle, est vraiment étrange, comme si Emmanuel Mouret, ne sachant plus bien où il allait, avait décidé de clore en vitesse son long-métrage. C'est un peu à l'image d'un film qui semble presque se chercher véritablement et qui ne trouve jamais le ton juste. Néanmoins, je suis content de voir Emmanuel Mouret passer à quelque chose de plus « sérieux » et je pense que ce galop d'essai pourra lui permettre de faire mieux la prochaine fois. En espérant qu'il ne retourne pas aussi vite à ses anciennes habitudes...

VERDICT :

Un film qui, malheureusement, ressemble vite à une sorte d'étude de cas peu naturelle, avec des personnages un peu trop stéréotypés aux phrases toutes faites. C'est dommage car, sinon, l'ambiance générale n'est pas vraiment déplaisante.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

L'AMBIANCE GÉNÉRALE

L'AMOUR EST UN CRIME PARFAIT

Arnaud et Jean-Marie LARRIEU

Date de sortie : 15-01-2014 Vu le : 16-01-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER PSYCHOLOGIQUE



HISTOIRE :

Marc est professeur de littérature à l'Université et il a beaucoup de succès auprès de ses étudiantes. Un jour, l'une d'elles disparaît et il rencontre alors la belle-mère de celle-ci. Une étrange relation va se nouer entre les deux...

CRITIQUE :

Chaque pays de cinéma a sa fratrie, c'est un fait. Et c'est presque devenu une marque déposée... Pour la Belgique, ce sont évidemment, les frères Dardenne, spécialistes du drame social pas très drôle mais souvent très fort. Pour les Etats-Unis, on ne peut pas échapper aux frères Coen, qui, eux, pour le coup, sont spécialistes d'à peu près tout, tant leur style varie entre leurs différents longs métrages. Et en France, alors ? On pourrait penser aux frères Foenkinos mais ils n'ont fait qu'un film – *La Délicatesse* – et pas génial en prime. Non, chez nous, ce sont les frères Larrieu qui, depuis maintenant dix ans, se sont installés dans le paysage cinématographique

français comme représentants de ce genre un peu particulier. En dix ans et quatre longs métrages (je n'en n'ai vu aucun, je m'en excuse), ils se sont faits une bonne petite réputation dans le milieu même si leur précédent (*Les derniers jours du Monde*) avait été un échec retentissant au box-office. Leur nouveau film était donc une bonne occasion de se faire une idée même si, avec un seul long-métrage, c'est un peu compliqué d'avoir un vrai avis sur des metteurs en scène. Tout ce que je peux dire, c'est que *L'Amour est un crime parfait* ne m'a pas follement donné envie de découvrir leurs œuvres précédentes, c'est le moins que l'on puisse dire. Ce n'est pas un mauvais film car il y a vraiment quelque chose dans l'ambiance recherchée, mais aussi dans la performance de Mathieu Amalric, qui est l'un de leurs acteurs fétiches (en même temps, il l'est pour un grand nombre de réalisateurs...). Néanmoins, je n'ai pas vraiment réussi à rentrer dans ce long-métrage, qui m'a laissé bien plus froid qu'autre chose. Est-ce dû aux paysages enneigés et à l'ambiance glaciale ? Peut-être mais je crois surtout que les deux frères se sont un peu perdus, ne sachant plus bien ce qu'ils voulaient vraiment faire de leur film.

Pendant presque deux heures, en fait, on ne sait pas bien où l'on va, en tant que spectateur. On suit ce personnage principal, qui n'est guère sympathique mais interprété à la perfection par un Mathieu Amalric qui raffole de ce genre de rôles un peu troubles. On le voit dans ses cours, dans son chalet qu'il partage avec une sœur avec qui les relations sont assez étranges, mais aussi dans ses conquêtes amoureuses. D'ailleurs, sa vie sentimentale se complexifie quand la belle-mère de la jeune étudiante disparue arrive pour demander des renseignements et tombe sous le charme de ce séducteur invétéré. Alors, oui, il y a plus ou moins une histoire policière toujours en toile de fond et, toutes les trente minutes, la rencontre avec un enquêteur rappelle de manière un peu automatique cet état de fait. Mais ce n'est pas du tout ce qui intéresse les frères Larrieu qui, eux, vont plutôt chercher à montrer ce qui se passe à côté de ces recherches pour meurtre. Sur le principe, ce n'est pas forcément une mauvaise idée et on a vu plus d'un film se servir d'une enquête policière comme toile de fond pour montrer autre chose. Mais là, le souci, c'est que ce n'est pas fait très finement et que ça tourne plus à la posture qu'autre chose. En ce sens, la fin est symptomatique puisqu'elle est balancée en deux minutes, de manière un peu ridicule, comme si, n'ayant plus aucune idée, les scénaristes avaient décidé d'en terminer au plus vite. Pendant tout le film, on oublie presque que, derrière tout cela, il y a une étudiante morte et que, dans les faits, le principal suspect ne peut être que Marc. Pour autant, la police ne l'embête jamais vraiment, comme si elle ne faisait absolument rien pour trouver le corps et le coupable du meurtre. Tout cela est même assez abracadabrantesque.

Alors qu'est-ce qui intéresse vraiment les réalisateurs ? C'est d'abord ce personnage de professeur charismatique et charmeur qui est au cœur du film. C'est à travers ses yeux qui l'on suit tout cette affaire. Sa relation avec sa sœur (Karin Viard, toujours très bonne) est aussi centrale, puisque, très ambiguë, elle renforce le côté étrange de cette homme extrêmement difficile à cerner. En plus, la sœur flirte gentiment avec l'ennemi professionnel de Marc. Je vous laisse imaginer le topo... Pendant le temps du film, c'est la relation avec une élève en particulier qui va être montrée et, là encore, elle est assez étrange et même si elle aura un impact sur la fin du film, elle paraît complètement « hors du film ». Il faut dire que Sara Forestier, qui incarne cette étudiante, est vraiment insupportable dans ce rôle et n'aide en rien à faire de cette histoire dans l'histoire un élément intéressant. Mais, avant tout, c'est bien une ambiance qu'ils cherchent à retranscrire, avec d'abord cette université (le Rolex Learning Center de Lausanne), bâtiment assez fascinant où se nouent les intrigues principales, mais aussi et surtout, cette neige omniprésente et très importante car elle permet de cacher des choses (puis de les dévoiler au changement de saison...). Le lieu symbolique est le chalet familial, perdu dans cette neige, et où les relations se font vraiment jour et où la plupart des masques tombe. Mais, à force d'insister sur cette ambiance un peu trouble, renforcée par une musique pas formidable et trop présente, les metteurs en scène finissent par perdre un spectateur qui ne sait plus bien ce qu'il regarde : une étude de mœurs, un thriller, un film d'ambiance, ... Tout cela se mélange finalement assez mal et ne permet pas à *L'amour est un crime parfait* de séduire autant qu'il le devrait.

VERDICT :

Un film où l'histoire est clairement abandonnée pour plonger le spectateur dans une ambiance enneigée et malsaine. Le problème, c'est que ça ne fonctionne pas vraiment, car on ne voit jamais bien où l'on va. Heureusement que Mathieu Amalric est très bon car sinon...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

MATHIEU AMALRIC

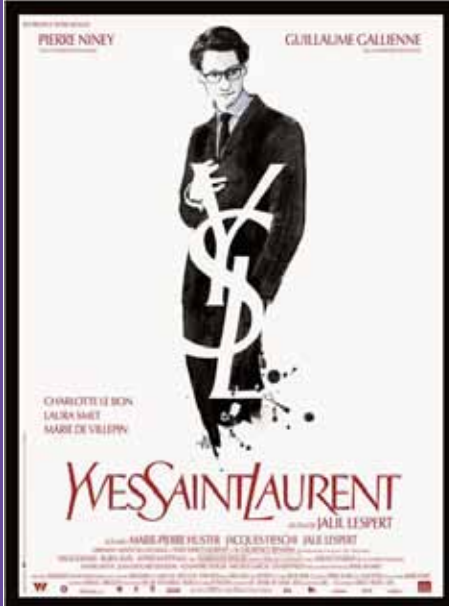
YVES SAINT LAURENT

Jalil LESPERT

Date de sortie : 08-01-2014 Vu le : 17-01-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: BIOPIC



HISTOIRE :

Des ses débuts en tant qu'assistant de Dior jusqu'au milieu des années 70, on suit le parcours du jeune Yves Saint Laurent, autant dans sa vie professionnelle de créateur de mode que dans celle personnelle, marquée par sa relation intense avec Pierre Bergé.

CRITIQUE :

La France est connue comme étant LE pays de la haute couture et, parmi les grands noms, s'il y en a bien un qui retient l'attention et qui est devenu mythique, c'est bien celui de Yves Saint Laurent. En effet, dans la deuxième moitié du Vingtième Siècle, il a été un ambassadeur du luxe à la française mais il a aussi révolutionné pas mal de choses dans la mode (ne me demandez pas quoi, c'est un milieu que je ne connais pas du tout et qui, en prime, ne m'intéresse aucunement). Sa mort, en 2008, avait soulevé une vaste émotion dans le pays, bien que moi, ça n'ait pas fondamentalement changé ma vie... Dans ces cas-là, le cinéma n'est jamais

bien loin et maintenant que c'est très à la mode, les *biopics* sont rapidement dans les cartons... Et, à personnage exceptionnel, façon de faire qui ne l'est pas moins puisque ce n'est pas un film, mais bien deux qui sortent en 2014 sur le personnage (à croire que c'est un truc avec les légendes de la mode puisque Coco Chanel avait eu le même traitement). Le second (seulement intitulé *Saint Laurent*) est prévu pour octobre et sera réalisé par Bertrand Bonello (*L'Apollonide – Souvenirs de la maison close*) avec dans les rôles principaux Gaspard Ulliel et Jérémie Renier. Jalil Lespert, dont c'est le deuxième film après le pas désagréable, mais largement oubliable, *Des vents contraires*, a droit de réaliser ce que l'on peut qualifier de « film officiel ». On remarque cela de la façon la plus nette par la présence du logo de la firme sur l'affiche du film (un peu de publicité gratuite ne fait jamais de mal). L'accord de Pierre Bergé pour la réalisation de ce long métrage a aussi permis d'avoir accès aux collections et aux différents travaux du célèbre couturier. Mais, en même temps, on peut se demander si le fait que le compagnon de vie et de travail de Saint Laurent soit aussi investi dans le projet n'est pas le souci majeur de ce *biopic*...

Le premier problème vient de la narration même. Le parti pris est de raconter vingt ans de la vie d'Yves Saint Laurent et Pierre Bergé (les vingt « premières » de création). En un peu plus d'une heure et demie, c'est nécessairement un souhait qui s'avère très compliqué à mettre en œuvre. Alors, forcément, ça tourne à la suite d'épisodes plus ou moins anecdotiques : la vie personnelle et la vie professionnelle se mélangent et on voit autant des discussions entre les protagonistes (parfois vraiment inintéressantes) que des défilés, sans qu'il n'y ait vraiment une hiérarchie bien définie. D'ailleurs, si le film s'évertue à montrer l'homme au travail (on le voit souvent dessiner par exemple, ou trouver ses inspirations), il n'arrive jamais à véritablement saisir ce qui a fait la spécificité et le succès de ses collections. C'est tout de même montré rapidement, à travers l'exemple de la collection Mondrian mais ça n'interroge jamais véritablement les évolutions apportées, la modernité de son œuvre et l'impact que ça a pu avoir sur la société. A la fin», comme si le film avouait son impuissance à nous le montrer lui-même, un écriteau nous rappelle même que Yves Saint Laurent a « révolutionné la mode. C'est sans doute vrai mais ce n'est pas avec ce long métrage que l'on va comprendre pourquoi. Et c'est quand même un peu dommage. Vies professionnelle et personnelle étaient en lien mais à force de vouloir tout montrer, on ne montre au final plus grand-chose. L'ensemble a donc un côté assez clipseque, ce qui fait que l'on ne s'ennuie jamais vraiment (tout s'enchaîne plutôt rapidement) mais que, en même temps, on n'a pas l'impression de découvrir véritablement la vie d'Yves Saint Laurent, sinon par quelques aspects bien choisis (nous y reviendrons) et globalement un peu trop éparés.

Au moins ne pourra-t-on pas reprocher à ce long métrage de ne pas avoir de fil directeur, mais le souci est que celui-ci est plus un problème qu'une solution. En effet, c'est Pierre Bergé lui-même qui, par l'intermédiaire d'une *voix-off*, raconte la vie de son compagnon et fait donc au mieux le lien entre les épisodes. Au-delà du fait que ce qu'il raconte est la plupart du temps assez creux, cela pose vraiment la question de l'« indépendance » du projet dans son ensemble. Puisque Pierre Bergé l'a accepté et y a même contribué, on peut se demander si le portrait des deux hommes est bien ce qu'il « devrait » être. Et cela sur deux plans différents. D'abord par rapport à Yves Saint Laurent lui-même, dont les tourments sont montrés mais finalement expédiés aussi vite que possible, par manque de temps, sans doute, mais peut-être aussi parce que ce n'était pas vraiment souhaité de dévoiler une partie moins connue et moins glorieuse de son existence. Mais c'est surtout la place Pierre Bergé qui est à interroger, car si l'on y réfléchit bien, le long métrage lui est peut-être plus consacré qu'à celui qui devrait en être le personnage central. Il est clairement le pivot de la carrière d'Yves Saint Laurent et son rôle est vu comme extrêmement bénéfique : il le sauve, le remet en selle et lui permet d'exprimer au mieux sa fibre artistique. Je ne veux pas rentrer dans les querelles de spécialistes, mais ce n'est pas forcément l'avis de tous et, pour certains, Bergé a été bien plus néfaste qu'autre chose pour le couturier. Si ce n'est pas forcément la question qui m'intéresse le plus personnellement, il n'en reste pas moins qu'elle est essentielle dans l'optique du film dans sa globalité. Le fond est donc globalement assez discutable, et même creux, mais qu'en est-il de la forme ?

Jalil Lespert livre un ensemble extrêmement propre, avec un vrai soin apporté aux décors et aux costumes. Il n'y a pas de remarques à faire sur le côté purement reconstitution du film qui nous plonge vraiment dans l'ambiance des Trente Glorieuses, vues à travers le prisme d'un milieu très aisé et un peu « hors du monde ». Il en est de même pour la photographie, qui bénéficie d'un sacré travail avec un passage progressif vers quelque chose de plus en plus coloré alors que le long métrage commence dans des teintes qui ressemblent presque à du noir et blanc avant de s'ouvrir à une plus large palette de couleurs. Mais, à force d'être à ce point travaillé, on peut se demander si *Yves Saint Laurent* ne finit pas par être un peu désincarné. C'est très propre, parfois extrêmement élégant mais ça manque de beaucoup de vie. Finalement, le seul réel intérêt du long métrage repose dans l'interprétation des deux acteurs principaux qui sont véritablement habités par leurs rôles respectifs. Il y a d'abord Guillaume Gallienne dans le rôle pas évident de Pierre Bergé, mentor, protecteur et compagnon d'Yves Saint Laurent. Il est par moments vraiment émouvant et, en tout cas, toujours très juste. Mais le plus impressionnant est sans doute le jeu de Pierre Niney, qui donne à son personnage un côté fragile et bouleversant par moments. On sent un travail immense pour adopter la voix, les attitudes et les façons de faire de celui qu'il incarne vraiment. Il prouve qu'il est capable de jouer sur à peu près tous les registres et qu'il fait bien partie des très grands talents à suivre dans les prochaines années. Dans tous les cas, malgré ces performances, *Yves Saint Laurent* ne m'a pas vraiment convaincu et ne m'a pas donné envie de m'intéresser davantage à la mode (en même temps, il aurait fallu vraiment que ce soit exceptionnel, et encore)... Mais je me demande surtout si ce film a satisfait les vrais amateurs de mode. Et je n'en suis pas vraiment persuadé...

VERDICT :

Malgré un joli travail de reconstitution et une performance de choix des deux acteurs principaux, dans des rôles finalement assez différents, Yves Saint Laurent est beaucoup trop illustratif et manque de vie pour convaincre.

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

PIERRE NINEY



12 YEARS A SLAVE

Steve McQUEEN

Date de sortie : 22-01-2014 Vu le : 19-01-2014

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Au milieu du dix-neuvième siècle, Solomon Northup est un homme libre qui vit notamment de son talent pour le violon. Mais trahi par de faux artistes, il est vendu comme esclave. Commencent alors douze années d'un véritable calvaire...

CRITIQUE :

S'il y a un film que j'attendais en ce début d'année, c'était bien la nouvelle réalisation de Steve McQueen. Après avoir été découvert en 2008 par le puissant et radical *Hunger*, ce réalisateur anglais (un ancien plasticien) avait frappé encore plus fort trois ans plus tard avec *Shame*, film dérangent et d'une beauté plastique hallucinante. Autant dire que sa troisième réalisation était précédée d'espoir mais aussi de craintes (on a toujours « peur » de trop se faire d'idées sur un film et d'être finalement déçu). *12 years a slave* s'inscrit en tout cas dans la suite d'une année 2013 qui aura été particulièrement portée sur la question des droits des noirs

aux Etats-Unis et cela à différentes époques. Il y a déjà eu le *Django Unchained* de Tarantino sur la condition d'esclave, puis *Le Majordome* sur la lutte pour les droits des afro-américains dans la deuxième moitié du Vingtième Siècle puis, dernièrement, *Fruitvale Station* qui, lui, interroge plus la place des noirs aujourd'hui dans la société américaine. Ces deux derniers exemples, bien trop démonstratifs, ne parvenaient pas vraiment à faire passer un message de manière efficace. Steve McQueen, auteur engagé (*Hunger* en est une parfaite démonstration) avait, lui, envie de faire un vrai film sur l'esclavage et il a vu dans le livre de Solomon Northup, autobiographie écrite au cours des années qui ont suivi cette histoire tragique, une occasion de montrer réellement ce qu'a représenté aux Etats-Unis cet état de fait. Pour monter son projet, il s'est associé à Brad Pitt qui, à travers sa propre maison de production (*Plan B Entertainment*), s'inscrit de plus en plus comme un producteur de talent. Car *12 years a slave* a, depuis sa sortie aux Etats-Unis, conquis la critique mais aussi les différentes cérémonies de remises de prix (Meilleur film dramatique aux Golden Globes notamment). C'est même le très grand favori des Oscars qui approchent avec pas moins de neuf nominations. Et pour dire les choses rapidement, ce statut n'est pas usurpé...

Alors que *Hunger* était un film qui, dans sa forme, était extrêmement radical, *Shame* montrait déjà une certaine évolution du réalisateur qui allait vers quelque chose d'un peu plus formaté. Cette mutation se poursuit encore avec *12 years a slave* qui, pour le coup, est classique aussi bien dans sa narration que dans sa forme globale. En étant bien plus dans les normes hollywoodiennes, on peut se demander si Steve McQueen ne risquait pas de perdre beaucoup de la force de son cinéma. Et, honnêtement, pendant la première moitié du film, c'est vraiment le sentiment que j'ai eu. Je trouvais que c'était bien sûr parfaitement maîtrisé mais que ça manquait d'originalité et de personnalité pour en faire un vrai grand film. Et puis, peu à peu, on se laisse emporter par cette histoire et le long métrage prend de plus en plus d'ampleur pour finir par balayer tous les doutes. Oui, c'est bien un film de très grande qualité, d'abord parce qu'il raconte une histoire extraordinaire et qu'il donne vraiment à voir ce que pouvait être l'esclavage, sans faux-semblants, mais aussi parce que la mise en scène de Steve McQueen, bien que moins originale, n'en reste pas moins d'une remarquable qualité. Ce metteur en scène a vraiment un don pour le cadre, le rythme mais aussi pour offrir de très belles images. La partition magnifique de Hans Zimmer (qui ressemble beaucoup à celle de *La Ligne Rouge*) accompagne en plus très bien l'ensemble. Mais, surtout, le réalisateur est très fort pour saisir des séquences entières qui sont à elles seules des morceaux de bravoure cinématographique et d'intensité dramatique. Devant celles-ci, en tant que spectateur, on ne peut pas rester indifférent

et c'est bien l'un des buts recherchés par le réalisateur. Ici, ces séquences clés sont nombreuses et correspondent à autant de moments forts dans la vie de Solomon, de son rapt à sa libération, en passant par sa vente où son rapport aux autres esclaves. La plupart du temps, ces scènes les plus fortes sont marquées par la violence.

C'est l'un des aspects très important de ce film et il a pas mal fait débat, notamment aux Etats-Unis. Oui, c'est vrai que c'est particulièrement dur à certains moments et que certaines scènes sont très difficilement supportables. Mais c'est aussi en lien direct avec le sujet qui, pour le coup, est dur. Steve McQueen a clairement décidé de montrer ce qu'implique l'esclavage, et notamment l'extrême brutalité avec laquelle ces hommes pouvaient être traités. Peut-être, à certains moments, on peut estimer qu'il va trop loin et qu'il fait preuve, d'une certaine manière, d'une forme de complaisance mais sa volonté de réalisme ne peut faire l'économie de ces séquences parfois choquantes. Mais là où le film est extrêmement intéressant, c'est dans la manière dont il montre très bien le processus d'asservissement et la résignation qui, peu à peu, gagne ces hommes, au point qu'ils n'ont presque plus aucun espoir, mais aussi plus vraiment d'attention au sort de leurs congénères (scène absolument terrible où il est pendu et où tout le monde vaque à ses occupations juste à côté de lui). Au départ, Solomon est un homme libre (qui regarde les esclaves noirs avec indifférence) et c'est une mauvaise rencontre qui va le faire basculer. A partir de là, sa vie va radicalement changer et la vision qu'il a du monde également. C'est un point de départ assez différent de ce qu'on peut avoir l'habitude de voir et c'est en ce sens plutôt intéressant. Quelques séquences permettent de faire comprendre comment il va être littéralement brisé, physiquement, mais surtout psychologiquement (on change son nom notamment) et comment les questions qu'il se pose au départ vont peu à peu ne plus avoir véritablement de sens. C'est notamment le cas de celle autour des notions de vie et de survie, qui est absolument essentielle pour tous les esclaves et qui guide Solomon. La réponse qu'il y trouve change au fur et à mesure de son existence et ce qu'il va mettre en place pour avoir la meilleure vie possible évolue aussi.

Par rapport à la réflexion sur l'esclavage, on peut juste regretter un côté parfois un peu trop démonstratif dans les dialogues qui n'apportent pas grand-chose à ce qui est déjà très bien montré par l'image. C'est notamment le cas dans ces dialogues entre Epps, le symbole même de la violence des blancs et Bass, un ouvrier qui a des idées progressistes. Le scénario n'avait, à mon sens, pas besoin de rajouter la plupart de ces paroles, un peu trop formatées, même si certains dialogues renforcent le côté totalement inhumain et injuste de cette situation. La mise en scène de McQueen est suffisamment efficace pour faire passer beaucoup de messages. Cela vient aussi de la performance globale des acteurs, même si je n'ai pas estomaqué par le jeu de Chiwetel Ejiofor, l'acteur principal. Celui-ci, après de très nombreuses apparitions, trouve enfin un vrai premier rôle et s'il tient bien sa place, je ne l'ai pas trouvé exceptionnel. Par contre, ce sont plus les performances des personnages secondaires qui m'ont épaté entre un Michael Fassbender incroyable en maître alcoolique et cruel, une Sarah Paulson qui joue sa femme, jalouse et d'une dureté sans faille ou, enfin, Lupita Nyong'o dont c'est la première apparition au cinéma et qui est épatante en souffre-douleur préféré du maître. Toute la distribution (avec des acteurs comme Dano, Giamatti ou Cumberbatch) tient largement la route et donne au film dans son ensemble un côté excessivement réaliste mais aussi très touchant. *12 years a slave* fait partie de ces longs métrages dont on ne ressort pas comme on y est rentré. La montée en puissance est telle que l'émotion finit par nous submerger, alors qu'on se dit qu'on ne pas pouvoir être touché devant tant de classicisme. C'est même un film qui prend physiquement aux tripes et dont on ressort un peu hébété devant ce qu'on a pu voir. Tout cela concourt au fait que c'est un vrai film à Oscars, dans le bon sens du terme, puisqu'il réunit tous les ingrédients qui plaisent à l'Académie. Mais, surtout, c'est un film très réussi sur un sujet historiquement complexe. Encore merci, Monsieur McQueen !

VERDICT :

Plus classique et moins radical que les films précédents de McQueen, *12 years a slave* n'en reste pas moins un film d'une très grande puissance et qui prend même physiquement aux tripes tout en étant une réflexion magistrale sur l'esclavage.

NOTE : 17

COUP DE CŒUR :

CERTAINES SÉQUENCES VRAIMENT IMMENSES

LES BRASIERES DE LA COLÈRE

Scott COOPER

Date de sortie : 15-01-2014 Vu le : 15-01-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER



HISTOIRE :

Russell travaille comme son père avant lui dans l'aciérie d'une banlieue déshéritée des Etats-Unis. Mais son petit-frère, lui, après un séjour dans l'armée, survit en faisant des combats illégaux. De plus en plus endetté, il va devoir se mettre en danger en rencontrant Harlan DeGroat, un homme pas vraiment recommandable.

CRITIQUE :

Le cinéma américain n'en finit plus de s'intéresser aux banlieues déshéritées. Ce ne sont pas les ghettos dont on parle ici, eux qui sont un terrain bien plus habituel du Septième Art mais bien ces zones un peu en marges, avec des villes sans trop d'âme et où les gens survivent plus qu'ils ne vivent véritablement. Ces espaces qui, finalement, sont un peu les oubliés de la politique américaine avec les usines qui ferment et les difficultés sociales qui s'accumulent. On appelle cela souvent, et de façon un peu réductrice l'« Amérique profonde ». En tout cas, c'est clairement sur ce terreau que Scott Cooper inscrit son deuxième long métrage (quatre ans après le remarqué mais pas transcendant *Crazy Heart* qui avait offert un Oscar à Jeff Bridges) puisque *Les brasiers de la colère* se passe dans la banlieue de Pittsburgh, en plein cœur de ce qu'on nomme la Rust Belt (qu'on

eut appelé autrefois la Manufacturing Belt), avec ces très nombreuses usines qui, aujourd'hui, sont laissées à l'abandon, faute de marché dans une économie mondialisée (on ne va pas non plus faire une leçon d'économie, je vous rassure). D'ailleurs, son film précédent s'intéressait déjà à une certaine Amérique déshéritée et en perte de repères. Une sorte de contre-rêve américain... Le réalisateur se sert vraiment de cet endroit comme d'un décor qui traverse tout le film mais il n'en fait jamais non plus un élément central de son histoire. Bien sûr, tous les personnages sont directement liés aux difficultés économiques de la ville et aux conséquences que cela implique sur leur vie mais, jamais, dans le scénario, cette ambiance générale prend vraiment un rôle plus important que cela. Et c'est dommage car il y avait là matière à s'interroger sur les conséquences de ces bouleversements économiques qui ont des impacts sociaux et humains très importants. Scott Cooper choisit plutôt d'inscrire dans cette ambiance un thriller assez crépusculaire dont le principal problème est qu'on a l'impression de l'avoir déjà vu un nombre non négligeable de fois.

Alors que son film précédent était l'histoire d'une forme de résurrection (par la musique, notamment), là c'est plutôt l'inverse puisque le personnage central va connaître une véritable descente aux enfers, provoquée principalement par les actes de son frère. Le vrai souci, c'est que c'est le genre d'histoire à partir duquel nombre de longs métrages ont déjà été tournés et qu'on finit par être un peu surpris que ce soit de nouveau fait de cette manière. Car Scott Cooper ne fait pas dans l'originalité, loin de là. Alors qu'à certains moments, on pourrait penser (et espérer) qu'il va prendre des chemins détournés ou que son récit va connaître des surprises, ce n'est absolument jamais le cas. Jusqu'au bout, c'est balisé et même fléché de manière évidente. On retrouve tous les passages obligés de ce genre de films (l'histoire d'amour, la relation familiale complexe, l'imprudence qui amène le danger, la résolution du problème...) et on peut presque imaginer à chaque fois la séquence suivante sans trop se tromper. Les seuls éléments un peu hors des clous viennent d'incohérences scénaristiques, c'est pour dire... La fin, elle, est très discutable et pourrait même être considérée comme plutôt réactionnaire. Ce qui intéresse visiblement le plus le réalisateur, c'est l'ambiance autour des personnages puisqu'il prend beaucoup son temps pour chaque scène, étirant certaines séquences de manière parfois trop importante. Mais il n'arrive jamais véri-

tablement à saisir cette ambiance et à en faire quelque chose de concret. Alors, c'est sûr que Scott Cooper sait filmer et que c'est plutôt propre dans la réalisation, avec certains plans de qualité mais l'ensemble est trop creux pour que ça fonctionne vraiment. Heureusement, un casting de qualité vient un peu sauver l'ensemble avec, en plus des seconds rôles tenus par des pointures (Dafoe, Whitaker, Shepard ou Saldana), pour chacun, une composition à sa mesure entre un Christian Bale en frère posé mais fiévreux intérieurement, un Casey Affleck en jeune chien fou vite dépassé et un Woody Harrelson qui, pour le coup, fait vraiment très très peur. A part cela, pas grand-chose à tirer d'un tel film...

VERDICT :

C'est soigné et plutôt bien interprété mais tellement peu original et en manque criant d'une vraie intensité dramatique que le long métrage perd beaucoup d'intensité et d'intérêt. Un film qui s'oubliera sans doute très vite.

NOTE : 12**COUP DE CŒUR :****WOODY HARRELSON**



MÈRE ET FILS

Calin Peter NETZER

Date de sortie : 15-01-2014 Vu le : 21-01-2014

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Cornelia fait partie de la haute société roumaine. Mais elle a beaucoup de mal à avoir des relations apaisées avec son fils, ne se rendant pas vraiment compte qu'elle est sans doute trop possessive. Lorsque ce fils commet un accident mortel, les relations vont encore évoluer...

CRITIQUE :

Si Christian Mungiu (*4 mois, 3 semaines, 2 jours* ou *Au-delà des collines*) s'est depuis quelques années érigé en étendard le plus connu du Septième Art roumain contemporain, il n'est pas le seul à faire du cinéma et dans ce pays de tradition latine, c'est encore une activité qui perdure avec pas mal de vigueur et des talents reconnus. En France, tous les films ne sortent pas forcément, et surtout pas dans un grand nombre de copies. Alors, déjà, il faut saluer la présence à l'écran de ce film qui s'est surtout fait connaître en remportant l'Ours d'Or au dernier Festival de Berlin, remis par Wong Kar Wai, Président du Jury. Normalement, c'est plutôt gage de qualité même si, depuis quelques années, mis à part *Une séparation*,

les films récompensés à la Berlinale n'ont jamais connu de grandes carrières. Là, *Mère et fils* a été présélectionné pour représenter la Roumanie à l'Oscar sans faire partie de la liste finale de cinq et, en France, connaît une distribution plutôt honnête même si, après une semaine, il a pas mal été déprogrammé dans les cinémas. Il ne fallait donc pas rater l'occasion d'aller voir un représentant de cette nouvelle vague roumaine et de se faire une idée sur un film que la critique a dans l'ensemble plutôt aimé. Et, honnêtement, c'est un long métrage que j'ai eu du mal à réellement apprécier. D'abord parce qu'il m'a fallu beaucoup de temps pour rentrer dedans (quasiment une heure) et qu'ensuite, mises à part les toutes dernières minutes que j'ai trouvées particulièrement fortes, l'ensemble ne m'a pas vraiment séduit tant j'ai trouvé que le réalisateur « jouait » parfois trop au lieu d'aller à l'essentiel et de gagner en efficacité. Pourtant, c'est loin d'être un mauvais film et, même, dans son genre, il n'est pas inintéressant.

Mère et fils est donc, comme son nom l'indique, une vraie chronique familiale mais, dans les faits, on voit bien plus la mère que le fils. Ce dernier n'est finalement qu'un objet aux mains de sa propre mère qui fait la pluie et le beau temps. Les deux ont en tout cas une relation très compliquée, qui n'est pas améliorée par l'événement tragique qui survient et qui va pousser Cornelia à s'occuper encore plus (ou en tout cas différemment) de son fils. C'est évidemment un parti-pris de ne montrer presque que cette mère, car c'est elle qui est vraiment intéressante mais les rapports qu'elle a avec Barbu (c'est le nom de son fils, ça ne s'invente pas) perdent en intensité tant ils sont déséquilibrés. Et je ne parle même pas de ceux avec son mari qui, pour le coup, n'essaie même plus de « lutter ». Mais c'est vrai que cette Cornelia est un vrai personnage qui a une intensité assez incroyable. En trois séquences (dont un anniversaire entouré d'amis sur fond de musique du plus mauvais goût), on a à peu près cerné le personnage et, à première vue, elle agace plus qu'autre chose avec son côté extrêmement autoritaire et sûre d'elle. C'est le genre de personnages assez troubles au cinéma car, en tant que spectateur, c'est compliqué d'avoir de l'empathie pour elle, et donc de s'intéresser à son cas. Mais au fur et à mesure qu'avance le film, on comprend certaines de ses fêlures et, à la fin, on ne sait plus bien quoi en penser. Elle est en tout cas interprétée par une actrice, Luminita Gheorghiu assez formidable, qui est de tous les plans (ou presque) et qui réussit à montrer cette femme sous tous ses aspects, des plus désagréables aux plus touchants. Sacrée performance de sa part qu'il faut absolument saluer.

Le problème avec *Mère et fils*, c'est que, s'intéressant uniquement à la mère, ça manque parfois d'une vraie intensité dramatique. Pourtant, les enjeux sont présents (comment éviter une grave peine au fils suite au tragique accident ?) mais ils sont presque toujours en toile de fond et jamais réellement confrontés. Et cela donne un rythme assez particulier, qui est surtout notable dans une première heure assez compliquée car spécialement lente, avec de très longues séquences, souvent tournées d'une seule traite. C'est encore le cas dans la seconde moitié du film mais je trouve que les enjeux sont resserrés et l'ensemble passe donc bien mieux. Et ce n'est qu'à la fin, dans les toutes dernières minutes, et grâce à une séquence finale très forte, que l'émotion, très longtemps contenue, ressort un peu plus. On finit donc sur une meilleure note. Plus que des actes, ce sont dans ce film des dialogues qui sont au cœur de tout ce qui se passe et ce sont eux qui éclairent vraiment ce que l'on peut voir à l'écran. Au cours de la deuxième heure, quatre discussions en particulier (la mère avec, à chaque fois, un personnage différent) nous font comprendre qui est vraiment cette femme, dans son rapport à sa famille, mais aussi au monde en général. Car, autant qu'une chronique familiale, *Mère et fils* est une terrible charge contre la Roumanie postcommuniste actuelle. Tout ou presque y passe, de la corruption rampante aux rapports de classe très compliqués. Le tableau est sans concession et particulièrement sombre... C'est là que le film est vraiment intéressant mais sans doute *Mère et fils* aurait gagné à interroger encore plus ces travers d'une société qui, visiblement, manque encore de repères. Le personnage de cette femme qui évolue dans un milieu aisé aurait pu le permettre davantage. En restant trop sur le côté purement relationnel, sans doute le long-métrage perd-il encore un peu de la puissance qu'il aurait vraiment pu dégager. C'est pourquoi ce film nous laisse un peu sur notre faim.

VERDICT :

Un chronique familiale autant que sociale sur ce qu'est la Roumanie aujourd'hui. Dommage que l'ensemble soit un peu trop long sur les bords et ne soit pas aussi fort que la séquence finale. L'actrice principale porte littéralement le film.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LUMINITA GHEORGHIU



LE VENT SE LÈVE

Hayao MIYAZAKI

Date de sortie : **22-01-2014** Vu le : **22-01-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Depuis qu'il est tout jeune, Jiro rêve sa vie avec les avions. Puisqu'il ne pourra pas les piloter, il deviendra ingénieur aéronautique et sera celui qui fabriquera l'avion vedette des Japonais pendant la deuxième Guerre Mondiale. Mais il a aussi une histoire d'amour avec Nohoko, qui est atteinte de tuberculose...

CRITIQUE :

Il y a, à travers le monde et quand même particulièrement en France, un vrai mythe autour de Hayao Miyazaki. Il suffisait donc que celui qui est surnommé le « maître de l'animation japonaise » annonce que *Le vent se lève* serait sa dernière production en tant que réalisateur (ce n'est pas la première fois qu'il tient un tel discours) pour que l'émotion grandisse rapidement chez ses fans et pour que ce film apparaisse forcément comme un chef-d'œuvre absolu qu'il ne faudrait rater sous aucun prétexte. Il faut dire que Miyazaki est un peu le dernier des Mohicans en termes de réalisation de « vrais » dessins animés. Alors que le monde de l'animation est maintenant marqué par des superproductions qui rivalisent de prouesses technologiques (la 3D notamment) pour des résultats pas toujours concluants, Miyazaki et les Studios Ghibli en général sont restés

fidèles aux dessins « à l'ancienne » et leur côté à la fois magique et nostalgique. C'est aussi cela qui a forgé une bonne partie de sa légende. Personnellement, je n'ai jamais été un immense fan de son œuvre. En effet, si j'ai toujours trouvé jolis et émouvants la plupart de ses longs métrages, je n'ai jamais réussi à véritablement entrer dans son univers, assez particulier, où fantastique et réalisme se mélangent parfois de façon très fine. Ce qui est assez étrange, c'est que c'est tout à fait dans l'esprit d'un auteur japonais que j'adore : Haruki Murakami. Mais, chez Miyazaki, ça ne fonctionnait jamais vraiment à mon goût car c'était sans doute un peu trop poussé pour moi qui reste quand même un peu trop les pieds sur terre. Pour son dernier film, et de façon assez paradoxale, le réalisateur japonais prend justement de la hauteur avec cette histoire d'aviation mais n'a jamais été aussi terre à terre puisqu'il se base sur une histoire vraie et que le film est, à sa façon, une petite histoire illustrée du Japon de l'entre-deux guerres. Au-delà de toute l'affection et de tout le respect que l'on peut avoir pour Hayao Miyazaki, son ultime film est-il le chef d'œuvre annoncé partout ? Et bien, malheureusement, non, bien que ça reste un long métrage d'animation de qualité.

Cette fois-ci, pas de bestioles imaginaires, pas de villes accrochées en l'air comme des nuages et pas de poissons qui deviennent humains. Non, Miyazaki a choisi de puiser dans l'Histoire de son pays pour écrire son scénario. D'ailleurs, pour renforcer cet aspect réaliste, il n'hésite pas à multiplier les références littéraires qui parcourent toute l'œuvre (notamment Paul Valéry ou Thomas Mann). C'est l'occasion, d'une certaine façon, de se réinventer une dernière fois, mais, en même temps, tout en étant différent, *Le vent se lève* ressemble aussi aux autres productions Ghibli. La place du rêve est par exemple essentielle ici et c'est dans les pensées du personnage principal que l'on commence mais aussi que l'on clôt ce film. Alors que ce dernier s'inscrit dans une certaine réalité (forcément retravaillée et romancée), ce sont ces périodes où Jiro rêve qui ouvrent vers les univers qu'affectionne le réalisateur et qui permettent à l'histoire de sortir un peu d'un certain « ronronnement ». Car, honnêtement, ce n'est pas toujours palpitant et il y a, notamment au cœur du film, de vraies longueurs. Cela vient à la fois du style de Miyazaki, qui privilégie une certaine forme de contemplation mais aussi d'un scénario qui, parfois, ne sait plus bien où il en est véritablement. Car *Le vent se lève* est en fait un mélange finalement assez étrange d'un

biopic qui s'inscrit dans une réalité historique et d'une grande histoire d'amour. Pourquoi étrange, parce que ces deux niveaux ne s'imbriquent pas réellement mais ils sont plutôt mis l'un à côté de l'autre, sans forcément énormément de liens. Une seule séquence (magnifique, d'ailleurs) montre ce rapport : on voit Jiro travailler avec sa femme qui dort juste à côté de lui, les deux se tenant la main. Le reste est constitué de séquences dont les différences sont un peu trop marquées. La deuxième partie, plus centrée sur la relation amoureuse, est ainsi bien plus poétique (et meilleure, d'ailleurs, à mes yeux) qu'une première qui, elle, est bien plus descriptive. Sans doute qu'en soignant un peu plus le scénario, il aurait été possible de faire plus de liens entre ces deux aspects et donc de créer un ensemble plus homogène.

C'est ce personnage de Jiro dont on suit l'histoire et, à travers lui, aussi l'Histoire du Japon de cette époque, même si c'est plus en filigrane. Néanmoins, entre le tremblement de terre de 1923 (séquence assez incroyable), la grande dépression ou l'épidémie de tuberculose, ce sont autant d'événements fondateurs dans cette période qui sont évoqués de manière plus ou moins claire. C'est selon moi dans le rapport entre le destin de Jiro et ce qui se passe (et va se passer) dans son pays que se situe l'un des soucis de ce film : en effet, c'est un personnage finalement assez ambivalent. Car si on nous le montre toujours comme un passionné d'aviation et une sorte de doux rêveur, jamais il ne s'interroge sur l'impact qu'aura ce qu'il a créé (pour dire les choses rapidement, ça sera l'avion des kamikazes). Par quelques images à la fin, Miyazaki nous montre bien l'horreur de la guerre mais ce n'est pas vraiment évoqué avant et c'est un point qui m'a un peu dérangé et qui aurait pu être traité, sans forcément en faire le véritable cœur du récit. Par tous ses sujets assez graves (deuil, maladie, guerre) qui le traverse, *Le vent se lève* est en tout cas bien plus un film pour adultes que réservé aux enfants. Peut-on voir ce long métrage comme un « testament » de la part de Miyazaki ? On reconnaît bien évidemment son style avec un extrême soin apporté aux dessins, une grande beauté de certaines séquences, une poésie qui surgit au coin d'une image, des personnages secondaires parfois hilarants et une musique magnifique (Joe Hisaishi risque de se trouver orphelin sans celui qui lui a permis de composer ses plus belles partitions). De plus, on a l'impression de retrouver des héros de ses précédentes œuvres dans beaucoup de personnages secondaires. Si c'est effectivement son dernier film, il finit sur une jolie note même si ce n'est pas forcément le chef d'œuvre absolu que l'on nous annonce depuis pas mal de temps. Miyazaki manquera quand même beaucoup au cinéma car son style était devenu une marque de fabrique et je ne suis pas certain que ceux qui vont prendre sa suite soient vraiment aptes à le faire avec le même talent...

VERDICT :

Très beau par moments, émouvant sur la fin mais aussi trop long par séquences, *Le vent se lève* ne réussit pas à réellement séduire sur la durée. Mais ça reste tout de même un beau film pour ce qui est sans doute le dernier de Miyazaki aux commandes.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

CE CHARME SI PARTICULIER DES STUDIOS GIBLI



THE RYAN INITIATIVE

Kenneth BRANAGH

Date de sortie : 29-01-2014 Vu le : 23-01-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Alors qu'il a été Marine et gravement blessé lors d'une mission, Jack Ryan est devenu un analyste financier de talent. Il est recruté par la CIA pour enquêter sur les comptes de terroristes. Alors qu'il se rend à Moscou dans ce cadre, il est victime d'une tentative d'assassinat et devra s'en sortir par tous les moyens.

CRITIQUE :

Quand, à Hollywood, on n'a plus vraiment d'idées, il reste toujours une solution assez pratique : ce bon vieux *reboot* (soit la reprise de l'histoire d'un personnage dans une nouvelle version qui peut donc partir dans des directions différentes). Ces derniers temps, ce phénomène s'est vraiment intensifié et il n'est que voir *Man of Steel* ou encore *The Amazing Spider-Man* qui sont les exemples qui viennent le plus rapidement en tête. Peu ont été des très grandes réussites ces dernières années. Le seul exemple d'un *reboot* de qualité est sans doute la trilogie Batman de Christopher Nolan, mais sinon, ça ressemble un peu plus souvent à essayer de faire un plat différent avec la même recette, ce qui n'est pas la chose la plus évidente qui soit. Mais, là, c'est encore plus fort puisque le personnage créé

par le célèbre Tom Clancy (mort il y a peu) a déjà été adapté au début des années 90 dans trois films différentes avec pour interprètes Alec Baldwin puis Harrison Ford, avant d'être une première fois sorti des tiroirs il y a à peine plus de dix ans avec, cette fois-ci, Ben Affleck dans le rôle principal. Mais, devant un relatif ratage public, l'idée de faire une nouvelle suite avait été abandonnée. C'est donc une deuxième tentative et, quitte à faire, on nous recommence l'histoire depuis le début, nous montrant les événements qui ont conduit Jack Ryan à travailler pour la CIA (le 11 septembre et une grave blessure en mission en Afghanistan). La volonté est donc bien de replacer ce personnage dans un contexte actuel afin qu'il puisse parler au spectateur. Et ce qui est incroyable, c'est que malgré ce souhait, c'est un film qui fait extrêmement « vieux » et qui ressemble plus à un film des années 90 qu'à une superproduction moderne. C'est même étonnant qu'on puisse encore produire ce genre de films.

L'« honneur » de mettre en scène cette reprise du personnage de Jack Ryan a été dévolu à Kenneth Branagh qui, après s'être surtout fait remarquer pour ses adaptations au cinéma des pièces de Shakespeare (je me rappelle en avoir vu quelques unes en cours d'anglais il y a bien longtemps mais je n'ai pas plus de souvenirs que cela) était passé totalement à autre chose en 2010 puisqu'il s'était occupé de *Thor*. A l'époque, le choix avait pu surprendre et le résultat piquait les yeux et cassait la tête. J'avais du mal à déterminer si Kenneth Branagh s'était retrouvé un sujet qui ne lui convenait pas ou si c'était lui qui le rendait mauvais. En tout cas, n'ayant pas peur, les studios lui ont donné une nouvelle occasion avec un gros budget (quand même 80 millions de dollars) et des acteurs reconnus (Kevin Costner ou Keira Knightley) ainsi qu'un autre qui prend de plus en plus de place, sans que j'arrive à me l'expliquer, à savoir Chris Pine. Une nouvelle fois, le réalisateur se plante et, en fait, je me pose une nouvelle fois la même question. C'est très compliqué d'y répondre car à la fois dans le scénario et la réalisation, il y a de gros soucis. Commençons par le script car, honnêtement, je pense que la plupart des problèmes viennent de là, et ceci à plusieurs niveaux. Quand on sait qu'ils s'y sont mis à quatre pour le finaliser, ce n'est guère rassurant pour eux (ou ça montre que c'était très compliqué d'écrire quelque chose de correct avec une telle base). D'abord, l'histoire globale est vraiment extrêmement simple et si on s'attend à quelques surprises, autant dire qu'on va très vite être déçu. Il ne se passe rien d'intéressant et aucun rebondissement d'envergure ne vient troubler le faux-rythme dans lequel on s'installe très rapidement et qui fait que l'on s'ennuie beaucoup trop vite.

C'est encore une histoire de méchant Russe qui en veut aux Etats-Unis – comme si ce concept n'était pas complètement dépassé – et qui mène une attaque à la fois terroriste et financière. En plus, *what a surprise*, ce Russe (interprété par Kenneth Branagh en personne qui en fait des tonnes et des tonnes) est porté sur la vodka et sur les femmes. D'ailleurs, c'est autour de cette « particularité » que va se jouer une bonne partie du film, reléguant le personnage féminin (Keira Knightley, en pilote automatique) à un rôle vraiment indigne d'appât complètement ridicule. Sinon, pour résoudre ce cas « épineux », Jack Ryan, aidé par son mentor (un Kevin Costner assez limite), va pouvoir se servir de ses talents d'analystes, même si, dans les faits, il ressemble plus à un devin qu'à autre chose tant il devine rapidement tout ce qui va se passer (même s'il doit être aidé par sa compagne pour comprendre en voyant des photos de New York que l'attaque aura lieu à Manhattan, waouh !!). C'est de ce point de vue assez déroutant et, par moments, affligeant. Et ce n'est pas l'acteur principal qui va donner un peu de vie à l'ensemble car il est vraiment plus que limite et manque surtout énormément de charisme. En fait, son personnage est totalement insipide. Pour ce qui est de la réalisation, il est clair que Kenneth Branagh a voulu prendre comme références les derniers films du même genre qui ont bien fonctionné, notamment la trilogie Jason Bourne ou encore les derniers James Bond. Il y a même des rappels qui sont assez incroyables (la bataille à mains nus dans une salle de bain blanche pour James Bond / la poursuite à moto pour Jason Bourne) et montrent que les influences ont plus été copiées (jusque dans la musique) que véritablement assimilées. En termes de scènes d'action, il n'y a absolument rien de nouveau et si elles sont rythmées, elles manquent d'efficacité. A l'image d'un film qu'on aurait pu voir quasi-identique au début des années 90. Est-ce pour faire un hommage aux premiers qui ont adapté les aventures de ce personnage ou est-ce seulement un gros ratage ? J'opte pour la deuxième solution.

VERDICT :

C'est très étonnant de voir un film comme celui-là qui semble avoir presque vingt ans de retard à tous les niveaux. *The Ryan initiative* ne réserve aucune surprise et se révèle être un divertissement plus que douteux. Décidément, Kenneth Branagh n'est pas en grande forme...

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

ALORS LÀ ?

NYMPHOMANIAC – VOLUME 2

Lars VON TRIER

Date de sortie : **29-01-2014** Vu le : **29-01-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Dans cette deuxième partie, Joe continue de se confier à Seligman sur son parcours sexuel. Après le temps des découvertes et du bonheur vient celui de la souffrance...

CRITIQUE :

Le premier volet se refermait sur cette phrase « *Je ne sens plus rien* », prononcée par Joe alors qu'elle commence une vraie relation avec le seul homme pour qui elle ait vraiment ressenti quelque chose, Jerome (le seul qui ait un nom entier, d'ailleurs, et pas seulement une lettre pour le nommer, ce qui n'est pas rien). Et c'est bien de là que repartent les « aventures » de Joe, aventures qu'elle continue de raconter à Seligman. A la fin du premier volume, je pensais sincèrement que le second serait plus puissant. Mais j'ai été en grande partie déçu car cette deuxième partie est

cinématographiquement beaucoup moins intéressante, beaucoup plus *trash* que la première (ce qui explique le fait que ce soit interdit aux moins de seize ans) et n'apporte finalement pas grand-chose de nouveau. Bien sûr, puisqu'on touche à l'autre versant de la sexualité de Joe, l'ensemble est beaucoup moins « amusant ». En effet, on se rend compte en voyant cette deuxième partie que la première était plutôt « lumineuse » et drôle. Là, on assiste à une sorte de descente aux enfers du personnage principal qui ne parvient plus vraiment à canaliser sa sexualité et à éprouver du plaisir avec. Du visage juvénile de Stacy Martin, on passe très rapidement à celui plus marqué de Charlotte Gainsbourg qui va porter l'ensemble du long métrage, que ce soit dans la narration (toujours ce dialogue parfois assez surréaliste) mais aussi, cette fois-ci, dans ce qui est montré. Ce qui est assez déroutant, c'est que si la première partie était assez foisonnante dans les styles exposés (parfois peut-être un peu trop), ici, on a droit à un ensemble bien plus linéaire. Les trois chapitres restant sont ainsi différenciés de manière beaucoup moins marquée, à la fois dans l'image ou dans la narration. C'est presque comme si cette deuxième partie constituait à elle seule un chapitre entier. Et c'est quand même pas mal de l'intérêt du film qui est perdu avec cette façon de faire...

Nymphomaniac 2 est donc un objet moins palpitant du pur point de vue cinématographique, même si Lars von Trier reste quand même un sacré faiseur d'images et qu'il peut, au détour d'une séquence relativement banale, nous offrir un plan sublime. Mais là où, dans la première partie, certains passages étaient visuellement assez hallucinants, c'est ici non plus par leur force visuelle mais plutôt par ce qu'elles dégagent que des séquences sont vraiment marquantes. Deux en particulier peuvent retenir l'attention. La première est assez dérangeante et à la fois extrêmement drôle : on voit deux frères noirs se disputer au sujet de la manière dont ils devraient s'occuper (sexuellement, évidemment) de Joe, avant que celle-ci ne finisse par désertir. La seconde est sans doute plus impressionnante : un homme dévoile à son insu, et de manière assez radicale, son penchant pour la pédophilie. Deux séquences finalement assez étranges, qui ne disent pas grand-chose sur la sexualité de Joe mais plutôt sur le sexe en général. C'est aussi un peu l'objet de nombreuses digressions de Seligman (dont le metteur en scène a conscience et joue à sa manière) et cela fait de ce film quelque chose d'assez sombre, avec peu de foi dans l'humanité. D'ailleurs, Joe finira par « sortir du monde » à sa façon. Ce côté presque nihiliste finit à la longue par être un peu fatigant et là où *Nymphomaniac 1* offrait de vraies « bouffées d'air frais », ce n'est plus le cas dans cette suite. La fin est même ici d'une noirceur absolument terrible. Seules quelques réflexions assez drôles sur la manière même de conduire le film permettent de sortir un peu de cet état. C'est par exemple le cas quand, suite

à une image qui arrive un peu rapidement, Joe dit « *désolé, je veux arriver trop rapidement au prochain chapitre* ». Mais c'est très court et, trop vite, le long métrage replonge dans son côté très sombre de film d'initiation à l'envers. Trop de promesses à la fin du premier épisode donc car c'est un léger sentiment de gâchis qui nous envahit après ce film bien moins faramineux que ce que l'on nous avait annoncé...

VERDICT :

Bien plus linéaire que la première partie, ce deuxième volet n'offre jamais de passages vraiment intéressants. Alors qu'on pouvait imaginer une graduation après le premier épisode, c'est plutôt l'inverse qui se produit. Décidément, Lars von Trier n'aura pas fini de nous surprendre...

NOTE : 12**COUP DE CŒUR :****CHARLOTTE GAINSBURG**



JACKY AU ROYAUME DES FILLES

Riad SATTOUF

Date de sortie : 29-01-2014 Vu le : 30-01-2014

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

La République populaire (et démocratique) de Bubunne est un pays où ce sont les femmes qui ont le pouvoir alors que les hommes s'occupent des tâches ingrates. Mais Jacky, lui, ne rêve que d'une chose : épouser la fille de la dictatrice. Quand vient l'heure du grand bal pour que celle-ci choisisse son mari, les choses se compliquent pour Jacky...

CRITIQUE :

Auteur de bandes-dessinées à succès, Riad Sattouf avait connu une sacrée première dans le cinéma puisque son premier film, *Les beaux gosses*, avait été l'un des succès surprises de l'année 2009 et lui avait même permis de remporter un César pour la meilleure première œuvre. Depuis, il s'était plutôt consacré de nouveau à ses dessins avant qu'il trouve un nouveau sujet qui pourrait réellement l'intéresser. Et il aura donc fallu attendre plus de quatre ans avant qu'il n'écrive un scénario à partir d'une idée qui est, il faut bien le dire, assez folle. En effet, tout son long métrage se base sur la description d'une forme de dystopie (monde qui ressemble caricaturalement à une dictature) qui a la particularité d'être dirigée par des femmes et où les hommes, eux, ne sont pas vraiment considérés comme autre chose que des moins que rien. Forcément, on comprend bien que le but est bien, avec ce film, de montrer un miroir de notre so-

ciété actuelle où les femmes n'ont encore pas atteint l'égalité avec les hommes. Riad Sattouf avait montré avec son film précédent une vraie capacité à s'attaquer de manière assez frontale aux sujets qui l'intéressent. Là, forcément, il utilise un moyen un peu détourné puisque c'est derrière les artifices d'une comédie parfois grivoise et volontairement subversive qu'il fera passer des messages. Ce n'est pas une mauvaise idée dans l'absolu, à condition que ce soit maîtrisé et que ça parvienne à tenir la durée d'un film d'une heure et demie. Dans l'absolu, la façon de fonctionner du long métrage et le ton général employé font un peu penser aux sketches du *Groland*, mélange d'une certaine part de réalité avec beaucoup d'exagération et de n'importe quoi. Mais ce sont des sketches, qui durent tout au plus une dizaine de minutes et il faut bien dire que, sur quatre-vingt dix minutes, c'est beaucoup plus difficile de garder le rythme. C'est un peu le souci de ce *Jacky au Royaume des filles* qui, malgré de très bons passages et quelques idées assez géniales, ne réussit pas à complètement séduire.

Quand on a vu le jour précédent le deuxième volet de *Nymphomaniac*, il faut bien avouer que la première scène du film est à la fois assez cocasse et même assez traumatisante puisqu'on y voit le fameux Jacky se masturber devant un portrait de la Colonelle, interprétée, donc, par Charlotte Gainsbourg. La connexion entre les deux fait un peu bizarre, mais bon... Au-delà de ça, le film commence plutôt fort avec une rentrée directe dans ce monde parallèle où le langage est différent (on aime rajouter « erie » à la fin des mots), de même que la typographie. Mais c'est surtout au niveau sociétal que les spécificités de cette « République » sont notables. En effet, ce sont bien les femmes qui ont le pouvoir (« elles portent le cullotin ») sur des hommes qui doivent mettre le voile et accomplir les tâches ménagères. C'est une idée de départ pour le moins intéressante et drôle. Riad Sattouf en joue largement en allant même très loin de ce côté-là (les hommes peuvent être tenus en laisse, quand même...) et c'est parfois extrêmement drôle de voir un tel retournement. Mais, en même temps, et le long métrage pêche un peu en partie pour cela, toute cette idée n'est pas forcément exploitée au mieux. Cela tient notamment au fait que le scénario n'est pas assez travaillé et ne parvient pas à faire de cette idée quelque chose d'encore plus intéressant. C'est en effet à la fois assez répétitif (ça tourne parfois gentiment en rond) et complètement

foutraque (c'est très inégal d'une séquence à une autre). Parfois, ça part dans tous les sens et on a le sentiment que le réalisateur hésite toujours un peu par rapport à ce qu'il veut vraiment faire (une comédie subversive ou un film complètement potache). La fin, totalement folle, est finalement un bon résumé de cet aspect totalement disparate d'un long métrage qui peut autant se voir comme une vaste blague que comme une œuvre subversive. Finalement, c'est à la fois un peu tout ça et rien de tout ça. Drôle de film, en résumé...

VERDICT :

Trop foutraque, inégal et pas assez maîtrisé pour être un film vraiment intéressant, *Jacky au Royaume des filles* n'en reste pas moins un long métrage qui se base sur une idée de départ assez dingue et réussit, à sa manière, à aller assez loin avec, peut-être trop parfois...

NOTE : 13**COUP DE CŒUR :****L'IDÉE DE DÉPART**



FÉVRIER

<i>DALLAS BUYERS CLUB</i>	46
<i>MEA CULPA</i>	48
<i>LULU FEMME NUE</i>	50
<i>AMERICAN BLUFF</i>	52
<i>JACK ET LA MÉCANIQUE DU CŒUR</i>	54
<i>MINUSCULE – LA VALLÉE DES FOURMIS PERDUES</i>	56
<i>UN BEAU DIMANCHE</i>	58
<i>IDA</i>	60
<i>ABUS DE FAIBLESSE</i>	62
<i>LES TROIS FRÈRES - LE RETOUR</i>	64
<i>LA BELLE ET LA BÊTE</i>	66
<i>LA GRANDE AVENTURE LEGO</i>	68
<i>LE CROCODILE DU BOTSWANGA</i>	70
<i>THE GRAND BUDAPEST HOTEL</i>	72
<i>NON-STOP</i>	74
<i>UN ÉTÉ À OSAGE COUNTY</i>	76



DALLAS BUYERS CLUB

Jean-Marc VALLÉE

Date de sortie : **29-01-2014** Vu le : **02-02-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Ron Woodroof est un vrai cowboy à l'ancienne : macho, homophobe, porté sur les drogues et la boisson. Sa vie va changer quand on va lui annoncer que, diagnostiqué séropositif, il ne lui reste que trente jours à vivre. Il se lance alors dans une bataille pour avoir accès à des nouveaux traitements...

CRITIQUE :

Ca y est, cette fois-ci, les réalisateurs québécois déferlent sur Hollywood ! Enfin, pour l'instant, il ne faut pas non plus s'enflammer puisqu'ils ne sont que deux, mais ils ont réussi à vraiment marquer chacun à leur manière l'année 2013 de l'autre côté de l'Atlantique. Il y a déjà Denis Villeneuve qui, avec *Prisoners*, avait signé l'un des polars les plus efficaces de ces derniers temps. C'est cette fois-ci au tour de Jean-Marc Vallée de donner à voir aux Américains un film réussi. Après l'immense succès qu'a été *C.R.A.Z.Y.* – plébiscité à travers le monde, et à raison car c'était très drôle –, le metteur en scène a eu un peu de mal à vraiment se positionner avec un film d'époque britannique bien à l'ancienne (*Victoria, les jeunes années d'une reine*) puis un drame canado-français un peu passé inaperçu (*Café*

de Flore). 2013 marque donc son grand retour sur le devant de la scène et c'est en allant cette fois-ci chercher du côté d'Hollywood (c'est un sacré voyageur...) qu'il trouve son bonheur. Il prend en main un script qui trainait depuis pas mal de temps dans les différentes maisons de production mais qui avait toujours été refusé du fait des risques autour d'un tel sujet. Ainsi, par exemple, Marc Forster l'a eu entre les mains avant d'abandonner le projet. On a ensuite parlé de Brad Pitt ou Ryan Gosling pour le rôle principal. Bref, *Dallas Buyers Club* fait partie de ces longs métrages qui n'ont pas été faciles à monter et qui finissent par l'être avec des gens que l'on n'attendait pas forcément et un tout petit budget. Finalement, pour interpréter Ron Woodroof, c'est l'un des acteurs qui a le plus la côte en ce moment (alors qu'il a longtemps été considéré comme rien d'autre qu'un playboy de comédies romantiques) qui a été choisi : Matthew McConaughey. Autant le dire tout de suite, il est pour beaucoup dans la réussite de ce long-métrage attachant bien que pas non plus parfait.

Commençons donc par là car Matthew McConaughey livre une prestation comme on en voit finalement assez peu au cinéma tant elle est forte, puissante et même déstabilisante. C'est sans doute le rôle de sa vie, même si cette expression est quelque fois utilisée un peu à tort et à travers. Mais il faut bien avouer que dans la peau de ce cowboy qui voit toutes ses certitudes s'effondrer et qui décide de retrouver un sens à sa vie, il est tout simplement exceptionnel et certaines séquences sont vraiment incroyables. Je comprends maintenant mieux pourquoi il a gagné un Golden Globe et pourquoi la statuette de meilleur acteur ne devrait pas lui échapper (j'ai bien peur que ce ne soit pas encore pour cette année, Léo...). Plus encore que le changement physique (il a perdu vingt kilos pour le rôle), c'est l'évolution de la psychologie de cet homme qu'il réussit le mieux à montrer. Et c'est surtout dans sa relation avec Rayon, transsexuel voisin de chambre d'hôpital qui deviendra son associé et son ami, que l'on voit le mieux cette transformation intérieure. En plus, Rayon est interprété par un Jared Leto qui fait un retour fracassant au cinéma après six ans (passés principalement à faire de la musique) avec un rôle tout en démesure mais aussi plein d'intimité. Il parvient à éviter la caricature et lui aussi devrait gagner un Oscar pour la route (en tant que meilleur second rôle). Il est juste dommage que le troisième personnage important du film (une femme médecin qui va peu à peu se faire convaincre par Ron) soit à ce point fade. La pauvre Jennifer Garner n'a pas un rôle facile au milieu de ces deux rôles vraiment marqués, mais je trouve quand même qu'elle

ne donne pas grand-chose de vraiment intéressant dans son interprétation. Néanmoins, malgré ces deux performances inoubliables, *Dallas Buyers Club* n'est pas (seulement) un film d'acteurs puisque c'est un long métrage marquant à différents niveaux.

Il s'inscrit d'abord dans une période assez sombre puisque ce sont vraiment les débuts de l'épidémie du SIDA aux Etats-Unis (années 80) et le long-métrage arrive plutôt pas mal à saisir le mélange de méconnaissance et d'inquiétude qui s'empare de toute une frange de la société. Et là où c'est intéressant, c'est que le personnage principal est justement à l'opposé du stéréotype que l'on peut avoir de l'homme séropositif. Fan de rodéo, hétéro assumé et même homophobe, il ne comprend au départ pas pourquoi il a le SIDA. Ce n'est qu'après des recherches qu'il saisira comment il a pu être atteint. *Dallas Buyers Club* ne s'arrête pas au « film de maladie » mais montre donc la transformation de cet homme qui va devenir une sorte de « héros » pour tous les malades. Et ce terme de « héros » doit être utilisé avec attention, et c'est là aussi l'un des côtés réussis de ce film. En effet, ce Ron est un personnage ambivalent, à la fois très attachant (il peut être très très drôle) mais aussi particulièrement énervant quand il s'y met. On sent bien au départ que s'il crée ce club et qu'il se bat contre le gouvernement fédéral et les laboratoires, ce n'est pas par philanthropie mais bien car il veut clairement en faire un business et sauver avant tout sa peau. Mais c'est aussi sur cette conception initiale que, à travers ses rencontres, Ron va changer. C'est un vrai destin qui est mis en avant et je trouve un peu dommage que le scénario tende trop du côté de la lutte pour les médicaments. En effet, on sent que ce n'est pas forcément ce qui intéresse le plus le réalisateur qui ne sait pas vraiment quoi en faire. Le long métrage a un côté un peu *Erin Brockovich* (un homme contre une institution) qui peut être énervant à la longue. Le film débute et se termine par une image de rodéo, sorte de métaphore de la vie de cet homme qui, malgré toutes les difficultés à rester en selle, fera tout pour survivre le plus longtemps. Le spectateur est secoué, lui-aussi, mais en ressort conquis.

VERDICT :

Forcément marquant pour l'interprétation des acteurs principaux, *Dallas Buyers Club* est aussi un film qui s'intéresse avec réussite à un destin hors norme dans une société en évolution. Il aurait sans doute gagné à être encore plus centré sur cet homme. Rien que pour la performance des deux comédiens, ce film vaut le coup.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

MATTHEW MCCONAUGHEY



MEA CULPA

Fred CAVAYÉ

Date de sortie : 05-02-2014 Vu le : 03-02-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

A Toulon, Simon, ancien flic révoqué depuis une grosse erreur, vit seul et est devenu convoyeur de fond. Un jour, son fils, qu'il ne voit plus trop, est témoin d'un règlement de compte mafieux et il est sous la menace d'hommes prêts à tout. Simon, aidé de Franck, un ancien collègue, va tout faire pour sauver son fils.

CRITIQUE :

Depuis le temps que j'entendais parler de Fred Cavayé, il était temps que j'aie me faire une idée sur place de ce que donnait « le seul français capable de faire des vrais polars », comme il est désigné à peu près partout. En seulement deux longs métrages, il s'est en effet imposé comme une référence en France, dans un segment qui n'a jamais été historiquement celui qui a fait le plus de succès – ce n'est pas rien si, quand on parle de polars de référence, on cite Verneuil ou Melville, qui ne sont pas à proprement parler les metteurs en scène les plus modernes... – et qui, ces derniers temps, n'avait offert aucun film de qualité. Dans ce créneau, c'est donc Cavayé qui semble avoir pris la pôle position. Je n'ai vu aucun de ses deux premiers films (*Pour elle* et *A bout portant*) mais j'ai pour le coup été voir le *remake* que Paul Haggis a fait du premier avec l'aide de Cavayé au

scénario (*Les trois prochains jours*). J'avais trouvé ça plutôt pas mal sans que ça casse non plus des briques. Pour son troisième long-métrage, dont il est toujours scénariste, il met ensemble les acteurs principaux de ses deux premières œuvres (à savoir Vincent Lindon et Gilles Lellouche). Pour filmer, il s'installe à Toulon et monte une histoire qui lie le destin de deux flics avec des affaires de famille, sur une idée d'Olivier Marchal, d'ailleurs. Sur le papier, honnêtement, ça ne semblait pas forcément très original et j'espérais vraiment que la différence se ferait au niveau de la mise en scène. Quand je suis ressorti de la salle, une sorte d'inquiétude m'a étreint : alors, c'est ça, la relève du polar français ? Ce n'est pas que ce soit mauvais mais c'est quand même très loin d'être folichon, notamment du fait d'un scénario qui ne tient pas vraiment sur la durée...

Pourtant, ça ne commence pas si mal que ça, avec une mise en place plutôt efficace qui nous fait comprendre le caractère de chacun des personnages principaux : Simon est plutôt renfermé et taciturne alors que Franck peut vite être incontrôlable. Est évoqué aussi le lien très fort entre eux depuis cet accident qu'a eu Simon et que Franck n'a pas pu empêcher. Tout cela en parallèle de meurtres commis dans la ville par une bande de méchants (bah oui, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, ils ont des têtes de méchants). Bref, en un quart d'heure montre en main, on a saisi les enjeux et on voit à peu près vers quoi le film va aller. Et il débute véritablement avec cette scène où le jeune garçon est témoin d'un meurtre qu'il n'aurait pas du voir (en même temps, on ne devrait jamais voir un meurtre, je vous l'accorde...). C'est là que débute une vaste course poursuite qui va durer plus d'une heure et qui va connaître différents paliers avec des protagonistes différents (même s'il y a toujours ce principe immuable de gradation vers un combat final entre les deux personnages les plus « importants »). En fait, on peut découper cette deuxième partie du film en trois grandes séquences d'action : la poursuite du fils dans le quartier désaffecté, la boîte de nuit et le TGV. Le souci, c'est que, plus on avance dans le film, plus ces scènes d'action perdent en intensité et en intérêt. La première est vraiment très réussie avec cette course poursuite qui se finit dans des halles désaffectées pour un duel au corps au corps assez viril. Cavayé y montre son sens de la mise en scène et du rythme. La deuxième est plus traditionnelle et commence de façon attendue (dans ce genre de films, la boîte de nuit, c'est presque un passage obligé) avant de finir d'une manière assez étrange (et drôle

il faut bien le dire). Toute la troisième qui se déroule dans le TGV est par contre bien plus ridicule qu'autre chose (beaucoup de gens riaient dans la salle) avec une accumulation d'à peu près tous les clichés possibles.

D'ailleurs, l'ensemble du scénario est aussi sur une pente descendante à mesure que le film avance. Les incohérences et les invraisemblances se font de plus en plus criantes, et, surtout, on s'attend à tout ce qui va se passer. Tout est tellement fléché qu'il n'y a plus aucune surprise, que ce soit dans le côté policier (en même temps, ce n'est pas compliqué) mais aussi dans l'autre versant que veut développer ce film et que l'on peut appeler une « tragédie d'amitié ». En effet, au fur et à mesure que le film avance, on voit de plus en plus venir que les liens entre Franck et Simon ne sont peut-être pas ceux que l'on pensait au début. Et cet aspect n'est finalement peut-être pas assez creusé ou, en tout cas, mal exploité. C'est fait la plupart du temps à travers des *flashbacks*, visuellement terribles (il faudrait faire une étude pour se demander pourquoi les *flashbacks* sont très souvent horribles à regarder...) et qui n'apportent finalement pas tant que ça. La fin ne fait que confirmer ce que l'on s'imaginait depuis un certain temps et est dans l'ensemble beaucoup trop attendue, voire presque un peu ridicule. Ce qui est aussi risible, c'est le rôle du commissaire, surjoué et qui en devient un personnage comique alors que ce n'est pas forcément le but. D'ailleurs, dans l'ensemble, le casting n'est pas vraiment le point fort du film avec deux acteurs principaux qui font le job et le reste qui ne fait pas d'étincelles non plus. On se dit au final que c'est vraiment dommage qu'un réalisateur qui sait vraiment bien filmer les scènes d'action, se soit fourré (lui-même) dans un tel scénario qui lui permet seulement de les enchaîner sans qu'elles trouvent sens commun. Alors, c'est sûr que l'ensemble se tient, qu'on ne s'ennuie pas et que certaines séquences sont de qualité, mais si c'est vraiment ça, le meilleur polar français, alors il y a un peu de quoi s'inquiéter...

VERDICT :

Si Fred Cavayé gère plutôt bien le rythme et qu'il a un certain talent pour réaliser les scènes d'action, il n'en reste pas moins que *Mea Culpa* pêche très clairement du côté d'un scénario qui, en plus d'être sans surprises, s'enfonce peu à peu dans le grand n'importe quoi. C'est dommage car, sans aucun doute, le réalisateur sait faire...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

QUELQUES SCÈNES D'ACTION



LULU FEMME NUE

Solweig ANSPACH

Date de sortie : 22-01-2014 Vu le : 04-02-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Lulu sort d'un entretien d'embauche qui s'est plutôt mal passée. Elle décide alors de ne pas rentrer chez elle et de prendre un peu de temps pour elle. Au fil de ses rencontres, elle évoluera en apprenant à se retrouver et faire attention à elle.

CRITIQUE :

Documentariste et réalisatrice, Sólveig Anspach s'est, depuis une vingtaine d'années, fait un petit nom dans le monde du cinéma français, notamment grâce à son dernier film, *Queen of Montreuil* qui, malgré un nombre d'entrées très faible (50 000 à peine) avait plutôt séduit la critique, notamment par son côté décalé. Personnellement, j'étais passé à côté : j'en avais entendu parler mais il devait passer dans une toute petite salle à des heures pas possibles et j'avais donc lâché l'affaire... Moins d'un an plus tard, revoilà donc la réalisatrice franco-islandaise avec, cette fois-ci, l'adaptation d'une bande dessinée sortie en 2008 (pour le premier

tome, le deuxième suivant deux ans plus tard). C'est plutôt à la mode en ce moment, notamment dans le cinéma français. Il n'est que voir *Quai d'Orsay*, *Boule & Bill* ou *Sur la piste du Marsupilami*. Sans parler de *La vie d'Adèle – Chapitres I et II* qui s'inspire aussi d'une bande dessinée. Il faut dire que c'est devenu de plus en plus compliqué de trouver un scénario original et qu'il faut profiter au maximum des bonnes histoires, qu'elles viennent de la littérature traditionnelle ou de la bande dessinée. Pourtant, *Lulu femme nue* n'a rien d'original puisqu'il ressemble vraiment à de nombreux autres longs métrages du même genre et qui finissent tous par se ressembler un peu, mettant un protagoniste un peu perdu dans une situation qui va lui redonner goût à la vie. On peut par exemple penser à *Henri*, de Yolande Moreau. Mais l'exemple le plus frappant ici est le lien à faire avec *Elle s'en va*, sorti l'année dernière – au-delà du fait que Claude Gensac joue dans les deux films. Le long métrage d'Emmanuelle Bercot montrait une sexagénaire qui décidait de tout plaquer pour partir un peu à l'aventure. Là, c'est exactement la même chose, sauf que la femme est quarantenaire... Il y a bien quelques autres différences, mais on reste quand même tout à fait dans le même genre, déjà balisé et codifié, héritage dont ce long métrage a du mal à se défaire.

C'est Lulu que l'on va donc suivre et on entre d'emblée dans le vif du sujet puisqu'on la retrouve en train de s'habiller au mieux avant un entretien d'embauche qui va plus tourner à l'humiliation qu'autre chose. Quand, au téléphone, son mari en rajoute une couche, la quadragénaire craque et décide de prendre un peu son indépendance en restant loin de chez elle. Cette décision se fait sur un coup de tête, sans qu'elle nous soit vraiment expliquée et c'est en fait là-dessus que tout le film va se construire. Pendant quelques jours (une semaine ? plus ?), Lulu va se laisser porter par les événements et notamment par les rencontres qu'elle va faire : Charles, un homme dont elle va tomber amoureux alors qu'elle ne connaît rien de lui ; Marthe, une grand-mère avec qui elle va nouer une relation très tendre ou encore Virginie, la serveuse d'un bar qui est opprimée par sa patronne. C'est, à travers ces personnes, une certaine frange de la population qui est montrée et le regard portée sur celle-ci me semble toujours un peu discutable, une forme de tendresse à la limite de la condescendance. Ce n'est quand même pas comme dans *Elle s'en va* où j'avais trouvé cela particulièrement choquant, mais quand même, toute la séquence de l'hôtel, par exemple, m'a mis un peu mal à l'aise... Ces sont en tout cas toutes ces rencontres qui vont changer son regard sur la vie mais surtout sur elle-même. D'ailleurs, le film se construit vraiment autour de chacun des personnages, ce qui donne un aspect assez étrange. On a l'impression de voir des chapitres qui se concentrent

chacun sur l'un de ces personnages (il y en a même un où Lulu est absente et où elle est « remplacée » par sa sœur et sa fille). Tout cela se succède à un rythme bien gentillet qui finit un peu par nous endormir.

Ce qui marque le plus, lorsque le générique commence, c'est le côté finalement particulièrement vain de tout ce film. Oui, c'est sûr, on assiste à la transformation d'une femme qui, à travers ses pérégrinations et ses rencontres, aura pu reprendre confiance en elle et retrouver une place dans le monde. Mais c'est quelque chose déjà vu et revu et la mise en scène de la réalisatrice n'apporte pas non plus énormément de nouveautés avec une esthétique que, là encore, on a le sentiment d'avoir expérimenté dans de nombreux autres films. C'est plutôt propre mais il n'y a vraiment pas de quoi s'extasier. Heureusement, il y a des personnages plus hauts en couleur qui égaient le film (notamment ces deux frères totalement cartoonesques), quelques séquences un peu plus intéressantes et puis, il y a Karin Viard. Pleine d'humanité et de sensibilité, elle est tout simplement géniale dans ce rôle de femme simple qui n'est pas si simple à appréhender. Il faut en effet éviter de faire tomber ce personnage dans le cliché, ce qu'elle parvient parfaitement à faire. Au moins ce film aura-t-il permis de rappeler qu'elle est aujourd'hui l'une des actrices qui a le plus de talent dans le cinéma français et, surtout, qu'elle peut jouer sur tous les registres. A défaut de nous apporter grand-chose cinématographiquement, c'est déjà un objectif que remplit *Lulu femme nue*... Les autres rôles eux, sont tenus correctement bien qu'il n'y ait rien qui m'ait particulièrement enchanté. En fait, c'est un peu à l'image de ce film qui, s'il n'est pas déplaisant, peine réellement à séduire sur la durée et à nous émouvoir ou, au moins, à nous intéresser. En fait, et c'est peut-être le plus « grave », *Lulu femme nue* laisse globalement indifférent, tant il ressemble à ce qu'on a pu voir un bon nombre de fois...

VERDICT :

Karin Viard est bien l'une des meilleures actrices françaises aujourd'hui, ce film le confirme. Mais à part ça, il n'y pas grand-chose à tirer de ce *Lulu femme nue* qui se laisse malgré tout regarder mais qui s'oubliera presque aussi vite...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

KARIN VIARD



AMERICAN BLUFF

David O. RUSSELL

Date de sortie : 05-02-2014 Vu le : 05-02-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Irving Rosenfeld est un escroc qui, avec une complice de charme, réussit à berner beaucoup de clients. Mais un jour, c'est l'agent du FBI DiMaso qui les piège et les oblige à coopérer pour piéger des hommes politiques corrompus. Commence alors un vaste jeu de dupes...

CRITIQUE :

Depuis 2010 et son retour au cinéma avec la sortie de *Fighter*, David O. Russell est un peu le réalisateur qu'il faut pour les acteurs afin de gagner des statuettes en tout genre. En effet, avec *Fighter* et *Happiness Therapy*, ce ne sont pas moins de sept nominations (pour trois victoires) qui sont revenues aux comédiens, et je parle ici uniquement des Oscars. On se souvient notamment de la prestation hallucinante de Christian Bale dans le premier ou encore le jeu plein de sensibilité de Jennifer Lawrence dans le second. Mais ces deux films, si différents, n'étaient pas des réussites seulement pour leur performance d'acteurs. *Fighter* était un drame familial intense sur fond de boxe, qui m'avait vraiment marqué à l'époque.

J'avais été un peu plus déçu par *Happiness Therapy*, qui, en fait, m'avait frustré car j'avais toujours l'impression que ce long métrage pouvait être mieux que ce qu'il était, même si ça restait plus que correct. Pour son nouveau film, le réalisateur américain réunit ensemble les acteurs majeurs de ses deux précédents films, ce qui donne un casting assez incroyable (Christian Bale, Amy Adams, Bradley Cooper et Jennifer Lawrence) auquel est rajouté Jeremy Renner. Et, fait assez exceptionnel, les quatre premiers acteurs cités sont nominés chacun dans l'une des catégories (acteur/actrice principal ou second rôle), ce qui prouve encore une fois que les films de David O. Russell sont aujourd'hui ce qui se fait de mieux pour séduire l'Académie. En plus, là, c'est dans un film d'époque (au début des années 70) et qui fait référence à un certain âge d'or du cinéma hollywoodien. En somme, il possède presque tout pour que les Oscars tombent sous le charme. D'ailleurs, le *Golden Globe* de la meilleure comédie ne lui a pas échappé et il se place comme l'un des trois grands favoris pour la récompense suprême (avec *12 years a slave* et *Gravity*). Mais, par rapport aux deux longs métrages précédents de Russell, je trouve qu'*American Bluff* repose trop sur la performance de ses acteurs et ne va pas beaucoup plus loin, bien que ça reste quand même pas si mal.

L'entrée en matière est plus qu'amusante puisqu'un carton nous indique que certains des faits que l'on verra dans le film sont vrais. Je ne sais pas si c'est une façon de se moquer de l'impayable « Inspiré de faits réels » qui précède aujourd'hui presque la moitié des films que l'on va voir, mais, en tout cas, c'est la première manifestation du fait que l'on est toujours entre fiction et réalité, entre mensonge et vérité. En un mot, c'est le grand bluff. Et d'ailleurs, *American Bluff* est un long métrage très difficile à classer. En effet, c'est en même temps une vraie comédie, marquée par des passages extrêmement drôles et presque burlesques, mais aussi un film d'époque et un thriller. Tout cela est complètement mélangé et donne au film un aspect parfois assez étrange, presque comme si David O. Russell lui-même ne savait pas vraiment quoi faire avec cette histoire qui part un peu dans tous les sens. Lui décide en tout cas de privilégier la parole plus que l'action avec de très nombreux dialogues et une présence importante de la voix-off. Personnellement, je trouve le parti-pris un peu dommageable puisque cela plombe en grande partie le rythme de l'ensemble qui est finalement très (trop) bavard. Il y a ainsi quelques longueurs avec des séquences qui s'étirent parfois de manière trop artificielle et pas forcément utile. C'est surtout vrai dans une partie introductive très poussive et qui ne met pas forcément dans les meilleures conditions.

La suite est un peu mieux, notamment grâce à l'apparition du personnage absolument dingue de Rosalyne, la femme complètement névrosée d'Irving. Elle redonne vraiment du souffle au film et c'est elle qui ouvre le plus vers le côté très amusant car c'est un vrai personnage de comédie, excessif et même complètement barré (il suffit de la voir faire le ménage et on a compris...). C'est aussi grâce à (ou à cause) d'elle que la plupart des aventures ont lieu car sa façon de se comporter complique toujours les plans discutés en amont.

Mais pour ce qui est du vrai comique, il n'y a pas besoin d'attendre beaucoup puisque la première scène est à elle seule un vrai sommet de grotesque. Mais, pendant tout le film, on alterne les très bonnes séquences et les autres un peu moins réussies. C'est parfois assez brillant, parce que David O. Russell sait manifestement filmer, mais il manque en fait une continuité. C'est comme si le film n'était pas vraiment tenu et qu'il s'éparpillait parfois dans des directions qui ne sont pas forcément souhaitées au départ. C'est pourquoi *American Bluff* a du mal à vraiment séduire. On se laisse emporter, parce que c'est quand même pas si mal mais ce n'est jamais assez transcendant pour nous impressionner. Pour ce qui est de l'aspect purement film d'époque, c'est très réussi avec un vrai soin apporté aux décors et, surtout, aux costumes qui sont absolument géniaux. Chacun des personnages a un look pas possible entre les costumes improbables de Christian Bale et les robes affriolantes d'Amy Adams. La musique est aussi tout à fait dans le ton, faisant presque parfois tourner le film au juke-box puisqu'on reconnaît tout le temps de vrais classiques de ces années-là. Et puis, le metteur en scène confirme qu'il est un formidable directeur de comédiens puisque tous sont très bons ici, avec une mention toute particulière pour Jennifer Lawrence, encore excellente. C'est elle qui joue Rosalyne et elle rend très bien tous les aspects de ce personnage excessif en tout. Elle s'impose véritablement aujourd'hui comme la grande star hollywoodienne en devenir, celle qui pourrait bien marquer sa génération. Il est juste dommage que toutes ces bonnes performances d'acteurs ne soient pas forcément au service d'un film qui les exploite mieux que cela. En résumé, ce n'est pas si bluffant que ça pourrait en avoir l'air sur le papier. David O. Russell n'a donc pas toute à fait réussi son coup.

VERDICT :

Porté par des performances d'acteurs assez incroyables, *American Bluff*, qui pêche un peu du côté du scénario et du rythme, réussit quand même à emmener le spectateur même si ce n'est pas le film génial que son statut de grand favori aux Oscars nous laissait présager.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

JENNIFER LAWRENCE

JACK ET LA MÉCANIQUE DU CŒUR

Stéphane BERLA et Mathias MALZIEU



Date de sortie : 05-02-2014 Vu le : 06-02-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Jack est né le jour le plus froid du monde et son cœur, gelé, a du être remplacé par une horloge. Il devra suivre trois règles : ne jamais jouer avec son horloge, ne jamais se mettre en colère et, surtout, ne jamais tomber amoureux. Mais il rencontre Miss Acacia...

CRITIQUE :

Pour moi, *Jack et la mécanique du cœur*, c'est un album de Dionysos sorti en 2007 et qui traîne dans mon I-Pod depuis des années sans que je l'aie vraiment écouté une seule fois (excepté la première chanson que j'ai toujours bien aimé). C'était en fait la bande-originale du livre écrit par Mathias Malzieu et qui s'inscrit complètement dans l'univers des albums de son groupe (je crois qu'en fait ça raconte le début de l'histoire d'un personnage récurrent de leur univers). Depuis le départ, il avait été prévu qu'une adaptation cinématographique soit produite juste après, pour faire de cette histoire une œuvre sous trois médias différents. Mais entre ce qui est prévu et ce qui se réalise, il y a souvent un écart qu'il n'est pas

facile de combler... Et il aura donc fallu sept années à Mathias Malzieu pour réussir à porter à l'écran ce livre et cet album avec le soutien sans faille de Luc Besson et de sa femme Virginie Silla. En plus, pour ne rien arranger, il faut dire que le studio d'animation qui s'en occupait (Duran Duboi) a fermé alors qu'il était en train de s'occuper du long métrage, ce qui a obligé de passer le relais à un autre. Toujours assez compliqué... Voilà donc finalement en ce début d'année 2014 ce film qui commençait à se faire attendre. Personnellement, je ne faisais pas partie des plus impatients, d'abord parce que je ne suis pas particulièrement fan du groupe Dionysos, ni de leur univers et ensuite parce que les premières images que j'avais pu voir ne me faisaient pas forcément envie, avec une esthétique assez particulière et ressemblant beaucoup à du Tim Burton (qui n'est pas non plus mon réalisateur préféré). Pour dire les choses honnêtement, j'étais même assez sceptique et m'apprêtais à ne pas aimer le film et le faire savoir ici. Et puis, la magie a dû opérer car j'en suis ressorti plutôt charmé et même conquis...

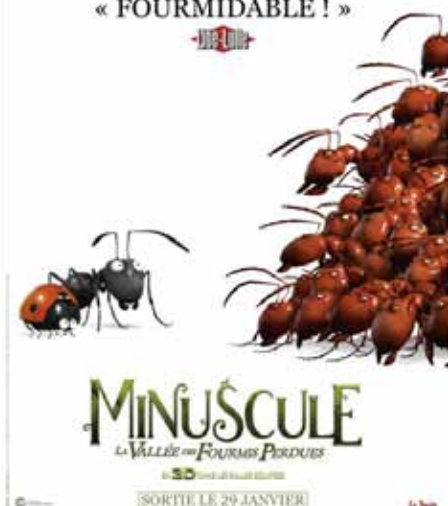
Dès les premières images, on est donc plongé dans un univers bien particulier, assez sombre, et dans une esthétique qui ne nous est pas étrangère puisque ça ressemble vraiment à du Tim Burton époque film d'animation. Ce n'est pas forcément ce qui me sied le plus mais je la trouve ici suffisamment travaillée pour être au moins correcte. Surtout, l'animation est dans l'ensemble plutôt inventive avec des passages de styles différents en cours de film (notamment ce voyage en train assez magnifique). De ce côté-là, il n'y a pas grand-chose à redire. Ce qui est assez marquant avec ce long métrage, c'est le fait qu'il soit en décalage avec ce que les films d'animation nous proposent aujourd'hui pour la plupart avec un côté toujours très joyeux et hyper rythmé. Là, c'est bien plus la mélancolie qui prime. Il suffit juste de voir le visage des personnages qui ont tous l'air un peu tristes. Du point de vue du scénario, il n'y a pas de grandes surprises puisqu'on est dans quelque chose de très classique avec une histoire d'amour compliquée (un problème « interne » pour Jack et un rival). Si l'histoire nous emmène d'Edimbourg à l'Andalousie, et qu'elle offre à sa manière un vrai hommage au cinéma, c'est quand même presque un peu trop simple. Il y a d'ailleurs quelques longueurs au cœur du film qui a du mal à tenir la longueur par moments. Mais *Jack et la mécanique du cœur* joue plutôt sur le côté mignon et touchant de l'ensemble et réussit bien son coup car on s'attache véritablement à ce petit bonhomme et son horloge qui lui permet de vivre. Et puis le tout est porté par l'énergie des compositions du groupe Dionysos (qui apparaît d'ailleurs sous la forme d'un groupe de squelettes d'un train fantôme) qui donnent vraiment du punch mais aussi, d'une certaine façon, qui renforcent ce côté très

mélancolique. *Jack et la mécanique du cœur* est donc l'une des bonnes surprises de ce début 2014 car je m'attendais vraiment à beaucoup moins bien et j'ai été happé dans cet univers sans coup férir. Ce n'est pas non plus le film de l'année mais c'est vraiment pas mal du tout.

VERDICT :

Même si ce n'est pas l'histoire la plus originale qui soit, ce *Jack et la mécanique du cœur* a vraiment un je ne sais quoi de poétique et de tendre qui séduit dès le début et réussit à nous faire passer un moment agréable, notamment aussi grâce aux chansons de Dionysos. Un joli petit film !

NOTE : 14**COUP DE CŒUR :****LA TENDRESSE DE L'ENSEMBLE**



MINUSCULE – LA VALLÉE DES FOURMIS PERDUES

Thomas SZABO et Hélène GIRAUD

Date de sortie : 29-01-2014 Vu le : 07-02-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Alors qu'un couple doit interrompre précipitamment son pique-nique, une petite coccinelle abandonnée par sa famille trouve refuge dans la boîte de sucre restée. Mais celle-ci est aussi convoitée par des fourmis noires, et, surtout, par les méchantes fourmis rouges. Une guerre sans merci va alors s'engager.

CRITIQUE :

Je ne dois pas assez regarder la télévision mais j'avoue que je ne connaissais pas du tout la minisérie d'animation *Minuscule* qui, pourtant, existe depuis 2006, passe sur des chaînes publiques et compte quand même plus de cent cinquante épisodes d'environ cinq minutes chacun. En plus, c'est français et, visiblement, tout le monde adore et trouve que c'est absolument formidable. Ça raconte en fait le quotidien des insectes de façon humoristique et, visiblement, parfois caustique. *Minuscule* a surtout la particularité de lier des prises de vues réelles avec des images de synthèses en 3D. En gros, si je comprends bien, il fallait être totalement fou pour passer à côté. Etant donné qu'un film a été réalisé, et que, en plus, il a pris la tête du box-office lors de sa première semaine d'exploitation, j'étais bien obligé d'aller y faire un tour pour me faire une idée par

moi-même. L'avantage que j'avais, c'est que, ne connaissant pas du tout la série, je n'avais aucun a priori et ne pouvais pas jouer au jeu des comparaisons (pourquoi on ne voit pas plus ce personnage ? pourquoi est-ce qu'on ne retrouve pas cette situation pourtant si amusante ?). Et le défi que se lancent les deux réalisateurs n'est pas mince car passer du format d'épisodes de cinq minutes à un film qui se tient d'une heure et demie, c'est loin d'être évident. En fait, ce n'est pas du tout le même travail et ça demande même des qualités très différentes. Justement, la question que je me pose après avoir vu ce film, c'est de savoir si le format adopté était celui qui convenait le mieux. Car le parti pris a été de ne pas faire une succession de sketches mais bien de construire une histoire qui puisse tenir sur la durée et garder le spectateur en haleine. Et, selon moi, le pari est raté car, justement, c'est du côté du rythme que ce film, pourtant pas dénué de qualités, pêche clairement.

Car, le concept d'ensemble de ce film est vraiment intéressant. Il y a plusieurs choix forts qui sont effectués et qui donnent à l'ensemble un aspect vraiment unique et donc, forcément, intéressant. Il y a donc d'abord cette esthétique particulière qui en fait une sorte d'OVNI dans le monde de l'animation. En associant des prises de vue réelles avec des images de synthèses, cela donne un style unique. D'ailleurs, le film joue beaucoup sur les paysages absolument magnifiques, en nous offrant de très beaux plans de cette nature sauvage avec une lumière souvent très belle (c'est le Parc naturel du Mercantour qui s'offre, pour le coup, une jolie publicité). L'incrustation des petites bêtes se fait de façon naturelle et leur côté finalement très réaliste et pas du tout cartoonesque (sauf quelques éléments comme les yeux, parfois) donne à l'ensemble une esthétique vraiment sympathique et originale. Et techniquement, c'est plutôt fort. Le fait qu'il n'y ait absolument aucune parole est aussi un parti-pris intéressant car si des dialogues existent, c'est dans un langage qui nous est inconnu et qui oblige l'imagination du spectateur à fonctionner. Et ce qui est fort, c'est que ça marche plutôt bien puisqu'on comprend où veulent en venir chacun des personnages. Les bruitages sont aussi assez fameux. S'il n'y a donc pas grand-chose à redire sur le concept global, d'où viennent donc mes réticences ? Et bien, c'est assez simple : du fait qu'on peut avoir de bonnes idées mais ne pas réussir à en faire un film complet. C'est un peu le cas ici car le scénario, trop classique dans sa forme (une quête qui est en fait une forme de voyage initiatique pour cette jeune coccinelle) se

révèle bien faible pour la durée d'une heure et demie. Certains passages sont bons mais il y a vraiment des moments où j'ai décroché car ça manquait de beaucoup de rythme et d'intérêt. Aurait-il fallu jouer plus sur une suite de sketches ? La question mérite en tout cas d'être posée. De plus, s'il y a bien quelques touches d'humour pas désagréable, je n'ai pas vraiment retrouvé le côté caustique et drôle que l'on m'annonçait. Alors, finalement, c'est dommage car ça ne permet pas au film de vraiment décoller et de mettre davantage en valeur son particularisme vraiment intéressant.

VERDICT :

Film au concept vraiment intéressant, plutôt sympathique et techniquement vraiment abouti, *Minuscule* peine malheureusement à tenir la distance des 90 minutes avec un scénario qui s'étirole peu à peu et qui perd en intérêt. C'est dommage car, par moments, c'est vraiment sympathique...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LE CONCEPT D'ENSEMBLE



UN BEAU DIMANCHE

Nicole GARCIA

Date de sortie : 05-02-2014 Vu le : 09-02-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Instituteur remplaçant, Baptiste ne reste jamais bien longtemps dans le même endroit. Lors d'un week-end prolongé, il doit s'occuper de Mathias, l'un de ses élèves. Il décide de l'emmener jusqu'à sa maman qui travaille sur une plage près de Montpellier. Une relation va naître entre eux et pousser Baptiste à revenir à ses origines familiales.

CRITIQUE :

Avec une régularité métronomique (qui confine presque à une certaine rigidité), Nicole Garcia réalise un film tous les quatre ans et ceci depuis 1990 (avec, même, un court-métrage quatre ans auparavant). Il s'avère que c'est donc lors des années où se déroulent aussi (et surtout) les Coupes du Monde de football mais je ne suis pas persuadé qu'il faille voir un rapport quelconque entre ces deux informations. Cela fait donc le septième long-métrage qu'elle met en scène, sans que j'en aie vu aucun, que ce soit *L'adversaire* (sur le destin de Jean-Claude Romand) ou son dernier, *Un balcon sur la mer*, avec Jean Dujardin. Il avait été, autant que je m'en souviens, pas mal éreinté par la critique, ce qui est un peu le contraire de son nouveau film, qui a reçu un accueil globalement positif. Entre ses différentes réalisations, celle qui s'est d'abord fait connaître en tant qu'actrice est aussi revenue à ses premières amours et on pouvait

notamment la voir dans *38 témoins* de Lucas Belvaux. Pour ce nouveau long-métrage, elle a écrit le scénario avec Jacques Fieschi, son coscénariste de toujours (qui était d'ailleurs aussi de la partie pour le *Yves Saint Laurent* de ce début d'année) et a choisi comme acteurs principaux ce que l'on peut considérer comme deux « paris ». D'un côté, on trouve Louise Bourgoin qui, après un début de carrière comme comédienne marquée notamment par quelques comédies romantiques assez insignifiantes, a choisi d'évoluer pour asseoir sa crédibilité dans le métier. On a ainsi pu dernièrement la voir en mère supérieure sadique dans *La religieuse* puis en mère (tout court) face à un amour compliqué dans *Tirez la langue, mademoiselle*, deux rôles très loin de l'image qu'elle s'était forgée en tant que Miss Météo estampillée Canal+. Et du côté du garçon, c'est Pierre Rochefort, fils de Jean et de Nicole Garcia elle-même qui se voit offrir son premier vrai grand rôle au cinéma, après quelques apparitions ci et là. Le tout pour un résultat finalement assez mitigé.

Etant un peu au courant de ce dont parlait le film, j'ai été très surpris par la séquence d'ouverture (l'évacuation par les forces de l'ordre d'une sorte de squat). Et, d'ailleurs, je n'ai toujours pas compris le pourquoi du comment de ce plan qui n'a aucune suite ni même aucune résonnance dans le reste du film. Alors, est-ce un simple geste politique ou alors quelque chose que je n'ai vraiment pas compris (ce qui n'est pas impossible, me direz-vous)? En fait, le long métrage démarre réellement lorsque l'on voit Baptiste avec ses élèves, juste avant un long week-end qui s'annonce. Finalement, il se retrouve avec un enfant sur les bras après plusieurs péripéties, qui, foi de l'expérience professionnelle de ma voisine de siège (et plus que ça, d'ailleurs), sont totalement impossibles dans la vraie vie, nous mettrons donc cela sur le compte de cette fameuse « magie du cinéma »... Il se rend donc avec lui à la recherche de sa mère, serveuse sur une plage de la Méditerranée. Comme on peut s'en douter, cette rencontre ne sera pas anodine. On verra alors comment, pendant trois jours, ces deux êtres cabossés par la vie, chacun à leur manière, vont se découvrir mutuellement, tout cela sous les yeux d'un enfant qui en est un peu le témoin involontaire. En ce sens, c'est donc une vraie histoire d'amour mais le souci, c'est que toute la première partie où ils s'« approvoient » n'est pas très réussie. C'est une succession de scènes attendues, qu'on a déjà l'im-

pression d'avoir vu de nombreuses fois et les enjeux dramatiques sont quasi-nuls (oui, Sandra est « poursuivie » par des hommes qui veulent récupérer de l'argent mais ça ne va pas bien loin). En fait, le film décolle véritablement quand les trois personnages changent d'endroit et se rendent dans la famille de Baptiste. Et ce voyage est autant géographique que social.

En effet, des plages de la Méditerranée aux montagnes du sud-ouest, ce sont deux mondes qui s'opposent et que le film se propose de « réunir ». Pour dire les choses rapidement, il y a les prolétaires d'un côté et la bourgeoisie de l'autre. Le souci, c'est que la différence est trop marquée, d'abord parce que toute la partie initiale du film est consacrée aux premiers et la finale aux seconds mais aussi parce que tout est mis en parallèle (les loisirs, l'habitation, la façon de s'habiller,...). Forcément, il y a de grandes différences, on le sait, mais ce n'est pas forcément utile d'insister là-dessus de cette manière. Mais en même temps, c'est réellement à l'arrivée dans cette immense demeure que le film va prendre un peu de hauteur et sortir d'un rythme qui devenait dangereusement lassant. Cela car le film se transforme en drame familial. On assiste en fait à un retournement puisque ce n'est plus Sandra qui est au cœur des enjeux mais bien Baptiste. Car le jeune homme se retrouve face à son destin qu'il va devoir de nouveau affronter, notamment dans une scène de repas où les choses sont dites (et ainsi des éléments, évoqués précédemment, enfin expliqués). Cette séquence fait penser à celle de *Festen*, bien qu'elle soit moins violente. Ainsi, dans cette confrontation familiale, l'ensemble prend un peu d'épaisseur et devient plus intéressant, en posant de vraies questions, parfois de façon un peu trop caricaturale, sans qu'on atteigne non plus des sommets de cinéma, même si la fin est plutôt poignante. Cela tient aussi sans doute à la performance de Dominique Sanda, actrice qui n'avait plus tourné depuis presque quinze ans et qui livre une partition absolument géniale de matriarche qui passe par différents sentiments par rapport à son fils. Elle donne vraiment une autre dimension à toutes les scènes où elle apparaît. On ne peut pas vraiment dire la même chose de Pierre Rochefort que j'ai personnellement trouvé très moyen et, surtout, relativement transparent. Louise Bourgoin, elle, confirme qu'elle est plus qu'une ancienne Miss Météo mais bien une actrice de qualité. Ce film en est une preuve supplémentaire, pas forcément la plus éclatante car je trouve qu'elle en fait parfois un tout petit peu trop dans un long métrage qui, sans totalement déplaire, peine à vraiment trouver le ton juste pour séduire davantage et souffre de sa première moitié, vraiment limite.

VERDICT :

Ce drame se transforme peu à peu, en étant bien meilleur dans la seconde partie que dans la première. Mais ça reste tout de même assez moyen, notamment du fait d'un scénario qui manque de finesse et de l'interprétation un peu fade de Pierre Rochefort. Par contre, Dominique Sanda est immense dans ce rôle de matriarche.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

DOMINIQUE SANDA

IDA

Pawel PAWLIKOWSKI

Date de sortie : 12-02-2014 Vu le : 11-02-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Quelques jours avant de prononcer ses vœux définitifs pour devenir nonne, une jeune orpheline rencontre sa seule famille, en la personne d'une tante. Celle-ci va lui révéler une partie de sa vie et ce que sont réellement devenus ses parents...

CRITIQUE :

Pour son retour dans son pays d'origine, Pawel Pawlikowski ne fait pas les choses à moitié. En effet, né en Pologne mais parti en Angleterre à l'âge de quatorze ans, ce réalisateur s'est surtout fait connaître comme documentariste, notamment pour la BBC. Il est passé à la fiction en 2004 avec *My summer of love*, une comédie dramatique passée un peu inaperçue chez nous (bien qu'ayant remporté un BAFTA du meilleur film britannique), avant de s'attaquer en 2011 à un thriller avec l'adaptation d'un roman de Douglas Kennedy (*La femme du V^e*), long métrage qui n'a pas non plus connu un grand succès. Deux genres différents explorés, donc,

et une difficulté à réellement séduire critique et public. Mais tout a changé avec son nouveau film, qui est donc le premier qu'il filme en Pologne. Il choisit de mettre en scène une époque assez lourde de ce pays : les années 60 où l'après-guerre est marqué par la période communiste. Depuis qu'il a été présenté dans quelques festivals, ce film fait beaucoup de bruit et on en entend parler un peu partout comme l'une des pépites que le cinéma européen peut parfois nous réserver sans que l'on s'y attende vraiment. D'ailleurs, pour qu'un film polonais, en noir et blanc et qui raconte l'histoire d'une nonne au cœur de ce pays dans les années 60, sorte sur plus de cent écrans en France (ce qui est le cas cette semaine), on se dit que, forcément, c'est qu'il est de très grande qualité. Dans les faits, c'est un peu plus mitigé que cela car si, formellement, *Ida* est une réussite assez formidable, il n'en reste pas moins que ce long métrage ne m'a pas non plus transporté, notamment du fait d'un aspect sans doute un peu trop froid et même « raide », si vous me permettez cette expression.

L'élément qui marque le plus dans *Ida*, c'est évidemment sa forme. En effet, Pawlikowski s'est tourné vers quelque chose d'assez radical car, en plus du noir et blanc (finalement pas si rare dans le cinéma contemporain), il utilise un format d'image qui, lui, pour le coup, n'est plus beaucoup utilisé : le 4/3. Cela donne une image presque carrée, qui se trouve au centre de l'écran et ça fait un peu bizarre au début même si on s'y fait assez vite. Si le choix du noir et blanc est purement esthétique, celui du format se comprend assez vite dans la façon qu'a le réalisateur de cadrer ses personnages. En effet, très souvent, ils se trouvent au bord de l'image (notamment en bas) et, avec cette taille d'image, cela renforce une certaine idée d'écrasement ou de solitude (on voit bien plus ce qu'il y a autour que les personnages eux-mêmes). C'est tellement vrai que, parfois, le cadrage est tellement « étrange » que les sous titres finissent par se retrouver au milieu de l'image afin de ne pas superposer les visages des acteurs... Tout le film est construit selon une succession de plans qui ressemblent souvent à autant de photographies où seulement quelques éléments sont en mouvement. C'est globalement très bien réalisé, avec un vrai sens de l'épure et du plan qui fait mouche. En même temps, quand on choisit de faire du noir et blanc, que l'on maîtrise plutôt techniquement et que, en plus, on utilise la neige ou ce genre de choses très cinématographiques, ça rend des choses magnifiques. Du côté de la qualité formelle du film, il n'y a vraiment pas grand-chose à redire. Après, il faut se demander à quoi cette forme est destinée. Et c'est là que j'ai eu un peu plus de souci avec *Ida* car, selon moi, le fond est bien plus inégal et m'a laissé en partie sur ma faim.

D'abord, on peut remarquer que le film dure à peine une heure vingt (soit soixante-quinze minutes effectives de film), ce qui, dans les standards actuels, et notamment pour ce genre de films dramatiques, est particulièrement court. En soi, ce n'est pas forcément gênant mais je trouve ici que le long métrage est peut-être un peu trop « sec ». En effet, si le réalisateur nous offre une réalisation sans fioritures, c'est presque un peu trop car, avec cette façon de fonctionner, il perd aussi beaucoup de la force et de l'émotion dont le film aurait pu faire preuve car le sujet est lourd, puissant mais ne m'a finalement pas plus ému que cela. En quelques jours, cette jeune Anna/Ida va voir sa vie totalement transformée dans ce qui peut s'apparenter à une sorte de voyage initiatique puisqu'elle va rencontrer tout ce dont elle avait été préservée dans le couvent où elle a toujours vécu : à la fois la violence humaine mais aussi l'amour (à travers un jeune joueur de saxophone). Toutes ces découvertes sont peut-être montrées trop rapidement et on n'a pas vraiment le temps de voir ce que cela fait à ce personnage. Dans ce voyage, elle est accompagnée par une tante qui se trouve être l'exacte opposée d'elle (athée, jouisseuse,...), ce qui renforce le côté un peu trop marqué de l'opposition qui naît entre la vie dans le couvent et celle que l'on peut trouver en dehors, l'un des autres thèmes du film. Il reste néanmoins une force dans ce que va découvrir Ida sur son passé. Le contexte global n'y est pas non plus étranger puisque cette Pologne montrée semble vraiment traumatisée et presque comme anesthésiée par ce qu'elle a vécu (la Seconde guerre mondiale) et le régime communiste dans lequel elle se trouve. Par rapport à cela, le réalisateur a un regard assez neutre, qui ne juge pas mais choisit plutôt de nous exposer les problématiques que cela soulève. *Ida*, elle-même, est interprétée par une jeune actrice, qui n'avait jamais tournée. Elle est particulièrement marquante car, sans dire grand-chose, elle est toujours présente avec, notamment, un regard absolument incroyable. Par moments, elle émeut, mais sans doute pas assez dans un film qui n'aura jamais réussi à réellement me transporter. On peut sentir à certains moments que l'on n'en n'est pas loin, mais il manque toujours le petit quelque chose... C'est un peu dommage. Mais pour les amateurs de très beaux noirs et blancs, *Ida* est un régal !

VERDICT :

Formellement assez exceptionnel et interprété avec talent par une actrice amateur, *Ida* manque quand même d'un peu de fond et de force pour être un vrai grand film. Ça reste quand même du cinéma de qualité, notamment au niveau de l'image. Mais, ici, ça ne suffit pas...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

CE NOIR ET BLANC SUBLIME



ABUS DE FAIBLESSE

Catherine BREILLAT

Date de sortie : 12-02-2014 Vu le : 12-02-2014

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Maud est une cinéaste célèbre. Elle est victime d'un AVC et doit réapprendre à vivre. Alors qu'elle regarde la télé, elle tombe en admiration devant Vilko, connu pour être un arnaqueur de célébrités. Elle va le rencontrer car elle le veut comme acteur de son prochain film. Mais leur relation va vite évoluer...

CRITIQUE :

Etrangement, ce film ne commence pas par le fameux carton « Inspiré de faits réels ». Pourtant, là, c'est vraiment le cas et ce qui est assez incroyable, c'est que la cinéaste Catherine Breillat raconte avec ce film sa propre histoire, ou en tout cas comme elle a l'impression de l'avoir vécue. Et c'est un geste cinématographique assez dingue car elle se met véritablement en scène dans toute sa détresse, physique et psychologique. Même si cette affaire a été jugée il y a deux ans et que celui qui l'a abusé (le fameux Christophe Rocancourt, celui que l'on surnomme encore « L'escroc des stars ») a été condamné à de la prison et à presque 600 000 euros d'amende, il n'en reste pas moins que c'est ici la cinéaste qui nous donne sa version des faits. D'ailleurs, Rocancourt attaque le film en justice pour

atteinte à la vie privée. A côté de cela, Breillat continue d'affirmer que son film n'est qu'une œuvre de fiction et qu'il ne s'agit à aucun moment d'une forme d'exutoire ou de vengeance. Pourtant, rien que le titre (qui a un sens juridique très précis) permet de placer le film dans ce contexte judiciaire et donc, d'une certaine façon de polémique. En tout cas, cela aura fait parler, surtout dans un contexte où les affaires autour de cette question de l'abus de faiblesse se multiplient un peu partout (Liliane Bettencourt ou Albert Uderzo pour ne citer que les plus célèbres dernièrement). Il faut dire que c'est une vraie problématique, et si on essaie de prendre au mot la réalisatrice, on peut tenter de voir *Abus de faiblesse* uniquement comme une fiction et donc comme la description d'un engrenage qui conduit une personne à être sous l'emprise d'une autre. Dans son film, Breillat montre un peu tout cela, mais pas assez à mon goût, ce qui donne un long métrage qui a l'air presque un peu inachevé.

Là où le travail de Catherine Breillat est assez impressionnant, c'est vraiment dans cette manière qu'elle a de faire un film sur elle-même et d'avoir un regard qui, finalement, n'est pas très complaisant. En effet, cette Maud apparaît au spectateur comme un personnage assez insaisissable. Par moments, on a vraiment envie de la plaindre et, dans la minute suivante, on passe à un sentiment inverse tant elle est agaçante. C'est donc plutôt intéressant car, grâce à cela, le film peut être qualifié d'assez trouble. En plus, c'est à certains moments particulièrement dérangentant car le spectateur est placé dans une situation de voyeur face à des scènes particulièrement pénibles où toutes les difficultés d'une personne handicapée sont étalées au grand jour (par exemple pour ouvrir un paquet de jambon, scène vraiment pas agréable). C'est de ce point de vue pas inintéressant mais là où je trouve que le film rate réellement sa cible, c'est dans cette manière de montrer ce qui explique et ce qu'implique cette rencontre avec Vilko. En effet, on les voit assez souvent ensemble mais on ne saisit véritablement ce qui a pu attirer Maud (pour Vilko, on comprend assez vite pourquoi il reste). Leur relation se déroule ainsi, sans que l'on en appréhende les réels tenants et aboutissants. C'est vrai que c'est sans doute quelque chose qu'il est compliqué à saisir pour Breillat elle-même mais c'est bien là qu'était l'enjeu principal de son film. La fin, sans doute le moment le plus fort du film, nous permet de comprendre quelques éléments mais ça reste trop faible car tout le côté psychologique est un peu évacué. Cela est sans doute aussi du au fait que le personnage de Vilko n'est pas

si intéressant. Il est bien plus brut de décoffrage que réellement manipulateur. Ainsi, sur la problématique de l'abus de faiblesse en elle-même, on reste un peu sur notre faim.

Abus de faiblesse avance toujours sur le même rythme, avec des scènes qui ont tendance à se ressembler. On sent bien qu'on avance vers une forme de déchéance inéluctable, qui passe par des stades intermédiaires parfois un peu trop marqués. Le cœur du film est notamment marqué par quelques longueurs assez regrettables. Ce qui est assez amusant, c'est que jusque dans le choix du duo d'acteurs pour jouer ce couple, Catherine Breillat reproduit presque le même schéma que dans la réalité avec, d'un côté, Isabelle Huppert, actrice connue et reconnue et, de l'autre, un débutant, en la personne de Koolhaas. Forcément, cela donne une rencontre assez étonnante. Parlons déjà du second cité qui, avec ce film, débute véritablement au cinéma (et rejoint ainsi dans cette « grande famille » JoeyStarr, son compère de l'époque NTM). Il fait plutôt pas mal le boulot en jouant beaucoup sur son côté brut de décoffrage. Sa performance ne m'a pas ébloui mais, pour un début, c'est intéressant. Face à lui, il trouve une des plus grandes actrices françaises de sa génération qui, ici encore, étale toute sa classe et sa faculté à jouer à peu près tout ce qui est possible. Au-delà de la performance physique (jouer quelqu'un d'hémiplégique n'est pas évident), elle arrive à faire passer toutes les émotions de son personnage et nous le rendre successivement proche ou antipathique. La dernière image du film, centrée uniquement sur sa tête, est assez impressionnante car on peut réellement lire sur son visage tous les sentiments mêlés qui font de sa rencontre avec Vilko quelque chose de réellement particulier. Il est juste un peu dommage que *Abus de faiblesse* n'ait pas réussi à sonder davantage cet aspect qui rend cette histoire finalement assez fascinante. Avec ce film, elle l'est beaucoup moins...

VERDICT :

***Abus de faiblesse* est un film assez dérangeant par moments et qui ne peut laisser indifférent. Mais il manque encore un peu plus de recul et un plus grand degré d'analyse pour lui donner plus d'intérêt. Isabelle Huppert, elle, est assez formidable.**

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

ISABELLE HUPPERT



LES TROIS FRÈRES - LE RETOUR

Les Inconnus

Date de sortie : 12-02-2014 Vu le : 13-02-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Presque vingt ans plus tard, les trois frères Latour sont de retour alors que chacun suit une voie bien différente. C'est une nouvelle fois leur mère qui les réunit autour d'une question d'héritage. Sauront-ils dépasser leurs problèmes passés ?

CRITIQUE :

Les Inconnus, en fait, ce n'est pas vraiment ma génération. Je suis né cinq ou dix ans trop tard pour avoir pu apprécier à leur juste valeur ces trois humoristes qui, au cœur des années 90, se « battaient » avec Les Nuls pour avoir le titre de meilleur humoriste de France. Je me rends compte que je ne connais pas trop ce qu'a vraiment fait ce trio, si ce ne sont tous les sketches que tout le monde a en tête et qui sont truffés de répliques devenues cultes ainsi que leurs chansons plutôt drôles. Après, avoir fait leur succès sur le petit écran (les premiers sur Antenne 2, les seconds sur Canal+), ces deux bandes sont passées à la vitesse supérieure avec des

films qui, chacun à leur manière, auront marqué leur génération. C'est en 1994 *La cité de la peur* pour les Nuls, long métrage que je regarde avec toujours autant de plaisir tant c'est un humour qui me plaît. Pour les Inconnus, ça sera *Les trois frères* un an plus tard, film qui a quand même remporté le César de la meilleure première œuvre. Et je dois avouer que je suis beaucoup moins connaisseur de ce dernier. Je l'ai bien vu une ou deux fois, mais il y a longtemps et je n'en n'ai que quelques vagues souvenirs, notamment des phrases qui font mouche et qui sont restées dans la mémoire collective (le fameux : « *Ta fille, elle est gentille, mais elle est moche ; mais toi, t'es moche, et puis t'es con !* »). Depuis ce film, Les Inconnus s'étaient un peu perdus de vue puisque, ensemble, ils n'avaient fait que le film *Les Rois mages* en 2001, long métrage qui ne passe pas pour être leur plus grande réussite. Mais, ils ont décidé de revenir en piste presque vingt ans plus tard et, pour cela, de se servir d'un film qui avait bien marché à l'époque et, donc, d'en faire une suite. N'étant pas un grand fan des Inconnus, je n'attendais pas frénétiquement ce retour. Et heureusement car c'est tout simplement catastrophique...

Alors, peut-être que ce n'est pas vraiment un humour qui me convient. Sans doute n'ai-je pas vu ni compris toutes les références à leurs précédents sketches. Peut-être n'étais-je tout simplement dans le bon esprit. Toujours est-il que j'ai rarement trouvé un film autant raté que celui-là. Ce qui est peut-être le plus grave, c'est que je n'ai presque rien à dire tant ce long métrage m'a semblé particulièrement vide (de sens, mais pas seulement). Il n'y a absolument rien à en retirer : pas une blague, pas une situation drôle, pas un seul moment où l'on rigole (je crois que j'ai dû décrocher une seule fois un tout petit sourire). Au bout d'un moment, ça en devient même particulièrement triste et désespérant car ça s'enfonce de plus en plus, à mesure que le film avance. Au point que la fin soit presque gênante. Pour expliquer ce naufrage (car il faut quand même le faire et ne pas en rester à un simple constat), plusieurs éléments se combinent et font de ces *Trois frères - le retour* un objet cinématographique d'une très grande tristesse. Il y a d'abord un scénario plus qu'indigent. Le premier tiers du film est passé à présenter chacun des personnages. Ce n'est pas fait dans la demi-mesure car chacun a des caractéristiques bien marquées qui sont surlignées un nombre incalculable de fois. Après presque trois quart d'heure, voici les trois vraiment réunis mais c'est autour d'une intrigue qui tourne toujours autour de l'argent et qui va s'aventurer aussi du côté de la drogue et des coups fourrés en tout genre. On nous introduit donc le personnage de Sarah, absolument horripilante tant elle est un cliché à elle toute seule. C'est clairement l'un des personnages les plus agaçants que

j'ai vu au cinéma ces derniers temps. L'intrigue générale part dans le grand n'importe quoi, en multipliant les situations absolument grotesques, toutes plus lourdes les unes que les autres.

Et, surtout, il n'y a absolument aucune surprise tant on voit tout venir à des kilomètres à la ronde. A aucun moment, ces Inconnus-là nous surprennent, d'autant plus que la bande-annonce, ressassée lors d'une promotion XXL, met déjà en avant tous les « bons mots » du film. C'est vraiment dommage de voir autant de difficultés à faire réellement avancer une histoire. Bien sûr, c'est une comédie, qui ne se veut aucunement réaliste, mais ce n'est pas non plus une raison pour faire n'importe quoi et tomber à ce point dans le grivois et le vulgaire... Cela vient aussi des personnages qui, clairement, manquent de finesse et sont brossés à très gros trait. Evidemment, pour faire plaisir au public, il y a des reprises de sketches mais, insérés comme cela dans un film, ça ne fonctionne jamais véritablement et ça ressemble plus à du réchauffé qu'à autre chose. En tout cas, les trois acteurs en font des tonnes et des tonnes pour essayer de donner un peu de consistance à des personnages qui ne s'en voient offrir aucune par le scénario. Que dire de plus sur un tel ratage ? Honnêtement, je n'ai pas envie d'aller beaucoup plus loin car ce n'est pas facile de dire ainsi du mal de cette manière des personnes qui nous ont fait rire quand on était plus jeune. Toujours est-il que leur retour est à oublier. Ereinté par une bonne partie de la critique, ce long métrage est pour l'instant plutôt apprécié par les spectateurs (si on regarde la moyenne des notes sur Allociné). Faut-il en conclure que beaucoup de gens qui sont allés le voir se sont laissés emporter par la nostalgie de revoir Bourdon, Campan et Légitimus ensemble ou encore que, tout simplement, je n'ai pas su apprécier à sa juste valeur une comédie qui, en fait, est de grande qualité. J'ai vraiment du mal à croire à cette deuxième option tant c'est faible...

VERDICT :

Raté du début à la fin. A la fois complètement bâclé au niveau du scénario, lourd, bourré de clichés et très vite énervant, ce retour fait bien plus de mal qu'autre chose... En fait, ça donne surtout envie de revoir les sketches qui nous ont tant fait rire. Car là, ça fait quand même très mal...

NOTE : 7

COUP DE CŒUR :

NON, VRAIMENT...

LA BELLE ET LA BÊTE

Christophe GANS

Date de sortie : 12-02-2014 Vu le : 17-02-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FANTASTIQUE



HISTOIRE :

Un riche marchand perd toute sa fortune et doit se réfugier dans une maison de campagne avec ses six enfants. Lors d'un voyage, il se retrouve dans un château qu'il croit abandonné et y vole une rose. Une bête surgit alors et le condamne à mort, à moins que sa fille Belle ne se sacrifie à sa place...

CRITIQUE :

Quand on parle de ce conte célèbre qu'est *La Belle et la Bête*, tout le monde a une référence cinématographique en tête. Il y a eu un nombre incroyable d'adaptations mais s'il ne devait en rester que deux vraiment symboliques, ce serait d'abord celle de Jean Cocteau en 1946, puis celle de Disney, datant, elle, de 1991. De mon côté, je dois bien avouer (même si c'est un peu honteux) que c'est cette deuxième version qui fait référence. Je ne suis en effet pas loin de penser que c'est l'un de mes Disney préféré (avec *Le Bossu de Notre Dame* ou encore *Mulan*). Si l'histoire est on ne peut plus simple, la façon de la mettre en scène et les personnages qui sont inventés autour m'ont toujours beaucoup plu. Christophe Gans, que l'on n'avait plus vu réaliser un film en France depuis presque quinze

ans (c'était *Le Pacte des Loups*), a voulu une nouvelle fois dépoussiérer le mythe alors qu'il a été question (et c'est toujours d'actualité, *a priori*) d'une version dirigée par Guillermo del Toro (faites que ce ne soit pas un robot de *Pacific Rim* qui remplace la Bête) avec Emma Watson dans le rôle de Belle. Christophe Gans, lui, a emmené avec lui Pathé, un très gros budget (presque quarante-cinq millions d'euros) et un casting qui se veut vendeur à l'international avec Vincent Cassel dans le rôle de la Bête, Léa Seydoux dans celui de Belle et pas mal de seconds rôles venant de différents pays (Espagne, Allemagne,...). La « caution vraiment française » est donnée avec la présence d'André Dussollier qui joue le père de la jeune femme (alors que Gérard Depardieu devait au départ remplir cette tâche). Très gros projet donc, annoncé à renfort de communication, notamment sur le fait que ce long métrage offrirait une version bien plus moderne du conte initial, assez loin, donc, de ce que l'on connaissait déjà (et ce que l'on attendait un peu forcément). Le souci, c'est que cette version pêche vraiment dans la forme où le *too much* est plus que de mise...

Le premier élément à retenir, c'est que s'il y a bien quelque chose que l'on remarque dans ce film, c'est le fait que cette version de *La Belle et la Bête* est montée sur un gros budget : visuellement, le long métrage essaie rapidement d'en mettre plein la vue, avec plus ou moins de réussite. Mais, assez vite, la question que l'on se pose est la suivante : fallait-il étaler autant et de cette manière le fait que le budget était conséquent ? Parce que là, parfois, on a l'impression que certains plans sont faits uniquement pour montrer que des moyens de grande envergure ont été mis en œuvre pour ce film. C'est par exemple le cas pour toutes les scènes qui mettent en scène les petites bestioles qui peuplent le château. Techniquement, ça ressemble vraiment à ce que l'on peut voir dans de très grosses productions hollywoodiennes, mais, dans l'histoire globale du film, elles ne servent absolument à rien, même pas à apporter un petit contrepoint à l'histoire. En fait, elles semblent juste être présentes pour montrer au spectateur que l'on sait faire des effets spéciaux. Justement, ce qui est un tout petit peu embêtant, c'est que ceux-ci ne sont pas toujours réussis. En effet, si certaines séquences sont de qualité (notamment les passages du livre dessiné aux prises de vue réelles), d'autres sont complètement ratées. C'est par exemple le cas de la poursuite de la biche dorée (un des enjeux du film, pour tout vous dire) qui, à aucun moment, ne semble crédible tant l'animal et ses mouvements sont vraiment très mal reproduits. C'en est même assez stupéfiant...

Globalement, c'est une esthétique qui ne m'a pas beaucoup plu, inspirée pas mal de l'*heroic fantasy* (ou ce qui s'en rapproche, pour autant que j'y connaisse quelque chose dans ce domaine...) et qui, la plupart du temps, fait ressembler le film à un gros gâteau plein de fioritures (ou de *topping*, selon la terminologie officielle) mais qui, en fait cache le goût plutôt inexistant de l'ensemble.

Car, si *La Belle et la Bête* version Gans joue énormément sur son aspect visuel, on a l'impression que c'est plus de l'esbroufe qu'autre chose et que c'est une manière (plus ou moins habile) de détourner le spectateur du vide que représente le reste du film... Le souci, c'est que ça ne fonctionne pas vraiment avec moi, ce genre de méthodes. A aucun moment, je ne me suis laissé suffisamment prendre dans l'univers pour oublier que, dans les faits, ce film est complètement vide. Pour moi (et pour beaucoup, je crois), *La Belle et la Bête*, c'est avant tout une grande histoire d'amour, de rédemption et donc une romance à l'état pur. Mais, là, dans cette adaptation, ce côté passe complètement à l'as. On ne voit presque jamais les deux personnages ensemble et on ne comprend pas vraiment ce qui pousse Belle à finalement tomber dans les bras de cette bête repoussante. Alors, si, il y a deux raisons qui sont, selon moi, les deux gros problèmes scénaristiques du film. Le premier est le fait que Belle voit toute la vie de la Bête (avant qu'elle ne le devienne) dans ses rêves et cela grâce à des petites lucioles assez ridicules, mais passons... Une bonne partie du film est en fait réservée à cet aspect, alors que ce n'est selon moi pas le centre de l'histoire. Le second tient au message pseudo-écologique que véhicule ce film. En gros, c'est aussi simple que cela : si on fait du mal à la nature, ça se retourne contre nous. Là encore, c'est marqué de façon trop nette et ça perd le film en lui donnant un côté vaguement miyazakien. En voulant trop s'attarder sur des éléments pas forcément intéressants, *La Belle et la Bête* perd clairement en émotion, même si, avec ses images et sa musique (une bande originale bien trop formatée), tout est fait pour que l'on ressente quelque chose. Et ce n'est pas Léa Seydoux, que je trouve toujours aussi insignifiante, qui va nous donner cette émotion manquante. Pour ça, il ne faut pas vraiment compter sur elle. Fallait-il miser davantage sur Christophe Gans ? Ce n'est pas certain non plus...

VERDICT :

Beaucoup trop tape-à-l'œil, cette énième version de *La Belle et la Bête* peine à véritablement séduire, notamment du fait d'un manque assez terrible d'émotion et du jeu plus que limite de Léa Seydoux. C'est comme si Christophe Gans avait un peu oublié que derrière des images, un film devait aussi avoir un minimum de contenu...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

QUELQUES IMAGES, CI ET LÀ



LA GRANDE AVENTURE LEGO

Phil LORD et Chris MILLER

Date de sortie : 19-02-2014 Vu le : 19-02-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Emmet est le personnage le plus banal qui soit. Mais suite à un concours de circonstance, il se retrouve dans la peau du « Spécial », celui qui, d'après une vieille prophétie, sera le seul à pouvoir empêcher l'anéantissement du monde par Lord Business... Il y a sans doute erreur sur la personne...

CRITIQUE :

Attention, là, on passe vraiment aux choses sérieuses. En effet, si on peut rigoler sur à peu près tout avec moi, les Lego font partie des rares éléments sur lesquels je ne plaisante plus du tout. Ils ont bercé ma jeunesse et, selon moi, il n'y a pas de meilleurs jouets pour former les enfants : on construit ce que l'on veut, en faisant beaucoup travailler son imagination et c'est une source inépuisable d'histoires en tout genre. J'ai néanmoins l'impression que, depuis quelques années, cette société mise plus sur les franchises avec des univers déjà connus et beaucoup moins sur les fameuses boîtes où on trouvait des cubes de toutes les couleurs à partir desquels on construisait un château fort ou un bateau pirate. Et qu'on ne vienne pas me dire que les Lego, c'est la même chose que les

Playmobil parce que, pour le coup, je pourrais bien devenir assez violent... Vous l'aurez compris, chez moi, les Lego, c'est absolument sacré ! Alors, forcément, quand j'ai entendu qu'un film était en préparation, ça m'a un peu mis dans tous mes états. D'une certaine façon, c'est logique qu'un tel phénomène soit adapté mais, en même temps, j'avais vraiment peur que l'ambiance générale et ce que je pouvais avoir en tête ne soient un peu dénaturés. Après, j'ai su que c'était le duo Phil Lord / Chris Miller qui se chargeait de mettre tout cela en place et, d'une certaine manière, ça m'a rassuré. Ce sont en effet eux qui s'étaient occupés de l'un des films d'animation les plus dingos de ces dernières années (bien que finalement un peu décevant au vu de l'attente provoquée) : *Tempête de boulettes géantes*. On pouvait donc leur faire confiance pour rentrer dans l'univers Lego et en sortir quelque chose d'intéressant. Et bien, selon moi, c'est encore mieux que cela, car s'il peine un peu sur la fin, *La grande aventure Lego* n'en reste pas moins un film d'animation assez génial, et cela à différents points de vue.

D'abord, et sans doute avant toute chose, *La grande aventure Lego* est une formidable réussite sur le plan visuel. En effet, en se servant de l'univers Lego, le film invente une esthétique complètement unique. Absolument tout est créé avec des pièces de Lego, ce qui donne des images à la fois drôles, décalées et surtout, parfois assez incroyables (comme lorsqu'il s'agit de l'eau, recréée de manière formidable). En plus, en visitant différents mondes, le long métrage ne se contente pas d'un seul univers, loin de là. Entre la ville, le Far West ou encore le bateau pirate, ce sont autant de thèmes bien connus des habitués de Lego qui sont traversés par les personnages. Le souci du détail est poussé très très loin et c'est un vrai bonheur de ce côté-là. Dans le style d'animation, c'est aussi assez unique car on est au croisement entre le *stop-motion* (les Lego ne peuvent pas bouger tout seul) et quelque chose de plus fluide au fur et à mesure que le film avance. C'est en tout cas à la fois tout à fait dans l'esprit mais aussi novateur dans le monde des films d'animation. L'ensemble donne vraiment quelque chose de très intéressant et par moments, ça en devient même assez fascinant. Parlons maintenant des protagonistes qui évoluent dans cet univers car ils sont pour beaucoup dans cette réussite. Forcément, ils font tous la même taille et ont la même forme de tête mais, néanmoins, ils sont complètement différents l'un de l'autre entre un Emmet tout ce qu'il y a de plus banal et un Batman imbu de lui-même et prêt à se carapater à la première occasion. Il y a aussi le vieux sage aveugle, la petite jument toujours heureuse, le cosmonaute qui vit dans son passé et cette

Ninja qui sera au cœur de beaucoup d'enjeux. Au cours de leur périple, ils rencontrent tout un tas d'autres personnages tout aussi dingos et notamment ce flic bipolaire génialissime. Et, là, les références sont multiples et font de ce *La grande aventure Lego* un gag permanent.

En effet, en multipliant les figurines connues (de Shaquille O'Neal à Gandalf en passant par Abraham Lincoln ou Wonderwoman), le film va très loin dans toutes ces références qui parleront à tous les âges. Il y a même des séquences complètes qui, dans l'absolu, ne servent à rien, mais sont justement là pour s'amuser : c'est notamment le cas de cette minute spéciale *Star Wars*, qui est tout simplement lunaire. C'est aussi évidemment une façon de rappeler que Lego a de nombreuses licences (ne nous laissons pas abuser sur ce point) mais, il faut bien le dire, c'est à la fois très drôle et plein de vie. C'est d'ailleurs l'une des caractéristiques d'un film qui, pendant sa première heure au moins, est complètement barré, traversé de dialogues incroyables, de situations ubuesques et qui avance à un rythme complètement fou. Ça ne s'arrête absolument jamais puisqu'il s'agit d'une vaste course poursuite où Emmet, avec l'aide de ses nouveaux amis, doit tout faire pour éviter que l'objet qui s'est collé dans son dos (la fameuse « pièce de résistance ») ne tombe entre les mains du grand méchant. Si cette intrigue est très simple et ressemble beaucoup à ce qu'on peut voir dans d'autres films, ce qui est amusant ici, c'est cette impression que, justement, le scénario joue à fond la carte du second degré par rapport à ce qu'il met en action. Plein de petits éléments nous font comprendre que le regard est décalé et que c'est un vrai plaisir assumé pour les scénaristes de jouer sur cette ambiguïté. Mais le souci c'est qu'après une heure de pur délire, parfois euphorisant, le long métrage finit par revenir sur des sentiers battus vers la fin. En effet, j'ai été bien moins conquis par toute la dernière partie qui, d'une certaine manière, est attendue mais qui, selon moi, est assez mal exploitée et un peu trop en décalage avec le reste du film.

Je ne rajoute rien de plus sur la « surprise » qui attend le spectateur dans la dernière demi-heure mais tout ce que je peux dire, c'est qu'on sent bien plus à partir de là que, avant toute chose, ce film reste une publicité géante pour un jouet indémodable. L'idée de fond n'est pas inintéressante (globalement, c'est celle de la transmission parents/enfants) mais c'est fait de manière bien trop artificielle et, assez étrangement, alors que le film était un peu hors des clous jusque-là, on a vraiment le sentiment d'un retour très brutal à quelque chose de bien plus attendu et, surtout, de très formaté. Comme si le scénario n'avait pas pu aller au bout de son idée. Néanmoins, si on y réfléchit bien, on sent venir le coup pendant tout le film avec l'idée de la création spontanée qui traverse tout le film. Les gentils sont bien des maîtres bâtisseurs capables de construire n'importe quoi avec les pièces qui leur passe sous la main et ils se battent contre celui qui veut figer le monde des Lego. Cette créativité essentielle est bien l'une des composantes majeures de l'univers de ce jouet et elle est défendue avec vigueur dans ce film. A tel point que l'on sent poindre avec trop de force le message publicitaire derrière. Et c'est quand même un petit peu dommageable d'avoir insisté de cette manière et d'avoir ainsi proposé un dernier tiers de film bien moins culotté. Mais on l'oublie assez vite car on préfère largement repenser à tout ce que l'on a pu voir avant. Et quand on regarde les scores énormes réalisés par le long métrage au box-office américain, on peut se dire que les petites figurines et leurs briques multicolores ont encore un avenir radieux devant elles. Pas fou, le film a même assuré ses arrières en ouvrant la possibilité d'une suite qui devrait selon toutes vraisemblances voir le jour. Si ça garde le même côté complètement dingue de la première heure, j'en serai. Evidemment. On parle des Lego, quand même...

VERDICT :

Complètement barré, rythmé comme jamais pendant et visuellement époustoufflant au cours de la première heure, ce film baisse un peu en intensité et perd de son intérêt dans le dernier tiers. C'est un tout petit peu dommage mais ça reste une des bonnes surprises de ce début d'année.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LE STYLE VISUEL

LE CROCODILE DU BOTSWANGA

Fabrice ÉBOUÉ et Lionel STEKETEE

Date de sortie : 19-02-2014 Vu le : 20-02-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE



HISTOIRE :

Agent de footballeur sans aucun talent, Didier a eu la chance de repérer Leslie Konda, star qu'il va réussir à faire signer à Barcelone. Il l'emmène dans son pays d'origine, le Botswana, afin qu'il puisse disperser les cendres de sa mère et être décoré par le fameux Président Bobo... Mais ce voyage va réserver d'autres surprises...

CRITIQUE :

Même si je n'ai pas vu le premier film qu'ils avaient déjà écrit et réalisé ensemble (*Case départ*), j'ai une certaine affection pour Fabrice Eboué et, surtout, pour Thomas N'Gijol. Depuis qu'il est rentré dans le *Jamel Comedy Club* et qu'il a intégré l'équipe du *Grand Journal* (à l'époque où c'était encore largement regardable), ce dernier a développé un humour qui m'a toujours plu. Et, chose assez intéressante, il s'y connaît vraiment en football. Fan du PSG, je l'ai déjà entendu tenir des discussions assez intéressantes. Ce n'est donc pas un hasard si ce nouveau film (où, cette fois-ci, il n'est ni coscénariste, ni coréalisateur mais quand même bien impliqué dans le projet) est en partie basé sur le football. Je dis bien en partie car, en fait, on comprend assez vite que ce sport n'est qu'un prétexte pour parler de l'Afrique, thème déjà évoqué dans leur premier film. Et,

franchement, les deux compères s'engagent sur des chemins tout de même assez dangereux car on touche là des questions qui sont encore sensibles en France. Il n'est que voir les premières polémiques qui sont apparues avant même la sortie du film, et qui se basaient uniquement sur les bandes annonces (il est vrai assez *cash*), notamment sur le fait que ce film ne faisait que véhiculer des clichés sur le continent africain. Il faut bien dire que, d'une certaine façon, ce n'est pas faux car *Le Crocodile du Botswana* ne fait pas les choses à moitié, dans son genre, et le film finit par s'apparenter à un drôle de numéro d'équilibriste avec un humour vraiment rentre-dedans et toujours à la limite du hors-jeu. L'ensemble donne un film où quelques passages sont assez géniaux mais dont le souci est qu'ils sont perdus au milieu d'un scénario qui ne tient pas véritablement la distance. Ça reste sacrément culotté, mais pas aussi enthousiasmant que l'aurait été un temps.

Le Crocodile du Botswana est un film que l'on peut qualifier de corrosif. En effet, l'humour qui y est déployé n'est pas neutre. Passons sur les quelques blagues sur les footballeurs (qui sont un peu éculées) car c'est surtout sur l'Afrique en général que les scénaristes s'en donnent à cœur joie. Et ils ne font pas les choses à moitié avec des situations assez croquignolesques et des répliques parfois totalement improbables. Et oui, beaucoup de clichés sont utilisés, notamment sur les dictateurs africains et la conduite des pays sur ce continent. Ça pourrait être gênant, parce que ça ne fait pas dans la dentelle, mais d'une manière assez habile, le film réussit à se dégager de cela en rapprochant finalement cette folie du Président du Bobo du nazisme (voir la décoration de cette chambre où loge le jeune joueur de football) et non d'une « habitude africaine ». Sur les questions de colonisation, c'est aussi assez tranchant. Mais les humoristes ne s'arrêtent pas là et d'autres sujets en prennent pour leur grade, notamment les religions en général. Tout n'est pas toujours drôle, loin de là, et alors que certaines répliques valent vraiment le détour, d'autres sont plus que limites et certaines tombent même complètement à plat. Ainsi, le film est dans l'ensemble assez inégal. Surtout, c'est un long métrage qui ne tient pas vraiment la distance. En effet, il y a de très grosses chutes de rythme, notamment au cœur du film. Une fois qu'on a passé ce qui est la découverte de ce personnage haut en couleur qu'est le Président Bobo (Thomas N'Gijol se fait visiblement vraiment plaisir) et de ses habitudes, on a l'impression que le film a bien plus de mal à avancer, n'ayant plus les ressorts humo-

ristiques nécessaires. Alors des histoires parallèles sont inventées mais elles ne vont jamais chercher bien loin et *Le Crocodile du Botswana* ne séduit plus autant que dans un premier quart d'heure qui est vraiment réussi et drôle, mais dont la plupart des blagues sont dans les différentes bandes annonces. Si vous aimez l'humour bien rentre-dedans et que vous n'avez pas peur d'être « choqué » par certaines blagues parfois vraiment à la limite, vous trouverez sans doute votre plaisir. Mais seulement à certains moments, et c'est ça qui est dommage...

VERDICT :

Traversé de quelques moments vraiment hilarants, *Le Crocodile du Botswana* n'arrive pas à séduire davantage à cause d'un scénario un peu trop faible. En dictateur complètement fou, Thomas N'Gijol s'en donne à cœur joie.

NOTE : 12**COUP DE CŒUR :****THOMAS N'GIJOL**



THE GRAND BUDAPEST HOTEL

Wes ANDERSON

Date de sortie : **26-02-2014** Vu le : **26-02-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Dans une Europe de l'entre-deux-guerres, nous suivons les aventures de Gustave H, le Maître d'Hôtel d'un établissement célèbre et de son allié qui n'est autre qu'un tout jeune garçon d'étage. Ils sont notamment recherchés pour le meurtre d'une nonagénaire et pour le vol d'un tableau à la valeur inestimable...

CRITIQUE :

En presque quinze ans, Wes Anderson s'est fait une véritable place de choix dans le paysage cinématographique mondial. Sorte d'étendard vivant du cinéma indépendant américain, il jouit d'une côte extraordinaire, surtout en France, un pays qui l'adore et qu'il adore aussi. Le dernier Festival de Berlin n'est pas passé à côté de son talent puisque ce *Grand Budapest Hotel* vient de repartir avec le Grand Prix. Même si, parfois, on peut avoir l'impression que l'enthousiasme autour de son œuvre est quelque peu exagéré, il faut reconnaître, en étant tout à fait honnête, que tous ses films ont un vrai intérêt et qu'ils sont, surtout, réussis, chacun à leur manière. Après, Wes Anderson, c'est aussi un vrai style, qui s'inscrit bien dans les attentes de la majorité des critiques (très grand soin apporté à la technique, un côté gentiment intello, humour décalé, hommages aux

anciens films...). Il s'est en tout cas forgé une filmographie qui devient maintenant vraiment intéressante même si, à force, et c'est un peu le revers de la médaille, on peut avoir l'impression de voir toujours les mêmes films et de tourner en rond. Je me dis à chaque fois que je sors de l'un de ses films que, cette fois-ci, ça suffit, il est temps qu'il change enfin (pourquoi ne réaliserait-il par exemple pas le prochain James Bond ?) et que, s'il continue dans la même veine, je n'aimerai pas son film suivant. Et puis, une nouvelle fois, je me laisse séduire par celui-ci alors que j'ai l'impression qu'il pousse encore de plus en plus loin son système cinématographique, comme s'il se « radicalisait » toujours un peu plus. C'est encore le cas avec ce *Grand Budapest Hotel* qui jouit des mêmes qualités que ses prédécesseurs mais aussi (évidemment) des mêmes défauts. C'est reconnaissable entre mille, et, donc d'une certaine façon complètement jouissif mais aussi (un peu) énervant. Du vrai Wes Anderson, quoi.

Comme presque toujours avec les longs métrages de ce réalisateur, c'est la forme qui marque le plus. Il apporte évidemment un très grand soin au style général avec un formidable travail sur les costumes et les décors. Les couleurs pastel sont très utilisées, comme il est de coutume chez lui. L'ensemble fait même ressembler cet hôtel à une sorte de maison de poupées, où tout est parfaitement rangé et dont rien ne dépasse. Même si on ne se trouve finalement pas si souvent que ça dans le lieu qui donne son titre au film, ça reste le point central de toute l'histoire et là qu'elle prend vraiment racine. La musique, une nouvelle fois signée d'Alexandre Desplat, est assez incroyable, car elle s'inscrit toujours à merveille dans l'univers proposé par le réalisateur. Mais là où *The Grand Budapest Hotel* arrive encore à nous surprendre, c'est dans sa manière de mélanger différentes techniques dans le cœur même du film. La majorité est filmée en prise de vue réelle traditionnelle (même si le format 4/3 est utilisé) mais, à certains moments, il y a du *stop-motion* ou encore de l'animation avec des petites maquettes. Tout cela s'enchaîne parfaitement, parfois sans que l'on s'en rende compte, et donne au long métrage un aspect cartoonnesque qui correspond bien à cette histoire assez loufoque. En effet, il s'agit en fait d'une vaste course poursuite où les deux personnages principaux ont à leur trousse à la fois la police mais aussi la famille de la vieille femme dont Gustave H. a hérité le fameux tableau. Wes Anderson nous offre quelques séquences assez formidables comme cette évasion assez loufoque ou cette course poursuite à ski visuellement impressionnante.

Il n'hésite pas non plus à garder une drôlerie un peu à l'ancienne, incarnée par des personnages très marqués, presque caricaturaux. Si on regarde bien, on voit en effet souvent des personnages qui passent faire des apparitions en second ou même en troisième plan, derrière ce qui est vraiment important. C'est donc du pur Wes Anderson, comme on l'aime, même si, une nouvelle fois, on peut avoir l'impression que cette façon de faire prime un peu trop sur le fond, au point de le rendre presque accessoire. Il installe son système et le fait tourner parfois à vide.

La construction du film, elle, est plus qu'étrange. C'est d'abord une double mise en abîme qui nous mène des années 80 aux années 30 pour nous raconter cette histoire. Et puis l'intrigue principale nous est contée sous forme de chapitres mais c'est en fait complètement déstructuré puisqu'on suit des événements qui concernent un grand nombre de personnages, parfois en même temps. Mais, néanmoins, on arrive à tout comprendre ; ce n'est pas non plus si compliqué, je vous rassure. Pour mettre en scène cette véritable galerie de personnages, le scénario est obligé de passer rapidement de l'un à l'autre afin qu'on continue de les suivre et de ne pas les oublier. Entre un psychopathe prêt à tout (Willem Dafoe qui fait vraiment peur), un policier flegmatique (Edward Norton) ou encore un concierge intrigant (Mathieu Amalric), c'est surtout ce personnage de Gustave H. qui est au centre de tout. Ralph Fiennes l'incarne parfaitement. Et puisque les acteurs fétiches de Wes Anderson doivent toujours jouer un peu, on retrouve, plus pour des apparitions qu'autre chose Owen Wilson, Bill Murray, Jason Schwartzmann ou encore Adrian Brody (qui a quand même un rôle un peu plus important). Mais là où *The Grand Budapest Hotel* a aussi un côté intéressant, c'est que ces péripéties ne se passe pas dans un contexte neutre comme avant. En effet, à travers cette fugue, c'est aussi une visite dans un monde européen qui bascule dans le totalitarisme et la guerre qui est dépeint. Ce n'est jamais le centre du film mais ce n'est pas un élément à sous-estimer. Peut-être cela aurait-il pu être encore plus poussé. Wes Anderson perdure en tout cas dans son style, dont on a l'impression qu'il ne sortira jamais. Ça passe encore plutôt pas mal dans ce film, mais je me dis une nouvelle fois que ça ne fonctionnera plus pour le prochain. Jusqu'à ce que je visionne celui-ci et qu'il me séduise de nouveau... Le réalisateur américain doit donc être un peu magicien sur les bords...

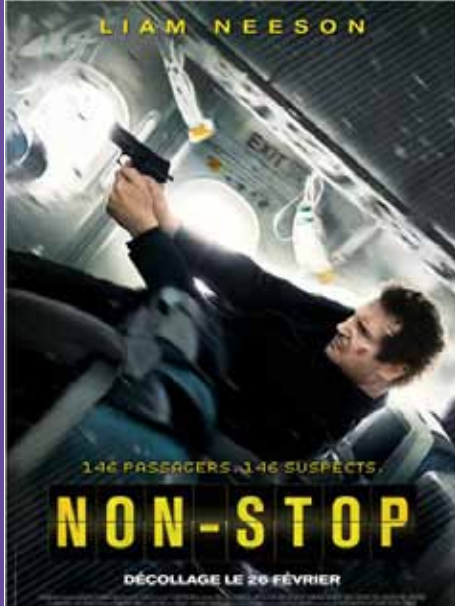
VERDICT :

Wes Anderson orchestre une course poursuite souvent réjouissante dans une Europe en mutation. C'est techniquement génial et visuellement très réussi. Mais c'en est presque trop et ce *Grand Budapest Hotel* finirait par être un peu trop froid... Ça reste tout de même du cinéma plaisir.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LA MUSIQUE



NON-STOP

Jaume COLLET-SERRA

Date de sortie : 26-02-2014 Vu le : 27-02-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ACTION

HISTOIRE :

Bill Marks est un agent de la police de l'air. Alors qu'il est embarqué sur un vol en direction de Londres, il reçoit le SMS d'un inconnu qui annonce être sur le vol et vouloir tuer une personne toutes les vingt minutes si on ne met pas 150 millions de dollars sur son compte. Le compte à rebours est lancé...

CRITIQUE :

Après avoir commencé sa carrière dans son pays d'origine, l'Espagnol Jaume Collet-Serra a été « recruté » par Hollywood et ceci dans le but de faire des films d'horreur (notamment *Esther*) ou bien des gros films d'action (le précédent était *Sans Identité*, déjà avec Liam Neeson). Là, il retrouve donc l'acteur nord-irlandais qui, pour le coup, s'est vraiment spécialisé dans ce genre de films depuis quelques années. Il faut dire que c'est la série des *Taken*, énorme carton mondial (et que je n'ai toujours pas vu) qui a relancé sa carrière. Le voilà donc dans un avion qu'il est censé surveiller, lors d'un voyage qui, assez vite, va prendre une tournure différente de ce qu'il pouvait espérer. Par contre, pour le spectateur, il n'y a pas de grande surprise car on sait d'entrée de jeu que tout ne va pas

se passer comme prévu (sinon, il n'y aurait pas de film, me direz-vous...) et que ce vol sera bien plus agité et violent que ce qu'il aurait dû être. L'idée d'un film d'action dans un avion n'est pas nouvelle et il faut dire que ce moyen de transport a tous les ingrédients pour fournir un parfait décor de thriller : c'est un espace clos dont il est impossible de s'échapper mais c'est aussi souvent un endroit qui fait peur au spectateur et dans lequel il peut réellement se projeter. Le réalisateur possède donc un titre accrocheur (qui n'a pas forcément à voir avec le film, mais ça fait vraiment film d'action), un acteur habitué aux thrillers musclés et un contexte global pas original pour un sou mais qui a le mérite de pouvoir être efficace. Il manque donc juste à l'ensemble un scénario solide et une réalisation qui tient la route pour faire de ce *Non-Stop* un long métrage qui nous laisse plaqué à notre siège, comme quand un avion démarre. Malheureusement, ce n'est pas vraiment le cas, faute, notamment, d'un scénario vraiment décent.

Le début est ainsi assez terrible car, dans une première séquence horrible visuellement (avec des ralentis d'un autre âge), on nous montre toute la déchéance de ce Bill Marks qui va se retrouver au cœur de tous les enjeux : il fume, il boit et il a l'air particulièrement peu en forme. On nous montre aussi une jeune fille seule sur le vol (on sent bien que ce n'est pas innocent) et divers personnages qui, tous, auront leur importance à un moment ou un autre. Dans le genre cliché, on ne fait pas mieux ! C'est en fait quand l'avion quitte la terre ferme que le film démarre lui aussi véritablement. Mais, du long métrage, on ne peut pas vraiment dire qu'il décolle. Le souci majeur se trouve dans un scénario qui, s'il est plutôt bien rythmé et propose quelques petites montées d'adrénaline, n'en reste pas moins assez banal et surtout terrible dans la dernière partie. Il y a de très nombreux rebondissements et, en tant que spectateur, on ne sait pas toujours à qui se fier. De ce côté-là, c'est plutôt bien fait. Mais les clichés sont beaucoup trop importants et les péripéties parfois totalement absurdes (il suffit d'un discours pour changer la perception de tout le monde...). Parfois, on en arrive même à se demander si c'est vraiment sérieux ou plus parodique qu'autre chose. Et que dire de la fin qui, pour le coup, est assez tragique, notamment dans la justification de celui (ou ceux...) qui a commis cette attaque. Dans sa réalisation, Jaume Collet-Serra gère plutôt pas mal le huis-clos, en en sortant très peu, même si sa mise en scène des séquences d'action ne m'a pas vraiment convaincu. Liam Neeson fait le travail et Julianne Moore, dans un rôle finalement assez insignifiant, ne fait guère d'étincelles. *Non-*

Stop est donc un long métrage qui ne mérite pas vraiment qu'on s'y attarde même s'il n'a rien de profondément repoussant. C'est juste que c'est globalement assez insignifiant...

VERDICT :

Dans le genre film d'action pas malhonnête mais qui ne casse pas non plus des briques, on tient un bon petit spécimen avec ce *Non-Stop*. Si on n'est pas trop regardant sur le côté crédible de l'ensemble, on pourrait presque y trouver son compte. Mais il ne faut pas trop en attendre...

NOTE : 12**COUP DE CŒUR :****LES QUELQUES MOMENTS DE SUSPENSE**



UN ÉTÉ À OSAGE COUNTY

John WELLS

Date de sortie : **26-02-2014** Vu le : **27-02-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Lors de la disparition du père de famille, les trois filles Weston reviennent dans leur maison d'enfance, alors qu'elles ne se sont pas vues depuis longtemps. Elles y retrouvent leur mère, malade et particulièrement méchante. Cette réunion de famille va assez vite dégénérer.

CRITIQUE :

Autant dire les choses tout de suite, car cela influe nécessairement sur cette critique : j'ai somnolé pendant une bonne première moitié du film. Il faut dire qu'il était tard et que j'étais seul dans la salle. Voilà pour les raisons « extérieures » qui expliquent ce petit somme qui ne m'a nullement empêché de comprendre ce qui était nécessaire dans ce film. Mais si je me suis assoupi, c'est aussi parce que le long métrage n'est pas très intéressant, j'en suis persuadé. En tout cas, quand j'étais réveillé, il ne m'a jamais passionné et même assez profondément agacé à certains moments. John Wells signe avec ce film l'adaptation d'une pièce de théâtre que son auteur (Tracy Letts, qui avait déjà adapté ses pièces pour deux films de

William Friedkin) a lui-même réécrit pour le cinéma. Au théâtre, ça avait visiblement eu du succès puisque cette œuvre avait tout de même remporté le Prix Pulitzer de l'œuvre théâtrale en 2008. Le passage du théâtre au cinéma est souvent un exercice assez compliqué car ce ne sont pas les mêmes façons de faire et ce qui doit être volontairement outrancier au théâtre doit passer avec plus de finesse pour le Septième Art. Qu'en est-il ici ? Et bien, pour dire les choses franchement et assez gentiment, ce n'est pas la finesse qui est la plus marquante. En effet, que ce soit du côté du scénario ou du jeu des acteurs, tout est bien trop marqué. Cela donne un long métrage par moments totalement hystérique, notamment dans sa deuxième partie (c'est sans doute cela qui m'a tenu éveillé !) et globalement très décevant. En tout cas, il m'a sévèrement assommé et, étant donné que je n'ai pas tout vu (sans que cela ne me traumatise forcément, je vous rassure), je m'en vais faire une critique moins longue que d'habitude.

C'est donc l'adaptation d'une pièce de théâtre. Le souci majeur c'est que ça se remarque comme le nez au milieu de la figure. En effet, on a l'impression de voir défiler sous nos yeux les actes, les scènes, les changements de décor... Bref, tout ce qui fait la particularité du théâtre par rapport à un cinéma qui peut se permettre d'être plus « fluide ». Parfois, c'est même tellement évident que c'est choquant. On enchaîne les scènes de dialogue entre tous les personnages, et cela dans différentes configurations (les filles ensemble, avec la mère, avec la tante...). Tout commence véritablement avec un repas où les premières fissures familiales se font jour. Un peu à la manière de *Festen*, les langues se délient. Mais là où on pense que l'on va en rester à ce stade et broder autour, *Un été à Osage County* prend un malin plaisir à aller toujours plus loin, en multipliant les révélations et les situations dérangeantes. L'hystérie se fait de plus en plus forte au fur et à mesure que les révélations ont lieu dans de grands éclats de voix. C'est réellement fatigant et, surtout, on a l'impression de ne pas en voir le bout, ni même l'utilité, ce qui est presque encore plus grave. Clairement, c'est un film a été avant tout conçu pour que les actrices brillent et puissent, pourquoi pas, gagner des (nominations pour les) récompenses de début d'année. Et c'est réussi puisque Meryl Streep en tant que meilleure actrice, et pour la dix-huitième fois (quinzième dans cette catégorie) – ce qui est affolant – et Julia Roberts (en tant que meilleur second rôle féminin) ont eu droit à de nombreuses nominations (notamment aux Oscars) mais presque à aucune récompense. Il ne faut pas pousser non plus. Personnellement, je trouve que les deux en font vraiment des tonnes et des tonnes, en accentuant

énormément leurs personnages. C'est notamment vrai pour Meryl Streep qui, dans la partition d'une mère vraiment pas recommandable, ne fait pas les choses à moitié. Julia Roberts, dans un rôle à contre-emploi (en même temps, en ce moment, elle n'a pas beaucoup d'emploi), est aussi dans une certaine forme de caricature. Il n'y a que Benedict Cumberbatch qui surnage un peu, dans un rôle qui a au moins le mérite d'être un peu plus nuancé. Mais on le voit tellement peu que ça ne compte pas vraiment. En tout cas, à la fin, on n'a qu'une seule envie : quitter cette famille de fous, certes mais qui, surtout, finit par rendre fou le spectateur.

VERDICT :

On voit vraiment trop que c'est l'adaptation d'une pièce de théâtre et c'est le *too much* qui domine à tous les niveaux : scénario qui en rajoute toujours plus, jeu d'acteurs à la limite de la caricature,... C'est bien plus assommant qu'autre chose.

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

BENEDICT CUMBERBATCH



MARS

<i>DIPLOMATIE</i>	80
<i>SUPERCONDRIAQUE</i>	82
<i>DANS L'OMBRE DE MARY – LA PROMESSE DE WALT DISNEY</i>	84
<i>MONUMENTS MEN</i>	86
<i>HOW I LIVE NOW (MAINTENANT, C'EST MA VIE HER</i>	88
<i>LA COUR DE BABEL</i>	90
<i>SITUATION AMOUREUSE : C'EST COMPLIQUÉ</i>	92
<i>3 DAYS TO KILL</i>	94
<i>DE TOUTES NOS FORCES</i>	96
<i>AIMER, BOIRE ET CHANTER</i>	98
<i>CAPTAIN AMERICA - LE SOLDAT DE L'HIVER</i>	100
<i>REAL</i>	102
<i>WRONG COPS</i>	104



DIPLOMATIE

Volker SCHLÖNDORFF

Date de sortie : **05-03-2014** Vu le : **03-03-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

La nuit du 24 au 25 Août 1944, le sort de la ville de Paris se joue. En effet, le Général von Choltitz, nommé Gouverneur du Grand Paris, a tout préparé pour faire sauter la capitale, sur ordre d'Adolf Hitler. Mais un consul suédois, Raoul Nordling, va tout faire pour l'empêcher d'obéir à cet ordre.

CRITIQUE :

Trente-cinq ans après avoir remporté la Palme d'Or pour le film *Le Tambour*, je découvre que Volker Schlöndorff tourne encore alors qu'il s'était fait un peu oublier ces dernières années. Et, comme pour beaucoup de ses films, on trouve en arrière-plan le contexte tragique de la Seconde Guerre Mondiale. Et pour cela, il adapte (comme il le fait souvent aussi) une œuvre déjà existante, en l'occurrence une pièce de théâtre à succès, écrite par Cyril Gély et jouée en 2011 à Paris (avec les deux mêmes acteurs principaux que dans le long métrage). En aucun cas cette pièce (et donc le film) ne se veut précisément historique, même si certains éléments sont vrais. En effet, pour les besoins de la dramaturgie, le face-à-face entre les deux hommes que sont le nouveau Gouverneur de Paris

d'un côté et un diplomate suédois de l'autre a été condensé sur une durée de quelques heures alors que, dans la réalité, les contacts ont plutôt été étalés sur une quinzaine de jours. Avec cette vision que l'on peut qualifier d'« arrangée » de l'histoire, le but du long métrage est donc bien de mettre en avant ce duel entre deux hommes qui sont dans des postures extrêmement différentes et qui détiennent, chacun à leur façon, le sort de Paris entre leurs mains. C'est un sujet qui avait déjà été évoqué dans le film *Paris brûle-t-il ?* il y a presque cinquante ans mais qui reste quand même assez fascinant aujourd'hui car il n'est pas forcément aisé de comprendre comment un Général qui avait toujours obéi aux ordres jusque-là, a, au dernier moment, refusé celui qui était sans doute le plus important. C'est ce mystère que *Diplomatie* se propose d'essayer de percer. Il n'y parvient pas totalement mais offre tout de même une confrontation loin d'être inintéressante entre deux hommes vraiment différents.

Commençons d'abord par parler de l'interprétation assez formidable de ces deux personnages. Le Général von Choltitz est joué par un Niels Arestrup qui arrive parfaitement à rendre son côté totalement intransigeant avant de voir quelques fissures se faire jour. André Dussollier, lui, prend visiblement un grand plaisir à interpréter cet homme qui va user de différentes techniques pour essayer de faire changer le Général d'avis. Il a un côté à la fois assez ferme sur ce qu'il veut mais il l'agrémente d'une certaine forme d'humour qui n'est pas déplaisant. C'est en fait par lui que le film avance véritablement car il essaie par tous les moyens d'influencer von Choltitz. Et c'est là que le titre du film prend tout son sens car il offre une vraie leçon, jouant sur beaucoup d'aspects différents : la beauté de la ville, les relations après la guerre (que tout le monde sait à ce moment-là perdue pour l'Allemagne), le côté plus personnel, ... Les discussions sont particulièrement fortes et l'ensemble du film est très bien dialogué, faisant se succéder des moments plus calmes et d'autres bien plus intenses et où les enjeux sont encore plus forts. On peut regretter quelques longueurs et un côté parfois un peu trop répétitif, même si cela fait aussi partie du jeu tactique qui se met en place entre les deux personnages. Peut-être que le personnage du Général n'est pas assez poussé, notamment dans ce qui le pousse vraiment à ne pas exécuter cet ordre. Ce qui est assez fou avec ce film, c'est que, dans les faits, il n'y a absolument aucune surprise à attendre mais, néanmoins, une tension est tout de même présente. En effet, on connaît la fin (sinon, nous ne serions peut-être pas là pour en parler) mais on sent poindre une forme de suspense, notamment sur la façon dont le carnage programmé va être empêché.

De ce côté-là, c'est vraiment étonnant. Même si le « combat » entre les deux hommes est renforcé par le fait que l'on reste la plupart du temps dans une même pièce, il n'en reste pas moins que ça ressemble un peu trop dans la mise en scène à du théâtre filmé. Le réalisateur fait plutôt bien les choses (en géant notamment plutôt bien les ombres et lumières) mais ça manque d'ampleur et d'un peu d'ambition. Cela aurait pu permettre au film de décoller encore davantage et de porter ce duel à des altitudes bien plus importantes.

VERDICT :

Un vrai duel, souvent intense, parfois un peu moins intéressant, entre deux hommes que tout oppose et qui sont très bien interprétés par des comédiens en très grande forme. Ca ne reste quand même pas loin d'être du théâtre filmé, mais c'est plutôt pas mal fait.

NOTE : 13**COUP DE CŒUR :****LA PERFORMANCE DES DEUX ACTEURS**



SUPERCONDRIAQUE

Dany BOON

Date de sortie : **26-02-2014** Vu le : **05-03-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Antoine Flaubert est ce que l'on peut appeler un « malade imaginaire ». Il n'a que deux amis, l'un de ses collègues et, surtout, son médecin dans la vie duquel il n'hésite pas à s'immiscer et qui n'a qu'une solution pour changer les choses : lui trouver une petite amie. Mais ça va être plus compliqué que prévu. Sauf si le destin s'en mêle...

CRITIQUE :

Commençons par une vérité générale : un film écrit, réalisé et interprété par Dany Boon, c'est nécessairement un carton au box-office. En effet, en trois longs métrages (*La maison du bonheur*, *Bienvenue chez les Ch'tis* et *Rien à déclarer*), il cumule la bagatelle de presque trente millions d'entrées dont plus des deux tiers ont été réalisés grâce à son deuxième film qu'il faudrait que je revois car j'ai l'impression de l'avoir un peu surévalu à l'époque... Ce sont des chiffres absolument sensationnels, qui montrent bien que cet acteur est véritablement entré dans le cœur du public français. La première semaine d'exploitation de son nouveau film (plus de deux millions d'entrées) confirme encore cet état de fait. Il faut dire que ce *Supercondriaque* permet à Boon de reformer le tandem gagnant avec Kad Merad, ce qui ne manque pas d'attirer du public nostalgique des postiers de Bergues. Pourtant, je n'ai pas été le premier à me précipiter dans les salles et j'ai attendu un peu pour aller le voir, et cela pour de nombreuses raisons, mais surtout parce que, au fond, ce *Supercondriaque* ne me disait rien qui vaille vraiment. De fait, c'est une déception et j'ai globalement trouvé ce long métrage plus que limite, comme si Dany Boon, sachant que, de toute manière, le succès serait au rendez-vous, avait choisi de complètement délaissé son scénario et la direction d'acteurs au profit de petits plaisirs personnels (une explosion par-ci et une succession de sketches par-là). Cela donne donc un film pas réussi mais qui a au moins le mérite d'offrir quelques séquences de rire. Ça ne permet pas de sauver complètement le long métrage mais, au moins, en ressortant, on a quelques bons souvenirs en tête. J'ai bien dit « quelques » parce que ce qui prédomine, c'est quand même un très grand sentiment de gâchis et de déception. Et pourtant, je ne suis pas de ceux qui tapent « gratuitement » sur Dany Boon au prétexte qu'il fait du cinéma « populaire » et qu'il a du succès avec...

Le thème du malade imaginaire n'est pas le plus originale qui soit (Molière l'avait déjà travaillé il y a trois siècles et demi) mais c'est un vrai bon point de départ de comédie. Surtout que ça s'inscrit plutôt dans l'air du temps, notamment dès le début du film avec ces recherches sur « un célèbre moteur de recherche », qui sont l'un des maux modernes (les gens qui font ça jouent à se faire peur...). Mais la mayonnaise ne prend jamais vraiment, notamment du fait d'un scénario de plus en plus indigent au fur et à mesure que le film avance. En fait, ce qui est le plus étonnant, c'est la construction car on assiste à une très longue mise en place, qui nous énumère tout ce qu'implique cette hypochondrie malade (de façon plus ou moins drôle). C'est en fait bien plus une succession de sketches (dont un très bon avec Valérie Bonneton en *guest*) et on se dit que, ci et là, quelques amorces ont été dissimulées et vont être utilisées par la suite. Et bien, ce n'est pas du tout le cas puisqu'au bout de quarante-cinq minutes qui commençaient à sérieusement traîner en longueur, le film finit par partir dans une autre direction, assez inattendue puisque le personnage joué par Dany Boon devient en fait, par méprise, un révolutionnaire célèbre dans un pays des Balkans (ou près de la Russie puisqu'il y a de nombreuses imprécisions à ce sujet...). Et, comble du hasard, c'est la sœur de son ami médecin qui commet cette mégarde. Je vous laisse imaginer le travail... A partir de là, c'est simple, le film rentre dans le grand n'importe quoi avec une histoire de plus en plus

Le thème du malade imaginaire n'est pas le plus originale qui soit (Molière l'avait déjà travaillé il y a trois siècles et demi) mais c'est un vrai bon point de départ de comédie. Surtout que ça s'inscrit plutôt dans l'air du temps, notamment dès le début du film avec ces recherches sur « un célèbre moteur de recherche », qui sont l'un des maux modernes (les gens qui font ça jouent à se faire peur...). Mais la mayonnaise ne prend jamais vraiment, notamment du fait d'un scénario de plus en plus indigent au fur et à mesure que le film avance. En fait, ce qui est le plus étonnant, c'est la construction car on assiste à une très longue mise en place, qui nous énumère tout ce qu'implique cette hypochondrie malade (de façon plus ou moins drôle). C'est en fait bien plus une succession de sketches (dont un très bon avec Valérie Bonneton en *guest*) et on se dit que, ci et là, quelques amorces ont été dissimulées et vont être utilisées par la suite. Et bien, ce n'est pas du tout le cas puisqu'au bout de quarante-cinq minutes qui commençaient à sérieusement traîner en longueur, le film finit par partir dans une autre direction, assez inattendue puisque le personnage joué par Dany Boon devient en fait, par méprise, un révolutionnaire célèbre dans un pays des Balkans (ou près de la Russie puisqu'il y a de nombreuses imprécisions à ce sujet...). Et, comble du hasard, c'est la sœur de son ami médecin qui commet cette mégarde. Je vous laisse imaginer le travail... A partir de là, c'est simple, le film rentre dans le grand n'importe quoi avec une histoire de plus en plus

abracadabrantésque et multipliant les incohérences parfois fâcheuses, tout comme les tartes à la crème habituelles des comédies romantiques (je vous laisse imaginer le meilleur remède contre l'hypochondrie...). On finit même par quitter la France pour ce fameux pays alors que l'on n'a rien demandé à personne.

A la fin, on se demande presque si on n'a pas vu deux films différents qui se télescopent plus qu'ils ne font sens commun. En voulant faire de son *Supercondriaque* un mélange de pas mal de choses – du rire (beaucoup), de l'amour (suffisamment), de l'action (un peu), du drame (encore moins mais la question des clandestins est en toile de fond, sans être véritablement traitée) – Dany Boon finit par perdre le spectateur (comme si lui-même ne savait plus bien où il en était). Visiblement, il s'est fait plaisir mais son film ne parvient pas à retranscrire cet état de fait pour le spectateur. C'est en effet le plus souvent longuet sur les bords, braillard par moments et, surtout, dans l'ensemble, pas très drôle (ce qui est plus embêtant pour une comédie). Cela est dû à un humour qui est presque aux abonnés absents, avec quelques scènes qui sont même vraiment gênantes. Néanmoins, le film est sauvé du naufrage complet par certaines séquences où l'on ne peut s'empêcher de rire, même si cela fait dix minutes que l'on est globalement atterré par ce que l'on voit devant nous. Mais elles sont bien trop peu nombreuses et perdues dans un océan de médiocrité. Evidemment, le scénario n'est pas pour rien dans ce manque global de rires mais, selon moi, l'un des gros soucis réside dans le jeu d'acteurs et notamment celui de Dany Boon lui-même. Il passe le film à se caricaturer lui-même : il crie, il gesticule, il fait de multiples accents et fait sa tête de chien battu à peu près tout le temps. Ça devient à la longue de plus en plus agaçant. Je trouvais justement que, dernièrement, dans certains films, il arrivait à sortir un peu de ça mais là, sa performance tourne un peu au spectacle. Kad Merad, lui, est plus que limite mais la grande déception pour moi vient d'Alice Pol, dont j'attendais beaucoup pour son premier vrai rôle dans une comédie (après quelques apparitions réussies, notamment dans *Un plan parfait*). Je l'ai trouvée vraiment mauvaise : pas naturelle du tout et ne donnant absolument aucune épaisseur à son personnage. C'est le symbole d'un film qui gâche à peu près tout ce qu'il a entre les mains et qui pourrait le rendre au moins agréable. Là, ce n'est même pas le cas...

VERDICT :

A partir d'un matériau de départ pas inintéressant, Dany Boon n'arrive à pas grand-chose avec son film. Entre gags téléphonés, situations plus qu'alambiquées et acteurs plus que limite, ce *Supercondriaque* n'est pas loin de rendre malade le spectateur... Restent quelques bons passages qui sauvent en partie l'ensemble...

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

QUELQUES VRAIS MOMENTS DE RIGOLADE

DANS L'OMBRE DE MARY – LA PROMESSE DE WALT DISNEY

John Lee HANCOCK

Date de sortie : 05-03-2014 Vu le : 06-03-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: BIOPIC



HISTOIRE :

Pendant presque vingt ans, Walt Disney fait tout pour obtenir les droits du livre Mary Poppins. Mais son auteur n'est pas le genre à faire beaucoup de concessions. Lorsqu'elle se rend à Los Angeles, Walt pense qu'il a enfin réussi à la convaincre. Mais les choses ne seront pas du tout aussi simples que cela...

CRITIQUE :

Comme chacun sait, *Walt Disney* (je parle ici de la compagnie) ne se contente pas de produire uniquement des dessins animés. Cet aspect a constitué le point de départ de cette formidable saga et reste encore aujourd'hui ce pour quoi ce studio est le plus connu. C'est maintenant un groupe multidimensionnel qui touche autant à la musique, aux séries qu'aux films plus traditionnels. D'ailleurs, c'est de plus en plus vrai car, ces dernières années, ce studio a racheté d'autres compagnies (*Lucasfilm* ou *Marvel*) et ont la main sur de nombreuses franchises (le nouveau *Star Wars*, c'est eux). Avec ce nouveau film, *Walt Disney* franchit encore un pas car *Dans l'ombre de Mary* (pour faire court) est en fait un long métrage sur une histoire du studio elle-même (comment un film a fini par être

produit) et il met directement en scène Walt Disney (l'homme cette fois-ci) même s'il n'est pas complètement au cœur de l'intrigue. Il faut dire que le personnage est assez fascinant et véhicule à son propos un grand nombre de fantasmes (il serait juif pour certains et sympathisant nazi pour d'autres, par exemple). Son image reste jalousement protégée par ses descendants et malgré de nombreux projets (encore évoqués aujourd'hui), personne n'a réussi à sortir un vrai film sur cet homme complexe. Certains disent même que si Disney a acheté le scénario de *Dans l'ombre de Mary*, c'est avant tout pour que personne d'autre ne puisse faire le film et donc, possiblement tenter à la figure du père fondateur. On peut donc s'interroger sur l'image qui est donnée de l'homme Walt Disney (qui apparaît ici comme un père de famille voulant faire plaisir à ses filles). Mais, en fait, cela passe assez vite au second plan car le long métrage ne s'intéresse guère à cet aspect mais bien au personnage de Pamela Travers et de la manière dont elle va résister avant de finir par céder les droits de son livre. Et si ce n'est pas désagréable, le tout manque un peu de souffle...

Je dois préciser également que je ne suis pas du tout un spécialiste de *Mary Poppins* (j'ai du le voir une fois il y a longtemps, pas plus) au grand dam de ma fiancée qui, elle, pour le coup, connaît toutes les chansons par cœur et les fredonnait à côté de moi pendant le film ! Cela fait que j'ai sans doute été un peu moins séduit par l'ensemble. Pour mettre en image ce projet, *Disney* a fait un choix assez tranché puisque le studio a mis John Lee Hancock aux manettes. Celui-ci (que je dois quand même respecter car il a signé des scénarios pour Eastwood et notamment celui de cette merveille qu'est *Un monde parfait*) est l'auteur de l'un des films les plus dégoulinants de bons sentiments de ces dernières années. Si *The Blind Side* (inédit au cinéma en France) a valu à Sandra Bullock son Oscar (l'un des plus absurdes de ces dernières années), c'est surtout un film très peu intéressant et marqué par une avalanche d'un sentimentalisme forcené. Voir ce réalisateur aux manettes ne me rassurait donc pas forcément. Et le résultat final n'est pas si étonnant car dans un film que l'on peut considérer de « double », puisque deux époques s'enchevêtrent et se répondent, l'une est bien « massacrée » alors que l'autre se tient davantage. Tout est en fait basé sur le fait que si Pamela Travers refuse que Disney adapte *Mary Poppins*, c'est parce que cette histoire est intimement liée à son destin personnel, que l'on verra donc en contrepoint, avec de très nombreux *flashbacks*. Et c'est là que se trouve l'un des principaux problèmes de ce film car cette partie est complètement

ratée. On y voit la jeune Pamela, notamment dans la relation avec son père, qui inspirera M. Banks, le père de famille dans le livre qu'elle écrira. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le réalisateur n'y va pas avec le dos de la cuillère : couleur jaunâtre pour trancher, ralentis bien trop présents, surcharge de sentimentalisme,... Bref, c'est mis en scène avec beaucoup trop d'emphase et ne sert finalement pas vraiment le film.

La période plus récente est bien plus intéressante même si, au cœur du film, elle commence sérieusement à tourner en rond, en plus d'introduire quelques éléments qui, pour le coup, font un peu artificiel (comme cette histoire avec le chauffeur, pourtant très bien joué par Paul Giamatti). En effet, alors que l'on a rapidement compris que Pamela Travers était vraiment très exigeante et qu'elle ne laisserait pas faire n'importe quoi avec son ouvrage, le scénario revient très souvent là-dessus et en rajoute à mon goût un peu trop sur le côté rigide de l'héroïne, interprétée avec un talent fou par une Emma Thompson en très très grande forme. Pourtant, *Dans l'ombre de Mary* soulève de vraies bonnes questions qui sont très intéressantes à la fois sur la création d'une œuvre littéraire puis sur son adaptation. Si elles sont évoquées, ces problématiques ne sont pas assez fouillées en tant que telles, le long métrage préférant s'attarder sur des détails plus insignifiants et pas forcément intéressants. Walt Disney, lui, n'apparaît qu'en deuxième rideau et finalement, il n'a pas un rôle si important que cela. En tout cas, rien qui ne permette de mieux cerner le personnage et d'en faire un vrai portrait. Certains points sont même gentiment évacués (comme cette réflexion très drôle sur la cigarette : on ne le voit jamais fumer alors que c'est connu qu'il fumait comme une Chem-Cheminée). Pour l'interpréter, c'est Tom Hanks qui fait tranquillement le travail, sans en rajouter. Les deux époques finissent par se rejoindre dans une toute dernière partie assez émouvante même si on a vraiment le sentiment que tout est fait pour que l'on soit touché. Au moins, ça marche quand même un peu. Tout comme la partition, composée par Thomas Newman (ce qui se reconnaît d'ailleurs très facilement) et qui habille bien l'ensemble. *Dans l'ombre de Mary*, c'est donc un film qui aurait gagné à évoquer davantage les vraies questions de fond et ne pas s'attarder inutilement sur des aspects bien moins intéressants. Même si la partie sur la jeunesse de l'écrivaine est assez terrible, le film réussit à quelque peu émouvoir sur la fin. C'est déjà ça...

VERDICT :

Un film pas fondamentalement déplaisant, qui pose de réelles problématiques et plutôt très bien interprété, notamment par une Emma Thompson en très grande forme. Mais c'est bien trop répétitif et certains passages dégoulinent de bien trop de mièvrerie pour en faire un long métrage vraiment réussi. Les vrais fans de *Mary Poppins* s'y retrouveront sans doute quand même.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

EMMA THOMPSON



MONUMENTS MEN

George CLOONEY

Date de sortie : 12-03-2014 Vu le : 11-03-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM DE GUERRE

HISTOIRE :

Alors que la deuxième guerre mondiale touche à sa fin, Franck Stokes, Américain conscient qu'un véritable trésor artistique est en danger en Europe, recrute une petite troupe de soldats qui sont avant tout des experts en art. Ils vont se rendre sur le vieux continent pour récupérer toutes ces œuvres et les redonner à leurs propriétaires...

CRITIQUE :

Depuis presque deux semaines, on ne voit que lui dans les médias français. Lui, c'est George Clooney, chéri de ces dames, qui s'est offert pour son nouveau film une énorme promotion, surtout en France. Il est sur tous les plateaux et dans presque tous les magazines. Cela est dû à deux éléments liés au film et qu'il faut mettre sur des plans différents. La première est la présence au casting (et dans un rôle relativement important) de Jean Dujardin qui essaie de se faire une place dans le cinéma hollywoodien, ce qui n'est jamais évident même quand on a sur sa carte de visite ce qui se fait de mieux, à savoir un Oscar de meilleur acteur. Mais, surtout, le nouveau long métrage de George Clooney prend principalement place en France, dans une période assez sombre (la deuxième guerre mondiale) et raconte comment des hommes se sont réunis pour

aller retrouver et sauver de nombreuses œuvres d'art, principalement celles qui ont été spoliées aux personnes juives. C'est un vrai sujet et qui a encore une actualité très récente puisque, il y a peu, a été découvert chez un particulier allemand un nombre impressionnant de tableaux qui avaient été volés à cette période. Si Clooney fait le tour des plateaux et des tapis rouges, c'est aussi pour défendre cette idée qu'il faut tout faire pour rendre à leurs propriétaires de nombreuses œuvres qui, encore aujourd'hui, ne l'ont pas encore été. C'est donc d'un fait historique et qui a encore de l'impact aujourd'hui que Clooney veut nous informer avec ce film. En ce sens, tout ce qui gravite autour de ce long métrage me fait penser à la sortie d'*Indigènes* qui, sur la même période historique, posait d'autres questions (et notamment celle de la place des combattants des colonies) et qui, plus qu'un film, était devenu l'objet d'un véritable débat de société. C'est forcément un peu moins fort avec *Monuments Men*, mais ce qui est le plus étonnant, c'est que l'on a surtout le sentiment que George Clooney pend un peu son sujet à la rigolade, et ceci à tous les niveaux.

D'abord parce que ce *Monuments Men* ne donne pas sa part aux chiens en termes d'humour, à tel point que l'on se demande parfois si le film est vraiment sérieux. Il y a quelques bons mots, un comique de répétition autour de l'accent français du personnage joué par Matt Damon (c'est vrai qu'on ne comprend rien à ce qu'il dit) et des situations qui sont parfois presque grotesques, ou en tout cas en décalage avec ce que l'on attend de ce genre de films. Pour Clooney, cette façon de faire de son long métrage presque une comédie par moments, c'est sans doute un moyen de faire passer son message un peu différemment, et, surtout, auprès d'un plus large public. En effet, on sent qu'il cherche à ne pas faire de *Monuments Men* un simple exposé d'histoire mais bien un film vivant où se lient un destin collectif et des histoires individuelles et où tout n'est pas que destruction et violence. Dans l'esprit, c'est plutôt louable mais, dans les faits, Clooney et son scénariste Grant Heslov font complètement fausse route. Ils livrent en effet un scénario indigent et dont on se demande bien comment il a pu être accepté tel quel par les studios. En effet, c'est complètement décousu tant dans le temps (on saute des petites périodes par ci par là) que dans la dramatisation des enjeux. On suit en fait plusieurs petites équipes de un ou deux personnages et leurs scènes de deux ou trois minutes s'enchaînent ainsi, parfois de manière totalement

incongrue. Et je ne parle ici même pas de ces quelques séquences qui sont absurdes tant elles n'ont absolument rien à voir avec le fil de l'intrigue. D'ailleurs, c'est sans doute là que se situe le véritable problème : il n'y en a pas vraiment, de fil, si ce n'est ce besoin de retrouver ces œuvres et les mettre en sécurité. Tout tourne donc autour de ce projet initial (« inspiré d'une histoire vraie ») mais ne va pas chercher bien plus loin.

C'est globalement très long et sans aucun rythme, la parlotte étant beaucoup trop présente avec, en plus, une *voix-off* souvent évitable car elle n'apporte absolument rien si ce n'est revenir sur des points que l'on a rapidement compris. A pas mal de moments, on finit même par s'ennuyer. Dans sa réalisation, plutôt classique, Clooney ne fait guère d'étincelles et livre donc un film vraiment plan-plan. Même la musique d'Alexandre Desplat ne parvient pas à relever l'ensemble. Ce dernier ne s'est visiblement pas foulé étant sans doute trop occupé à son nouveau « métier » d'acteur puisqu'il a ici un petit rôle (j'étais content de l'avoir reconnu). De plus, on ne sait pas vraiment qui sont ces personnes qui constituent ce groupe un peu à part et, surtout, ce qui a pu les pousser à accomplir cette tâche assez folle, celle de s'engager alors qu'ils n'en n'ont clairement pas les capacités physiques et militaires. Même s'ils ne sont pas vraiment au front, ils devront livrer quelques combats. Le scénario ne prend même pas le temps de s'intéresser un peu plus à eux, ce qui, pour un film qui leur rend quand même largement hommage, est un peu étrange. En plus, ils sont interprétés par des pointures qui, visiblement, prennent un vrai plaisir à jouer (notamment un Bob Balaban que je découvre et qui est très bon ici) mais qui, parfois, sont plus perdues qu'autre chose. Et que dire du choix de Cate Blanchett pour le rôle d'une jeune française ? Elle est censée parler notre langue (qu'elle ne maîtrise pas), ce qui donne un côté plus que bizarre... Finalement, en sortant de la séance, on se demande où se trouve réellement l'amateurisme dans ce film. Est-ce celui d'hommes d'art devenus soldats par pure conviction ou celui de George Clooney qui, visiblement s'en moque un peu de comment traiter son sujet, tant il a le sentiment (à raison) de tenir entre les mains une vraie mine d'or ? Un sujet ne fait en tout cas pas tout et il faut le travailler plus décemment que cela. Clooney nous a déjà montré qu'il en était largement capable (*Les marches du pouvoir* était un vrai bon film politique) mais là il s'est planté. Et c'est quand même bien dommage !

VERDICT :

Quand on a un sujet vraiment intéressant sous la main, il faut au moins faire un scénario correct et mettre un minimum de rythme dans sa mise en scène pour faire un bon film. George Clooney ne remplit pas ces deux premières conditions et son *Monuments Men* finit par ne plus ressembler à grand-chose malgré le plaisir évident que prennent les acteurs.

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

LE SUJET QUI EST VRAIMENT IMPORTANT

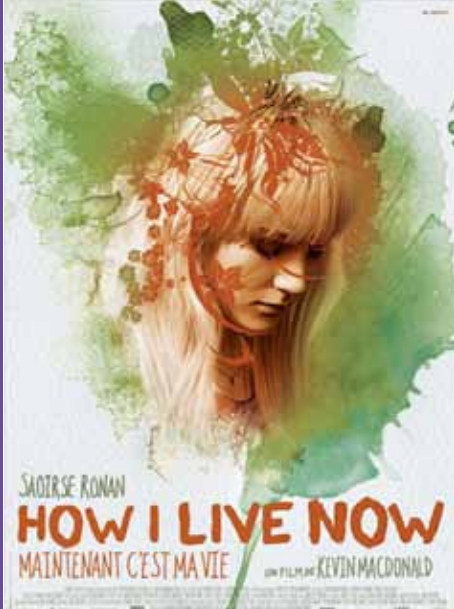
HOW I LIVE NOW (MAINTENANT, C'EST MA VIE

Kevin MACDONALD

Date de sortie : 12-03-2014 Vu le : 12-03-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Daisy est une jeune Américaine qui se rend pour l'été en Angleterre, chez ses cousins alors que la menace d'une guerre mondiale gronde. Là-bas, elle a du mal à se faire à une vie très différente de la sienne même si sa rencontre avec Eddie va la changer. Tout comme le déclenchement officiel de cette guerre...

CRITIQUE :

Avant tout chose, Kevin Macdonald s'est fait connaître comme documentariste avec, notamment le passionnant *Un jour en septembre* sur la prise d'otages des athlètes israéliens lors des Jeux Olympiques de Munich en 1972 et son premier film pour le cinéma (*La mort suspendue*) était un objet hybride entre la fiction et le documentaire. Ensuite, sa carrière a réellement décollé avec *Le dernier Roi d'Ecosse*, qui avait connu pas mal de succès à son époque (et permis à Forest Whitaker de remporter un Oscar). Ses deux longs métrages suivants – un bon thriller politique (*Jeux de pouvoir*) et un péplum (*L'Aigle de la Neuvième Légion*, pas vu) – montraient la capacité du bonhomme à ne pas rester dans un style mais plutôt à aller chercher des genres à chaque fois différents. Cette année, c'est encore le cas puisqu'il adapte au cinéma un livre pour adolescents (ou, en tout cas,

qui met en scène des personnages principaux adolescents) qui avait connu un très grand succès en Angleterre lors de sa sortie il y a dix ans maintenant. Kevin Macdonald s'inscrirait donc dans une forme de mode puisque de *Twilight* à *Hunger Games* en passant par *Les Âmes vagabondes* (tiens, tiens, on retrouve la même actrice principale) ou encore *Divergente* (qui va bientôt sortir et qui s'annonce comme un carton), le film pour adolescents a plus que la cote en ce moment au cinéma et on remarque que de nombreux acteurs connus n'hésitent pas à y faire quelques apparitions. Là, les choses sont un peu différentes, premièrement parce qu'il ne s'agit pas d'une saga mais d'un film unique, qui n'appelle pas de suite. Mais c'est aussi un long métrage qui n'est pas produit par des grands studios, eux qui voient de plus en plus dans ces sagas une véritable poule aux œufs d'or. On peut donc parler de *How I live now* comme d'un projet bien plus indépendant et personnel. De fait, ce film, s'il a beaucoup d'attributs que l'on retrouve dans pas mal des longs métrages cités plus haut, n'en reste pas moins assez original et, à sa façon, pas inintéressant.

Ce qui est d'entrée le plus frappant lorsque l'on ressort de ce film, c'est la difficulté à le classer véritablement dans une case bien précise. En effet, c'est à la fois un long métrage sur l'adolescence et la capacité de « révolte » que l'on peut avoir à cet âge, c'est aussi une histoire d'amour en plus d'être un vrai *survival*. Cela donne une sorte de fourre-tout parfois assez étrange mais qui, au final, ne s'appréhende pas de manière si complexe car ça a le mérite de se tenir et, finalement, de faire sens. C'est aussi un vrai film d'ambiance car peu à peu s'installe chez le spectateur un vrai sentiment d'angoisse avec cette guerre quasiment invisible : on ne voit que des explosions à travers les écrans de télé ou du fait de bruits au loin. Une seule scène met véritablement en scène un combat au corps à corps mais on ne voit pas réellement l'ennemi, toujours appelé « terroristes » quand on en parle. D'ailleurs, de cette troisième guerre mondiale, on ne connaît aucun tenant ni aboutissant, que ce soit sur l'identité des protagonistes, donc, ni même sur leurs motivations. En fait, c'est juste la sensation de guerre qui est recherchée par le scénario et c'est bien retranscrit en image. C'est d'autant plus interpellant pour le spectateur qu'un grand nombre d'éléments sont parfaitement réalistes (ce n'est pas de la pure science-fiction). Mais, en même temps, cette Angleterre a l'air complètement morte, comme pouvaient l'être les paysages inhabités

traversés par le père et son fils dans *La Route*. La comparaison s'impose en effet forcément puisque dans la deuxième moitié de *How I live now* (nous reviendrons sur cette « division » en deux parties), on suit un couple (ici deux cousines) qui, seules, doivent affronter un monde où les dangers sont partout présents. Tout cela fait que l'on peut vraiment parler de ce long métrage comme d'un vrai film d'initiation puisque, avec toutes ses aventures, cette jeune Daisy va finalement comprendre beaucoup de choses sur elle-même et sur les autres.

Dans toute la première partie du film (avant que la guerre ne se déclenche véritablement), on suit l'arrivée de Daisy auprès de ses cousins et les difficultés qu'elle a pour se faire à ce nouvel environnement. Et, autant le dire tout de suite, ce n'est pas la moitié la plus réussie ni la plus intéressante : c'est trop caricatural, trop répétitif et un peu heurté dans la réalisation. En plus, il y a tous ces passages avec la voix intérieure de la jeune fille. Cela montre bien sûr tous ses troubles qui ressortent mais ce n'est pas bien réussi. C'est en fait sa rencontre avec son cousin du même âge qui va la changer car il se passe de drôles de choses entre eux (une sorte de télépathie qui sort d'on ne sait trop où et qui, en plus, n'est pas vraiment utile) mais surtout, Daisy découvre l'amour. Celui-ci va lui permettre de survivre dans le monde différent qu'elle va devoir affronter. Car c'est bien l'objet de la deuxième moitié du film, alors que la guerre a été déclarée et que la jeune héroïne s'échappe du camp où elle se trouve. A partir de là, ça devient plus rude (il y a même des scènes franchement glauques et assez étonnantes dans ce genre de films) mais aussi plus intéressant car un peu moins *cucul* (j'avoue que ça le reste quand même un peu...). Saoirse Ronan y est en tout cas plus performante alors que la trouve un peu limite dans toute la partie initiale. Pour mettre tout cela en scène, Kevin Macdonald prend un soin particulier pour filmer une nature très présente et que l'on sent de plus en plus oppressante. Il nous offre quelques très belles séquences, comme celle absolument fascinante de la première explosion, suivie d'une pluie de cendres. C'est assez magnifique visuellement et c'est aussi très important car c'est là que se situe la véritable rupture dans le récit. C'est donc une scène clé et elle est vraiment réussie. Ce n'est pas la seule, et, dans l'ensemble, malgré quelques défauts et un début un peu poussif, ce *How I live now*, bien qu'intrigant sur la forme, a fini par me séduire et me toucher sur la fin. Dommage que ça ne soit pas comme ça tout du long...

VERDICT :

Film d'initiation autant qu'histoire d'amour ou *survival* dans un monde en guerre, *How I Live Now* est un long métrage assez déroutant et qui marque surtout par son ambiance assez anxiogène. Saoirse Ronan s'affirme mais pas suffisamment pour emmener ce film vers des sommets que l'on n'atteint qu'à de trop rares moments.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

CERTAINES SÉQUENCES

HER

Spike JONZE

Date de sortie : 19-03-2014 Vu le : 14-03-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Theodore vient de vivre une rupture très compliquée avec son ancienne femme. Il a beaucoup de mal à s'en remettre et s'il est très doué professionnellement (il écrit des lettres pour des clients), sa vie personnelle est plutôt morne. Mais tout va changer lorsqu'il va changer de système d'exploitation de l'ordinateur qui l'assiste dans sa vie de tous les jours...

CRITIQUE :

Spike Jonze, c'est un peu l'un des enfants chéris du cinéma indépendant américain, comme peut l'être aussi un Wes Anderson qui a tout de même réussi, depuis quelques temps, à pas mal élargir son audience. Surtout connu au départ comme réalisateur de clip, le premier cité avait signé une entrée dans le Septième Art il y a presque quinze ans avec *Dans la peau de John Malkovich*, que je n'ai jamais vu mais qui avait plutôt plu à l'époque. Ses deux films suivants (*Adaptation* et *Max et les Maximonstres*) ont eu un peu plus de mal à trouver du rayonnement (même si la critique était plutôt bonne), ce qui n'a pas vraiment terni son image, notamment auprès d'un certain public, amateur d'un cinéma parfois un peu expérimental. D'ailleurs, ce n'est pas rien s'il est souvent comparé à Michel Gondry, tant pour son parcours que son inventivité. Il a même partagé avec lui un scénariste (Charlie Kaufman). Cette année, il a frappé très fort avec

un film qui a beaucoup fait parler de lui à la fois pour son casting (principalement Joaquin Phoenix et un rôle uniquement oral pour Scarlett Johansson) mais surtout pour son scénario, récompensé à peu près partout, et notamment par un Oscar du meilleur scénario original. C'est forcément un long métrage que j'attendais avec impatience, pour le buzz qu'il provoquait, évidemment mais aussi pour deux raisons bien particulières. La première est bien sûr la présence dans le rôle principal de Joaquin Phoenix, sans doute mon acteur préféré, tant il éclabousse de son talent de nombreux films et qui, depuis sa « fausse retraite » (qui avait donné lieu à un « documentaire » réalisé par son beau-frère Casey Affleck), ne tourne plus beaucoup mais uniquement dans des projets de très grande qualité (*The Master* ou *The Immigrant*). La deuxième tient dans le fait que ce soit le groupe canadien Arcade Fire qui se soit occupé de la bande originale. Tout cela cumulé me donnait vraiment envie. Et le résultat est à la hauteur des attentes suscitées car *Her* est un film réussi à différents points de vue et qui est à la fois intelligent et très touchant par moments.

Her, c'est d'abord un vrai projet fort et culotté qui se base principalement sur l'idée d'un monde futuriste où la vie de tout homme est « aidée » par un ordinateur qui a une excellente intelligence artificielle et qui le décharge ainsi de beaucoup de tâches. Cet univers dans lequel les personnages évoluent n'est finalement pas si loin du nôtre. En effet, on retrouve beaucoup d'éléments d'aujourd'hui et les différences ne sont pas si nombreuses, mais elles se situent juste à la marge. Ainsi, le travail sur les costumes et les décors est assez impressionnant car si l'on ne se sent pas à notre époque, rien n'est complètement farfelu. La ville comme les intérieurs d'immeuble ont surtout la particularité d'être extrêmement sobres et épurés. L'environnement global est en tout cas superbement mis en image et donne à tout le long métrage un côté presque réaliste. C'est sans aucun doute délibéré car *Her* est un film d'anticipation qui dit en fait beaucoup sur les évolutions que notre monde actuel connaît avec une place de plus en plus importante donnée dans la vie des hommes aux applications et machines en tout genre, principalement faites pour leur simplifier la vie. En poussant le curseur à peine plus loin, *Her* pose de nombreuses questions sur le futur des relations humaines, sur la difficulté de s'ouvrir aux autres quand on est

toujours assisté et sur le rôle et le statut des intelligences artificielles. Aujourd'hui, ces systèmes qui sont de plus en plus perfectionnés peuvent faire d'une certaine manière peur tant ils pourraient devenir incontrôlables (ce n'est pas forcément mon cas). Spike Jonze, lui, choisit de s'intéresser plutôt au versant « sentimental » de toutes ces interrogations et pas aux questions plus techniques ou éthiques. En effet, au fur et à mesure qu'ils se connaissent, la relation que peuvent avoir des humains avec cet OS (il y a forcément un rapport à Apple, pub déguisée ?) va nécessairement évoluer. Et c'est bien ce qui arrive à ce personnage qu'est Theodore.

Et tout part d'abord d'une rupture amoureuse puisqu'on apprend très vite que si Theodore semble trainer avec lui un vrai mal-être, c'est parce qu'il a beaucoup de mal à se remettre de la séparation assez récente d'avec sa femme. Et c'est très impressionnant la manière dont ce film montre la rupture amoureuse et la violence induite de façon très posée et sans en rajouter. C'est en ce sens absolument bouleversant car il y a juste quelques *flashbacks* qui montrent les moments de bonheur mais le malheur et la douleur, eux, sont montrés par une sensation globale de détresse chez le personnage principal qui nous étreint rapidement. Tout le film va d'ailleurs se dérouler dans une ambiance assez mélancolique, même si *Her* est loin de laisser sa part aux chiens en termes d'humour. Il n'est que voir les lettres que Theodore écrit pour son travail, la séquence SM au « téléphone » (très grand moment), le petit personnage hilarant de jeu vidéo ou encore ce test de logiciel « super maman » complètement dingue. Néanmoins, la situation de Theodore n'est pas la plus amusante qui soit et tout bascule en fait dans une séquence très forte qui est celle de sa rencontre avec une jeune femme (réelle). Alors qu'ils passent une bonne soirée et qu'on pense qu'il a trouvé une raison d'avoir goût à la vie, il finit par avoir très peur de l'engagement que demande d'emblée cette jeune femme. C'est à partir de là que sa relation avec son OS va s'intensifier et devenir fascinante pour le spectateur. Mais, au fil du film, ce « couple » formé finira presque par ne plus vraiment choquer, et c'est là l'un des tours de force du film. C'est notamment le cas avec cette « première fois » entre Theodore et le système d'exploitation (dit comme cela, j'avoue que c'est étrange), scène intense et absolument géniale qui se finit dans le noir, comme pour mettre le spectateur dans la même situation que Theodore.

En même temps, dès le titre, les choses sont claires : l'usage de *Her* personnifie complètement cet OS et en fait un personnage à part entière, bien qu'on en n'entende que la voix. Et pour celle-ci, Spike Jonze fait un choix plus que payant. En effet, c'est Scarlett Johansson qui interprète cette partition assez étrange sur le principe (choix de dernière minute puisque Samantha Morton avait déjà tout enregistré). Outre le fait que cette actrice ait l'une des voix les plus marquantes du cinéma actuel, c'est surtout l'une des comédiennes les plus « fantasmées » au monde. Ainsi, cela participe à ce que vit Theodore puisque, comme lui-même se fait sans doute une projection physique de cette intelligence artificielle, il en est forcément de même pour le spectateur. En tout cas, Scarlett Johansson remplit parfaitement sa tâche et donne véritablement vie à ce qui s'apparente à un vrai personnage. C'est un vrai tour de force car, à la fin, elle nous manque même presque, comme un personnage physique auquel on a pu s'attacher. Je comprends qu'elle ait pu gagner par exemple le Prix d'interprétation au Festival de Rome et que certains aient pu militer pour sa nomination aux Oscars. Dans le rôle pivot de Theodore, Joaquin Phoenix confirme qu'il est aujourd'hui ce qui se fait de mieux en termes de comédien. D'ailleurs, la première scène avec ces variations infimes de sentiments qui se font jour sur son visage suffit à elle seule pour le prouver. Il porte littéralement le film et même dans les moments un peu plus faibles (il y a bien quelques longueurs au milieu), on peut toujours se raccrocher à sa performance. Spike Jonze, lui, accompagne le tout avec une certaine sobriété dans la réalisation. Même si ce film n'est pas classique, il n'y a pas de grands effets mais plutôt une recherche du détail assez poussée. La musique composée d'Arcade Fire accompagne d'ailleurs bien l'ensemble, avec son côté assez sobre et pas du tout tape à l'oreille. Si tout n'est pas toujours parfait dans *Her*, la fin, avec cette magnifique dernière image et cette jolie chanson, n'est pas loin de finalement tout emporter et de briser les ultimes réticences face à un long métrage quand même assez formidable.

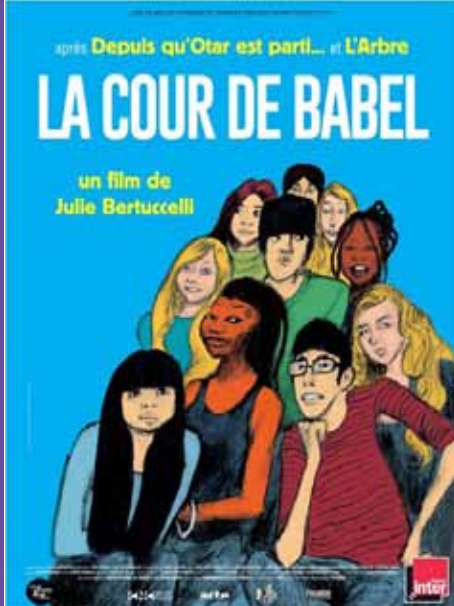
VERDICT :

Avec *Her*, Spike Jonze livre un long métrage très fort, drôle par moments, émouvant à d'autres et marqué par deux vraies grandes performances d'acteurs. C'est aussi un film qui dit à sa façon beaucoup sur le devenir de notre monde. Un long métrage vraiment marquant.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

LES PERFORMANCES DE JOAQUIN PHOENIX ET SCARLETT JOHANSSON



LA COUR DE BABEL

Julie BERTUCCELLI

Date de sortie : 12-03-2014 Vu le : 18-03-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DOCUMENTAIRE

HISTOIRE :

Pendant un an, Julie Bertuccelli a posé sa caméra dans une classe d'accueil de collège. Ce sont des enfants qui arrivent de tous horizons et qui apprennent dans cette classe à parler français avant d'être progressivement intégrés dans les cours traditionnels.

CRITIQUE :

Alors là, pour une surprise, c'est une surprise. En effet, s'il y a bien un film devant lequel je ne m'attendais pas du tout à prendre une telle claque, c'est bien celui-là. Et pourtant, pour dire les choses d'emblée, très rarement un film m'a autant ému, retourné et finalement vraiment touché que celui-ci. De Julie Bertuccelli, j'avais le souvenir d'un long métrage largement oubliable bien que pas mal réalisé (*L'arbre* avec Charlotte Gainsbourg) et c'était tout. Il faut dire que sa filmographie en termes de longs métrages de fiction se résume donc à ce film tourné en Australie et à *Depuis qu'Otar est parti* qui avait remporté le César du Meilleur premier film en 2004. Le vrai fonds de commerce de Julie Bertuccelli, c'est en fait

le documentaire puisqu'elle en a réalisé une dizaine pour la télévision depuis le début des années 90. Avec *La Cour de Babel* elle revient donc à ses premières amours et c'est la première fois qu'elle tourne un documentaire pour le cinéma. Et, visiblement, la recherche de financements n'a pas été simple puisque toutes les télévisions ont refusé son projet (même si Arte a fini par s'y mettre à la fin) et que le film a été très long à sortir (puisque filmé au cours de l'année scolaire 2011/2012). Pourtant, c'est étrange que tout le monde ait été aussi frileux car, ces derniers temps, les documentaires autour des questions d'éducation marchent plutôt bien. Il suffit de voir l'immense succès qu'avait pu avoir en son temps *Etre et avoir* ou encore, dernièrement, le succès public (plus d'un million d'entrées) et critique (César du meilleur documentaire) de *Sur le chemin de l'école*. *La Cour de Babel* est donc finalement sorti un peu de nulle part et c'est sans aucun doute la surprise majuscule de ce début d'année de mon côté. Jamais je n'aurais pensé qu'un documentaire puisse me faire cet effet-là...

D'entrée de jeu, on se retrouve au cœur de cette classe un peu particulière puisque ses occupants sont tous étrangers et que, s'ils sont là, c'est qu'ils apprennent la langue française en vue d'intégrer une scolarité « normale ». Cela forme une mosaïque de couleurs et de genres différents puisque tous les continents, les styles de vie et les situations différentes (il n'y a pas que des pauvres réfugiés, loin de là) se rencontrent. Pendant tout le film, on ne les verra uniquement dans cette salle, avec toujours la même professeure (personnage central sur lequel nous reviendrons). Les seules échappées auront lieu vers la fin du film mais toujours dans la cadre scolaire (un festival de cinéma scolaire et le passage de l'examen de maîtrise de la langue française). En dehors de la salle de cours, le film est aussi entrecoupé de plans en plongée de la cour du collège avec, en fond, la musique composée par Olivier Daviaud. Ces courtes séquences servent finalement à découper le film en différents chapitres qui sont autant d'étapes de l'année scolaire. On voit ainsi défiler les saisons mais, surtout, évoluer cette classe. Car c'est bien là le cœur du film. Ce documentaire est d'ailleurs construit de façon assez « rigoureuse » puisqu'on voit, dans chacun des chapitres, une séquence collective où la classe est regroupée, souvent autour d'un unique thème (la découverte des autres, la religion,...) puis une autre où il s'agit d'entretiens entre la professeure et les parents d'élèves, en présence de ces derniers (qui servent souvent d'interprète à leurs parents). Ce sont deux aspects très différents de la vie de cette classe et ils sont parfaitement complémentaires. Et ce sont ces entretiens individuels qui nous permettent d'appréhender réellement ces jeunes adolescents et c'est à ce moment-là que

l'on saisit véritablement des fêlures qui apparaissent parfois de manière imperceptible. Misère, tristesse, violence ou déracinement sont autant de termes qui correspondent aux parcours chaotiques de ces jeunes mais aussi de leur famille, puisque des confessions très fortes de la part des adultes sont parfois faites au détour d'une phrase.

La réalisatrice fait le choix très clair de s'intéresser uniquement aux élèves et à cet endroit spécial que constitue cette salle et sans utiliser aucune *voix-off* ni même d'interviews. Toutes les séquences sont donc prises sur le vif. L'intégration de ces jeunes dans l'univers du collège est à peine évoquée, mais jamais montrée, tout comme celle au sein du pays. On ne sait rien de la place véritable qu'ils se sont trouvés ou qu'ils essaient de se trouver en France. C'est un parti-pris que je trouve intéressant car il permet vraiment de ne pas trop se disperser (et possiblement rentrer dans des polémiques vaines) même si le champ des thèmes abordés est très vaste, notamment lors de débats animés et parfois cocasses entre les élèves eux-mêmes. Le but de cette démarche de réalisation est de former un véritable microcosme où, très vite, le spectateur se sent à l'aise. On a rapidement la sensation de faire partie de cette classe, d'une autre manière certes que la place qu'occupent les élèves ou la professeure mais jamais on ne se sent en position d'intrus. C'est sans doute pour cela que le film m'a autant touché et ému. Beaucoup de passages sont en effet très intenses : le départ d'une jeune Lybienne adorable (et à laquelle on s'est vraiment attaché) vers la ville de Verdun devient ainsi un vrai drame, tout comme cette fin d'année où les adieux sont déchirants et révélateurs des liens uniques qui ont pu se créer et dont on a l'impression qu'ils se sont aussi tissés avec nous. Certains passages sont aussi incroyables de sincérité et de beauté pure. J'ai encore en mémoire (et sans doute pour longtemps) le regard d'un père sur sa fille qui est complimentée pour son travail et son attitude. C'est tout simplement grand et c'est le genre de scènes qu'aucun acteur ne peut vraiment reproduire et qui font de cette *Cour de Babel* un documentaire d'une force exceptionnelle et qui, finalement, dépasse ce que l'on peut attendre de ce genre souvent un peu froid et manquant d'émotions.

Dans cette manière de rester à l'intérieur de la classe et de ne jamais en sortir, on peut penser au travail effectué par Laurent Cantet dans le réussi *Entre les murs*, film de fiction, lui, mais qui était aussi un peu basé sur le même principe. S'il devait y avoir une différence fondamentale entre les deux, ça serait celle de la place accordée au professeur. En effet, s'il est très présent à l'image dans le long métrage de Cantet, ici, on voit très peu cette femme mais on entend par contre très souvent sa voix (après *Her*, je me dis que c'est décidément à la mode...) et elle a un rôle capital car c'est elle qui mène véritablement cette classe et permet la progression de chacun dans le respect des différences. Il y a juste à la fin où on la voit davantage dans une séquence extrêmement forte (puisqu'elle quitte son poste pour devenir inspectrice). Elle devient presque l'égale d'élèves qu'elle a accompagnés pendant toute l'année. C'est encore un passage très émouvant, un de plus, et qui conclut en beauté ce film. Ce que l'on peut reprocher à *La Cour de Babel*, c'est d'être d'une certaine manière presque utopique. En effet, la classe qui est montrée ne représente pas une généralité mais bien une exception (un dispositif particulier, de ce que j'ai pu comprendre), ce qui, évidemment, fait perdre un peu de force au propos. On ne peut pas prendre celui-ci comme une vision d'ensemble mais bien comme un cas particulier. Ce n'est pas expliqué d'entrée de jeu puisqu'on plonge directement au cœur de cette classe et on peut d'une certaine manière le regretter. Mais, en même temps, aussi « idéalisée » qu'elle soit, la classe montrée dans ce film est tout simplement belle et donne d'une certaine manière foi en la jeunesse, foi en la fraternité, foi en l'avenir, foi en la France et foi en l'école. Rien que ça ! En effet, on suit des jeunes qui sont heureux d'être en classe et qui ont la volonté d'apprendre. Tout ça est peut-être rare ou exceptionnel mais, en tout cas, *La Cour de Babel* a réussi à vraiment me redonner du *peps* et une certaine espérance dans une

société qui, parfois, me défrise un peu. Et je n'aurais jamais cru cela en rentrant dans la salle. Magie du cinéma...

VERDICT :

Bien plus qu'un simple documentaire, *La Cour de Babel* est une formidable leçon de vie. Sans doute (trop) idéaliste, ce film est en tout cas très beau et extrêmement touchant. Il redonne foi en une certaine idée de la France, ce qui, en ce moment, n'est pas la chose la plus inutile...

NOTE : 17

COUP DE CŒUR :

L'ÉMOTION QUI PARCOURT TOUT CE DOCUMENTAIRE



SITUATION AMOUREUSE : C'EST COMPLIQUÉ

Manu PAYET et Rodolphe LAUGA

Date de sortie : 19-03-2014 Vu le : 19-03-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE ROMANTIQUE

HISTOIRE :

Ben est un trentenaire un peu immature sur les bords s'apprête à se marier avec Juliette. Quinze jours avant la cérémonie, voilà que débarque en France Vanessa, le fantasme absolu de Ben lorsqu'il était collégien. Et cette dernière est bien décidée à reprendre contact avec lui...

CRITIQUE :

Il était assez logique que Manu Payet finisse par passer à la réalisation. En effet, c'est à la mode actuellement que les humoristes mettent en scène eux-mêmes leurs propres longs métrages. Tous ne s'en sont pas forcément bien sortis (on pense à Gad Elmaleh par exemple) alors que d'autres ont connu un énorme succès (l'exemple le plus frappant est bien évidemment celui de Dany Boon). Mais, de façon générale, tous ces films ont été de grands succès publics. Cette année, avec *9 mois ferme*, Albert Dupontel est même allé plus loin puisque son film a aussi été très bien vu de la critique et a été largement plébiscité par la profession, ce qui, pour une comédie, n'est pas la chose la plus habituelle. Après avoir été anima-

teur à la radio, puis à la télé, Manu Payet s'est lancé dans l'humour avec des *one man show* tout en s'inscrivant de plus en plus dans le paysage cinématographique français, connaissant son premier vrai succès dans un rôle un peu conséquent avec *Tout ce qui brille*. Mais c'est surtout *Radiostars*, où il tient le rôle principal (et qui est un peu inspiré de sa propre vie) qui lui permet d'être vraiment pris au sérieux en tant qu'acteur de cinéma. Une chose entraînant l'autre, le voilà derrière la caméra, avec comme compère (sans doute pour l'aspect plus « technique ») Rodolphe Lauga, qui n'est autre que le cadreur de *Radiostars*, réalisé par Romain Levy qui tient un petit rôle dans *Situation amoureuse...* (le monde est vraiment petit). Honnêtement, pour sa première réalisation, Manu Payet ne prend pas de grands risques puisqu'il s'intéresse à l'histoire un peu battue et rebattue d'un trentenaire immature face au dilemme amoureux, tout cela dans un Paris pour bobos. Comédie romantique, *feel good movie*, appelez ça comme vous voulez. En tout cas, l'humoriste ne révolutionne pas le genre et offre un long métrage qui, malgré quelques bons moments, finit par être un peu mou du genou...

Situation amoureuse, c'est compliqué, c'est le genre de films que l'on a déjà l'impression d'avoir vu un bon nombre de fois. Il faut dire que le triangle amoureux avec, pour l'homme, le choix de la folie d'un côté (ici un ancien fantasme du collègue) et celui de la raison de l'autre (une fille qui arrive à supporter tous les défauts de Ben) est un grand classique et beaucoup s'y sont frottés. Comme ça, sur le vif, je pense à *Two Lovers* de James Gray qui, s'il part de la même base, le traite de manière totalement différente (il n'y a même aucun autre rapport entre les deux longs métrages et je suis presque terrifié d'en arriver à comparer les deux). Honnêtement, sans rien vouloir dévoiler, on n'a guère de surprises quant au choix final qui sera fait (c'est toujours le même). Après, tout se joue dans la manière dont on arrive à cette solution. Et là non plus, le scénario ne fait pas preuve de trésors d'ingéniosité puisque les diverses situations sont plutôt attendues et convenues. L'ensemble manque clairement de surprises dans la trame globale et tout est un peu trop balisé pour être réjouissant. Les personnages principaux manquent aussi d'une plus grande profondeur. Tous restent un peu à un état superficiel et on a vraiment du mal à s'y accrocher, notamment à ce Ben que l'on a plus envie de secouer qu'autre chose. Et puis, il y a quelque chose d'assez inexplicable qui est que les deux « couples » ne fonctionnent pas et on n'y croit pas vraiment, ce qui est un préalable quelque peu embêtant. Cela vient peut-être de la performance des acteurs principaux que je n'ai pas trouvés exceptionnels : Manu Payet, dans ce rôle de trentenaire complètement apathique et blasé fait le job,

sans plus. Anaïs Demoustier, que l'on voit aujourd'hui passer à la comédie (après avoir déjà joué la copine du personnage principal dans *Quai d'Orsay*) n'est pas toujours super juste et Emmanuelle Chriqui, pour son premier rôle en français, ne m'a aucunement convaincu.

S'il y a des situations cocasses, elles viennent en fait des trois personnages secondaires masculins (le beau-père, le meilleur pote et futur témoin et un ancien ami de collègue qui arrange la rencontre entre Ben et Vanessa). Ce sont vraiment eux qui font tourner la machine comique du film avec des scènes qui valent le déplacement. C'est notamment le cas pour le beau-père qui, en trois séquences réparties dans le film, dynamite l'ensemble tant il est complètement siphonné. Dans ce rôle, Philippe Duquesne s'en donne en tout cas à cœur joie, tout comme Jean-François Cayrey, la découverte de ce film. Dans la peau de la connaissance lourdingue qui va finalement s'avérer plus utile que prévue, il est assez incroyable. Il nous offre quelques scènes assez géniales. Dans un genre plus désabusé, Jean-Charles Clichet ne donne pas sa part aux chiens. C'est vraiment ce trio qui porte le film et qui lui donne son aspect comique car, à part quelques répliques bien senties, l'ensemble manque justement d'humour et d'un côté un peu dingo que l'on pouvait attendre de la part de Manu Payet. C'est gentiment doux-amer, mais sans plus. Pourtant, le début (avec ces plans fantasmés qui s'insèrent au cœur du récit) aurait pu nous laisser espérer quelque chose de moins plan-plan. Mais, comme s'il avait voulu bétonner sa première mise en scène, le réalisateur choisit de prendre très peu de risques... Du point de vue purement technique, j'ai trouvé le son absolument affreux avec de nombreuses répliques dont on ne percevait pas bien la fin. Je ne crois pas tant que ce soit un problème de jeu d'acteurs que plutôt de mixage. Bref, ça m'a un peu agacé sur les bords... Finalement, ce *Situation amoureuse : c'est compliqué* n'aura de compliqué que son nom car l'intrigue, les principaux rebondissements et les personnages principaux sont bien trop simples pour espérer vraiment séduire le spectateur. Le tout manque donc du charme qui fait que l'on se souvient d'un film, même basé sur un scénario facile. Là, je pense que je l'aurai oublié bien vite...

VERDICT :

Quand un film vaut principalement pour la performance de ses seconds rôles, c'est forcément qu'il y a des manques un peu partout. C'est le cas pour ce long métrage qui, bien que sympathique par moments, pêche à tenir un vrai rythme et à nous surprendre davantage. Pour une première réalisation, Manu Payet n'a pas pris de gros risques...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LES TROIS SECONDS RÔLES



3 DAYS TO KILL

McG

Date de sortie : **19-03-2014** Vu le : **20-03-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ACTION

HISTOIRE :

Ethan Renner est un agent de terrain de la CIA qui se voit diagnostiquer un cancer généralisé. Arrêtant son travail, il se rend à Paris pour voir sa femme et sa fille dont il ne s'est guère occupé au cours des dernières années. On lui propose alors un marché : contre une dernière mission, il pourra avoir accès à un traitement qui pourra le garder en vie...

CRITIQUE :

EuropaCorp, la boîte de production de Luc Besson, s'est depuis un certain temps spécialisée dans un genre de long métrage assez particulier que l'on peut définir de la façon suivante : film d'action se déroulant en très grande partie à Paris, ayant pour tête d'affiche un acteur déjà confirmé et dont le scénario est en partie écrit par Luc Besson. Il y a bien sûr eu *Taken* qui a relancé en partie la carrière de Liam Neeson (qui, depuis, ne fait plus que des films d'action) puis *From Paris with Love* (avec John Travolta en acteur principal). Et voici qu'arrive cette année la troisième couche avec ce *3 days to kill* qui met en scène Kevin Costner qui, après une longue période où on l'a moins vu au cinéma, revient en force, notamment par le biais du film d'action (*The Ryan Initiative*). Il faut dire que la société de production ayant investi massivement dans la Cité du cinéma à Saint Denis qui comprend de nombreux plateaux de tournage,

il est important de rentabiliser tout cela et, visiblement, c'est aussi grâce à ce genre de films que *EuropaCorp* tourne et peut se permettre de produire des films au potentiel moins important (comme *La sources des femmes* ou *Jack et la mécanique du cœur* par exemple), ce qui, en soi, n'est pas forcément une mauvaise façon de faire. Il commençait en tout cas à être nécessaire pour moi de m'intéresser de plus près à ce style de longs métrages bien particulier et donc important que j'aie en visionner au moins un pour me faire une idée du niveau. Et bien, je n'ai pour le moins pas été déçu du voyage et j'ose espérer que c'est le pire film de ce genre que *EuropaCorp* ait pu produire car c'est tout simplement catastrophique de bout en bout. Il n'y a absolument rien à sauver d'une production dont on finit par se demander si ce n'est pas une vaste blague. Malheureusement, je ne crois pas que ce soit une quelconque parodie. Et c'est bien là le plus affligeant.

Si l'ensemble est catastrophique, le point qui me semble le plus effarant est sans doute le scénario. Et le générique du début nous donne une petite explication du désastre. En effet, est annoncé « sur une idée originale de Luc Besson ». Ce n'est pas tant le Luc Besson qui me dérange (encore que...) mais bien le « idée originale ». En même temps, ils ont le mérite de l'honnêteté : il n'y a qu'une idée – qui, en plus est mauvaise – autour de laquelle un film de 110 minutes vient se « construire ». Cette inspiration, c'est de se dire qu'on va pouvoir lier le côté action et le côté « éducation d'une adolescente ». Le personnage principal est ainsi toujours tiraillé entre la mission qu'il doit remplir et le fait de s'occuper de sa fille qui n'en fait un peu qu'à sa tête. Sur le principe, ça semble un peu lunaire, je vous l'accorde. Les deux aspects sont donc mélangés et ça donne un scénario sans queue ni tête, ou toute notion de crédibilité a été éliminée et où, en pleine séance d'interrogatoire musclée, Ethan Renner fait raconter à sa fille par celui qu'il torture la recette de la sauce tomate (je vous laisse imaginer le tableau...). Absolument tout est à l'avenant de cette façon et le côté « thriller » n'est pas mieux traité. L'« intrigue » est totalement insignifiante et n'a absolument aucun intérêt, si ce n'est un certain « comique » de répétition puisque à chaque fois qu'Ethan est tout près de tuer sa cible, il a une crise (ça arrive quand même trois fois dans le film). Et comme si ce n'était pas assez, les scénaristes ont décidé de rajouter par-dessus le tout un des personnages les plus

grotesques de ces derniers temps en la personne de Vivi, l'agent de liaison de la CIA : sorte de femme fatale SM inhumaine, on a juste l'impression qu'elle est là pour donner une caution sexy à l'ensemble (il faut soigner son public masculin...). Elle est parfois à mourir de rire tant sa façon de se comporter est clairement *too much*. Enfin, on peut se demander pourquoi Luc Besson prend un si grand bonheur à se moquer de son pays d'origine. Alors que *Malavita* était déjà un ramassis de cliché parfois gênant, c'est encore le cas ici, notamment dans cette scène où le policier regarde du foot avec ses collègues tout en ayant un accent anglais terrible. Bref, le scénario est un ratage industriel comme on en a rarement vu...

Pour mettre tout cela en image, Luc Besson fait appel à McG (le nom vaut déjà son pesant de cacahuètes) qui s'est fait connaître en réalisant les deux *Charlie et ses drôles de dames*, qui ne sont pas, autant que je m'en souviens, des grands films mais plutôt marrants. Il a ensuite un peu disparu jusqu'à être aux manettes de *Terminator Renaissance* puis de *Target* qui ne passent pas pour être des chefs d'œuvre du Septième Art. Si *EuropaCorp* est allé le chercher, c'est peut-être parce que personne d'autre ne voulait de ce film. Car, honnêtement, tout réalisateur qui se respecte et qui a un minimum de conscience professionnel aurait du fuir au plus vite un tel scénario. C'est que McG devait vraiment n'avoir aucune autre proposition sous la main. Ou sinon, j'en suis à me dire qu'il s'est mis un défi personnel en se disant que s'il arrivait à tirer un bon film avec une telle histoire, il passerait pour un génie (personnellement, j'aurais applaudi des deux mains). Quelle que soit la raison qui l'a poussé, le résultat est qu'il se plante complètement. Déjà que le scénario n'est pas fin du tout mais la mise en scène surligne tout de manière bien trop forte : c'est le cas notamment de toutes ces séquences où il est malade et où l'image se floute de façon totalement ridicule. Les scènes d'action sont passables mais sans aucune inventivité : on a, comme toujours, droit à une course-poursuite (jolie pub pour Peugeot, d'ailleurs), deux ou trois batailles au corps à corps et à des coups de pistolet par ci par là. Mais c'est vraiment loin d'être folichon. Au milieu de ce naufrage complet, les acteurs essaient de s'en sortir mais on se demande vraiment ce que Hailee Steinfeld, jeune actrice découverte dans le *True Grit* des frères Coen, est venue faire là-dedans... Amber Heard, dans l'un des rôles les plus ridicules de ces dernières années, ne peut pas grand-chose pour sauver son personnage et Kevin Costner cachetonne gentiment... C'est vraiment le genre de films dont on se demande pourquoi ils sont réalisés et produits : ils ne représentent rien, sont écrits à la va-vite et sont mis en scène n'importe comment. Visiblement, les chiffres du box-office américain ne sont pas bons : cela fera peut-être un peu réfléchir tout le monde avant de sortir de telles catastrophes. Moi, au moins, je suis fixé...

VERDICT :

Quand on a un scénario en papier mâché, il faut au moins s'appliquer dans la mise en scène pour que le film soit passable. Là, ce n'est même pas le cas et ce *3 days to kill* ressemble très vite à du grand n'importe quoi où les acteurs essaient tant bien que mal de se sauver, sans grande réussite...

NOTE : 7

COUP DE CŒUR :

COMMENT DIRE...

DE TOUTES NOS FORCES

Nils TAVERNIER

Date de sortie : 26-03-2014 Vu le : 25-03-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL



HISTOIRE :

Julien est handicapé et vit dans un fauteuil roulant. Pourtant, il a de vraies envies de sensations fortes. Son père, lui, s'en est peu occupé et sombre un peu dans une forme de dépression depuis qu'il est au chômage. Le fils lui propose un pari insensé : courir ensemble le triathlon Ironman de Nice. Un défi fou qui va les rapprocher...

CRITIQUE :

Qui n'a jamais entendu parler de l'histoire assez fabuleuse de Dick et Rick Hoyt, un père et son fils gravement handicapé qui ont couru ensemble plus de mille courses dont de très nombreux marathons et triathlons ? Aux Etats-Unis, dont ils sont originaires, ce « couple » est devenu une vraie star, d'autant plus que l'histoire va bientôt s'achever puisque le père ne peut plus assurer physiquement ces efforts répétés. C'est vraiment le type de destin qui fascine car il y a tout : la volonté, le courage et un côté quand même un peu insensé. De nombreux documentaires leur ont déjà été consacrés et ils sont devenus de véritables personnages médiatiques. Mais, alors que leur destinée est très forte, le cinéma ne s'y était encore pas intéressé. Et il aura fallu que ce soit un film français qui s'inspire de leur histoire. Et l'idée est venue à Nils Tavernier (fils de Bertrand) alors qu'il réalisait un documentaire (sa première spécialité) dans

un hôpital. Il s'est dit qu'il tenait là un projet vraiment intéressant et à même d'intéresser et d'émouvoir le public. Peut-être même que, secrètement, il avait en tête le succès complètement dingue de *Intouchables*, film qui évoquait aussi le handicap, même si c'était bien plus sur le ton de la comédie. Là, avec ce long métrage, on est bien plus dans le drame. Et c'est vraiment le film que l'on est obligé d'apprécier pour ne pas passer pour une personne terriblement insensible et que rien ne peut émouvoir, au point que ça ressemble presque à une forme de « prise d'otage émotionnelle » du spectateur. Mais, *De toutes nos forces* démontre surtout que, même paré des plus belles intentions, on ne fait pas toujours un bon film, loin de là. Le long métrage de Tavernier n'est pas malhonnête, et même émouvant par moments, mais, malheureusement, il n'arrive jamais à s'élever à un niveau suffisant pour en faire un film de qualité.

En fait, le souci, c'est que si *De toutes nos forces* nous conte une jolie histoire, il n'arrive jamais à véritablement transcender celle-ci. Pire, la réalisation est telle que l'ensemble perd de sa force et collectionne tous les clichés possibles alors qu'un traitement plus sobre aurait été sans doute bien plus approprié. Nils Tavernier accumule les petites scènes qui sont là pour nous faire prendre conscience des enjeux principaux, en les alternant avec des plans de nature qui, eux, sont censés illustrer le besoin de liberté de Julien. C'est donc assez peu original dans la construction. Mais, surtout, tout est bien trop balisé pour avoir un vrai intérêt. On s'attend absolument à tout et le nombre de surprises est nul. Tous les dialogues sont faits sur mesure et de façon bien trop « mécanique ». Chacun exprime l'un des aspects de l'histoire et l'ensemble a un côté extrêmement scolaire. En plus, chaque personnage est très marqué et se trouve donc à la limite de la caricature, entre une mère trop protectrice, un père trop distant, des amis qui donnent de l'espoir et une sœur qui apparaît quelque fois quand on n'arrive plus à faire avancer l'histoire différemment... La façon dont chacun est utilisé est parfois assez étrange et plutôt mal mise en scène. C'est par exemple le cas pour la relation centrale qui se noue au cours du film entre le père et le fils : elle est seulement mise en image puisqu'on les voit ensemble s'entraîner et apprendre à véritablement se connaître mais, à aucun moment, *De toutes nos forces* ne va chercher plus loin pour montrer les vrais tenants et

aboutissants de cette transformation radicale dans la relation. On doit en rester à ce stade de l'illustration pure et simple. Et c'est dommage car c'est là que le film pouvait vraiment avoir un intérêt supérieur.

Ce qui intéresse clairement Nils Tavernier, c'est plutôt le message qui est derrière son film (on peut croire en ses rêves, tout est possible pour tout le monde) et le côté émouvant qui est forcément véhiculé. On finit par être touché par cette histoire (mais qui ne le serait pas ?) même si le réalisateur n'hésite vraiment pas à tirer sur toutes les cordes sensibles imaginables avec une surutilisation d'une musique à la longue assez fatigante et une multiplication de scènes qui cherchent à tirer les larmes, notamment sur la fin, lors de toute cette séquence du triathlon qui devient interminable. Pourtant, et ce qui pourrait paraître à première vue contradictoire, c'est que la limite vers le pathos (pourtant facile avec ce genre de sujet) n'est jamais franchie puisque la question du handicap est plutôt bien gérée. Et là où c'est encore plus dommage, c'est que, par moments, *De toutes nos forces* semble tirer le bon fil en s'intéressant d'avantage aux questions que pose ce jeune homme dans la famille et notamment pour le couple : quelle place pour chacun ? quelle autonomie pour celui qui devient un jeune homme ? Mais tout cela n'est pas assez poussé et passe finalement derrière le côté bien plus illustratif de l'ensemble. C'est sans doute là que le film rate vraiment sa cible et aurait pu, avec un peu plus de travail sur un scénario qui manque de finesse, partir dans la bonne direction. Ce n'est pas le cas et ce long métrage finit par ressembler plus à un aimable téléfilm où il n'y a vraiment pas grand-chose à tirer cinématographiquement et où ce qui est raconté est bien plus illustré que vraiment incarné. L'interprétation des acteurs, plutôt honnête, même si j'ai trouvé Alexandra Lamy par moments un peu limite, permet à certains moments de dépasser cet état de fait mais jamais complètement, laissant le spectateur devant une œuvre pas fondamentalement déplaisante mais très loin d'être réussie.

VERDICT :

L'histoire est belle, l'émotion forcément au rendez-vous et les acteurs plutôt bons. Mais c'est un film très convenu et qui manque d'un vrai traitement cinématographique. Ça ressemble plus à un téléfilm qu'à autre chose et c'est un peu dommage car on aurait envie de plus apprécier...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LE SUJET DE DÉPART



AIMER, BOIRE ET CHANTER

Alain RESNAIS

Date de sortie : 26-03-2014 Vu le : 26-03-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: C

HISTOIRE :

On apprend que les jours de George Riley sont comptés. Et cela va avoir de vraies répercussions pour trois couples qui ont des liens avec lui et qui sont en train de répéter une pièce de théâtre dans laquelle il interprète l'un des rôles. Mais, en fait, qui est véritablement ce George ?

CRITIQUE :

C'est très compliqué de dissocier la vision de ce film du décès d'Alain Resnais, son réalisateur. En effet, moins d'un mois avant la sortie de ce long métrage, celui qui était l'un des personnages les plus importants du cinéma français disparaissait à plus de quatre-vingt-dix ans. Ainsi, *Aimer, boire et chanter* constitue la dernière œuvre d'une carrière plus que foisonnante et qui l'a vu remporter de très nombreux prix (dont un Oscar du meilleur court métrage en... 1950). Double ironie du sort, l'avant-première de ce long métrage s'est déroulée le soir-même de son enterrement, et, surtout, la fin de *Aimer, boire et chanter* est pour le moins étrange quand on connaît le contexte puisque le film se referme sur un enterrement (je ne dévoile rien puisqu'on sait dès le début que le fameux

George va mourir). Je ne suis pas du tout un grand spécialiste de la filmographie d'Alain Resnais et je ne m'étais intéressé qu'à son dernier film (*Vous n'avez encore rien vu*) qui ne m'avait guère enchanté. J'avais bien sûr trouvé le projet assez original et donc digne d'intérêt mais à aucun moment, ça ne m'avait transporté d'une quelconque manière. Et bien, là, avec ce dernier long métrage, c'est encore un peu la même sensation puisque j'ai eu une vraie difficulté à vraiment rentrer dans ce film et, finalement, il ne m'a rien fait du tout. D'ailleurs, si on y regarde de plus près, il y a de nombreux points communs entre ces deux dernières œuvres qui pourraient presque constituer un diptyque tant on y retrouve des thèmes et des idées de départ semblables, sans parler des comédiens que l'on retrouve : la mort toujours en toile de fond, le lien entre théâtre et réalité et, surtout, l'absence du personnage autour duquel toute l'histoire se construit. C'est d'ailleurs un procédé assez étrange mais qui provoque une certaine curiosité. D'ailleurs, dans *Aimer, boire et chanter*, c'est vraiment cela qui fait avancer l'histoire, bien que, même si ce fameux George fait des siennes, on finisse un peu par décrocher...

Ce qui marque d'abord, c'est le style d'ensemble du film puisque se mélangent allégrement les vraies scènes de cinéma, un style très théâtral et, d'une certaine façon, la bande dessinée. Sur ce dernier point, il y a bien sûr les dessins qui sont essentiels et qui rythment l'ensemble mais, surtout, cette impression que chaque scène est une sorte de case indépendante, bien délimitée à chaque fois par le même procédé : un plan de la maison (ou un dessin de celle-ci) accompagné d'une musique qui va avec. C'est ainsi que l'on voyage toujours entre les quatre lieux dans lesquels l'intrigue va prendre corps. Il s'agit de la maison de chacun des couples plus celle de Georges, bâtisses dont on ne voit presque que les extérieurs (sauf quelques rares incursions dans des intérieurs très sobres). Et c'est là que le théâtre prend vraiment sa place car les décors ne sont pas du tout « naturels » mais ressemblent plutôt à une sorte d'image un peu abstraite des extérieurs. On a en effet des grandes toiles qui forment une espèce de scène dans laquelle évoluent les personnages. C'est à la fois assez drôle car complètement décalé mais aussi un peu incompréhensible... Mais, même si ça y ressemble parfois, on ne peut pas dire non plus que *Aimer, boire et chanter* soit du théâtre filmé. Resnais met vraiment en scène de façon cinématographique son histoire, en offrant des travellings, des zooms et toutes autres techniques qui appartiennent vraiment à l'univers du Septième Art. Ainsi, *Aimer, boire et chanter* ne ressemble pas à grand-chose d'autre et c'est en cela que le côté

singulier de l'œuvre peut être remarqué et même apprécié par moments. Le souci, c'est que cette forme originale prend un peu le dessus sur le reste et noie un peu le fond qui, pour le coup, n'est peut-être pas à la hauteur.

Il s'agit en fait d'un vrai vaudeville, où trois femmes très différentes se disputent d'une certaine manière le cœur de George, devant les yeux un peu perdus de leurs maris ou compagnons qui ne savent pas trop comment réagir. On tourne finalement entre six personnages que l'on voit vraiment et un qui ne sera jamais à l'écran mais qui est en fait omniprésent. Les couples se disputent, les femmes se concurrencent, les quiproquos et les situations amusantes se multiplient, et tout cela alors que les personnages répètent une pièce de théâtre. Comme dans son film précédent, le mélange avec la réalité est important puisqu'on ne sait parfois plus trop s'il s'agit de dialogues de la pièce ou de discussions entre les personnages (qui, d'ailleurs, s'amuse eux-mêmes de cette situation). Mais à part quelques dialogues bien sentis, un Michel Vuillermoz très en forme et une Sabine Azéma égale à elle-même, on est vite lassé par ces histoires qui n'en finissent pas et dont on ne voit pas bien l'intérêt et la finalité. C'est vraiment cela qui, dans ce film, m'a quelque peu bloqué : le sentiment d'assister à quelque chose de particulièrement vain... Je ne connais pas suffisamment l'œuvre d'Alain Resnais pour m'interroger sur la place qu'aura ce dernier film et si on peut en parler comme d'un « film testament » comme le font certains. Tout ce que je peux dire, c'est que les deux longs métrages que j'aurai vu de lui m'ont laissé un peu la même sensation. Bien que je reconnaisse sans peine le côté original et même un peu fou de la réalisation, ce sont des films qui ne m'ont jamais transporté et qui, même, à certains moments, m'ont presque un peu ennuyé. C'est dommage car c'est l'image qui me restera d'un metteur en scène par ailleurs auteur de quelques très grands films. Il faudra donc que je m'intéresse à ceux-ci, quand je trouverai le temps... En attendant, comme les personnages, j'aime, je bois et je chante...

VERDICT :

Formellement assez déroutant, ce vaudeville est loin d'être toujours passionnant. Les acteurs prennent visiblement un malin plaisir à évoluer dans ces drôles de décors et dans cette intrigue parfois assez cocasse. Mais ça ne dépasse jamais vraiment ce cadre et c'est un peu dommage...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LE STYLE UN PEU FOU

CAPTAIN AMERICA - LE SOLDAT DE L'HIVER

Anthony et Joe RUSSO

Date de sortie : 26-03-2014 Vu le : 27-03-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM DE SUPER HÉROS



HISTOIRE :

Alors que Steve Rodgers fait tout pour s'adapter au monde moderne, une nouvelle menace apparaît. Et celle-ci est encore plus dangereuse car elle semble provenir de l'intérieur même du S.H.I.E.L.D. Aidé de la veuve noire, Captain America va une nouvelle fois devoir se battre pour sauver le monde...

CRITIQUE :

Et voici donc ce bon vieux Captain America de retour !! Il faut dire qu'il s'agit de l'un des personnages emblématiques de *Marvel* et que, après avoir eu droit à son épisode spécifique, il était de la partie dans *Avengers*, l'un des plus gros cartons de l'histoire du cinéma. Il était donc logique qu'on le retrouve une nouvelle fois. Mais, cette fois-ci, par rapport au premier épisode, l'histoire se passe à notre époque (il n'est que voir l'affiche qui, avec ses tons en bleu, rappelle vraiment celle d'*Avengers*). En effet, historiquement, Captain America est un personnage dont les péripéties se déroulent pendant la Seconde guerre mondiale (c'est même au départ un outil de propagande américaine). Mais, pour des raisons qu'il serait sans doute trop compliqué d'expliquer, le bonhomme a été congelé et

s'est réveillé soixante-dix ans plus tard. Il fait donc maintenant partie de notre monde et se retrouve donc au cœur de toutes les intrigues croisées qui concernent le S.H.I.E.L.D. (qui est en fait, pour les non initiés, l'agence d'espionnage et de défense de l'univers *Marvel*) et tous les autres super-héros. Tous sont en effet plus ou moins liés et la suite d'*Avengers* est attendue pour l'an prochain. D'ailleurs, une nouvelle fois, une scène post-générique nous met dans l'ambiance et nous présente quelques personnages qui devraient avoir leur importance par la suite. Est-ce que le fait que Captain America revienne « dans notre monde » est une bonne chose ? Personnellement, j'avais trouvé le premier épisode pas vraiment réussi, notamment parce que le film ne prenait pas assez de recul avec un personnage qui, pourtant, en demande pas mal. Sans que le genre du film de super-héros soit révolutionné (on retrouve tous les grands traceurs), ce *Captain America – Le soldat de l'hiver* est déjà bien plus consistant et offre un vrai bon spectacle, au scénario plutôt un peu plus intelligent que la moyenne et aux scènes d'action assez démentes. A classer dans le haut d'un panier *Marvel* qui ne cesse de se remplir avec, en moyenne, deux films par an...

Pour ce nouvel opus, on change de réalisateur puisque Joe Johnston passe la main aux frères Russo qui, avant de travailler sur de nombreuses séries télévisées, se sont surtout fait connaître par des comédies qui n'ont guère marché chez nous (*Bienvenue à Collinwood* ou *Toi et moi... et Dupree*). Ce ne sont donc pas du tout des spécialistes du film d'action mais, visiblement, ils en ont bien compris le concept puisqu'ils orchestrent très correctement l'ensemble du scénario. Les scènes d'action sont plutôt réussies, notamment quelques unes qui sortent du lot (comme la séquence d'ouverture ou l'attaque de la voiture de Fury). On a largement le quota d'explosions et de batailles en tout genre qu'exige le cahier des charges de ce genre de films (parce qu'il ne faut pas se leurrer, on y va aussi pour ça !). Mais, globalement, le scénario est un peu plus « intelligent » que les derniers films *Marvel*, coupable parfois de scripts vraiment limites (*Thor* étant le meilleur exemple). En effet, faire de ce film une sorte de thriller presque politique est une idée loin d'être inintéressante. Très ancré dans l'actualité, le long métrage pose de nombreuses questions sur la surveillance et la liberté individuelle qui n'est alors plus vraiment garantie pour chacun... Ainsi, le personnage interprété par Robert Redford, qui, d'ailleurs, a beaucoup joué dans ce genre de thriller et qui en a réalisé un dernièrement (*Sous surveillance*) est de ce point de vue plutôt intéressant car il

cristallise tous ces questionnements. Bon, ce n'est pas non plus extrêmement poussé mais, dans l'ensemble, c'est potable. Je vous rassure, on a quand même droit à toutes les ficelles habituelles : il y a toujours un personnage présent on ne sait trop comment pour sauver les héros, des organisations secrètes existent à peu près partout, ... On reste dans un film de super-héros et il ne faudrait pas non plus trop déstabiliser le spectateur...

Le principal reproche que l'on peut faire à ce long métrage, et c'était déjà un peu le cas dans le premier, c'est le manque criant de profondeur de son personnage principal. Ce Captain America est lisse comme tout et son interprète (Chris Evans) ne parvient pas vraiment à lui donner de l'épaisseur (autrement qu'avec une musculature plus qu'imposante, évidemment). Pourtant, avec ce changement d'époque qui ébranle forcément cet homme, il y avait un fil à tirer et vraiment moyen de faire de ce super-héros plus qu'une simple bête de combat. Mais ce décalage temporel n'est jamais vraiment exploité, sauf lors de ce dialogue assez drôle entre Captain America et celui qui deviendra le Faucon où Steve Rodgers finit par ajouter à une liste (comprenant déjà, pour la version française, Louis de Funès et Coluche) tout ce qu'il lui reste à découvrir. Et si les failles du personnage central apparaissent un peu vers la fin (pourquoi ? je vous laisse découvrir car ça reste une petite péripétie), ce n'est jamais poussé de façon efficace. En fait, assez vite, on se rend compte que si le film fonctionne, c'est principalement grâce aux personnages qui gravitent autour de Captain America, bien plus que grâce à ce dernier. Et c'est même la veuve noire, que l'on peut considérer aussi comme un héros du film à part entière, qui permet à certains moments au film d'être un peu plus décalé. C'est un vrai personnage et c'est rare de voir des héroïnes de cette trempe, puisqu'elle est à la fois pleine de mystères mais aussi dotée d'un humour à froid pas désagréable et qui peut rappeler le côté sarcastique d'Iron Man... Et Scarlett Johansson rend pas mal cet aspect de son personnage. C'est vraiment un protagoniste que l'on est appelé à revoir et qui pourrait même avoir son propre film. D'ici là, il y aura donc de nouveau les *Avengers*, un troisième volet pour Captain America et sans doute encore d'autres films. Bref, *Marvel* (et par la même occasion *Disney*) se porte bien. Si ces studios nous offrent à chaque fois un tel spectacle, je me ferai un plaisir d'aller voir leurs films qui, s'ils ne sont pas de grands longs métrages, peuvent être de vrais bons divertissements.

VERDICT :

En revenant à notre époque, cette suite s'en sort plutôt mieux que le premier opus. Bien que l'on ait toujours un peu l'impression de voir les mêmes ficelles, on ne s'ennuie jamais car le spectacle est au rendez-vous et le scénario ancré dans une certaine actualité. Un bon divertissement.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA VOLONTÉ DE FAIRE UN SCÉNARIO PLUS POUSSÉ QUE D'HABITUDE



REAL

Kiyoshi KUROSAWA

Date de sortie : 26-03-2014 Vu le : 28-03-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Après avoir tenté de se suicider, Atsumi, dessinatrice de mangas, est plongée dans le coma. Koichi, son fiancé, rejoint un programme médical tout neuf qui lui permettra de pénétrer dans les pensées de sa compagne. Comment va se dérouler cette rencontre et surtout, Koichi est-il vraiment là où il croit être ?

CRITIQUE :

Kiyoshi Kurosawa est l'un des réalisateurs japonais les plus connus en Occident. En effet, ses films ont par exemple souvent été sélectionnés au Festival de Cannes, *Tokyo Sonata* repartant par exemple en 2008 avec le Prix du Jury dans la catégorie *Un certain regard*. Alors qu'il avait commencé en tournant des Séries B, il est devenu au fil du temps, un réalisateur que l'on peut qualifier de plus « sérieux ». Avec Kore-Eda, Miike, ou Kawase, il fait partie de ces metteurs en scène japonais qui arrivent à promouvoir un cinéma qui a souvent du mal à dépasser le cadre des festivals pour toucher un plus vaste public. Ainsi, quand un long métrage venant de ce pays connaît une distribution plus qu'honorable (65 salles à travers la France, ce qui n'est pas énorme, mais constitue déjà un bon

début pour ce genre de films), on se dit que, forcément, il y a un intérêt tout particulier et qu'il va donc falloir s'y pencher de près et aller voir sur pièce ce que ça donne. En plus, sur le principe, c'est un long métrage qui était plutôt attirant car cette histoire me faisait à la fois penser à *Inception* (rien que ça) pour son côté entre réalité et rêve mais aussi et surtout à un auteur que j'adore, Haruki Murakami. En effet, les histoires de ce dernier se trouvent toujours entre le monde réel et des mondes plus ou moins imaginaires, sans que la frontière soit toujours facile à établir. A première vue, donc ce *Real*, adaptation d'un livre, avait tout pour plaire. Mais, personnellement, je n'ai pas vraiment réussi à accrocher. Même si je reconnais sans peine la qualité du projet dans son ensemble, jamais l'histoire de ce film n'a réussi à m'emmener avec elle ou ne m'a ému. *Real* n'est donc pas dénué de qualité mais c'est un long métrage qui m'a laissé relativement froid et, par moments, assez interloqué...

C'est surtout un film qui ne ressemble à pas grand-chose d'autre car, si c'est avant tout une très belle histoire d'amour, c'est un long métrage qui part dans de multiples directions et qui aborde beaucoup de thèmes et dans des styles assez différents. De telle sorte que l'on a du mal à vraiment s'y retrouver parfois et que *Real* semble toujours sur un fil, pas loin de plonger dans le grand n'importe quoi. En ce sens, la dernière demi-heure est un parfait condensé puisque une vraie émotion côtoie de très près des séquences pas loin d'être grotesques. C'est donc un mélange des genres que j'ai eu vraiment du mal à appréhender et qui, au bout d'un moment, a fini par un peu me lasser. Ce qui est assez impressionnant, c'est la manière dont le film commence : une séquence pour nous montrer l'amour des deux personnages, avant de passer directement un an plus tard où la situation a radicalement changé, même si cet amour est toujours présent : Atsumi est dans le coma et, grâce à un procédé révolutionnaire, on va pouvoir rentrer avec son compagnon Koichi dans ses pensées. C'est en ce sens que l'on peut voir un rapport avec *Inception* même si, ici, la frontière entre la réalité et le rêve est assez clairement délimitée, au moins jusqu'à la grosse surprise qui fait basculer le film dans sa deuxième partie. Cela est marqué à la fois par le passage inévitable dans la machine, mais aussi par une esthétique à peine différente dans le traitement de l'image (avec notamment cette brume omniprésente). Certaines séquences sont très belles, avec un côté incroyablement poétique, notamment lorsqu'ils se retrouvent tous les deux dans la nature. Mais, dans l'ensemble,

je n'ai pas complètement été conquis par l'esthétique du film qui, à certains moments, est beaucoup plus discutable, notamment quand on passe des sortes d'hologrammes au dinosaure...

On peut aussi dire la même chose sur la façon dont *Real* est construit. C'est évidemment l'histoire d'amour assez dingue entre Atsumi et Koichi qui fait avancer l'intrigue mais le long métrage se permet aussi d'aborder de nombreuses autres questions, comme, par exemple, celle de la création artistique (qu'est-ce qui pousse à dessiner ? quelle est la place du passé et de l'inconscient dans le processus de création ?). Il y a aussi toute une référence assez claire à Fukushima et au désastre provoqué à ce moment. Ainsi, l'ensemble est parfois un peu trop confus et pas forcément évident à réellement saisir dans sa globalité. C'est comme si le réalisateur avait voulu mettre trop de choses et qu'il ne savait pas toujours bien comment inclure toutes ses idées, pas inintéressantes, mais qui ne peuvent pas forcément se surajouter les unes aux autres de cette manière. De plus, en abordant autant de questions, il ne peut pas vraiment y répondre et nous laisse donc un peu sur notre faim et presque déçus... Pour ce qui est de l'interprétation, il est toujours compliqué de juger la prestation des acteurs asiatiques, car, si ça ne tenait qu'à moi je ne les trouverais ni très justes ni très crédibles mais, connaissant un peu la façon de se comporter des Japonais, assez loin de la nôtre, ils jouent sans doute plutôt bien leur partition, dans ce qu'ils ont à faire. Mais même si ce couple ne fonctionne pas trop mal, je n'ai jamais senti l'alchimie qui aurait pu me faire complètement adhérer à ce film. En fait, c'est un peu ça le souci global : il y a beaucoup de choses que j'aurais aimé apprécier davantage mais trop de défauts m'en empêche véritablement et me laissent finalement un peu à la porte...

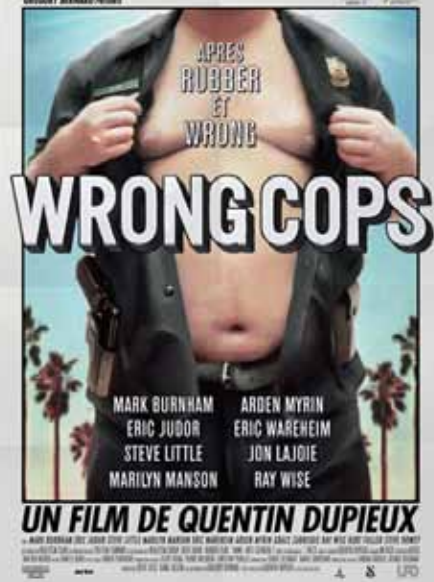
VERDICT :

Toujours à mi chemin entre l'expérimentation et la poésie, entre les jolies scènes et le n'importe quoi, *Real* n'a jamais réussi à me séduire complètement. Il n'en reste pas moins une belle histoire d'amour, plutôt originale et dont certaines séquences ressortent du lot.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

CERTAINES SÉQUENCES



WRONG COPS

Quentin DUPIEUX

Date de sortie : 19-03-2014 Vu le : 31-03-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: INCLASSABLE

HISTOIRE :

A Los Angeles, on suit les aventures d'une brigade de police, avec, en particulier Duke qui, sur son temps de travail, passe plus de temps à dealer de l'herbe et écouter de la musique que vraiment faire son travail. Quand un homme qu'il croyait mort se retrouve en fait vivant dans son coffre, les choses vont se compliquer...

CRITIQUE :

Avec Quentin Dupieux, la France tient sans doute l'un des réalisateurs les plus barrés que l'on trouve actuellement sur la planète cinéma, au-delà du fait qu'il soit aussi, sous le nom de scène de Mr Oizo, un compositeur de musique électronique assez reconnu... Pour annoncer la couleur, son premier long métrage, tourné en 2001, s'appelait *Nonfilm*. Tout un programme... Depuis, il a réalisé trois autres longs métrage. Il y a d'abord eu *Steak*, film qui avait pas mal fait parler lors de sa sortie, notamment du fait que la critique s'était clairement séparée en deux avec, pour défendre le film, ceux que l'on n'attendait pas forcément sur ce terrain-là (*Chronic'Art* ou encore *Les cahiers du cinéma*). Puis, ça a été au tour de *Rubber*, qui n'est rien d'autre que l'histoire d'un pneu meurtrier et, enfin, *Wrong*, qui mettait encore en scène son acteur favori, Eric Judor, et une tripotée

de comédiens assez peu connus chez nous. Bien que j'en avais beaucoup entendu parler, je n'étais encore jamais allé voir l'un de ses films, à la fois parce que leur distribution est souvent minime mais aussi un peu par peur de ne pas accrocher du tout. Visiblement, avec Quentin Dupieux aux manettes, c'est un peu du tout ou rien pour le spectateur : soit il accroche d'entrée et trouve le film génial, soit il déteste. C'est plus compliqué de trouver un avis vraiment nuancé sur chacun de ses longs métrages. Il aura donc fallu attendre sa cinquième réalisation pour que je me décide à aller me faire ma propre idée du phénomène. Ce *Wrong Cops*, en plus d'être tourné avec une bonne partie des acteurs que l'on trouve précédemment dans *Wrong* est une coproduction américaine qui se déroule à Los Angeles. C'est donc une sorte de passage pour lui du côté américain même si son film n'a rien à voir du tout avec les standards hollywoodiens. Il n'a même à voir avec pas grand-chose et c'est bien là sa particularité.

Il faut dire que si quelqu'un cherche du sens avec ce film, il va vraiment être déçu car si de *Wrong Cops*, on ne devait retenir qu'une seule particularité, c'est bien son côté totalement absurde et, justement, vide de sens. Que ce soient les personnages (ces flics sont tous aussi barrés les uns que les autres), les situations dans lesquels ils se trouvent ou leur manière d'interagir, absolument rien n'a de sens. S'il y a bien un fil rouge tout du long (parce qu'en tant que spectateur, on veut absolument en trouver un), on assiste bien plus à une succession de séquences parfois sans queue ni tête et, surtout, sans rapports avec la précédente. On suit ainsi cinq ou six flics qui font tout sauf leur métier. L'un refourgue de la drogue, un autre essaie de composer une musique, un troisième profite de sa position pour reluquer les jeunes femmes. Bref, ce ne sont pas les flics les plus professionnels qui soient... Dans toutes ces scènes, certaines sont réussies, notamment ce passage avec Marilyn Manson ou encore cet entretien dans la maison de disques mais d'autres me sont complètement passées au-dessus de la tête. Ce qui est assez étonnant, c'est l'ambiance qui découle de cet objet cinématographique pas toujours identifiable. En effet, on ne rit jamais vraiment à gorge déployée mais c'est plutôt un certain rire jaune qui est présent (ou parfois, pas de rire du tout). C'est notamment dû à des personnages dont on se demande à tout moment s'ils sont complètement débiles ou si ce sont de vrais psychopathes sans foi ni loi (ce qui est bien le comble pour des

flics). La réponse tient sans doute un peu des deux, même si, là encore, trouver un sens dans le comportement de ces policiers est sans doute une entreprise plus vaine qu'autre chose.

Les acteurs, souvent inconnus s'inscrivent parfaitement dans cette ambiance loufoque et lui donnent même vraiment du corps. On doit accorder une mention spéciale à Mark Burnham, excellent en flic ripou et nerveux sur les bords ainsi qu'à Eric Warenheim, génial dans le rôle de ce policier pervers. Eric Judor, lui, interprète le personnage qui est sans doute le plus différent de la bande : persuadé de tenir un bon son, ce borgne est totalement désarmant et presque touchant par moments. Un mot, enfin, sur cette apparition lunaire de Marilyn Manson, démaquillé et jouant une sorte de grand ado abusé par l'un des flics. Son personnage dit pas mal de choses de ce qu'est le film... *Wrong Cops*, c'est ainsi un long métrage vraiment étrange qui cumule un nombre non négligeable de petits plaisirs, dispersés ci et là et qui, mis bout à bout, ne parviennent pas à former un tout qui se tienne vraiment. Même si je ne me suis jamais véritablement ennuyé, ce film ne m'a jamais enchanté, loin de là. Sans doute suis-je trop rationnel pour vraiment apprécier un tel niveau d'absurdité ? Vous aurez donc compris que ce n'est pas un long métrage dont je peux dire que je l'ai complètement détesté ou adoré, m'inscrivant ainsi un peu en contradiction avec tout ce que j'avais pu entendre sur Quentin Dupieux et son œuvre. C'est certain que c'est un cinéma tellement marqué, et même radical, que ça ne peut pas laisser vraiment indifférent. D'ailleurs, quelques personnes ont quitté la salle pendant la projection. Et pourtant, visiblement, c'est le film le plus « rangé » de son metteur en scène. C'est pour dire... Ca ne m'a en tout cas pas donné plus envie que cela de me plonger dans la filmographie du phénomène même si c'est bien que certains continuent à faire un cinéma aussi décalé qui est une preuve de la vitalité du Septième Art et de tout ce que l'on peut faire avec une caméra et des acteurs...

VERDICT :

Totalement vide de sens, *Wrong Cops* est un long métrage qui ne ressemble à aucun autre. Enchaînant des passages réussis et du très grand n'importe quoi, tout cela avec des acteurs en très grande forme, ce film ne m'a pas enchanté, même si je reconnais sans peine son côté original et par moments, assez drôle.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

MARK BURNHAM ET ERIC WAREHEIM



AVRIL

<i>LA CRÈME DE LA CRÈME</i>	110
<i>NEBRASKA</i>	112
<i>BARBECUE</i>	114
<i>APPRENTI GIGOLO</i>	116
<i>NOÉ</i>	118
<i>DIVERGENTE</i>	120
<i>TOM À LA FERME</i>	122
<i>UNE PROMESSE</i>	124
<i>BABYSITTING</i>	126
<i>QU'EST-CE QU'ON A FAIT AU BON DIEU ?</i>	128
<i>NIGHT MOVES</i>	130
<i>96 HEURES</i>	132
<i>STATES OF GRACE</i>	134
<i>THE AMAZING SPIDER-MAN 2 : LE DESTIN D'UN HÉROS</i>	136

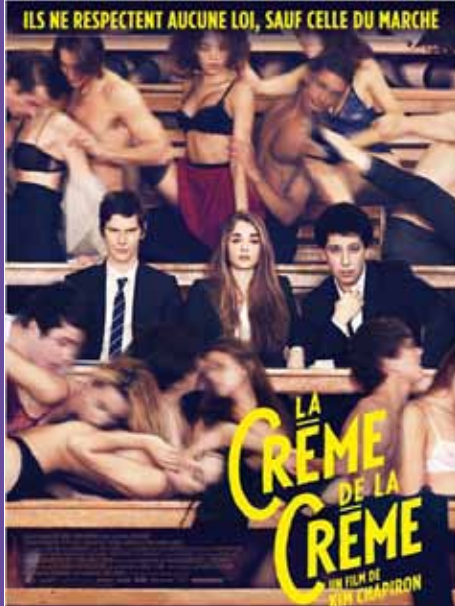
LA CRÈME DE LA CRÈME

Kim CHAPIRON

Date de sortie : **02-04-2014** Vu le : **02-04-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Trois jeunes élèves d'une école de commerce se disent qu'ils peuvent appliquer les lois du marché aux relations entre garçons et filles au sein de leur établissement. Ils montent ainsi un réseau de prostitution pour les riches élèves de cette école où se forme « la crème de la crème »...

CRITIQUE :

Ayant connu dans une vie antérieure (mais pas si lointaine) ceux que l'on appelait les Prépa HEC et ayant de la famille proche qui a pratiqué ces grandes écoles de commerce (qu'il faut appeler Business School pour être tout à fait in), le nouveau film de Kim Chapiron ne pouvait que m'intéresser pour son sujet de départ. Cela était renforcé par le fait que j'avais vraiment apprécié le précédent film de ce jeune metteur en scène. Dog Pound était une véritable plongée, presque sous forme de documentaire, au cœur d'une prison pour adolescents aux Etats-Unis. C'était intense, filmé de manière extrêmement précise et ça dévoilait un acteur assez formidable que je pensais revoir plus rapidement dans de bons films mais qui s'est un peu fait oublier depuis (du nom d'Adam Butcher)... Une nouvelle fois, *La crème de la crème* parle de cette fin d'adolescence et de ce

passage à l'âge adulte mais dans un milieu totalement différent puisqu'il s'agit de ces fameuses grandes écoles, objets en France de fantasmes autant que de controverses. Ici, la référence à HEC, la plus connue d'entre elles, est à peine voilée puisque les décors ressemblent fortement au campus de Jouy-en-Josas. Pourtant, ce n'est pas là-bas que ça a été tourné puisque l'école a refusé et a décidé de ne faire aucun commentaire sur la sortie du film, ce qui, d'une certaine manière, montre bien qu'elle est un peu gênée aux entournures. Car, avec ce film, Kim Chapiron, plonge vraiment le spectateur au cœur de l'établissement où la vie à côté des cours est clairement plus importante que celle qui se déroule dans les amphithéâtres et que l'on ne voit presque jamais. Mais, ce qui est un peu embêtant, c'est que ce *La crème de la crème* est en fait un peu mou et manque à la fois de rythme mais aussi d'un discours un peu plus clair. Et c'est étrange car, justement, le film précédent de Chapiron était justement vraiment percutant tant dans la forme que dans le fond.

Ce qui est donc intéressant avant tout dans ce film, c'est le fait de plonger avec les personnages au cœur d'une grande école avec toutes ses contradictions dont la principale est la suivante : les meilleurs élèves sont recrutés après une sélection intense mais ceux-ci sont surtout là pour faire la fête et s'amuser autant qu'ils le peuvent. Finalement, ce n'est pas tant les cours qui les intéressent mais plutôt le fait de pouvoir être entre eux et la possibilité de se créer un réseau. Le principe nous est très vite expliqué par un des élèves lui-même qui, pour le coup, est un peu en dehors de ces groupes (symbolisés par des polos). C'est à partir de là que les trois élèves vont construire leur « business ». Et ce qui est totalement dingue, c'est cette manière qu'ils ont de le faire en dehors de toute considération morale ou éthique mais plutôt comme une simple application de modèles économiques qu'ils reproduisent fidèlement sur les relations filles/garçons (offre, marché...). Ainsi, on a droit à quelques passages de dialogues à la fois savoureux et qui font quand même peur car tout cela est expliqué dans des termes totalement déshumanisés. C'est donc du cynisme à l'état pur et le personnage de Louis, fils de la bourgeoisie versaillaise et élève typique de ce genre d'écoles, est terrible et même répugnant par moments. Car *La crème de la crème* montre aussi de manière très claire la façon dont ces écoles sont en fait peuplées d'une seule et unique population (globalement celle de l'ouest parisien) et qu'il est presque impossible de se faire une

place au milieu de celle-ci quand on n'est pas issu de ce milieu. Les inégalités, le refus de la différence et un cynisme généralisé sont vraiment décrits comme des fondements de cette petite société. Est-ce que c'est vrai ou y'a-t-il de l'exagération de ce côté-là ? Je ne sais pas... Peut-on parler d'un film générationnel ? C'est peut-être le cas mais, personnellement, j'espère et je crois que tous les jeunes ne sont pas comme ça, sinon, il y a du souci à se faire pour l'avenir (mon côté vieux con ressort parfois)...

Ainsi, tout ce long métrage en dit finalement plus sur l'ambiance de l'école en elle-même que sur ce que font vraiment les trois personnages, à savoir l'organisation d'un réseau de prostitution. Toute cette partie est bien sûr traitée mais je ne trouve pas que ce soit forcément bien fait car le scénario passe très vite sur de nombreux aspects, sans donner beaucoup d'explications. Ce qui est en fait assez gênant, c'est le côté très caricatural de chacun des personnages qui composent cette équipe. Le scénario ne s'embarrasse pas de longues scènes pour nous faire comprendre qui ils sont et un tel déterminisme (la scène chez Kelly est terrible) est parfois gênant et m'a empêché de m'attacher vraiment à chacun d'entre eux, d'autant que je n'ai pas trouvé leurs interprètes exceptionnels. Alice Isaaz, est ainsi assez agaçante car même si elle joue pas mal le côté mystérieux de son personnage (à la fois très dure mais révélant quelques failles), elle a surtout tendance à toujours faire la même tête. Dans sa mise en scène, Kim Chapiron s'en sort plutôt pas mal, avec quelques passages assez impressionnants (notamment au cours des fêtes) et un usage de la musique assez dingue (mélanger Sardou, Taha et Justice de cette façon, c'est osé). J'ai quand même été beaucoup moins impressionné par cette réalisation que celle de son film précédent. Il y a surtout pas mal de séquences qui ne servent pas à grand-chose, comme toute cette scène où les trois personnages centraux se droguent avec de la MDMA. C'est très long, ça n'apporte absolument rien au propos et on a plus l'impression que ça sert à remplir un trou narratif qu'autre chose. Ainsi, on trouve quelques longueurs au cœur du film, qui démontrent que le sujet n'est pas forcément pris à bras le corps pendant l'heure et demie du long métrage. La fin, elle, est finalement assez bizarre et pas très satisfaisante, comme si le film ne savait plus vraiment où aller. L'ensemble me laisse donc un goût amer car j'ai vraiment l'impression qu'il y avait la possibilité de faire bien mieux...

VERDICT :

Le sujet, pourtant intéressant à la base, n'est pas forcément traité au mieux, notamment du fait d'un scénario qui, tout en étant trop caricatural, oublie pas mal d'éléments. Ca reste quand même pas si mauvais, notamment grâce à une réalisation dans l'ensemble soignée.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LES SCÈNES DE FÊTE



NEBRASKA

Alexander PAYNE

Date de sortie : 02-04-2014 Vu le : 03-04-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Persuadé qu'il a gagné un million de dollars à une loterie, Woody, un vieil homme réussit à convaincre son fils de venir avec lui pour traverser le Midwest américain et récupérer cette récompense. Ils passeront alors par le lieu où a grandi Woody. S'y déroulera une grande réunion de famille...

CRITIQUE :

Après une escapade en Californie (*Sideways*) et surtout à Hawaï (*The Descendants*), voici qu'Alexander Payne revient dans son état d'origine pour tourner son nouveau film, sur un scénario qu'il avait dans les cartons depuis une dizaine d'années. Et pour faire les choses vraiment correctement, il donne même le nom de cet état du Midwest américain à son long métrage. Il faut dire que le paysage autant que l'ambiance générale qui habite ces contrées auront une importance sur ce qui va se dérouler. Personnellement, j'avais été assez déçu par son film précédent (*The Descendants*, donc) que j'avais trouvé sans grand intérêt et presque un peu poussif par moments. Il avait néanmoins au moins deux grands mérites : celui de révéler au grand public Shailene Woodley qui, depuis, a prouvé qu'elle était bien l'un des plus solides espoirs pour les années à venir et

celui de donner un vrai grand rôle dramatique à George Clooney, qui prouvait ainsi qu'il pouvait faire autre chose que des pubs pour une célèbre marque de café, ce dont on pouvait commencer à douter. *Nebraska* a été primé à Cannes l'an dernier, puisque Bruce Dern, l'acteur principal, est reparti avec un Prix d'interprétation masculine, alors que les Oscars ont aussi fait la part belle à ce long métrage avec pas moins de six nominations, parmi les plus prestigieuses (film, réalisateur, acteur, second rôle féminin, scénario et photographie). Une place dans le Top 10 de l'année de l'American Film Institute (dont j'ai donc vu avec ce dernier la totalité de la liste) est même venue couronner le tout. Je m'attendais donc à un film de qualité, et j'ai quelque peu été déçu car, si on ne peut pas dire que ce soit raté, l'ensemble est finalement assez pauvre et sans grand intérêt. Pas de quoi en tout cas soulever les foules...

Du point de vue de la forme, Alexander Payne utilise le noir et blanc. S'il n'y a pas grand-chose à en redire tant il est bien géré techniquement, il m'a plus interrogé sur sa réelle utilité. En effet, si ce n'est à donner un côté un peu carte postale à l'ensemble (notamment lors des séquences où les deux personnages sont en voiture et traversent ce Midwest fait de routes droites et de plaines à perte de vue), cette forme ne sert aucunement le récit. Bien sûr, c'est un choix de mise en scène qu'il faut respecter et utiliser le noir et blanc ne répond pas toujours à une logique « rationnelle » mais, quand même, je préfère comprendre et être en mesure de m'expliquer un tel parti-pris. Là, j'ai un peu du mal... Peut-être est-ce pour renforcer davantage le côté extrêmement mélancolique qui traverse tout le film ? Car Alexander Payne est tout de même doué pour donner un vrai ton à son long métrage. Celui-ci est notamment apporté par ce personnage central du père qui est en décalage : il ne comprend plus tout ce qui passe autour de lui et semble perdre ses repères (un peu comme le personnage interprété par Clooney dans *The Descendants*, d'ailleurs). Bruce Dern est quand même très bon pour l'interpréter, bien que sa prestation ne m'ait pas non plus bouleversée. Mais si ce père est évidemment perdu, ce n'est en fait pas beaucoup mieux pour ce fils qui l'accompagne dans son voyage : lui vient de perdre sa copine, fait un job qui ne l'intéresse pas et est donc aussi à un tournant de sa vie. C'est ainsi un personnage que j'ai trouvé intéressant, car

un peu plus en nuances que le père. Et il est solidement interprété par Will Forte. Si le voyage qu'ils vont entreprendre est avant tout vu comme une opportunité pour le père, ce ne l'est donc pas moins pour son fils.

Ainsi, ce *road-movie* se transforme bien plus en un drame familial, renforcé par le fait que tout le monde finit par se retrouver dans un grand déjeuner avec cousins, oncles et tantes, qui est précédé par une scène mémorable où tous les hommes regardent ensemble une partie de baseball (visiblement). A ce moment-là, *Nebraska* change un peu de ton et c'est notamment le personnage de la femme/mère qui est un vrai déclencheur. En effet, bien plus que son mari qui est un peu éteint, elle est une vraie boule de nerfs qui dézingue à tout va et qui n'hésite pas à remettre Woody à la place que lui-même n'arrive plus à se trouver. Sinon, tout le reste de la famille est montrée comme assez désastreuse puisque la seule chose qui intéresse tout le monde, c'est ce fameux million qui devrait arriver sur le compte en banque de Woody et que chacun voit comme une opportunité de réclamer une ancienne dette qui n'existait sans doute pas. D'ailleurs, l'ensemble du long métrage n'est pas tendre avec ce Midwest américain, montré comme un peu en dehors du monde et peuplé de rapaces qui viennent rôder autour de Woody dès qu'ils apprennent qu'il y a un million en jeu... L'ancien ami est ainsi particulièrement gratiné et finit par se faire remettre les idées en place... Mais ce qui est un peu gênant, c'est que l'on ne sait jamais où va véritablement le film puisque ce n'est pas facile d'analyser réellement les motivations d'Alexander Payne avec celui-ci. C'est sans doute l'amour d'un fils pour son père qui est le plus prégnant mais cette problématique met un peu trop de temps avant de réellement émerger. Reste une musique assez formidable et parfaitement dans le ton, à laquelle on se raccroche parfois, quand ce qui est à l'écran est de peu d'intérêt. C'est déjà ça mais ça ne suffit pas à faire vraiment décoller un film dont on a l'impression qu'il se cherche plus qu'autre chose.

VERDICT :

***Nebraska* est un joli film, bien interprété, propre dans sa réalisation et à la musique adaptée et réussie. Mais ça ne parvient jamais à vraiment décoller, notamment parce qu'on ne voit pas bien où le réalisateur veut vraiment en venir...**

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LA MUSIQUE



BARBECUE

Eric LAVAINE

Date de sortie : **30-04-2014** Vu le : **08-04-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Alors que sa vie ronronne, Antoine, tout juste cinquantenaire, subit un infarctus qui va l'obliger à « faire attention ». Mais lui a justement le sentiment de trop avoir pris soin de lui jusque-là et va décider de changer radicalement. Mais l'impact sur ses proches, et notamment son groupe d'amis, ne sera pas neutre...

CRITIQUE :

Eric Lavaine commence à bien s'installer dans le paysage de la comédie à la française. En effet, après quatre films qui ont connu plus ou moins de succès, voici qu'il en sort un cinquième qui, avec son casting très costaud et plutôt hétéroclite sur le papier (un mix entre comiques très populaires, acteurs considérés comme plus « sérieux » et seconds rôles plus discrets), s'avance comme l'un des gros événements de ce deuxième trimestre au cinéma. C'est le type de films qui peut, pourquoi pas, faire un score plus qu'honorable au box-office. Personnellement, je n'ai vu qu'un seul des précédents longs métrages de ce réalisateur (*Incognito*) et j'avais trouvé cela tout ce qu'il y a de plus honnête : pas transcendant mais permettant de passer un bon moment et de rigoler un peu. Pour être honnête, je n'attendais pas énormément de ce *Barbecue*, d'abord parce que les dif-

férentes bandes annonces que j'avais pu voir ne m'inspiraient pas beaucoup et ensuite parce que le principe du film de potes est un peu devenu en quelques années le genre à la mode et sur lequel tous les scénaristes et réalisateurs semblent travailler, comme si c'était une valeur sûre. Bien sûr, tous ne se ressemblent pas complètement non plus, mais, là, tout de même, on peut très sérieusement penser au film *Les Petits mouchoirs* avec lequel on retrouve certains points communs dans l'histoire globale : bande de potes quarantenaires/cinquantenaires, problèmes de couples, vacances tous ensemble, ... J'avais un peu peur que l'on assiste à la même chose avec ce *Barbecue*. Si ce n'est pas complètement le cas, il n'en reste pas moins que c'est une comédie qui a du mal à vraiment séduire, malgré le fait qu'elle soit en partie tournée à Lyon, ce qui est assez drôle. D'ailleurs, à la fin de la séance, où se trouvait presque toute l'équipe du film, Lambert Wilson m'a demandé rapidement si le film était « satisfaisant ». Je le cite textuellement car j'ai trouvé l'adjectif à la fois assez incongru sur le moment mais, en y repensant bien, c'est en fait sans doute le terme qui convient le mieux. Oui, c'est vrai que c'est un film correct, mais pas beaucoup plus...

Pourquoi peut-on dire de *Barbecue* qu'il est satisfaisant ? Avant tout parce qu'il réserve un bon nombre de situations assez drôles et de répliques qui font mouche. Dans une comédie, c'est ce qu'on attend avant tout et, honnêtement, là, il y en a une bonne dose. Ce n'est jamais un rire franc et massif mais plutôt un grand nombre de sourires qui nous arrivent tout au long du film. De ce côté-là, le contrat est largement rempli. Mais le souci, c'est que toutes ces scènes et ces dialogues amusants ne sont pas forcément coordonnés du mieux possible. En effet, *Barbecue* pêche du côté du scénario car, plus qu'à un véritable film, on a l'impression d'assister à une succession de petits sketches qui permettent à chacun des personnages de faire le show les uns après les autres. C'est toujours un peu le souci avec ces films chorals qui doivent donner une place à chacun, parfois un peu au détriment de la globalité, surtout quand des personnalités comme Dubosc et Foresti doivent s'exprimer. D'ailleurs, l'ensemble manque ici clairement de cohérence même si certains fils sont tirés tout du long (l'histoire d'endettement de l'un ou les soucis de couple de deux autres). Cela vient sans doute aussi de personnages qui sont bien trop caricaturaux pour que l'on s'y attache vraiment. En effet, chacun dans leur genre (le *looser*, le rigide un peu lourd, la

fofolle,...), ils sont tous particulièrement marqués et ne se déparent à aucun moment de leur personnage bien particulier. D'ailleurs, les acteurs jouent un peu leur partition habituelle sans trop se donner la peine d'aller plus loin. C'est le cas par exemple d'un Guillaume de Tonquédec qu'on a souvent l'impression de voir dans le même rôle que dans *Fais pas ci, fais pas ça*. Et puis, le scénario ne fait pas l'économie de tous les passages obligés de ce genre de films : les gaffes qui révèlent les erreurs du passé, le repas où on se dit tout, les réconciliations,... De ce côté-là, il n'y a aucune surprise à attendre et on voit même venir de très loin beaucoup d'éléments qui ne font pas beaucoup pour rendre ce long métrage moins banal dans ce qu'il montre et ce qu'il dit. Tout cela fait de ce *Barbecue* un film certes plaisant, devant lequel on passe un moment agréable, mais que l'on ne peut considérer comme une grande comédie. Il manque à peu près tout pour ce que ce soit le cas...

VERDICT :

Même si c'est par moments assez drôle, il n'y a pas de quoi s'extasier devant une comédie au scénario trop basique et caricatural. C'est donc un *Barbecue* juste à point mais qui manque un peu de saveur pour que l'on se régale véritablement.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

CERTAINS DIALOGUES SAVOUREUX

APPRENTI GIGOLO

John TURTURRO

Date de sortie : 09-04-2014 Vu le : 09-04-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE



HISTOIRE :

Lui est libraire, l'autre fleuriste. En plus d'être amis, ces deux là ont aussi quelques problèmes d'argent. Quand le premier propose au second de se prostituer, celui-ci refuse catégoriquement. Mais pas si longtemps que cela...

CRITIQUE :

Bien que sa carrière de comédien soit bien remplie, notamment chez les frères Coen qui l'apprécient visiblement beaucoup, on ne peut pas dire que John Turturro soit l'acteur le plus connu à Hollywood. Ces derniers temps, il avait même un peu disparu, si l'on met de côté son rôle récurrent dans la série *Transformers*. C'est en fait que le bonhomme est aussi réalisateur et qu'il a visiblement pas mal travaillé à l'écriture et à la mise en scène de son nouveau film. Et ce long métrage a déjà quelque chose d'original et de très rare dans son casting puisque, en effet, l'un des rôles principaux est tenu par Woody Allen en personne, lui qui tourne

très rarement dans des films faits par d'autres. En même temps, avec son propre long métrage annuel, on se demande comme il trouve encore le temps de participer à celui d'un autre... D'ailleurs, le reste du casting est lui aussi plutôt détonnant puisqu'on trouve Turturro lui-même, Vanessa Paradis, dont c'est le premier rôle en anglais, Liv Schreiber, Sharon Stone ou encore Sofia Vergara, star de la télévision (grâce à *Modern Family*). Tout cela au service de ce qui s'annonce à première vue comme une comédie ressemblant beaucoup à celle que peut faire Woody Allen lui-même. Le sujet de départ – la prostitution masculine – est à la fois assez original tout en faisant quand même un peu peur car c'est typiquement le genre de thème qui, mal traité, peut vite s'avérer très compliqué à gérer, avec grand risque de sombrer dans le vulgaire... John Turturro, également scénariste ici, ne connaît pas vraiment ce problème car, assez vite, il détourne quelque peu le point initial de son scénario pour aller, plutôt que vers une pure farce, vers une sorte d'étude de genre. Ce n'est pas toujours fait avec la plus grande adresse, mais, au moins, cela donne à ce long métrage un ton assez unique.

Car *Apprenti gigolo* est un drôle de film, pas toujours facile à vraiment appréhender car il ne cesse de se recomposer à mesure qu'il se dévoile. Le scénario ne perd pas de temps pour installer ce qui va faire basculer le récit : dès la première scène, la proposition est lancée par Murray et cinq minutes plus tard, elle est acceptée par Fioravante. L'enjeu ne se trouve pas du tout dans les questions éthiques ou morales qui peuvent être posées. Ainsi, ça débute comme un vaudeville avec ce personnage de mac un peu fou sur les bords, le tout nouveau prostitué qui prend sa tâche à cœur et ses riches clientes, qui sont visiblement satisfaites de la prestation. On se demande alors un peu comment le film va pouvoir se construire uniquement là-dessus et John Turturro a justement l'intelligence de modifier l'angle en introduisant le personnage de cette veuve juive ultra-orthodoxe (au point qu'elle cache ses cheveux à la vue de tous). Murray la voit comme une cliente potentielle mais sa relation avec Fioravante va être finalement très différente et elle va tous deux les transformer. Et là le film change alors clairement de ton puisque l'humour n'est plus recherché mais on prend plutôt le temps de voir cette relation se construire, sous les yeux d'un policier de la communauté juive, amoureux de la veuve, et qui ne sait plus bien quoi faire. Dans le rôle de cette veuve, Vanessa Paradis est vraiment pas mal et fait passer beaucoup d'émotions. Si je dis ça, alors qu'on ne peut pas dire que je sois son plus grand fan, c'est vraiment qu'elle joue bien... Son duo avec un Turturro plutôt bon lui aussi fonctionne parfaitement. Ils ne se disent presque rien mais beaucoup de choses passent entre eux.

En contrepoint, on retrouve toujours le personnage de Murray, qui, lui, est là pour faire tourner la machine à humour du long métrage. C'est évidemment Woody Allen qui interprète ce personnage, dans une sorte de parodie de lui-même et de ses propres films : il ne fait que parler tout le temps et essaie toujours de se sortir de toutes les situations à la parlotte. Ainsi, *Apprenti gigolo* est une sorte de film un peu double, qui avance toujours avec ces deux aspects. Tout est en fait dans la différence que l'on remarque dès le début entre les deux personnages : l'un est volubile alors que l'autre est bien plus taiseux. Mais le souci majeur de ce film, c'est que ce que l'on peut considérer comme une comédie et l'autre côté plus dramatique ne se rencontrent pas vraiment mais on peut plutôt dire qu'ils ne font que cohabiter ensemble. Et, visiblement, John Turturro a un peu de mal à gérer au mieux cet aspect des choses. Il y a ainsi de vraies baisses de tension à certains moments, un manque global de tempo (alors que, pourtant, le jazz est omniprésent et devrait justement aider à rythmer davantage l'ensemble) et des moments moins intéressants que d'autres car s'intéressant à des détails parfois insignifiants. Il faut dire en plus que la mise en scène de Turturro ne propose rien d'exceptionnel et que certains éléments du scénario semblent un peu sortis d'on ne sait trop où... C'est dommage car c'est justement dans cette dualité au cœur même du film que se trouvaient la vraie originalité et l'intérêt d'*Apprenti Gigolo*. Il n'en reste pas moins que c'est un long métrage auquel il est difficile de ne pas trouver un certain charme, certes presque un peu désuet par moments, mais quand même...

VERDICT :

Un film qui, à partir d'un sujet à la limite du graveleux, s'en tire plutôt pas mal, notamment parce qu'il change assez vite de registre en quittant la pure comédie pour aller vers un drame plus intimiste. Le tout manque de tempo mais cet *Apprenti Gigolo* n'en garde pas moins un aspect par moments plutôt charmant...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA MANIÈRE D'ABORDER LE SUJET



NOÉ

Darren ARONOFSKY

Date de sortie : **09-04-2014** Vu le : **10-04-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'AVENTURE

HISTOIRE :

Alors que sur notre Terre règne violence et chaos, il ne reste que Noé et sa famille qui soient un peu à l'écart. Alors que Noé comprend qu'un déluge exceptionnel va s'abattre sur la terre, il décide de construire une Arche pour sauver toutes les espèces animales...

CRITIQUE :

Ah Darren Aronofsky... Tout un programme ! C'est en effet aujourd'hui l'un des réalisateurs le plus difficile à saisir tant, à travers sa filmographie, il est compliqué de trouver un vrai fil directeur. Si on ne parle que de ses trois derniers longs métrages, il n'y a quand même pas grand-chose à voir entre *The fountain*, *The wrestler* et *Black swan*. Surtout, ce sont des films qui ont des styles très différents entre la grandiloquence du premier, le côté très intime du deuxième et puis le mix des deux dans le troisième. Avec Aronofsky, on ne sait en fait jamais trop à quoi s'attendre... *Noé* est un projet qu'il porte depuis pas mal de temps et, pour la première fois, il a donc un budget très important (on parle de 130 millions de dollars) et

l'appui d'un grand studio (la *Paramount*). On se dit que cela va peut-être quelque peu calmer les ardeurs qu'il peut parfois avoir lorsqu'il s'emballe un peu dans sa réalisation. Peine perdue car cette adaptation d'une bande dessinée prouve encore une fois que ce metteur en scène est bien à part et qu'il est capable de faire des choses assez incroyables... Quand je dis ça ce n'est pas forcément si positif que cela car *Noé* ne m'a globalement pas convaincu. C'est pourtant vraiment le genre de films auquel on ne peut que reconnaître quelque chose : ce n'est pas un navet en bonne et due forme, il y a une vraie vision artistique, certaines séquences sont réussies... Mais, en même temps, les maladresses sont tellement nombreuses et le style visuel globalement si déplaisant que je ne peux pas dire que j'ai apprécié. C'est en tout cas un long métrage qui ne peut laisser indifférent et qui interroge sérieusement, et même longtemps après, car j'en suis encore à me demander si ne suis pas tout simplement passé un peu à côté du film en lui-même. C'est pour dire...

Au niveau de son thème, *Noé* a quelque chose d'universel car, pour toutes les grandes religions monothéistes, ce personnage existe et a une place importante dans les écritures. Pourtant, le film n'a pas été reçu avec les mêmes égards partout puisque certains pays musulmans l'ont même interdit de sortie. Je ne connais pas de manière suffisamment précise la Bible pour savoir quels sont les rapports entre les textes sacrés et l'histoire que nous conte Aronofsky ici. Honnêtement, j'ai l'impression qu'il y a un certain nombre de libertés qui sont prises, ainsi qu'une quantité d'éléments assez loufoques, mais on s'en moque de savoir si le film est fidèle à la Bible. Le metteur en scène nous livre une version et, en fait, assez vite, on comprend que ce *Noé* ressemble plus à une fable sur l'écologie et la protection de la planète qu'à une fidèle adaptation des textes sacrés. Et ce qui est particulièrement amusant dans cette vision, c'est la place accordée aux animaux. En effet, dans ce que l'on peut appeler la « mythologie collective », l'Arche de Noé, c'est avant tout fait pour que toutes les espèces puissent survivre. Et bien dans ce film, on les voit très peu puisqu'une fois qu'ils sont rentrés dans l'Arche, ils sont endormis (pendant presque un an, grâce à des herbes, hum...) et ils disparaissent complètement du paysage. Car, en fait, ce qui intéresse véritablement Aronofsky, c'est l'homme, et notamment son côté plus sombre. En effet, dans toute la deuxième moitié du film, il semble devenir un peu fou et devient pour sa famille plus un antagoniste qu'un personnage qui les aide. En ce sens, ce long métrage m'a fait penser à *Take Shelter*, autre film où, au sein de

la cellule familiale, le chef de famille devenait plus une menace qu'autre chose. Mais c'est bien le seul rapport que l'on peut trouver car, Darren Aronofsky, lui, est beaucoup plus grandiloquent que ne pouvait l'être Jeff Nichols.

En effet, pour le dire simplement, le metteur en scène ne fait ici pas les choses à moitié. En fait, on a vraiment le sentiment qu'il ne sait pas doser les différents éléments : quand il veut montrer quelque chose, il le fait à fond, avec toujours le risque que ça dépasse les limites de l'acceptable et verse bien plus dans le ridicule qu'autre chose. Et c'est le cas aussi bien dans le jeu d'acteurs (tous en font des tonnes, particulièrement Emma Watson) que dans toutes les séquences d'action ou celles qui se veulent plus intimistes. Jamais ce metteur en scène ne sera dans la retenue, c'est un fait. Et, si, parfois, ça peut passer, à d'autres moments, c'est particulièrement terrible. Il y a ainsi quelques passages qui sont plus que discutables, comme ce clip sur la création, absolument immonde. Mais cela côtoie de vraies séquences visuellement très réussies, comme peut l'être le moment où l'eau apparaît dans le monde. C'est un peu toujours le même paradoxe avec Aronofsky et il faut s'y faire, je crois, même si ça reste particulièrement agaçant. Mais, là, le souci, c'est que, globalement, l'esthétique dans laquelle s'inscrit Noé ne m'a pas beaucoup plus avec une photographie particulièrement sombre. Ça ressemble, en tout cas dans la première partie, à de l'*heroic fantasy* de bas étage, notamment avec ces bêtes de pierre un peu ridicules et cette musique (pas forcément très réussie) ultra-présente. Dans la deuxième moitié du film, après le déluge, on change de registre (plus vers le drame) mais le côté grandiloquent et sans aucune retenue du réalisateur est toujours présent et certaines séquences sont ainsi terribles. Mais, malgré tous ces défauts, on ne peut s'empêcher d'être quand même à la fois surpris et parfois assez estomaqué devant un tel spectacle qui mélange film d'aventure, réflexions philosophiques, drame,... C'est en fait du Aronofsky dans le texte, du genre qui passe ou qui casse. Pour moi, on atteint trop souvent la frontière qui sépare le sublime du ridicule...

VERDICT :

Avec Noé, Aronofsky signe un film assez unique et qui ne peut pas laisser indifférent. Personnellement, ça ne m'a pas enchanté : le côté grandiloquent et l'esthétique assez douteuse ont été trop durs à surmonter. Mais ça reste quand même un objet cinématographique loin d'être inintéressant.

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

CERTAINES SÉQUENCES



DIVERGENTE

Neil BURGER

Date de sortie : **09-04-2014** Vu le : **11-04-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: SCIENCE-FICTION

HISTOIRE :

Suite à une guerre terrible, la société a été divisée en cinq clans qui représentent autant de qualités. Beatrice arrive à l'âge où elle doit choisir la faction dans laquelle elle vivra. Un test doit l'aider mais celui-ci n'est pas concluant puisqu'elle se trouve être une Divergente et qu'elle sera traquée sans relâche par le gouvernement...

CRITIQUE :

Décidément, aujourd'hui au cinéma, on a l'impression de voir toujours un peu les mêmes films... Il faut dire que depuis cinq ou six ans, ce qui marche plutôt bien, ce sont les longs métrages d'un genre bien particulier et qui répondent à un cahier des charges très précis : il faut que ce soit l'adaptation d'une trilogie écrite par une femme, que cela se passe dans un monde proche du notre mais quand même différent sur plusieurs plans (une dystopie, pour dire les choses rapidement), qu'au milieu de tout cela, une jeune femme se découvre un destin extraordinaire, qu'elle mène une rébellion, qu'elle ait une histoire d'amour avec un camarade et qu'elle soit interprétée par une actrice des actrices qui s'est fait connaître avant dans des rôles plus « sérieux » et qui cherche par ces films une certaine notoriété auprès du grand public. Sur le principe, on se dit que c'est

une niche avec tellement d'éléments différents que rien ne peut se ressembler. Et pourtant,... Au moins trois films par an sortent exactement sur le même concept. Mettons un peu à l'écart *Twilight*, qui, bien qu'un peu différent, a tout de même lancé cette mode de ce que l'on peut qualifier de manière un peu brusque (mais pas si réductrice que cela) comme des films pour adolescentes. Depuis, *Hunger Games* a pris le relais avec le succès que l'on connaît alors que *Les Ames vagabondes* ou *The mortal instruments* ont connu plus de difficultés, notamment en France. Mais les studios sont toujours en quête de ce genre de sagas qui leur permettent de décliner leur histoire en trois ou quatre films, et donc à moindre coût, et qui sont destinées à un public particulièrement captif. Et c'est cette fois-ci *Divergente* qui s'annonce comme la nouvelle trilogie phénomène qui fera un carton dans les salles obscures après avoir triomphé sur papier. D'ailleurs, *Summit Entertainment* (studio à la pointe sur ce créneau) avait acheté les droits avant que le livre ne sorte... Et ça n'a pas raté puisque le démarrage américain s'est fait en trombe au box-office. C'est assez désolant car, cinématographiquement, ce *Divergente* ne vaut pas grand-chose...

Ce n'est pas tant que ce film est mauvais (c'est techniquement plutôt propre), mais c'est surtout qu'il n'y a presque rien à en dire tant on a la sensation de visionner une nouvelle fois quelque chose que l'on a déjà vu. En fait, quand on y pense, c'est un parfait mélange entre *Hunger Games* (pour ce monde divisé en différents clans) et *Les Âmes vagabondes* (par rapport à cette différence qui fait de l'héroïne un personnage à part et traqué). Il n'y a absolument aucune surprise et on voit tout arriver de très loin puisque les mêmes ficelles sont utilisées continuellement pour ce genre de longs métrages. En plus, il y a quelques longueurs assez dommageables. Là au milieu Shailene Woodley, actrice qui s'est jusque-là fait connaître dans des films indépendants (*The Descendants* ou *The spectacular now*) essaie de tirer son épingle du jeu. Bien qu'on sente qu'elle ait vraiment quelque chose, elle ne parvient pas à élever le niveau de *Divergente*. Quant au vrai rôle du réalisateur dans une telle production, on peut réellement s'interroger. En effet, si Neil Burger, qui est aux manettes ici, s'était fait repérer avec *L'illusionniste*, il n'a pas mis en scène d'autres longs métrages de qualité derrière. Ici, on a l'impression qu'il est seulement là pour exécuter de façon très scolaire les directives du studio afin que le « produit » (car là, honnêtement, on peut

parler comme cela) soit le plus proche possible de l'attente d'une base de fans pas bien difficile à convaincre (je suis méchant...). Alors, on ne peut pas vraiment le blâmer, surtout que là, mises à part certaines séquences pas très heureuses, il fait ce qu'il peut avec le matériel qu'il a et le peu de marges de manœuvre dont il dispose. Ceux qui sont plus à blâmer dans cette affaire, ce sont les studios qui mettent sur pied de tels projets. Mais, en même temps, ils sont quasiment certains de rentrer dans leurs frais, et même de faire beaucoup de profit. Les premiers chiffres leur donnent d'ailleurs raison et il est donc compliqué de leur en vouloir. Le seul moyen pour que de tels films ne sortent pas tous les quatre mois comme aujourd'hui, c'est de ne pas aller les voir, tout simplement. C'est donc la résolution que je prends, et ceci pour le bien de l'industrie du cinéma !

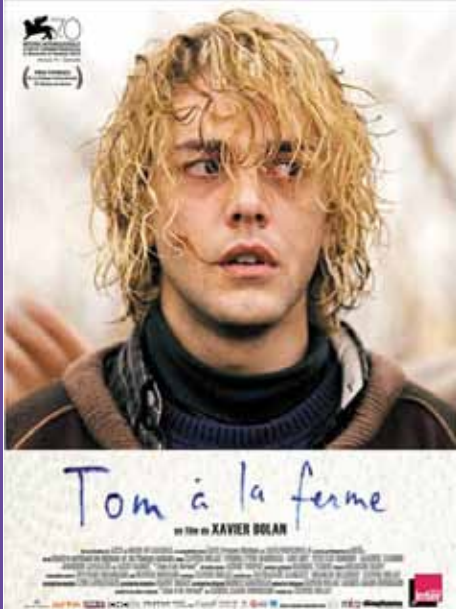
VERDICT :

Si vous voulez un film totalement calibré, où rien ne dépasse et où toute once de surprise est évincée, alors *Divergente* est fait pour vous. Ce n'est pas complètement raté, mais c'est juste qu'on a l'impression d'avoir déjà vu le même long métrage bien des fois. Pas grand-chose à signaler, donc...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

SHAILENE WOODLEY



TOM À LA FERME

Xavier DOLAN

Date de sortie : **16-04-2014** Vu le : **14-04-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Tom est un jeune publicitaire montréalais qui se rend dans la famille de son compagnon pour les funérailles de celui-ci. Mais, arrivé là-bas, il se rend compte que personne ne sait qui il est et qui était vraiment le défunt. Le frère aîné, Francis, semble quand même avoir une petite idée, ce qui ne le ravit pas...

CRITIQUE :

Xavier Dolan, c'est déjà une carrière assez fascinante alors qu'il n'a que vingt-cinq ans. En effet, *Tom à la ferme* est son quatrième film en tant que réalisateur, à un âge où, dans le milieu du cinéma, on est rarement derrière la caméra. Et ce n'est pas fini puisqu'il a pour projet d'être en capacité de pouvoir montrer son nouveau projet au prochain Festival de Cannes (dont la sélection sera annoncée tout bientôt). En plus, chacun de ses longs métrages a connu un vrai succès, notamment auprès de la critique, du premier *J'ai tué ma mère* à *Laurence Anyways*, en passant par *Les amours imaginaires*. Tout cela en s'offrant un énorme buzz en réalisant un clip ultraviolent pour le groupe Indochine. Bref, Xavier Dolan, c'est un peu le prodige du cinéma actuel, du genre tellement précoce que ça en

serait presque agaçant. Personnellement, je n'ai vu que son deuxième film et je ne l'avais pas beaucoup apprécié, trouvant surtout la mise en scène bien trop prétentieuse, comme si le réalisateur voulait absolument se donner un genre que son histoire ne lui permettait peut-être pas et qu'il voulait montrer tout ce qu'il savait faire (plutôt bien d'ailleurs, reconnaissons-le) avec une caméra. En somme, ce metteur en scène ne m'avait nullement impressionné et m'avait même un peu énervé. C'est un peu pour cela que je n'étais pas allé voir son film suivant. Mais, décidant que la période d'embargo était finie (elle ne fut donc pas bien longue), il était temps de donner une nouvelle chance au jeune québécois et voir ce qu'il était capable de faire pour la première fois avec une adaptation et donc une idée originale qui vient de lui. En effet, *Tom à la ferme* est tiré d'une pièce de théâtre (du même nom) que le dramaturge et le cinéaste ont adapté ensemble. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que cela réussit à Dolan puisqu'il signe un long métrage bien plus convaincant !

Ce qu'il faut d'abord dire, c'est que si certains codes du théâtre transparaissent de façon assez évidente – l'unité de lieu et l'unité de temps notamment –, on est très loin d'avoir l'impression d'assister à du théâtre filmé. En effet, Xavier Dolan signe un vrai film, avec une véritable mise en scène de cinéma. D'ailleurs, parlons-en tout de suite car c'est l'un des points (si ce n'est LE point) qui m'avait le plus dérangé dans *Les amours imaginaires*. Là, on ne peut pas dire que le réalisateur fasse preuve d'une totale sobriété, mais, néanmoins, c'est beaucoup plus posé dans la mise en scène avec moins d'envolées inutiles et un recentrage bienvenu sur les personnages. Bien sûr, il y a quelques passages un peu plus discutables au niveau du style (notamment ce changement de format au milieu d'une séquence) et une musique parfois un peu trop présente, mais, dans l'ensemble, c'est bien meilleur, comme si Dolan avait atteint une forme de maturité. Il faut aussi dire que son sujet lui impose d'être bien plus « calme ». En effet, on reste presque toujours au même endroit (cette ferme) et l'action est concentrée sur un temps assez court (trois semaines tout au plus). Surtout, cette histoire est très vite centrée sur deux personnages que tout oppose : Tom et Francis, le frère de son compagnon décédé. C'est autour d'eux que va se construire tout le long métrage et ce qui est assez fascinant, c'est la relation qu'ils vont peu à peu nouer. Elle est faite à la fois de dégoût, de fascination, de violence mais d'une certaine forme de tendresse. Bref, elle est complètement

paradoxale et parfois totalement incompréhensible, et fait de *Tom à la ferme* un film souvent dérangeant car on ne sait plus bien où se placer en tant que spectateur. La séquence du tango est en ce sens assez symptomatique.

Ainsi, ce long métrage peut être assimilé à la fois à un drame familial (puisque c'est dans cette cellule que tout se déroule et on en sortira très peu) mais aussi et peut-être surtout à un véritable thriller psychologique, où tout est sujet à pression et manipulation. Dolan est en effet très doué pour faire monter une vraie tension au fur et à mesure que la relation centrale devient de plus en plus perverse. Il faut dire que, dans son genre, le frère est sans doute l'un des personnages les plus tordus que l'on ait vu depuis pas mal de temps au cinéma. Il est par moments vraiment flippant et a surtout des réactions parfois inattendues et surprenantes. En plus se trouve là au milieu un personnage lui aussi assez fou, celui de la mère, qui, pour le coup, ne sait pas grand-chose de ce qui se trame réellement mais qui va laisser exploser sa colère dans une scène mémorable. On peut tout de même regretter un côté sans doute un peu trop caricatural dans chacun des personnages qui sont des prototypes bien clairs et qui manquent un peu de nuances. Mais là où *Tom à la ferme* est fort, c'est qu'au bout d'une demi-heure, on a du mal à voir où le film va réellement nous emmener et comment il va pouvoir éviter d'être répétitif. Et, soit par petites touches, soit grâce à l'arrivée d'un nouveau personnage qui, à sa manière, vient de nouveau dérégler le semblant d'ordre qui s'était installé, le scénario évolue et prend même de l'ampleur. Les touches d'humour sont aussi présentes mais on rit toujours jaune et jamais franchement car il y a toujours un aspect un peu dérangeant dans ce qui est dit et montré. *Tom à la ferme* est vraiment le genre de long-métrage qui, malgré ses défauts, marque le spectateur parce qu'il ne peut pas laisser indifférent. C'est fort, intense, et parfois brillant. On n'en demande pas beaucoup plus, parfois...

VERDICT :

Un film qui, sans être forcément irréprochable, est par moments assez impressionnant et joue parfaitement d'une ambiance toujours un peu anxiogène. La mise en scène est davantage épurée que dans son long métrage précédent. Et ça réussit mieux à son auteur, très bon aussi devant la caméra, comme ses deux acolytes.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LES TROIS ACTEURS PRINCIPAUX

UNE PROMESSE

Patrice LECONTE

Date de sortie : **16-04-2014** Vu le : **16-04-2014**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: ROMANCE



HISTOIRE :

Dans l'Allemagne de l'avant première guerre mondiale, un jeune homme devient le protégé d'un riche patron d'une usine de sidérurgie. Lorsque ce dernier voit sa santé faiblir et est obligé de rester à domicile, il le fait venir travailler à domicile. Et, nécessairement, lui et la femme du patron se rencontrent...

CRITIQUE :

Ces derniers temps, Patrice Leconte explore des contrées cinématographiques auxquelles il ne nous avait pas habitués. En effet, dans l'imaginaire collectif, Leconte reste l'homme des *Bronzés*, puisqu'il a réalisé les trois volets. D'autres films à succès (*Viens chez moi, j'habite chez une copine* ou *Les spécialistes*) ont jalonné une carrière qui a eu plus de difficultés dans les années 2000. Depuis trois films, il a décidé de mener des projets assez lointains de ce dont il avait l'habitude entre un drame intimiste (*Voir la mer*), un film d'animation paraît-il particulièrement sombre (*Le magasin des suicides*) puis, enfin, cette romance se déroulant dans un contexte historique très marqué (la période avant la première guerre mondiale en Allemagne), tourné en anglais avec des acteurs britanniques et avec des financements en partie belges. On ne l'attendait pas beaucoup sur ce ter-

rain-là et c'est un peu pour cette surprise que je suis allé voir ce film. J'étais aussi assez content de retrouver Rebecca Hall, qui se fait suffisamment rare au cinéma alors qu'elle a pourtant vraiment quelque chose d'intéressant dans son jeu. Et puis voir Alan Rickman dans un autre rôle que celui de Rogue est aussi un plaisir qui ne peut pas se refuser. Mais, honnêtement, je n'étais pas très confiant sur la réussite de ce film et, dès les premières minutes, je n'ai guère été rassuré. Et un élément m'a tout de suite perturbé : le fait que ça se passe en Allemagne et que les acteurs parlent un anglais des plus académiques. C'est peut-être un peu idiot de ma part mais je n'arrive pas à me faire à cette façon de faire qui me semble totalement absurde. C'est évidemment des questions de financements et de ventes du film à l'étranger mais pourquoi ne pas faire ce film dans la langue du pays où se déroule l'histoire ? Si c'était la seule remarque à faire sur *Une promesse*, ça passerait encore. Mais ce n'est pas le cas...

Le souci majeur, c'est qu'on ne croit jamais vraiment à cette histoire d'amour impossible et que rien ne nous donne vraiment envie de nous y intéresser. Et c'est quand même sacrément embêtant pour un film qui se base uniquement là-dessus. Cela tient à plusieurs éléments dont le premier est la manière assez curieuse qu'a le scénario pour développer cette romance. Ça met d'abord du temps à démarrer et dès la première rencontre, on sent qu'il se passe quelque chose mais le film n'exploite pas vraiment cela. Il y a bien sûr une volonté de pudeur qui sied à la relation de ces deux personnes et à l'époque mais, en même temps, Leconte en fait des tonnes pour montrer le tourment qu'ils ont chacun de leur côté avec des scènes parfois très cucul (ah, quand le jeune Ludwig renifle le piano à la recherche d'une odeur...) et une musique bien trop présente. Le metteur en scène insiste de plus en plus sur les mains qui se frôlent les regards qui ne trompent pas, au point que ça en devienne à la longue fatigant... Mais absolument rien ne se passe, faisant d'*Une promesse* un film d'une chasteté exemplaire ! Ce qui est vraiment dommage, c'est que là où l'histoire d'amour devient vraiment intéressante et pourrait être poignante, le film s'efface de manière assez incompréhensible. En effet, le gros de leur relation se fait à distance et ceci à double titre : un océan les sépare (lui est parti au Mexique) mais aussi le temps qui s'étire de plus en plus (la guerre le contraint à ne pas rentrer). C'est là pour moi que se situe le nœud de l'histoire. Mais ça passe tellement vite que ça perd de son sens et ça empêche finalement le spectateur de s'attacher à ce couple. C'est

une forme d'aveu de faiblesse d'un scénario qui ne sait finalement pas bien par quel bout prendre cette histoire et ne réussit pas en tirer sa vraie saveur.

Et les acteurs ne permettent pas non plus vraiment de rendre à ce couple un réel intérêt. D'abord l'alchimie ne fonctionne pas, ce qui est difficilement explicable puisque c'est une sensation purement subjective. On peut quand même dire que Rebecca Hall, en Dame allemande, ce n'est pas une bonne idée de casting du tout (elle est bien trop moderne et trop « *british* »). Ce n'est pas qu'elle est mauvaise ou quoi que ce soit, c'est juste que son rôle ne lui convient pas... De plus, Richard Madden (connu surtout pour un rôle dans *Game of Thrones*) n'est pas très convaincant, pour dire les choses gentiment. Reste au milieu la figure tutélaire d'Alan Rickman qui permet de donner un peu de justesse et de profondeur à l'ensemble... Face à une histoire aussi simple, sans surprise et qu'on a l'impression d'avoir vu et revu, il faut une vraie qualité cinématographique pour sublimer l'ensemble et lui donner à la foi de l'ampleur et une valeur ajoutée indéniable. Là, ce n'est pas vraiment le cas et *Une promesse* apparaît comme un film un peu terne, sans trop de vie. La réalisation manque clairement de souffle et si Patrice Leconte gère plutôt bien tout le côté reconstitution historique, il ne s'aventure pas non plus trop en refusant par exemple totalement de s'intéresser au contexte de la guerre en lui-même qui n'est finalement vu que comme une cause de distance supplémentaire entre les deux amoureux. Finalement, on peut dire que Patrice Leconte signe avec *Une promesse* un film qui est globalement plutôt soigné, voire délicat par moments mais qui est surtout marqué par une grande sensation de vide car le sujet ne semble jamais vraiment pris à bras le corps mais toujours un peu mis de côté, comme si l'affronter revêtait un grand danger. De sorte que plus le film avance, moins cette histoire d'amour devient un enjeu pour le spectateur qui finit même par ne plus en avoir grand-chose à faire. Surtout qu'il se doute bien de la façon dont cela va finir...

VERDICT :

Bien que ce soit plutôt soigné, il y a bien trop de défauts pour faire d'*Une promesse* un film au moins correct : un scénario bancal, une mise en scène bien trop illustrative, une musique omniprésente. Et, surtout, le fait de ne jamais croire à cette histoire d'amour, ce qui est encore plus embêtant...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

LA RECONSTITUTION HISTORIQUE



BABYSITTING

Philippe LACHEAU et Nicolas BENAMOU

Date de sortie : 16-04-2014 Vu le : 17-04-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: C

HISTOIRE :

Franck travaille à l'accueil d'un éditeur de bande dessinée, espérant secrètement pouvoir montrer ses propres réalisations à son patron. Ce dernier lui impose alors de garder son fils pour une soirée. Mais quand il revient le lendemain, sa maison est saccagée et, surtout, Franck et son fils ont disparu...

CRITIQUE :

Voici que la comédie française s'attaque aux longs métrages qui correspondent au genre « soirée qui tourne mal ». Il y a bien sûr eu *Very Bad Trip*, basé sur la reconstitution *a posteriori* d'un enterrement de vie de jeune garçon où tout a dérapé. Le premier volet est vraiment drôle (car l'idée est géniale), les suites bien plus discutables (surtout la troisième). Puis, ça a été au tour de *Projet X*, folle virée dans une fête qui dégénère complètement au point de mettre à feu et à sang (enfin presque) tout un quartier paisible d'une bourgade américaine. *Babysitting* s'inscrit un peu dans la même veine en utilisant en plus le principe du *found footage*, soit une vidéo retrouvée qui permet d'expliquer comment la situation a pu arriver à un tel point de non retour. C'est l'immense succès *Le projet Blair Witch* qui a lancé ce genre et en a fait un style à part entière. Philippe

Lacheau, connu pour ses apparitions récurrentes sur Canal+ (*La bande à Fifi*, c'est lui) a finalement mixé des éléments tirés de toutes ces inspirations pour créer son propre film, qui, en faisant penser à tout cela, reste tout de même un peu différent, notamment parce que quelques éléments de la comédie plus familiale n'ont pas non plus été oubliés (ce qui n'est pas forcément la meilleure idée, nous y reviendrons). Depuis longtemps, Philippe Lacheau voulait réaliser un film et cette manière de faire était la plus pratique, et, surtout, la moins onéreuse, puisque les financements manquaient. Depuis sa présentation en février dernier au Festival de film de comédie de l'Alpe d'Huez, les distributeurs se bousculent et le buzz monte autour d'un long métrage qui annoncerait le renouveau de la comédie française traditionnelle (combien de fois a-t-on entendu ce discours ?). Mais ce *Babysitting* est-il de qualité et peut-on vraiment en parler comme d'un électrochoc pour le cinéma hexagonal ?

Clairement, c'est un film qui s'est fait à l'énergie, un peu à l'arrache, ou, c'est en tout cas l'image qui veut être donnée. La technique du *found footage* permet assez habilement de faire à peu près n'importe quoi en termes de mise en scène et c'est donc plutôt pratique puisque l'aspect technique passe au second plan. Ici, ce qui est important, c'est plutôt la manière dont la soirée se déroule et quelles aventures vont arriver à tous les personnages pour en arriver à une maison saccagée et un fils absent. Alors, c'est sûr que l'on ne s'ennuie jamais, parce que ça va à cent à l'heure, qu'il se passe toujours quelque chose et qu'il y a un nombre non négligeable de situations drôles et de dialogues savoureux mais, en même temps, ça ne peut pas être complètement satisfaisant comme façon de faire car, à force d'être trop foutraque, on frise un peu le n'importe quoi, voire parfois une certaine désinvolture. Ainsi, *Babysitting* devient à certains moments bien plus discutable et donc, moins, réjouissant. Après une introduction qui permet de mettre rapidement les personnages en perspective, le film fonctionne sur le principe de l'alternance entre les vidéos retrouvées et les séquences où l'on voit les deux parents et la police découvrir ces images. Cela permet de conserver un certain rythme, de reprendre un peu notre souffle (les images de la caméra bougent souvent dans tous les sens) mais, surtout, d'exploiter tout le talent de Philippe Duquesne. Celui-ci joue un commissaire pessimiste qui dit toujours ce qu'il ne faut pas et il est absolument génial dans ce film et confirme (après *Situation amoureuse : c'est compliqué*) qu'il est à l'heure actuelle l'un des seuls acteurs capables

de dynamiter un film en une ou deux répliques. Mais ce qui est surtout très étonnant avec ce *Babysitting*, c'est sa façon de toujours rester dans les rails de la comédie familiale traditionnelle.

En effet, là où *Projet X* poussait le bouchon assez loin, en quittant d'ailleurs la comédie, au risque de devenir *trash*, le long métrage de Lacheau et Benamou reste étonnamment peu transgressif. Il y a bien quelques grosses bêtises qui sont faites (dont une assez mythique en rapport direct avec un film Pixar dont je tairai le nom) mais le parti-pris est de montrer très peu d'alcool, pas du tout de sexe et une fête finalement (très) joyeuse mais aucunement dégénérée. La maison finit quand même sans dessus dessous, ce qui me gêne toujours autant considérablement dans un film. Personnellement, je ne trouve pas forcément plus mal cette façon d'être *soft* mais c'est assez surprenant. Et, surtout, au fur et à mesure que le film avance, ce côté non transgressif se transforme même en une comédie très cucul, où une morale très bateau se fait jour pour conclure ainsi de manière presque enfantine. Les personnages des parents, interprétés par Gérard Jugnot et Clotilde Courrau, sont un peu la marque de ce que l'on peut presque considérer comme du sérieux. C'est à se demander s'il n'y a pas de second degré mais, honnêtement, je ne crois pas du tout et les cinq dernières minutes laissent ainsi un goût particulièrement amer. C'est tout de même quelque chose que l'on pouvait sentir venir puisque, dans la construction, il y a assez peu de surprises et de vraies prises de risques scénaristiques. On voit beaucoup de choses venir de loin (peut-être aussi parce que la bande-annonce en montre trop) et l'originalité n'est pas toujours au rendez-vous. Il y a quand même quelques vrais passages de folie pure où les acteurs s'en donnent à cœur joie et peuvent laisser parler leur talent comique. Je suis persuadé que *Babysitting* va faire un véritable carton chez les ados qui, pour le coup, seront sans doute déçus par les dernières minutes. Mais, à tout âge, ça peut passer car, il faut l'avouer, on sourit et on rit assez souvent.

VERDICT :

Etrangement très peu transgressif, le film revient même dans des sentiers battus relativement vite. Mais *Babysitting* finit presque par emporter le morceau par ses quelques très bonnes blagues et l'énergie communicative de ses interprètes.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

L'ÉNERGIE DÉGAGÉE PAR CE FILM



QU'EST-CE QU'ON A FAIT AU BON DIEU ?

Philippe DE CHAUVERON

Date de sortie : 16-04-2014 Vu le : 22-04-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Claude et Marie Verneuil, catholiques de province un peu « vieille France » ont quatre filles dont les trois premières ont épousé respectivement un musulman, un juif et un chinois. La quatrième va elle aussi, se marier, avec un catholique. Mais sera-t-il vraiment au goût des parents ?

CRITIQUE :

Voici que s'avance avec ce film ce qui s'apparente à l'heure actuelle (après une semaine de sortie) comme le très gros carton un peu surprenant de ce début d'année. En effet, après cinq jours, plus d'un million et demi de personnes s'étaient déjà pressées dans les salles. Pourtant, le plan marketing n'a pas été énorme et ce long métrage a même été un peu éclipsé par une autre comédie sortie en même temps et qui a bénéficié du projecteur de tous les médias dans la *hype* (*Babysitting*). Personnellement, je n'étais pas forcément motivé pour aller voir ce film dont j'avais vu un nombre de fois incalculable la bande-annonce (le film est produit par UGC et a reçu le Label des spectateurs...) et qui ne me motivait pas énormément sur le principe. Mais bon, devant un public si enthousiaste

– parce que, globalement, tout le monde dit que c'est génial – et un peu de temps devant moi (ça m'arrive parfois), je suis donc allé voir *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?* dans une configuration assez exceptionnelle pour moi puisque le film était en version française sous-titrée français. En effet, ma salle de cinéma préférée propose chaque semaine deux séances pour deux films sous cette forme, destinée aux malentendants (le style de musique, et parfois le titre de la chanson, est même indiqué). C'est assez déstabilisant au départ car on a tendance à vouloir regarder en bas de l'image mais on s'y fait finalement assez vite. Tout comme on se fait aussi à ce film qui, sans être extraordinaire, réserve son lot de très bons passages. En fait, si on y va dans l'optique de passer un bon moment de rigolade, sans trop faire attention à tout ce qu'il y a autour, ça peut passer. C'est dans cet esprit que je m'étais mis et c'est pourquoi j'ai, dans l'ensemble, plutôt apprécié le spectacle. Ça ne sera jamais le film du siècle (et ça n'a pas cette prétention) mais on peut comprendre qu'il fasse un tel carton.

Aux manettes, on trouve Philippe de Chauveron qui avait déjà connu les honneurs d'un gros succès surprise en tant que scénariste (*Neuilly, sa mère*) et qui, depuis, avait travaillé pour une production UGC puisqu'il avait réalisé *L'élève Ducobu* et la suite (*Les vacances de Ducobu*) qui, malgré des scores honnêtes en salle, ne passent pas pour être des merveilles du Septième Art. Là, sur une idée originale (enfin, on s'entend), il construit entièrement un film qui a le grand mérite d'être globalement plutôt drôle, et c'est bien ce qu'on en retient. Tout le long métrage se base en fait sur un principe assez simple : celui de la différence. En effet, il y en a à tous les étages et pour tous les goûts. La première et la plus visible, est bien entendu celle entre les quatre gendres (un musulman, un juif, un chinois et un noir) mais, ce n'est pas la seule puisque les conflits se cristallisent aussi autour des couples jeunes/vieux, hommes/femmes, ceux qui ont réussi/ceux qui n'ont pas réussi... Au moins, comme cela, tout le monde en prend pour son grade et peut se lâcher avec ses propres clichés sur les autres. Et, c'est encore plus le cas car, comme le dit l'un des personnages, « *tout le monde est raciste* ». Alors, chacun se moque de l'autre et le long métrage tourne parfois à la bataille de vannes et de petites phrases, au point que ça en devienne parfois un peu trop répétitif. Le procédé est en effet un peu toujours le même. Mais, en même temps, c'est cela qui porte littéralement un film qui, mises à part certaines baisses de rythme, notamment au milieu, est quand même très

drôle, notamment parce que c'est très bien dialogué. Ce n'est bien sûr pas l'humour le plus fin que l'on puisse trouver mais, honnêtement, ça passe plutôt pas mal et on rit très souvent de bon cœur.

Ce qui est dommageable, c'est que ces bonnes situations et ces répliques qui font souvent mouche, se retrouvent coincées dans une histoire globale bien moins enthousiasmante. Le schéma général est très convenu, la fin rocambolesque mais trop attendue et les « rebondissements » n'en sont pas vraiment. Et l'intérêt du film n'est pas non plus à trouver du côté de la mise en scène puisque celle-ci n'est ni très inventive, ni très surprenante. Le réalisateur se contente d'accompagner un scénario sur lequel il mise absolument tout. Mais, bon, il faut être honnête, *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?* parvient à nous faire dépasser ces écueils pour ne retenir (presque) que le rire que l'on a eu. Cela vient aussi de la performance de Christian Clavier qui prouve ici qu'il est bien un acteur à part, capable d'être performant dans très peu de rôles tant il est maintenant marqué par *Les visiteurs* (est-ce dans son jeu ou dans la vision que le spectateur a de lui ?). Ici, il en fait encore beaucoup et il ressemble un peu trop à Jacquard (le descendant BCBG de Jacquouille) mais, dans ce film en particulier, ça passe plutôt bien et il a même une certaine façon de s'amuser de lui-même qui est assez étonnante. Seul son homologue africain arrive à lui tenir vraiment tête et leur confrontation est l'un des grands moments du film. À côté d'eux, le reste du casting est parfois un peu éclipsé et n'en fait en tout cas pas assez pour véritablement prendre sa place (surtout du côté des filles très effacées ou franchement limite comme la petite dernière). Et, enfin, il serait bien de ne pas aller trop loin dans l'interprétation de ce film (son côté ouvertement raciste, même si c'est pour mieux s'en moquer) car, le succès aidant, les polémiques commencent à naître sur différents sites, et cela de manière parfois assez absurde. Ça reste un film, rien qu'un film. Plutôt drôle, mais pas exceptionnel. Ça ne doit pas devenir un objet de société ou je ne sais quoi car ça ne le mérite pas vraiment...

VERDICT :

On rigole beaucoup devant ce film qui accumule les répliques qui font mouche et les situations parfois très drôles. C'est juste dommage que cela s'inscrive dans une structure bien trop classique et soit servi par une mise en scène pas vraiment folichonne...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

PAS MAL DE RÉPLIQUES TRÈS DRÔLES

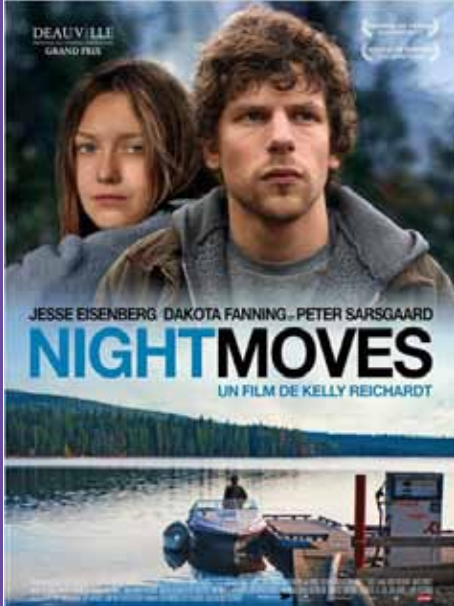
NIGHT MOVES

Kelly REICHARDT

Date de sortie : 23-04-2014 Vu le : 24-04-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Trois environnementalistes montent le projet de faire sauter un barrage hydroélectrique. Mais mesurent-ils vraiment les conséquences de leur acte et ce que cela va changer dans leur vie ?

CRITIQUE :

Kelly Reichardt est l'une des figures de ce cinéma indépendant qui, malgré la place toujours plus importante accordée aux superproductions et aux films des grands studios, continue d'exister et de produire, années après années, de très nombreux longs métrages qui, parfois, passent l'Océan Atlantique pour arriver chez nous. C'est notamment grâce à des Festivals comme Sundance aux Etats-Unis ou encore celui du Film américain de Deauville que ces films se font connaître. Pour cette réalisatrice, c'est déjà la cinquième fois qu'elle met en scène un long métrage mais ses

précédents n'avaient pas vraiment connu beaucoup d'écho en France, malgré la présence de Michelle Williams (qui n'était pas aussi reconnue qu'aujourd'hui, il faut bien le dire) dans les deux derniers. Pour *Night moves*, c'est un peu différent car le film a remporté le grand Prix à Deauville l'année dernière et il s'avance avec une critique particulièrement conquise. Sans avoir vu les précédents films de Kelly Reichardt, je savais que son cinéma était plutôt considéré comme assez lent et qu'il ne fallait donc pas s'attendre à un thriller mené tambour battant. Effectivement, ce n'est pas le cas car *Night moves*, s'il ménage ses moments de tension propres aux films noirs, n'en reste pas moins un long métrage marqué par le temps qui est pris pour bien décortiquer chacune des actions et des réactions de chacun des personnages. Ainsi, plus qu'un thriller, c'est plutôt un drame intimiste que nous offre la réalisatrice. Et, honnêtement, j'ai eu un peu de mal à me faire au rythme et à véritablement entrer dans l'ambiance qui est recherchée par cette dernière. De fait, j'ai le sentiment d'être passé un peu à côté et ça m'embête quand même...

Night moves se décompose en deux parties qui sont à peu près de même durée et qui sont séparées par l'acte terroriste en lui-même (que l'on ne voit pas mais que l'on entend seulement). Pendant presque une heure, on suit la minutieuse préparation des trois compagnons et l'exécution de leur tâche (de l'achat du bateau à l'action à proprement parler). Et ce qui est très surprenant, c'est que le scénario ne prend pas du tout le temps d'expliquer qui sont ces personnages. On rentre directement avec eux dans l'action. On comprend juste qu'ils sont militants écologistes, mais, à première vue, rien ne les prédestine vraiment à devenir des terroristes de grande ampleur. En ce sens, le film est intéressant car il oblige le spectateur à s'interroger sur ce qui peut pousser à faire un tel acte, sur la manière dont des destins se réunissent, ... Tout cela est évoqué mais jamais réellement expliqué. Et on ne peut pas dire non plus que *Night moves* soit un film à proprement parler écologique ou en tout cas de pur militantisme. On ne sait rien des motivations profondes des personnages. Néanmoins, la manière dont elle filme la nature en général (qu'elle soit sauvage ou utilisée comme matière première agricole) nous renseigne tout de même sur ce que doit penser réellement Kelly Reichardt, bien qu'elle garde une certaine neutralité qui donne à ce film un côté finalement assez mystérieux. De plus, d'autres éléments entretiennent cette ambiance presque énigmatique autour de ce trio à première vue assez improbable : quelle est la vraie nature de la relation entre les deux plus jeunes (Josh et Dena) ? Qui est vraiment Harmon, l'artificier de la bande ? On sait qu'il a fait un peu de prison mais ça ne va pas plus loin. Ainsi, le film aime multiplier les questions sans réponses qui permettent

de s'attarder davantage sur ce qui semble intéresser le plus la réalisatrice, à savoir la réaction des protagonistes après leur acte.

Et c'est en fait l'objet de toute la seconde moitié du film que j'ai personnellement trouvé bien moins intéressante et dans l'ensemble assez poussive. Et, de manière assez contradictoire, là où une vraie tension s'instaurait alors qu'on savait très bien que l'opération allait réussir, il n'y a plus vraiment de suspense ensuite malgré le fait que la police soit aux trousses de ceux qui ont fait cela. Le film ne s'intéresse aucunement à l'enquête mais bien à la manière dont chacun (et surtout Josh, sur lequel *Night moves* se recentre) fait face à un acte qui a peut-être dépassé ce qui était attendu. C'est à partir de là que les longueurs se font bien plus intenses et que l'on a de plus en plus de difficultés à réellement voir où la réalisatrice veut nous emmener. D'ailleurs, la fin est un peu bâclée, comme si, justement, ne sachant plus trop dans quelle direction aller, Kelly Reichardt préférait couper au plus court. Ce qui sauve un tout petit peu cette seconde partie, c'est Jesse Eisenberg, qui joue très bien ce mélange de peur et de paranoïa qui habite son personnage. Il ne sait plus trop quoi faire et tout lui semble suspect. Dakota Fanning, elle, est plutôt correcte. Sinon, c'est un peu trop limité et la réalisatrice joue énormément sur sa mise en scène assez stylée mais particulièrement lente. C'est sûr que c'est son style de prendre son temps et de s'inscrire en contradiction totale avec la majeure partie de la production actuelle (bruyante et frénétique). Mais le souci, c'est qu'à force de trop en faire, elle finit par perdre le spectateur qui ne voit plus vraiment d'intérêt à suivre ces personnages livrés à eux-mêmes. C'est vraiment dommage que Kelly Reichardt n'arrive pas à maintenir le même niveau de tension qu'elle réussit à instaurer pendant toute la première moitié du long métrage. Car ça laisse le spectateur sur sa faim alors qu'il y a du bon dans ce film...

VERDICT :

Alors que la première moitié du film est plutôt réussie et intense, plus on avance vers la fin, moins c'est intéressant et maîtrisé. On ressort donc frustré alors que *Night moves* pose beaucoup de questions et souvent de manière intelligente. Mais ça ne suffit pas toujours...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

JESSE EISENBERG



96 HEURES

Frédéric SCHOENDOERFFER

Date de sortie : **23-04-2014** Vu le : **25-04-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER PSYCHOLOGIQUE

HISTOIRE :

Kancel est un truand qui est tombé trois ans plus tôt, grâce au travail de Carré, maintenant patron de la Brigade de répression du banditisme. Mais les rôles vont s'inverser lorsque Kancel va réussir à être extrait de sa cellule avec comme otage Carré. Il a 96 heures pour soutenir au flic l'information qu'il veut : qui l'a balancé ?

CRITIQUE :

Forcément, l'héritage n'est pas vraiment facile pour Frédéric Schoendoerffer, fils de Pierre, grand romancier et cinéaste français, qui avait autant fait de la fiction que du documentaire et dont une grande majorité de l'œuvre était en rapport avec son passé dans l'armée française. Son premier fils a longtemps trainé dans le milieu de l'audiovisuel avant de se lancer vraiment dans le cinéma au début des années 2000. Pour faire sa place, il s'est spécialisé dans le film d'action bien musclé avec, notamment, le long métrage *Truands*, plongée dans l'univers du grand banditisme français et qui, en 2007, avait pas mal fait parler de lui pour son côté extrêmement cru (interdit aux moins de seize ans, ce qui n'est pas si courant chez nous). Il a aussi participé à *Braquo* (en réalisant quatre épisodes), série se situant aussi dans le même genre d'univers. Aujourd'hui,

avec Fred Cavayé (*Mea Culpa*) et Olivier Marchal (*Les Lyonnais*), il passe pour être l'un des spécialistes français du genre. Il n'est donc pas étonnant de le retrouver à la tête d'un nouveau film qui met en scène un truand et un flic, comme il n'est pas vraiment surprenant de retrouver au générique Gérard Lanvin, qui trouve dans le genre policier un terrain de jeu assez évident pour son côté viril. Mais, ces derniers temps, il était plutôt du côté des « méchants » (*L'ennemi public N°1*, *Les Lyonnais*). Face à lui, on retrouve Niels Arestrup, l'un des acteurs les plus étonnants aujourd'hui et qui, avec son rôle de parrain dans *Un prophète*, avait déjà mis en pied dans ce genre assez particulier. Et pour la première fois pour l'un de ses films, Frédéric Schoendoerffer n'a pas écrit lui-même (ou coécrit) le scénario. Et, il faut bien le dire, c'est pourtant bien là que pêche une très grande partie du film car, à partir d'une idée de départ très loin d'être idiote, *96 heures* n'arrive jamais à décoller et finit même par être assez ennuyeux...

Le point de départ et ce qui tient lieu de fil rouge pendant tout le film (qui, d'ailleurs, et c'est assez drôle, dure 96 minutes), c'est de renverser les rôles et de faire ce que l'on peut considérer comme une « garde à vue inversée ». Là, c'est donc le truand qui interroge le flic pendant 96 heures, soit le temps maximum d'une garde à vue (dans certaines conditions). On retrouve d'ailleurs quelques éléments comme les interrogatoires, les temps d'attente, ... C'est vraiment un principe intéressant et on pourrait penser que le film tourne à un certain huis-clos entre les deux personnages, afin de faire monter la tension. En fait, ce n'est pas vraiment le cas puisque, déjà, on voit très rarement (si ce n'est jamais, quand j'y pense) Carré et Kancel vraiment seuls. Sont toujours présents les sbires du truand, qui l'ont aidé à s'échapper et qui ont aussi un autre rôle que l'on apprend plus tard. Leur présence, même sans qu'ils parlent, ne permet pas de créer les conditions d'un vrai face-à-face. De plus, le scénario s'autorise beaucoup de digressions qui font partie de l'histoire, bien sûr, mais qui ne sont pas essentielles (notamment avec cette commissaire qui part à la recherche de son patron) et qui, surtout, ne permettent pas de créer une vraie ambiance autour de laquelle le long métrage aurait vraiment du se construire. Et c'est globalement très décevant car c'est dans ce domaine que j'attendais de *96 heures* un film prenant et efficace. Mais, à force de trop oublier ce qui fait sa particularité, ce long métrage finit par devenir très banal. Et cela est renforcé

par le fait que, au fur et à mesure que le film avance, le scénario devient de plus en plus prévisible et on devine bien trop vite le nœud d'une affaire qui perd alors encore davantage d'intérêt. Les dix dernières minutes sont mêmes complètement ridicules et montrent une vraie incapacité à réellement prendre en main un *pitch* de départ pourtant plus qu'engageant.

En plus, cette bonne idée initiale n'est pas la seule trouvaille intéressante qui n'est pas bien exploitée puisque le lieu où se déroule ce face-à-face est lui aussi assez formidable. Il s'agit d'une maison d'architecte assez dingue, particulièrement froide et aux lignes très épurées. La mise en scène du réalisateur n'utilise jamais vraiment ce matériau pourtant très cinématographique. D'ailleurs, dans l'ensemble, Frédéric Schoendoerffer ne fait pas fort en termes de réalisation puisqu'il n'apporte absolument rien de nouveau et donne même à *96 heures* un aspect assez étrange en effectuant des ruptures de rythmes parfois assez incompréhensibles. Il donne surtout l'impression de se mettre au service de dialogues pas toujours très bien écrits (discussions trop longues ou répliques pas très à propos). En tout cas, le metteur en scène ne fait rien pour que l'on soit pris dans une forme d'engrenage et dans ce jeu de domination (avec des renversements sur qui a l'ascendant sur l'autre) qui aurait pourtant pu être installé bien plus efficacement. Et puis la déception vient aussi des acteurs qui, pour le coup, en font tous beaucoup trop avec des truands qui ont de vraies têtes de malfrats et un avocat véreux caricatural. Gérard Lanvin, lui, a le rôle sans doute le moins difficile à tenir (il fait à peu près toujours la même tête et ne réagit jamais trop) mais, face à lui, on trouve un Niel Arestrup qui, pour le coup, n'effectue pas sa prestation la plus convaincante. Il surjoue complètement son personnage (démarche générale, mimiques, colères) à tel point que ce Kancel n'apparaît plus vraiment comme quelqu'un de crédible. Les rôles féminins sont tellement secondaires qu'il n'y a même pas besoin d'en parler. Tout cela donne à ce *96 heures* un aspect finalement très frustrant et si j'avais quelques espoirs avant le film, ils ont vite été douchés... On pourrait presque parler de gâchis...

VERDICT :

Encore un film qui démontre que même avec une bonne idée de départ et un comédien de grande qualité, on peut réussir un film plus que moyen. Scénario bâclé, direction d'acteurs absente et réalisation souvent indigeste font de ce *96 heures* ce qui peut s'apparenter à une vraie déception.

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

LE PRINCIPE MÊME DU FILM



STATES OF GRACE

Destin CRETTON

Date de sortie : **23-04-2014** Vu le : **28-04-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Grace s'occupe d'adolescents en difficulté dans un foyer. Avec elle, toute une équipe qui fait tout son possible pour donner à ces jeunes un espoir. Mais l'arrivée de Jayden, une jeune fille particulièrement rebelle va bouleverser Grace, d'autant plus que son comportement la renvoie à son propre passé, encore très présent...

CRITIQUE :

Voilà le genre de films qui arrive en France avec une réputation très flatteuse et précédé de plus d'un an d'apparitions (et surtout de prix remportés) dans divers festivals à travers le monde. Et il aura même fallu attendre exactement huit mois après sa sortie aux Etats-Unis pour que *Short Term 12* – c'est son titre original : quelle idée de remplacer un titre en anglais par un autre titre en anglais, même si celui-ci n'est pas mal trouvé – soit enfin disponible chez nous. C'est le premier film avec un vrai retentissement pour Destin Cretton qui a connu un parcours assez classique dans le cinéma indépendant américain. Son premier court-métrage a gagné au Festival de Sundance avant que son premier film (*I'm not a hipster*) soit sélectionné, apprécié et l'aide à financer son projet suivant, qui est donc ce *States of Grace*. Mais là où son destin est vraiment intéressant,

c'est qu'il a commencé (avant ses études de cinéma) comme éducateur dans un centre pour adolescent à risques et que son premier court-métrage s'intitulait également *Short Term 12*. Le même sujet était évidemment évoqué malgré quelques différences (notamment le fait que le personnage central soit devenu une femme en passant au long métrage). On peut donc être persuadé que le réalisateur sait de quoi il parle quand il évoque ce milieu assez dur qu'est la vie dans un foyer où se concentrent des adolescents en rupture de la société et cela pour différentes raisons. Sur le principe, ça m'a un peu fait penser à *Dog Pound* qui était aussi une plongée dans un univers de jeunes en difficulté (même si c'était encore plus violent chez Kim Chapiron). Mais *States of Grace* ne reste pas seulement cantonné dans ce foyer mais en sort largement grâce à son personnage principal qui voit en fait dans ce qu'elle vit au centre un reflet de sa vie passée. Et c'est là que le film prend de la hauteur.

Car, en plus de nous montrer vraiment la vie de ces foyers (notamment lors d'un générique de début plutôt réussi), ce film va bien plus loin et est à la fois un film d'amour mais, surtout, un long métrage sur un destin de femme. Ils ne sont finalement pas si nombreux ces œuvres qui mettent vraiment au cœur de leur histoire une femme et on peut saluer Destin Cretton pour avoir ce culot-là. En effet, Grace est de presque tous les plans et c'est toujours à travers ses yeux que l'on observe ce qu'il se passe. C'est un personnage très fort, que le spectateur a vraiment envie de suivre et d'aider par moments car, en même temps qu'elle semble être un point d'appui et une force pour tous les adolescents, elle révèle peu à peu ses fêlures et ses faiblesses qui sont elles aussi énormes. Et puisqu'on en parle maintenant, évoquons la performance de l'actrice principale, Brie Larson. Elle est absolument formidable dans ce rôle et signe avec ce film une entrée très remarquée dans un premier rôle après de très nombreuses apparitions dans des grosses productions ou des films plus confidentiels (on la voyait notamment dans *Don Jon* ou *The Spectacular Now*). Elle est pour beaucoup dans le fait que l'on s'attache autant à cette jeune femme qui voit sa vie chamboulée et ses propres démons remonter à la surface. Mais on peut aussi féliciter tous les autres comédiens qui permettent vraiment à ce long métrage de « faire vrai », entre le nouvel employé complètement perdu, le copain aimant, les jeunes à l'abandon, ... Car, si c'est peut-être un peu cliché de dire les choses comme cela, *States of Grace* m'a surtout marqué par la vraie sincérité qui s'en dégageait. On a

vraiment envie de croire à cette histoire et de suivre tous ces personnages. Destin Cretton a notamment un vrai regard à la fois sur ces jeunes et ceux qui s'en occupent et celui-ci n'est aucunement misérabiliste mais plutôt plein d'espoir et même d'amour à certains moments.

Tout se cristallise en fait dans la rencontre entre Grace et Jayden. C'est vraiment celle-ci qui va transformer l'héroïne et lui faire prendre conscience de beaucoup de choses. Ainsi, à mesure qu'il avance, le film monte en puissance et multiplie les scènes très fortes. Si je ne devais en retenir que deux, je prendrais la chanson de rap de l'un des pensionnaires qui ne trouve que dans son *flow* le moyen d'exprimer vraiment ce qu'il ressent, ainsi que l'histoire que raconte Jayden à Grace où tout est plein de sous-entendus et qui va rapprocher les deux jeunes femmes qui se comprennent alors véritablement. Ce que l'on peut regretter, c'est ce côté parfois un peu télévisé (on voit venir pas mal d'événements, notamment la fin qui répond directement au début du film) mais aussi les quelques clichés et facilités qui sont à la base du scénario. Mais ça reste toujours dans des proportions assez maîtrisées et cela permet au film de toujours paraître honnête et délicat. Et de ce traitement tout en douceur de sujets parfois très durs, Destin Cretton trouve sa singularité. Car, dans la façon de faire globale, il ne fait pas preuve d'énormément d'originalité et on pourrait lui reprocher de faire trop ressembler son film à ce qu'on a l'habitude de voir dans le cinéma indépendant américain : le style quasi-documentaire, la caméra à l'épaule, des plans vus et revus, un genre de musique bien spécifique, ... Le réalisateur n'a pas pris beaucoup de risques et reste dans des chemins largement battus et rebattus mais, finalement, ça correspond à ce qu'il veut montrer et c'est bien là le plus important. On pourrait aussi dire que *States of Grace* est finalement très optimiste, peut-être un peu trop, mais, parfois, ça fait du bien de voir des longs métrages qui, justement, ont un regard positif sur le monde, même si des sujets durs sont évoqués et des questions compliquées sont soulevées. Ainsi, on ressort de *States of Grace* ému mais finalement plutôt heureux. Il est sans doute là le vrai tour de force d'un réalisateur que l'on attend maintenant au tournant.

VERDICT :

Un vrai joli film, plein de sincérité et de sensibilité et très bien interprété, notamment par Brie Larson qui trouve là son premier vrai grand rôle. Tout n'est pas parfait et l'ensemble sent un peu trop le cinéma indépendant américain mais il est quand même difficile de ne pas tomber sous le charme.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

BRIE LARSON

THE AMAZING SPIDER-MAN 2 : LE DESTIN D'UN HÉROS

Marc WEBB

Date de sortie : **30-04-2014** Vu le : **30-04-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM DE SUPER-HÉROS



HISTOIRE :

Peter Parker fait toujours au mieux pour concilier sa vie de jeune étudiant journaliste, amoureux de Gwen, et celle de super-héros qui sauve souvent New York. Mais alors que les démons du passé resurgissent et que des méchants toujours plus puissants apparaissent, il va devoir faire des choix parfois très douloureux.

CRITIQUE :

Le printemps 2014, c'est la saison des films *Marvel*. En effet, après *Captain America 2* et avant *X-Men : Days of future past*, c'est au tour de *Spider-Man* de revenir pour la cinquième fois en douze ans (quand même). Il faut dire que le destin cinématographique de l'homme araignée est assez complexe puisqu'après avoir connu une trilogie dans les années 2000 sous la houlette de Sam Raimi, il a de nouveau été mis en avant moins de cinq ans plus tard un reboot, un nouveau réalisateur (Marc Webb) et des acteurs qui le sont tout autant. A l'heure actuelle, ce ne sont pas trois mais quatre films qui sont envisagés. Cela s'explique assez facilement par le fait que la franchise *Spider-Man* n'a pas fait partie du gigantesque *deal* qui a envoyé chez *Disney* l'univers de tous les comics. C'est *Sony Pictures* qui en a gardé les droits et s'est donc « obligé » à en faire quelque chose puisque

de tels films sont souvent de vraies poules aux œufs d'or (même si, d'après ce que j'ai pu comprendre, *Disney* a tout de même mis la main sur les produits dérivés, l'un des nerfs de la guerre). Toujours est-il que, au-delà de tous ces aspects stratégiques et financiers qu'il est difficile de passer sous silence quand on parle de tels projets (plus de 200 millions de dollars de budget), il reste derrière un film et, personnellement, j'avais plutôt apprécié le premier épisode. Il avait un côté assez *funky* qui m'avait marqué et la prestation d'Andrew Garfield m'avait vraiment séduite puisque l'acteur donnait à son personnage un côté vraiment « humain » qui convenait bien à un premier épisode de mise en place (découverte des pouvoirs et premières réflexions sur ce que cela implique). On pouvait espérer que cette suite soit meilleure. Mais, si le spectacle est plus que jamais au rendez-vous, ce *Amazing Spider-Man 2* manque d'à peu près tout pour être ce film époustouflant que l'on attend.

D'abord, et c'est déjà un reproche que je faisais au premier opus, le scénario n'est pas vraiment à la hauteur, et cela à deux niveaux. La structure globale du film est très convenue : on comprend très vite tout ce qui va se passer et on n'a absolument aucune surprise avec des passages obligés qui s'enchaînent de manière très mécanique. Ce n'est pas qu'on s'ennuie, puisque c'est plutôt pas mal rythmé mais c'est juste qu'on a l'impression d'avoir déjà vu le même film de nombreuses fois auparavant. Pour essayer de tromper un peu le spectateur en rompant cet ordonnancement habituel, les scénaristes ont choisi de multiplier les sous-intrigues qui finissent par plus nous embrouiller qu'autre chose. Il y a notamment tout le côté amoureux (sa relation avec Gwen Stacy) qui est important mais qui sert plus de fil rouge qu'autre chose. Sinon, on évoque aussi la recherche de la vérité sur ses parents, les problématiques sur l'amitié, les manipulations du géant Oscorp,... Mais, finalement, les questions essentielles, à savoir celles qui concernent directement Peter Parker, sont un peu mises de côté. Car il y a surtout une vraie légèreté dans le traitement de ce super-héros sans que ce soit non plus complètement du second degré. Dès qu'il enfle le costume, ce personnage change assez radicalement puisqu'il devient le roi de la répartie et des répliques qui tuent alors qu'il est plutôt timide et réservé dans la « vraie vie ». Cet aspect presque « je m'en foutiste » de ce personnage (Peter Parker n'est en fait qu'un adolescent attardé, par toujours bien dans sa peau) est l'élément le plus marquant d'un scénario qui manque donc de consistance pour réellement em-

porter le spectateur avec lui dans les aventures de ce jeune homme qui doit concilier ses deux personnalités. Ce côté presque parfois un peu fade de Spider-Man ne permet pas non plus d'apporter un peu d'émotion (dans l'histoire d'amour) ou de frissons (avec les méchants) et l'ensemble reste donc peu excitant, même quand des événements forts ont lieu.

Cela vient aussi de la personnalité des méchants (qui sont souvent, dans les films de ce genre, presque plus importants que les super-héros eux-mêmes). Que ce soient Electro ou le Bouffon vert, ils n'ont pas une réelle carrure qui leur donne un intérêt supplémentaire qu'être un simple antagoniste au personnage central. C'est dommage car il y a un potentiel (Electro a du style) mais celui-ci n'est visiblement pas exploité à fond, ce qui est encore là encore un problème de scénario. Mais, alors, me direz-vous, qu'est-ce qui est à sauver dans ce long-métrage ? C'est assez simple et cela tient dans le spectacle procuré, principalement lors des séquences d'action. Parfois, on va voir un film sans trop d'autres attentes que celle d'en prendre plein la vue et c'était quand même un peu mon cas avant d'aller visionner ce *Amazing Spider-Man 2*. Et, de ce côté-là, je n'ai pas été déçu puisqu'on assiste à du très grand spectacle. Si, parfois, les scènes d'action, manquent un peu de clarté (avec un montage particulièrement rapide), il n'en reste pas moins qu'elles sont extrêmement spectaculaires et que toutes les séquences de survol de New York sont totalement hallucinantes. Je ne sais pas si c'est renforcé par la 3D mais on a vraiment la sensation de plonger entre les buildings avec le personnage central. Et l'effet est encore renforcé par la partition qu'a composée Hans Zimmer, en collaboration avec Pharrell Williams pour lui donner une sonorité plus urbaine. Certains passages sont d'une très grande puissance et, combinés aux images, rendent vraiment très bien. Rien que pour ce cela, *The Amazing Spider-Man 2* vaut le déplacement et aller le voir est un régal pour les yeux. C'est sûr que ça ne peut pas suffire pour en faire un grand film mais, honnêtement, je n'attendais pas énormément plus d'un long métrage qui remplit donc son contrat.

VERDICT :

Un vrai divertissement qui, s'il pêche du côté du scénario et manque un peu d'émotion et de frissons, en met quand même plein les mirettes avec des scènes d'action ultra spectaculaires. Ce n'est pas forcément indispensable d'aller le voir mais ça ne fait pas non plus de mal.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LES SCÈNES D'ACTION



MAI

<i>MAY IN THE SUMMER</i>	140
<i>PAS SON GENRE</i>	142
<i>LAST DAYS OF SUMMER</i>	144
<i>DE GUERRE LASSE</i>	146
<i>D'UNE VIE À L'AUTRE</i>	148
<i>JOE</i>	150
<i>GRACE DE MONACO</i>	152
<i>DANS LA COUR</i>	154
<i>GODZILLA</i>	156
<i>THE HOMESMAN</i>	158
<i>LA CHAMBRE BLEUE</i>	160
<i>LA VOIE DE L'ENNEMI</i>	162
<i>DEUX JOURS, UNE NUIT</i>	164
<i>X-MEN : DAYS OF FUTURE PAST</i>	166
<i>MAPS TO THE STARS</i>	168
<i>TON ABSENCE</i>	170

MAY IN THE SUMMER

Cherien DABIS

Date de sortie : 07-05-2014 Vu le : 05-05-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

May est une jeune jordanienne, de famille chrétienne, qui est expatriée à New York. Un mois avant son mariage avec un musulman, elle revient dans sa famille mais les choses ne vont pas être faciles, notamment avec sa mère. Mais elle peut compter sur ses sœurs qui la soutiennent de façon indéfectible.

CRITIQUE :

Honnêtement, ce n'est pas forcément le film que j'avais le plus envie de voir. Dans une période où il y a beaucoup de longs métrages que je ne peux pas aller visionner par manque de temps, me rendre à l'avant-première de *May in the summer* me semblait même un peu incongru. Mais les circonstances sont ce qu'elles sont et j'ai maintenant à critiquer un film qui, sur le principe, ne m'enchantait pas plus que cela et qui, finalement, m'a laissé plus froid qu'autre chose. C'est à Cherien Dabis que l'on doit ce *May in the summer*. Née aux Etats-Unis de parents palestiniens et jordaniens, la réalisatrice a toujours connu ce tiraillement des cultures qu'elle décrit dans ce film qui est son deuxième pour le cinéma et le premier pour lequel elle joue aussi, ce qui semble confirmer le côté très personnel

du projet. Après avoir surtout été connue pour avoir participé à l'écriture de la série *The L World*, elle avait réalisé son premier film, *Amerrika* (pas vu), qui, visiblement, montrait plutôt la situation inverse (une jeune femme palestinienne se rend aux Etats-Unis). Il avait globalement été bien reçu par la critique et cela a encouragé Dabis à continuer dans cette voie. Pour son deuxième long métrage, elle a donc une quadruple casquette (scénariste, réalisatrice, actrice et productrice) qui a donc du lui demander un sacré travail (et une certaine schizophrénie, d'ailleurs). Elle nous raconte l'histoire d'une jeune expatriée qui revient dans sa Jordanie natale afin de préparer son mariage, mais qui va devoir faire face à toutes sortes de contrariétés, notamment avec sa mère qui n'accepte pas ce mariage, mais aussi à ses propres questionnements. Cherien Dabis en profite donc pour effectuer son analyse du monde arabe ou, en tout cas d'une Jordanie aux multiples facettes. Et elle le fait à travers une vision féminine car, et c'est l'un des aspects les plus marquants de *May in the summer*, ce ne sont presque que des femmes qui sont à l'écran.

Les quatre personnages principaux sont en effet des femmes : il y a May, évidemment, ses deux sœurs, qui, chacune, ont une personnalité bien marquée (nous y reviendrons) et leur mère qui a un rôle très important dans tout ce qui se passe. La place des hommes est donc minime : le futur mari est absent (et on entend uniquement sa voix), le père des trois filles n'est pas la figure la plus intéressante qui soit et le seul qui pourrait trouver grâce aux yeux du spectateur est Karim, cet ami rencontré et qui aide May. Néanmoins, il n'est pas vraiment développé. C'est une façon assez intéressante pour poser un regard sur un pays, la Jordanie (ou en tout cas sa capitale Amman), qui, visiblement est pris entre deux feux, celui d'une certaine modernité, incarnée par ces boîtes de nuit très « occidentales » mais aussi un rapport à la tradition très important. De ce côté-là, Cherien Dabis réussit plutôt pas mal son coup même si ça reste assez illustratif et pas vraiment explicatif. Mais cette volonté de montrer tout ce qu'est la société jordanienne aujourd'hui est aussi ce qui pose l'un des soucis de ce film. En effet, on a le sentiment que le scénario essaie de poser absolument toutes les questions (religion, place des femmes, homosexualité,...) et que, finalement, il s'y perd un peu. C'est par exemple le cas pour ces trois séquences où l'on voit May courir dans les rues et être reluquée ou sifflée par les hommes, et tout cela avec un effet ralenti pas forcément du meilleur goût. Ça ne sert pas à grand-chose, si ce n'est à montrer un état de fait et poser une problématique sup-

plémentaire. Et c'est pour ça par rapport à un grand nombre de questions, qui s'accumulent de manière parfois désordonnée, comme si Cherien Dabis avait vraiment peur d'oublier quelque chose.

D'ailleurs, et cela est un peu le corollaire de ce qui a pu être dit précédemment, les personnages sont un peu trop caricaturaux, puisque, chacun à leur manière, ils sont un symbole de tout ce que veut montrer le film. C'est particulièrement le cas pour les deux sœurs qui sont aux antipodes bien que, chacune à leurs manières, elles représentent une forme de libération. La mère, elle, est un vrai symbole de rigueur (même si...) et elle est interprétée avec talent par la toujours parfaite Hiam Abbass qui lui apporte une vraie sensibilité. Globalement, le scénario manque de finesse puisqu'il ne parvient pas vraiment à mettre en lumière de façon efficace toutes les intentions de la réalisatrice mais est plutôt mécanique dans sa construction. Beaucoup de situations et de dialogues sont convenus et attendus et répondent, chacun à leur façon, à chacune des problématiques évoquées. Et le scénario souffre aussi de la manière dont il positionne le film. En effet, on se trouve toujours entre le drame et la comédie. Certains longs métrages réussissent véritablement à gérer ces deux aspects mais ce n'est pas vraiment le cas ici puisqu'on a plus le sentiment qu'ils sont plus superposés que vraiment imbriqués. Et le ton du film s'en ressent puisqu'il est assez étrange et on ne sait pas bien comment se positionner par rapport à cette façon de faire qui mêle un peu tout sans trop de hiérarchie. Et puis, le passage final vers le vaudeville n'est ni très utile, ni forcément extrêmement intéressant. Au final, ce n'est donc pas déplaisant mais ça ne fait pas non plus beaucoup avancer le schmilblick. Ça ne se veut pas non plus un film militant mais plutôt une plongée personnelle dans une société qui évolue beaucoup. Au moins, même s'il y a quelques petites longueurs, on ne s'ennuie pas vraiment mais on a du mal à s'attacher aux personnages principaux et à leurs états d'âme. Et c'est un peu dommage.

VERDICT :

A sa façon, la réalisatrice dit beaucoup d'un monde arabe plein de contradictions et de mutations, notamment sur la question de la place et du rôle des femmes. Mais à force de tout vouloir montrer, son scénario et son propos finissent par un peu trop s'effiloche. C'est correct mais pas transcendant...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

HIAM ABBAS



PAS SON GENRE

Lucas BELVAUX

Date de sortie : 30-04-2014 Vu le : 06-05-2014

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMÉDIE ROMANTIQUE

HISTOIRE :

Loïc, professeur de philosophie, est surtout un vrai parisien. Lorsqu'il est nommé pour un an à Arras, un monde s'écroule pour lui. Mais il fait là-bas la rencontre de Jennifer, coiffeuse, avec laquelle va démarrer une histoire d'amour. Celle-ci va-t-elle pouvoir résister à leurs différences ?

CRITIQUE :

Il faut bien avouer que quand on voit l'affiche et la bande-annonce de ce nouveau film de Lucas Belvaux, on peut se demander si le réalisateur belge n'a pas un peu « craqué » en adaptant ce roman. En effet, lui qui nous avait habitués à être plutôt l'un des représentants de ce cinéma social belge (avec les frères Dardenne comme porte-étendard principal) nous donne l'impression de changer complètement de genre avec une comédie romantique *a priori* un peu neuneu sur les bords. J'avais apprécié les deux films précédents de ce réalisateur (*Rapt* et *38 témoins*). Ils étaient de styles différents mais, chacun à leur manière, ils posaient de vraies questions sociales et même sociétales. Avec *Pas son genre*, à pre-

mière vue, ce n'est pas vraiment le cas et on pourrait même se dire (et je sais que c'est facile) que ce n'est pas le genre du réalisateur lui-même de faire ce genre de films. Mais connaissant un peu le travail de Lucas Belvaux, je me doutais bien que sa nouvelle œuvre ne serait pas une comédie romantique habituelle mais qu'il chercherait à aller plus loin et que, donc, son long métrage aurait un intérêt de plus qu'un simple divertissement. Et puis la présence d'Emilie Dequenne au casting était aussi une raison suffisante pour aller voir ce film. Bien que plutôt rare au cinéma, elle a souvent des rôles assez marquants, notamment dans *A perdre la raison* où elle campe avec grand talent une mère qui va finir par assassiner ses propres enfants (même si son apparition l'année dernière dans *Möbius* était un peu plus discutable). Dans l'autre rôle principal, on trouve Loïc Corbery, sociétaire de la Comédie Française (ceux-ci sont de plus en plus présents dans le cinéma) qui, après quelques apparitions fugaces, trouve ici son premier vrai grand rôle. *Pas son genre* est-il vraiment bien plus qu'une simple comédie romantique et trouve-t-on donc un intérêt supplémentaire à le visionner ? Et bien oui et on pourrait même parler de ce long-métrage comme d'une anti-comédie romantique, rien que ça.

Ce qui est en fait assez amusant, c'est que le film « débute » vraiment là où la plupart des comédies romantiques habituelles trouvent leur fin : au moment où les deux amoureux sont vraiment ensemble. En quelque sorte, ce long-métrage cherche plutôt à montrer ce que l'on peut considérer comme l'« envers du décor ». Dans *Pas son genre*, la mise en place du couple est finalement assez accessoire et le scénario ne s'y intéresse que peu : on ne voit pas véritablement leur rencontre et toute la période d'« approche » (même si ça fait un peu documentaire animalier de dire les choses ainsi) n'est pas non plus développée. Ce qui est important pour le réalisateur, c'est plutôt de bien faire comprendre en quoi les deux personnages sont différents et pourquoi leur rencontre est si surprenante. Et, honnêtement, ce n'est pas la meilleure partie du long métrage puisqu'elle est un peu trop longue et que la construction en miroir n'est pas forcément la plus habile : on les voit chacun dans leurs univers respectifs (elle dans un karaoké, lui dans une soirée parisienne branchée,...) et c'est là que les clichés sont les plus importants, même si, par petites touches plus subtiles, la même chose est montrée. Même si c'est parfois presque un peu gênant tant ces différences sont criantes, c'est de ce matériau que Lucas Belvaux se sert pour construire véritablement son film qui sera finalement une étude de cas sur la possibilité d'un amour vrai dans un couple où les deux protagonistes sont si différents, tant dans leur milieu social que dans leur conception même

de la vie et de la relation amoureuse. Quand ils sont ensemble, on retrouve encore ces divergences (comme cette discussion lunaire autour de Jennifer Anniston). C'est vraiment là que le film devient intéressant et trouve sa véritable raison d'être et on comprend ainsi bien mieux ce que le scénario a voulu mettre en place depuis le début. Et, de manière assez étrange, ce qui finit par marquer *Pas son genre*, c'est le suspense qui l'habite : les deux vont-ils rester ensemble ? Comment peuvent-ils concilier leurs si grandes différences ? Autant de questions qui vont agiter le spectateur et auxquelles le film n'apporte pas forcément de réponses toutes faites.

En effet, une grande place est laissée à l'interprétation et la fin est assez intrigante puisqu'elle ouvre sur de nombreux possibles et fait en tout cas réfléchir. Et c'est aussi parce que, dans sa façon de traiter ces différences, *Pas son genre* fait les choses de manière plutôt intelligente. En effet, il n'y a pas vraiment de jugement de chacun des personnages, leur attitude et leurs comportements sont montrés de la même manière, sans dénigrer ou mettre sur un piédestal l'un ou l'autre. Là où, parfois, dans ce genre de situations, on voit vraiment le scénario « choisir » l'un ou l'autre des protagonistes, ce n'est pas vraiment le cas ici, même si, on a l'impression que s'il devait opter pour l'un des deux, ce serait plutôt pour Jennifer. Cela vient aussi sans doute de la prestation des deux comédiens principaux. En effet, si Loïc Corbery joue plutôt pas mal le côté froid et cérébral d'un professeur de philosophie parisien jusqu'au bout des ongles, c'est véritablement Emilie Dequenne qui impressionne ici. En coiffeuse toute simple qui essaie de toujours voir la vie du bon côté mais qui va connaître son lot de déceptions, elle est tout simplement géniale. Et, en plus, elle nous montre encore une fois sa capacité à faire passer beaucoup de choses dans des scènes clés. Ici, c'est lorsqu'elle interprète *I will survive* et ça fait forcément penser à l'inoubliable séquence de *Femmes, je vous aime* dans *A perdre la raison*. Quand on la voit à un tel niveau, on aurait presque envie qu'Emilie Dequenne ne puisse être dirigée que par des réalisateurs belges... Dans *Pas son genre*, elle éblouit une nouvelle fois et fait de Jennifer un personnage que l'on a envie d'aimer. Si le film n'est pas forcément toujours bien rythmé et si certaines séquences auraient sans doute gagnées à être un peu raccourcies pour gagner en densité, dans l'ensemble, on s'ennuie quand même peu devant ce long métrage qui, par moments, est même vraiment intéressant. C'est en tout cas très loin de ce que la bande-annonce et l'affiche pouvaient nous annoncer. Et c'est tant mieux.

VERDICT :

Lucas Belvaux signe avec *Pas son genre* une sorte d'anti comédie romantique qui se transforme presque en drame social. Si les clichés sont parfois un peu pesants et si quelques longueurs existent, il n'en reste pas moins que c'est un film plutôt réussi et marqué par la très grande performance d'Emilie Dequenne, une nouvelle fois formidable.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

EMILIE DEQUENNE

LAST DAYS OF SUMMER

Jason REITMAN

Date de sortie : **30-04-2014** Vu le : **08-05-2014**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX



HISTOIRE :

Henry vit seul avec sa mère, dépressive depuis que son mari l'a quitté. Alors que l'été touche à sa fin, leur vie bascule lorsqu'un meurtrier en cavale les prend en otage chez eux. Mais, assez vite, une relation bien différente va s'installer entre tous les protagonistes et ces quelques jours changeront leur vie à jamais...

CRITIQUE :

Ces dernières années, Jason Reitman nous avait habitués à un style de film assez particulier que l'on peut décrire comme des comédies dramatiques, au ton gentiment doux-amer et qui, chacune à leur manière, disaient pas mal de choses sur l'Amérique actuelle. Il y avait déjà *Juno*, comédie parfois déjantée sur la grossesse d'une jeune adolescente de 16 ans. Puis, avec *In the air*, c'était le monde du travail qui était passé à la moulinette, à travers les yeux de ce cadre dont le travail consistait à licencier à la place des employeurs. Enfin, *Young Adult* nous montrait le décalage qui existe toujours entre deux Amérique : celle des villes et celle des campagnes. Dans l'esprit, dans le ton et dans la réalisation, ces trois longs métrages (que, dans l'ensemble, j'avais plutôt appréciés) se ressem-

blaient quelque peu et je mettais même en garde le réalisateur de ne pas toujours faire les mêmes films, pour autant que cette « demande » ait une quelconque portée... Mais, quand j'ai entendu parler du nouveau projet de Reitman, je me suis dit qu'il m'avait peut-être entendu puisque, visiblement, il allait s'écarter assez franchement de son style habituel en adaptant le roman de Joyce Maynard, racontant l'histoire de la rencontre assez improbable entre une mère et son fils d'un côté et un fugitif de l'autre. En voyant l'affiche, on comprend que ce ne sera pas un film qui nous montre une prise d'otage « classique » puisque les deux personnages principaux ont l'air très proches... L'objet de ce scénario est plutôt de montrer comment l'irruption d'un événement inattendu peut bouleverser durablement des vies et offrir un nouvel avenir. Sur le principe, comme cela, je trouvais que ça ressemblait à l'un des plus grands films qu'il m'ait été donné de voir (*Sur la route de Madison*). Mais, dans les faits, on est très loin du chef d'œuvre de Clint Eastwood (et les comparer devient presque insultant pour le premier). Et il manque à peu près tout pour en faire au moins le film correct que ça aurait du être avec un tel sujet.

Ce qui est vraiment le plus étrange, c'est qu'on ne retrouve jamais dans *Last days of summer* les petites touches inventives dans la mise en scène qui faisaient de ces films des objets cinématographiques assez originaux. Là, clairement, il est dans un académisme assez forcené, enchaînant les séquences convenues, sans jamais donner de souffle à son histoire. Car c'est bien là que le bât blesse principalement. En effet, pour ce genre de films, le plus important est que l'histoire d'amour fonctionne entre les deux protagonistes car tout l'intérêt du film repose là-dessus. Et là, ce n'est jamais le cas puisque le spectateur ne croit finalement jamais dans ce couple improbable et ne s'émeut donc pas devant le destin qui va se dérouler sans surprise. Cela ne vient pas des deux interprètes principaux avec un Josh Brolin plutôt bon et une Kate Winslet qui, pour le coup, est vraiment excellente et sauve quelquefois à elle seule des séquences entières. Non, le souci est plutôt à trouver du côté du scénario ainsi que de la mise en scène. Commençons d'abord par l'écriture du film qui laisse à désirer : en prenant comme point de vue celui du fils qui se retrouve à son corps défendant au centre de cette rencontre, le long métrage perd beaucoup de son intérêt puisqu'on ne voit pas vraiment ce qui va permettre ce coup de foudre pas évident au premier abord. Ce qui devrait vraiment être important, et notamment leurs discussions, sont volontairement évitées, de sorte que l'on ne fait que voir cette histoire se dérouler sous nos yeux sans vraiment en comprendre

le sens (même si, en amour, la notion de sens n'est pas toujours au rendez-vous, je vous l'accorde). On n'a ainsi jamais envie de s'attacher à ce couple qui, finalement, nous est plus indifférent qu'autre chose, même quand leur histoire devrait au moins un peu nous émouvoir.

Alors, c'est sûr que le scénario ne l'aide déjà pas beaucoup, mais Jason Reitman ne fait malheureusement rien dans sa mise en scène pour que ce couple sonne un peu plus juste et que donc, on s'y attache un minimum... A mesure que le film avance, on a surtout l'impression que le réalisateur est presque un peu extérieur à son propre film ou que, en tout cas, il passe largement à côté de cette histoire et ne s'en empare jamais véritablement. Il n'orchestre notamment aucune scène forte entre les deux amants, rien qui ne sorte un peu de l'ordinaire et qui « vende du rêve au spectateur » si ce n'est celle de la fabrication de la tourte aux pêches, qui se veut centrale. Mais, par sa longueur et sa mise en scène très cucul, celle-ci devient presque ridicule. Sinon, il n'y a presque rien à ressortir d'un long métrage qui s'avère plus que plat. Et puis, il y a un vrai souci dans la manière dont les images subliminales (pour le fils) ou les *flashbacks* (pour les adultes) sont insérés. Ils apparaissent parfois un peu comme par enchantement, sans que cela ne soit d'une quelconque logique ou que ça réponde à la situation présente. A la longue, ça devient vraiment agaçant que, tout d'un coup, on ait droit à une minute d'images du passé qui, en plus, ont tendance à se répéter. Et que dire de la fin qui, pour le coup, est un peu tarte (et c'est vraiment le cas de le dire, vous comprendrez si vous voyez le film). Bref, à partir d'un sujet qui aurait pu être fort, le réalisateur ne fait finalement pas grand-chose de bien intéressant... Et finalement, je révisé mon jugement prononcé lors de la critique de *Young Adult* : il est peut-être préférable que Jason Reitman reste dans le style qui l'a fait connaître et qu'il maîtrise visiblement bien mieux. Parce que, là, honnêtement, ça ne donne pas vraiment envie de lui donner une seconde chance dans un autre genre. Visiblement, son prochain projet (*Men, Women and Children*) s'inscrit plutôt dans la veine qu'il a développée précédemment. En espérant donc que ce long métrage puisse nous séduire comme les précédents. Parce que là...

VERDICT :

Très académique, globalement pesant et parfois même très longuet, ce *Last days of summer* ne restera pas dans les annales, même si Kate Winslet sauve (un peu) l'ensemble grâce à son seul talent. Ce qui est le plus marquant, c'est que l'on ne croit jamais à cette histoire d'amour. Et ça, c'est vraiment embêtant...

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

KATE WINSLET



DE GUERRE LASSE

Olivier PANCHOT

Date de sortie : **07-05-2014** Vu le : **11-05-2014**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Alex a déserté la Légion étrangère pour revenir à Marseille, qu'il avait fui quatre ans plus tôt suite à une sombre histoire de meurtre. Son but est de retrouver Katia, son amour de jeunesse. Mais, les choses ont bien changé dans la ville et Alex va devoir retrouver sa place et tâcher de ne pas mettre sa famille en danger.

CRITIQUE :

Dans le contexte d'aujourd'hui et avec l'actualité tragique qui se répète, faire un film qui se déroule dans les milieux du crime organisé marseillais est nécessairement un signe fort et donc quelque chose à laquelle il faut porter une attention toute particulière. On pourrait même penser que c'est un vrai opportunisme qui a présidé à tout le projet. Néanmoins, je ne crois pas qu'il faille voir dans le travail d'Olivier Panchot une quelconque « récupération » ou une volonté de faire du *buzz* autour d'un sujet devenu très médiatique : les règlements de compte à Marseille (dont on parle bien plus que ceux qui ont lieu dans d'autres endroits mais qui font moins « vendre »). Le traitement global de tout le film et les partis-pris scénaristiques ne sont en tout cas pas dans cette veine. Si le réalisateur (qui est aussi scénariste) a choisi cette ville, c'est surtout pour ce qu'elle

représente dans le cadre de son histoire de famille directement liée à l'Histoire de la fin de la domination coloniale sur l'Algérie et à l'arrivée difficile en France des familles de pieds-noirs. Car bien plus qu'un « simple » polar, Olivier Panchot offre avec *De guerre lasse* un vrai drame familial qui s'inscrit très largement dans la dimension historique décrite ci-dessus. On pourrait donc penser au James Gray de ses trois premiers films (*Little Odessa*, *The yards* et *La nuit nous appartient*) qui était passé maître dans cette manière d'inscrire le polar dans la cellule familiale. Mais Olivier Panchot n'atteint jamais ce niveau et il signe ici un long métrage qui n'est pas forcément facile à appréhender puisqu'il aborde de nombreux sujets, et cela dans un temps relativement court pour ce genre de films (à peine une heure et demie). Néanmoins, *De guerre lasse* reste un film plutôt efficace et qui, à certains moments, parvient même à nous toucher. Dommage que ce ne soit pas toujours le cas sur la durée...

Car c'est un film qui est surtout plus frustrant qu'autre chose. A pas mal de moments, on a l'impression que ça va vraiment démarrer et que le long métrage ne va plus nous lâcher pour nous emmener peu à peu dans un suspense et une tension maximale. Et puis, deux minutes plus tard, le soufflé retombe aussi vite qu'il est monté. C'est comme si Olivier Panchot ne parvenait pas complètement à assumer sa façon de faire. Cela tient peut-être au fait qu'il ne souhaite pas « copier » ou, en tout cas, s'inspirer de façon trop nette de certains des maîtres du genre (James Gray notamment) et que, au moment où la séquence est prête à prendre de l'ampleur, il choisit une voie plus personnelle et, malheureusement, moins convaincante. Mais il faut quand même lui reconnaître la capacité d'orchestrer avec talent certaines scènes, notamment lorsqu'il s'agit de faire monter la tension de manière insidieuse. De ce côté-là, on est clairement dans le film de genre avec quelques poussées de violence assez brutales qui rythment le récit (il faut parfois s'accrocher car ça n'y va globalement pas avec le dos de la cuillère). Sur ce versant du film, on peut tout de même reprocher un côté assez caricatural de quelques personnages (notamment tout le clan des Corses) et un certain manque d'originalité global avec les passages obligés du genre qui trouvent chacun leur place bien définie. *De guerre lasse* est donc un film noir pas plus que simplement honnête. Et on peut expliquer cela par le fait que ce n'est sans doute pas la partie qui intéresse le plus Olivier Panchot

qui, pour le coup, semble bien plus captivé par tout le volet familial de cette histoire qui, si elle conserve tout de même des liens avec l'intrigue principale, pourrait presque se voir de manière complètement indépendante.

C'est bien sûr le retour d'Alex qui fait un peu tout dégénérer dans le milieu, mais il a surtout une importance capitale dans les relations fortes qui unissent tous les protagonistes. Car, sans trop en dire (même si, honnêtement, il n'y a rien de folichon et d'extrêmement surprenant), c'est là que se situe le véritable enjeu de *De guerre lasse*. C'est en fait le personnage d'Alex qui, presque sans rien dire, va nous guider dans les méandres complexes de cette famille où domine la figure du patriarche, Armand, ancien truand retiré des affaires. Et, visiblement, tout n'est pas clair pour tout le monde et les vérités n'ont pas forcément été révélées. En creux, *De guerre lasse* parle aussi à sa manière de la place des pieds-noirs, de leurs difficultés depuis leur retour en France et en dresse un portrait qui n'est pas forcément des plus flatteurs. Ainsi, les enjeux vont se trouver à plusieurs échelles et concerneront les relations de plusieurs personnages entre eux. Et, là-dessus, Olivier Panchot souhaite clairement insister davantage, au risque de faire perdre de son rythme à toute l'intrigue. Ainsi, il cadre souvent les visages des différents protagonistes au plus près, prenant bien le temps de les sonder. Et ça marche plutôt pas mal, notamment parce que ses interprètes principaux sont tous très bons dans le registre mutique, en commençant par Jalil Lespert, plein de force brute et de fureur rentrée. Tchéky Karyo trouve lui aussi un rôle où il s'exprime parfaitement et, dans ce genre-là, Hiam Abbass est, elle, toujours parfaite. On peut juste regretter qu'Olivier Panchot manque parfois un peu de mesure dans l'utilisation des effets de mise en scène puisque certaines séquences auraient gagné à être plus sobres, notamment dans l'utilisation du son. L'idée de départ de reproduire ce qu'Alex a pu entendre durant ses différentes missions lorsqu'il était militaire n'est pas mauvaise mais, à la longue, elle finit par être un peu répétitive et pas toujours utilisée à bon escient. En somme, il y a pas mal de petits reproches à faire à ce film, ce qui l'empêche d'être vraiment réussi mais beaucoup d'éléments font aussi de *De guerre lasse* un film qu'il n'est pas inintéressant d'aller visionner...

VERDICT :

Croisement entre polar noir et tragédie familiale, *De guerre lasse* n'est pas toujours aussi efficace que l'on pourrait le souhaiter et se perd parfois un peu mais il n'en reste pas moins un film prenant par moments. Et les interprètes sont plutôt bons, ce qui ne gâche rien...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA GRANDE MAJORITÉ DU CASTING



D'UNE VIE À L'AUTRE

Georg MAAS

Date de sortie : **07-05-2014** Vu le : **12-05-2014**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Katrine vit en Norvège depuis qu'elle s'est échappée de l'orphelinat où elle avait été placée lors de la seconde guerre mondiale. Sa mère, norvégienne, l'avait en effet eu avec un soldat allemand. Mais, alors que le mur de Berlin vient de tomber, le passé ressurgit et Katrine va devoir se protéger, elle et sa famille...

CRITIQUE :

Parfois, il suffit de pas grand-chose pour réveiller de vieux fantasmes cinématographiques. Et je pense que les distributeurs français de ce film ont beaucoup joué là-dessus. En effet, alors que le titre original (*Zwei Leben*) et même celui en anglais (*Two Lives*) pourrait se traduire par *Deux vies*, il a plutôt été choisi de mettre dans le titre français le mot « autre » qui, associé avec « vie » ne peut en aucun cas être innocent. En effet, on est obligé de penser à *La vie des autres*, le dernier grand chef d'œuvre venu d'Allemagne, film bouleversant, d'une très grande justesse et qui m'a à l'époque vraiment marqué (cette dernière réplique me hante encore). Le rapport est même renforcé par le fait que *D'une vie à l'autre* est aussi un film allemand, et qu'il évoque le passé de ce pays et notamment

les quarante-cinq ans où le pays a été divisé en deux (même si, là, l'intrigue remonte même jusqu'à la deuxième Guerre Mondiale). Cela semble donc être l'un des sujets principaux du cinéma allemand puisque, dernièrement, les longs métrages venus d'Outre-Rhin qui ont eu le plus de succès ont été *Good Bye Lenin!* (qui traitait de façon humoristique la chute du mur) ou encore *Barbara* (drame se déroulant au début des années 80). Plus qu'une véritable focalisation du Septième Art allemand sur cette période, c'est sans doute aussi que ce sont ces films-là qui sont distribués chez nous car ils parlent davantage au public français. Toujours est-il qu'avec un tel *background*, renforcé par le fait que le film représentait l'Allemagne pour les derniers Oscars, on s'attendait à être émerveillé par *D'une vie à l'autre*. Mais ce n'est malheureusement pas le cas même si, Georg Maas, pour son deuxième film (dix ans après le premier) ne livre pas du tout un travail complètement raté. C'est juste que ce long-métrage est loin d'être vraiment stimulant. Surtout par rapport à ce à quoi je m'attendais...

En fait, on a surtout le sentiment que Georg Maas n'a pas vraiment réussi à prendre correctement en main son sujet qui est pourtant fort. En effet, l'existence du *Lebensborn* (association ayant pour but une augmentation du taux de naissance des enfants aryens) durant l'Allemagne Nazie est un fait et, finalement, peu de films traitent de cette question. Le livre à partir duquel le long métrage a été adapté a le grand mérite d'affronter cette question et même d'y introduire une dimension « internationale » puisque l'histoire se passe entre la Norvège et l'Allemagne. Mais, finalement, si cette problématique est au fondement de toute l'histoire, elle n'est pas non plus celle qui est la plus importante car c'est plutôt la suite qui y est donnée qui va ici avoir son importance : comment la STASI s'est servie de cette histoire de jeunes femmes ayant vécu dans des orphelinats pour les remplacer par de véritables espionnes chargées d'obtenir divers renseignements une fois adultes. On joue donc sur plusieurs niveaux d'intrigue ainsi que sur des époques différentes. Le parcours de Katrine est complexe et on sait dès le début que tout ne tourne pas rond dans l'histoire qu'elle a toujours raconté. Peu à peu, certains éléments apparaissent, et cela est fait de manière un peu trop brouillonne à mon goût. Ce sont notamment des retours dans le passé qui permettent d'éclairer différents éléments. Et c'est là que se pose l'un des principaux soucis du film puisque toutes les séquences de *flashbacks* sont assez terribles (avec des images en super 8 qui alourdissent clairement le propos déjà pas très subtil) et qu'elles s'insèrent pas toujours de la meilleure façon dans le récit.

Honnêtement, ce type de séquences est rarement une bonne idée et là, ça se confirme. Et, en plus, on comprend un peu trop vite où se situe le nœud du problème, qui est vraiment Katrine et ce que cela implique véritablement pour sa famille.

Et c'est sur elle que tout repose et, finalement, à la fin du film, on a l'impression de ne pas vraiment la connaître ni d'être en mesure de la comprendre ou, au moins d'expliquer son comportement. Pourtant, c'est un personnage vraiment intéressant car, avec ses multiples zones d'ombres, il n'est ni tout noir ni tout blanc mais doit vivre dans une situation extrêmement complexe où le mensonge est permanent. Mais *D'une vie à l'autre* ne va sans doute pas assez explorer ce qui fait véritablement cette femme au passé tourmenté. Et cela empêche que le spectateur s'y attache un minimum. Georg Maas essaie parfois un peu d'aller de ce côté en étant donc plus dans un drame psychologique mais, trop souvent, plus que de faire confiance au présent, il choisit une séquence du passé pour montrer ce dont il a besoin pour faire avancer l'intrigue. Ainsi, on se retrouve toujours un peu entre les genres du thriller et du drame et, au lieu d'être efficace à souhait (*La vie des autres* était un exemple magistral), c'est plutôt ici la confusion qui l'emporte et qui ne permet jamais au film de vraiment décoller. Et c'est d'autant plus dommage que, premièrement, le réalisateur fait plutôt les choses correctement en termes de mise en scène (mis à part les *flashbacks*) avec une image de qualité et une capacité à ne pas trop en faire dans la réalisation et qu'il possède aussi un casting de qualité avec, notamment, une actrice principale excellente. Julianne Köhler rend très bien tous les aspects de son personnage et on peut imaginer sans peine qu'elle aurait pu aller encore plus loin dans le côté introspectif. Liv Ullmann, immense actrice qui ne tournait presque plus, est assez incroyable : elle doit dire tout au plus dix mots dans le film mais habite toutes les séquences où elle se trouve par son expression mutique. Le genre de performances assez étonnantes. Mais cela ne permet jamais à *D'une vie à l'autre* d'être plus qu'un honnête film historique qui, à partir d'un sujet très fort, déroule son histoire sans prendre trop de risques...

VERDICT :

***D'une vie à l'autre* est un film basé sur un sujet fort, qui soulève de vraies questions et qui, par moments, pourrait presque vraiment nous toucher. Mais à force de ne pas vraiment choisir entre thriller et drame, il finit un peu par se perdre et ne plus nous satisfaire complètement. Peut-être est-ce que j'en attendais trop...**

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

JULIANNE KÖHLER



JOE

Davis GORDON GREEN

Date de sortie : 30-04-2014 Vu le : 13-05-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Dans un sud des Etats-Unis déshérité, la rencontre entre Joe, un ex-taulard qui essaie de refaire sa vie et Gary, un jeune garçon de quinze ans qui doit faire rentrer de l'argent pour faire vivre sa famille. Entre eux, une relation très forte va alors naître...

CRITIQUE :

Le moins que l'on puisse dire, c'est que David Gordon Green est un réalisateur qui ne doit pas chômer puisque, depuis 2007, il a presque sorti un film par an et participé activement à la réalisation d'une série TV. Il s'est surtout fait connaître lorsqu'il a intégré l'écurie de Judd Apatow en signant *Délice Express* puis, un peu plus tard, *Baby-sitter malgré lui*. Entre les deux, il avait réalisé *Votre Majesté*, sorte de comédie d'époque (celle du Moyen-âge en l'occurrence) visiblement déjantée. Après cette période « comique » (dont je ne peux pas vraiment juger puisque je n'ai vu aucun de ces films), David Gordon Green avait visiblement changé un peu de direction en réalisant le *remake* d'un film islandais (*Prince of Texas*), plutôt

bien accueilli par la critique et notamment récompensé au Festival de Berlin d'un Ours d'argent du meilleur réalisateur. Je me souviens avoir eu envie de le voir sans en avoir la possibilité à l'époque de sa sortie (il y a un peu plus de six mois). Il continue en tout cas dans cette veine plus « sérieuse » avec *Joe*, cette fois-ci adaptation d'un roman de Larry Brown (non, pas le célèbre entraîneur de basket...) et c'est cette fois-ci à Venise, lors de la dernière Mostra, que le film a été présenté. Il est aussi reparti avec un prix, celui-ci récompensant le jeune acteur Tye Sheridan en tant que meilleur comédien débutant. Et puis, il y a la présence de Nicolas Cage, que l'on n'a plus vraiment l'habitude de voir dans des films qui ont un aspect un tant soit peu engageant (ou sinon, tous les cinq ans). Je m'étais donc dit qu'il ne fallait pas que je rate ce *Joe*, et cette fois-ci, j'ai réussi mon coup. Malheureusement, ce film m'a beaucoup moins enchanté que ce que j'aurais pu en espérer...

Pourtant, *Joe* débute avec une scène extrêmement forte où l'on voit Gary et son père, le premier reprochant au second tout un tas de choses sur sa manière de se comporter. Le tout finit par une énorme baffa du paternel avant que celui-ci ne se fasse tabasser en arrière-plan. Cinq minutes d'une grande puissance et, directement, on est mis dans l'ambiance mais, en même temps et sans doute paradoxalement, cette séquence d'ouverture annonce de façon très nette ce qui vont être les principaux défauts qui vont ensuite nous accompagner pendant presque deux heures : des personnages caricaturaux (et notamment le père) et une incapacité du scénario à choisir qui est vraiment le personnage principal de cette histoire et ce que veut vraiment en faire le réalisateur. Est-ce vraiment Joe ou Gary qui sont au cœur du scénario ? A force de ne jamais choisir, l'histoire se complexifie plus qu'autre chose ou, en tout cas, ne permet pas la plus grande clarté pour le spectateur qui ne voit plus bien dans quelle direction le film veut vraiment aller. Bien sûr, le sujet principal semble être la rencontre de ces deux êtres qui, chacun à leur manière, sont bien cabossés par la vie. Joe va voir dans Gary une figure à prendre sous son aile et ainsi trouver un certain sens à une vie qui en manque clairement puisque, en gros, c'est boulot, alcool, dodo. Gary, lui, doit se construire en tant qu'homme tout en gérant une famille un peu dingue, surtout marquée par la figure d'un père alcoolique et complètement déconnecté des réalités. D'ailleurs, ce personnage est l'un des gros loupés du film puisqu'il manque clairement de finesse dans son écriture. C'est notamment le cas dans une scène qui sort un peu de nulle part au milieu du film et qui lui est entièrement consacrée : elle ne sert abso-

lument à rien si ce n'est à appuyer encore une fois un propos déjà martelé depuis le début... On comprend donc que tout se joue sur la question de la figure paternelle et, honnêtement, c'est un peu trop marqué de ce côté-là.

Ce qui est encore plus terrible pour ce film, c'est le fait que l'on ne peut pas s'empêcher de le comparer à *Mud*, autre film qui traitait aussi un peu de la même question (construction de l'identité d'un adolescent à travers la rencontre avec une figure masculine un peu en marge) et qui mettait d'ailleurs en scène Tye Sheridan. Et le comparatif fait plutôt mal car là où le film de Jeff Nichols, en plus d'être magnifique visuellement, réussissait, après une première moitié un peu molle, à véritablement décoller, celui de David Gordon Green reste désespérément plat et ne parvient jamais à emmener le spectateur avec lui, que ce soit dans l'émotion ou dans la tension. Mais cela vient aussi peut-être du fait que le réalisateur s'intéresse peut-être plus à l'environnement dans lequel évolue les deux protagonistes plutôt que véritablement à ces derniers. En effet, on peut se demander si le personnage central du film, ce n'est en fait pas ce Sud des Etats-Unis complètement déglingué et intemporel. En effet, le réalisateur insiste beaucoup là-dessus avec une importance donnée à ces paysages presque désertiques, à ces habitations en ruines, à ces silos rouillés et, encore plus, aux tronches (car, là, on peut utiliser ce mot) de ceux qui l'habitent. Parfois, ce Sud est presque filmé avec une certaine complaisance qui peut être dérangeante pour le spectateur. Et à force de trop faire attention à ce décor, Joe oublie presque ses deux héros qui sont pourtant interprétés avec grand talent. Tye Sheridan (*The Tree of life*, *Mud*) y confirme qu'il est un jeune acteur à suivre de très près et Nicolas Cage que, quand il veut vraiment s'y mettre (de moins en moins souvent), il reste quand même un sacré acteur (comme il le montrait déjà dans *Bad Lieutenant* ou même *Kick-Ass*). Il faudrait juste qu'il arrête d'accumuler les navets (et les nominations aux *Razzie Awards* : treize depuis 2007) et qu'il se concentre sur des bons films. Il en a largement le talent. Sur celui de David Gordon Green, je resterai plus mesuré puisque, s'il sait manifestement filmer, il montre ici une certaine incapacité à vraiment gérer le film dans toutes ses composantes. Ce qui donne un résultat que l'on qualifiera de mitigé...

VERDICT :

Ne choisissant jamais vraiment son personnage central, David Gordon Green nous entraîne surtout dans une longue virée pas toujours maîtrisée à travers une certaine Amérique déshéritée. Heureusement que les deux acteurs principaux tiennent vraiment la baraque...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LE DUO D'ACTEURS PRINCIPAUX

GRACE DE MONACO

Olivier DAHAN

Date de sortie : 14-05-2014 Vu le : 15-05-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: BIOPIC



HISTOIRE :

Alors qu'elle est devenue Princesse de Monaco, et qu'une crise majeure avec la France secoue son Etat, Grace Kelly voit sa vie remise en question par une proposition de rôle provenant d'Alfred Hitchcock.. Comment cette femme va-t-elle pouvoir gérer cette situation ?

CRITIQUE :

Ca y est, nous y sommes enfin : on peut enfin découvrir au cinéma ce fameux *Grace de Monaco*. Car s'il y a un film dont on entend parler depuis deux ans et l'officialisation de Nicole Kidman dans le rôle titre avec, aux manettes, Olivier Dahan, reconnu à Hollywood avec *La Môme*, c'est bien celui-là. Depuis, il ne se passe pas trois mois sans qu'on en entende parler et cela s'est renforcé ces dernières semaines depuis qu'on a appris que le Festival de Cannes (jamais avare d'une petite polémique pour faire parler les médias) a décidé d'en faire son film d'ouverture. Tout a d'abord commencé gentiment avec une première photo en octobre 2012 montrant l'actrice principale dans le rôle. N'étant pas en âge de connaître Grace

Kelly, je n'avais pas grand-chose à dire sur la ressemblance entre les deux femmes. D'aucuns disaient que ce n'était pas flagrant... Mais les choses se sont sérieusement corsées lorsque la sortie américaine du film (prévue au départ en novembre dernier) a commencé à être repoussée sur début 2014 (sortant de fait le film de la course aux récompenses). Olivier Dahan s'est ensuite lâché expliquant les déboires qu'il a eus avec ses producteurs (les fameux frères Weinstein) par rapport au montage, ces derniers ayant fait une version parallèle que lui jugeait catastrophique. Finalement, c'est bien celle de Dahan qui est sortie chez nous et, actuellement, rien n'est prévu pour les Etats-Unis... Et puis, ces dernières semaines, ce fut au tour de la famille princière de Monaco de créer une vive polémique. Se basant uniquement sur la lecture du scénario et sur la bande-annonce (assez terrible, il est vrai), les héritiers de Rainier et de la Princesse Grace ont fait savoir que ce film était en grande partie faux historiquement et qu'il ne rendait pas honneur à ces personnages mythiques. Au pire, on s'en moque un peu de l'avis de la famille Grimaldi car ça reste une œuvre de fiction... Mais j'ai surtout peur qu'elle prenne sérieusement peur en visionnant l'ensemble du film. Car ce n'est rien d'autre qu'une très grosse catastrophe dont il n'y a vraiment pas grand-chose à sauver...

Pour décrire ce ratage et essayer de l'expliquer un peu, je ne sais même pas trop par où véritablement commencer. On va essayer de faire les choses dans l'ordre et d'aborder les soucis les uns après les autres, calmement... Ce qui est sans doute le plus marquant, c'est la laideur visuelle de l'ensemble. Parce que, honnêtement, quand on a fini de visionner le film, la longue polémique sur le montage fait doucement rigoler. Car avec un tel matériau de départ (et, donc, les images filmées par Dahan), je ne vois pas bien ce qu'un autre montage aurait pu donner de bien mieux... Car c'est quand même dans l'ensemble particulièrement moche : la photographie n'est pas bien travaillée, aucune scène ne ressort du lot et il n'y a finalement que les plans lointains de Monaco qui valent un peu le coup même si ça reste des images assez banales (mais dans ce contexte, on se raccroche à ce qu'on peut...). Mais surtout, ce qui est vraiment problématique ici, c'est la manière dont Olivier Dahan surligne absolument tout son propos par des artifices visuels. Comme s'il sentait que son scénario ne suffisait pas (nous y reviendrons), il insiste absolument sur tout avec des effets souvent ridicules (travelling vers le visage de Kidman, ralenti...). Avec une musique hyper-présente (et largement oubliable en plus), je vous promets que ça fait un effet boeuf... Il y a notamment deux séquences en cœur de film où Grace prend conscience de sa réelle condi-

tion (elle est quand même enfermée dans une prison dorée) et commence à comprendre les choix qu'elle doit faire. C'est mis en scène en poussant très loin le curseur du ridicule. Et ce ne sont pas les seules qui sont dans la même veine. En fait, globalement, il n'y a vraiment pas grand-chose à ressortir du côté technique... Et comme, en plus, c'est au service d'un scénario à la limite de l'affligeant, je vous laisse imaginer les dégâts.

En choisissant de s'intéresser à une année particulière de la vie de l'héroïne, *Grace de Monaco* ne faisait pas forcément un mauvais choix. Mais, traité de cette manière, l'ensemble devient bien plus discutable. Car c'est bien le côté extrêmement naïf et cucul de l'ensemble qui m'a sauté aux yeux. Parfois, on se demande si tout n'est pas au second degré tant ça tourne à l'absurde... En effet, le côté politique est vu presque de manière comique, Rainier et sa sœur passent presque pour des abrutis (je commence à comprendre les réticences de la famille), le personnage du prêtre ne vaut pas un clou et, globalement, les réactions de Grace et sa façon de se comporter ne riment à pas grand-chose. On voulait nous montrer un destin de femme mais le manque de profondeur du scénario fait de tout cela quelque chose de bien trop superficiel et de parfois assez risible... Et puis, disons un mot sur les acteurs secondaires, tous insignifiants (Tim Roth et Franck Langella n'essaient même pas de sauver les apparences) et de Nicole Kidman, que je ne trouve pas fondamentalement mauvaise ici mais qui pose quand même un peu un souci. Ce n'est presque plus une actrice tant elle est figée mais elle ressemble plus à une poupée de cire à peine animée. Ça passe à peu près ici dans ce contexte mais il faudra vite faire quelque chose... Depuis qu'il a été présenté à Cannes, c'est sous un feu nourri de critiques que *Grace de Monaco* continue son chemin. A tel point que je me demandais s'il n'y avait pas là un peu d'acharnement gratuit sur un réalisateur qui n'a jamais été trop apprécié et sur le choix du Festival de mettre un tel film à l'honneur. C'est aussi une des raisons qui m'ont poussé à aller le voir et me faire mon opinion. Et, honnêtement, tout ce que je peux dire, c'est que ce tollé médiatique est mérité car ce long-métrage est juste mauvais. On atteint même assez souvent la limite vers le grand n'importe quoi... Que dire de plus sinon que Rainier et Grace ont donc des raisons supplémentaires de s'en retourner dans leur tombe.

VERDICT :

Raté à tous les niveaux, ce *Grace de Monaco* est ce que l'on peut appeler un désastre cinématographique. Il n'y a presque rien à sauver et on se demande même comment on a pu en arriver là. Le tollé médiatique est donc mérité et je m'y associe !

NOTE : 8

COUP DE CŒUR :

BON, BEN,...

DANS LA COUR

Pierre SALVADORI

Date de sortie : 23-04-2014 Vu le : 15-05-2014

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: COMEDIE DRAMATIQUE



HISTOIRE :

Antoine, quarantenaire complètement dépressif, se fait embaucher comme gardien d'immeuble. Dans celui-ci se trouve Mathilde, toute jeune retraitée qui a de plus en plus de mal à gérer cet état de fait. Quand elle remarque des fissures dans son appartement, elle panique même complètement...

CRITIQUE :

Passons d'abord rapidement sur les conditions dans lesquelles j'ai vu ce film même si cela a quand même son importance. En effet, pendant plus de la moitié du film, un couple n'a fait que parler, rigoler, et donc parasiter la séance. Quand je leur ai dit de se taire, le gars a commencé à vouloir s'embrouiller avec moi... Tout cela pour qu'ils partent finalement alors qu'il restait une bonne demi-heure... Parfois, on se demande vraiment pourquoi les gens vont au cinéma... Bref, cela n'est pas si grave mais, pendant au moins la première moitié, ça m'a quand même bien parasité. Cela rajouté au fait que, avant la séance, je n'étais pas vraiment rassuré puisque le seul souvenir que j'avais de Pierre Salvadori, c'était *Hors de Prix*, avec Audrey Tautou et Gad Elmaleh, film que j'avais trouvé en son

temps ennuyeux et pour lequel je n'avais pas vraiment compris un certain engouement de la presse. Depuis, il avait tourné un autre long métrage (*De vrais mensonges*, toujours avec Audrey Tautou) que j'avais soigneusement évité. Mais il faut toujours donner une seconde chance à un réalisateur et c'est donc avec *Dans la cour*, son dernier long métrage dont il est aussi scénariste (comme à chaque fois) que je souhaitais me refaire une idée, même si j'ai bien cru que je ne pourrais jamais aller le voir, les semaines défilant à vitesse V. Mais le fait qu'il reste si longtemps à l'affiche dans une période aussi chargée était le gage d'une certaine réussite puisque, au moins, le public suivait. Il faut dire qu'en tête d'affiche, on retrouve une actrice qui, aujourd'hui, est dans l'une des périodes les plus intéressantes de sa carrière puisqu'elle choisit complètement ses projets et joue de plus en plus dans le registre de la comédie (*Potiche* en est le meilleur exemple dernièrement). Et finalement, que-est-ce que donne ce *Dans la cour* ?

Globalement, c'est plutôt une jolie surprise car c'est un film qui a réussi à me charmer assez rapidement et à tenir ses promesses jusqu'au bout, la fin étant plutôt jolie, et finalement dans l'esprit de tout ce film. Il faut dire que Pierre Salvadori ne tarde pas trop à installer ce qui l'intéresse vraiment. Après deux séquences réussies car nous montrant rapidement qui est vraiment Antoine (le concert et l'agence d'emploi), on se retrouve avec lui dans cette cour d'immeuble, sorte de monde un peu à part, où les sentiments de chacun semblent exacerbés. D'ailleurs, on ne sortira presque jamais de ce petit univers, si ce n'est un peu dans les rues alentours mais surtout, vers la fin, lors d'un « voyage » que mènent les deux personnages centraux. Et ce qui est assez fou, c'est que Pierre Salvadori livre quand même un film qui a pour sujet principal la dépression puisque c'est le sentiment qui habite les deux protagonistes principaux. Mais, et c'est peut-être un peu paradoxal, il arrive à faire cela avec beaucoup de charme et avec un humour bien présent mais toujours teinté d'une vraie tendresse. C'est par exemple le cas avec cet Antoine qui est un anti-héros par excellence mais auquel on s'attache très rapidement et qui ca finalement devenir une sorte d'ange gardien pour tous les habitants de l'immeuble. Le scénario parvient à ne jamais le rendre pathétique alors qu'il y aurait pourtant un sacré potentiel. C'est un peu la même chose pour le personnage de Mathilde qui semble de plus en plus déstabilisée, jusqu'à une scène absolument terrible de réunion des copropriétaires où elle-même semble se rendre compte de son état. On pourra peut-être dire que tous les

personnages sont un peu caricaturaux et ce n'est pas forcément faux, mais cela donne à l'ensemble un aspect de fable. Et cela évite aussi d'une certaine façon que *Dans la cour* tombe dans le pathos ou l'émotion facile. Là, il y a toujours des éléments pour rester dans un registre plus léger

Alors oui, parfois, ça tourne un peu en rond avec des scènes qui reviennent (montrant notamment Antoine complètement perdu s'enfilant des bières la nuit dans la cour) et des passages qui n'apportent pas forcément grand-chose mais c'est aussi une manière de faire passer d'une autre manière l'état de délabrement et de tristesse des vies des deux personnages principaux. En fait, ce qui apporte vraiment de la vie, ce sont les seconds rôles, qui sont autant d'habitants (plus ou moins officiels) de l'immeuble. Chacun à leur manière, et dans des styles différents (le revendeur de vélo toujours défoncé, le vigile russe membre d'une secte et le voisin un peu strict sur les bords), ils donnent au film à la fois du rythme, en permettant l'introduction de petites scènes presque indépendantes, mais aussi une vraie drôlerie. Les séquences avec eux sont souvent les plus amusantes même si, chacun à leur manière, ils sont aussi des symboles d'une certaine dépression et d'un monde qui ne tourne pas toujours rond. Avec eux aussi, le rire est toujours teinté d'une certaine mélancolie. Les deux protagonistes principaux sont, eux, interprétés avec grand talent. Il y a d'abord Catherine Deneuve, une nouvelle fois assez géniale dans ce rôle de jeune retraitée dont la vie tourne de moins en moins rond et qui va voir dans la fissure sur son mur de salon un symbole de cet effondrement progressif. Toujours à la limite de la folie, elle est vraiment très juste. Et que dire de Gustav Kervern, pilier du *Gro-land* (et coréalisateur de *Mammuth* ou *Le grand soir*) et qui connaît ici son premier rôle principal au cinéma. On a l'impression que ce personnage a été écrit pour lui tant il parvient à faire ressortir très facilement le côté « ours au grand cœur ». Les deux sont aussi pour beaucoup dans la certaine réussite que constitue *Dans la cour*. Tout n'y est pas parfait mais ce long métrage distille une petite musique assez particulière et finalement plutôt sympathique.

VERDICT :

Les deux acteurs principaux s'en donnent à cœur joie dans une vraie comédie dramatique qui traite avec une certaine douceur de la question de la dépression. Salvadori fabrique dans cette cour un vrai petit monde en miniature. Et ça fonctionne dans l'ensemble plutôt pas mal.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LE TON GÉNÉRAL DU FILM

GODZILLA

Gareth EDWARDS

Date de sortie : **14-05-2014** Vu le : **16-05-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ACTION



HISTOIRE :

A la fin des années 90, un phénomène inexplicable a détruit une centrale nucléaire au Japon. Y est mort la femme d'un scientifique qui est persuadé qu'on cache à la population la vérité. Quinze ans plus tard, les mêmes signaux réapparaissent et les humains vont alors devoir affronter un ennemi terrible...

CRITIQUE :

Godzilla est devenu au fil des années un personnage mythique au cinéma puisque, entre 1954, date du premier film (japonais) et aujourd'hui, ce ne sont pas moins de trente films (en comptant ce dernier) qui ont pris pour sujet principal cette grosse bête entre le dinosaure et le lézard géant, symbole aussi des ratés de la recherche sur l'énergie nucléaire. Il y a eu des périodes plus propices que d'autres, des *remake* plus ou moins ratés (il paraît que celui américain de Emmerich en 1998 est terrible mais je ne peux pas juger) et, une adaptation de la bête en fonction des périodes. Mais, ce qui est le plus étonnant, c'est surtout la fascination qui existe pour Godzilla, notamment au Japon. C'est aussi une source d'inspiration énorme pour de nombreux réalisateurs, et il n'est que voir dernièrement

Pacific Rim qui est tout à fait dans le même esprit (et Guillermo Del Toro ne s'en cache pas du tout). Le voilà donc de retour, soixante ans après l'original, avec un gros studio hollywoodien (la Warner) et à ses manettes Gareth Edwards, un réalisateur britannique. Il s'était fait connaître en 2010 en écrivant, réalisant (et en faisant même les effets spéciaux) *Monsters*, film à tout petit budget mais qui avait rencontré un vrai succès. L'excitation était donc grande, notamment dans la communauté de fans très importante pour ce genre de films, et notamment pour celui qu'on appelle le « Roi des Monstres ». Personnellement, je ne fais pas partie de ce qui ressemble à une congrégation et je ne suis pas un grand connaisseur des films de monstres en général, car, au fond, et autant le dire tout de suite, ce n'est pas plus que cela ma tasse de thé. Alors, je ne pourrai pas comparer avec d'autres versions ou d'autres longs métrages du même genre (si ce n'est le « fameux » long de Del Toro). Mais ce qui est peut-être le plus embêtant, c'est que j'ai véritablement du mal à me faire un avis bien tranché sur ce *Godzilla*...

En effet, on se retrouve toujours un peu dans la même dualité avec ce genre de films : c'est quand même assez dingue sur la forme bien que le fond, lui, soit bien plus discutable. Au moins, c'est quand même bien mieux que *Pacific Rim*, qui, pour le coup, m'avait plus semblé être une vaste blague qu'autre chose. Là, Gareth Edwards refuse même carrément de tomber dans l'enchaînement des batailles entre bestioles, sous l'œil des humains. D'ailleurs, on voit finalement assez peu de ces combats et c'est l'un des faits étonnants de ce *Godzilla*. Le réalisateur prend même le parti-pris de les montrer parfois à travers des écrans ou même de couper volontairement des scènes (comme lorsqu'on rentre avec l'un des personnages à l'intérieur d'un abri alors que deux bêtes se font face). Parfois, il semble même en décalage avec un réel désir d'insister davantage sur tout ce qui se passe en hors-champ. Ainsi, on voit souvent plus les réactions des humains face à ce qu'ils peuvent observer, plutôt que ce qui pourrait sembler le plus important : la confrontation. De même, l'attente a une place toute particulière, avec un vrai talent pour faire monter une certaine tension. On ne voit finalement qu'assez peu Godzilla, de sorte que sa présence est alors un véritable événement. Pourtant, ce n'est pas par une « peur » de montrer ces combats car, lorsqu'on peut observer ces « chocs des titans », c'est techniquement assez hallucinant et c'est en tout cas très prenant. Ces bêtes sont souvent filmées à hauteur d'hommes, et cela rend très bien. Le tout est accompagné d'une drôle de partition d'Alexandre Desplat : pas forcément géniale dans l'absolu mais qui accompagne vrai-

ment bien l'ensemble. De ce côté-là, il n'y a absolument rien à redire et c'est ce qui donne à ce film son caractère vraiment réussi. Gareth Edwards se permet aussi d'orchestrer certaines séquences de très grande qualité comme celle, visuellement assez incroyable, où des soldats sont parachutés au-dessus de San Francisco où se déroule un combat sans merci entre les bêtes. Certains plans sont alors absolument magnifiques.

Mais, alors, d'où viennent mes réticences et qu'est-ce qui empêche ce *Godzilla* d'être un très bon film ? Et bien, c'est l'enveloppe générale dans laquelle s'insèrent toutes ces séquences réussies... Car, il faut bien le dire, les scénaristes (qui s'y sont pourtant mis à plusieurs et ont beaucoup réécrit le script) n'ont pas vraiment fait d'étincelles, livrant une histoire attendue, où les surprises sont trop peu nombreuses, où les messages sont quasi inexistantes et où les incohérences se multiplient bien trop pour que ça reste anecdotique. Bien sûr, on n'est pas dans de la science-fiction mais il n'en reste pas moins que Gareth Edwards, dans son traitement, essaie de rendre cela le plus réaliste possible (là où, pour le coup, *Pacific Rim* assumait complètement son côté décalé). Alors, dans ces cas-là, il faut éviter de trop faire n'importe quoi par rapport à une certaine logique car, là, les incohérences sont vraiment trop visibles, qu'elles soient temporelles ou bien encore dans la manière dont les autorités gèrent cette crise. Et, surtout, tous les humains manquent clairement d'un minimum de chair et d'approfondissement pour que le spectateur s'y attache un minimum et ne les considère pas finalement comme de simples petits moustiques assistant impuissants à une bataille entre des forces qui les dépassent. Cela tient par exemple dans la performance assez peu convaincante d'Aaron Taylor Johnson, qui n'a pas le charisme suffisant pour faire adhérer à un personnage qui, en plus, n'est guère surprenant. Finalement, tout dépend de la manière dont on prend ce film : si on veut voir un long métrage qui arrive à être plus que de l'action pure et dure, c'est un peu raté. Mais si on veut voir une sorte d'attraction en 3D, où on prend son pied uniquement en profitant des images, honnêtement, ce *Godzilla* fera largement l'affaire. Etant donné que je ne m'attendais pas vraiment à la première solution et que j'espérais au moins la seconde, je n'ai guère été surpris. Et parfois assez stupéfait par le résultat visuel. Mais ça ne suffit pas non plus pour en faire un grand film...

VERDICT :

Assez fou visuellement à certains moments, ce *Godzilla* est un vrai film à grand spectacle. Mais pour être plus que ça, il lui manque un vrai scénario, des personnages auxquels on s'attache vraiment et un minimum de message derrière tout cela.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

QUELQUES SÉQUENCES

THE HOMESMAN

Tommy LEE JONES

Date de sortie : 18-05-2014 Vu le : 18-05-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: WESTERN



HISTOIRE :

Au cœur des années 1850, Mary Bee Cuddy vit seule dans une terre reculée du Nebraska. Elle va se voir confier la mission d'emmener dans l'état voisin trois femmes qui ont perdu la tête. Sur son chemin, elle va alors sauver un homme de la pendaison, en échange de son aide pour effectuer ce trajet où tous les dangers sont possibles.

CRITIQUE :

Dans l'imaginaire collectif (mais c'est aussi une réalité dans l'histoire du cinéma), le western, c'est une affaire d'hommes. On voit très peu les femmes, qui sont presque toujours à l'arrière-plan, si ce n'est totalement invisibles. Les héros sont bien les cow-boys, ceux qui se battent et tiennent en leur main le sort du territoire. Pourtant, depuis quelques années, il semble y avoir un vent de renouveau sur un genre qui ne s'est jamais véritablement éteint, tant il fait partie de la mythologie hollywoodienne. En effet, pas mal de westerns qui sont sortis dernièrement font la part belle aux femmes, chacun de manière différente. Il y a bien sûr eu *True Grit*, où le personnage central était une jeune femme (Hailee Steinfeld qui fait une toute petite apparition ici) lancée dans une quête de vengeance. Puis, *Shérif Jackson*, sur un mode un peu plus décalé, mettait aussi au

centre de son histoire une femme, qui, elle aussi, était animée d'un instinct vengeur. Mais Tommy Lee Jones, lui, va encore plus loin car, en plus de faire de Mary Bee Cuddy le personnage central de son histoire, *The Homesman* raconte aussi à sa manière la place des femmes dans ce grand ouest américain et nous donne donc à voir une histoire bien trop souvent oubliée alors qu'elle est particulièrement forte. Pour celui qui est aujourd'hui l'un des plus grands acteurs d'Hollywood, c'est seulement la deuxième réalisation, après *Trois enterrements*, qui date maintenant de neuf ans et qui avait remporté à Cannes deux prix (interprétation masculine et scénario). J'avais plutôt apprécié ce film qui était, à sa manière, un western des temps modernes. Il n'est donc pas étonnant de le voir s'atteler à ce genre-là, en adaptant un livre de Glendon Swarthout, qui aurait aussi bien pu être signé de la plume de Cormac McCarthy tant c'est le style d'ambiance et d'histoire que ce dernier affectionne particulièrement. *The Homesman* pourrait-il prétendre à de nouvelles récompenses dans moins d'une semaine ? J'aurais bien du mal à me prononcer mais ce film m'a laissé un bien drôle de sentiment.

En effet, quand on en ressort, on se dit que ce long métrage a tout pour être un grand film : des acteurs en très grande forme, une photographie magnifique, un sujet fort, quelques scènes assez mémorables, un coup de théâtre assez inattendu aux deux tiers, ... Bref, sur le papier, il ne manque vraiment rien. Mais, en même temps, *The Homesman* ne m'a jamais transporté comme j'aurais pu le souhaiter et reste finalement assez « plat ». C'est en ce sens qu'il est à la fois déconcertant et, donc, presque un peu décevant... Enfin, quand même, il ne faut pas trop non plus faire la fine bouche car ça reste un long-métrage qui a de multiples qualités et des défauts qui sont finalement assez difficiles à réellement définir mais qui, mis bout à bout, m'ont empêché de vraiment adorer ce film, alors que j'aurais vraiment aimé le faire... Le principal tient peut être dans le fait que le scénario est finalement un peu bancal. En effet, il n'hésite pas à affronter frontalement la question de la place des femmes dans cette société de l'ouest américain alors en pleine installation et la folie qui peut toucher ces dernières. C'est même fait de manière parfois très brutale, et assez choquante. Mais l'histoire finit par abandonner peu à peu cet aspect, en se recentrant de plus en plus sur le couple assez improbable chargé d'effectuer ce convoi. Les trois femmes sont alors délaissées et ne sont plus que des éléments secondaires de l'intrigue. C'est dommage car il y

avait sans doute là vraiment quelque chose à creuser davantage, notamment parce que ce sont autant de questions qui se posent aussi sur l'histoire même des Etats-Unis et sur ce qui est une peu un mythe fondateur là-bas : à quel prix s'est vraiment faite la conquête de l'ouest américain ? Et, c'est peut-être aussi en partie parce que tout cela n'est pas assez développé que le film ne se tient pas assez sur la longueur et manque parfois un peu de la force que certaines séquences nous réservent.

Ce qui est assez amusant, c'est que, ici, le voyage se fait en sens inverse de ce qui d'habitude présenté. On va de l'ouest sauvage et désertique vers l'est civilisé et verdoyant. D'ailleurs, les décors ainsi que les attitudes des habitants à la fin du film montrent bien une énorme différence. C'est aussi lors de cette longue escapade que les deux personnages principaux vont vraiment se découvrir et l'enjeu va alors se trouver dans la manière dont ce couple plus qu'étrange va pouvoir cohabiter. Ils vont en plus connaître de multiples difficultés, qui sont autant de passages obligés du western (rencontre avec des indiens ou avec un truand,...). Et là où Tommy Lee Jones est parfait, c'est dans la manière qu'il a de capter ce voyage à travers des paysages arides où absolument rien ne pousse. Le réalisateur insiste ainsi beaucoup sur des plans larges souvent magnifiques, mis parfaitement en valeur par une photographie parfaite de Rodrigo Prieto. Rien que le générique de début est grandiose en ce sens. C'est là l'une des grandes réussites du film et s'il y a bien une récompense à gagner cette année à Cannes, ça sera celle de la mise en scène car, même si elle est extrêmement classique (avec une musique parfaitement dans le ton), il n'en reste pas moins qu'elle est absolument superbe. Les deux acteurs principaux, eux, sont au top. C'est ainsi un plaisir de revoir Hilary Swank dans un rôle vraiment convaincant après des années où elle avait un peu disparu de la circulation. Elle est ici parfaite pour montrer tous les paradoxes de son personnage : femme très forte mais qui, en même temps, souffre grandement de sa solitude. Tommy Lee Jones, lui, s'est taillé un rôle sur mesure puisqu'il campe un personnage bourru et un peu *droopy* sur les bords, même si la bouffonnerie n'est jamais loin... Pour lui, il n'y a donc absolument aucun souci à se faire tant il a l'habitude de ce genre de protagonistes... Et il confirme par la même occasion qu'il est bien un réalisateur de talent, qui devrait sans doute faire plus qu'un film tous les dix ans...

VERDICT :

Formellement assez magnifique et interprété avec grand talent, ce nouveau film de Tommy Lee Jones manque quand même d'un peu de chair et s'écarte parfois trop de son sujet de départ pour être le grand long-métrage qu'il aurait pu être. Ça reste quand même du bon cinéma.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

QUELQUES SÉQUENCES SPLENDIDES



LA CHAMBRE BLEUE

Mathieu AMALRIC

Date de sortie : **16-05-2014** Vu le : **19-05-2014**

Au cinéma : UGC ASTORIA (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Dans une ville de province, Julien et Esther, deux amants, se retrouvent dans une chambre d'hôtel. Alors qu'ils sont tous deux mariés, ils semblent vivre une vraie passion. Mais, un beau jour, Julien se retrouve en garde à vue. De quel crime est-il vraiment accusé ?

CRITIQUE :

Alors qu'il y a quatre ans, il avait remporté le prix du Meilleur réalisateur à Cannes pour *Tournée*, et qu'il est lancé depuis pas mal de temps dans une adaptation du *Rouge et le Noir* de Stendhal (gros boulot *a priori*...), Mathieu Amalric, qui continue aussi de jouer (toujours avec talent) dans de nombreux films, s'est offert une sorte de respiration très rapide en 2013. Il s'est en effet attelé à l'adaptation d'un roman de Georges Simenon, qui, depuis un certain temps, le taraudait sérieusement : *La chambre bleue*. Pourquoi rapide ? Car il s'est passé moins d'un an entre le moment où le projet a été lancé et celui où il est présenté à Cannes, dans la sélection *Un certain regard*. L'écriture (avec une adaptation contempo-

raine bien que, visiblement, très fidèle d'un auteur pas inconnu sur grand et petit écran), le tournage (moins d'un mois) et la postproduction (à peine quelques semaines) se sont donc déroulés de manière très rapprochée, ce qui donne au projet presque un caractère d'urgence vitale. Le réalisateur avait sans doute besoin de ne pas « perdre la main » et avec un petit budget comme celui-ci, une histoire à première vue banale et un temps si réduit, c'était aussi d'une certaine façon un défi pour lui. Il livre donc un film particulièrement court (à peine plus d'une et quart) que j'ai vraiment eu du mal à appréhender. Car si je reconnais à *La chambre bleue* une vraie qualité dans la manière dont le film est réalisé, il n'en reste pas moins que ce n'est pas un long métrage qui m'a particulièrement touché. C'est aussi sans doute voulu de faire quelque chose d'assez froid, de presque déshumanisé par moments mais c'est un projet que j'ai du mal à véritablement saisir et, surtout, à apprécier.

Dans *La chambre bleue*, il y a d'abord deux éléments qui singularisent de façon très claire le film : c'est d'abord le format utilisé (nous y reviendrons) mais aussi la construction générale puisque l'ensemble du film se déroule en fait sur deux niveaux différents qui sont imbriqués l'un dans l'autre. Le premier est celui de l'enquête policière où l'on voit le personnage de Julien se faire questionner par différents protagonistes sur l'affaire en cours (car affaire il y a mais, au début, on n'en sait pas plus). Et puis, cela nous entraîne dans une sorte de reconstitution filmée de tout ce qui est racontée et on se retrouve donc avec Julien dans tout ce qu'il raconte. Là où le film est intéressant, c'est dans la manière qu'il a de découvrir peu à peu ce qui se passe réellement (je n'en dirai pas plus pour vous laisser la surprise, même si ce n'est pas non plus le suspense de l'année) et, ainsi, de toujours laisser une once de mystère, celui-ci se renforçant même de plus en plus au fur et à mesure que l'histoire avance et que certains éléments se dévoilent. Le spectateur lui-même a du mal à se faire une idée, et se retrouve presque dans la position de juré, à qui on a montré tous les faits et qui doit décider de la culpabilité ou non d'un accusé. Ainsi, le personnage de Julien, sur lequel tout est centré, est assez caractéristique car, justement, on ne sait pas bien jusqu'à quel niveau il sait ou sent des choses et jusqu'où il a été d'une certaine manière dupé ou manipulé. Pour jouer ce rôle, sur-mesure pour lui, Mathieu Amalric s'en donne à cœur joie. Face à lui, on trouve Léa Drucker, plutôt juste dans le rôle de la femme trompée, et Stéphanie Cléau (compagne d'Amalric à la ville) qui arrive bien, notamment grâce à son attitude, à renforcer le côté mystérieux de son personnage.

Pour mettre tout ce mystère en images, Mathieu Amalric opte pour une réalisation qui fait la part belle aux retours en arrière très fréquents (on suit néanmoins très bien l'intrigue) mais aussi sur une grande importance donnée à des images presque subliminales. Il y a ainsi des rappels (une goutte de sang pour une tache de confiture, le bleu de la chambre pour le bleu de la salle d'audience du tribunal) mais aussi des insertions de plans au milieu du récit. Ils n'ont pas forcément de rapport direct avec ce qui est raconté mais ils donnent à leur façon des indices. Le montage est donc ici très important et le travail réalisé sur celui-ci est vraiment de qualité. Et le tout est filmé dans un format ancien (le 1:33), presque carré, qui permet de renforcer le côté mystérieux et oppressant de toute cette histoire. Les personnages sont souvent dans des coins ou sur le côté, comme s'ils cherchaient toujours à s'échapper du cadre. Ce qui est assez marquant avec *La chambre bleue*, c'est que si on passe beaucoup de temps en prison, en garde à vue ou dans le bureau du juge (excellent Laurent Poitrenaux), afin de reconstituer l'affaire, il n'en reste pas moins que ce film n'est pas à proprement parler un film policier puisque, ici, bien que ce soit une vraie enquête, ce n'est pas vraiment ce qui intéresse le scénario. Non, ce qui est le plus important, c'est bien la relation entre les deux amants et notamment la réaction de Julien sur celle-ci. En effet, il ne semble pas vraiment au même stade que sa compagne et tout part en fait d'un dialogue qui a lieu au début entre eux et qui, finalement, sera le fil directeur de tout le film. Ainsi, on peut se demander si le meilleur titre du film n'aurait pas été celui du dernier des frères Larrieu (dans lequel jouait aussi Mathieu Amalric) : *L'amour est un crime parfait* ?

VERDICT :

Vraiment un film assez étrange, qui pose question(s) et sur lequel j'ai du mal à me faire un vrai avis. Il y a évidemment beaucoup de qualités dans la mise en scène et le montage mais l'histoire m'a laissé plus que froid.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LE TRAVAIL DE MONTAGE



LA VOIE DE L'ENNEMI

Rachid BOUHAREB

Date de sortie : **07-05-2014** Vu le : **20-05-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Après dix-huit ans de prison pour le meurtre de l'adjoint du shérif, William Garnett sort de prison pour trois ans de conditionnelle. Il est alors surveillé par un agent de probation. Lui n'a qu'une seule envie : refaire sa vie au plus vite. Mais le shérif, toujours en place, ne l'entend pas forcément de cette oreille.

CRITIQUE :

C'est parfois assez cocasse la manière dont les films se répondent, sans que cela soit voulu. En effet, le dernier film où Forrest Whitaker avait un rôle principal que j'ai pu voir était *Zulu* et il se terminait par une scène (d'ailleurs assez dérangeante) du personnage interprété par l'acteur achevant à coups de pierre celui que l'on pouvait considérer comme le méchant et cela dans un décor de désert. Et, là, quelle surprise de voir dans la séquence d'ouverture de *La voie de l'ennemi* le même comédien effectuer exactement le même geste, dans un décor assez similaire, comme si cela se trouvait dans l'exacte continuité du long métrage de Jérôme Salle. Et, en plus, les similitudes ne s'arrêtent pas là, puisque ce sont deux films produits par Pathé, réalisés par des Français, et qui sont tournés dans un

pays anglo-saxons (Afrique du Sud pour le premier, Etats-Unis pour celui-ci) avec des acteurs anglophones et, donc Forest Whitaker. Mais les comparaisons doivent s'arrêter là car si Jérôme Salle utilisait plutôt les ressorts du thriller, avec montées de tension, coups de feu et enquête policière, Rachid Bouchareb, lui, est plus dans le registre du drame pur. C'est la deuxième réalisation américaine pour le réalisateur d'origine algérienne qui, avec *Indigènes* et *Hors la loi*, avait sondé à sa manière l'histoire de l'immigration maghrébine en France depuis la Seconde Guerre Mondiale. En effet, il a déjà mis en scène *Just like a woman*, qui est passé en France à la télévision avant d'être diffusé dans les salles aux Etats-Unis. *La voie de l'ennemi* est le deuxième volet de ce qui se veut être une trilogie américaine... Et pour ce film, il adapte un long métrage datant d'il y a quarante ans, *Deux hommes dans la ville* et interprété par Jean Gabin et Alain Delon. En le réactualisant et en l'inscrivant dans un contexte américain, Rachid Bouchareb réussit-il son coup ? Selon moi, le pari n'est pas vraiment gagné et le réalisateur nous offre finalement un film qui, bien que dans l'ensemble soigné, ne convainc jamais.

Soigné parce qu'il n'y a pas de grosses fautes de goût dans la mise en scène et que certaines séquences sont même filmées avec un certain talent. Il réussit notamment bien à saisir ces grandes étendues du Nouveau Mexique qui sont décidément à la mode en ce moment au cinéma (*Cartel*, par exemple, se déroulait dans des paysages similaires). Mais, une fois que l'on a dit ça, il faut se demander à quoi cela est-ce que ça sert. Et c'est malheureusement bien là que le bât blesse largement. Car *La voie de l'ennemi* a une caractéristique assez étonnante : celle d'être l'un des films qui lance le plus de sujets intéressants avant de ne pas les travailler davantage, pour, finalement, rester dans une trame extrêmement classique et un scénario (trop) attendu. C'est le cas à la fois pour des personnages mais aussi pour des thématiques entières. Prenons d'abord l'exemple de la religion (ici, l'islam puisque William s'est converti en prison). Le scénario en fait dès le début un élément majeur et on pense qu'il s'agira d'un enjeu d'importance mais, au fur et à mesure que le film avance, on perd complètement cet aspect, si ce n'est dans l'une des scènes finales (et encore). Mais il en est de même par exemple sur les questions d'immigration (le film se passe à proximité immédiate de la frontière avec le Mexique). Sur les personnages secondaires, on a un peu la même problématique puisqu'il y a de nombreuses amorces pas inintéressantes, notamment sur le personnage de ce shérif (très rude avec William mais particulièrement « compatissant » envers les immigrés).

Finalement, ils ne sont jamais traités et n'ont donc plus vraiment d'intérêt. Le scénario préfère s'enfoncer avec un certain entêtement dans une facilité puisque tous les passages attendus surviennent (de l'histoire d'amour complètement bidon aux retrouvailles avec la mère adoptive) sans que les enjeux forts ne soient véritablement évoqués. Et vu que, en plus, Rachid Bouchareb a une petite tendance à ne pas faire les choses à moitié quand il faudrait un peu de retenue, le résultat est souvent discutable. Heureusement, la figure de Forest Whitaker, une nouvelle fois excellent, permet à elle seule de sauver parfois le long métrage d'une certaine niaiserie qui le guettait... Mais ça ne peut pas non plus suffire...

VERDICT :

Ne réussissant jamais à véritablement cerner ses enjeux, et proposant un scénario très attendu, c'est un long métrage qui ne décolle jamais assez pour emmener le spectateur avec lui. Et là au milieu, il y a Forest Whitaker, toujours très bon...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

FOREST WHITAKER

DEUX JOURS, UNE NUIT

Jean-Pierre et Luc DARDENNE

Date de sortie : **21-05-2014** Vu le : **20-05-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Sandra, qui revient tout juste de dépression, apprend un vendredi que la majorité de ses seize collègues ont voté pour avoir une prime plutôt que de la voir rester dans l'entreprise. Elle réussit à obtenir un second vote le lundi et va tout faire pendant le week-end pour les faire changer d'avis.

CRITIQUE :

Depuis leur Palme d'Or décernée en 1999 pour leur première apparition sur la croisette, c'est devenu une tradition, de sorte que l'on peut même parler à ce stade de véritable institution... Tous les trois ans, les frères Dardenne sont de retour en compétition officielle et, à chaque fois, ils font un véritable tabac auprès de la critique et, surtout, ils repartent toujours avec un prix, ce qui est tout bonnement hallucinant. Ainsi, en quinze ans, ils auront remporté deux Palmes d'Or (*Rosetta*, donc et *L'enfant*), le Prix du scénario pour *Le silence de Lorna*, le Grand Prix pour *Le gamin au vélo* ainsi qu'un Prix d'Interprétation Masculine pour Olivier Gourmet dans *Le fils*. Il ne leur reste finalement que le Prix de la mise en scène, le Prix du Jury et celui d'interprétation féminine. Mais, attention,

je dis cela avant que les récompenses ne soient données pour le Festival 2014 car les choses pourraient bien changer... Plus encore qu'à Cannes, où leur aura est désormais légendaire, c'est bien dans le cinéma mondial que les deux frères belges ont réussi à faire entendre leur propre voix à travers les années, tout en gardant une patte singulière qui en fait des specimens assez uniques en leur genre et de sacrés découvreurs de talent (on leur « doit » Olivier Gourmet, Emilie Dequenne, Déborah François, Jérémie Rénier,...). Ils sont en effet devenus les porte-étendards du cinéma social belge, filmant toujours la ville de Seraing, avec notamment la question des mères encore adolescentes (*L'enfant*) ou celle des mariages blancs (*Le silence de Lorna*). Avec *Le gamin au vélo*, ils semblaient opérer un certain virage avec, à la fois, un film plus lumineux dans la forme mais aussi avec une actrice déjà reconnue dans le rôle principal (Cécile de France en l'occurrence). Avec *Deux jours, une nuit*, ils semblent continuer dans cette voie et vont peut-être même encore plus loin en mettant une scène celle qui est maintenant une star internationale : Marion Cotillard. Et tout en livrant un film d'une limpidité et d'une facilité d'accès assez déconcertante, ils nous offrent leur œuvre la plus puissante.

Et ce long métrage est une nouvelle preuve que les frères Dardenne sont bien à une période charnière de leur carrière et qu'ils se réinventent tout en gardant la ligne directrice de leur cinéma. En effet, on retrouve ce qui en fait le sel : ces longs plans qui semblent s'étirer à l'infini, cette recherche d'un certain naturalisme, cette sobriété dans la mise en scène et cette volonté de toujours coller au plus près des personnages. C'est en fait un cinéma qui paraît extrêmement simple, au point que l'on se demande pourquoi tout le monde ne fait la même chose. Mais si ça marche avec eux (et pas avec d'autres qui utilisent peu ou prou les mêmes méthodes), c'est surtout parce que les deux Belges ont ce que l'on peut appeler un vrai regard sur le monde, dont ils ont fait de Seraing une sorte de laboratoire miniature. Ce regard ne peut pas être considéré comme particulièrement optimiste même si on peut voir poindre ci et là quelques touches moins sombres. Ils ont ainsi exploré un peu toutes les formes de violence depuis de nombreuses années, avec, toujours en toile de fond, une certaine pauvreté. Et là, justement, c'est précisément à la question sociale qu'ils s'attaquent et, une heure et demie de leur cinéma vaut bien tous les discours (politiques notamment) que l'on peut entendre sur notre société et les dérives d'un libéralisme effréné. Car la vision des frères Dardenne sur le monde du travail est absolument terrible tant celui-ci semble violent et

sans aucune pitié envers la moindre faiblesse. Mais là où c'est véritablement intéressant, c'est que jamais ils ne jugent les hommes qui la composent et qui sont donc plus vus comme des victimes d'un système. Chacun a ses raisons de refuser de ne pas toucher une prime et Deux jours, une nuit ne cherche aucunement à les caractériser selon une distinction « bonnes / mauvaises » personnes. Même le patron n'a pas une image de terrible méchant. Lui aussi est pris dans des engrenages qui le dépassent complètement.

C'est donc là au milieu que se débat Sandra, sorte de symbole ultime des vicissitudes de ce monde du travail puisque, revenant à peine d'une dépression dont on ne sait rien (vient-elle du travail, de soucis plus personnels ou bien d'une combinaison de ces deux facteurs ?), elle apprend qu'elle est licenciée. Pire, que ce sont ses collègues qui ont voté pour qu'elle soit licenciée et qu'eux puissent toucher 1000 euros. D'ailleurs, cette somme n'est pas anodine puisque si, en France, elle est à peu près synonyme du SMIC (supérieur dans les faits), elle va véritablement prendre tout son sens dans le film (c'est un an de gaz et d'électricité pour l'un ou la possibilité de faire une terrasse pour l'autre). C'est autour de celle-ci que va se dérouler l'intrigue et, pour le coup, les frères Dardenne nous offrent une sorte de thriller d'un genre très particulier puisque l'enjeu est de savoir qui va voter différemment le lundi que le vendredi. Sandra se lance donc dans une entreprise qui consiste à aller voir chacun des employés pour leur demander de changer d'avis. Et dans cette tâche, le spectateur est forcément de son côté et voudrait la soutenir. Surtout qu'elle a des moments de découragements, mais aussi des petites joies sincères, comme un résumé de toute une vie en un week-end. Ce sont de véritables montagnes russes émotionnelles pour elle, mais aussi pour le spectateur. Et ce qui est vraiment intéressant, c'est la manière dont ce qui finit par ressembler à une épopée va à la fois la reconstruire en tant que femme mais aussi donner une nouvelle chance au couple qu'elle forme avec Manu (Fabrizio Rongione, un habitué des Dardenne, très bon ici) qui, lui, va vraiment la pousser à continuer ce combat même quand il semble désespéré. On ne peut pas parler de la fin car c'est aussi l'objet de ce thriller, mais on peut juste dire qu'elle est réussie et, à l'image du film dans son ensemble, d'une grande justesse.

A première vue, la succession de rencontres avec ses collègues pourrait avoir un côté un peu répétitif et, ne nous mentons pas, ça l'a à certains moments, ce qui donne quelques petites longueurs ci et là. Mais le scénario est assez intelligent pour permettre au film de toujours avancer et ceci dans un décor plutôt lumineux, notamment parce que la nuit est finalement presque absente, et en évitant tout pathos. Il y a quelques raccourcis parfois un peu facile, mais rien de bien choquant. Et ce qui est amusant, c'est que, à partir de la même accroche (une phrase d'introduction que Sandra a appris par cœur et qui lui permet de ne pas craquer devant ses interlocuteurs), les réactions de chacun des personnages qui se retrouvent en face d'elle est très différente, montrant ainsi toutes les facettes de la nature humaine. Certaines sont choquantes, d'autres magnifiques (immense scène avec le jeune entraîneur de foot) et, chacune à leur manière, elles permettent à la jeune femme de se reconstruire. Et Sandra, parlons-en, puisque Marion Cotillard, qui est de presque tous les plans, est tout simplement magnifique ici. Elle a une précision de jeu assez incroyable et donne à cette Sandra une consistance (dans la peine comme dans la joie) qui en fait une véritable héroïne dans ce *survival* des temps modernes. Après avoir vu lui échapper le prix en 2012 pour son interprétation pourtant parfaite dans *De rouille et d'os* (notez que les deux actrices qui l'avaient gagné, Cosmina Stratan et Cristina Flutur, dans *Au-delà des collines* étaient aussi excellentes), ça devrait pouvoir le faire cette année et ainsi compléter une collection de trophées déjà fabuleuse. Alors, une troisième Palme d'Or est-elle en vue (d'après la majorité des suiveurs, ça ne fait pas beaucoup de doute...) ou les frères les plus célèbres du cinéma belge se consoleront-ils en raillant l'un des quelques prix qu'ils n'ont jamais remporté ? Réponse lors de l'annonce du palmarès mais, d'ores et déjà, *Deux jours, une nuit* est l'un des grands moments de cette année 2014. Et ça suffit amplement à mon bonheur...

VERDICT :

Film fidèle aux principes des frères Dardenne, *Deux jours, une nuit* est une œuvre assez sensationnelle par moments, à la fois dure et sensible, et qui montre que ce n'est pas l'économie de moyens qui empêche les sentiments forts. Ce long métrage permet de montrer une nouvelle fois que Marion Cotillard est bien une très grande actrice.

NOTE : 17

COUP DE CŒUR :

MARION COTILLARD



X-MEN : DAYS OF FUTURE PAST

Bryan SINGER

Date de sortie : **21-05-2014** Vu le : **22-05-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM DE SUPER-HÉROS

HISTOIRE :

Alors qu'ils sont persécutés dans un monde devenu hostile pour eux, les X-Men envoient Wolverine dans le passé, cinquante ans plus tôt, afin qu'il change le cours de l'histoire et empêche un assassinat qui a tout fait basculer. Il va alors retrouver ses vieux complices, mais en plus jeune...

CRITIQUE :

Puisque c'est la période *Marvel*, qui sort un film tous les mois, à chaque fois dans des univers différents (Les Avengers avec *Captain America 2*, *Spi-derman* et, donc les X-Men), il fallait bien que j'aie vu ce nouveau film de super-héros. Et autant le dire tout de suite, je suis un inculte total par rapport au monde des X-Men. Je n'ai vu aucun des six films qui sont sortis depuis presque quinze ans, alors que c'est pourtant un succès planétaire qui ne se dément pas. Et je dois avouer que j'ai parfois eu du mal à suivre comment ça se déroulait, finalement assez peu intéressé par ces mutants. Alors, pour faire les choses simplement, les trois premiers volets forment visiblement un tout. Les quatrième et sixième sont consacrés au personnage devenu mythique de Wolverine et le cinquième opus permet un

retour dans le passé pour comprendre comment se sont formés les X-Men. Pourquoi dire tout cela ? Parce que ce *X-Men : Days of future past* effectue en quelque sorte un pont entre deux générations et c'est d'ailleurs Bryan Singer, celui qui avait réalisé les deux premiers volets (et adoré par les fans des X-Men) qui revient aux manettes. Mais même si je n'ai pas vu ses films de super-héros, ce réalisateur est loin d'être un inconnu car c'est lui, qui, au cœur des années 90 et alors qu'il n'avait que trente ans, avait réalisé l'un des films les plus étonnants qu'il m'ait été donné de voir : le plutôt dingo *Usual Suspects* et son *twist* final devenu mythique. Depuis, il s'était occupé de séries télé, avait fait quelques films « traditionnels » (comme *Walkyrie*) mais il s'était surtout occupé de super-héros, puisque, en plus des X-Men, il a aussi tenté de redonner vie à un autre personnage culte en 2006 (*Superman returns*). Forcément, j'aurai du mal à comparer avec tous les films précédents mais, comme cela, le jugement peut se faire de façon plus « indépendante » et, alors, cette découverte avec ce nouvel univers *Marvel* m'a-t-elle réellement convaincue ?

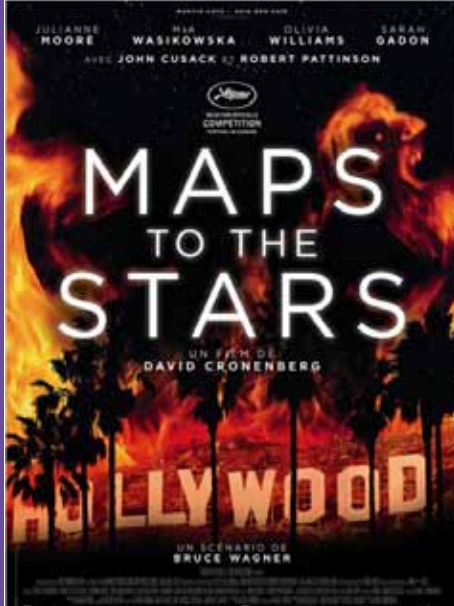
Et bien, j'ai vraiment l'impression d'être à contre-courant tant la critique (et de tous bords, en plus) est enthousiaste mais, honnêtement, ce *X-Men* ne m'a pas fait une grande impression. J'ai surtout eu l'impression de ne jamais être véritablement rentré dedans. Alors oui, c'est sûr que c'est un divertissement plutôt honnête, devant lequel on ne s'ennuie pas vraiment et qui réserve quelques séquences assez réussies (l'évasion du Pentagone réalisée avec l'aide de Vif-Argent est même sacrément impressionnante). Néanmoins, ça ne m'a à aucun moment vraiment interpellé ou excité. Alors peut-être cela vient-il du fait que je n'ai pas vraiment réussi à me fondre dans cet univers des X-Men ? Sans doute mais je trouve d'un autre côté que, quand on y est complètement étranger comme moi, le début n'est pas forcément très clair à suivre et les intrigues reprennent beaucoup d'éléments qui sont des références aux autres opus. C'est vrai que l'on n'est pas obligé d'être « inculte » comme moi sur ce coup mais si on l'est, ce n'est pas toujours évident. On comprend évidemment les enjeux principaux mais ça a quand même un côté agaçant de se sentir un peu à l'écart de presque tout ce qui se dit ou ce qui se passe. Surtout que, dans ce film, le nombre de personnages est très important, sans compter le fait que, pour certains, on les voit dans deux périodes différentes. D'ailleurs, cet aspect est plutôt pas mal géré (pas trop d'allers-retours inutiles) et la reconstitution des années 70 est plutôt sympathique (ah, ce bon vieux Claude François en bande-son, ça fait

toujours son effet !). Elle permet même d'apporter par moments une bonne dose d'humour. Cette accumulation de mutants provoque parfois un sentiment un peu brouillon car tous ne sont pas vraiment travaillés par le scénario. Pourtant, on aimerait bien en savoir davantage sur les réelles motivations de ces personnages qui, chacun à leur manière, se retrouvent dans une situation complexe et devant des choix importants. Et puis, le scénario réserve aussi quelques passages à vide assez difficiles à comprendre. Vous aurez compris, sans être hostile (loin de là), ce nouveau film de super-héros aura été loin de complètement me satisfaire et je ne suis pas persuadé d'être présent pour la suite qui est, évidemment, déjà prévue...

VERDICT :

Plutôt propre et parfois même assez drôle, ce film comporte certaines séquences de qualité mais aussi un côté globalement trop brouillon et quelques passages à vide moins enthousiasmants. Dans l'ensemble, ça ne m'a pas donc vraiment enthousiasmé...

NOTE : 12**COUP DE CŒUR :****L'ÉVASION DE MAGNETO**



MAPS TO THE STARS

David CRONENBERG

Date de sortie : **21-05-2014** Vu le : **23-05-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Agatha débarque à Hollywood et se fait embaucher par Havana Legrand, une actrice qui cherche un second souffle à sa carrière. Elle-même est coachée par Sanford Weiss, sorte de gourou dont le fils, Benjie, est déjà une star du grand écran. Tous ces destins se croisent dans ce monde fait de paillettes mais aussi de secrets...

CRITIQUE :

Dans la très longue carrière de David Cronenberg (son premier film date de 1969), on pourrait presque voir des sortes de cycles, ou en tout cas des films qui se répondent. C'était par exemple le cas entre *A History of violence* et *Les promesses de l'ombre*, deux films qui exploraient la question de la violence, de manière différente, évidemment. Si l'on excepte un peu *A dangerous method*, sorte de digression pas toujours captivante sur les débuts de la psychanalyse, on peut voir dans ses deux derniers films un peu la même notion de duo. En effet, *Cosmopolis* était une charge assez violente contre le milieu de la finance (même si c'était parfois assez artificiel). Là, dans *Maps to the stars*, c'est à un autre des fondements de la société américaine qu'il s'attaque puisque ce n'est rien de moins qu'au monde du cinéma, et plus particulièrement à Hollywood qu'il s'en prend

cette fois-ci. Et, ironie du sort, c'est à Los Angeles même qu'il a tourné une bonne partie du film, lui qui est plutôt habitué à filmer dans son Canada natal. Sur le principe, c'est un long métrage qui semble un peu discutable car ça a toujours un côté dérangeant de voir certains acteurs « cracher dans la soupe » de cette manière. On pense par exemple à Mia Wasikowska, qui, avant de connaître depuis quelques années une carrière avec de vrais choix, a tout de même été connue grâce à Walt Disney et son *Alice au Pays des Merveilles*... Pour Cronenberg, par contre, c'est un peu différent car il a toujours été un peu en marge du véritable système hollywoodien. En tout cas, le Festival de Cannes, jamais avare d'une petite pique envers les Etats-Unis (même s'ils en profitent aussi largement à leur façon) a déroulé le tapis rouge à ce film. Personnellement, j'ai du mal à en faire de même et, une nouvelle fois, le cinéma de Cronenberg me laisse vraiment dans l'expectative. En fait, j'ai vraiment du mal à me faire une véritable idée sur ce film, même après avoir laissé la réflexion mûrir...

Ce qui est certain, c'est que le réalisateur canadien n'est pas tendre du tout avec Hollywood. C'est le moins que l'on puisse dire et c'est à se demander quel problème il a lui-même avec le système pour régler ses comptes ainsi. Tous les personnages qu'il met en scène sont complètement azimutés, chacun à leur manière. Entre l'actrice sur le retour qui doit essayer de régler ses soucis d'enfance, le jeune adolescent déjà star et complètement déconnecté des réalités ou encore son père, espèce de gourou qui ne pense qu'à la vente de son dernier livre, ce sont autant de caractères différents qui ne se rejoignent que sur un point : leur côté déjanté. Et, de façon nette, c'est le système tout entier qui est à mettre sur le banc des accusés pour expliquer cette folie. Le personnage d'Agatha, qui permet de faire un véritable lien entre les différentes histoires qui s'entremêlent, est peut-être celui qui, au départ, semble le moins tourmenté mais, peu à peu, il va réellement se dévoiler pour devenir, lui-aussi, complètement dingo (notamment dans un dernier quart d'heure où la tension monte sérieusement). Cronenberg est toujours aussi doué pour instaurer un climat vraiment particulier à son film puisqu'ici, c'est toujours un peu mystérieux, notamment avec ce poème, *Liberté* de Paul Eluard, que les personnages scandent pendant tout le film. Et puis, lors de certaines séquences, ça devient même clairement malsain et certaines pointes de violence pure sont toujours présentes. Le problème, c'est qu'à force de vouloir dénoncer dans tous les sens, le scénario finit par

construire des personnages qui sortent presque de la réalité pour devenir des sortes de caricatures d'un trait de caractère. Ainsi, *Maps to the stars* finit par ressembler à une farce devant laquelle. Et, donc, le film manque clairement d'un minimum de finesse qui aurait permis que le spectateur y croit un peu plus et puisse alors réellement saisir le message. Heureusement que les acteurs principaux sont au top, notamment une Julianne Moore qui joue à fond sa partition et n'hésite pas à aller très loin pour jouer la névrose totale qui touche son personnage. Dans des rôles très différents, Mia Wasikowska (mystérieuse à souhait) et Evan Bird (parfaite tête à claques) sont aussi dans le ton. Je par contre suis plus circonspect sur John Cusack, Robert Pattinson et Olivia Williams. Comme un peu sur tout le film, auquel j'ai eu du mal à véritablement accrocher mais qui, par moments, me fait quand même dire que c'est du vrai bon cinéma. Bref, je ne sais toujours pas quoi en penser...

VERDICT :

Un long métrage que j'ai vraiment eu du mal à appréhender. C'est grinçant, parfois féroce mais sans doute trop outré et parfois tarabiscoté pour être une vraie bonne critique d'hollywood. Julianne Moore est excellente, tout comme Mia Wasikowska ou Evan Bird. Le reste du casting est moins convaincant.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

JULIANNE MOORE

TON ABSENCE

Daniele LUCHETTI

Date de sortie : **28-05-2014** Vu le : **28-05-2014**

Au cinéma : UGC CINÉ-CITÉ (LYON)

Genre: DRAME AMOUREUX



HISTOIRE :

Dans l'Italie des années 70, on suit une famille où le père est un artiste qui se veut anticonformiste alors que sa femme, elle, a du mal à accepter cet art (et surtout les modèles nus qui vont avec...). Au cours d'un été, ils vont se déchirer, se retrouver, se détester et s'aimer, tout cela sous les yeux de leurs deux enfants.

CRITIQUE :

Aller voir un film en langue italienne, ça a toujours pour moi un charme fou tant cette langue est assez géniale : chantante et rythmique, elle pourrait presque sauver à elle seule certains films. En plus, là, j'y allais encore plus confiant car le précédent film de Daniele Luchetti que j'avais pu voir (*La nostra vita*) m'avait plutôt plu. C'était déjà une histoire de famille mais celle-ci se construisait autour d'un drame fort et nous offrait une plongée dans une Italie loin des clichés et des cartes postales, ce qui permettait aussi de poser de vraies questions sociales sur ce pays aujourd'hui. Autant que je m'en souviens, j'avais vraiment été charmé et emporté dans ce qui ressemblait presque à une épopée. Alors, forcément, j'attendais de voir ce que pouvait de nouveau nous offrir le réalisateur italien, surtout qu'il emmenait dans cette aventure Kim Rossi Stuart, acteur découvert

avec *Romanzo Criminale* et qui dégage vraiment quelque chose, en plus d'une vraie classe naturelle. Bref, sur le papier, ça avait à peu près tout pour me plaire et, pourtant, le résultat a été très loin de me charmer. Pire, et ça m'ennuie de le dire ainsi, mais ce long métrage m'a embêté à plus d'un titre...

En fait, selon moi, le souci majeur vient du sujet en lui-même. En effet, là où *La nostra vita* était un film engagé à sa manière, *Ton absence* est bien plus anecdotique et n'est finalement source d'aucun enjeu d'importance, ce qui est toujours un souci car cette absence empêche que le spectateur s'attache d'une quelconque manière aux personnages ou à ce qu'ils vivent. Clairement, on sent l'influence autobiographique derrière cette œuvre puisque, de façon assez nette, Daniele Luchetti raconte à travers ce film sa propre enfance. Et tout se cristallise finalement au cours d'un été où les parents vont se déchirer, eux qui sont visiblement habitués des marchandages amoureux. Il faut dire qu'entre le père qui est un vrai artiste un peu perché et sa femme plus terre à terre, la relation est forcément conflictuelle. Et puis, chacun a un caractère bien trempé, qui ne laisse que peu de place au compromis. Alors, ils passent une bonne partie du film à se crier dessus et à plus ou moins se réconcilier ensuite. Il y a bien quelques évolutions dans la relation mais ça reste quand même un peu toujours la même chose.

Le choix scénaristique qui est fait est celui de raconter cette histoire à travers les yeux des enfants, et surtout le plus grand des deux (il doit avoir environ dix ans). C'est un parti-pris qui renvoie évidemment au côté autobiographique du film mais qui est surtout assez contre-productif dans la mesure où il resserre encore plus les enjeux autour d'événements qui ne sont pas assez significatifs. Surtout, qu'au bout d'un moment, le même en question reçoit la caméra qu'il appelait de ses vœux et on finit par voir le tout à travers l'œil de ce nouvel écran, renforçant encore plus le côté assez éloigné de toutes ces problématiques. Pourtant, il y a de vraies questions posées, peut-être pas de la meilleure des façons, mais surtout, elles ne trouvent jamais une vraie suite. Quand même, Daniele Luchetti arrive plutôt bien à saisir l'air du temps dans cette Italie des années 70, prise entre tradition et modernité. Mais là encore, on aurait envie qu'il aille un peu plus loin et qu'il développe les différentes pistes qu'il met en place à certains moments. Et puis, même Kim Rossi Stuart n'est pas vraiment bon, ne donnant pas grand-chose à son per-

sonnage. Seule Micaela Ramazzotti surnage en sauvant même certaines séquences par sa seule présence. Mais c'est bien trop peu... Malheureusement.

VERDICT :

Bien trop anecdotique et parfois très brouillon dans la réalisation, *Ton absence* ne m'a jamais convaincu et a même fini par davantage m'ennuyer qu'autre chose. J'en attendais vraiment mieux.

NOTE : 10**COUP DE CŒUR :****MICAELA RAMAZZOTTI**



JUIN

<i>L'ÎLE DE GIOVANNI</i>	174
<i>EDGE OF TOMORROW</i>	176
<i>THE ROVER</i>	178
<i>BLACK COAL</i>	180
<i>AU FIL D'ARIANE</i>	182
<i>JERSEY BOYS</i>	184
<i>THE TWO FACES OF JANUARY</i>	186
<i>TRANSCENDANCE</i>	188
<i>ON A FAILLI ÊTRE AMIES</i>	190
<i>UNDER THE SKIN</i>	192



L'ÎLE DE GIOVANNI

Mizuho NISHIKUBO

Date de sortie : **28-05-2014** Vu le : **02-06-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Alors que le Japon vient de perdre la Seconde Guerre Mondiale, une petite île où vivent Kanta et Jumpei, deux enfants est encore un peu à l'écart de la fureur de la guerre. Mais lorsque les soldats russes finissent par l'annexer, ça signera la fin d'une certaine innocence...

CRITIQUE :

Décidément, l'animation japonaise n'en finit pas de revisiter les pages pas forcément les plus gaies de l'histoire de son pays. En effet, alors que celui qui est considéré comme le grand maître de ce genre, Hayao Miyazaki nous avait offert comme dernier film (*a priori*, bien sûr) *Le vent se lève* – l'histoire romancée de l'ingénieur qui a mis au point les avions utilisés par les kamikazes japonais –, c'est cette fois-ci un réalisateur bien moins connu qui, à sa façon, s'inscrit un peu dans la même veine. Son histoire prend aussi pour base la Seconde Guerre Mondiale mais selon un axe finalement original car peu connu. En effet, la première séquence du film se déroule à la toute fin de cette guerre qui laisse le Japon à genoux mais

on se trouve un peu à l'écart, sur une île, celle de Chikotan, qui n'a pas vraiment subi les affres du conflit pendant qu'il se déroulait mais qui va directement être impacté ensuite. En effet, alors que les habitants craignent vraiment une invasion américaine qui les réduirait en esclavage selon eux, ce sont en fait les Russes qui vont débarquer et annexer l'île. D'ailleurs, aujourd'hui encore, cet espace, qui fait partie de l'archipel des Kouriles, est un point de friction récurrent entre la Russie, officiellement administratrice de toutes ces îles et le Japon qui en revendique encore certaines. A travers les yeux de deux jeunes enfants, nous allons donc pouvoir découvrir cette Histoire et, sur le principe, ça ressemble à s'y méprendre à celui du *Tombeau des lucioles*, film qui a fait pleurer toute une génération et qui est devenu culte pour beaucoup de monde. Je ne peux trop rien en dire car, personnellement, je ne l'ai pas vu. Par contre, ce que je peux dire, c'est que j'ai plutôt été charmé par *L'île de Giovanni*, dessin animé qui, finalement, ne s'adresse pas réellement à un public enfantin car, au final, c'est une œuvre plutôt dure et même poignante par moments.

En effet, en s'attaquant à un tel sujet, Nishikubo annonce de façon assez claire la couleur. Pourtant, on pourrait penser qu'en le faisant à travers les yeux de deux jeunes enfants, il va être un peu plus doux mais, si c'est le cas à certains moments – comment montrer l'évolution des relations entre jeunes Japonais et jeunes Russes à travers une « bataille de chansons » –, des passages bien particuliers sont, eux assez terribles. On ne peut pas trop en dire car dans le cheminement que vont suivre ces deux personnages principaux se trouve l'un des intérêts du film mais ils vont devoir surmonter des épreuves particulièrement difficiles quand on a leur âge. Certaines séquences sont même impressionnantes par la manière qu'elles ont d'affronter de manière pas du tout déguisée la douleur ou le drame. On peut même parler de scènes bouleversantes, notamment la fin qui est assez magnifique. C'est aussi le cas parce que le réalisateur ne fait pas du tout l'impasse sur la réalité de ce qu'a traversé cette île et ce que ça implique sur les vies de ceux qui y habitent. Il y a même une vraie volonté de coller au plus près de la vérité historique. Ainsi, le fait que les dates apparaissent souvent à l'écran montre bien ce choix délibéré. Mais, en même temps, comme presque toujours avec l'animation japonaise, il y a une capacité à très vite s'échapper dans un univers poétique qui permet de voir la réalité différemment. Là, c'est la référence à un livre et à son train magique qui permet de voyager à travers la galaxie qui offre de réelles respirations. A mon goût, c'est un peu *too much* mais ça ouvre aussi vers d'autres horizons et permet de recharger un peu les batteries avant de replonger

au cœur du drame. Le personnage du tonton, un peu déjanté, décale aussi un peu le propos. En fait, si ce film ne m'a pas complètement enchanté, c'est parce que j'ai eu un peu de mal avec l'esthétique globale car si ça ressemble, de façon grossière, à ce que peuvent faire les Studios Ghibli (c'est forcément le point de comparaison), j'ai trouvé qu'il y avait là beaucoup moins de détail et des défauts assez flagrants (notamment avec les nez dont pas un seul n'est réussi). C'est peut-être un peu dommage mais cette forme ne m'a jamais permis d'adhérer complètement à un dessin animé qui possède pourtant de nombreuses autres qualités.

VERDICT :

Certaines scènes sont absolument bouleversantes dans un film particulièrement dur par moments. C'est juste dommage que, selon moi, la forme ne suive pas vraiment avec une animation à laquelle j'ai trouvé trop de défauts. Ça reste quand même une œuvre de qualité.

NOTE : 14**COUP DE CŒUR :****LA PUISSANCE DE CERTAINES SÉQUENCES**

EDGE OF TOMORROW

Doug LIMAN

Date de sortie : 04-06-2014 Vu le : 05-06-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ACTION



HISTOIRE :

Les extraterrestres ont pris contrôle d'une bonne partie de la Terre et les forces armées résistent encore et souhaitent lancer une attaque qu'ils pensent décisives en partant de l'Angleterre. Le commandant William Cage, qui n'a jamais été vraiment soldat, est alors envoyé au front et, alors qu'il meurt rapidement, il se réveille pour vivre de nouveau la même journée...

CRITIQUE :

Alors qu'il s'était honnêtement un peu fait oublier depuis une petite dizaine d'années, voici que Doug Liman revient en pleine lumière aux commandes de l'un des gros films de ce début d'été, de ceux qui doivent en tout cas faire vivre le studio qui l'a lancé (la Warner, pour l'occasion). Après s'être révélé en mettant en scène *La Mémoire dans la peau* (premier épisode des aventures de Jason Bourne), il avait mis à son tableau de chasse un autre gros film, *Mr. Et Mrs. Smith* (que je n'ai jamais vu mais dont on a surtout entendu parler du fait qu'il avait lancé l'histoire du couple Brangelina) puis avec *Jumper* et *Fair Game*, il avait connu un peu moins de succès. Pour retrouver un peu de sa superbe, il se met donc à l'ouvrage avec l'adaptation d'un roman japonais (*All you need is kill*) qui propose un principe plutôt drôle puisque, tout en étant une œuvre de science-fiction « habituelle » (la Terre est envahie par des extra-terrestres), le cœur de l'in-

trigue se situe autour d'un paradoxe temporel qui renvoie le personnage principal toujours la journée précédant le combat qui doit s'avérer décisif pour la victoire des humains. Forcément, ça fait penser au mythique *Un jour sans fin* qui voyait Bill Murray se réveiller toujours au même endroit et avec le même gimmick devenu légendaire : « *Debout les campeurs, et haut les cœurs ! Mettez vos bottes parce que ça caille aujourd'hui. Ça caille tous les jours par ici, on n'est pas à Miami....* ». Là, c'est un soldat qui lui fiche un coup de pied mais c'est le même principe. Alors, forcément, un tel mélange des genres intriguait et je me disais que, bien traité, on pouvait avoir là l'une des jolies surprises de l'année. Et bien c'est un peu le cas même si *Edge of tomorrow* n'est pas parfait. Mais c'est au moins un long métrage qui fait plus que se laisser regarder.

Ce qui est le plus important ici, c'est bien le principe de scénario qui est à la base de tout : celui de répétition de la même journée jusqu'à la mort. Et c'est d'une certaine façon assez casse-gueule car il faut à la fois bien montrer que les mêmes événements se reproduisent sans non plus trop en faire au risque que ça devienne un peu lourd. Le scénario réussit bien à surmonter cet écueil en décidant de jouer plutôt sur le côté drôle de la situation (il finit par tout savoir sur tout le monde) et en variant beaucoup le rythme. En effet, en enchaînant parfois de façon très rapide les morts et les « renaissances », *Edge of tomorrow* donne à cette situation un côté très amusant (Cage – un Tom Cruise plutôt en forme – fait des « tests » en tout genre pour arriver à ce qu'il veut). Finalement, au cours du film, il n'y a que quatre ou cinq journées qui ont vraiment une importance fondamentale et dans lesquelles de vraies évolutions vont avoir lieu. On comprend évidemment qu'il y en a de nombreuses autres sur lesquelles on ne s'attarde pas mais pour bien saisir les enjeux, les scénaristes décident de vraiment s'appuyer sur quelques moments clés qui font avancer l'intrigue. Et, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils livrent finalement quelque chose d'hyper rythmé, devant lequel on ne s'ennuie jamais car il se passe toujours un événement, ave, notamment, un grand nombre de scènes d'action (on revit le débarquement un nombre incalculable de fois mais toujours différemment), qui sont, dans l'ensemble, plutôt de qualité. Même si, fondamentalement, il y a

assez peu de surprises par rapport aux films du même genre, il n'en reste pas moins que c'est un long métrage qui a le mérite de se tenir, de ne pas trop en rajouter (moins de deux heures) et, donc, d'être toujours captivant.

Et là où le film prend encore une dimension supplémentaire, c'est quand il vient télescoper de cette façon l'actualité. En effet, j'aurai vu *Edge of tomorrow* un jour avant le soixante-dixième anniversaire du débarquement allié, moment plus qu'important (même s'il n'est pas le seul) dans la reconquête de l'Europe continentale par les alliés. Là, c'est tout simplement à une forme de *remake* que l'on assiste car, en fait, le moment-clé se situe bien lors d'un débarquement sur les plages de Normandie. On pourrait alors presque penser au film de Spielberg (*Il faut sauver le Soldat Ryan*) qui donnait toute sa place à cet événement historique. Evidemment, c'est ici un peu différent mais, tout de même, les références ne peuvent pas être neutres. De plus, quand on sait que l'une des grandes batailles entre les humains et ces extra-terrestres s'est déroulée à Verdun, cela donne encore plus de poids à ces renvois historiques. Mais, malgré toutes ses qualités et son côté parfois presque enthousiasmant (honnêtement, à certains moments, je me suis pris à vraiment apprécier ce film), il n'en reste pas moins que *Edge of tomorrow* a aussi ses défauts, notamment dans une fin un peu trop téléphonée et qui, pour le coup, n'a peut-être pas assez été travaillée. Dans un Paris apocalyptique, les événements s'enchaînent et la crédibilité (notion toute relative pour ce genre de films, me direz-vous) en prend un sacré coup. C'est dommage car ça laisse le tout sur une note un peu moins réjouissante. Et puis, dans la réalisation globale, il n'y a rien de bien faramineux et Doug Liman n'instaure pas vraiment une pâte personnelle. Il se contente plutôt de reprendre les codes de pas mal de films du même style et la 3D ne sert absolument à rien ici. La bande originale, souvent essentielle pour ces longs métrages, est, elle, l'un des gros points faibles de ce film. Mais bon, quand on sort de *Edge of tomorrow*, on a plutôt envie de retenir que l'on a passé un bon moment, ce qui, au premier abord, n'était pas forcément sûr et certain...

VERDICT :

Un film qui a tous les atours d'un vrai *blockbuster* : une méga-star (Tom Cruise) plutôt en forme, de nombreuses scènes d'action, un rythme effréné. Et c'est en plus rehaussé par une idée de départ plutôt sympa et un certain humour qui ne fait pas de mal. Bref, on passe plutôt un bon moment, même si ce n'est pas non plus le film de l'année...

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LE PRINCIPE

THE ROVER

David MICHÔD

Date de sortie : 04-06-2014 Vu le : 06-06-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

Dans une Australie devenue sans foi ni loi, un homme se fait voler par un gang la dernière chose qu'il possède, sa voiture. Il va alors tout faire pour la retrouver et doit aussi compter sur le frère de l'un des membres de la bande, laissé pour mort auparavant...

CRITIQUE :

L'Australie a dernièrement plus fourni de grands acteurs et actrices hollywoodiens (Russel Crowe, Hugh Jackman, Eric Bana, Cate Blanchett ou Mia Wasikowska) que des réalisateurs de très grande qualité. En plus de Baz Luhrmann, le cinéaste de la surenchère visuelle permanente, le dernier nom qui vient en tête rapidement est celui d'Andrew Dominik qui, avec *L'assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford*, avait signé un film d'une classe étonnante. Et puis, il y a David Michôd, qui s'était fait remarquer par son premier film, primé à Sundance à 2010 et qui avait même été jusqu'à obtenir une nomination aux Oscars (pour le meilleur second rôle féminin). C'était en fait la chronique d'une famille criminelle

de Melbourne et c'était, paraît-il, vraiment très réussi. Ne l'ayant pas vu, je me suis dit qu'aller visionner son second film, présenté à Cannes (mais pas en compétition officielle) était une bonne idée. Pour celui-ci, il met en scène comme personnage principal Guy Pearce, un autre acteur australien, celui-ci un peu moins connu que ceux cités plus haut, alors que, peu à peu, il se construit une sacrée filmographie. Pour l'autre partition importante, on retrouve Robert Pattinson, qui, après avoir été connu exclusivement pour son rôle de la saga *Twilight*, a besoin d'élargir un peu son spectre. Ses apparitions chez Cronenberg (*Cosmopolis* ou *Maps to the stars*) l'ont aidé en ce sens mais il cherche encore le grand rôle qui lui permettra de dépasser son statut d'idole des adolescentes. Bref, sur le papier, *The Rover* avait tout pour être vraiment intéressant et le fait que les critiques soient plutôt bonnes confirmait ce que j'en pensais au premier abord, et même si la bande-annonce ne m'avait pas fait un effet boeuf, je partais plutôt confiant. Et bien j'ai pris une grosse claque, mais dans le mauvais sens car *The Rover* est un long métrage que je n'ai pas apprécié et qui, même, à certains moments, m'a sérieusement agacé.

Dès le départ, on apprend par un carton introductif que si l'on se trouve en Australie, il s'agit d'un pays qui n'est pas vraiment celui que l'on connaît car il y a eu une rupture (appelée ici « chute ») qui a conduit à une certaine déshumanisation de la société. En effet, pendant plus d'une heure et demie, on va se balader dans des paysages désertiques et les quelques rencontres avec des humains vont être particulièrement violentes. Chacun lutte à sa manière pour sa survie, sans se soucier vraiment de la vie d'autrui. Et ce qui est le plus important pour le personnage principal, c'est bien sa voiture, qu'il se fait piquer au tout début du film. Alors, il va tout faire pour la récupérer et nous entraîne donc dans ses « aventures ». Les guillemets sont présents car, en fait, il ne se passe malheureusement pas grand-chose et l'ennui arrive très vite. On ne sait pas forcément comment ça va finir, mais, assez rapidement, le sort du personnage principal finit par nous être totalement indifférent... Au moins la dernière scène remet en perspective le film dans son ensemble et, d'une certaine manière, permet de retrouver un peu d'humanité dans ce monde qui l'a totalement perdu. Elle est plutôt bien amenée et clôt le long métrage sur une bonne note... En fait, ce qui semble le plus intéresser David Michôd, c'est l'ambiance de ce monde en perdition. Alors, il le montre plutôt pas mal avec un décor (désert brûlant, villages presque abandonnés,...) qui correspond bien à ce que sont devenus les hommes mais *The Rover* finit par n'être que ça et absolument rien

d'autre puisque l'histoire n'est pas très intéressante. Alors, forcément, c'est très long car on a le sentiment de ne pas vraiment évoluer et de toujours rester sur les mêmes éléments.

Et le réalisateur ne fait en plus pas vraiment les choses à moitié dans sa réalisation et livre un long métrage qui fait vraiment « poseur » par moments : David Michôd fait de l'effet sur la forme, comme s'il ressentait le besoin de masquer le fond qui, lui, est bien trop vide. Alors, oui, il sait réaliser, c'est évident, mais il faut que ce soit mis au service d'un propos plus fort pour que ça puisse avoir à la fois un intérêt mais aussi une portée. En ce qui concerne les acteurs, le jeu de Robert Pattinson est lui aussi assez discutable. Honnêtement, ça marche pendant dix minutes car il est plutôt drôle avec sa dentition terrible, son accent à couper au couteau et son élocution qui ressemble plus à celle d'un enfant qu'à autre chose. Alors oui, il joue plutôt pas mal sur ce registre mais, à la longue, ça devient agaçant car répétitif et (est-ce une impression ou pas) il en rajoute de plus en plus, surjouant complètement la débilité. Heureusement que, face à lui, c'est Guy Pearce qui interprète le personnage principal. Presque mutique (il parle en tout cas très peu), cet homme n'a qu'une obsession en tête : retrouver sa voiture et l'acteur parvient réellement à transmettre cette énergie vitale qui coule en lui et qui ne le fera pas dévier de sa route. Son charisme permet en tout cas à *The Rover* de ne pas totalement sombrer et de garder un semblant d'intérêt par moments. Mais quand même, qu'est-ce que c'est compliqué de réellement s'intéresser à cette histoire. Il va donc falloir que je regarde sérieusement *Animal Kingdom* pour voir si c'est juste le style du réalisateur qui ne me convient pas ou si *The Rover* est une sortie de piste malencontreuse de sa part...

VERDICT :

C'est très long, assez répétitif et totalement sans intérêt. Je me suis ennuyé pendant la très grande majorité du long métrage... Heureusement que Guy Pearce a une sorte de charisme qui permet parfois de sauver le film et que quelques images sont jolies, car, sinon,...

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

GUY PEARCE

BLACK COAL

Diao YINAN



Date de sortie : 11-06-2014 Vu le : 12-06-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

En 1999, des restes de corps sont découverts dans plusieurs sites de traitement du charbon. L'enquête avance mais l'inspecteur est blessé lors d'une interpellation qui tourne mal et doit abandonner l'affaire. Cinq ans plus tard, deux meurtres directement liés au premier le font reprendre du service et vont le pousser à des découvertes étonnantes.

CRITIQUE :

Décidément, le cinéma chinois est très en forme actuellement. Alors que, en fin d'année dernière *A touch of sin*, avait visiblement marqué beaucoup d'esprit, voici que s'avance dans les salles ce que l'on peut considérer être d'une certaine façon comme son petit frère ou, en tout cas, un proche cousin. Personnellement, le long métrage de Jia Zhang Ke ne m'avait pas complètement retourné et je l'avais trouvé formellement très bon, bien qu'il ait été très loin de me toucher. Diao Yinan est beaucoup moins célèbre que son aîné puisque c'est seulement son troisième film mais les deux premiers avaient déjà été remarqués par les festivals et notamment celui de Cannes qui avait laissé une place à *Train de Nuit* dans la section *Un certain regard* en 2007. *Black coal* (on rediscutera assez vite de la question du titre), lui, a été sélectionné à la dernière Berlinale (en février dernier) où il a fait un véritable carton repartant avec l'Ours d'Or

du meilleur film et celui d'Argent du meilleur acteur. C'est donc précédé d'une certaine aura qu'il est arrivé chez nous et, il faut bien le dire, c'est avec une excitation certaine que je suis allé le voir pour me faire une idée. Occupons-nous tout de suite de l'histoire du titre car, parfois, les distributeurs font des choses pour le moins étranges. Au départ, la traduction du titre original donne « Feu d'artifice en plein jour » (titre énigmatique mais qui prend tout son sens au cours du film) puis, à l'international, le long métrage s'est intitulé *Black coal, thin ice* (« charbon noir, glace fine ») et, en France, on a gardé de manière assez incompréhensible que la première partie, sans la traduire. Le titre est quand même signifiant mais finalement bien moins que ce qu'il aurait pu être. Le plus important reste quand même le film en lui-même et Diao Yinan nous offre un long métrage vraiment intéressant, et ceci selon différents aspects.

Et ça commence très fort puisque l'on suit d'entrée de jeu un morceau de corps humain emmitoufflé dans une couverture et se trouvant au milieu d'un tas de charbon (d'où le titre, évidemment), de la benne où il se trouve jusqu'au tapis où il finira par être découvert par un employé. C'est en fait le point de départ d'une enquête qui va se dérouler sur cinq années, avec, tout de même, une grande ellipse au milieu. Et cette enquête va nous tenir en haleine. Car elle rebondit au moins deux fois de façon, si ce n'est surprenante, au moins assez originale. Il y a en fait tous les éléments d'un film noir : un enquêteur un peu trouble, une femme fatale, un mystérieux assassin, des poursuites, quelques coups de feu, du suspense... Le réalisateur n'hésite vraiment pas à utiliser tous les codes de ce genre tout en se les réappropriant et en leur donnant une signification particulière. Ainsi, la scène de filature est assez extraordinaire car, au bout d'un moment, on finit par ne plus bien savoir qui est celui qui suit l'autre. En effet, en un mouvement de caméra, on change de perspective et on se retrouve un peu surpris. D'ailleurs, c'est parfois un peu brouillon dans la narration, même si, en tant que spectateur, on ne perd jamais le fil et on est plutôt attiré par cette histoire de meurtres qui ressurgit et qui implique une femme avec laquelle cet ancien flic un peu taciturne va se lier de manière étrange (on ne comprend pas bien la relation qui va les pousser à toujours se rencontrer). D'ailleurs, les deux acteurs principaux sont assez géniaux, elle pour jouer à fond le mystère et lui

pour interpréter toutes les facettes d'un personnage pas facile à saisir et qui, grâce à tous les rebondissements de l'enquête, va finir par retrouver un certain sens à sa vie. La fin est ainsi magnifique car elle est à la fois mystérieuse bien que finalement très signifiante.

Mais, comme souvent dans ce genre de films, l'enquête policière va finir par passer un peu au second plan, derrière un aspect bien plus naturaliste et qui met une nouvelle fois en exergue les problèmes qui se posent aujourd'hui en Chine (peut-être aussi sommes nous, public occidental, plus sensibles à cela). C'est tout de même bien moins le cas que dans *A touch of sin* où, clairement, les différentes histoires étaient au service d'une dénonciation de la société chinoise. Là, il y a quand même une histoire qui se tient et qui sert plus que de simple fil rouge. L'ambiance générale fait nécessairement penser au long métrage de Jia Zhang Ke puisqu'on se trouve dans une Chine qui est encore en pleine révolution industrielle, où la modernité est présente mais où la vie est loin d'être évidente et engendre surtout une violence psychologique et physique de tous les instants. C'est peut-être montré ici avec moins de force mais, une nouvelle fois, ça pose réellement question et le côté presque documentaire du film à certains moments renforce cette sensation d'être devant une société pleine de paradoxes et pas loin d'exploser (là encore, la fin peut en être un certain symbole). Mais là où le réalisateur est très fort, c'est qu'il parvient à nous montrer tous ces aspects tout en s'inscrivant dans un décor qui, parfois, semble presque pas naturel tant il est particulier. En effet, on se retrouve dans une ville presque comme prise par les glaces, où la neige est toujours présente et certains lieux et objets liés à cette glace vont avoir une importance toute particulière (comme cette patinoire qui ouvre directement sur une route où se déroulera une course poursuite). Cela crée une réelle ambiance qui est pour beaucoup dans la réussite de ce film, car elle correspond bien à ce que peuvent vivre les personnages dans leur ensemble et elle est parfaitement mise en scène par un réalisateur qui livre là un long métrage vraiment de qualité. Pas toujours exaltant mais dans l'ensemble prenant et parfois impressionnant.

VERDICT :

Un vrai film d'ambiance qui, sous couvert d'une enquête policière finalement pas si importante, nous plonge au cœur de la société chinoise actuelle et de la violence qu'elle induit. Parfaitement mis en scène mais parfois un peu brouillon, *Black Coal* n'en reste pas moins un film très intéressant.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

L'AMBIANCE GÉNÉRALE

AU FIL D'ARIANE

Robert GUÉDIGUIAN

Date de sortie : 18-06-2014 Vu le : 16-06-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE



HISTOIRE :

Ariane est seule pour son anniversaire. Alors que les livreurs de fleurs se succèdent, elle décide de sortir pour redécouvrir sa ville de Marseille. Elle est alors prise dans une succession d'aventures et elle va rencontrer une joyeuse bande dont elle va, à sa manière, modifier l'existence.

CRITIQUE :

Robert Guédiguian s'est vraiment imposé au fil des années comme un réalisateur qui compte dans le paysage cinématographique français. Et cela vient surtout d'une sorte de marque qu'il a peu à peu imposée. En effet, mises à part quelques escapades géographiques (*Le voyage en Arménie* sur le pays de ses ancêtres) ou historiques (*Le promeneur du Champ de Mars* qui raconte les derniers temps de François Mitterrand ou *L'armée du crime* sur le groupe de résistants mené par Manouchian lors de la Seconde Guerre Mondiale), le cinéma de Guédiguian se déroule à Marseille, notamment dans le quartier de l'Estaque et nous raconte des histoires finalement assez simples avec des gens qui le sont tout autant, interpré-

tés toujours par les mêmes acteurs (Ascaride, qui est aussi sa femme, Darroussin ou Meylan). Il avait connu un immense succès avec *Marius et Jeannette* et, personnellement, j'avais été très touché par son dernier film, *Les neiges du Kilimandjaro*, qui, malgré un côté gentiment romancé, m'avait vraiment ému par moments. Clairement, pour son nouveau long-métrage, Robert Guédiguian a décidé de faire quelque chose d'un peu différent et qui répond sans doute à deux objectifs. Le premier est évidemment un cadeau et un hommage à la femme de sa vie, Ariane Ascaride. Elle est du titre et de presque tous les plans du film. Ensuite, il décide de se dépouiller de tout l'aspect politique et social qui est souvent très important dans ses précédents longs métrages afin d'aller vers un genre a priori plus simple à travailler et à mettre en image : celui de la comédie. D'ailleurs, les choses sont claires d'entrée puisque le carton introductif nous annonce une « fantaisie de Robert Guédiguian ». Le réalisateur a donc le mérite de l'honnêteté mais le souci, c'est que *Au fil d'Ariane* devient assez vite un film ennuyant et, parfois même bien plus ennuyeux.

Déjà, le début est très étrange et assez difficilement explicable : on survole un quartier puis on rentre dans un immeuble, en images de synthèses, comme dans ses présentations vidéo des projets immobiliers. Ça ne sert pas à grand-chose, mais, après tout, vu qu'on nous a annoncé une fantaisie, on s'attend à tout, non ? On tombe alors sur Ariane, le personnage principal, en train de préparer son propre anniversaire et voir, peu à peu, tout le monde se décommander (son mari et ses enfants notamment). Elle décide finalement de partir seule à l'aventure, ce qui est un thème que l'on retrouve beaucoup actuellement dans le cinéma français. On peut penser par exemple à *Elle s'en va* ou encore *Lulu femme nue*, films qui racontaient aussi le destin de femmes qui se prennent en main et décident d'avoir un vrai rôle sur leurs propres vies. Mais, clairement Guédiguian part très vite du côté du conte en faisant de cette Ariane le dénominateur commun d'une succession de scénettes avec apparition de différents personnages. On a ainsi droit à une danse improvisée sur la chaussée, à un voyage en taxi (sans doute le meilleur passage du film), à une expédition de nuit dans un musée, à des dialogues avec une tortue, à un spectacle de chansons... j'en passe et des meilleures. Il faut dire qu'Ariane a débarqué dans un petit univers assez particulier autour d'un café où on trouve un patron adorateur de Jean Ferrat, un faux gardien encore traumatisé par la perte de son emploi précédent, une sorte de savant fou qui se prend pour un américain, un jeune qui rabat les cars de

touristes et qui est épris d'amour pour une jeune fille qui se prostitue, ... Chacun a des problèmes et, tel un ange, Ariane va essayer de tous les régler en mettant tout le monde devant ses responsabilités.

Et c'est là que le film devient un peu plus limite car, sous des couverts de fable gentille, il essaie quand même de faire passer des messages mais ceux-ci sont d'une naïveté confondante – « il faut s'entraider », oui, c'est un fait, mais qu'est-ce qu'on fait de cela une fois qu'on l'a dit ? – ou bien encore bien plus discutables qu'autre chose. Ainsi la discussion sur la prostitution m'a paru assez problématique par rapport à ce qu'elle pouvait insinuer... Il y a beaucoup d'autres sujets évoqués, de façon souvent innocente mais surtout, pas du tout fouillée. L'ensemble finit par ressembler beaucoup trop à une sorte de n'importe quoi fouterie, où les situations loufoques ou carrément lunaires (on parle d'un dialogue avec une tortue, quand même) s'enchaînent et dont on ne sait pas vraiment bien ce que Guédiguian souhaite réellement faire. S'agit-il d'un hommage à Marseille (que l'on voit finalement vraiment en arrière-plan), à la musique qu'il aime (les chansons et les morceaux ont une vraie importance ici) ou encore à la bande de comédiens qui l'a accompagné presque depuis ses débuts ? En tout cas, ça apparaît assez vite comme un film pour les vrais fans de Guédiguian, qui seront heureux de retrouver l'univers fétiche de ce dernier. Pour ce qui est d'Ariane Ascaride, forcément au cœur du projet, elle est parfois très touchante mais aussi, à certains moments, bien moins convaincante, comme si, elle aussi, elle avait vraiment du mal à se positionner par rapport à ce film. Je ne dirai rien sur la fin, même si elle n'apparaît pas si surprenante que cela. En tout cas, elle ne relève pas fondamentalement le niveau de l'ensemble, qui, de toute façon, aurait eu besoin de bien plus que cela pour apparaître au moins comme correct. Il va falloir que Guédiguian nous offre un film un peu plus sérieux la prochaine fois car, là, honnêtement, il s'est quand même un peu laissé aller...

VERDICT :

Annoncer que l'on fait une « fantaisie » autorise-t-il à faire à peu près n'importe quoi ? Guédiguian a en tout cas répondu par l'affirmative tant son *Au fil d'Ariane* ne ressemble pas à grand-chose. Quelques séquences un peu plus réussies et une Ariane Ascaride parfois touchante ne parviennent pas à sauver un film dans l'ensemble raté.

NOTE : 10

COUP DE CŒUR :

ARIANE ASCARIDE (MAIS PAS TOUJOURS)



JERSEY BOYS

Clint EASTWOOD

Date de sortie : 18-06-2014 Vu le : 18-06-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM MUSICAL

HISTOIRE :

Au cœur des années 50, quatre jeunes gens originaires du New Jersey montent un groupe qui deviendra mythique : « The Four seasons ». De l'ascension vers la gloire à la chute vers une certaine déchéance, on suivra cette épopée musicale ponctuée de tubes devenus légendaires...

CRITIQUE :

On n'est pas sans savoir que l'autre grande passion de Clint Eastwood (après le cinéma), c'est la musique. En effet, il en joue lui-même (il a même composé la bande originale de pas mal de ses films), son fils Kyle est un musicien aujourd'hui reconnu et, surtout, le grand Clint a, paraît-il, une connaissance encyclopédique de toute la musique américaine. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard s'il a réalisé *Bird* (sur Charlie Parker) ou encore *Honkytonk Man* (sorte de *road-movie* mettant en scène un musicien). Depuis pas mal de temps, il essayait de monter un remake de *Une étoile est née*, film musical des années 50, avec Beyoncé dans le rôle principal. Le projet semble être tombé quelque peu à l'eau et, avant de réaliser *American Sniper* (le film sur un tireur d'élite de l'armée américaine en Irak), Eastwood

voulait visiblement s'offrir un petit plaisir et c'est finalement l'adaptation d'une comédie musicale qui a connu un grand succès à Broadway ces dernières années qui lui est arrivée entre les mains. Honnêtement, on ne l'attendait pas forcément sur ce terrain-là et c'est donc assez circonspect que je suis allé découvrir son film, surtout qu'on ne peut pas dire que ses deux derniers longs métrages (*Au-delà* puis *J. Edgar*) m'avaient vraiment convaincu. En voyant que deux des membres des « Four Seasons » (Frankie Valli, le chanteur principal et Bob Gaudio, le compositeur) étaient aussi producteurs du film, mes quelques craintes se sont renforcées car j'avais peur de voir un film hagiographique qui montrerait de façon très romancée l'histoire d'un groupe devenu mythique aux Etats-Unis et qui, chez nous, est bien plus connu à travers les reprises que Claude François a pu en faire. Pour le coup, ce n'est pas vraiment le cas et Eastwood parvient à éviter cet écueil. Pour autant, *Jersey Boys* ne m'a pas complètement convaincu.

Honnêtement, si on ne savait pas qu'il s'agissait là de l'adaptation d'une comédie musicale, on aurait du mal à le deviner puisqu'il n'y a aucune chanson incongrue pour exprimer un sentiment ou ce genre de choses (c'est différent de *Mamma Mia !* qui utilisait les chansons de ABBA pour écrire le scénario). La musique a toute son importance mais il s'agit toujours de concerts ou de sessions d'enregistrement. On retrouve finalement la référence au genre du *musical* dans la plus pure tradition dans cette dernière séquence qui, finalement, remet tout le monde ensemble pour une dernière chanson où la chorégraphie a toute son importance. C'est sans doute l'une des meilleures du film, en tout cas l'une des seules où transpire un peu d'émotion. Ainsi, on est bien devant un film musical et, même d'une certaine façon, un *biopic* puisqu'il s'agit de l'histoire vraie de ce groupe que l'on va suivre pendant de très nombreuses années, de leur formation au début des années 1950 jusqu'à leurs retrouvailles au début des années 90. Si *Jersey Boys* se concentre surtout sur les années 50 et 60, il n'en reste pas moins que, une nouvelle fois (après *J. Edgar*), Eastwood fait un film sur le temps long, ce qui ne semble pas lui réussir au mieux quand on voit le résultat. On va finalement suivre leur ascension vers le sommet puis tous les problèmes qui vont en découler et qui vont faire que le groupe va se séparer. Et pour nous raconter cette histoire, ce sont les personnages eux-mêmes qui sont mis à contribution, selon le principe de l'aparté (mais toujours dans le feu de l'action). Honnêtement, ce n'est pas une idée qui me plaît forcément car je trouve cela tout à fait artificiel (c'est

aussi sans doute une référence aux comédies musicales, friandes de cette façon de faire), sans que cela n'apporte forcément grand-chose.

Plus que ce que permet la réussite (on ne voit qu'une seule fête arrosée et quelques concerts dans des salles bien remplies), ce qui semble intéresser Eastwood, c'est plutôt la manière dont, peu à peu, les liens vont devenir de plus en plus compliqués entre les différents membres du groupe. Déjà, le scénario passe beaucoup de temps sur la constitution de ce quatuor, en montrant bien la manière dont ce sont des jeunes qui étaient plutôt destinés à finir dans la mafia (et dont certains resteront finalement proches) et qui, grâce à leur talent musical, ont réussi à s'en sortir. Ainsi, on voit un peu tout venir. Les problèmes seront ensuite de différents ordres (trahisons, mensonges, argent, sexe,...) mais, de cette manière, Clint Eastwood montre aussi l'envers d'un rêve américain dont on ne voit que trop souvent la façade et c'est en ce sens plutôt intéressant. Mais le souci, c'est que l'ensemble est particulièrement lisse et sans trop d'aspérités. Beaucoup de problématiques sont évoquées mais finalement laissées de côté. Alors, ça donne au long-métrage un côté un peu *plan-plan*. On est content de suivre l'histoire de ces quatre garçons mais il n'y a pas l'énergie qui fait que leur destin devient essentiel à nos yeux. Les acteurs (tous ceux de la comédie musicale) y sont aussi peut-être pour quelque-chose car, s'ils chantent bien, ils ont du mal à vraiment faire passer de l'émotion dans leur jeu. Cela vient aussi sans doute de la mise en scène d'Eastwood qui, pour le coup, ne prend pas beaucoup de risques (et qui se permet même de se montrer lui-même par écran interposé). Le réalisateur et son équipe maîtrisent parfaitement tout l'aspect reconstitution (voitures, décors, ambiance,...) et c'est de ce côté-là absolument parfait (avec, en prime, Christopher Walken en vieux parrain protecteur, génial). De plus, techniquement, il n'y a rien à dire et tout est extrêmement propre. Mais *Jersey Boys* manque cruellement de vie, tout simplement. Et, au final, ça fait quand même sacrément défaut, empêchant à ce long métrage de passer du statu de bon film à celui de grand film. C'est toute la différence et Eastwood nous avait justement habitués à franchir ce cap. La prochaine fois, alors ?

VERDICT :

Si la forme est extrêmement soignée – on peut faire confiance à Clint Eastwood qui maîtrise parfaitement tous les aspects de la mise en scène –, il n'en reste pas moins que *Jersey Boys* est un film qui manque de vie et d'une réelle incarnation. On n'en ressort en tout cas pas vraiment conquis.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LA RECONSTITUTION DE CETTE ÉPOQUE

THE TWO FACES OF JANUARY

Hossein AMINI

Date de sortie : 18-06-2014 Vu le : 19-06-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER



HISTOIRE :

Au tout début des années 60, un couple d'américains est en voyage à Athènes. Ils y rencontrent un compatriote qui est guide dans cette ville et arnaque allègrement les touristes. Les trois se lient d'amitié et un événement violent va encore plus les rapprocher puisqu'ils seront obligés de faire cause commune.

CRITIQUE :

Il n'est pas rare de voir des scénaristes passer derrière la caméra. L'exemple qui me vient le plus rapidement en tête est celui de Paul Haggis qui, en même temps qu'il a écrit parmi les plus beaux scripts de Clint Eastwood (*Million dollar Baby* ou *Lettres d'Iwo Jima*), a aussi tourné ses propres films et a même récupéré un Oscar pour *Collision* (même si les mauvaises langues diront que c'est parce que les votants n'avaient pu départager *Brokeback Mountain* et *Munich*). Mais les exemples de Tony Gilroy ou J.J. Abrams sont aussi là pour rappeler que, parfois, l'envie de ceux qui écrivent de mettre eux-mêmes en image leurs scénarios est plus forte que tout. Avec Hossein Amini, on est encore tout à fait dans le même esprit puisqu'après avoir collaboré avec différents réalisateurs (et

notamment Nicolas Winding Refn pour *Drive*, dont il a signé l'adaptation), l'Iranien a décidé de se prendre en main et de s'occuper du scénario, à partir d'un roman de Patricia Highsmith, puis de la mise en scène. Ce qui est assez amusant, c'est la façon dont est présenté le film sur l'affiche puisqu'on parle des « producteurs de *La taupe*, de l'auteur de *Le talentueux Monsieur Ripley* et du scénariste de *Drive* ». Plus que de miser sur le long métrage en lui-même, on s'oblige à convoquer d'autres œuvres, ce qui semble donner un aspect assez hétéroclite. Et c'est assez étrange car il me semble que le nom des trois acteurs au-dessus de l'affiche aurait largement suffi pour attirer les spectateurs puisque, pour sa première mise en scène, Hossein Amini a réussi à réunir un casting vraiment de qualité avec Viggo Mortensen, Kirsten Dunst, deux très grosses têtes d'affiche, ainsi qu'Oscar Isaac qui se fait de plus en plus sa place à Hollywood. Mais est-ce que tout cela mis bout à bout permet de faire un vrai bon film ? Et bien, pour moi, la déception n'en a été que plus grande car, justement, *The two faces of January* n'est pas un long métrage pleinement satisfaisant.

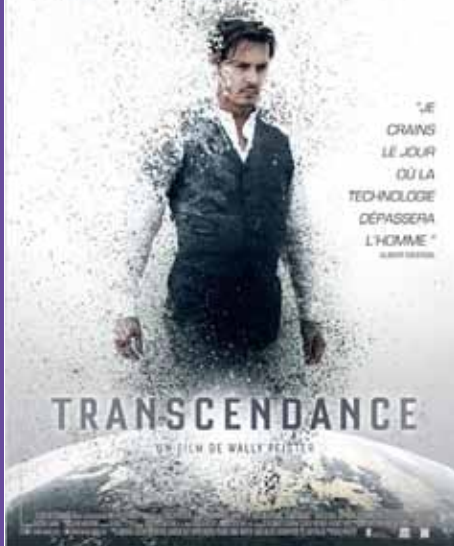
Je ne sais pas du tout ce que donne le roman mais l'adaptation qui en est faite est en tout cas particulièrement plate. Il n'y a pas vraiment de suspense et on se retrouve dans le cadre d'un thriller extrêmement feutré où les seuls enjeux sont bien plus à propos des relations entre les personnages qu'autre chose. En effet, on est assez vite dans le cadre d'un trio amoureux assez classique avec un couple qui voit l'irruption d'un troisième larron qui va séduire la jeune femme. Mais tout cela se passe quand même dans une ambiance assez particulière puisque ce trio va devoir très tôt partir en cavale puisqu'un meurtre a été commis. C'est bien cet état de fait qui va encore plus rapprocher les trois protagonistes principaux et qui va leur ouvrir à leurs différentes pérégrinations (notamment sur une petite île de la Crète). D'aventures, il n'y en a pas vraiment et aucun moment de tension n'est vraiment décelable puisqu'il ne se passe presque rien. Même la fin, où il pourrait y avoir un peu d'action, tombe assez vite à l'eau. Ce qui est très étonnant, c'est que, visiblement, le scénario essaie de créer du mystère mais il n'en génère jamais véritablement. Au lieu de ça, c'est plutôt de l'attente qui naît dans l'esprit du spectateur qui a toujours l'impression que ça va réellement démarrer mais celle-ci est bien plus déçue qu'autre chose. Ce qui est bien plus important ici, c'est l'atmosphère qui se dégage de tout le long métrage (d'ailleurs, *Drive* était aussi bien plus un film d'ambiance qu'un film d'action) et, il faut bien le dire, c'est plutôt pas mal rendu : le côté

étouffant du climat en Grèce dans les années 60 traverse tout le film mais ça ne lui permet jamais de décoller. En effet, passé le charme de la première demi-heure, l'ennui arrive bien trop rapidement devant une intrigue qui n'avance jamais. Et au milieu de tout cela, les trois acteurs principaux font ce qu'ils peuvent avec un Viggo Mortensen plutôt pas mal, une Kirsten Dunst égale à elle-même et un Oscar Isaac que l'on a connu meilleur. Pas de quoi être bien enthousiaste...

VERDICT :

Au lieu de faire un vrai thriller qui aurait pu avoir un intérêt, le réalisateur nous offre plutôt un exercice de style, certes très soigné, mais qui manque bien trop d'âme pour être satisfaisant. Tout le monde fait le job mais la mayonnaise ne prend jamais véritablement.

NOTE : 12**COUP DE CŒUR :****VIGGO MORTENSEN**



TRANSCENDANCE

Wally PFISTER

Date de sortie : **25-06-2014** Vu le : **25-06-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: SCIENCE-FICTION

HISTOIRE :

Un groupe de scientifiques travaille sur la création d'une intelligence artificielle très développée. Quand l'un d'eux est sur le point de mourir, deux autres décident de s'en servir pour leurs recherches. Mais, assez vite, les choses vont déraiper.

La technique dépassera-t-elle l'homme ?

CRITIQUE :

Alors, après le scénariste, c'est au tour du chef opérateur (le directeur de la photographie, selon son autre appellation) de vouloir réaliser son propre film. Et, là, honnêtement, on en attendait beaucoup car on parle quand même du chef opérateur attiré de l'un des plus grands noms à Hollywood aujourd'hui puisqu'il s'agit tout simplement de Christopher Nolan, dont il s'est occupé des sept derniers films (et presque exclusivement de ceux-ci). Wally Pfister avait cumulé des nominations aux Oscars (et en avait même gagné un pour *Inception*), ce qui était loin d'être illogique puisqu'il produisait un travail intéressant, en donnant à toutes les séquences la « couleur » qu'il fallait (parfois crépusculaire, parfois bien plus clair...). D'ailleurs, le scénario de *Transcendence* a souvent vadrouillé et il

a longtemps été question de Christopher Nolan pour le mettre en images, ce qui n'était pas incongru puisqu'on retrouve des thèmes chers au réalisateur (notamment le côté science-fiction qui s'inscrit tout de même dans une certaine réalité) ainsi que des acteurs que l'on retrouve souvent chez lui (notamment Morgan Freeman ou encore Cillian Murphy). Mais, finalement, il a préféré s'occuper du toujours très mystérieux *Interstellar* (que l'on attend pour la fin d'année chez nous) et est ici seulement producteur exécutif. Honnêtement, après avoir vu le film, on comprend un peu mieux pourquoi Nolan s'est mis plus en retrait par rapport à ce projet. En effet, *Transcendence* est un film qui n'est pas loin d'être complètement raté, notamment parce que si l'idée de départ n'est pas complètement absurde, le scénario qui en découle, lui, est raté. Il a beau avoir donné lieu à de nombreuses réécritures, c'est à ce niveau-là assez réhabilitaire de voir un long métrage basé sur une intrigue aussi faiblarde. Et, en plus, pas grand-chose ne suit derrière, ce qui fait de ce film un objet pas loin du gros ratage...

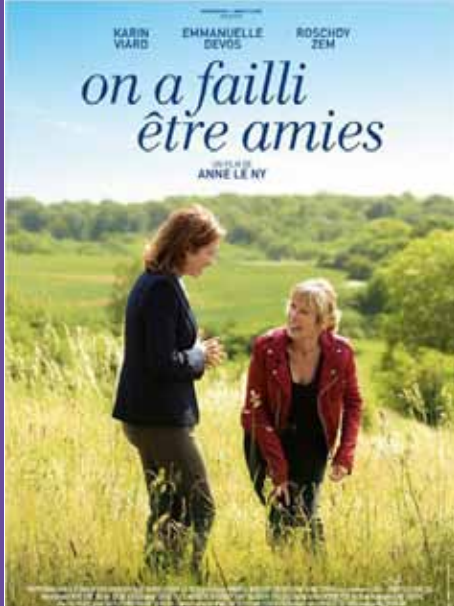
Pourtant, le sujet de départ (l'intelligence artificielle) avait tout pour être intéressant. C'est actuellement une question de fond qui est à la fois passionnante et polémique. Bref, il y avait de quoi en tirer soit un côté subversif ou, au moins, un minimum de réflexion. Et bien *Transcendence* choisit plutôt de ne rien en faire ou presque. D'abord, toute la période d'exposition est particulièrement ratée puisqu'à la fois très scolaire et redondante. On voit venir tous les enjeux qui se présentent et, ça n'y manque pas puisque, au bout d'une petite demi-heure, on est enfin plongé dans le vif du sujet. Enfin, le croit-on car, justement, le film ne va jamais vraiment démarrer et, surtout, le scénario commence doucement à se perdre pour finir par sombrer complètement dans le troisième tiers. Les incohérences sont innombrables, les situations parfois complètement grotesques, l'intrigue pas crédible pour un rond et les rebondissements finalement totalement absents. Ça n'a absolument aucun rythme, c'est parfois construit en dépit du bon sens et, surtout, ça ne « raconte » rien de fait que l'on ne s'y intéresse finalement pas du tout. Bref, c'est à peu près n'importe quoi de ce côté-là. Cette histoire ne parvient jamais à nous ramener véritablement aux personnages qui la font vivre et pour lesquels on n'a absolument aucune empathie. Cela vient aussi sans doute de la performance des acteurs qui, tous, pour le coup, semblent venus pour encaisser le chèque entre un Johnny Depp à la limite du scandaleux, un Morgan Freeman clairement en pilote automatique, un Paul Bettany qui n'apporte rien et une Rebecca Hall qui fait du mieux qu'elle peut mais qui, honnêtement, est loin

d'être convaincante. Et, dans sa réalisation, Wally Pfister n'apporte absolument aucune nouveauté : il est très scolaire et, en plus, l'image n'est pas particulièrement soignée, ce qui est quand même un comble. En fait, il n'y a pas grand-chose d'autre à dire sur un tel long métrage finalement assez triste à tous les points de vue.

VERDICT :

Quand un long métrage a un scénario en bois et que, en plus, les acteurs font le minimum, c'est vraiment compliqué pour s'en sortir et faire quelque chose d'au moins correct. Transcendance n'y parvient pas et s'avère finalement être une très grande déception, à la hauteur des attentes que l'on pouvait placer ans ce réalisateur.

NOTE : 10**COUP DE CŒUR :****LE SUJET DE BASE**



ON A FAILLI ÊTRE AMIES

Anne LE NY

Date de sortie : 25-06-2014 Vu le : 27-06-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Marithé travaille dans un centre de formation pour adultes. Un jour, elle voit arriver Carole, qui se révèle être la femme de Sam, un restaurateur de renom, qu'elle épaula tout en ayant de plus en plus de mal à s'accomplir elle-même. Entre elles, une relation assez étrange va naître, où la figure de Sam n'est jamais loin.

CRITIQUE :

Mine de rien, et avec son air de ne pas y toucher, Anne Le Ny commence à vraiment tisser sa toile dans le paysage cinématographique français. D'abord en tant qu'actrice où sa présence dans de nombreux films avec des seconds rôles est toujours remarquable. Le succès d'*In-touchables*, où elle interprétait la maîtresse de maison, semble lui avoir ouvert de nouvelles portes même s'il lui manque encore un vrai grand rôle qu'elle mériterait pourtant largement. En tant que réalisatrice, elle est aussi sur une bonne voie car si je n'ai pas vu son troisième film (*Cornouaille*), j'avais plutôt apprécié le premier (*Ceux qui restent*) et le deuxième (*Les invités de mon père*). Les deux avaient en commun une certaine finesse dans l'écriture du scénario et une manière assez singulière d'aborder des sujets compliqués et très différents. Pour son quatrième long-métrage, elle décide de rapprocher deux actrices qu'elle avait déjà

dirigé et qui, aujourd'hui, font partie des plus intéressantes en France : Emmanuelle Devos et Karin Viard, pour une rencontre que l'on pressentait alléchante. Car, oui, si j'ai été pendant une longue période plutôt pas très fan d'Emmanuelle Devos, je dois bien avouer que dans tous les derniers films où je l'ai vu jouer (notamment *Le temps de l'aventure*, *La vie domestique* ou encore *Violette*), elle est plutôt performante et je dois reconnaître que mon avis sur elle a changé. Quant à Karin Viard, il n'est plus besoin de la présenter tant elle excelle depuis des années dans tous les rôles et tous les styles que l'on veut bien lui donner. Pour rajouter un peu de piment, il y a en plus Roschdy Zem, rarement mauvais. Bref, une réalisatrice que j'apprécie, un trio d'acteurs sur le papier vraiment enthousiasmant, ce *On a failli être amies* avait tout pour être intéressant. Et dans les faits, ça l'est car, sans être un grand long métrage, c'est un vrai petit plaisir de cinéma qui ne doit surtout pas se refuser.

Ce qui est vraiment intéressant dans ce film, c'est la façon dont le scénario d'Anne Le Ny parvient constamment à trouver le ton juste pour évoquer des sujets pas forcément évidents. Car si, comme le titre l'indique, il s'agit avant tout d'une histoire d'amitié (même si on peut discuter de cette appellation), beaucoup d'autres thèmes sont traités, notamment la question de la reconversion et du rôle dans le travail ou encore la place de la « femme de ». Finalement, plus que d'une amitié, c'est plutôt le double portrait de femmes qui nous est proposé ici. Chacune, à sa manière, a de vraies fêlures. Elles sont d'ordres très différents mais elles se répondent finalement car, au premier abord, chacune recherche chez l'autre ce qui lui manque. C'est leur rencontre qui va leur permettre de vraiment les mettre en lumière et de construire cette relation étrange sur laquelle se base tout le film. En effet, chacune a un intérêt bien particulier dans cette nouvelle amitié naissante, ce qui interroge aussi chacun sur ce qu'il cherche réellement dans toute relation. Et là où c'est vraiment intéressant, c'est que Marithé comme Carole sont des personnages que l'on ne peut pas vraiment définir comme sympathiques ou antipathiques de façon définitive. En effet, au cours du film, il y a des balancements, des renversements et au final, si la conseillère en formation apparaissait plutôt comme gentille au début, on comprend assez vite comment elle va se servir de Carole qui, elle, pour le coup, est plutôt irritante (et irritée, mais c'est un autre problème) dans les

premiers temps avant de devenir plus « agréable » au fil du film. C'est vraiment dans toutes ces nuances que se construit *On a failli être amies* et qu'il trouve sa force et son intérêt.

Il y a aussi un ton dans le scénario qui est agréable car, sans être dans le registre de la pure comédie, il y a ci-et-là de vraies petites touches d'humour qui permettent de détendre un peu l'atmosphère. On est donc dans le vrai cadre de la comédie dramatique à la française, un genre un peu à part, souvent assez discutable car il demande une vraie maîtrise du scénario et une capacité à être dans un ton parfaitement juste. En plus se rajoute ici une dimension romantique qui n'est pas traitée en tant que telle mais qui participe uniquement de la relation qui se construit entre Marithé et Carole. On peut juste reprocher à ce scénario certaines facilités avec des rebondissements un peu attendus, certaines situations pas forcément toujours crédibles et une fin qui tire un peu trop en longueur, en multipliant les scènes qui annoncent un dénouement attendu. Mais la manière dont Anne Le Ny arrive à porter jusqu'au bout le titre de son film, pour qu'il soit prononcé dans l'une des dernières répliques, est quelque chose que j'ai vraiment apprécié. Après, dans sa mise en scène, sans être géniale, la réalisatrice fait plutôt le travail même s'il n'y a rien d'absolument exceptionnel. Elle a quand même un vrai sens du rythme qui lui permet de toujours garder le spectateur en éveil. Et puis elle dirige à la perfection deux actrices dont la rencontre fonctionne parfaitement bien tant leurs différences se complètent ici. Emmanuelle Devos, en bourgeoise de province, est vraiment très bonne, réussissant à faire passer toutes les nuances de son personnage. Karin Viard, elle, confirme qu'elle est sans doute la meilleure actrice française de sa génération car elle est une nouvelle fois génialissime. Même si on peut trouver qu'elle en fait parfois un peu trop, c'est selon moi toujours à bon escient et dans l'intérêt de son personnage. Une nouvelle fois, elle est très grande. Comme d'habitude quoi... Et Anne Le Ny poursuit sans trop faire de bruit son petit bonhomme de chemin avec un film encore une fois réussi.

VERDICT :

Un film plutôt fin et intelligent, drôle par moments et touchant à d'autres, et qui en dit beaucoup plus que ce qu'il pourrait laisser penser au départ. Et puis il y a les deux actrices : si Emmanuelle Devos est grande, Karine Viard, elle, est tout simplement immense.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

KARINE VIARD



UNDER THE SKIN

Jonathan GLAZER

Date de sortie : **25-06-2014** Vu le : **28-06-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: INCLASSABLE

HISTOIRE :

Une extraterrestre prend l'enveloppe d'une humaine et parcourt l'Ecosse dans un camion afin de séduire des hommes et de les faire disparaître. Qui est-elle ? Que recherche-t-elle ? Comment son voyage sur Terre va se dérouler ?

CRITIQUE :

Dix ans ont passé entre le deuxième film de Jonathan Glazer (*Birth* avec Nicole Kidman) et son nouveau, *Under the skin* qui met encore en scène une grande star hollywoodienne en la personne de Scarlett Johansson. Entre les deux, il était revenu à ce par quoi il avait commencé : les clips et les publicités. En effet, dans les années 90, il s'était notamment occupé de mettre en image des chansons de Jamiroquai, Massive Attack ou encore Radiohead, tout en réalisant un paquet de pubs. Mais, visiblement, tourner pour le cinéma le démangeait de nouveau et il a finalement réussi à mettre sur pied un projet qui lui tenait à cœur depuis

longtemps et qui, avec le temps, a pas mal évolué. En effet, aux premières heures du projet, il était question de deux extra-terrestres, dont l'un serait joué par Brad Pitt. *Under the skin* ne ressemble plus vraiment à cela et on ne suit finalement qu'une seule extra-terrestre. Sur ce rôle aussi il y eut de très nombreuses discussions puisqu'un nombre incalculable d'actrices a été évoqué mais c'est bien l'Américaine Scarlett Johansson qui a réussi à obtenir le fait de jouer cette extra-terrestre descendue sur Terre dans l'objectif de tuer des hommes, avec des rituels immuables, mais qui ne sont aucunement violents (on ne voit jamais de sang). On ne sait rien du pourquoi : le but ultime de cet extra-terrestre ne nous est pas révélé mais le fait qu'un homme en moto l'aide dans sa tâche et que la façon de faire soit toujours la même nous fait comprendre qu'il y a bien un plan, mais dont on ignore tout tant il reste mystérieux. C'est bien là l'un des principaux aspects de ce long métrage qui est très difficile à véritablement classer et qui joue beaucoup sur la façon que le spectateur a de l'appréhender. Et, honnêtement, de mon côté, ça n'a pas bien fonctionné...

Under the skin est un long métrage qui ne ressemble à pas grand-chose d'autre. On est très loin du film d'invasion extra-terrestre et avec ce personnage de femme fatale (c'est vraiment le mot), le scénario s'interroge aussi sur la condition humaine dans sa globalité, notamment par rapport à la question du sexe, qui est très importante ici. En effet, si le fait d'attirer les hommes « facilement » est l'arme préférée du personnage de cet extra-terrestre et qu'elle tue après une sorte de ballet sensuel (et très étrange), c'est aussi au final ce qui va la perdre, sans qu'elle s'y attende vraiment. Toute la deuxième partie du film est aussi plus « humaine » car il semble y avoir un retournement lors de la rencontre avec une personne un peu spéciale et, à partir de là, cet extra-terrestre va peu à peu chercher à comprendre les humains et en découvre certains traits qu'elle expérimente elle-même : la compassion, la gentillesse mais aussi la violence gratuite. Tout cela fait dire que ce long métrage cherche avant tout à dire des choses sur la nature humaine, plus qu'être un simple récit de science-fiction. En même temps, comme dit précédemment, on ne sait absolument rien de cet alien qui prend l'aspect d'une femme (et qui finit sans doute, comme le montre une séquence assez magnifique à la fin, par prendre aussi, d'une certaine manière, son esprit). Et c'est là qu'il y a chez moi quelque chose qui cloche car, à force d'entretenir ce mystère, *Under the skin* a fini un peu par me perdre car j'ai eu très vite l'impression que ça n'avancait pas et qu'on revoyait toujours les mêmes séquences : l'alien dans son camion à la recherche de ses proies, le ballet sensuel qui conduit à leur mort,... sans qu'il y ait de réelle évolution ou de grosse surprises.

C'est surtout le cas dans une première moitié de film qui m'a paru bien longue et qui a même fini par m'agacer. Ça va un peu mieux vers la fin, mais ce n'est quand même pas toujours facile de se mettre vraiment dedans. Et, surtout, *Under the skin* ne peut pas laisser indifférent. C'est un film qui a un côté tellement radical et parfois conceptuel dans son traitement que, forcément, c'est dur de ne pas avoir un avis tranché. Jonathan Glazer fait tout pour créer une ambiance assez froide et forme finalement une esthétique à la fois étrange et sensuelle où la figure de cet alien est toujours au centre mais qui n'exclue pas non plus des plans de la nature écossaise parfois saisissants. Il est capable de nous offrir quelques séquences assez magnifiques et qui ont une vraie force visuelle. Mais, parfois, on a un peu trop l'impression qu'il se regarde filmer et qu'il essaie trop de jouer sur le côté un peu barré de son film, cherchant volontairement à le faire sortir des sentiers battus quand il pourrait y revenir. Mais, même si je ne suis pas rentré dedans et que j'ai parfois eu du mal à trouver un intérêt aux pérégrinations du personnage interprété par Scarlett Johansson (qui ne change presque pas d'expression faciale pendant tout le film, assez fascinant), je suis loin de considérer *Under the skin* comme un mauvais film. Il a de nombreuses qualités, notamment visuelle et provient d'un vrai « geste » de cinéaste qu'il faut le saluer. Néanmoins, de mon côté, ça n'est pas passé. Mais c'est aussi vraiment le type de long métrage qui peut s'appréhender de façon très différente en fonction de l'esprit dans lequel on le regarde. Je suis persuadé que j'aurais pu bien plus l'apprécier à un autre moment. Mais, ce jour-là, et sans que je ne me l'explique forcément, ça n'a pas fonctionné.

VERDICT :

C'est vraiment le type de films qui ne peut que diviser : presque expérimental par moments, répétitif, traversé de quelques fulgurances, mystérieux,... Personnellement, ça a eu beaucoup de mal à passer mais je comprends tout à fait que l'on puisse trouver ça génial.

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

CERTAINES IMAGES



JUILLET

<i>LE CONTE DE LA PRINCESSE KAGUYA</i>	<i>196</i>
<i>ALBERT À L'OUEST</i>	<i>198</i>
<i>DRAGONS 2</i>	<i>200</i>
<i>JIMMY'S HALL</i>	<i>202</i>
<i>WINTER SLEEP</i>	<i>204</i>



LE CONTE DE LA PRINCESSE KAGUYA

Isao TAKAHATA

Date de sortie : **25-06-2014** Vu le : **01-07-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Recueilli dans une pousse de bambou, un bébé devient très vite une magnifique jeune femme que ses parents décident d'installer en ville pour qu'elle devienne une vraie princesse. Elle va ainsi être convoitée par tous les grands du pays mais va aussi découvrir sa vraie nature.

CRITIQUE :

Décidément, pour moi, c'est l'année de l'animation japonaise. C'est le troisième dessin animé provenant de ce pays que je vois en moins de six mois, alors que ce n'est pourtant pas forcément ce que je recherche particulièrement d'habitude. Cela vient aussi du fait que les Studios Ghibli nous offrent cette année les longs métrages de leurs deux co-fondateurs puisque, après *Le vent se lève* de Hayao Miyazaki (le plus connu de tous les animateurs japonais), c'est au tour d'Isao Takahata de voir son œuvre sortir en France. Et comme pour Miyazaki, Takahata a annoncé que ce serait son dernier film. C'est donc, en 2014, une vraie page qui se tourne dans les studios japonais mythiques. S'il est moins connu que son collè-

gue Miyazaki, Takahata s'est tout de même fait un nom puisque c'est lui qui a réalisé *Le tombeau des lucioles*, film demeuré mythique pour beaucoup de monde (mais pas pour moi car je ne l'ai toujours pas vu !). Pour son ultime long métrage, le réalisateur a réussi à mener au bout un projet qui lui tient à cœur depuis presque le début de sa carrière et, pour cela, les studios Ghibli ont engagé des sommes énormes, ce qui fait de ce *Conte de la Princesse Kaguya* le film le plus cher de leur histoire. Il faut dire que c'est aussi l'adaptation d'un conte qui est considéré comme l'un des textes fondateurs de la littérature japonaise (un peu l'équivalent du *Roman de Renart* chez nous, en gros) et qu'il ne lésine pas sur les moyens puisque, au final, son film dure plus de deux heures et quart, ce qui est une durée très rare lorsque l'on est dans l'animation, et encore plus quand, comme ici, ce sont encore les techniques traditionnelles qui sont utilisées. Mais si, dans l'ensemble, ce long métrage est plutôt joli, il n'a jamais réussi à complètement me transporter ou, au moins, à véritablement m'émouvoir.

Ce qui marque avant tout, c'est le style visuel qu'a voulu employer Takahata. En effet, on est très loin de ce que l'on peut voir actuellement avec ces déluges d'images de synthèses et des traits particulièrement nets, *Le conte de la Princesse Kaguya* présente plutôt une esthétique bien moins « précise » : la volonté n'est clairement pas d'être le plus réaliste possible mais plutôt d'exprimer au mieux les sentiments des personnages, à travers des coups de crayons presque à mains levées. On a parfois l'impression de voir de simples croquis mais s'ils semblent à première vue assez simples, ces dessins révèlent en fait une sacrée complexité et tous les arrière plans sont extrêmement travaillés. Ils représentent chacun une sorte de tableau indépendant, ressemblant à la fameuse estampe japonaise, avec ses traits fins et ses tons pastels. Car c'est là aussi l'un des aspects importants de ce film, les couleurs sont toujours très claires, donnant une vraie légèreté à toute l'image. Ainsi, du côté visuel, il n'y a absolument rien à dire et certains passages confinent même au génie, comme cette séquence où Kaguya s'échappe de son palais pour retrouver la campagne de sa jeunesse. Le coup de crayon se fait alors très différent, beaucoup plus marqué, montrant bien ce qui habite véritablement ce personnage, puisque c'est un mélange de colère et de déception. Mais si, sur la forme, Takahata réussit largement son coup, je dois bien avouer que ce que raconte le long métrage m'a beaucoup moins séduit. On est dans le vrai domaine du conte qui commence par « *Il était une fois* » et se termine de façon merveilleuse (au sens propre du terme). Il y a aussi certains éléments surnaturels,

comme cette façon qu'a cette jeune fille de très vite grandir. Mais le souci c'est que, à mon goût, jamais cette histoire ne parvient à trouver le ton juste pour réellement émouvoir.

Pourtant, il y a de quoi faire avec ce récit de la vie d'une jeune fille élevée à la campagne mais qui va devoir aller habiter très tôt à la ville et y apprendre contre son gré les bonnes manières. D'ailleurs, dans cette confrontation entre ville et campagne se trouve l'un des aspects les plus intéressants de ce long-métrage et si le réalisateur ne prend pas clairement parti, on sent quand même que la nature et le côté bucolique et sans faux-semblants de la campagne de la jeunesse trouve plus grâce à ses yeux. Mais, à partir de cela, cette histoire ne crée pas vraiment de véritable enjeu dramatique fort, du genre qui pourrait faire que l'on s'attache réellement à ce personnage au demeurant plutôt sympathique et drôle par moments. Seul le choix de son futur époux apporte un peu de nouveauté mais ces scènes ne sont pas forcément non plus les mieux gérées car elles trainent un peu trop en longueur. C'est d'ailleurs là l'un des soucis de ce long métrage qui aurait sans doute gagné à être raccourci (d'une petite demi-heure environ) car quelques passages sont parfois un peu trop redondants et la fin (complètement *borderline* selon moi) traîne vraiment en longueur. Ce manque d'enjeux dramatiques a fini par me perdre au bout d'un moment car je ne voyais plus vraiment d'intérêt à tout ce qui défilait devant mes yeux. On trouve quand même quelques très jolis moments, comme toute la séquence où la jeune fille (pas encore Kaguya, donc) apprend à marcher. On la voit peu à peu se mouvoir de plus en plus « normalement » et c'est très mignon, surtout dans la façon de montrer cela en une seule séquence. Mais ce n'est pas suffisant pour que je puisse accrocher à un film qui sera sans doute un peu trop long pour le jeune public et qui, ainsi, conviendra plus aux adultes. Et même pas besoin d'avoir une vraie âme d'enfant pour apprécier la virtuosité visuelle de l'ensemble. C'est juste un peu dommage que ça ne débouche pas sur plus d'émotion.

VERDICT :

Mignon tout plein d'un point de vue purement formel, ce Conte de la Princesse Kaguya ne m'a pourtant jamais vraiment ému. L'histoire est jolie mais j'ai eu du mal à vraiment y accrocher et la fin a fini de m'achever... Cela reste malgré tout une petite merveille visuelle, mais pas grand-chose de plus.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LE STYLE VISUEL

ALBERT À L'OUEST

Seth MacFARLANE

Date de sortie : 02-07-2014 Vu le : 02-07-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: COMÉDIE

HISTOIRE :

Albert vit dans l'ouest américain mais a du mal à l'accepter. Alors qu'il se défile une nouvelle fois pour un duel, sa fiancée décide de le quitter. Mais une femme mystérieuse arrive en ville et se donne pour mission d'aider Albert. Cette rencontre n'est-elle surtout pas source de dangers pour Albert ? Trouvera-t-il enfin du courage pour s'en sortir ?

CRITIQUE :

Avec son premier film pour le cinéma, le trublion Seth MacFarlane avait vraiment réussi son arrivée sur le grand écran. Non seulement parce que ce fut un carton surprise au box-office (à tel point la suite est déjà engagée, ce qui veut tout dire) mais surtout parce que, honnêtement, *Ted* était plutôt pas mal foutu et, surtout, extrêmement drôle. J'avais rarement autant ri au cinéma et j'attendais donc avec une certaine impatience sa nouvelle réalisation qui, cette fois-ci, prenait comme base le western. Comme j'ai déjà pu le dire dans des critiques précédents, ce genre semble retrouver un nouveau souffle et si certains l'utilisent de manière très classique (les frères Coen pour *True Grit* ou Tommy Lee Jones pour *The Homesman*), c'est aussi devenu aujourd'hui un cadre où peuvent aussi s'inscrire des longs métrages un peu plus décalés (comme Shérif Jackson par exemple). Seth MacFarlane, lui, décide carrément d'aller à

fond dans le côté comédie et se sert donc des codes du western pour les détourner et mieux faire rire le spectateur. Ainsi, le fait que l'un des personnages principaux se nomme Clinch Leatherwood (toute ressemblance avec un grand acteur et réalisateur est évidemment due au simple hasard...) nous met directement dans l'ambiance. Et pour la première fois, Seth MacFarlane décide de passer aussi devant la caméra, alors que, jusque-là, il s'était contenté de prêter sa voix à certains personnages de ses créations (par exemple Ted lui-même). Et il s'adjoint les services d'un casting assez incroyable avec des comédiens que l'on n'a pas forcément l'occasion de voir dans la pure comédie (Charlize Theron, Amanda Seyfried ou Liam Neeson) et d'autres qui sont plus des habitués du genre (Neil Patrick Harris ou encore Giovanni Ribisi). Mais la mayonnaise prend-elle et, surtout, MacFarlane réussit-il une nouvelle fois son coup en faisant rire aux éclats le spectateur ?

Eh bien, honnêtement, je suis bien plus mesuré que devant *Ted* car si, là encore, certaines répliques sont absolument géniales et si quelques situations méritent vraiment le coup d'œil (notamment des caméos qui valent vraiment des points), j'ai surtout trouvé que c'était bien moins dense et que, dans l'ensemble, le nombre de séquences vraiment amusantes n'était guère satisfaisant pour un film de presque deux heures. Encore plus que *Ted*, qui était déjà assez gratiné de ce côté-là, *Albert à l'Ouest* joue énormément autour du triangle caca-pipi-sexe. Alors on a droit à peu près à tout et on ne peut pas dire que le bon goût soit au rendez-vous (c'est même parfois franchement très sale). Il faut bien avouer que c'est drôle un petit moment mais, à la longue, ça devient presque gênant de voir un long métrage sombrer ainsi dans le graveleux et le scato. Au moins, le réalisateur assume complètement cet aspect et, à certains moments, on a même le sentiment qu'il prend un malin plaisir à en rajouter une couche, alors que ce n'est pas forcément utile comme s'il voulait vraiment se définir comme celui capable de tout dans un Hollywood assez aseptisé aujourd'hui, au risque de trop en faire. D'ailleurs, dans l'ensemble, ce long métrage traîne un peu en longueur avec un rythme pas toujours maîtrisé et notamment une fin qui tarde vraiment à venir alors qu'elle est attendue ainsi depuis longtemps. En mélangeant le côté comédie romantique (avec une histoire d'amour *a priori* assez improbable) mais aussi le film d'initiation (comment un berger trouillard

va prendre confiance en lui), Seth MacFarlane et ses scénaristes ne savent plus toujours où donner de la tête et finissent par se perdre, surtout que leur volonté première reste quand même de créer des situations gaguesques qui, parfois, n'ont presque rien à voir avec ce qui a pu être dit juste avant.

Ce qui reste toujours en toile de fond, c'est bien l'ambiance dans laquelle le film se déroule : le western et MacFarlane prend un malin plaisir à en détourner les codes. Si le générique d'introduction nous plonge vraiment dans cette ambiance (survol du désert et musique à l'avenant) et que l'on trouve tous les éléments de ce genre (poursuites en cheval, indiens, hors-la-loi, colporteurs improbables), ceux-ci sont toujours un peu en décalage, comme si eux-mêmes étaient pervertis par l'aspect comique qui est recherché. Mais c'est aussi le cas parce que, contrairement à une certaine mythologie, cet Ouest est avant tout vu ici comme un lieu dans lequel il ne vaut mieux pas habiter. D'ailleurs, le titre original (*A million ways to die in the West*) dit cela bien mieux et, pendant une assez longue séquence, le personnage central explique tout cela à ses amis : il énumère tout ce qui, là où ils vivent, va de travers et je peux vous dire que la liste est longue... Mais, en même temps, malgré tout ce qui lui arrive, Albert reste et va peu à peu trouver sa place dans un univers où sa couardise aurait déjà dû lui être fatale, selon un scénario ma foi bien trop attendu et qui tranche un peu dans son côté très traditionnel avec des gags plus subversifs. Pour interpréter Albert, Seth MacFarlane a donc décidé de se mettre lui-même en avant et je ne suis pas sûr que ce soit la meilleure idée. En effet, je ne le trouve pas toujours très juste et il manque en tout cas clairement d'un minimum de charisme. Sinon, Charlize Theron s'en donne à cœur joie avec ce personnage de cowgirl plutôt déjantée. Les autres rôles sont bien tenus avec une mention spéciale pour un Giovanni Ribisi en très grande forme (il faut dire qu'il a un rôle génial). Ce n'est pas assez pour que ce film soit plus qu'un catalogue (trop peu fourni) de blagues bien senties...

VERDICT :

S'il y a bien quelques situations très drôles et des répliques qui font mouche, *Albert à l'Ouest* ne parvient pas à tenir réellement la distance, notamment du fait d'un scénario qui en rajoute toujours plus et à un humour qui, à la longue, devient un peu lourdingue. On a connu MacFarlane plus inspiré...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

CERTAINES SITUATIONS TRÈS DRÔLES



DRAGONS 2

Dreamworks Animation

Date de sortie : **02-07-2014** Vu le : **03-07-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Grâce à Harold, les dragons ont trouvé une vraie place dans le royaume de Beurk. Mais, Harold, lui, a justement du mal à réellement se définir, surtout qu'il est appelé à devenir chef, ce qui ne lui plaît pas beaucoup. Alors qu'il explore les étendues vastes des cieux, il découvre une grotte secrète où une rencontre va le pousser vers de nouvelles aventures...

CRITIQUE :

Depuis le début des années 2000, deux studios se battent pour la suprématie en termes de films d'animation : il s'agit de *Pixar* et de *Dreamworks*. Ce dernier est né plus tard (fin des années 90) mais a connu très vite le succès avec *Fourmiz* ou *Le Prince d'Égypte*, ses deux premiers films. Mais c'est tout de même *Shrek* puis *Madagascar* qui lui ont ouvert les portes de la notoriété. Néanmoins, pendant toute la première décennie du siècle, il restait le sentiment que *Pixar* était encore au-dessus, tant en termes d'animation pure que de scénarios, puisque les différents films du studio d'Emeryville s'adressaient à tous les publics (enfants comme adultes). On pensait que *Pixar* était totalement intouchable, mais l'année 2010 a apporté un bouleversement puisque si *Pixar* signait peut-être son plus beau film (*Toy Story 3*), *Dreamworks* sortait vraiment du bois avec *Dragons*, pas forcément un énorme succès dans les salles mais une réus-

site saluée par tout le monde. Depuis, *Pixar* semble un peu en perte de vitesse (notamment parce que les projets originaux sont absents et qu'ils se contentent de suites) alors que *Dreamworks* lance des projets dans tous les sens (pas forcément réussis). Personnellement, je n'ai pas vu ce *Dragons* au cinéma mais sur une place de village dans le cadre de ces séances d'été assez improbables. Et j'avais été plutôt séduit, à la fois par l'univers, par le style visuel mais surtout par l'humour qui se dégageait d'un long métrage finalement assez frais et assez loin de ce que l'on aurait pu attendre pour un film d'animation qui se présentait surtout comme destiné aux enfants. Forcément, il y a une suite (quatre films sont même déjà prévus au total) et, cette fois-ci, Dean DeBlois se retrouve seul aux commandes pour la réalisation et le scénario (écrit avec l'auteur des livres pour enfants desquels sont tirés les films). Parvient-il à briser la malédiction qui touche suivent les suites ?

Honnêtement, et autant le dire tout de suite pour que les choses soient claires : j'ai été un peu déçu par ce film. Pas par la qualité visuelle toujours au rendez-vous. C'est même par moments assez effarant de voir autant de détails et c'est aussi assez drôle quand on a vu *Le conte de la Princesse Kaguya* juste avant de se rendre compte à quel point des films d'animation peuvent avoir des styles extrêmement différents tout en étant, chacun à leur manière, parfaitement réussis. Sans doute le film japonais fait-il passer un peu plus d'émotion dans son « imperfection », mais il faut reconnaître aux studios *Dreamworks* un soin tout particulier apporté à ce caractère visuel. Les survols de paysages sont ainsi magnifiques. Le soin apporté aux dragons est aussi assez impressionnant et le dragon fidèle ami du héros est une vraie réussite : à la fois effrayant et terriblement attendrissant. Et encore, je n'ai pas vu ce film en 3D qui est, paraît-il, absolument démente. Mais, un joli long métrage sur la forme ne garantit pas pour autant la réussite globale du projet et *Dragons 2* nous le prouve encore une fois, notamment à cause d'un scénario qui, pour le coup, est beaucoup trop attendu et n'offre absolument aucune surprise. Les thèmes évoqués sont ceux que l'on retrouve un peu toujours dans le même genre de films : apprentissage, courage, amour, ... avec, en plus, ici, un aspect familial qui n'est pas négligeable et qui est un peu cucul sur les bords, il faut bien le dire. C'est dommage car, de ce côté-là, il y avait peut-être quelque chose à faire d'un peu moins en-

fantin ou, en tout cas, une possibilité de jouer sur plusieurs niveaux de lecture, ce qui n'est pas le cas ici. Heureusement, qu'il reste une bonne dose d'humour, notamment apportée en arrière plan. En effet, ce sont à la fois les personnages secondaires (mythique Gueulfor) et tout ce qui se passe derrière l'action (notamment des chamailleries de dragons) qui font le sel d'un film d'animation qui, au final, manque un peu trop de folie pour être vraiment enthousiasmant.

VERDICT :

Enfin un peu déçu par cette suite au scénario bien trop convenu. Si le style visuel reste parfaitement maîtrisé et si les seconds rôles sont toujours aussi drôles, le scénario ne parvient jamais à vraiment décoller en restant un peu trop enfantin. C'est plutôt joli mais j'en attendais mieux.

NOTE : 12**COUP DE CŒUR :****LES PERSONNAGES SECONDAIRES**



JIMMY'S HALL

Ken LOACH

Date de sortie : **02-07-2014** Vu le : **04-07-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Jimmy Galton revient dans son Irlande natale, après dix années d'exil et son pays a bien changé puisque après la guerre civile, plus de libertés semble être un horizon possible. Il est là pour aider sa mère dans la ferme familiale mais, poussé par la jeunesse locale, il va rouvrir une sorte de foyer où l'on danse et étudie. Au risque de réveiller les vieilles tensions avec l'Eglise, notamment.

CRITIQUE :

Ken Loach a annoncé (dans un premier temps, avant de revenir sur sa décision) qu'il arrêterait sa carrière après ce nouveau film, encore sélectionné à Cannes cette année (mais reparti bredouille, ce qui est très rare pour celui qui a déjà gagné une Palme et trois Prix du Jury). On peut considérer *Jimmy's Hall* comme une sorte de suite à *Le vent se lève* (le film qui lui avait d'ailleurs permis de remporter la Palme), que j'avais beaucoup apprécié en son temps. En effet, si le long métrage de 2006 traitait de la guerre d'indépendance et de la guerre civile qui eut lieu en Irlande dans l'immédiat après-première guerre mondiale, celui de 2014 prend sa suite dix années après mais des textes introductifs nous mettent directement dans cette ambiance et plusieurs passages en *flashbacks* nous montreront cette époque qui explique le départ de Galton mais aussi tous les soucis qu'il va connaître lors de son retour. Pour Ken Loach, c'est un retour au film historique et à un long métrage un peu plus dramatique, comme

pour continuer sa récente alternance entre œuvres plus engagées (*It's a free world* ou *Route Irish*) et celles plus légères (*Looking for Eric* ou encore *La part des Anges*). On sent que le réalisateur a besoin de souffler un peu et qu'il ne peut plus enchaîner comme avant ce qui pouvait s'apparenter à de véritables charges, notamment autour des questions sociales. D'ailleurs, *Le vent se lève* avait provoqué beaucoup de polémiques en Grande-Bretagne, notamment du fait de la représentation des forces britanniques en Irlande et leur violence supposée. On aurait pu penser que *Jimmy's Hall*, en continuant en quelque sorte cette histoire et en s'intéressant au seul personnage qui, dans l'histoire, a été déporté d'Irlande, serait dans une veine assez politique et revendicatrice. Pourtant, ce n'est pas vraiment le cas et Ken Loach livre un long métrage qui, bien que pas désagréable, est un peu trop plat pour vraiment séduire.

L'histoire de ce Jimmy Galton est plutôt « jolie » ou, en tout cas, Ken Loach veut nous la conter sous cet angle. En choisissant de façon assez délibérée de ne pas nous montrer le côté vraiment « combattif » de cet homme, ce dernier apparaît seulement ici comme une sorte de leader qui, poussé par les jeunes du coin et aidé par ses anciens amis, va remettre sur pied une sorte de salle polyvalente où, gratuitement, des cours de différentes natures sont dispensés. Ce qui est d'ailleurs assez curieux, c'est que, dans toutes les scènes qui se déroulent dans ce lieu (en rénovation ou en fonctionnement), ce Jimmy Galton se fond finalement dans la foule et n'est plus qu'un parmi d'autres. C'est une certaine vision du collectif (cher à Loach) mais, étant donné le poids historique de cette figure, c'est un choix scénaristique assez étonnant qui nous interroge un peu sur le véritable objet de ce film qui, finalement, ne semble pas tant que cela s'intéresser à son sujet de départ. Ce n'est d'ailleurs pas la seule décision étrange car, dans l'ensemble, je n'ai pas trouvé le film très bien écrit, notamment dans cette exposition assez bizarre qui oblige à de nombreux textes explicatifs et à des retours parfois un peu laborieux dans le passé. Peut-être l'histoire aurait-elle du simplement commencer plus tôt et faire un saut de dix ans. L'efficacité dramatique n'en aurait été que plus grande. De plus, comme souvent chez Ken Loach, le discours a un côté assez didactique

avec de nombreux dialogues parfois un peu plats car trop explicatifs. D'ailleurs, cela donne à l'ensemble un aspect parfois dangereusement manichéen même si, pour une fois, l'Eglise n'est pas complètement montrée du doigt puisque, avec ses deux curés très différents (un vieux et un jeune), ce sont aussi deux façons de penser qui s'affrontent. Mais cela garde un côté binaire parfois un peu dérangeant.

Ainsi, *Jimmy's Hall* n'est pas exempt de quelques longueurs, notamment lors de ces discussions entre protagonistes qui, si elles apportent des éléments sur le fond, sont, sur la forme, pas assez bien mises en valeur. Cela vient peut-être aussi du fait que le personnage central, interprété par Barry Ward, un acteur irlandais pas vraiment connu, n'est pas vraiment charismatique et ne permet en tout cas pas au spectateur une sorte d'identification qui lui permettrait de plus s'accrocher à lui. On le trouve tour à tour sympathique ou intelligent mais jamais véritablement émouvant. Clairement, Ken Loach et son scénariste habituel Paul Laverty ont fait le choix d'apporter un peu de légèreté à l'ensemble en créant au milieu de cette histoire une petite romance qui ne mange pas de pain et qui, pour le coup, est plutôt pas mal construite car justement assez finement amenée. De plus, ils n'hésitent pas à aller vers l'humour presque un peu farcesque comme lors de cette course poursuite avec des policiers bloqués dans la propre maison de Gralton. Cela donne une jolie histoire, pas forcément très forte, ce qui est un peu étonnant de la part d'un Ken Loach que l'on aurait pu penser un peu plus dans le registre du « combat » avec un tel sujet de départ. Dans sa réalisation, il n'en fait pas trop et livre un long métrage sur la forme assez classique et techniquement réussi. Il n'y a de ce côté-là pas grand-chose à redire. Le seul souci, c'est que ce *Jimmy's Hall* manque d'un peu plus de chair et d'émotion pour que l'on s'y intéresse vraiment davantage et que le combat de cet homme, qui l'a obligé à un double exil (dont le dernier fut définitif), soit plus mis en valeur. Sur une autre figure irlandaise, Bobby Sands, Steve McQueen nous avait offert un film bien plus fort (*Hunger*) car les choix étaient vraiment radicaux. Là, c'est beaucoup moins le cas.

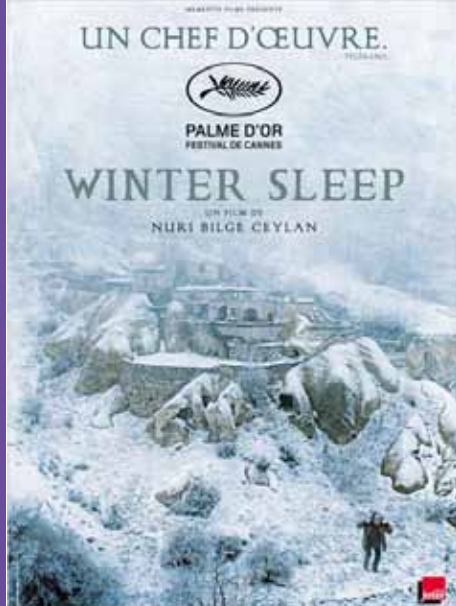
VERDICT :

Ken Loach livre un film formellement plutôt réussi. C'est proprement et joliment réalisé. Néanmoins, le tout manque clairement de souffle, notamment du fait d'un acteur principal qui manque un peu charisme et d'un discours parfois un peu trop manichéen. On a connu un Ken Loach plus incisif.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LES PAYSAGES IRLANDAIS



WINTER SLEEP

Nuri Bilge CEYLAN

Date de sortie : **06-08-2014** Vu le : **15-07-2014**

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

En Anatolie, Aydin, un ancien comédien à la retraite, tient un hôtel essentiellement destiné à la clientèle touristique. Il loue aussi des maisons à des gens du coin. Vit avec lui sa jeune femme et sa sœur, avec qui les relations ne sont pas toujours faciles. Au cœur de l'hiver, tous ces personnages vont bien être obligés de cohabiter et de régler leurs soucis.

CRITIQUE :

Nuri Bilge Ceylan est ce que l'on peut appeler une « bête à concours ». En effet, depuis ses débuts dans la réalisation (un court métrage déjà présenté à Cannes en 1995) jusqu'à cette Palme d'Or obtenue il y a trois mois, le Turc a presque toujours vu ses films présentés dans les différents festivals du monde entier et notamment sur la Croisette où sa cote est très élevée et où chacun de ses longs métrages a toujours reçu un accueil assez dingue. En 2003 (pour *Uzak*) et en 2011 (pour *Il était une fois en Anatolie*), il remportait le Grand Prix. *Les trois singes* lui offrait le Prix de la mise en scène en 2008 alors que *Les Climats*, en 2006, ne remportait « que » le Prix de la Critique internationale. Bref, à chaque fois que Ceylan sort un film, il est en compétition en sélection officielle et, à chaque fois (ou presque), il repart avec quelque chose. Le voir arriver cette année avec *Winter sleep* (que les distributeurs français ont choisi de ne pas traduire,

décision assez étrange au demeurant) nous faisait dire que, une nouvelle fois, le réalisateur turc ne repartirait pas les mains vides. Mais avec les frères Dardenne (jamais bredouilles eux aussi) ou encore Ken Loach (très rarement absent du palmarès), cela faisait beaucoup de « poids lourds » en compétition, surtout que d'autres films avaient fait grande impression au cours de la semaine et demie de projection. Ainsi, lors de l'énoncé du palmarès, voyant que ni *Deux jours, une nuit* ni *Jimmy's hall* ne faisaient partie des récompensés, je me suis dit que la Palme d'Or ne pourrait échapper à l'un deux. Eh bien, c'était une erreur puisque c'est bien à *Winter sleep* qu'est revenue cette distinction majeure, qui couronne un cinéaste qui tournait autour depuis de nombreuses années. Mérité ? Je suis assez mitigé car si c'est un vrai film de cinéma, il ne m'a jamais complètement ébloui...

La première chose qui marque vraiment avec ce film, c'est sa longueur. En effet, un long métrage qui dépasse les trois heures est quelque chose d'assez rare (même si *Titanic*, l'un des films qui a fait le plus d'entrées dans le Monde, durait presque trois heures et quart) et là, avec 196 minutes au compteur, *Winter Sleep* n'est pas loin d'exploser les standards. Ce n'est pas une chose nouvelle pour ce réalisateur, souvent contraint de présenter des versions plus courtes de ses longs métrages afin qu'ils puissent être distribués. D'ailleurs, on peut penser que, sans Palme d'Or, c'est peut-être le sort qu'aurait eu à subir cette nouvelle œuvre. De cette longueur, Ceylan fait un véritable aspect de son film qui n'hésite pas à aller très profondément au bout des choses. C'est notamment le cas lors de dialogues extrêmement longs (je pense que certains dépassent allègrement le quart d'heure) qui sont à la base de tout le long métrage. En effet, ce sont à travers eux que se dévoilent les personnages, avec leur psychologie, ce qu'ils pensent réellement du monde qui les entoure et de leur place dans celui-ci. Car, en fait, il n'y a pas véritablement une histoire dans *Winter Sleep* même si le personnage de cet ancien acteur propriétaire de l'hôtel est au centre de tout et d'ailleurs, le long métrage brosse de lui finalement un drôle de portrait. En effet, ce sont ses relations avec ses locataires, sa sœur, puis enfin sa femme qui sont passées au peigne fin. Ces destins s'entremêlent parfois mais restent tout de même assez étanches car ils ont peu d'interactions. La sœur, pourtant loin d'être inintéressante, disparaît ainsi à la moitié du film, de façon assez étrange, sans que cela n'ait

un quelconque impact sur les autres personnages. On en voit réapparaître d'autres à certains moments alors qu'on les avait complètement oubliés. Bref, c'est loin d'être linéaire.

C'est là que *Winter Sleep* trouve à la fois son intérêt mais aussi sa limite. En effet, c'est parfois passionnant mais le revers de la médaille de cette longueur et de ce côté un peu décousu, c'est qu'on a par moments l'impression que ça peut durer des heures et des heures comme cela sans que l'on puisse en tirer véritablement grand-chose. L'objet véritable du film n'est jamais très clair et on finit parfois par se heurter à ce fait devant lequel j'ai personnellement beaucoup de mal. L'ambition de Ceylan semble en fait assez démente puisque dans une sorte de huis clos (on sort assez peu de cet hôtel et les paysages particuliers de l'Anatolie sont assez peu utilisés), il essaie de brosser un portrait de la Turquie contemporaine mais aussi de la condition humaine dans leur globalité. Il le fait surtout à travers toutes ces discussions philosophiques qui peuvent parfois s'avérer assez drôles ou cocasses. Pour moi, c'est parfois un peu trop « perché » et je trouve que quand il se rapproche plus de la « vraie vie » de ses personnages, il devient plus efficace. Ainsi, j'ai trouvé le dernier quart d'heure absolument magnifique, justement car ce sont vraiment les sentiments du mari et de sa femme qui ressortent. Quand la mise en scène (que Ceylan maîtrise parfaitement avec un sens du cadre exceptionnel) se met à leur service, *Winter Sleep* prend vraiment de l'ampleur. Il est juste dommage que le scénario, sans doute trop dilué, ne permette pas à l'ensemble de plus se tenir et, ainsi de « faire sens ». Le film dans sa globalité aurait ainsi gagné en intérêt. Mais, c'est une vraie œuvre, où le réalisateur assume totalement son parti pris et réussit à signer quelques scènes magnifiques, notamment lorsqu'il filme la neige. Il parvient aussi parfaitement à diriger ses acteurs, finalement très peu nombreux et notamment un Haluk Bilginer étonnant et une Melisa Sözen excessivement juste. Selon moi, ce n'est peut-être pas la Palme d'Or la plus impressionnante de ces dernières années mais elle peut tout à fait se comprendre car on a là du vrai cinéma, tout simplement...

VERDICT :

On ne peut pas dire de *Winter Sleep* que ce n'est pas un vrai film de cinéma. Il y a tout (de la mise en scène, du jeu d'acteurs, de très belles images) mais, pour réellement convaincre, sans doute aurait-il fallu ne pas ainsi en rajouter sur la longueur. Le scénario aurait ainsi mérité d'être un peu plus densifié. Une Palme d'Or qui se discute, donc même si c'est une vraie œuvre de cinéma.

NOTE : 14

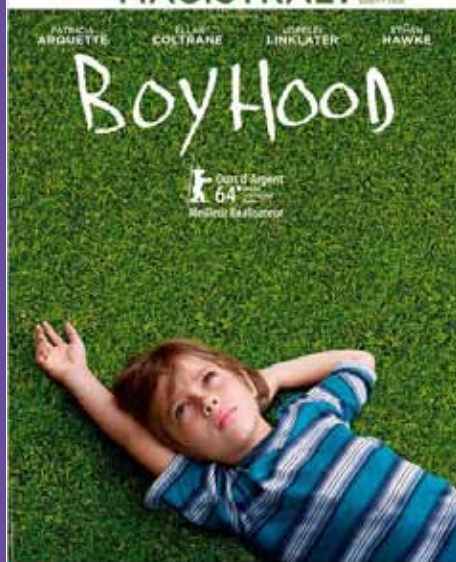
COUP DE CŒUR :

LES DEUX ACTEURS PRINCIPAUX



AOÛT

<i>BOYHOOD</i>	<i>208</i>
<i>LUCY</i>	<i>210</i>
<i>LES GARDIENS DE LA GALAXIE</i>	<i>212</i>
<i>LE RÔLE DE MA VIE</i>	<i>214</i>



BOYHOOD

Richard LINKLATER

Date de sortie : **23-07-2014** Vu le : **11-08-2014**

Au cinéma : PLAZZA VICTOR HUGO (BESANÇON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Pendant douze ans, on suit les pas d'une famille et notamment du fils, Mason qui, de six à dix-huit ans, va connaître de grands bouleversements avec une mère qui fait ce qu'elle peut pour éduquer ses deux enfants, un père loin d'être toujours présent et des histoires amoureuses parfois compliquées.

CRITIQUE :

Voilà avec *Boyhood* un film qui a beaucoup fait parler ces derniers mois puisque, depuis sa présentation au dernier festival de Sundance en janvier, il est précédé d'une aura assez extraordinaire. Tous les événements où il a été présenté ont été l'occasion de saluer une nouvelle fois ce que certains critiques considèrent comme l'un des tous meilleurs films de ces dix dernières années. D'ailleurs, *Rotten Tomatoes*, agrégateur de critiques bien connu, donne 99% d'avis positifs, ce qui est tout simplement exceptionnel. A Berlin, il a même remporté l'Ours d'Argent du meilleur réalisateur, ce qui n'est quand même pas rien. D'ailleurs, du réalisateur, parlons-en un peu car, honnêtement, ce n'est pas celui que l'on connaît le plus de ce côté de l'Atlantique, si ce n'est pour sa trilogie étalée sur presque vingt

ans (et oui, il a toujours du avoir un rapport particulier au temps) : *Before sunrise*, *Before sunset*, *Before midnight* où Julie Delpy et Ethan Hawke formaient un couple au long cours. Sinon, le metteur en scène a alterné les productions un peu plus confidentielles avec des films à plus gros budget (bien que pas forcément très fréquentés par les spectateurs) comme *Rock Academy*. Avec la sortie de *Boyhood*, c'est un long projet qui prend fin puisque cela faisait douze ans qu'il était dessus. Il n'est pas rare que des réalisateurs mettent énormément de temps pour accoucher d'un film puisque, entre la première idée, l'écriture, la production, la post-production, cela peut durer parfois quelques années. Mais là, c'est bien différent puisque, depuis le départ, Linklater savait où il allait et au moment des premières prises, il avait en tête que son film sortirait bien douze ans plus tard. En effet, chaque année, depuis 2002, il a filmé pendant un court temps (un peu plus d'une semaine) les mêmes acteurs en vue de construire un long métrage qui retrace principalement l'enfance et l'adolescence d'un jeune garçon, de ses six ans jusqu'à ce qu'il atteigne dix-huit ans.

C'est sans doute la première fois qu'un tel projet est entrepris et, rien que pour cela, il faut saluer le réalisateur. D'abord, effectuer un casting d'enfants (notamment Mason et sa sœur) quand on sait qu'il va falloir les filmer pendant plus de dix ans a quelque chose d'assez fou. Tellement de choses auraient pu arriver et faire capoter le projet, mais non, tout s'est finalement bien passé et on retrouve sur toute la durée les mêmes acteurs. Et c'est aussi vrai pour les comédiens plus âgés. Et si Ethan Hawke a toujours connu une carrière solide depuis 2002 (il est là assez génial et devient la figure qui change la moins physiquement), revoir Patricia Arquette a quelque chose d'assez fou car, elle, pour le coup, avait complètement disparu des écrans radars. Son évolution physique au cours du film est elle aussi très intéressante et montre parfaitement cette notion de temps qui passe, absolument essentielle au cœur du film. Car, à partir du matériau récolté chaque année, Linklater décide de ne pas bouleverser la chronologie et de faire se suivre chacune des années, toutes n'ayant pas forcément la même importance. Parfois, ce n'est qu'une séquence assez courte autour d'un seul ou de deux personnages alors que, à d'autres moments, c'est plus long et un peu plus fouillé. On apprend à connaître chacun des protagonistes, et notamment ce quatuor central – le père, la mère et les deux enfants – autour duquel tout le film s'articule. Honnêtement, on s'y attache et on a envie de savoir comment les relations, parfois complexes, vont pouvoir

évoluer au fil du temps. De ce côté-là, on peut dire que le projet est vraiment intéressant. On est donc charmé par ce côté un peu fou mais le souci, c'est que, pour ma part, *Boyhood* n'a jamais réussi à réellement me séduire et, finalement, passée la première impression, le souffle est trop vite retombé. J'ai eu assez vite le sentiment que ce long métrage était peut-être un peu prisonnier de sa propre idée de départ.

En effet, à force de vouloir absolument montrer un épisode de chaque année, on finit par avoir des séquences qui sont parfois inutiles ou d'autres qui sont redondantes. En tout cas, tout n'est pas intéressant et même s'il y a une volonté évidente de montrer des événements banaux, puisque cette famille n'a rien d'extraordinaire, ça devient par moments un peu longuet. Certains épisodes auraient ainsi pu être abrégés ou, au moins, pas suivis sur trop d'années comme c'est le cas. Ainsi, quelques éléments sont surlignés de manière trop forte, comme le rapport à l'alcool des hommes que la mère rencontre (scène presque gênante quand le beau-père devient « fou »). Et c'est dommage car, là où sur certains sujets, le scénario parvient à être plutôt fin, il ne l'est pas du tout à d'autres moments. En fait, ce qui manque véritablement, c'est d'un fil rouge bien plus clair qui permette de mieux tenir l'ensemble et de lui donner une plus grande cohérence. Trop de sujets sont abordés et si l'évolution des enfants est au cœur du film, ce n'est pas suffisamment précis pour que l'ensemble se tienne. En fait, le vrai sujet du long métrage semble être le temps qui passe et *Boyhood* en est une chronique assez formidable. Et tout se passe finalement en arrière-plan puisqu'on voit notamment les changements politiques (les années Bush précédant l'élection de Barack Obama) mais aussi des évolutions de société (la fin de la cigarette dans les lieux publics par exemple), autant de choses que le cinéaste n'avait pas pu prévoir mais qu'il a réussi à inscrire comme toile de fond à son histoire familiale. Les choix musicaux sont aussi assez formidables car ils s'inscrivent dans cette même envie de montrer de vraies évolutions. C'est sans doute à ce point de vue que *Boyhood* est le plus intéressant et constitue bien un projet assez exceptionnel. La chronique familiale m'a, elle, moins convaincu...

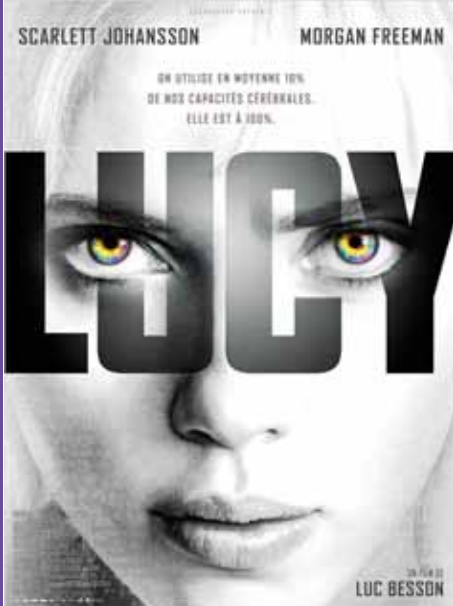
VERDICT :

Oui, le concept est extraordinaire et l'idée assez formidable sur le principe. Le souci est que, selon moi, *Boyhood* se retrouve presque pris au piège de son propre projet et le long métrage finit par trainer un peu trop en longueur. Plus que de cette famille, *Boyhood* semble finalement être une chronique du temps qui passe. Et de ce côté-là, c'est plutôt réussi.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LE PROJET EN LUI-MÊME



LUCY

Luc BESSON

Date de sortie : 06-08-2014 Vu le : 19-08-2014

Au cinéma : PATHÉ BEAUX-ARTS (BESANÇON)

Genre: FILM D'ACTION

HISTOIRE :

Alors qu'elle se trouve à Taïwan pour ses études et suite à un concours de circonstances, Lucy se retrouve mêlée à un trafic de drogues puisqu'elle doit transporter dans son ventre un sachet d'une nouvelle substance très puissante. Mais le contenu se répand dans son ventre et donne un résultat assez surprenant.

CRITIQUE :

Que les choses soient claires d'emblée : de Luc Besson réalisateur, je n'espère plus grand-chose. En effet, depuis qu'il a annoncé il y a presque dix ans qu'il arrêterait la mise en scène, il n'a jamais été aussi prolifique et, de ce que j'ai pu en voir, ça a été loin de m'enchanter (pour dire les choses gentiment). *Adèle Blanc-Sec* était un film gentillet et plutôt agaçant alors que *Malavita* n'était pas loin d'être une farce. Après avoir vu les premières images de *Lucy*, je n'étais pas beaucoup plus rassuré mais cet été étant particulièrement chiche en films que l'on a vraiment envie de voir, je me suis retrouvé à une séance, ayant finalement assez « peur » de ce à quoi j'allais bien pouvoir assister... Pourtant, sur le principe, un film d'action avec une femme comme personnage principal, ça a quelque chose d'intéressant car c'est finalement très rare. Dernièrement, il y a eu *Salt*, qui fai-

sait vraiment d'une femme l'héroïne du film. Et c'était Angelina Jolie qui avait pris le rôle. D'ailleurs, c'était aussi l'actrice que souhaitait au départ Luc Besson pour son long métrage mais ça n'a pas pu fonctionner comme cela. Il s'est donc retourné vers une autre star hollywoodienne, Scarlett Johansson qui, il y a quelques années, avait déjà donnée dans ce type de films avec son rôle dans *The Island*. Et puis maintenant qu'elle vit en France, elle a bien besoin de tourner dans des productions bien de chez nous, même si, avec la présence de Morgan Freeman au casting et le fait que ce soit tourné en anglais, c'est un film destiné à une diffusion internationale. D'ailleurs, *Lucy* est pour l'instant le plus gros succès de la carrière de Luc Besson aux Etats-Unis. Et même en France, la réussite est grande. Il faut vraiment s'interroger sur les raisons expliquant cet état de fait car *Lucy* est un long métrage d'une grande pauvreté...

Le premier tiers du film (une petite demi-heure puisque *Lucy* peine à atteindre les 90 minutes réglementaires) est absolument terrible. On a l'impression que le réalisateur (et scénariste puisqu'il s'est aussi crédité dans ce rôle) prend le spectateur pour un demeuré. En effet, il surligne tout son discours par une quantité d'images tirées des actualités, montées très rapidement. C'est absolument terrifiant, tant sur le principe (on n'est pas des demeurés) que visuellement (ça donne une impression de patchwork complètement bâclé). En plus, tout cela se fait autour d'un discours assez improbable qui mélange science-fiction et pseudo-science, narré par un Morgan Freeman qui ne croit visiblement pas une seconde à son propre rôle (c'est d'ailleurs la deuxième fois en quelques mois, après *Transcendance* qu'il tient une partition similaire et qu'il n'est pas convaincant du tout...). En alternance, on suit l'évolution du personnage principal qui change radicalement avec ce qu'elle a dorénavant dans son corps (d'ailleurs, la scène de la transformation est absolument grotesque et d'une laideur absolue). Une fois cette mise en place effectuée, on peut espérer que le film va décoller mais, dans les faits, ce n'est jamais le cas et on a beau quitter Taïwan pour Paris, ça ne fonctionne jamais. Premièrement, le scénario est d'une faiblesse abyssale et on se demande même comment des acteurs peuvent accepter de faire partie d'une telle blague : c'est de la science-fiction de bas-étage, où se suivent des espèces de théories fumeuses et qui essaient d'expliquer ce qui est possible. Sinon, c'est une suite d'incohérences, d'ellipses incompréhensibles et de non-sens qui s'accumulent. En

faire la liste serait bien trop long donc je ne vais pas perdre mon temps avec ça. Au rayon des satisfactions, il y aurait bien quelques scènes un peu plus réussies que les autres et notamment une poursuite en voiture dans Paris. Mais c'est bien peu et, même si je n'en attendais pas grand-chose, ce *Lucy* a quand même réussi à me décevoir et même à m'agacer par moments. Luc Besson est décidément un cas à part dans le cinéma français...

VERDICT :

Vraiment pas grand-chose à sauver dans ce qui se veut être une sorte de thriller d'anticipation. Le scénario est complètement bâclé et la réalisation assez effarante de médiocrité par moments. Les deux acteurs hollywoodiens font le service minimum... Bref, *Lucy* est un ratage, un de plus pour Besson qui commence dangereusement à les accumuler ces derniers temps...

NOTE : 9**COUP DE CŒUR :**

ALLEZ, LA POURSUITE EN VOITURE DANS PARIS...

LES GARDIENS DE LA GALAXIE

James GUNN

Date de sortie : 13-08-2014 Vu le : 27-08-2014

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: FILM DE SUPER-HÉROS



HISTOIRE :

Peter Quill (ou Star-Lord) est une sorte d'aventurier qui parcourt la galaxie. Il tombe sur un mystérieux globe a priori assez inoffensif mais dont il se rend très vite compte qu'il est l'objet de très nombreuses tentations. Il faut dire qu'il est très puissant et pourrait menacer la galaxie toute entière. Pour la sauver, il va devoir faire équipe avec des aliens bien différents tant ils ont chacun leur spécificité...

CRITIQUE :

Ces derniers temps, le studio *Marvel* est plus que prolifique puisque c'est en moyenne un film par mois avec un héros tiré de leur univers qui sort, parfois sous forme de coproduction (comme pour *Spider-Man* ou les *X-Men*). Si l'on se concentre uniquement sur les films vraiment internes au studio, le stock commençait à avoir un peu de mal à se renouveler puisqu'on voyait toujours les mêmes personnages, tirés de l'univers des *Avengers* et qui, à chaque fois (ou presque) donnaient lieu à une suite voire à un troisième volet pour *Iron Man*). La qualité n'était pas toujours au rendez-vous et on avait surtout la désagréable impression de revoir sempiternellement la même chose. Avec *Les gardiens de la galaxie*, c'est d'une certaine manière un petit virage qui s'effectue chez *Marvel* puisque, pour la première fois, ils vont chercher des personnages qui n'appartiennent pas à ces *Avengers*. Et c'est un pari car, sur le papier, ce sont loin d'être les super-héros les plus connus. Ils sont même assez secondaires dans

l'univers du studio et ne se destinaient pas forcément à connaître la « gloire » en ayant leur propre film. Il faut dire qu'ils sont différents par le fait qu'ils n'ont (presque) aucun rapport avec notre Terre mais vivent bien dans la galaxie toute entière, avec tout ce qu'elle véhicule de fantasmes (les vaisseaux lasers, les aliens complètement dingues, les mondes très différents). Cela leur donne une singularité dont le film se sert d'ailleurs largement. Et pour incarner ce renouveau, *Marvel* est aussi allé chercher un réalisateur plutôt connu d'un public averti aux Etats-Unis puisque James Gunn s'était surtout fait connaître avec des séries B parfois assez *trash*. Bref, tout cela cumulé fait de ces *Gardiens de la galaxie* une sorte de pari pour le studio, et, honnêtement, c'est plutôt réussi.

Il suffit de voir les cinq premières minutes pour comprendre que ce long métrage fera tout pour sans arrêt prendre le contre-pied de ce que l'on peut attendre. Après une entrée en matière sur la Terre plutôt mélancolique, on se retrouve plongé près de trente ans plus tard en plein milieu d'une planète abandonnée avec Star-Lord qui, contre toute attente, va se lancer dans une danse assez lunaire sur une musique des années 70 pour accompagner le générique. Et ça sera comme cela pendant toute la durée du film avec un réel plaisir à nous emmener dans les clichés pour mieux les démonter, souvent par le biais du rire. Car *Les gardiens de la galaxie* est sans aucun doute le film de super-héros le plus drôle depuis longtemps avec un humour de situation souvent présent, des dialogues qui font mouche et des touches un peu plus fines quand c'est nécessaire. C'est en tout cas hilarant par moments et cela tient aussi à la galerie de personnages qui nous est présentée. Chacun a une personnalité bien marquée, ce qui permet au long métrage de ne jamais tomber dans une certaine routine. En effet, Peter Quill est une sorte de Han Solo des temps modernes, plein de bagout et ayant toujours une solution de derrière les fagots pour s'en sortir. Il est accompagné dans son aventure d'un raton laveur trafiqué qui est porté sur les répliques qui tuent et les armes lourdes, d'un arbre qui ne sait dire qu'une phrase (le mythe « *Je s'appelle Groot* »), d'une brute épaisse qui ne connaît pas le second degré et d'une tueuse de sang-froid, peut-être le personnage le moins dingo de la bande. A eux cinq, ils font une sacrée équipe et l'alchimie fonctionne en

tout cas très bien et donne une vraie fraîcheur à l'ensemble. Et c'est cela qui aide à faire de ce long métrage un cocktail survitaminé qui nous fait voyager dans toute la galaxie.

Car c'est bien l'une des spécificités de ce film : nous emmener dans tous les confins d'un univers complètement fantasmé. Et là, clairement, les créateurs visuels s'en sont donnés à cœur joie en nous offrant des planètes, des vaisseaux et des aliens tous plus fous les uns que les autres. Même moi qui ne suis pas fan du tout de ce genre de choses, je dois bien avouer que j'ai été bluffé par tant d'inventivité. Et étant donné que l'on change d'endroit à la vitesse de l'éclair, on n'a jamais vraiment le temps de s'y habituer. La Terre, elle, n'est jamais présente physiquement (sauf trois minutes au début) mais elle a une influence très importante puisque Peter en est originaire et ramène souvent les choses à elle, notamment avec un grand nombre de références toujours très drôles. La musique a par exemple une place considérable et l'épisode de la danse à lui-seul est assez extraordinaire. On sent finalement une sorte d'inversion avec une Terre qui apparaît presque comme ce que peuvent être les extra-terrestres pour nous : un fantôme inaccessible. Mais si *Les gardiens de la galaxie* a beaucoup de qualités qui en font le film de super-héros le plus excitant depuis quelque temps, il lui manque quand même une vraie histoire de fond pour être pleinement réussi. En effet, le scénario est d'une simplicité confondante, cela étant aussi du à la faiblesse du méchant qui, pour le coup, n'est pas complexe pour un rond : il veut tout détruire et puis c'est tout. On sait très bien comment tout cela va finir et il n'y a de fait aucune surprise sur la trame générale. De plus, il y a quelques petites longueurs, notamment dans la mise en place. C'est quand même un peu dommage qu'avec de tels personnages, les scénaristes n'aient pas réussi à être plus originaux dans la construction globale. Mais, dans l'ensemble, on ne s'ennuie pas devant un long métrage qui nous réconcilierait presque avec les *blockbusters* estivaux et avec un univers *Marvel* qui commençait un peu à s'essouffler.

VERDICT :

Sans doute le *Marvel* le plus drôle depuis longtemps, ce *Gardiens de la galaxie* manque d'un scénario un peu plus fouillé et d'un méchant plus convaincant. Mais, en quittant les *Avengers*, *Marvel* semble s'être offert une vraie liberté et s'en donne à cœur joie. J'attends la suite des aventures de ces bras cassés de l'espace.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LE TON GÉNÉRAL DU FILM

LE RÔLE DE MA VIE

Zach BRAFF

Date de sortie : 13-08-2014 Vu le : 29-08-2014

Au cinéma : UGC CONFLUENCE (LYON)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Son couple semble en danger, son père est sur le point de mourir, son frère est un être très peu sociable et ses enfants ne font rien pour l'aider. Aidan est un peu au fond du trou et il va devoir prendre sa vie en main pour essayer de s'en sortir et rentrer pour de vrai dans le monde adulte avec tout ce qu'il y a à y affronter...

CRITIQUE :

Dix ans déjà ont passé depuis que Zach Braff a réalisé *Garden State*, son premier film, devenu culte pour beaucoup (personnellement, je ne l'ai toujours pas vu). C'était surtout un succès immense compte tenu du très faible budget de départ (moins de trois millions de dollars) et ça projetait sur le devant de la scène un acteur jusque-là un peu inconnu au bataillon et qui, avec ce long métrage en partie autobiographique, trouvait la consécration. Depuis, alors qu'on pensait que sa carrière allait réellement décoller, il s'est un peu fait oublier, si ce n'est qu'il a joué pendant des années le rôle principal dans *Scrubs*, une série qui a connu pas mal de succès. Mais sinon, sur grand écran, ça a été bien plus compliqué avec peu de films et aucun qui n'a connu un grand succès, sinon *Le monde fantastique d'Oz* dans lequel il tenait un rôle secondaire. Tout le monde

l'attendait donc un peu au tournant et s'interrogeait sur le pourquoi de son absence, notamment en tant que réalisateur. Et puis, l'an dernier, on a retrouvé Zach Braff, mais pas forcément là où on l'attendait puisque c'était sur une plateforme de financement participatif (ce fameux *crow-funding* de plus en plus à la mode) et, en moins de quarante-huit heures, il avait récolté l'argent qu'il estimait nécessaire pour tourner un nouveau film, prouvant bien qu'il y avait une véritable attente autour d'un prochain long métrage de sa part. En moins d'un an, il a donc réussi à mettre en image un scénario qu'il avait lui-même écrit et qui, une nouvelle fois, semble faire la part belle à des expériences personnelles, puisque c'est l'histoire d'un acteur qui galère dans sa vie professionnelle et qui connaît tout un tas de contrariétés au niveau personnel. Et, alors, pour son retour derrière la caméra (et devant aussi puisqu'il tient le rôle principal), Zach Braff réussit-il son pari ?

L'histoire globale du film est plutôt « joli » car elle plonge un homme (en fait une espèce d'adolescent attardé) dans la « vraie » vie alors que les coups du sort s'accumulent pour lui. Cela vient notamment du fait que son père est à l'article de la mort et ne peut donc plus payer la scolarisation de ses petits enfants dans une école traditionnelle juive. C'est donc pour Aidan le début d'une prise de conscience qui va l'amener à faire des choses que lui-même ne croyait sans doute pas possible (par exemple essayer de faire l'école à la maison). Et cela va aussi la changer la vie de ses proches, notamment celle de sa femme (une Kate Hudson excellente), de ses enfants, de son frère, mais aussi de son père. Au cours d'une première moitié plus réussie (car moins convenue), on voit plutôt tout ce qui accable Aidan et comment il essaie de gérer tout cela du mieux possible. C'est souvent drôle, caustique et on a une vraie empathie pour ce personnage qui découvre peu à peu ce que signifie réellement d'être un adulte responsable et de devoir gérer des problèmes parfois pas loin d'être insolubles. Son frère, par exemple, semble être un sacré zozo dont il est obligé de prendre soin à sa façon afin de favoriser un rapprochement avec un père qui n'a pas toujours été le plus présent pour eux. Il y a dans cette première heure quelques scènes vraiment réussies et un rythme d'ensemble qui parvient vraiment à tenir le spectateur en haleine. Le souci, c'est que, dans la seconde partie, c'est bien moins le cas et, alors qu'il essaie de trouver les solutions à tous

ses problèmes, le rythme se fait moins intéressant et, surtout, *Le rôle de ma vie* finit par trop faire penser à de nombreux films indépendants américains, estampillés *Sundance*, auquel il ressemble un peu trop.

La musique (de l'indé pop avec Bon Iver comme figure de proue principale), les plans, le côté faussement détaché de la réalisation, tout cela n'est pas inconnu et on reconnaît aisément la pâte du « nouveau » cinéma américain, celui qui se veut cool et original, mais qui, forcément, commence à ne plus l'être puisqu'ils sont beaucoup trop à faire des longs métrages du même genre. C'est surtout le cas dans le dernier tiers où, honnêtement, on tombe un peu dans le trop plein facile de bons sentiments avec un Aidan qui parvient à régler tous les problèmes, même certains qui arrivent comme un cheveu sur la soupe (comme cette histoire avec sa femme au travail dont je n'ai toujours pas compris l'intérêt). Cette fin manque un peu trop d'originalité et retombe largement dans des sentiers battus et rebattus, en accumulant en plus des longueurs largement évitables. Mais là où Zach Braff est plutôt doué, c'est dans la manière qu'il a de mélanger de façon très étroite le drame et la comédie. En effet, ce qui se passe n'est pas toujours drôle mais le traitement qui en est fait est plein d'un humour, parfois un peu noir ou grinçant, mais jamais absent. On rigole souvent jaune devant ce qui se passe. Ainsi, *Le rôle de ma vie* développe un ton propre qui donne un vrai charme au film, et permet au spectateur d'apprécier les personnages et leurs péripéties. Mais, en même temps, jamais je n'ai été réellement ému par ce film. Ce n'est pas faute d'avoir envie (car c'est un film où on a envie de se laisser porter) mais, à mon goût, l'ensemble a un côté un peu trop « artificiel » (on veut trop nous tirer les larmes des yeux) qui m'a empêché d'être plus ému que cela. Mais, au moins, malgré ses imperfections, peut-on dire du *Rôle de ma vie* qu'il est réussi, ce qui n'est déjà pas si mal...

VERDICT :

***Le rôle de ma vie*, malgré de vrais défauts (un côté un peu trop convenu, des longueurs évitables), n'en reste pas moins un film qui finit par charmer le spectateur, notamment du fait d'une écriture qui parvient bien à mélanger drame et moments plus légers. Et il prouve que Kate Hudson peut (très) bien jouer, quand elle est correctement dirigée.**

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

KATE HUDSON



SEPTEMBRE

<i>PARTY GIRL</i>	218
<i>HIPPOCRATE</i>	220
<i>3 CŒURS</i>	222
<i>ELLE L'ADORE</i>	224



PARTY GIRL

Maria AMACHOUKELI, Claire BURGER et Samuel THEIS

Date de sortie : **27-08-2014** Vu le : **11-09-2014**

Au cinéma : MEGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

A plus de soixante ans, Angélique a passé toute sa vie dans les cabarets où elle fait boire les hommes et où elle peut vivre la nuit, là où elle se sent le mieux. Michel, un client habitué, lui propose un jour de l'épouser. Cela va complètement transformer la vie d'Angélique qui va aussi devoir reconstruire la relation avec ses enfants.

CRITIQUE :

Au dernier Festival de Cannes, c'est peut-être le film qui a le plus fait parler alors qu'il ne faisait même pas partie de la Sélection officielle mais concourrait chez la « petite sœur » (*Un certain regard*). Le long métrage y a gagné un Prix d'ensemble (je ne sais pas vraiment ce que cela signifie) mais, surtout, *Party Girl* est reparti avec l'une des récompenses les plus convoitées, à savoir la Caméra d'Or qui récompense le meilleur premier film, toutes sélections confondues. Dernièrement, Steve McQueen (pour *Hunger*) ou Benh Zeitlin (*Les Bêtes du sud sauvage*) ont été récipiendaires d'un trophée à la fois très beau mais aussi porteur de nombreuses promesses (et parfois d'attentes démesurées et finalement déçues). Les trois coréalisateurs, qui se sont connus à la Fémis (école de cinéma bien connue) ne sont pas de complets inconnus puisque Samuel Theis a déjà

tourné dans quelques films et aussi dans la série *Un village français*. Marie Amachoukeli et Claire Burger, elles, ont déjà remporté, il y a quatre ans, le César du meilleur court métrage pour *C'est gratuit pour les filles*. Ensemble (travailler à trois, c'est très rare pour un objet cinématographique), ils ont donc décidé de passer en long métrage un projet qu'ils avaient déjà un peu travaillé dans un moyen-métrage documentaire il y a six ans (*Forbach*). Ce film a surtout la particularité d'être tiré de l'histoire vraie de Samuel Theis. En effet, la *Party Girl*, Angélique, n'est autre que sa propre mère et, dans le film, tous les rôles (sauf celui du mari) sont tenus par les personnes qui ont vraiment été acteurs de cette aventure un peu dingue. Alors, maintenant que le film est (enfin) sur les écrans et que la « folie » médiatique est un peu retombée, il était temps d'aller voir ce que donnait vraiment ce long métrage. Eh bien, franchement, c'est une vraie jolie surprise.

Au cœur du film, il y a un personnage de femme assez fascinant. D'ailleurs, le premier titre du film était *Angélique*, montrant bien la place centrale qu'occupe cette sexagénaire. En le renommant *Party Girl*, ils ont encore donné une dimension supplémentaire à ce personnage que l'on va suivre pendant une heure et demie. En effet, c'est véritablement elle qui est au centre de tout et qui « impose » le rythme. On la rencontre dans son milieu de travail de toujours – un cabaret –, avant de la découvrir dans la vie de tous les jours et dans sa relation avec sa famille notamment. Et c'est là qu'elle apparaît de plus en plus comme un personnage captivant parce que très paradoxal. Si elle se définit elle-même comme un papillon de nuit et ses quatre enfants, tous de pères différents, sont aussi là pour le montrer, elle rentre à soixante ans dans une phase où elle recherche une certaine stabilité. Et c'est justement un client qui va lui proposer de l'épouser. A partir de là, l'existence d'Angélique va être profondément bouleversée et cette femme va avoir du mal à s'y faire. Elle est tour à tour extravagante, éteinte, lucide puis irresponsable... Bref, c'est un concentré de paradoxes et c'est tout ce qui fait le sel de cette femme qui apparaît comme l'un des personnages les plus intéressants et les plus fascinants dans le cinéma français depuis pas mal de temps. En tant que spectateur, on l'adore par moments, on s'y attache et puis, juste après, on la détesterait presque pour ce qu'elle fait (et ce qu'elle ne fait pas aussi, d'ailleurs). En tout cas, elle est loin d'être lisse et c'est en

grande partie cela qui donne au long métrage sa qualité. Surtout que les réalisateurs parviennent parfaitement à rendre tous les aspects de la vie de cette femme qui essaie de se construire une vie plus stable.

Ainsi, plus que son existence passée dans les cabarets (que l'on voit surtout au début, de façon quasi-documentaire), le film s'intéresse vraiment à la nouvelle vie qu'Angélique recherche et qui passe principalement par un rapprochement avec ses enfants. En effet, si le mariage est au cœur de l'histoire, elle ne semble pas trop y croire et il apparaît surtout comme un prétexte pour renouer le lien plus ou moins distendu avec ses enfants. Ainsi, avec sa petite dernière, placée très tôt en famille d'accueil, les retrouvailles sont à la fois émouvantes mais pleines d'une distance « logique ». D'ailleurs, toutes les scènes en famille sont les plus fortes du film, que ce soit lors de repas qui, dans leur construction ressemblent à ceux que peut orchestrer Kechiche dans ses films (sans la même longueur...) ou, lors du mariage avec la scène très forte où chacun des enfants dit à sa mère ce qu'elle représente pour lui. C'est extrêmement puissant car d'une simplicité confondante mais véritablement authentique. Cela montre aussi la manière dont cette femme est d'une importance capitale pour cette sorte de clan autant que ce dernier est nécessaire à sa reconstruction. Tous sont donc intimement liés et ont chacun une place capitale dans ce qui se passe. Dans leur façon de réaliser, les trois compères réussissent à trouver la bonne distance et ce n'était pas forcément une chose facile étant donné le caractère proche de ce qu'ils racontent et le fait que l'on ne sache jamais trop si ce qui est montré est joué ou vécu. En effet, ils n'ont jamais un regard misérabiliste sur ce qu'ils montrent et qui est parfois assez dur mais, en même temps, il n'y a pas un trop plein de compassion pour les personnages. En tout cas, ils ne sont jamais jugés et c'est l'une des vraies forces d'un long métrage qui marque assez durablement et qui promet de belles choses pour la future carrière de ses trois réalisateurs.

VERDICT :

***Party Girl* est un film qui ne ressemble à aucun autre et c'est ce qui fait son charme. Presque documentaire par moments, il nous offre une plongée dans un univers un peu barré mais aussi empreint d'une vraie émotion. C'est en tout cas l'un des plus beaux portraits de femme vu au cinéma depuis longtemps.**

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

ANGÉLIQUE LITZENBURGER



HIPPOCRATE

Thomas LITLI

Date de sortie : **03-09-2014** Vu le : **16-09-2014**

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Benjamin effectue – dans le service de son père – son premier stage de six mois en tant qu'interniste, premier pas d'une longue carrière qui s'offre à lui. Mais, dans la pratique, les choses vont se révéler bien plus compliquées que ce qu'il avait étudié... Et, peu à peu, il va devoir faire son apprentissage, de ce métier particulier mais aussi de la vie en général.

CRITIQUE :

Tout d'abord, ce film intrigue par le profil du réalisateur. En effet, Thomas Litli n'est pas seulement scénariste (notamment *Télé Gaucho* avec Michel Leclerc, le metteur en scène) et réalisateur (d'un premier film en 2007, *Les yeux bandés*) puisqu'il continue de pratiquer son premier métier, celui de médecin généraliste. C'est une sorte d'incongruité (je pense qu'il est même unique en son genre) mais cela lui permet de garder visiblement un certain équilibre. Pas sûr néanmoins qu'il puisse continuer à mener les deux de front après le succès de son nouveau long métrage, *Hippocrate*, dont nous allons parler tout de suite. En effet, le film est le succès surprise de la rentrée puisqu'il devrait flirter assez aisément avec la barre symbolique du million d'entrées, ce qui est loin d'être négligeable pour ce genre de films. Car, sur le principe, offrir une plongée dans le monde de l'hôpital, ce n'est pas ce qui se fait de plus glamour et ce n'est

en tout cas pas très vendeur, surtout à cette période de l'année qui est celle de la rentrée... Et puis, dans le fond, le cinéma s'est assez peu intéressé à cette problématique ces derniers temps et les références que l'on a sont plutôt à trouver du côté du petit écran où le monde médical a droit à toute une sorte de mythologie avec des séries venues d'outre-Atlantique (*Urgences*, évidemment puis *Dr House* ou *Grey's Anatomy*). Je dois bien avouer que ce n'est pas du tout mon truc et que quand je peux éviter le milieu de l'hôpital, je le fais autant que possible. D'ailleurs, certains moments de *Hippocrate* m'ont mis mal à l'aise (quand il commence à y avoir des piqûres, je sais que je ne résiste pas bien longtemps). Pourtant, c'est un film qui, bien qu'il ne m'ait pas complètement plu, est loin d'être inintéressant et a le mérite de s'attaquer à sa manière à de nombreux sujets qui en ont bien besoin.

Car le sujet principal du film, c'est bien l'hôpital et *Hippocrate* nous donne finalement d'une certaine façon un diagnostic, presque médical, de ce qu'est cette institution aujourd'hui. Et on aurait presque le sentiment au premier abord qu'elle est encore plus malade que ceux qu'elle est appelée à soigner. Je n'essaie pas vraiment de savoir si tout ce qui est raconté est vrai (vous trouverez, si ça vous intéresse vraiment, tout un tas de témoignages d'internes, qui, dans l'ensemble, semblent être plutôt d'accord avec cette vision de l'hôpital) même si, par son aspect par moments presque documentaire, ce long métrage cherche aussi à (dé)montrer des choses et se doit donc une certaine objectivité. En tout cas, *Hippocrate* aborde à sa façon de nombreuses thématiques qui sont en lien direct avec ce monde hospitalier et qui font aujourd'hui l'actualité. Et il a le mérite de globalement s'y pencher de façon assez fine. C'est en tout cas vrai pour ce qui est de la fin de vie des personnes âgées ou la place des médecins étrangers, deux sujets très importants qui traversent tout le long métrage sans qu'ils soient trop mis en avant de façon artificielle. Je serais plus mesuré sur les problématiques de la gestion des hôpitaux et de la pression sur le personnel, questions qui sont toujours là mais qui ressortent très fortement dans un dernier quart d'heure bien moins réussi car, justement, le scénario ne parvient plus vraiment à garder ce ton assez juste mais préfère « rentrer dedans » sans trop de finesse. D'ailleurs, c'est amusant car cette scène de revendication m'a justement fait penser à ce qui m'avait beaucoup agacé dans *Télé Gaucho* : un côté braillard, foutraque et too

much qui ne s'impose aucunement. Et c'est encore plus dommage car, justement, pendant plus d'une heure et quart, Thomas Litli avait montré qu'il était largement capable d'éviter tous ces écueils.

C'est aussi (et presque surtout) un film d'apprentissage qui va nous montrer comment un jeune homme va être profondément transformé par son expérience dans ce service. D'ailleurs, toute la première partie (qui est, à mes yeux, la plus réussie) montre justement tout ce « tatillonnage » du personnage principal qui essaie à la fois de se faire une place dans le service (ces scènes où on le voit un peu errer au milieu des couloirs) tout en faisant rentrer le métier (il apprend des gestes bien précis) et en étant confronté à ce qui fait aussi la réalité de l'hôpital (la mort principalement). En quelque sorte, il apprend sa « nouvelle vie » et toutes ces changements ne sont pas forcément simples à digérer. Ils sont en plus accompagnés d'une relation pas facile à gérer avec un collègue étranger plus expérimenté mais confiné aux mêmes tâches que lui. Dans cette confrontation est aussi l'un des intérêts du film car elle permet de développer un peu la psychologie des personnages, entre un Benjamin un peu évaporé par moments (Vincent Lacoste, excellent pour ce genre de rôles) et un Abdel très sérieux (Reda Kateb, une nouvelle fois très juste). Et ce qui est assez intéressant, c'est aussi que ce personnage de Benjamin, on ne le connaît finalement que dans l'univers de l'hôpital : il y travaille, mais il y dort aussi (chambre miteuse, d'ailleurs) et il y mange avec ses compagnons internes, jamais les derniers pour une blague graveleuse. D'ailleurs, on n'en sort presque jamais (sauf vers la fin) et, la seule ouverture vers le monde extérieur est ce téléphone où il passe quelque fois des appels à sa maman. Cet hôpital devient véritablement sa maison, qu'il le veuille ou non, et cela a un impact sur sa vision des choses. En ce sens, *Hippocrate* est plutôt un film intelligent qui arrive à faire cohabiter un côté vraiment dramatique avec un humour qui n'est jamais non plus bien loin. L'ensemble se tient largement, même si, à mon goût, il y a quelques petites faiblesses qui ne m'ont pas permis d'adhérer complètement au projet.

VERDICT :

Sous ses airs de comédie sur un jeune interne découvrant la « vraie vie » d'un service, *Hippocrate* est en fait bien plus un film d'apprentissage qui, en plus, pose beaucoup de questions autour de l'institution hospitalière et de ses contradictions, porté par des acteurs bien dans leurs rôles respectifs. C'est juste dommage que ce ne soit pas plus maîtrisé, notamment dans le dernier quart d'heure. Mais ça reste quand même correct.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LE JEU DES ACTEURS



3 CŒURS

Benoît JACQUOT

Date de sortie : 17-09-2014 Vu le : 23-09-2014

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: DRAME AMOUREUX

HISTOIRE :

Marc vient de rater son train pour rentrer sur Paris. Il fait alors la rencontre de Sylvie, avec qui, en une nuit, se noue une relation très forte. Ils promettent de se retrouver quelques jours plus tard, à Paris mais Marc ne peut s'y rendre du fait d'un malaise. Alors qu'il repart chercher Sylvie, il trouve Sophie, avec qui il se lance dans une histoire d'amour. Celle-ci se complique quand on comprend le lien qui unie les deux femmes...

CRITIQUE :

De Benoît Jacquot, je restais plutôt sur une bonne impression puisque son précédent film, *Les Adieux à la Reine*, était un long métrage formellement extrêmement bien travaillé et qui réussissait à transcender le simple genre du film d'époque. J'avais vraiment beaucoup aimé ce film qui avait été une belle surprise. C'était en plus la première fois que je voyais une œuvre de ce réalisateur qui, pourtant, depuis presque quarante ans, a réussi à s'installer comme l'un des metteurs en scène qui compte en France, s'appuyant notamment sur une capacité à toujours se réinventer, en ne se cantonnant pas dans un seul style. D'ailleurs, le fait qu'il passe au pur mélodrame confirme bien ce besoin qu'il doit avoir de changer continuellement de genre. Et, ce qui est assez nouveau pour lui ici, c'est que son personnage central est un homme, lui qui avait plutôt habitué le spectateur à justement mettre beaucoup en avant le sexe féminin dans chacun de ses longs métrages. D'ailleurs, son prochain film – une nouvelle adaptation du *Journal d'une femme de chambre* – replace

une femme au cœur de l'intrigue et change encore une fois de style... *3 Cœurs* m'intriguait car je voulais justement voir ce que Jacquot était capable de faire à partir d'une intrigue paraissant particulièrement simple sur le papier : un homme déchiré entre deux femmes qui s'avèrent être des sœurs (je ne dévoile rien puisque c'est dans la bande-annonce...), avec, en plus, un casting assez impressionnant puisque réunir Benoît Poelvoorde, Chiara Mastroianni, Charlotte Gainsbourg et Catherine Deneuve, ce n'est pas donné à tout le monde et, sur le papier, c'est vraiment excitant. Et, honnêtement, j'ai vraiment été déçu du résultat, peut-être du fait que j'en attendais trop. En effet, on sent que c'est le type de long-métrage dans lequel on peut tout à fait se laisser entraîner mais ça n'a pas du tout fonctionné avec moi et je suis resté assez hermétique à cette histoire et à cette ambiance...

Pourtant, ce n'est pas vraiment un souci de réalisation car Benoît Jacquot sait filmer, il n'y a pas vraiment à discuter là-dessus. Il y a même quelques belles scènes (notamment au début) qui prouvent bien que ce n'est pas un manchot, loin de là. On peut par contre être un peu plus circonspect par rapport à l'allure globale qu'il donne à son long métrage avec une teinte assez terne et pas toujours très jolie. Mais, bon, par rapport à l'histoire et aux sentiments du personnage, ça peut encore se comprendre. Alors, où se situe le problème ? Pour moi, c'est principalement dans le scénario et la façon de construire le film dans sa globalité que se trouvent les principaux défauts. En effet, on suit finalement l'histoire de Marc (surtout avec Sophie) sur plusieurs années avec de longues ellipses mais cette manière de faire ne convient pas vraiment. Notamment parce que, pour passer d'une « époque » à une autre, le scénario est obligé d'utiliser le procédé de la *voix-off* qui, pour le coup, apparaît comme un véritable aveu d'impuissance puisqu'on devrait comprendre sans que l'on ait besoin de nous « raconter » l'histoire. Dans le même ordre d'idée, le plan du lever de soleil pour signifier la semaine de Marc et Sylvie à l'étranger est aussi assez étrange. D'ailleurs, au cœur même du scénario, il y a un enchaînement d'événements bizarres et de choses totalement incohérentes. Je ne sais pas si c'est assumé ou pas mais le fait que, pendant des mois en-

tiers, Sophie, très proche de sa sœur, ne lui présente jamais Marc semble être une incongruité énorme. Et ce n'est pas la seule et, pour moi, cela gâche le tout car on ne croit plus vraiment à ce qui nous est montré alors que c'est essentiel pour une histoire d'amour.

De plus, le scénario, s'il réussit à virer un peu aussi du côté de l'étude sociale en s'intéressant à la « bourgeoisie de province » à travers les personnages du maire et de la mère, rate un peu ce qui est sans doute le personnage le plus intéressant : cette mère, justement. Elle semble avoir une relation particulière à ses deux filles, comprenant ce qui se passe sans avoir besoin d'en parler. En plus, Catherine Deneuve est parfaite et on aurait envie d'en savoir un peu plus mais cette femme reste toujours en retrait et sa façon d'être n'est jamais assez creusée, ce qui est bien dommage. Et là où le film m'a sans doute le plus déçu, c'est dans cette façon d'en rajouter à beaucoup de points de vue. Il y a d'abord la musique (signée Bruno Coulais), trop présente et trop « marquée » à mon goût. Et puis cette idée de faire de Marc un personnage sensible au niveau cardiaque n'est pas très subtile : le rapport entre maladie du cœur et peine de cœur est développé tout du long, au risque de devenir presque un peu ridicule. D'ailleurs, Benoît Poelvoorde en fait un peu trop dans ce sens en surjouant lors des scènes où il se sent mal. Chiara Mastroianni, elle, a hérité d'un rôle décevant car cette Sophie semble n'avoir aucune personnalité. Elle ne s'en sort pas si mal mais, des trois comédiens principaux, c'est encore Charlotte Gainsbourg que j'ai trouvé la plus juste (il faut dire qu'on la voit moins...). Et même la fin, qui partait d'une bonne idée, tombe à plat à cause d'un ralenti assez dégoutant qui annule l'effet escompté. Tout cela mis bout à bout empêche complètement l'émotion et aller voir un mélo devant lequel il n'y a pas le moindre sentiment, c'est quand même assez terrible. Surtout quand on sait que le réalisateur peut faire beaucoup mieux !!

VERDICT :

Benoît Jacquot tente de créer une ambiance autour d'une histoire d'amour finalement assez banale mais il ne réussit jamais vraiment à instaurer le bon climat. Les incohérences sont nombreuses, le jeu des acteurs un peu trop prononcé,... Bref, rien ne marche vraiment dans un long métrage qui avait pourtant beaucoup d'éléments pour être beaucoup mieux. Dommage...

NOTE : 11

COUP DE CŒUR :

CATHERINE DENEUVE

ELLE L'ADORE

Jeanne HERRY

Date de sortie : 23-09-2014 Vu le : 30-09-2014

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: COMÉDIE POLICIÈRE



HISTOIRE :

Muriel est une immense fan du chanteur Vincent Lacroix. Mais elle a aussi une tendance à raconter des histoires loufoques à ses amis. Mais un soir, tout bascule quand Vincent Lacroix en personne sonne à sa porte et lui demande d'effectuer pour lui une mission très importante. Elle se retrouve alors entraînée dans une aventure qui va dépasser toute son imagination...

CRITIQUE :

Cela fait quelques semaines que l'on entend parler avec insistance de ce long-métrage. Déjà parce qu'il est le premier mis en scène par une réalisatrice dont le nom ne dit pas forcément grand-chose quand on l'annonce comme cela – Jeanne Herry – mais qui s'avère en fait être la fille de Julien Clerc et Miou-Miou, rien que ça. Avec une telle ascendance, on peut être en mesure de croire que les financements n'ont pas du être si difficiles à obtenir pour elle. Néanmoins, elle a pas mal attendu avant de réellement se lancer dans la réalisation (puisque'elle a aujourd'hui 36 ans) après avoir effectué quelques pas de l'autre côté de la caméra. Et, ensuite, Elle l'adore a fait le buzz car c'est devenu le troisième film à réussir l'exploit de combiner les labels des spectateurs des cinq grands exploitants de salles en France (UGC, Pathé, Kinépolis, CGR et MK2). Quand on connaît l'identité des deux premiers – *Intouchables* (succès monstre au-

près du public) et *Les garçons et Guillaume à table !* (succès monstre auprès de la profession) – on se dit que Jeanne Herry a déjà réussi son pari et que son film sera forcément un carton. Et, globalement, la presse était plutôt élogieuse sur ce long métrage. Sans omettre non plus que le duo d'acteurs principaux me plaisait plutôt sur le papier, entre une Sandrine Kiberlain de plus en plus à l'aise dans les comédies (notamment dans *9 mois ferme* pour lequel elle a gagné un César) et un Laurent Lafitte, capable de jouer à peu près tout. Un tel couple à l'écran pouvait bien faire quelques étincelles. Bref, ce film possédait sur le papier tous les arguments pour que l'on s'y intéresse de très près et il était nécessaire que je me penche sur la question. Et j'en suis ressorti bien moins enthousiaste que ce que j'aurais pu espérer...

Pourtant, le point de départ est plutôt pas bête et on peut penser que Jeanne Herry sait de quoi elle parle en évoquant le sujet des fans auprès d'un chanteur qui, d'ailleurs, semble ressembler un peu à un Julien Clerc de la nouvelle époque (bien qu'on ne l'entende jamais chanter et qu'on ne puisse donc pas se faire une idée sur la question). De faire de ce personnage de Muriel pas une fan totalement illuminée mais plutôt quelqu'un qui n'a presque que ça dans sa vie a quelque chose d'intéressant car on peut s'identifier plus facilement à elle. Et la première scène du long métrage, qui la montre raconter à ses enfants une histoire à dormir debout parvient à montrer très rapidement quel type de femme elle est. On pressent donc qu'avec un tel protagoniste principal, *Elle l'adore* peut vite décoller. Mais, assez vite, le soufflé retombe : en fait, dès que l'histoire s'enclenche véritablement avec cette mort accidentelle dont Vincent Lacroix ne sait que faire et à laquelle il va lier indirectement Muriel, trop contente de pouvoir aider son idole. Trop rapidement, on comprend que tout ne s'est pas passé comme prévu et qu'il va donc y avoir des problèmes pour les deux. Et, étrangement, à partir de là, le long métrage sombre dans un drôle de faux rythme où il ne se passe vraiment pas grand-chose. C'est comme si le scénario ne savait plus vraiment sur quel pied danser et finissait par se perdre dans un entre-deux un peu dangereux. On voit surtout les deux personnages principaux essayer de faire face par rapport à ce qu'ils ont pu faire alors que les évidences de leur culpabilité se font de plus en plus évidentes. Seule la scène de l'interrogatoire de Muriel res-

sort du lot, surtout grâce au talent de Sandrine Kiberlain qui parvient à lui donner une tonalité comique tout en restant extrêmement sérieuse. Sinon, le reste est bien plus décevant et pas très intéressant (quid de cette histoire d'amour des deux flics principaux) avec notamment un Laurent Lafitte qui essaie tant bien que mal de se débattre dans son rôle d'homme rongé par la culpabilité mais finalement pas si charismatique. Le film est peut-être plein de bonnes intentions, mais elles ne vont jamais au bout, ce qui donne un résultat vraiment mitigé. Pas désagréable mais loin d'être aussi génial qu'annoncé un peu partout...

VERDICT :

C'est une gentille comédie policière, qui a tout de même une petite tendance à tirer vers le drame. Il n'y a vraiment pas grand-chose d'exceptionnel à ressortir de ce long métrage, si ce n'est une ou deux scènes vraiment réussies et que le talent de Sandrine Kiberlain est vraiment immense. Mais ça, en plus, on le savait déjà !

NOTE : 13**COUP DE CŒUR :****SANDRINE KIBERLAIN**

OCTOBRE

<i>SAINT LAURENT</i>	228
<i>GONE GIRL</i>	230
<i>GEMMA BOVERY</i>	232
<i>MOMMY</i>	234

SAINT LAURENT

Bertrand BONELLO

Date de sortie : **24-09-2014** Vu le : **07-10-2014**

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: BIOPIC

HISTOIRE :

En 1967, Yves Saint Laurent est déjà bien installé dans le milieu de la mode et il est même une star à part entière. Pendant dix ans, on va le suivre, notamment dans sa vie privée, de sa relation de toujours avec Pierre Bergé à la rencontre avec Jacques de Bascher. Au cours de ces années, on comprend aussi ce que cela lui coûte d'être ce qu'il représente.

CRITIQUE :

Si 2011 fut l'année *Guerre des Boutons* (les deux films étaient même sortis à une semaine d'intervalle) – bien qu'il y ait quand même eu d'autres événements plus intéressants au cinéma cette année-là – 2014 restera le millésime Saint Laurent. En effet, en dix mois, deux longs métrages sont sortis sur ce personnage très important de la mode. Et c'est assez amusant car on n'est pas dans une année particulière par rapport à sa vie (il est mort il y a seulement six ans, faut-il le rappeler) mais c'est plutôt que deux projets différents se sont montés presque en même temps, bien qu'ils soient très différents. D'abord parce que le premier, celui de Jalil Lespert, est en fait principalement le fruit de Pierre Bergé, le compagnon de toute la vie d'Yves Saint Laurent et celui qui a façonné en grande partie sa carrière. Cela faisait de ce long métrage quelque chose de presque

un peu artificiel, mettant un voile pudique sur pas mal de tourments du personnage central et ne montrant pas vraiment ce que l'homme a apporté à la mode et même à la condition féminine. En fait, j'avais vraiment trouvé ce long métrage trop neutre, bien qu'interprété avec talent, notamment par Pierre Niney dans le rôle principal. Un peu comme si Jalil Lespert n'avait pas vraiment pu poser sa patte sur son œuvre. Voir Bertrand Bonello prendre en main ce second sujet avait par contre quelque chose de plus « excitant » car, pour le coup, lui est plutôt connu comme un réalisateur qui ne fait pas de compromis, autant dans les sujets qu'il aborde (souvent provocants) que dans une esthétique très recherchée et personnelle. Son précédent film – *L'Apollonide : Souvenirs de la maison close* – en était d'ailleurs un parfait exemple même si, personnellement, je n'avais pas complètement adhéré. En s'intéressant à la vie de cette icône, je pressentais que ce ne serait pas un film « neutre ». De fait, il ne l'est pas et Saint Laurent est même un long métrage un peu fou, et cela à différents points de vue.

Avec Bonello aux manettes, on pouvait être à peu près certain que l'on ne serait pas dans le cadre classique du *biopic*, genre devenu de plus en plus important au cinéma ces dernières années (manque d'inspiration des scénaristes, sans doute), « écueil » que n'évitait pas *Yves Saint Laurent* (plus de vingt ans de la vie du personnage principal étaient contés, le tout de façon très chronologique). En s'adjoignant les services de l'un des scénaristes français les plus talentueux, Thomas Bidegain (*Un prophète*, *De rouille et d'os*, *A perdre la raison*), le metteur en scène voulait justement sortir du cadre habituel pour aller vers quelque chose de neuf et de différent. De fait, il y parvient en partie car on ne peut pas dire que *Saint Laurent* ressemble vraiment à l'idée que l'on se fait d'un *bio-pic*. D'ailleurs, on peut se demander si c'est vraiment un film sur l'homme ou, plutôt, sur ce qu'il est devenu (une marque, concept important pendant tout le long métrage), l'époque qu'il traverse, voire même, sur la création dans sa globalité. Peut-être le titre (qui élimine le prénom) est un indice intéressant. Ce long métrage nous en apprend en tout cas assez peu sur la vie de l'homme, par exemple dans sa relation avec Pierre Bergé ou dans son processus de création. S'il y a bien une histoire d'amour au cœur du scénario, entre Saint Laurent et de Bascher, elle sert plutôt à montrer en quoi elle peut être destructrice pour Yves Saint Laurent avec de nombreuses scènes d'orgies ou de beuveries et pas vraiment de séquences où l'on voit un réel amour. D'ailleurs, pendant tout le long

métrage, on observera la face plus sombre du génial créateur, parfois de manière très rapide, comme dans cette scène terrible où il fait renvoyer une employée qui doit se faire avorter. Au final, on observe finalement très peu de moments qui apparaissent comme positifs dans les dix années de vie qui sont montrées ici.

D'ailleurs, en choisissant de ne s'intéresser qu'à dix années en particulier, et non à toutes celles qui lui ont permis de devenir une légende, le scénario montre bien sa volonté de ne pas exclusivement s'intéresser à l'homme mais plutôt à ce qu'il finit par représenter. Dans sa construction, *Saint Laurent* semble être divisé en deux parties qui sont en fait séparées par la première séquence du film qui se déroule en 1974 et que l'on retrouvera plus tard. La première moitié du film est ainsi assez classique car bâtie sur une trame purement chronologique. A partir du moment où l'on revient à cette séquence initiale, le long métrage prend une toute autre ampleur en devenant bien plus tortueux. Les sauts dans le futur (en fait, en 1999), les retours dans le passé, des épisodes fantasmés, ... Tout cela se mélange pour donner un aspect à la fois assez étrange mais aussi très intéressant car on sort complètement de tous les codes que l'on connaît pour aller vers quelque chose de plus sensoriel et « mental ». Par contre, ce qui est une constante pendant tout *Saint Laurent*, c'est cette manière d'enchaîner de façon parfois assez étonnante des séquences qui n'ont, *a priori*, pas grand-chose à voir ensemble, comme autant de vignettes qui permettent d'évoquer un point précis : on le voit dans son atelier en train de dessiner, puis dans une soirée un peu *borderline*... Certaines de ces séquences sont particulièrement longues, notamment dans les boîtes de nuit où Bonello prend visiblement plaisir à filmer les corps qui dansent. Alors, forcément, oui, il y a quelques longueurs car toutes ces scènes ne sont pas toujours utiles ou même réussies mais, là encore, c'est un choix de mise en scène assez intéressant qui se renforce encore dans la dernière partie du long métrage, parfois au risque de lui donner un petit côté embrouillé.

Mais ce qui marque surtout dans *Saint Laurent*, c'est le parti-pris esthétique très clair de Bonello qui fait de chacune de ses scènes une occasion de montrer qu'il maîtrise le cadre, la lumière, ... Tout ce qui fait un bon metteur en scène. En effet, un grand nombre de scènes sont magnifiques visuellement, avec une grande importance donnée aux miroirs (c'était visiblement quelque chose que Saint Laurent lui-même aimait beaucoup) où se reflètent les corps, tout en donnant une réelle profondeur. Certaines séquences sont même assez incroyables comme celle où l'on passe quelques années en *split-screen* avec, d'un côté, des images d'archive et, de l'autre, un défilé de mannequins qui montrent autant de tenues qui symbolisent chacune des collections du créateur pendant cette période ou encore la première rencontre de Saint Laurent avec de Bascher dans une boîte de nuit où la caméra effectue des aller-retours entre les deux hommes statiques alors que tout le monde danse. En ce sens, le long métrage est vraiment un film de mise en scène. Et ce qui m'a sans doute le plus marqué dans ce film, c'est l'ambiance sonore. A certains moments, la musique est même plus importante que ce que peuvent se dire des personnages que l'on n'entend presque plus. Et ce mélange entre rock des années 70, musique classique (du Bach notamment) et bande originale composée par le réalisateur lui-même fonctionne parfaitement. Du côté de l'interprétation, Gaspard Ulliel s'en sort vraiment très bien et la comparaison avec un Pierre Niney assez incroyable est largement soutenue. C'est plus dans les attitudes et notamment dans les regards que dans la voix que l'acteur fait passer beaucoup de choses. Face à lui, on a un Louis Garrel qui, à mon goût, en fait trop dans ce rôle de dandy séducteur qu'est Jacques de Bascher (en même temps, je n'aime pas cet acteur...). Pour tous les autres seconds rôles, ils sont tenus avec rigueur, même pour un Jérémie Rénier qui n'a pas la partie facile en interprétant un Pierre Bergé guère sympathique. Tout cela fait de ce *Saint Laurent* ce que je considère plutôt comme une réussite qui peut représenter fièrement la France aux prochains Oscars, puisque c'est le long métrage qui a été choisi.

VERDICT :

Même si tout n'est pas parfait dans ce long métrage (des longueurs, quelques scènes plus discutables), Bertrand Bonello a le mérite de réaliser un film qui a un vrai parti-pris narratif et une réelle identité esthétique, aussi bien visuelle que sonore. Gaspard Ulliel, lui, est un Saint Laurent assez formidable.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

L'AMBIANCE SONORE



GONE GIRL

David FINCHER

Date de sortie : **08-10-2014** Vu le : **09-10-2014**

Au cinéma : MÉGAROTAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: THRILLER

HISTOIRE :

Alors qu'il fête le cinquième anniversaire de mariage avec sa femme, Nick Dunne se rend compte qu'elle a disparu dans des circonstances apparemment violentes. Il le signale à la police et, très vite, l'affaire va s'emballer, notamment parce que Nick n'a pas forcément le comportement approprié et que l'image du couple modèle s'effrite peu à peu. Mais a-t-il pour autant vraiment tué sa femme ?

CRITIQUE :

A un peu plus de cinquante ans, David Fincher est bien l'un des réalisateurs américains les plus importants aujourd'hui. Depuis plus de vingt ans, celui qui s'était fait auparavant connaître pour son travail sur des clips a sorti neuf longs métrages qui sont autant de films qui ont fait parler d'eux (souvent en bien). Personnellement, je me suis vraiment intéressé à ce metteur en scène à partir de *Zodiac*, formidable réussite autour d'une enquête mythique. Ensuite, *L'étrange histoire de Benjamin Button* ou *The social network* avaient démontré la capacité de Fincher à réussir dans des genres très différents et avec des projets *a priori* pas évidents à mener à bout. Après sa propre adaptation de *Millénium*, qui marquait un retour au thriller, ce qui semble tout de même être son genre préféré, il a même franchi le pas du petit écran en réalisant les deux premiers épisodes de la saison initiale de *House of Cards*, preuve qu'il est toujours à la recherche de nouveautés. Le voilà donc de retour au cinéma, pour le plus grand

plaisir de tout le monde et, cette fois-ci, c'est pour un long métrage qui ressemble étrangement à un film de commande de la part d'un studio ayant obtenu rapidement les droits d'adaptation du roman. Lui souhaite depuis pas mal de temps réaliser un *Vingt mille lieux sous les mers* en 3D mais, devant la complexité du projet, a déjà repoussé plusieurs fois cette idée. L'adaptation pour le grand écran d'un livre – *Les apparences* en français – qui est un vrai best-seller aux Etats Unis, semblait donc à même de le faire patienter. Et c'est d'ailleurs l'écrivain elle-même (Gillian Flynn) qui s'est occupée du scénario, laissant à David Fincher tout le soin de le mettre en scène. Et, honnêtement, quand on a écrit une histoire et qu'on sait que c'est lui qui la mettra en image, on doit être plutôt rassuré. De fait, *Gone Girl* est, malgré sa durée (presque deux heures et demie), un film assez prenant. Néanmoins, j'ai du mal à en être complètement convaincu.

La première scène du film nous plonge d'entrée de jeu dans une ambiance assez étrange, qui, d'ailleurs, ne nous quittera plus jusqu'au bout. En effet, on voit la tête d'Amy, filmée presque comme si c'était dans un rêve très heureux, en ayant, en même temps, une *voix-off*, celle de son mari, Nick, racontant comment il aimerait « fendre ce crâne » pour comprendre ce qui se passe à l'intérieur. Décalage très net entre l'image et le son, premier d'une longue série qui fait de *Gone Girl* un long métrage devant lequel il n'est jamais simple de se positionner et qui laisse au final le spectateur assez mal à l'aise. Car, assez vite, on comprend que le véritable objet du film est bien le mariage, qui est au cœur de l'intrigue. Et, de fait, *Gone Girl* est autant un thriller (une femme a disparu, quand même) qu'un drame conjugal qui nous permet d'explorer toutes les facettes d'un couple *a priori* parfait. D'ailleurs, toute la première demi-heure du film nous montre tous les aspects qui font de Nick et Amy des amoureux exceptionnels mais, peu à peu, au fil des contrariétés, l'harmonie n'est plus exactement là et le couple se fissure. On découvre cela au fil du film, à travers le point de vue des deux personnages, dans une construction qui devient au fur et à mesure un peu trop automatique et mécanique (*flashbacks* et *voix-off* sont toujours présents), même si la deuxième partie du long métrage qui multiplie les points de vue permet en partie d'éviter l'écueil de

la répétition. Les personnages découvrent alors leurs failles, leurs perversités et leur côté vraiment malsain (voire retors), à tel point que les deux deviennent assez antipathiques aux yeux du spectateur. Entre cet homme qui n'arrive pas à montrer de l'empathie pour le sort de sa femme et qui cache finalement pas mal de secrets, même à sa sœur jumelle, et cette femme qui « joue » avec lui et les enquêteurs, on ne sait plus vraiment de quel côté se placer.

Ainsi, *Gone Girl* apparaît presque comme une anti comédie romantique qui commence bien avant de (très) mal se finir et la toute fin (et l'une des dernières répliques) est assez terrible sur le mariage, institution qui, tout au long du film, en prend quand même sacrément pour son grade. D'ailleurs, Fincher prend visiblement un malin plaisir à dézinguer à tout va car là où le long métrage est peut-être le plus intéressant, c'est dans la manière dont il critique à la fois les médias (toujours à la recherche d'un scoop et de sensationnalisme) et le système judiciaire (où peu importe si l'on est coupable, l'important est de ne pas avoir l'air coupable aux yeux d'un public qui devient presque spectateur de ce qui s'apparente à un grand *show* télévisé). C'est peut-être parfois un peu caricatural (il faut voir cette présentatrice blonde) mais ça a le mérite de montrer des choses et de poser de vraies questions sur la société américaine d'aujourd'hui. Et, finalement, l'enquête sur la disparition en elle-même est un peu reléguée au second plan derrière tous ces thèmes et, par exemple, le personnage de l'enquêtrice est un peu effacé alors qu'il pourrait être développé davantage. Ce qui intéresse clairement le scénario, c'est plutôt ce que l'enquête permet de révéler sur chacun des personnages et sur cette société en général. Pour mettre cela en images, David Fincher fait preuve de sa légendaire efficacité, aidé aussi par une nouvelle bande originale assez géniale de Trent Reznor et Atticus Ross. J'ai tout de même trouvé la mise en scène moins impressionnante que parfois avec lui et quelques séquences manquent de rythme et d'un peu plus de maîtrise. Du côté du casting, je reste toujours aussi dubitatif avec le Ben Affleck acteur qui, pour moi, manque singulièrement de charisme même s'il joue ici rien d'autre qu'un vrai américain moyen. Sinon, on est heureux de voir que Rosamund Pike, éternel second-rôle, obtient (enfin) une partition qui lui permet de montrer qu'elle tient largement la route. En femme fatale (à tous les points de vue), elle est peut-être même la vraie révélation d'un long métrage pas exceptionnel mais quand même intéressant à plus d'un titre.

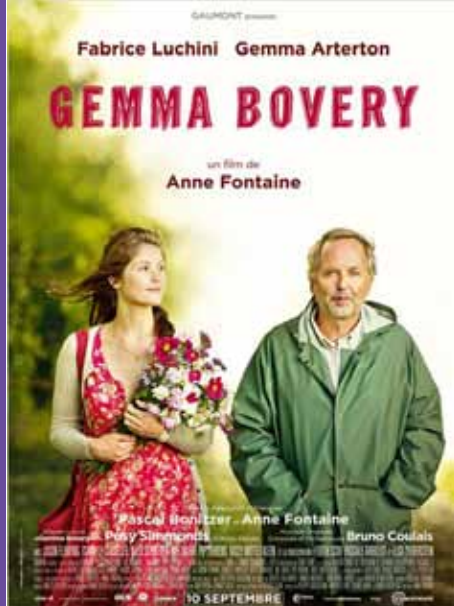
VERDICT :

Autant qu'un thriller par moments assez implacable, *Gone Girl* est surtout un long métrage sur le mariage et devient alors une sorte de drame conjugal assez terrible dans ce qu'il montre de la possible évolution d'un couple. Peut-être pas aussi puissant que les films précédents de Fincher même si ça reste quand même du cinéma solide.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

ROSAMUND PIKE



GEMMA BOVERY

Anne FONTAINE

Date de sortie : 10-09-2014 Vu le : 14-10-2014

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Martin Joubert, ancien éditeur à Paris et fan de littérature française, est revenu dans sa Normandie natale pour reprendre la boulangerie familiale. Lorsqu'un couple d'Anglais s'installe à côté de chez lui, c'est sa vie qui est bouleversée, d'autant que leurs noms – Gemma et Charles Boverly – lui rappellent forcément le classique de Flaubert. Il va alors voir dans leur vie une sorte d'adaptation grandeur nature du roman...

CRITIQUE :

Après sa petite escapade australienne (*Perfect mothers*) pas si désagréable, même si j'avais trouvé la réalisation un peu légère au final, voilà qu'Anne Fontaine revient en France pour réaliser son quatorzième film. Et cela en à peine plus de vingt ans, ce qui montre bien sa capacité à produire assez rapidement ses longs métrages. Pourtant, une nouvelle fois, elle ne part pas d'un scénario original (alors que c'était l'une de ses spécialités) mais elle choisit plutôt d'adapter (avec Pascal Bonitzer) un roman graphique (nom un peu pompeux donné à une bande dessinée pour adultes) écrit par Posy Simmonds. Et celle-ci n'est pas une inconnue dans le monde du cinéma puisque l'une de ses autres œuvres avait déjà été mise à l'écran, cette fois par Stephen Frears. Il s'agissait de *Tamara Drewe*, critique assez acerbe de la société rurale anglaise, avec un humour et une vachardise assez réjouissants. Et ce qui est peut-être le plus amusant, c'est que, déjà là, c'est Gemma Arterton qui jouait le rôle titre du film. D'ailleurs, le rapport entre *Tamara Drewe* et *Gemma Boverly* ne se li-

mite pas à la seule présence de cette actrice anglaise ou d'un titre au style identique puisque, dans l'ensemble, l'idée de départ et la trame se ressemblent assez nettement avec le même genre de personnage féminin qui, en arrivant, bouleverse tout un équilibre visiblement établi depuis longtemps. Alors que c'était tout un village dans la première bande dessinée adaptée (qui est pourtant la plus récente...), c'est dans *Gemma Boverly* un homme qui va principalement voir sa vie bouleversée par ce couple et surtout par cette jeune femme qui lui rappelle bien trop le grand classique de Flaubert. Idée de départ amusante et intéressante. Le casting, rencontre entre l'actrice anglaise qui monte et un Fabrice Lucchini toujours très à l'aise dans ce genre de rôles, promettait lui aussi beaucoup. Bref, *Gemma Boverly* avait tous les arguments pour séduire. Mais, malheureusement, si on passe un bon moment devant ce long métrage, il n'y a vraiment pas de quoi en dire beaucoup plus.

On peut vraiment dire de ce film qu'il est « sympathique » avec tout ce que cela comporte de sous-entendus. En effet, l'intrigue générale se tient à peu près (à quelques incongruités près), c'est drôle par moments, et le twist final n'est pas dénué d'intérêt. De sorte que l'on ne s'ennuie jamais véritablement mais, en même temps, on n'est à aucun moment captivé ou entraîné véritablement dans cette histoire. On la regarde de loin, un peu comme Martin qui observe toujours d'un coin de l'œil ce qui se passe chez ses nouveaux voisins afin de confirmer sa théorie « Boverly = Bovary ». Pourtant, dans cette façon de croiser la vie réelle et la fiction de Flaubert, il y avait là un terrain de jeu vraiment intéressant mais le scénario semble toujours vouloir en revenir à des choses très simples et assez caricaturales. C'est par exemple le cas dès que le rapport au corps de Gemma Boverly est évoqué puisque la réalisation en fait des tonnes autour de l'attirance qu'elle provoque sur tous les hommes (certaines scènes tournent même au grotesque). De même, dans la construction, le fait que le scénario soit tiré d'une bande dessinée apparaît trop nettement car c'est une succession de vignettes qui montrent, chacune, un aspect bien précis. A aucun moment, la réalisatrice cherche à aller beaucoup plus loin que l'idée de départ alors que l'on sent

clairement qu'en prenant un peu plus de risques dans sa réalisation et dans son scénario, il y avait matière à faire beaucoup mieux. C'est par exemple vrai dans la façon dont sont traités les personnages secondaires, bien trop neutres ici (nous y reviendrons). Quelque chose de plus acerbe n'aurait pas été de trop et aurait donné à *Gemma Boverly* un aspect moins « plat ». C'est justement là que Stephen Frears était intéressant dans *Tamara Drewe*.

Clairement, le film a été écrit en (grande) partie pour Fabrice Lucchini, à tel point que, à certains moments, ce n'est plus vraiment le personnage (au demeurant assez peu crédible) d'ancien bobo retiré dans sa boulangerie que l'on voit devant nous mais bien le Fabrice Lucchini qui fait un show pas possible dès qu'il se trouve sur un plateau télé avec ses références littéraires et son phrasé si particulier. Personnellement, j'adore son jeu et j'y trouve toujours un grand plaisir donc je serais bien en peine de me plaindre mais, tout comme dans *Alceste à bicyclette* (qui faisait un peu de la même façon référence à un grand auteur, en l'occurrence Molière), sa présence a tendance à cannibaliser le film qui tourne alors tout entier autour de lui. D'ailleurs, ici, tous les autres acteurs ont l'air un peu effacés, que ce soit volontaire (les deux maris anglais sont complètement inexistantes) ou non. C'est notamment le cas pour une Gemma Arterton qui semble ne jamais arriver à véritablement se placer dans un rôle il est vrai assez compliqué à appréhender car, finalement, cette Gemma qu'elle joue n'est pas vraiment au cœur du propos mais apparaît plutôt comme celle autour de laquelle Martin va inventer une sorte d'histoire parallèle. Ses réelles intentions ou ce qu'elle pense vraiment ne sont jamais traités avec beaucoup d'intérêt et c'est un peu dommage car il y avait sans doute là matière à aller plus loin et à proposer autre chose (encore ce manque de prise de risque ou d'initiative, c'est selon). Les autres seconds rôles sont bien trop caricaturaux (Elsa Zylberstein en nouvelle riche horripilante par exemple) pour avoir un réel intérêt. Tout cela fait finalement de ce film un objet pas désagréable sur le principe mais pour lequel on sent que ça aurait pu être (un peu) mieux. Alors, forcément, ça rend un peu chafouin...

VERDICT :

S'il n'y avait pas Fabrice Lucchini pour faire un show dont il a le secret, ce *Gemma Boverly* serait bien moins réjouissant et apparaîtrait presque fade. En effet, à partir d'une idée de départ plutôt sympathique, la mise en images manque de tout (de rythme, de folie et de mordant) pour que le film puisse être plus qu'une aimable comédie, facilement oubliable...

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

FABRICE LUCCHINI



MOMMY

Xavier DOLAN

Date de sortie : **08-10-2014** Vu le : **19-10-2014**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: DRAME FAMILIAL

HISTOIRE :

Die est veuve et elle doit vivre de nouveau avec son fils Steve, atteint d'hyperactivité, impulsif et violent. Il a été viré de son centre fermé et les deux doivent réapprendre à vivre ensemble, malgré toutes les difficultés. Bientôt, Kyla, leur voisine d'en face, viendra former un trio qui leur permet de trouver un certain équilibre.

CRITIQUE :

S'il y a bien une chose de sûre dans le monde du cinéma, c'est que l'on n'a pas fini d'entendre parler de Xavier Dolan. Il faut dire que depuis cinq ans et son premier film (*J'ai tué ma mère*), le très jeune réalisateur québécois (il est né après moi, ça donne presque envie de déprimer...) ne fait rien pour qu'on l'oublie. D'abord parce qu'il a sorti un film par an depuis cette époque (sauf en 2011) et que tous ont été remarqués par la critique mais aussi par le Festival de Cannes, où il a presque toujours eu porte ouverte, que ce soit en compétition officielle ou dans les autres sélections. En plus, il a été au cœur d'une polémique en France lorsqu'il a réalisé le clip d'une chanson d'Indochine (*College boy*), vidéo qui avait fait beaucoup parler à l'époque pour sa violence (Dolan se défendant en disant qu'il avait voulu montrer ce que pouvait être la violence en milieu

scolaire). Au-delà de cette controverse, ce clip n'est pas inintéressant par rapport au film qui nous préoccupe ici – *Mommy* – car l'acteur principal est le même (Antoine Olivier Pilon) et, surtout, le format carré (aussi appelé 1:1) y est aussi utilisé, deux points essentiels dans son nouveau long métrage. Mais si les premiers films de Xavier Dolan n'ont pas été de gros succès publics (ses quatre premiers films n'ont jamais dépassé les 150 000 entrées en France même si *Mommy* et ses 340 000 billets en première semaine vont faire changer la donne), le québécois s'est aussi fait un nom dans le milieu des amateurs de cinéma essentiellement parce qu'il fait partie de ces réalisateurs qui ne peuvent pas laisser indifférents, tant sa mise en scène est particulière et ses manières d'être parfois assez déroutantes.

Commençons par ce deuxième aspect, sans doute le moins important d'un pur point de vue cinématographique mais son attitude lors du dernier Festival de Cannes – revendiquant ouvertement la Palme d'Or, il avait été très fayot envers la Présidente du Jury, Jane Campion lors de son discours de réception du *Prix du Jury* (quand même) – avait renforcé cette impression qu'il a toujours laissé : celle d'être une sorte d'enfant gâté du cinéma, un gars trop impatient prêt à tout pour atteindre très tôt la gloire. Ce n'est peut-être qu'accessoire mais c'est aussi ce qui permet d'expliquer sa façon de réaliser. Les défauts de la jeunesse pour certains, un égo surdimensionné pour d'autres, tout est question de point de vue... Mais il faut dire que le bonhomme a un talent indéniable (on ne fait pas cinq films avant ses vingt-cinq ans par hasard) mais une propension certaine à parfois en faire trop dans sa mise en scène. J'avais notamment trouvé *Les amours imaginaires*, son deuxième film, un sommet de prétention (à tous les niveaux) où Dolan voulait absolument montrer tout ce qu'il savait faire avec une caméra entre les mains. On remarquait évidemment qu'il était doué et qu'il avait plein d'idées, parfois un peu barrées. Mais le problème était plutôt dans la façon de les mettre en œuvre et de ne pas tout surligner. Par contre *Tom à la ferme* m'avait bien plus convaincu, notamment parce que la réalisation y était plus épurée et le sujet davantage défini. La question était donc de savoir si *Mommy* allait permettre de trancher le débat toujours en cours avec ce réalisateur : insupportable prétentieux ou prodige visionnaire ? Pas vraiment même si, pour ce film, on penche quand même largement du côté de la deuxième solution car *Mommy* est un grand film, tout simplement.

C'est peut-être aussi parce qu'il est parti d'un sujet très simple (la relation entre une mère et son fils), sans chercher à trop partir sur les à-côtés, que le réalisateur a réussi à faire un film plus réussi. Pourtant, *Mommy* est loin d'être exempt de défauts, tant sur la forme que sur le fond et, puisqu'on en est là, autant se débarrasser tout de suite de ces questions. Dans la réalisation, il y a certaines séquences qui montrent que Dolan cherche encore à faire de l'esbroufe plus qu'à accompagner son récit, ce qui est très agaçant quand c'est bien trop visible comme parfois. Heureusement, c'est quand même moins le cas ici que dans ses films précédents et le « problème » semble donc se régler avec l'âge et une certaine maturité cinématographique. Au niveau du scénario, il y a aussi quelques éléments assez discutables, notamment dans sa trame simple, voire simpliste et les évidences parfois un peu grossières dans lequel il n'hésite pas à foncer. C'est notamment le cas dans la relation entre Kyla et Steve, où l'on comprend trop vite que lui est un fils de substitution alors qu'elle remplit d'une certaine façon le rôle du père trop tôt disparu. C'est honnêtement un peu de la psychologie de « bas étage » et, d'ailleurs, ce personnage de Kyla n'est peut être pas assez creusé, même si, d'une certaine façon, le « mystère » qui l'entoure participe aussi de ce qu'elle apporte à Die et Steve. Mais, tout de même, elle semble se « libérer » de sa famille très facilement et presque vivre constamment chez ses voisins d'en face. Et puis, certaines séquences se ressemblent peut-être un peu trop et finissent par faire doublon. Bon, voilà du côté des imperfections de *Mommy*. Car, pour le reste, on se prend quand même une sacrée claque dans la tête et il est difficile de rester insensible devant un tel long métrage.

Mommy nous fait vivre un véritable tourbillon d'émotions pendant plus de deux heures où l'on sera constamment avec la mère et son fils. Ils se retrouvent et doivent se ré-approprier puisque ce dernier a été renvoyé du centre fermé dans lequel il avait été placé. Et ce que l'on peut dire, c'est qu'il s'agit d'une réelle opposition entre les deux tant ils sont, chacun à leur manière des « bâtons de dynamite » ambulants. La maman, sur lequel le film porte vraiment, est une véritable battante, pleine de gouaille (certaines répliques valent vraiment le détour), sorte de grande adolescente dans un rôle d'adulte (il faut voir la façon dont elle s'habille et dont elle peut minauder). Et, en face d'elle, Steve est un jeune que l'on sent sur le point d'exploser à tous moments (ce qu'il ne se prive d'ailleurs pas de faire assez souvent) mais à la fois attachant car on sent tout le potentiel qui se cache derrière ses crises. Si on ne voit pas à travers lui ce que peut vraiment être un enfant atteint d'hyperactivité, on observe tout de même ce que cela implique par rapport à sa mère. Et leur relation est assez incroyable car complètement hors des cadres habituels : ça peut partir très vite tant ils ne veulent pas se laisser marcher sur les pieds, ça peut être violent verbalement et même physiquement, mais c'est aussi un lien plein d'amour même s'ils peinent parfois à se le dire. A certains moments, c'est même Steve qui prend le rôle de chef de famille (comme dans cette scène très forte où il rassure sa mère), preuve supplémentaire de rapports extrêmement complexes. Entre eux va venir se greffer de façon assez inattendue la voisine d'en face qui va leur permettre de créer un certain équilibre tout en trouvant elle-même un moyen de faire face à ses propres démons. Dans cette relation triangulaire, le rapport au sexe est assez étrange car s'il est presque toujours présent, il n'est jamais montré mais se retrouve plutôt sous forme d'une tension diffuse.

On est tellement au cœur de cette relation et de tous ses paradoxes que l'on est entraîné dans ces montagnes russes émotionnelles où l'on peut passer rapidement du rire aux larmes. D'ailleurs, on est souvent entre drôlerie et gravité avec des dialogues à la fois assez désopilants sur la forme mais qui le sont bien moins sur le fond. Il y a toujours une véritable énergie présente qui tourne parfois, avouons-le, à l'hystérie. Elle est aussi permise par le talent des trois acteurs principaux et par la manière dont ils sont dirigés. Un grand bravo doit notamment être tiré à Anne Dorval, absolument étourdissante dans ce rôle de mère courage parfois dépassée par ce qui lui arrive. Antoine Olivier Pilon et Suzanne Clément sont aussi excellents. Et il faut quand même dire un mot sur le choix principal de mise en scène de Dolan, à savoir le format 1:1 que l'on voit très peu au cinéma aujourd'hui (même si *Ida* l'utilisait aussi dernièrement). Il est d'ailleurs assez amusant de voir que, dans son film précédent, il y avait beaucoup de changements de cadre, comme s'il s'entraînait déjà à faire un film entier dans un format à la fois assez contraint mais qui permet aussi de faire passer beaucoup de choses, notamment en allant chercher les émotions très proches et en enfermant le spectateur dans des scènes où il ne peut pas s'échapper, comme les personnages eux-mêmes sont dans des situations parfois assez inextricables. D'ailleurs, deux fois pendant le film, il se sert d'un autre format pour montrer justement une différence (dont cette première fois où Steve « pousse » lui-même les limites du cadre, idée à la fois géniale et un peu ridicule, sorte de résumé de tout ce qui fait Dolan). C'est en tout cas un choix audacieux, qu'il assume complètement et auquel il parvient à donner un vrai sens tout au long du film.

La musique a toujours eu une grande importance chez Dolan et je trouvais justement qu'elle était trop présente dans *Les amours imaginaires*. Une fois encore dans *Mommy*, il y a peu de scènes où elle est complètement absente mais, ici, elle trouve tout son sens, car elle accompagne vraiment les émotions des personnages et ce qui se déroule à l'écran. Et Xavier Dolan a fait un choix assez éclectique, n'hésitant pas à passer d'Oasis à Eiffel 65 en passant par Andrea Bocelli, Lana del Rey ou Dido. Mais si on ne devait retenir qu'une seule séquence où la musique a toute son importance, on garderait évidemment la scène de la danse sur On ne change pas de Céline Dion. Les trois personnages principaux semblent vraiment se découvrir grâce à cette chanson et c'est un très grand moment de cinéma. C'est aussi vrai pour le « rêve » de la mère qui nous emmène assez loin dans l'émotion, aussi grâce à la musique de Ludovico Einaudi, parfaitement utilisée ici. Là, c'est clairement le talent qui parle et quand il est à ce niveau-là, il faut quand même reconnaître que Dolan est grand... Je suis le premier à dire que ce film a ses défauts, qu'il est loin d'être parfait et que, d'une certaine façon, Xavier Dolan reste agaçant à pas mal de points de vue. Mais quand même, il est difficile de rester sur ces impressions après un tel tourbillon d'émotions qui réussit à l'emporter sur tout le reste. Et c'est un tour de force quand même assez incroyable de la part du québécois qui, cette fois-ci, rentre véritablement dans la cour des grands. Il faut tout de même rappeler qu'il n'a que vingt-cinq ans et tout le temps de faire encore mieux. Ça laisse rêveur...

VERDICT :

Xavier Dolan signe sans doute là son film le plus réussi même s'il n'est pas exempt de défauts. Il nous emmène en tout cas dans quelque chose qui ressemble à des montagnes russes émotionnelles dont on ne ressort pas indemne, et ponctuées de quelques séquences magistrales. C'est le genre de long métrage qui marque et dont on se souvient pendant longtemps. Et ça, c'est quand même très fort.

NOTE : 17

COUP DE CŒUR :

L'ÉMOTION QUI SE DÉGAGE DU FILM



NOVEMBRE

<i>BANDE DE FILLES</i>	240
<i>FURY</i>	242
<i>INTERSTELLAR</i>	244
<i>SAMBA</i>	248
<i>UNE NOUVELLE AMIE</i>	250
<i>MAGIC IN THE MOONLIGHT</i>	252
<i>THE SEARCH</i>	254



BANDE DE FILLES

Céline SCIAMMA

Date de sortie : **22-10-2014** Vu le : **01-11-2014**

Au cinéma : PATHÉ BEAUX-ARTS (BESANÇON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Marienne a seize ans et sa vie dans la cité n'est pas des plus amusantes : en rupture à l'école, elle doit s'occuper de ses petites sœurs et vivre avec les multiples interdits qui régissent son existence. Jusqu'au jour où elle rencontre trois autres filles avec lesquelles elle va sympathiser pour créer une bande de filles, où elle pourra espérer vivre sa vie comme elle l'entend.

CRITIQUE :

Depuis son premier film remarqué en 2007 (*Naissance des pieuvres*, que, personnellement, je n'avais pas trouvé très réussi), Céline Sciamma est devenue une réalisatrice importante en France et, par la même occasion, elle est un peu érigée en symbole de cette vague de jeunes réalisatrices qui a pris de plus en plus de place dans le paysage cinématographique français depuis quelques années. On peut ainsi penser à Mia Hansen Løve (*Un amour de jeunesse* et, tout bientôt, *Eden*) ou encore Rebecca Zlotowski (*Grand central*) qui sont aussi des figures marquantes de ce qui s'apparente à une nouveauté rafraîchissante. Le deuxième film de Céline Sciamma a aussi fait beaucoup parler de lui, autant lors de sa sortie que, bien plus tard, quand une politique est née autour de son utilisation dans les milieux scolaires. Pour le coup, *Tomboy* était bien plus réussi, à la fois dans la façon dont il s'attaquait frontalement à un sujet sur le prin-

cipe pas évident (le fait qu'une jeune fille passe pour un garçon auprès de ses amis) mais aussi dans le traitement tout en sobriété et en intelligence de la réalisatrice. Avec *Bande de filles*, présenté cette année à la Quinzaine des Réalisateurs au Festival de Cannes, Sciamma semble clore une forme de trilogie autour de la question de l'identité féminine puisque, chacun à leur manière, ses trois premiers longs métrages mettent cette question au cœur du récit. Là, le titre a le mérite d'être assez clair sur les intentions et, de fait, on ne verra presque que des personnages féminins et les seuls hommes présents n'ont pas le beau rôle, c'est le moins que l'on puisse dire (nous y reviendrons). Une question me taraudait quand même : Céline Sciamma allait-elle continuer sur la lancée de *Tomboy* ou retomber dans les travers de *Naissance des pieuvres* ? Honnêtement, même si le long métrage n'est pas parfait, c'est du bon cinéma qui, en plus, pose de vraies questions.

Les cinq premières minutes du film sont assez formidables car cette introduction qui paraît peut-être un peu décalée (on voit un match de football américain entre jeunes filles) dit énormément de tout ce que va être le fil. Après cet entraînement où l'on a vu ces jeunes femmes se libérer et faire vraiment ce qu'elles veulent (on se rentre dedans, on fait « vraiment » comme les garçons), la suite va être un peu moins réjouissante. En effet, ce qui forme une bande bruyante et joyeuse à l'entrée de la cité va peu à peu se taire et se disperser devant le regard assez inquiétant des garçons assis devant les barres d'immeubles. Le contexte est posé et il n'est, au départ, guère rassurant. C'est renforcé juste après par cette scène où l'on voit Marienne face à une conseillère scolaire qui veut absolument l'envoyer dans un CAP, ce que refuse la jeune fille de seize ans qui veut faire « comme tout le monde » et passer en seconde générale. On comprend alors qu'elle va lâcher le cursus scolaire et c'est le seul moment où l'on parlera de l'école au cours du film. C'est un peu dommage car il y avait sans doute là quelque chose à creuser pour expliquer des éléments sur la condition de ces jeunes femmes dans la cité. Car, sinon, on va pouvoir observer tout ce qui rend la vie compliquée, entre les contraintes imposées par les hommes (les frères puisque les pères sont ici absents), une vie compliquée par l'obligation de se substituer à la mère, ... Finalement, Marienne décide de s'affranchir de tout cela en incorporant un groupe de filles dont elle apprend à connaître

le mode de fonctionnement (en même temps que le spectateur) et pour laquelle elle va adapter sa façon d'être (changement d'habits, de coupe de cheveux,...). C'est là que la jeune femme tente de trouver une certaine libération même si, là-aussi, les choses ne sont pas aussi évidentes.

On va suivre son parcours compliqué à travers plusieurs épisodes, car c'est ainsi que le film est construit. Il y en a six (ou peut-être sept) qui sont délimités par cinq secondes de noir complet. En fait, après la moitié du film, on ne verra plus vraiment cette bande de filles mais plutôt le parcours solitaire de Marienne qui tente de s'en sortir comme elle peut avec les contraintes de son existence, et notamment son grand frère qui l'empêche de la vivre comme elle l'entend. Ainsi, c'est un réel film d'apprentissage où cette jeune fille découvre la vie, fait ses propres expériences et prend de vrais risques. C'est parfois assez drôle, notamment parce que, dans cette bande de filles, il y a de sacrés personnages qui, une fois qu'elles se retrouvent seules, font un peu n'importe quoi et se lâchent complètement, au point qu'elles peuvent même être assez agaçantes par moments. Mais, la plupart du temps, l'existence est quand même beaucoup moins amusante. Les actrices (toutes amateurs) sont très bonnes, mais, forcément, on retiendra la performance de la comédienne principale, Karidja Touré, absolument géniale. Son personnage passe par tous les états et l'actrice joue sur tous les registres avec à la fois beaucoup de fraîcheur, de spontanéité mais, surtout du talent à revendre. Elle sort du lot et on devrait la revoir bientôt au cinéma même si ce n'est jamais évident pour les actrices de couleur dans le cinéma français.

On peut regretter que le film ronronne un peu dans sa première demi-heure, où les éléments se mettent en place finalement assez lentement et où, surtout, tout est montré de manière assez didactique. C'est en fait la scène où les quatre filles chantent *Diamonds* de Rihanna (très grande scène, tant formellement que pour ce qu'elle montre) qui va permettre de réellement lancer le long métrage car, à partir de ce moment-là, il va prendre un peu plus d'ampleur et de force. Dans l'ensemble, on peut avoir l'impression assez désagréable que « tout y passe » et que, finalement, beaucoup de clichés sont utilisés. Bien sûr, c'est fait pour les combattre, mais, néanmoins, parfois, ça manque un peu trop de finesse pour que ce soit considéré comme utilisé à bon escient. C'est par exemple le cas de cette scène dans le magasin, assez détestable car, justement, le problème du racisme ordinaire est montré de façon trop nette. Il en est de même sur le rôle des hommes qui, pour le coup, sont tous d'immenses abrutis misogynes. La question religieuse, elle, est complètement absente du film, ce qui, en soi, n'est pas une mauvaise chose car cela évite sans doute des polémiques à n'en plus finir. Ce côté très manichéen ne sert pas forcément toujours l'objectif du film qui s'intéresse bien à la construction de l'identité féminine, qui est ici souvent en rapport avec le regard qu'ont les hommes sur les femmes. D'ailleurs, au cours du long métrage, on va pouvoir observer un peu tous les types de femmes comme autant de stéréotypes : la jeune mère, la maman de substitution, la prostituée, celle qui fait le « bonhomme »,... C'est en tout cas comme cela qu'elles sont définies par les hommes du quartier. Marienne, elle, veut juste pouvoir décider d'elle-même et elle va essayer de sortir de toutes ces cases qu'on semble lui imposer en s'affranchissant justement de ce que les hommes du quartier ont pu décider pour elle. Dans sa réalisation, Céline Sciamma reste assez sobre, avec une mise en scène assez simple, où une grande importance est donnée au jeu de couleurs (le bleu est ainsi très important et pas que dans la scène de *Diamonds*). Elle ne révolutionne rien mais cela lui permet d'accompagner le destin de Marienne et tous les obstacles qui s'opposent devant son irrépressible envie de vivre. Et c'est principalement cette énergie dont on se souvient en sortant de la séance, ce qui est déjà très bien !

VERDICT :

En plus de signer un film formellement plutôt réussi, Céline Sciamma parvient avec *Bande de filles* à poser de vraies questions (pas toujours, finalement, il est vrai) sur la société d'aujourd'hui et notamment sur la place des femmes dans les cités. Et puis, elle permet de découvrir Karidja Touré, dont c'est le premier rôle et qui est tout simplement exceptionnelle, accompagnant son personnage dans toutes ses aventures avec un mélange incroyable de douceur et de détermination.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

KARIDJA TOURÉ



FURY

David AYER

Date de sortie : **22-10-2014** Vu le : **06-11-2014**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: FILM DE GUERRE

HISTOIRE :

Avril 1945. La fin de la guerre est toute proche mais, en Allemagne, les dernières poches de résistance sont féroces. A bord de son char, le sergent Don Collier mène un équipage de quatre soldats soudés autour de leur chef et qui doit faire face à du matériel allemand plus évolué. Quand, en plus, ils sont envoyés pour une mission suicide, les choses se compliquent vraiment pour les cinq militaires.

CRITIQUE :

David Ayer s'est depuis quelques années fait une spécialité des films d'action en milieu urbain, et notamment à Los Angeles, ville où il a grandi et dont il connaît les moindres recoins. Celui qui a commencé sa carrière comme scénariste (*U-571*, *Training Day* ou *Fast and Furious*) a donc ensuite tourné des longs métrages assez musclés (toujours ou presque interdits au moins de douze ans) mettant en scène des flics dans la Cité des Anges. Avec *Sabotage* (également sorti en 2014 en France), il changeait déjà un peu de registre car si le côté violent restait, Los Angeles n'était plus au cœur du récit. Avec *Fury*, il va même plus loin dans l'évolution puisqu'il s'éloigne de ses habitudes à la fois temporellement mais aussi géographiquement. En effet, il nous plonge là dans la fin de la deuxième guerre mondiale, à un moment finalement assez méconnu, où les alliés, fatigués par leur avancée, ont été obligés de faire face aux dernières forces allemandes refusant l'inexorable défaite. A partir d'une histoire vraie, David

Ayer a donc construit un scénario sur un petit groupe de soldats qui doit se battre jusqu'au bout alors qu'il se trouve dans une situation plus que compliquée. *A priori*, rien de bien révolutionnaire dans une telle histoire mais, en même temps, *Fury* se démarque du grand nombre de films qui sortent sur cette période (c'est fou ce qu'elle peut fasciner encore aujourd'hui) par au moins deux points : son côté extrêmement réaliste (cheval de bataille de toujours du cinéma de David Ayer) et donc violent et le fait de plonger dans la guerre à travers la vision d'un équipage de char, ce qui n'est pas courant. Deux éléments qui faisaient de ce *Fury* un long métrage à surveiller de près. Mais le réalisateur réussit-il son pari ? Il signe là un film de guerre rugueux mais qui manque quand même de profondeur pour être un vrai bon long métrage...

En fait, si j'y réfléchis bien, je ne vois pas tant que cela de « vrais » films de guerre récents à propos de la deuxième guerre mondiale. En fait, souvent, cette période sert de toile de fond car elle comporte énormément d'éléments qui permettent d'écrire des scénarios de toute sorte. Dernièrement, *Monuments Men* se basait à cette époque sans être un véritable film de guerre, tel qu'on l'entend. C'était un peu la même chose avec *Inglorious Basterds* de Tarantino (d'ailleurs, la première scène de *Fury* s'inscrit un peu dans la continuité, avec Brad Pitt dans un rôle presque similaire). En fait, c'est plutôt le diptyque de Clint Eastwood (*Mémoires de nos pères* puis *Lettres d'Iwo Jima*) qui est le plus proche de ressembler à ce genre bien codifié. David Ayer, lui, a clairement décidé de s'inscrire dans cette veine et a même choisi d'opter pour un réalisme total, qui devient donc parfois très cru. Tout le travail de reconstitution (que ce soient pour les décors ou les costumes) est extrêmement soigné et on a vraiment le sentiment de se retrouver à cette époque, il n'y a rien à dire de ce côté-là. Le scénario, lui, ne nous épargne pas grand-chose des horreurs de cette guerre (un peu comme *Il faut sauver le soldat Ryan*, dernière « grande » référence du genre) : on voit la violence brute, les atrocités commises par les deux camps (parfois même envers les leurs) et tout ce que cela peut impliquer sur les soldats qui doivent affronter ces événements. D'ailleurs, en se retrouvant avec cette compagnie de cinq hommes, on comprend comment la guerre a pu les

« abimer ». Tous, à leur façon, sont de véritables écorchés vifs et, s'ils ont toujours une part de morale en eux (qu'elle soit religieuse ou non), ils ont tous à l'esprit que, à la guerre, il n'y a plus rien de tout cela qui tienne. La devise est la suivante : « ou on tue, ou on se fait tuer ». Et le petit jeune qui doit intégrer ce groupe déjà bien soudé va vite en apprendre les règles.

Ce jeune garçon (vingt ans, tout au plus), que rien ne prédestinait au départ à intégrer l'équipage d'un char, c'est un peu lui qui tient le rôle du spectateur car il se retrouve là sans avoir rien demandé (remarquez que le spectateur, lui, a payé sa place) et il va devoir tout apprendre, souvent de façon brutale, notamment sous la houlette de son supérieur. Ce qui est dommage, c'est que ce personnage a un côté trop « artificiel » car il ne semble être là que pour permettre au film de dérouler ses passages obligés et de montrer justement tout ce que peut provoquer la guerre chez un homme. D'ailleurs, dans l'ensemble, je trouve que si chaque acteur joue très bien sa partition, les protagonistes principaux sont un peu trop caractérisés (celui qu'on appelle « la Bible », le bourrin, le plus timide) et, s'ils ne sont pas non plus complètement caricaturaux, un peu plus de nuances aurait été bienvenu. Ils ne permettent en tout cas pas au discours global du film d'être un peu moins « bas de plafond » par moments. C'est d'ailleurs là que, selon moi, le bât blesse vraiment, en plus d'un scénario qui ne réserve absolument aucune surprise. Le cœur du film, concernant le rapport à la guerre, est atteint lors d'une très longue séquence assez étrange, celle du repas pris avec deux femmes allemandes où, clairement, deux visions du monde semblent s'affronter. Mais, on attendait surtout David Ayer du côté de l'action et, honnêtement, il prouve qu'il sait y faire avec un vrai sens du rythme et de l'espace. Même si ça ressemble parfois un peu à un jeu vidéo (notamment à cause des balles traçantes de différentes couleurs), les combats ont le mérite d'être clairs, immersifs et très prenants dans l'ensemble. Et puis, certaines séquences sont de vraies réussites visuelles, avec des images parfois presque irréelles. Rien que la scène d'ouverture vaut le détour pour cela, en plus du fait qu'elle est une introduction parfaite au film, notamment pour sa violence pure. C'est en tout cas le début d'un film plutôt réussi mais pas assez pour en faire un long métrage de référence.

VERDICT :

David Ayer signe un vrai film de guerre, brutal par moments, prenant, bien interprété et parfois assez magnifique visuellement. Néanmoins, *Fury* ne va jamais chercher beaucoup plus loin que ça, la faute à un scénario trop prévisible et un discours globalement un peu trop limité. Dommage car il est clair que le réalisateur sait y faire pour mettre de l'intensité quand il le faut.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LA QUALITÉ VISUELLE D'ENSEMBLE

INTERSTELLAR

Christopher NOLAN

Date de sortie : 05-11-2014 Vu le : 06-11-2014

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: SCIENCE-FICTION

HISTOIRE :

Alors que la Terre est à l'agonie et que l'espèce humaine est menacée, Cooper, un ancien pilote de la NASA, est envoyé avec trois autres scientifiques dans l'espace à la recherche d'une nouvelle planète habitable. C'est grâce à une faille nouvelle découverte que cette expédition est possible. Mais le voyage sera encore plus incroyable qu'espéré au départ...

CRITIQUE :

C'est un fait, Christopher Nolan est arrivé à une période de sa carrière où il peut à peu près tout se permettre. Depuis le début des années 2000 et *Memento*, le britanno-américain s'est fait plus qu'une place dans l'univers parfois assez complexe d'Hollywood. Alternant un film « personnel » (*Insomnia*, *Le prestige*, *Inception*) avec un volet de sa trilogie autour de Batman (*Batman Begins*, *The Dark Knight*, *The Dark Knight Rises*), il a toujours connu un immense succès et, fait assez rare, il a presque toujours réussi à partager ce triomphe auprès du public mais aussi de la critique (même s'il y a toujours quelques irréductibles pour trouver le réalisateur surestimé). Son nom est devenu une véritable marque avec un style assez particulier : celui de « blockbuster d'auteur » (sur le principe, c'est assez antinomique, je vous l'accorde). Ces œuvres sont toujours à très gros budget, avec des acteurs connus et reconnus, des effets spéciaux à tire-larigot mais, en

même temps, il y a toujours une réelle volonté pour Nolan d'avoir une vision très personnelle de ce qu'il raconte et de faire des films « intelligents » et pas seulement à grand spectacle. Et en tant que spectateur, on n'a même pas besoin de savoir de quoi va véritablement parler son prochain film pour aller le voir puisqu'on sait que, forcément, il s'agit d'un événement cinématographique important à ne pas rater. D'ailleurs, la promotion de ses longs métrages joue beaucoup sur le côté mystérieux. C'était déjà le cas avec *Inception* et le développement d'*Interstellar* a aussi été marqué du sceau du secret autour d'un projet écrit depuis bien longtemps par Jonathan Nolan (frère de) et proposé (mais refusé pour incompatibilité d'emploi du temps) à Steven Spielberg. De fait, en entrant dans la salle, je ne savais finalement pas grand-chose de ce qui était pourtant rien de moins que l'événement ciné de la fin d'année. Et, ce qui est assez drôle, c'est qu'en ressortant, finalement, je n'en savais pas beaucoup plus...

En effet, *Interstellar* est clairement de ce genre de longs métrages dont il est extrêmement difficile de se faire une idée très nette juste après être sorti de la séance tant c'est un film « gigantesque » à pas mal de niveaux. Déjà sa durée est assez rare dans l'industrie cinématographique actuelle (presque trois heures) et, surtout, Nolan offre là une réelle œuvre qui entrelace beaucoup de problématiques, de genres et qui s'avère être finalement un objet cinématographique extrêmement ambitieux, dense et touffu. Du genre qui mériterait un second visionnage pour en saisir réellement toute la complexité mais aussi toute la puissance narrative. En fait, c'est comme si le réalisateur avait décidé de se lâcher complètement, faisant fi de toutes les contraintes que l'on pourrait lui imposer. Il le peut car, justement, il s'est construit une carrière qui lui permet même aujourd'hui de réunir les deux Majors que sont la *Paramount* et la *Warner* autour d'un même projet, ce qui est extrêmement rare. Pour dire quand même les choses d'entrée et avant d'entrer dans plus de détail, je considère *Interstellar* comme un bon long métrage, voire très bon par moments, mais j'ai vraiment du mal à le voir comme un véritable chef d'œuvre. Selon moi, Christopher Nolan a voulu mettre trop d'éléments dans son œuvre et son ambition l'a un peu desservi au final. Néanmoins, ça reste quand même assez impressionnant, notamment parce que ce réalisateur a une

réelle capacité à créer des récits à la structure un peu folle et à les mettre en images (et en son, ce qui est toujours très important chez lui) en signant un film à la fois à très grand spectacle mais aussi assez loin de nombreuses conventions du *blockbuster*. Ainsi, *Interstellar* est une œuvre à part, pas toujours facile à appréhender mais qui, honnêtement, marque à sa façon la carrière d'un réalisateur qui semble avoir atteint là une sorte d'apogée dans sa façon de concevoir le cinéma.

Il faut croire que l'espace connaît un renouveau sur grand écran puisqu'environ un an après *Gravity*, *survival* assez dantesque visuellement au-dessus de la Terre, voici que c'est Nolan qui nous emmène de nouveau dans ce lieu qui fascine. Mais le but recherché n'est pas du tout le même car il est bien plus ambitieux (sans vouloir du tout dévaloriser le film de Cuarón qui, dans son genre, est assez exceptionnel), même si certaines séquences y ressemblent étrangement. Pour Nolan, tout ce qui est de l'ordre de la survie dans ce milieu nécessairement hostile n'est finalement qu'une partie de son long métrage, et pas forcément celle à laquelle il accorde le plus d'intérêt (même si la séquence de l'amarrage d'urgence vaut quand même le détour). Ce qui intéresse le réalisateur, c'est plutôt ce que ce voyage dans l'espace implique pour l'homme et, d'ailleurs, on est toujours relié d'une certaine façon à la Terre (selon une construction parfois un peu trop artificielle). D'ailleurs, c'est un long métrage qui a pour thème principal l'Homme et son rapport au temps. En effet, l'humain est toujours au cœur du récit et tout est construit autour des choix qu'il doit faire, sur ce qu'il est prêt à abandonner en vue d'un but plus grand. Cooper est une sorte de symbole de ces dilemmes et la relation avec sa fille est absolument essentielle et traverse tout le film, provoquant une réelle émotion, chose assez rare chez Nolan. C'est même elle qui fait avancer ce que l'on peut considérer comme une « intrigue ». Mais, *Interstellar* est aussi un film sur le temps, notion qui a toujours eu une importance folle chez Nolan (*Memento* et sa construction inversée, *Inception* et sa séquence d'action découpée en sous strates temporelles,...). Dans ce nouveau film, c'est encore une donnée absolument essentielle autour de laquelle se construit le récit.

D'ailleurs, parlons-en de la construction globale du long métrage car c'est l'un des éléments sur lequel je suis peut-être le plus critique. En effet, on peut presque considérer qu'il y a deux (voire trois) films en un avec une première partie se déroulant exclusivement sur Terre et qui est à la fois trop longue pour être une simple introduction mais aussi un peu trop courte pour que l'on puisse saisir réellement tous les enjeux de ce voyage dans l'espace. Cela nous permet de comprendre que notre planète est au bord de l'asphyxie (la nourriture se fait rare et les événements naturels sont de plus en plus violents) et que, pour sauver cette humanité, une mission secrète se prépare (cette découverte vient d'ailleurs un peu de derrière les fagots, mais bon...), ce qui implique un discours scientifique parfois un peu pompeux (nous y reviendrons). On saisit aussi que la relation père-fille est extrêmement importante. Une fois passée cette exposition par moments un peu rébarbative, *Interstellar* part dans une toute autre direction (c'est le cas de le dire) avec le décollage de la fusée qui compte, à son bord, cinq personnes et deux robots, partant à la recherche de nouveaux mondes habitables. La rupture entre ces deux parties est pour le coup réussie car elle est justement brutale. A partir de là, et même si la Terre n'est jamais oubliée, c'est quand même un autre long métrage qui s'ouvre et qui, en lui-même comporte divers éléments : le côté très scientifique, la découverte de nouveaux mondes, la pure action, la réflexion et l'émotion... C'est un peu tout ça à la fois, ce qui rend d'ailleurs ce film unique mais c'est aussi ce qui, par moments, lui fait perdre un peu de sa force lorsque, dans certaines séquences, tout est mélangée sans que cela ne rende forcément très bien. Selon moi, c'est à ce niveau qu'*Interstellar* pêche parfois, lors de moments un peu « troubles ». C'est comme si Nolan ne savait pas toujours quoi vraiment faire de son film.

Pourtant, si l'on prend de façon indépendante chacun des genres (ce qui est, je vous l'accorde, une façon de faire artificielle et pas très recommandable car l'intérêt du film se trouve justement dans le mélange), on peut dire que Nolan sait globalement tout faire. Du côté action pure (même s'il y en a finalement assez peu), il est toujours capable d'orchestrer des séquences parfaitement millimétrées, extrêmement prenantes et visuellement sublimes). L'aspect découverte de nouveaux mondes est aussi une réussite puisqu'on aurait envie d'en découvrir davantage, ce qui montre bien qu'il parvient à donner envie, avec des décors particulièrement travaillés. Du point de vue scientifique, c'est un peu complexe par moments pour des gens (comme moi) qui ne sont pas férus d'astrophysique et de tout ce qui s'en suit. Alors c'est sûr que certains dialogues paraissent un peu abscons mais, clairement, Nolan n'en a cure puisque là n'est pas vraiment son problème : ce n'est qu'un moyen pour montrer autre chose qui se rapporte bien plus à l'humain et aux réflexions qui sont liées. C'était un peu la même façon

de fonctionner pour *Inception*, d'ailleurs, même si c'était plus au service de l'action. Là où Nolan inaugure un peu dans ce film, c'est dans le côté drame familial présent tout du long (et qui explique aussi pourquoi, au départ, ce scénario avait été proposé à Spielberg). Le réalisateur va clairement chercher l'émotion dans cette relation entre un père et sa fille, complexifiée par le départ vers une destination temporelle inconnue de Cooper. Lors de certaines séquences (notamment celle des messages vidéo), c'est intense du point de vue émotionnel. On peut par contre reprocher certaines facilités dans la conduite du film pour faire parfois poindre cette émotion de manière plus artificielle. C'est finalement quand il est le plus simple (un bon vieux champ-contrechamp des familles) que Nolan parvient le mieux à son but.

Tout cela finit par réellement se rejoindre dans la toute dernière partie, un peu barrée, il faut bien le dire, même si cela répond à une certaine « logique » et ne sort pas non plus de nulle part. Personnellement, la dernière demi-heure m'a laissé assez froid et même un peu interloqué. C'est clairement *too much*, tant dans le discours (les symboles omniprésents) que dans la réalisation, mais c'est aussi pour cela qu'*Interstellar* est un film unique en son genre et j'ai conscience qu'il faut bien en passer par ce genre de séquences un peu plus discutables. Au moins reste-t-il la puissance des images (c'est visuellement très impressionnant) et celle du son, toujours aussi effarante chez Nolan. Mais c'est vrai pendant tout le film et, dans la salle où je me trouvais, le siège tremblait, du fait des basses surpuissantes, offrant un spectacle assez incroyable. Une nouvelle fois, Hans Zimmer a composé une partition en parfaite harmonie avec l'ensemble du film, avec ces orgues entêtants, son côté mystérieux et par moments épique. Une nouvelle fois, leur association fait des merveilles. Et ça marche aussi du côté de la direction d'acteur car si on retrouve des habitués de la galaxie Nolan (notamment Michael Caine, toujours dans les bons coups) ou Anne Hathaway (déjà présente dans *The Dark Knight Rises* et plutôt solide ici), le rôle principal est confié à Matthew McConaughey, qui continue son opération rédemption à Hollywood, même si avec son Oscar et sa partition incroyable dans *True Detective*, il a (re) trouvé une bonne part de son crédit. Il le fait plutôt de belle manière même si, à certains moments, il a une petite tendance à trop outrer son jeu. C'est un peu à l'image de l'ensemble du film qui, dans sa globalité, est une œuvre importante mais qui souffre parfois un peu de l'ambition de son auteur. Ça reste quand même à voir car c'est du très très grand spectacle. D'ailleurs, il n'est pas impossible que j'y retourne, pour me faire une meilleure idée. *Interstellar* le mérite.

VERDICT :

Interstellar est ce que l'on peut appeler un film un peu dingue : long (parfois un peu trop), pas toujours parfaitement construit et pas dénué de défauts... Mais cela ne l'empêche pas d'être un long métrage d'une puissance (de réalisation et émotionnelle) par moments assez incroyable, qui, finalement, finit par l'emporter sur tout le reste. Pas extraordinaire mais quand même assez fascinant.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

LA PUISSANCE D'ENSEMBLE



SAMBA

Eric TOLEDANO et Olivier NAKACHE

Date de sortie : 15-10-2014 Vu le : 11-06-2014

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: COMÉDIE DRAMATIQUE

HISTOIRE :

Samba Cissé est d'origine sénégalaise et vit en France depuis dix ans. Il se retrouve en centre de rétention et fait la rencontre d'Alice, cadre supérieur en pleine dépression, bénévole dans une association pour sans-papiers. Ces deux destins si différents et en proie à leurs propres difficultés vont tenter de s'apprivoiser dans un monde qui ne fait de cadeaux à personne...

CRITIQUE :

Quand on sort d'un succès aussi dingue que celui d'*Intouchables*, ça ne doit pas forcément être facile de se remettre au travail. C'est pourtant ce qu'ont décidé de faire Eric Toledano et Olivier Nakache qui, à la fin de l'année 2011, avaient surpris tout le monde (eux y compris, sans doute) avec la réussite de leur long métrage. Presque 20 millions d'entrée en France (et 9 millions en Allemagne...), dix semaines consécutives à la première place du box-office, des nominations à ne plus savoir qu'en faire (pour un seul trophée d'importance : le César du meilleur acteur pour Omar Sy). Plus qu'un film, *Intouchables* est devenu pendant un temps un véritable phénomène de société, dont on parlait un peu partout (et un peu n'importe comment, d'ailleurs). Personnellement, j'avais trouvé ça dément, car, au-delà de la performance exceptionnelle de François Cluzet et Omar Sy, les réalisateurs parvenaient très bien à parler d'un sujet

pas forcément drôle dans une comédie qui, elle, pour le coup, valait vraiment le détour. Et je suis d'autant plus à l'aise pour le dire que j'avais fait ce jugement après l'avoir vu en avant-première trois semaines avant qu'il ne sorte sur les écrans et que l'on ait presque plus le droit de dire que ce film était bon sous peine de passer pour un suiveur... Presque trois ans plus tard, revoilà les deux compères qui, avant ce film, s'étaient tout de même taillés une réputation de très bons faiseurs de comédie (*Nos jours heureux*, *Tellement proches*). Avec une pression forcément énorme sur les épaules, d'autant qu'Omar Sy est encore de la partie (en même temps, il a toujours joué dans leurs films). Forcément, toute critique peut difficilement s'effectuer sans comparer avec leur précédent long métrage. J'essaierai de ne pas le faire mais c'est plus qu'humain et c'est aussi ce qui attend Toledano et Nakache toute leur vie après un tel succès (ça en a même coulé certains)... Dans l'absolu, on peut dire que les deux réalisateurs s'en sortent plutôt pas trop mal car ils réussissent à faire un bon film, loin d'être parfait mais qui séduit quand même largement.

Evacuons donc d'entrée cette question de comparaison avec *Intouchables*, tout de même loin d'être inintéressante car ils ont finalement fait avec *Samba* un long métrage qui ressemble un peu dans sa structure et sa trame générale (deux destins que tout oppose qui se rencontrent et essaient de s'apprivoiser, nous y reviendrons) mais qui est finalement assez différent car beaucoup moins porté sur la comédie mais bien plus social et politique. D'ailleurs, la première scène est assez édifiante et je l'ai trouvée assez formidable (au-delà du fait que l'on entende du Parovoz Stelar, ce qui est toujours agréable) : en trois minutes et un seul plan (on suit en fait une pièce montée), on passe des paillettes d'un mariage où il y a visiblement beaucoup d'argent aux arrières salles du restaurant où on retrouve Samba en train de faire la plonge, tout cela alors que la musique s'estompe. C'est peut-être un peu caricatural ou complaisant sur le principe mais c'est une très bonne façon de rentrer dans le sujet et c'est cinématographiquement assez fort. Passée cette entrée en matière réussie, on tombe malheureusement dans une mise en contexte un peu trop plan-plan et qui manque de beaucoup d'originalité puisqu'on assiste à la rencontre entre Samba et Alice, dans le cadre d'un centre de rétention et qu'on comprend très vite

que la relation entre eux ne va pas être seulement « professionnelle » (malgré les nombreuses mises en garde de la jeune collègue d'Alice). Samba et Alice, ce sont deux faiblesses bien différentes qui se rencontrent et qui, d'une certaine manière, vont se compléter, s'entraider et finalement réussir à s'en sortir ensemble. Malgré leurs différences de statut social, ces deux personnes vont avoir besoin l'une de l'autre pour s'épanouir, sortir de leur solitude, et vivre, tout simplement. Ainsi, on est tout à fait dans la même idée générale qu'*Intouchables*, même si, ici, il y a tout de même la dimension amoureuse qui entre en ligne de compte. Et c'est cela qui est à la fois rassurant (car Toledano et Nakache maîtrisent plutôt bien ces rencontres improbables et, une nouvelle fois, la vérité sur la relation se fait dans un café, alors qu'il fait nuit noire dehors) mais aussi un peu dérangent, parce que la comparaison est encore plus évidente.

Mais là où leur précédent film tirait clairement du côté du *feel-good movie* (même parfois de façon trop marquée, mais c'est aussi ce qui faisait son charme), Samba lorgne plus sur la comédie sociale, avec son côté davantage sombre. En effet, il y a ici une vraie recherche de réalisme, parfois un peu trop poussée (je ne sais pas vraiment quoi penser de l'accent d'Omar Sy pendant tout le film) mais qui permet surtout de montrer une réalité : celle des sans-papiers et leur manière de survivre. Ainsi, toutes les scènes de travail (on voit à peu près tout ce que peut faire un ouvrier au noir) sont particulièrement intéressantes car c'est là que l'on observe réellement tous les soucis qu'ils peuvent avoir. Mais peut-être le film ne va pas assez loin dans cette veine, en revenant presque invariablement à la comédie et avec une scène drôle ou un bon mot pour s'en sortir, comme si les réalisateurs n'arrivaient pas totalement à assumer leurs choix un peu plus radicaux. C'est par exemple le cas de cette scène de striptease sur une nacelle, qui m'a un peu gêné car bien trop décalée pour être honnête. C'est davantage amusant quand ça s'inscrit dans une vraie crédibilité. Les personnages sont aussi dans l'ensemble trop caractérisés et manquent donc un peu de crédibilité. C'était déjà le cas dans *Intouchables* mais je trouve que cela passait mieux. Pourtant les acteurs sont tous bons avec une petite mention spéciale pour Charlotte Gainsbourg que j'ai trouvée particulièrement convaincante ici. Un dernier souci avec la musique de Ludovico Einaudi (même si j'adore ce que fait ce pianiste italien) car, utilisée comme elle l'est dans le film, elle est clairement *too much* tant elle balise trop clairement ce que le spectateur est censé ressentir. C'est en étant sans doute plus ambitieux, sans toutefois totalement assumer leurs choix, que Toledano et Nakache font de ce Samba une moins bonne réussite que leur film précédent même si ça reste tout à fait correct et très drôle par moments.

VERDICT :

C'est encore l'histoire de deux personnes que rien n'aurait dû réunir mais qui, assez vite, ne peuvent plus rien faire l'un sans l'autre, mais l'environnement est bien plus sombre ici avec un arrière-plan social et politique plus prononcé. Moins convaincant qu'*Intouchables* mais ça reste quand même une comédie réussie. Plutôt dans le haut du panier.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

CHARLOTTE GAINSBOURG

UNE NOUVELLE AMIE

François OZON

Date de sortie : 05-11-2014 Vu le : 17-11-2014

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

La meilleure amie de Claire, Laura, vient de mourir, laissant une toute petite fille et un mari, David, désespéré. Claire aussi subit de plein fouet cette disparition. Mais c'est lorsqu'elle découvrirra le secret que cachait David qu'elle parviendra à retrouver goût à la vie...

CRITIQUE :

Ah, François Ozon... Sans doute l'un des réalisateurs français les plus difficiles à cerner. Et pourtant, ce n'est pas parce qu'il tourne peu que l'on a du mal à se faire une réelle idée sur son compte, puisque, depuis *Sitcom*, en 1998, il a réalisé en moyenne un film par an, ce qui est un rythme « à la Woody Allen » (sans que ça ait forcément une connotation positive pour moi). Pourtant, si certains sujets restent importants dans son œuvre et si les femmes y ont souvent une place majeure, Ozon a réussi à se construire une filmographie finalement assez hétéroclite entre comédie policiaro-musicale (*Huit femmes*), drame lorgnant vers le thriller (*Swimming pool*), film d'époque (*Angel*), drame intimiste (*Le Refuge*), adaptation

de théâtre (*Potiche*) thriller psychologique (*Dans la maison*) et chronique sociale sur un sujet sensible (*Jeune et jolie* et la prostitution étudiante). On peut donc dire qu'il est dur de réellement catégoriser ce metteur en scène. Moi-même, j'ai toujours eu un peu de mal à avoir un avis très tranché puisque la plupart de ses longs métrages me faisaient l'effet d'être de bons films sans jamais avoir l'étincelle qui permette d'être vraiment convaincu. Dans *la maison* m'avait quand même davantage plus, notamment pour l'ambiance malsaine qui était instaurée mais *Jeune et jolie*, bien plus plat, ne m'avait pas enchanté. Là, avec *Une nouvelle amie*, il me semblait qu'Ozon retrouvait un sujet potentiellement *borderline* (le travestissement d'un homme) duquel il allait pouvoir tirer un long métrage un peu tordu, avec des séquences dont on ne sait pas bien quoi penser et qui finit par déstabiliser le spectateur. Et bien, globalement, je ne me suis pas trompé et le nouveau long métrage de François Ozon est selon moi une réussite où l'on retrouve toute la capacité du réalisateur à créer une ambiance bien particulière, bien que là, en plus, le message ne soit pas neutre.

Débutons d'ailleurs là-dessus car, en ces périodes où la polémique n'est jamais loin (parfois, il suffit d'un tweet ou d'une phrase malheureuse) et où la question du genre fait débat dans la société, raconter l'histoire d'un homme qui devient femme « *car il en a envie* », c'est quand même assez culotté et ça peut potentiellement assez vite partir en vrille. Pourtant, depuis que le long métrage est sorti, on n'a justement vu venir aucune polémique à son propos. Je crois que c'est justement parce que, tout en assumant son propos, Ozon ne cherche aucunement à faire un film militant. Il traite ici de la question d'une personne en particulier et n'en fait pas du tout une généralité. D'ailleurs, le scénario évacue de façon assez nette toutes les considérations psychologiques qui pourraient prêter à débat. D'une certaine façon, on peut dire que c'est regrettable, car il y aurait pu avoir certains points davantage creusés mais, en même temps, cela permet aussi de rester sur un terrain bien moins glissant et de s'autoriser quelques écarts un peu plus comiques. Car si *Une nouvelle amie* est très loin d'être un film que l'on peut considérer comme drôle, il y a néanmoins quelques passages qui prêtent à sourire, notamment quand le scénario, en en faisant des tonnes, va presque dans le burlesque (David/Virginia dans sa robe rose remontant les marches d'escaliers avec une musique sirupeuse à souhait par exemple). Mais ce long-métrage est un drame qui se fonde complètement sur un événement dramatique. Celui-ci va d'ailleurs traverser toute l'histoire et expliquer bien des choses. En ce sens, *Une nouvelle amie* est un long métrage sur le deuil et les différentes façons

dont on peut l'effectuer, en étant fidèle à la personne morte mais aussi à soi-même. D'ailleurs, et pour conclure cette partie sur la dimension « politique » du film, celui-ci ne s'intéresse pas vraiment à la vision que les gens que peuvent avoir du travestissement (on voit bien quelques regards en biais lorsqu'il se balade en public) mais bien à ce que lui ressent et ce que ça lui procure.

Mais c'est aussi dans la relation avec Claire que le film va se construire puisque les deux apprennent à s'appréhender de nouveau, dans un rapport de plus en plus ambigu au fur et à mesure que le film avance. François Ozon adore ce genre de situations où les limites entre amour et amitié, fantasme et réalité, désir et rejet ne sont plus très nettes. Il s'en amuse et parvient à partir de là à créer une ambiance, renforcée ici par les décors presque irréels et aseptisés de cette banlieue québécoise. C'est en cela qu'*Une nouvelle amie* est vraiment troublant et finit par mettre le spectateur mal à l'aise. Néanmoins, on peut reprocher quelques facilités de scénario et de réalisation ainsi que certains manques par rapport à des éléments centraux. Comme on l'a dit, le deuil est central mais il n'est finalement jamais traité de façon assez fouillée à mon goût car il y avait sans doute là moyen de creuser davantage des personnages parfois un peu trop superficiels. Mais si ce film m'a autant plu, c'est pour deux raisons majeures. La première tient dans l'interprétation des deux acteurs principaux. Passons rapidement sur Raphaël Personnaz, le troisième larron, qui fait un peu toujours la même chose et dont on se demande ce qu'il pourrait bien donner avec un vrai bon rôle. Romain Duris, lui, dans une partition flamboyante, s'en donne à cœur joie et parvient à rendre avec justesse les deux facettes de son personnage. Mais à cette prestation, j'ai encore préféré celle d'Anaïs Demoustier, épatante de sobriété et de justesse dans un rôle pourtant plus complexe qu'il n'y paraît. Elle prouve qu'elle est bien l'une des jeunes actrices françaises à suivre de très près. Et puis il y a ces dix premières minutes géniales : un résumé de vingt ans de vie, avec un montage parfait, une musique tout à fait appropriée. C'est de la pure émotion, même si c'est moins fort que ce que Pixar avait réussi pour *Là-haut*. Ce sont sans doute quand même les dix plus belles premières minutes au cinéma cette année. Le reste n'est pas tout à fait au niveau mais *Une nouvelle amie* reste quand même un long métrage à voir parce qu'il ne peut pas laisser indifférent.

VERDICT :

Sur la lancée de dix premières minutes absolument exceptionnelles, et grâce aux performances d'acteurs, et notamment celle d'Anaïs Demoustier, François Ozon signe avec *Une nouvelle amie* un film souvent intrigant qui a le mérite de poser de nombreuses questions, même de façon détournée. Troublant à différents niveaux.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

ANAÏS DEMOUSTIER



MAGIC IN THE MOONLIGHT

Woody ALLEN

Date de sortie : **22-10-2014** Vu le : **19-11-2014**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: COMÉDIE ROMANTIQUE

HISTOIRE :

Wei Ling Soo est le nom d'artiste derrière se cache Stanley Crawford, homme arrogant et volontairement désagréable. Immense magicien, il a aussi le don pour démasquer tous ceux qui se disent médium. Son meilleur ami le convainc de se rendre dans le sud de la France pour débusquer une jeune américaine qui sévit dans une riche famille. Cette rencontre va-t-elle remettre ses certitudes en question ?

CRITIQUE :

Comme le Beaujolais nouveau (et souvent à peu près à la même époque), le dernier né de Woody Allen revient comme un *leitmotiv* chaque année. Et cela depuis bientôt cinquante ans... Et moi, depuis 2005, je vais à chaque fois en salle, voir ce que donne le « nouveau Woody Allen » (devenu une sorte de marque déposée). Et ce qui est assez drôle, c'est que 2005 (avec *Match point*) marque aussi le début d'une histoire d'amour du réalisateur avec l'Europe puisque celui qui n'avait tourné jusque-là presque exclusivement à New York, ne va retourner que deux fois aux Etats-Unis en dix ans (*Whatever works* et *Blue Jasmine*). Et si le changement d'endroit est le plus visible, on a aussi remarqué, lors de ces dix dernières « fournées », une volonté de varier les styles avec de vrais drames (*Le rêve de Cassandra*, *Blue Jasmine*), des films choraux (*Vous allez rencontrer un bel et sombre inconnu* ou *To Rome with Love*), des comédies romantico-dramatiques (*Vicky Cristina Barcelona* et *Whatever works*) et même un petit « délire » fantastico-historique avec *Minuit à Paris*. Bref, on

a vraiment le sentiment que plus le temps passe, moins Woody Allen ne s'interdit de choses. En 2014, il a même été à l'affiche, en tant qu'acteur, d'un film qu'il ne réalisait pas (*Apprenti Gigolo* de John Turturro), ce qui est très rare. Il s'en sortait plutôt bien dans un rôle, il est vrai, taillé pour lui. Le souci, avec celui qui est devenu une légende, c'est qu'on a toujours le sentiment que, en faisant un film par an, il ne prend peut-être pas assez de temps pour vraiment figurer ses longs-métrages (que ce soit au niveau du scénario ou de la réalisation). Avec lui, on sait que c'est rarement mauvais (encore que) mais que ce ne sont jamais de grands films. Après un *Blue Jasmine*, qui lui, était justement plus intense et plus réussi, Allen allait-il être dans la même veine pour ce cru 2014 ?

Assez vite (trop sans doute), on comprend que l'ambition du réalisateur n'est pas la même et que son *Magic in the moonlight* se veut plutôt être une « simple » comédie et non un drame, avec comme toile de fond le thème de la magie. Celui-ci a déjà fait l'objet de longs métrages de sa part (*Le sortilège du scorpion de Jade* ou *Scoop* par exemple) et, au cinéma, ça a toujours une résonance particulière car, justement, le rôle du metteur en scène est finalement assez proche de celui du magicien. Mais, ici, le thème de la magie sert surtout à mettre en parallèle les illusions créées artificiellement avec celles de la « vraie vie ». Car s'il est un magicien très doué, Stanley Crawford est surtout le personnage le plus désabusé (et, donc, sans aucune illusion) que l'on puisse faire. Cela le rend à la fois désagréable et arrogant. Mais sa rencontre avec une jeune femme qui se prétend médium va le changer. C'est en fait exactement le même principe que dans *Whatever works* et, une nouvelle fois, on ne peut pas ne pas voir dans ce personnage principal une incarnation du réalisateur lui-même qui, comme il en a l'habitude, en dit beaucoup de lui à travers les images et les dialogues. Au fur et à mesure de sa rencontre avec Sophie, ses certitudes vont être remises en cause, déjà d'un pur point de vue professionnel mais aussi, et surtout, personnel (oui, il est possible d'être optimiste et même amoureux). Ces deux aspects finissent par s'entremêler, pour parachever la transformation. C'est grâce à de longs dialogues (dont un au clair de lune) que l'on voit la modification

qui s'opère chez Stanley, procédé très courant chez Woody Allen, qui adore orchestrer de très longues scènes où deux personnages se répondent avec des répliques douces-amères. De ce côté-là, il n'y a donc pas de grandes surprises à attendre dans le style général.

Même si le scénario est extrêmement balisé et la fin (trop) prévisible, il y a quand même une volonté de construire *Magic in the moonlight* comme une sorte de tour de magie. On sait très bien qu'il y a un « truc », on le sent, mais on a du mal à le définir. Si la révélation se fait à la fin, c'est surtout dans la relation entre Stanley et Sophie qu'une sorte de magie opère, celle-ci bien moins explicable, encore que ce soit plutôt « fléché ». Malgré un fond un peu décevant, si ce film séduit, c'est plutôt pour sa forme. En optant pour le sud de la France des années 20, Woody Allen se fait visiblement plaisir (il avait déjà abordé cette période dans *Minuit à Paris*). En tout cas, un gros travail est fourni sur les décors et les costumes, donnant à l'ensemble un petit côté « carte postale » que l'on retrouve presque toujours chez Allen depuis qu'il tourne en Europe. Grâce à une très jolie image concoctée par un maître en la matière (Darius Khondji, le roi de la photographie dorée, comme dans *The Immigrant*), le réalisateur nous plonge complètement dans une ambiance assez proche de ce que l'on imagine être un roman d'Agatha Christie. Tout cet aspect-là du long métrage est donc plutôt agréable et permet que l'on ne s'ennuie presque jamais. Et les deux acteurs principaux sont très bons (honnêtement, les autres comédiens ont des rôles vraiment trop secondaires pour être jugés) entre un Colin Firth que l'on avait un peu perdu de vue depuis *Le discours d'un Roi* et qui est excellent en homme revenu de tout qui va se voir obligé d'évoluer, et une Emma Stone, pleine de charme et pétillante comme tout. Elle prouve là qu'elle peut sans problème jouer sur tous les registres. Woody Allen a prouvé dernièrement qu'il pouvait en faire de même mais, là, de façon assez claire, il s'est offert une sorte de petite récréation, où le spectateur trouve un certain plaisir, car c'est mignon tout plein, mais jamais beaucoup plus. Parfois, ça suffit mais, personnellement, j'en attends quand même toujours un peu plus. Peut-être suis-je trop exigeant ?

VERDICT :

Avec *Magic in the moonlight*, Woody Allen signe un long métrage que l'on peut qualifier de sympathique. On ne s'ennuie pas, l'image est jolie et l'ambiance des années folles très bien rendue. Mais c'est aussi un film largement oubliable, où rien n'est véritablement marquant.

NOTE : 13

COUP DE CŒUR :

LES DEUX ACTEURS PRINCIPAUX

THE SEARCH

Michel HAZANAVICIUS

Date de sortie : **26-11-2014** Vu le : **27-11-2014**

Au cinéma : MÉGAROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

La deuxième guerre de Tchétchénie vient de débiter et Hadji, un jeune enfant de neuf ans, se retrouve seul alors qu'il a assisté à la mort de ses parents. Parti dans une ville où se trouve de multiples réfugiés, il rencontre Carole, une jeune femme qui travaille sur les droits de l'homme. Pendant ce temps-là, Kolja, une jeune Russe, va découvrir dans l'armée une nouvelle réalité qu'il ignorait jusque-là...

CRITIQUE :

Avec son nouveau film, on ne peut pas dire que Michel Hazanavicius ait choisi la facilité, et c'est tout à son honneur. En effet, depuis 2011 et le succès de *The Artist* (Oscar du meilleur film et du meilleur réalisateur, faut-il le rappeler), on se demandait bien de quoi allait être fait la suite de la carrière de ce réalisateur qui s'était fait connaître au départ avec ses comédies : le mythique *La classe américaine : le grand détournement* pour la télé puis les deux volets de *OSS 117*, devenus cultissimes (pour moi en tout cas). Ce qui rapprochait tous ses films, c'était le côté « hommage détourné » (aux grands films américains, aux comédies d'espionnage ou aux films muets) et Hazanavicius avait justement le don pour s'en approprier les codes et réussir à suffisamment s'enservir afin de créer des films très réussis tant sur la forme que sur le fond. Depuis le triomphe de 2011, on a parlé de projets à Hollywood (pas le truc le plus rassurant quand on voit les exemples récents de réalisateurs européens partis de l'autre côté

de l'Atlantique...) ou encore d'un possible troisième volet d'*OSS 117*. Bref, les rumeurs ont été nombreuses et s'il y a bien un terrain où on ne l'attendait pas forcément, c'était du côté du film de guerre, avec un *remake* d'un classique de la fin des années 40 (*Les Anges marqués* de Fred Zinnemann), le tout déplacé dans la fin des années 90, sur le terrain de la seconde guerre de Tchétchénie. Le moins que l'on puisse dire, c'est que c'est vraiment « courageux » de la part du réalisateur et cela à au moins deux titres. Le premier est le fait qu'il s'éloigne clairement de sa « zone de confort » et le second qu'il s'attaque à un conflit finalement très récent mais qui, en même temps, a toujours été passé un peu sous silence, malgré les horreurs commises et la relative proximité géographique. Courageux, oui, mais réussi ? C'est malheureusement là que se pose le principal problème de *The Search*...

Visiblement, je ne suis pas le seul à avoir trouvé ce film très moyen, car, à regarder quelques critiques, *The Search* s'est fait littéralement démolir, et ce dès sa présentation à Cannes en mai dernier. D'ailleurs, depuis, Hazanavicius a refait le montage du long métrage, en supprimant environ une demi-heure, ce qui montre bien qu'il a prêté d'une certaine façon attention aux remarques qui étaient faites. Mais, on pouvait s'interroger sur le bien-fondé d'un tel déferlement négatif. Cela ne constituait-il pas une sorte de retour de bâton d'une critique qui n'aime jamais trop le succès trop important d'un réalisateur ? Il y a peut-être un peu de cela mais, après avoir vu *The Search*, je me suis surtout dit que, malgré un vrai projet de cinéma – intrigant et excitant – et toutes les bonnes intentions du monde, Michel Hazanavicius avait surtout raté son coup... Néanmoins, même si, personnellement, le film a été très loin de me séduire, je resterai bien plus mesuré car, honnêtement, on a vu pire dans le cinéma français et le long métrage a même ses qualités. C'est juste que le nombre de défauts est plus important... En fait, en sortant de la salle, on se demande si le réalisateur n'a pas été pris à son propre piège. C'est en effet un projet qui lui tenait à cœur depuis longtemps et qu'il a justement pu mettre sur pied grâce à *The Artist*. Et montrer le conflit tchétchène est quelque chose de louable car, justement, c'est une guerre dont on sait très peu de choses, si ce n'est qu'elle fut très violente. Mais, pour autant, était-il obligé de faire un film aussi manichéen

où les méchants sont très méchants (les Russes, vous l'aurez compris) et les gentils aussi gentils ? Je ne suis nullement là pour défendre les Russes et je n'ai pas de connaissances précises sur ce qu'il s'est vraiment passé. Mais là, le discours général est tellement clair et net que le spectateur est presque pris en otage en regardant le film. Et, avec ce genre de procédé, j'ai toujours un peu de mal...

Et, en fait, ce qui est sans doute le plus dommageable, c'est que ce n'est pas vraiment un film sur la guerre en Tchétchénie mais plutôt un long métrage qui parle d'un conflit qui pourrait se dérouler à peu près n'importe où avec des problématiques que l'on retrouve partout (déplacés, horreurs, transformation de l'homme en bête à tuer...). Finalement, pas grand-chose de singulier ne ressort, du fait sans doute aussi d'un discours globalement trop simpliste et pas assez précis sur les particularités de ce conflit. A la place, on a droit à une quantité de grands discours assez lénifiants sur la guerre et ses problèmes, sur l'engagement occidental inexistant, ... Encore des sujets de fond mais qui, traités comme cela, deviennent presque énervants. Et c'est là que le personnage central de Carole est vraiment problématique car, justement, c'est elle qui profère toutes ces belles paroles particulièrement naïves et à la longue vraiment agaçantes. Et puis, même sa relation avec le petit enfant est étrange : on ne comprend jamais bien son comportement et, parfois, elle est même complètement incohérente. C'est honnêtement l'un des personnages les plus étranges que j'aie pu voir au cinéma dernièrement, et, visiblement, Bérénice Béjo elle-même ne sait pas bien quoi en faire et elle finit par se perdre complètement. C'est renforcé par le fait qu'elle a face à elle la vraie révélation du film, un jeune garçon assez étonnant qui, sans dire un mot ou presque, fait passer beaucoup de choses sur son visage. Lui, justement, est loin des grands discours, mais il en dit bien plus. On aurait presque aimé que le film soit centré uniquement sur lui et non sur trois histoires en parallèle : celle de Hadji et Carole, celle de la sœur de Hadji, parti à sa recherche et, enfin, celle de Kolia, un jeune garçon russe qui va se faire enrôler dans l'armée russe et finir lui-même en Tchétchénie. Et cette construction est aussi l'un des vrais soucis du film...

L'introduction est assez intrigante avec cette vue à travers le prisme d'une caméra documentaire mais elle met tout de suite dans l'ambiance, et autant dire qu'elle n'est pas joyeuse, loin de là. On ne comprendra qu'à la toute fin ce que cette séquence signifie, dans un mouvement un peu trop artificiel pour être vraiment réussi. A partir de là débute finalement les trois films qui vont cohabiter pendant plus de deux heures et qui, s'ils finissent par se rejoindre, n'arrivent jamais à former un tout homogène. C'est surtout le cas car tout est un peu trop déséquilibré tant dans l'intérêt que le spectateur porte à chacune des parties que dans la façon dont c'est traité. Par exemple, la partie que l'on qualifiera de russe (globalement, l'endoctrinement d'un jeune garçon tout doux au départ qui va devenir une brute) ne sert pas à grand-chose, si ce n'est à réaffirmer que « la guerre, c'est mal et ça détruit la jeunesse », autant dire pas une révolution de pensée. Pourtant, sans qu'il y ait grand-chose de nouveau, ce sont sans doute les passages les plus forts car ils évitent la surenchère du discours sur l'image que l'on trouve dans les autres passages. Car tout ce qui concerne Hadji et sa sœur est empreint d'une incroyable capacité à tout surligner, et à ne plus laisser le choix au spectateur qui devrait forcément être ému. Cela finit par venir un peu vers la fin mais on a tellement l'impression d'avoir été « manipulé » que le charme est clairement rompu depuis longtemps. En voulant peut-être traiter trop de choses et en ne réussissant pas à former un ensemble homogène, Michel Hazanavicius finit par perdre un film qui s'étire en longueur sans que l'on ne sache véritablement pourquoi par moments. Et c'est encore plus frustrant car, clairement, le réalisateur sait faire avec une caméra et certaines séquences le prouvent encore. Mais là, il a sans doute raté sa cible, sans doute emporté dans un élan qui finit par lui coûter cher...

VERDICT :

***The Search* est un film qui a le mérite d'aborder un sujet compliqué et sans doute trop oublié et qui, par moments, réussit à le faire correctement. Il est juste dommage que l'ensemble soit bien trop manichéen, que trois films cohabitent en un et que le personnage de Bérénice Béjo soit à ce point raté... Belle intention, sans doute, mais pas assez bien mise en image...**

NOTE : 12

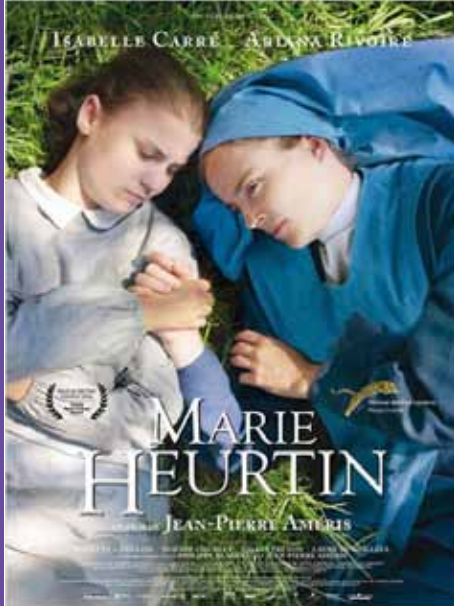
COUP DE CŒUR :

ABDUL KHALIM-MAMATSUIEV



DÉCEMBRE

<i>MARIE HEURTIN</i>	258
<i>LA FRENCH</i>	260
<i>RESPIRE</i>	262
<i>TIMBUKTU</i>	264
<i>ASTÉRIX - LE DOMAINE DES DIEUX</i>	266
<i>WHIPLASH</i>	268



MARIE HEURTIN

Jean-Pierre AMÉRIS

Date de sortie : 12-11-2014 Vu le : 05-12-2014

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: DRAME HISTORIQUE

HISTOIRE :

Marie Heurtin est sourde et muette. De fait, elle est incapable de communiquer avec le monde extérieur, et dans cette France rurale de la fin du 19ème siècle, sa vie est terrible. Elle se rend dans un institut où des religieuses s'occupent des jeunes filles sourdes et, malgré les difficultés, Sœur Marguerite va tout faire pour l'ouvrir à la vie. Entre elles, une relation unique va alors naître...

CRITIQUE :

Depuis qu'il a débuté sa carrière et qu'il s'est fait connaître, notamment grâce à son deuxième film, remarqué à Cannes en 1996 (*Les aveux de l'innocent*), Jean-Pierre Améris a réussi à se faire sa place dans le cinéma français, même s'il n'a jamais non plus délaissé la télévision puisqu'il a tourné de nombreux téléfilms au cours des vingt dernières années. Sans être trop connu du grand public, il a une filmographie tout à fait solide, constituée de longs métrages qui n'ont jamais vraiment fait parler d'eux. Améris, c'est en fait ce que l'on peut appeler un réalisateur discret. Et, personnellement, je l'avais découvert avec une jolie petite surprise de fin d'année 2012. En effet, *Les émotions anonymes* était un film vraiment loin d'être déplaisant et où le réalisateur parvenait même à faire entendre une petite musique qui lui était propre. Par contre, son long métrage suivant m'avait très fortement déplu : *L'homme qui rit* était complètement raté à tous les points de vue et, justement, j'avais trouvé que le metteur en

scène s'était un peu perdu en voulant trop en faire et en surlignant tout son propos (déjà pas bien folichon) dans une esthétique plus que douteuse. Pourtant, bizarrement (ou pas, finalement), c'était sans doute le film d'Améris dont on avait le plus parlé (présence de Depardieu au casting, adaptation de Victor Hugo...). En 2014, le réalisateur revient un peu dans l'ombre avec un long métrage qui, pour le coup, n'a pas fait beaucoup de bruit à sa sortie il y a un mois à peine. Il faut dire que, sur le papier, *Marie Heurtin* possède à peu près tous les arguments qui peuvent faire peur : inspiré de faits réels, bons sentiments probables, sujet pas très original sur le papier. Bref, il a fallu un peu que je me force (et que l'on me force pour dire les choses honnêtement) pour y aller. Et je remercie vraiment celle qui l'a fait car j'en suis ressorti en grande partie conquis mais aussi frustré.

C'est en effet un sentiment assez étrange que j'ai ressenti en ressortant de la séance et qu'il n'est pas vraiment aisé à expliquer. Je vais essayer tout de même. Honnêtement, ce film m'a plu, par moments ému voire bouleversé et je le recommanderais sans souci à tout le monde. Je m'en expliquerai davantage ci-dessous. Pourtant, je ne peux pas m'empêcher de penser que l'on n'est pas passé loin du tout d'un film extraordinaire, et je pèse bien mes mots. Ainsi, j'ai beaucoup repensé à un long métrage auquel il m'a fait penser (pas du tout sur le même sujet) : *Quelques heures de printemps* de Stéphane Brizé (autre réalisateur français pas très huppé mais efficace) qui, justement, sur un sujet potentiellement « casse-gueule », réussissait à être à la fois profond, émouvant, éprouvant par moments et finalement assez exceptionnel. Selon moi, *Marie Heurtin* ne parvient jamais à atteindre ce niveau, peut-être du fait d'un petit manque d'ambition du réalisateur. Mais, en même temps, j'aurais du mal à lui reprocher puisqu'il revient là à certains de ses fondamentaux, alors qu'il s'était un peu perdu avec son long métrage précédent et puis, clairement, Jean-Pierre Améris ne prend pas son film pour ce qu'il n'est pas. Il ne veut pas faire de *Marie Heurtin* un « grand film » mais préfère plutôt quelque chose d'assez « intimiste » : peu de personnages, une économie de moyens dans la réalisation (du moins en apparence), une simplicité narrative, ... C'est d'une certaine manière la force du long métrage car cela permet de se concentrer sur ce qui apparaît

comme l'essentiel (la relation entre une jeune sourde-muette et une Sœur prête à tout pour l'aider) mais il y a aussi de multiples questions qui sont effleurées et jamais réellement soulevées. C'est le cas par exemple de la Foi (on ne sait presque rien de cette Sœur Marguerite, alors qu'on voudrait vraiment en apprendre davantage sur son parcours) ou encore sur la problématique de l'enfermement (subi pour l'une et choisi pour l'autre). Autant de questions qui auraient pu donner un peu plus de consistance à des personnages qui en manquent parfois.

Une fois que l'on a dit tout cela (qui est loin d'être négatif car c'est aussi ce qui fait la beauté de cette œuvre), il faut quand même revenir sur ce qui fait de *Marie Heurtin* un très joli long-métrage. Déjà, ce qui est assez « amusant », c'est la manière dont ce film fait en quelque sorte la synthèse de deux précédents : une rencontre entre deux personnes qui doivent apprendre à communiquer (ce qui est quand même au centre des *Emotifs anonymes*) et la question de la différence et du handicap physique (au cœur de *L'homme qui rit*). Et Jean-Pierre Améris parvient ici très bien à lier les deux. Et il le fait avec une vraie capacité à être extrêmement tendre et respectueux avec ses deux personnages principaux. Pourtant, leur relation n'est vraiment pas facile au début (j'ai rarement vu un film où ça se battait autant) mais, grâce à un déclic (et il faut voir le visage de Sœur Marguerite à ce moment), tout va se transformer. Je regrette peut-être un peu qu'autant de temps soit passé sur la période compliquée et que, ensuite, l'apprentissage soit montré aussi rapidement. Selon moi, il y a là un petit déséquilibre un peu dommageable. Le réalisateur parvient en tout cas parfaitement à rendre les liens exceptionnels qui se nouent entre ces deux êtres. C'est aussi sans doute du au talent des deux actrices principales puisque Ariana Rivoire, dont c'est la première apparition à l'écran et qui est réellement aveugle, est très convaincante dans ce rôle. Et puis il y a Isabelle Carré, une nouvelle fois incroyable. Elle incarne ici tellement bien la douceur mais aussi la persévérance de son personnage. Une nouvelle fois, il faudra compter avec elle quand on parlera des nominations aux Césars. Mais, au-delà de cela, ne tient-on pas avec elle tout simplement la meilleure actrice de sa génération ? En tout cas, c'est une question qui se pose légitimement.

La réalisation, elle, est particulièrement épurée puisque Améris ne fait pas de flonflons ou de grands effets de caméra (sauf peut-être pour la séquence finale) et il se sert d'une musique elle aussi parfaitement dans le ton et pas trop envahissante. Mais, en même temps, on sent que la mise en scène est extrêmement travaillée, notamment cette volonté de toujours aller chercher les mains car c'est là où tout se passe ou presque. Rien n'est laissé au hasard dans la mise en scène puisque tout a son importance et aucune séquence ou aucun plan n'est gratuit. Ainsi, on pourrait trouver à certains moments les scènes de « lutte » un peu longues mais elles sont aussi un moyen de montrer la souffrance qui est induite pour Sœur Marguerite qui, à certains moments, est prête à abandonner mais qui, finalement, ne renoncera jamais, jusqu'à « donner sa vie ». Et puis il y a quelques séquences absolument bouleversantes qui font, par moments, basculer le film dans une autre dimension. S'il ne fallait en retenir qu'une, ce serait cette rencontre avec ses parents, alors qu'elle a appris à communiquer. Au-delà de l'intense émotion provoquée par ces retrouvailles, la façon dont, peu à peu, Sœur Marguerite s'éloigne et sort du champ est à la fois d'une grande beauté mais aussi un modèle de maîtrise de mise en scène, tout en délicatesse. Enfin, *Marie Heurtin* apparaît aussi comme un film « positif » sur la religion, ce qui est suffisamment rare pour être signalé. Mais, en même temps, on peut se demander si cela est du au fait que, justement, le scénario n'aborde jamais vraiment la question du fait religieux. En fait, ça pourrait se passer dans un établissement traditionnel et ce serait exactement la même chose... Cela permet au film de vraiment se concentrer uniquement sur ce qui intéresse le réalisateur mais, en même temps, on garde une petite part de frustration. Mais, quand même, quelle jolie surprise...

VERDICT :

Marie Heurtin est l'un des vrais jolis films de l'année car, même si on a le sentiment de passer à côté d'un immense long métrage, Jean-Pierre Améris parvient à rendre et à faire ressentir au spectateur beaucoup de choses, avec une réalisation à la fois épurée mais très travaillée. Il livre finalement une œuvre très émouvante, poignante par moments et portée par une Isabelle Carré toujours aussi exceptionnelle.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

ISABELLE CARRÉ



LA FRENCH

Cédric JIMENEZ

Date de sortie : **03-12-2014** Vu le : **10-12-2014**

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: FILM POLICIER

HISTOIRE :

Au milieu des années 70, Marseille est la capitale mondiale de l'héroïne. La French Connection, avec à sa tête le fameux Gaëtan Zampa, fait la loi. Le juge Pierre Michel se voit confier le grand banditisme. Il va alors changer radicalement les méthodes de la Police et tout faire pour mettre fin à ce trafic. Quitte à y risquer sa vie...

CRITIQUE :

Et voilà le film français qui a coûté le plus cher cette année ! Du moins, c'est ce qui s'est dit car il est toujours difficile chez nous d'avoir les chiffres réels d'une telle production (alors qu'aux Etats-Unis, c'est plutôt l'inverse puisqu'on est souvent inondé de chiffres). On parle pour *La French* d'un budget de 17 millions d'euros (voire 26 selon d'autres sources), ce qui n'est pas rien (ça le place dans les 70 films français les plus chers de l'histoire) même si on reste très loin des 78 millions dépensés en 2008 pour *Astérix et Obélix aux Jeux Olympiques*. C'est en tout cas Cédric Jimenez qui se trouve aux manettes, lui le marseillais d'origine qui rêvait depuis longtemps de pouvoir faire un film sur sa ville de naissance. Il avait été remarqué pour son premier long métrage, il y a deux ans, car celui-ci avait une idée de départ assez intéressante : celle de créer un film presque ex-

clusivement à partir d'images de caméras de surveillance. *Aux yeux de tous* était effectivement un thriller que l'on suivait à travers ce média bien spécifique. Bien que je n'aie jamais eu le temps de le voir, c'est toujours un concept qui m'a intrigué et intéressé. Il lui a en tout cas visiblement permis de mener à bien un projet ambitieux comme celui qu'est *La French*, qui se veut être une « fresque romanesque plongée dans la réalité » pour reprendre la terminologie officielle (qui a son importance). Car, comme presque toujours avec ce genre de long-métrages, une polémique est née à la sortie du film, la famille du juge Michel ne le jugeant pas véridique, certains journalistes trouvant même que certaines choses étaient carrément historiquement fausses, ... Mais, globalement, la critique a été plutôt enthousiaste autour de ce film, ce qui m'a *a priori* un peu étonné. Et, après l'avoir vu, j'avoue que je suis encore un peu plus interloqué car, personnellement, j'ai trouvé ça très moyen...

En tout cas, il est assez fascinant de voir combien les grands truands de ces années-là fascinent encore le cinéma. Puisque *La French* s'inscrit d'une certaine manière dans la lignée des deux films sur Mesrine, même si, là, Cédric Jimenez donne peut-être plus d'importance au côté de l'enquête (et notamment du juge, véritable figure centrale du film) et pas seulement à Zampa lui-même. Clairement, le réalisateur a l'ambition de réaliser une grande fresque et la référence qui vient tout de suite est évidemment à trouver du côté de Martin Scorsese (ce n'est sans doute pas un hasard si l'on retrouve là un morceau emblématique de *Shutter Island*, en l'occurrence *On the nature of daylight* de Max Richter). Et, honnêtement, sur la forme, le metteur en scène ne s'en sort pas trop mal puisqu'il livre une superbe reconstitution du Marseille des années 70 avec un gros travail sur les costumes, les décors, les véhicules, ... Même la bande originale délicieusement *seventies* est parfaite. Honnêtement, on s'y croirait vraiment et sauf pour l'incohérence autour du PSG (au début des années 80, il n'y a aucune rivalité entre le club parisien et l'OM), c'est de ce côté-là vraiment réussi. Et puis le scénario a cela de bien qu'il parvient à faire défiler toutes les séquences que l'on attend de ce genre de films : quelques petites poursuites, des règlements de compte, des négociations en tout genre, de l'action mais pas trop, des écoutes téléphoniques, ... Bref, on a droit à peu près à tout ce que l'on aurait pu espérer et, globalement, on ne s'ennuie pas trop, tant il se passe de choses. Il faut dire qu'en deux heures et quart, c'est six ans d'activité de cette organisation mafieuse qui sont passés en

revue, aussi bien à travers les yeux du juge, qui s'y attaque frontalement, que ceux de Gaëtan Zampa qui, peu à peu, voit son empire s'effondrer. Alors, qu'est-ce qui cloche ?

Le souci principal se trouve dans le fait que *La French* ne va jamais vraiment chercher plus loin que ce qui est évoqué plus haut et semble au final se contenter de dérouler le programme attendu proprement, sans jamais trop prendre de risques, ce qui donne un côté un peu désincarné à l'ensemble. Le fait qu'il y ait presque deux films en un ne permet pas au scénario de creuser davantage les personnages qui deviennent alors un peu trop caricaturaux. Et je ne parlerai même pas des deux rôles féminins qui sont complètement délaissés, comme souvent dans ces films. Elles sont « ressorties » uniquement quand se fait ressentir le besoin de créer un enjeu dramatique. Dans l'ensemble, tous les rôles manquent de consistance et sont décrits à top grands traits, ce qui ne permet pas au spectateur de réellement s'y intéresser. Michel et Zampa apparaissent un peu comme les deux faces d'une même pièce (un sens de l'honneur identique, mais pas dans les mêmes buts) et une rencontre est créée assez artificiellement au milieu du film pour leur permettre de s'affronter et de s'expliquer, sorte de *climax*. Malgré tout, on n'arrive jamais à aller vraiment au-delà de l'image qu'ils donnent. Sans doute le fait que Gilles Lellouche en fasse un peu trop du côté gangster et que Jean Dujardin n'hésite pas à manier l'ironie comme il sait si bien le faire n'aide pas non plus vraiment à réellement incarner ces personnages. Et puis le scénario, extrêmement linéaire, est beaucoup trop illustratif pour que le film prenne vraiment de l'ampleur. Et, étant donné qu'il faut montrer beaucoup de choses très rapidement, la mise en scène en arrive souvent à des raccourcis assez terribles où tout est surligné pour être sûr que le spectateur ne ratera pas ce qu'il faut (la fin n'est pas loin d'être tragique de ce point de vue là). Avec une telle histoire, il y avait un sacré potentiel mais peut-être qu'en voulant faire en quelque sorte deux films en un, le scénario, et le long métrage dans sa globalité, finissent un peu par se perdre.

VERDICT :

Oui, le cahier des charges du film de gangsters est respecté avec une reconstitution minutieuse et tous les passages obligés qui s'enchaînent. Mais cela ne suffit pas pour faire un vrai bon long métrage et, finalement, devant le manque de souffle et de surprises, on finit par trouver ça divertissant mais pas grand-chose de plus... Et c'est quand même dommage...

NOTE : 12

COUP DE CŒUR :

LA RECONSTITUTION DES ANNÉES 70



RESPIRE

Mélanie LAURENT

Date de sortie : 12-11-2014 Vu le : 12-12-2014

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Charlie a dix-sept ans et essaie de vivre au mieux son existence pas toujours facile, notamment à cause d'un père pas vraiment présent. Un jour, en classe, Sarah arrive et se place à côté d'elle. Entre elles va naître une relation d'amitié, malgré des tempéraments très différents. Mais, assez vite, les rapports vont se complexifier, au point de devenir dangereux...

CRITIQUE :

Et revoilà donc Mélanie Laurent ! Celle qui avait un peu disparu du paysage cinématographique français depuis trois ans et la sortie de son premier film (le très moyen *Les Adoptés*) est donc de retour chez nous, après avoir joué dans deux longs métrages américains (*Insaisissables* où elle était à la limite du ridicule et *Enemy* que je n'ai pas vu). Et on comprend son absence quand on voit ce qu'elle se prend dans la tête chez nous, où le « Mélanie Laurent Bashing » est devenu un sport à la mode, presque aussi populaire que le même traitement réservé à Marion Cotillard... Il faut dire que la jeune femme n'a pas toujours été habile dans ses déclarations (avec un côté parfois un peu trop sûre d'elle, ce qui, en France, n'est jamais bien vu) mais il y a quand même selon moi une bonne part de jalousie chez ceux qui lui tombent dessus de cette façon. Moi, de toute façon, depuis *Je vais bien, ne t'en fais pas*, j'ai une affection presque

sans faille pour Mélanie Laurent et j'ai l'impression qu'elle pourrait dire ou faire n'importe quoi que je la défendrais de la même manière... Pour son nouveau long métrage, elle a choisi d'adapter un livre sorti il y a presque quinze ans maintenant et qui l'avait marqué lors de sa propre adolescence. C'est donc un projet qu'elle porte depuis pas mal de temps. Et, visiblement, il a été plutôt bien accueilli à Cannes, où il était présenté en ouverture de la *Semaine de la critique* et je trouvais le sujet vraiment intéressant, bien qu'un peu dans l'air du temps. Un mois après sa sortie (et oui, c'est ça de ne plus habiter à Lyon), j'ai donc réussi à aller voir ce long métrage sur lequel je voulais vraiment me forger mon propre avis. Et celui-ci est assez compliqué car si *Respire* est un film qui est à la fois loin d'être raté mais qui possède trop d'éléments agaçants pour le considérer vraiment comme réussi.

Respire, c'est l'histoire d'une amitié qui, peu à peu va se transformer puisque si Charlie est clairement en admiration devant Sarah et tout ce qu'elle représente, cette dernière n'a pas que des intentions louables et va se transformer peu à peu en une terrible manipulatrice, devant laquelle Charlie va se retrouver totalement désarmée. Là où le film est intéressant, c'est dans la manière qu'il a de bien montrer la façon dont, peu à peu, les choses évoluent entre elles. Très vite, on comprend que c'est un véritable coup de foudre amical (du moins du côté de Charlie) et Sarah arrive même à rapidement se faire accepter par la mère de Charlie (malgré un comportement parfois limite). Il faut dire que Sarah, c'est un peu tout ce que Charlie et sa mère ne sont pas. La question de l'homosexualité n'est pas vraiment posée ici et ce n'est visiblement pas ce qui intéresse le scénario, bien plus intrigué par les rouages d'une amitié étrange. Et puis, lors d'une semaine de vacances passée en commun, on sent les premières tensions naître et la relation devenir de plus en plus malsaine. La tension monte alors et Mélanie Laurent parvient bien à rendre cette ambiance de plus en plus tendue entre les deux, le tout sans véritablement juger, ce qui renforce le malaise chez le spectateur qui, logiquement, prend fait et cause pour Charlie (la gentille de l'histoire) mais qui ne peut s'empêcher de la trouver aussi un peu faible. Et c'est là selon moi que le long métrage rate un peu sa cible : en n'explorant pas assez les véritables raisons qui expliquent le comportement de chacune des protagonistes et en se contentant d'une « psychologie » et d'une imagerie un peu trop réductrices à

mon goût (notamment sur les rapports mère/fille ou encore ce lien à la respiration), *Respire* ne parvient jamais à donner de souffle à l'ensemble et si la dernière séquence est assez fascinante (et même marquante), elle semble finalement sortir un peu de derrière les fagots, tant l'ensemble manque un peu trop de fond.

Et puis, il y a dans la façon de faire de Mélanie Laurent quelque chose d'agaçant : une manière de parfois privilégier la forme au fond (alors que le thème est normalement suffisamment fort pour éviter cet écueil) et à force de faire des effets, c'est bien le propos général qui finit par être dénaturé. C'est par exemple le cas dans toutes ces scènes qui ressemblent plus à des pubs pour parfums à destination des jeunes filles en fleurs qu'à autre chose (quand Charlie s'habille par exemple). Ça m'a vraiment posé question sur l'intérêt de telles séquences... C'est dommage car, à la longue, ça finit presque par gâcher l'ensemble. Mais là où le film puise clairement toute sa force, c'est dans le jeu des deux actrices principales. Passons rapidement sur les seconds rôles qui n'ont pas vraiment d'importance (mis à part peut-être pour une Isabelle Carré toujours très juste dans le rôle de la mère de Charlie) car ce que veut filmer Mélanie Laurent, c'est clairement ses deux actrices principales. Et elle leur offre à toutes deux un premier vrai grand rôle au cinéma. Lou de Laâge est plutôt bonne, avec une réelle capacité à passer en un plan de l'être le plus charmant à celui le plus détestable. Mais je trouve que son rôle n'est pas forcément le plus compliqué à interpréter. Par contre, Joséphine Japy est ici une vraie révélation. Après quelques seconds rôles (dont celui de France Gall dans *Cloclo*), elle a ici une vraie occasion de prouver son talent et elle ne s'en prive pas, se plaçant comme la grande favorite pour la récompense de Meilleur Espoir Féminin lors de la prochaine cérémonie des César. Elle est en effet parfaite ici, toujours sur un fil, à la limite de la folie. C'est un vrai travail d'actrice qu'elle effectue et il faut la féliciter pour cela. Une grande partie du film repose sur ses seules épaules et elle réussit parfaitement à l'assumer. La grande révélation du film, c'est elle et on ne risque pas de l'oublier de sitôt. Pour le reste, c'est bien moins mémorable...

VERDICT :

Si *Respire* est marquant par sa conclusion et par la tension que la réalisatrice a réussi à instaurer entre les deux jeunes femmes, il n'arrive jamais à être un grand film du fait d'un fond pas forcément assez creusé et d'une forme parfois trop surfaite. Au moins, ce long métrage permet-il de révéler Lou de Laâge et surtout Joséphine Japy, parfaite ici.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

JOSÉPHINE JAPY

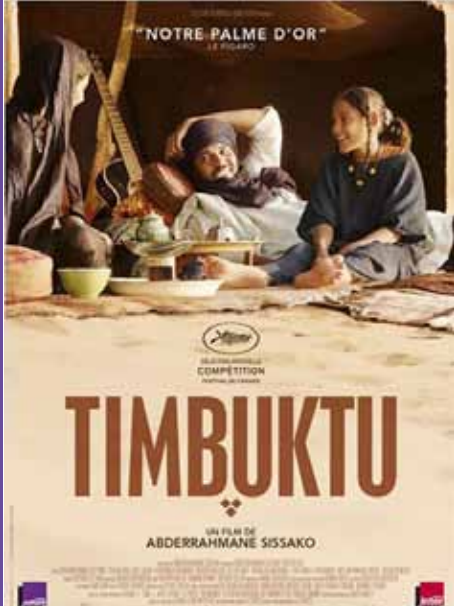
TIMBUKTU

Abderrahmane SISSAKO

Date de sortie : 10-12-2014 Vu le : 17-12-2014

Au cinéma : LE DAUPHIN (MORESTEL)

Genre: DRAME



HISTOIRE :

A Tombouctou, la vie a changé depuis que les Islamistes ont mis la main sur la ville : plus de musique, de cigarettes et même de football. Les femmes, elles, sont particulièrement touchées et doivent se résoudre à ne plus faire grand-chose de leur vie. Kidadane, lui, a du bétail en dehors de la ville et il est plutôt épargné par ces nouvelles lois mais tout bascule quand il tue par accident un homme qui avait abattu sa vache préférée...

CRITIQUE :

Lors du dernier Festival de Cannes, *Timbuktu* est peut-être le film qui a le plus fait parler de lui, alors que, *a priori*, au vue de la sélection (Godard, Dolan, Dardenne, Cronenberg ou Leigh en têtes d'affiche), ce n'était pas celui qui était le plus attendu. Présenté dès le premier jour de compétition, il s'est imposé d'entrée de jeu comme un immense favori à la Palme d'Or et ce jusqu'à que toutes les projections se soient déroulées. Et puis, à l'immense surprise de tout le monde (ou presque), le film franco-mauritanien n'a même pas été cité une seule fois dans le palmarès, repartant donc bredouille (si ce n'est avec un Prix du Jury œcuménique). Un grand nombre de suiveurs a crié au scandale (d'ailleurs, l'ensemble des récompenses a été largement critiqué), d'autant que la présence d'un film africain en passe de gagner un prix d'importance est suffisamment rare pour qu'il reparte sans rien. De plus, *Timbuktu* aborde un thème d'actualité très vive puisqu'il nous montre le Mali sous le joug des islamistes radicaux, ceux contre qui l'armée française a été envoyée en janvier 2013. Et, en ce

sens, on peut dire que c'est un long métrage très important car il est le premier « témoignage » (avec toutes les précautions d'usage quand on parle d'une œuvre d'art) sur des événements que les occidentaux n'ont jamais vraiment vu. Clairement, on sent que le réalisateur est révolté par cette situation, mais aussi par l'indifférence générale sur cette catastrophe en occident et que son rôle est de le dénoncer à sa façon, à travers une fiction cinématographique (on est très loin du documentaire engagé). C'est pour cela que ce film est si important et même « nécessaire ». Pour autant, aussi bonne soit la volonté de départ, cela ne fait pas forcément une grande réussite. Et, à mon goût, *Timbuktu* n'est pas le chef d'œuvre que l'on annonce depuis maintenant plus de six mois.

Pourtant, si je ne considère pas ce long métrage comme un immense film, j'ai du mal à vraiment me faire une idée du pourquoi. Et il faut bien avouer que c'est assez perturbant... Je pense quand même avoir une petite idée, que j'essaierai de développer un peu plus tard. Car, globalement, Abderrahmane Sissako livre là un film qui réussit à allier une forme de qualité à un fond nécessaire. Dit comme cela, on ne voit pas bien ce qu'on a à lui « reprocher », ce que je ne cherche d'ailleurs pas du tout à faire. Le réalisateur a le mérite de s'attaquer à un sujet brûlant à pas mal de points de vue. D'abord car il est complètement actuel et ce qui se passe aujourd'hui au Moyen-Orient ou encore dans certaines régions d'Afrique nous le rappelle quotidiennement. Ensuite car c'est le genre de thèmes sur lequel il est très facile de faire des amalgames et des généralités, jusqu'à tomber dans un manichéisme qui, souvent, confine à une certaine inefficacité. Et là où Sissako est très bon, justement, c'est qu'il évite complètement cet écueil. De fait, *Timbuktu* n'est pas ce que l'on peut considérer comme un pamphlet mais, en donnant à voir l'absurdité des faits et gestes de ces islamistes radicaux, il demande plutôt au spectateur de se faire sa propre idée. Car ce groupe qui régit la ville n'est pas montré comme un agglomérat de brutes épaisses mais plutôt comme un rassemblement disparate de gens qui, eux aussi, sont complètement perdus, n'arrivent pas forcément à communiquer entre eux (la question des langues est très importante ici) et ne parviennent pas

non plus à maîtriser leurs pulsions, au risque de déroger aux règles qu'ils ont eux-mêmes instaurées. Cela renforce le côté complètement absurde de toute la situation. Plusieurs exemples sont frappants : ce chef qui passe le film à essayer d'apprendre à conduire, ce jeune homme qui n'arrive pas à être convaincant dans une vidéo de propagande, ne croyant visiblement même pas à ce qu'il dit ou encore le silence quand on les met en face de la réalité concrète.

Mais, en même temps, ces djihadistes règnent en maître et les habitants ne parviennent pas à se rebeller face à une violence de plus en plus présente. Et c'est peut-être la première scène du film (qui trouve un parallèle à la toute fin) qui dit tout le programme de ces hommes : une gazelle qui court, éprise de liberté, poursuivie par un 4x4 rempli d'hommes qui lui tirent dessus avec pour but, non de la tuer, mais bien de la fatiguer. Oui, les habitants sont épuisés et les quelques moments de révolte sont bien maigres à côté d'une brutalité toujours plus forte et montrée par petites bribes. Car, ce qui intéresse visiblement le plus Sissako, c'est justement ce lien entre violence et douceur puisque les deux sont intimement liés, comme dans cette séquence où la lapidation se fait en même temps qu'une danse improvisée par un djihadiste qui semble alors se libérer d'un poids. Et pour faire de vraies belles scènes, le réalisateur est quand même particulièrement doué, avec un sens du cadrage et des lumières qui magnifie un désert (et une ville qui se fond dedans) au ton apparemment monochrome mais qui révèle ici tous ses reliefs cachés. Certaines séquences valent même vraiment le détour, comme celle filmée de très loin où Kidane s'éloigne du lieu du meurtre en courant alors que, de l'autre côté, sa victime essaie de fuir en rampant. Et puis, il y a cette séquence absolument magique, sans doute l'une des plus belles de l'année au cinéma, où des enfants jouent au football avec un ballon imaginaire. C'est d'un poétique fini et la musique aidant, ça donne un résultat splendide. Il est juste dommage que tout le long métrage ne soit pas de cette qualité et que la structure globale du film ne soit pas un peu plus travaillée. En effet, il y a de vraies chutes de tension par moments, notamment quand il s'attarde un peu trop sur des événements anodins (c'est surtout vrai dans une première partie un peu longue). Mais, dans l'ensemble, *Timbuktu* est quand même un long métrage de qualité même si c'est un genre de cinéma qui a du mal à véritablement me transcender.

VERDICT :

Bien que le propos soit fort, qu'il soit bourré de qualités, doté de scènes parfois magnifiques et d'images extrêmement travaillées, je ne peux pas dire que *Timbuktu* m'ait réellement enchanté, sans que je sache trop me l'expliquer. Peut-être faut-il chercher du côté du rythme de l'ensemble... Ça reste quand même un beau long-métrage, qui plus est important et nécessaire.

NOTE : 15

COUP DE CŒUR :

LE MATCH DE FOOTBALL



ASTÉRIX - LE DOMAINE DES DIEUX

Alexandre ASTIER et Louis CLICHY

Date de sortie : **26-11-2014** Vu le : **18-12-2014**

Au cinéma : MÉGARROYAL (BOURGOIN-JALLIEU)

Genre: FILM D'ANIMATION

HISTOIRE :

Jules César a un nouveau plan pour que le village d'irréductibles gaulois arrête de résister. Puisque les armées ne parviennent à rien, c'est la civilisation qui va les ramener à la raison. Et un magnifique complexe est donc construit à proximité. Les habitants du village résisteront-ils à l'attrait des richesses et du confort ? Astérix et Obélix, eux, vont tout faire pour que ce plan ne fonctionne pas...

CRITIQUE :

Alors que l'on fête les 55 ans de la création d'Astérix, il semble que ce héros parvienne toujours à trouver une seconde jeunesse. En effet, alors que de nombreuses adaptations avaient été faites en dessin-animé (dont le mythique *Astérix et Cléopâtre*), le tournant des années 2000 a marqué une évolution avec le passage à des films en images réelles, sous l'impulsion notamment de Claude Berri, qui a longtemps porté ce projet. Depuis 1999, il y a eu quatre Astérix et Obélix (il est amusant de noter que l'autre héros indissociable a été rajouté au titre), avec plus (*Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre*) ou moins (*Astérix et Obélix contre César* ou *aux Jeux Olympiques*) de réussite. La dernière adaptation, *Au service de sa Majesté*, elle, était loin d'être réellement convaincante. Mais, en 2014, si Astérix revient sur le grand écran, c'est par l'intermédiaire d'un film d'animation (il y avait quand même eu un *Astérix et les Vikings* en dessin animé il y a presque dix ans). Et c'est Alexandre Astier, surtout connu pour être le créateur, réalisateur, acteur et à peu près tout de la série *Kaamelott* qui mène ce projet, en coréalisant avec Louis Clichy, un ancien de chez Pixar, qui, de fait, gère plus le côté « animation ». Et ce n'est pas la première expérience d'Astier « derrière la caméra » puisque, il y a deux ans, il avait réalisé un film (*David et Madame Hansen*) sorti de manière assez confidentielle et qui n'avait pas connu un très grand succès. Là, forcément, en adaptant un des albums les plus connus des aventures d'un personnage devenu mythique, le bruit autour de la sortie du film a été tout autre, surtout qu'Albert Uderzo lui-même a considéré ce long métrage comme la meilleure adaptation jamais faite pour le cinéma de « sa » bande dessinée, rien que ça. Il était donc essentiel de se faire une idée. Et j'en suis finalement ressorti assez mitigé car, si on passe un bon moment, c'est rarement transcendant...

Pourtant, j'étais vraiment confiant car j'en avais entendu beaucoup de bien et que, sans être un fan de *Kaamelott*, c'est un type d'humour qui me convient plutôt. Mais je me demandais aussi si, justement, Astier allait oser vraiment mettre sa patte sur un univers déjà extrêmement balisé, que ce soit en terme de scénario (il faut suivre les péripéties d'un album), de personnages ou encore d'humour (Goscinnny était un génie pour faire de vraies touches d'humour aux moments parfois les plus improbables). Alain Chabat, par exemple, avait complètement assumé de faire un film complètement assimilable à l'humour des Nuls, au risque d'ailleurs de froisser les « vrais » fans d'Astérix et même Albert Uderzo en personne. Et c'est en fait sans doute dans ce rapport au matériel de départ que le film pêche un peu selon moi car le scénario a du mal à réellement se placer. On reconnaît évidemment certains éléments indémodables du style Astérix (se faire plaisir dans les noms des personnages ou placer ci et là des jeux de mots de derrière les fagots) mais on voit aussi qu'Astier veut s'en affranchir quelque peu, en proposant ses propres références avec un humour très pince sans rire ou des clins d'œil plus ou moins discrets à des films connus (*King Kong* par exemple). Et un peu pris dans ce double impératif, on a surtout le sentiment qu'il n'arrive pas complètement à se lâcher et qu'il livre finalement une histoire plutôt amusante mais qui manque de la petite étincelle qui lui permettrait de vraiment décoller. Parce que si on rit souvent, suite à des situations

Pourtant, j'étais vraiment confiant car j'en avais entendu beaucoup de bien et que, sans être un fan de *Kaamelott*, c'est un type d'humour qui me convient plutôt. Mais je me demandais aussi si, justement, Astier allait oser vraiment mettre sa patte sur un univers déjà extrêmement balisé, que ce soit en terme de scénario (il faut suivre les péripéties d'un album), de personnages ou encore d'humour (Goscinnny était un génie pour faire de vraies touches d'humour aux moments parfois les plus improbables). Alain Chabat, par exemple, avait complètement assumé de faire un film complètement assimilable à l'humour des Nuls, au risque d'ailleurs de froisser les « vrais » fans d'Astérix et même Albert Uderzo en personne. Et c'est en fait sans doute dans ce rapport au matériel de départ que le film pêche un peu selon moi car le scénario a du mal à réellement se placer. On reconnaît évidemment certains éléments indémodables du style Astérix (se faire plaisir dans les noms des personnages ou placer ci et là des jeux de mots de derrière les fagots) mais on voit aussi qu'Astier veut s'en affranchir quelque peu, en proposant ses propres références avec un humour très pince sans rire ou des clins d'œil plus ou moins discrets à des films connus (*King Kong* par exemple). Et un peu pris dans ce double impératif, on a surtout le sentiment qu'il n'arrive pas complètement à se lâcher et qu'il livre finalement une histoire plutôt amusante mais qui manque de la petite étincelle qui lui permettrait de vraiment décoller. Parce que si on rit souvent, suite à des situations

cocasses ou des répliques bien senties, j'ai du mal à dire que je me suis véritablement bidonné devant ce nouvel opus des aventures d'Astérix et Obélix. Il y a même un certain nombre de passages où j'ai trouvé que ça durait sérieusement en longueur, avec un humour très enfantin (c'était aussi dans le cahier des charges d'un film familial sorti juste avant Noël) et une intrigue qui tombe un peu à plat.

Pourtant, Astier avait choisi un album à part, car le scénario du *Domaine des Dieux* diffère de la construction habituelle. Il lui permettait en tout cas de s'attaquer très frontalement à des questions actuelles et forcément polémiques : l'écologie, la prédominance de la société de consommation... Et si le scénario montre tout cela, il peine à réellement se saisir de toutes ces problématiques et en tirer des situations comiques. Ainsi, ce que l'on peut considérer comme un humour « adulte » est finalement trop peu présent ici et finit par faire défaut. C'est pourtant vraiment sur ce terrain-là que j'attendais Alexandre Astier et que je le sentais capable d'apporter une valeur ajoutée. Sans doute n'a-t-il pas trop pris de risques de ce côté-là (ou ne lui a-t-on pas donné plus de liberté, je ne sais pas). Pour ce qui est de l'animation à proprement parler, c'est particulièrement réussi et c'est une véritable révolution (ou, au moins, un changement d'époque) puisqu'on passe ici au tout numérique (et même 3D mais moi je ne l'ai pas vu comme cela), ce qui change forcément des dessins auxquels on avait l'habitude. Les traits principaux de chacun des personnages ont néanmoins été largement conservés et l'évolution vers le numérique apporte surtout du relief (même sans 3D), une plus grande netteté et une gamme plus importante de couleurs. De tout cela, les réalisateurs se dépatouillent très bien, avec un vrai soin apporté à de nombreux détails, et on peut dire que ce film est un régal pour les yeux. En fait, ce qui rappelle les anciens dessins animés, c'est la voix d'Astérix puisque c'est encore (et comme toujours) Roger Carel qui s'en occupe, et ceci pour la dernière fois. Si c'est parfois un peu décalé avec les voix d'acteurs connus que l'on reconnaît (même si ce n'est pas toujours évident), c'est une référence assez drôle pour ceux qui ont été bercés par ce timbre de voix si particulier. Laurent Laffitte, lui, s'en est donné visiblement à cœur joie pour jouer ce rôle d'esclave syndicaliste, sans doute celui qui offre les dialogues les plus savoureux, qui s'avèrent aussi être les plus « actuels » et les moins enfantins. Dernière preuve qu'en voulant satisfaire tous les publics potentiels, Astier a peut-être un peu raté sa cible.

VERDICT :

En prenant sans doute trop peu de risques, Alexandre Astier ne parvient pas tout à fait à convaincre dans une adaptation finalement assez sage. Si, sur la forme, il n'y a pas grand-chose à redire, avec une animation bien travaillée, la structure globale m'a moins emballé et peu de passages m'ont vraiment fait rire. Ca reste quand même un divertissement sympathique. Bienmaispastopix.

NOTE : 14

COUP DE CŒUR :

LES DIALOGUES DE LAURENT LAFFITE



WHIPLASH

Damien CHAZELLE

Date de sortie : **24-12-2014** Vu le : **24-12-2014**

Au cinéma : PLAZZA VICTOR HUGO (BESANÇON)

Genre: DRAME

HISTOIRE :

Andrew a 19 ans et il est excellent en batterie. La preuve, il a intégré la meilleure école de jazz du pays et le terrible Terrence Fletcher, qui dirige l'orchestre réunissant les meilleurs éléments, l'a repéré. Entre eux, une relation très étrange va s'instaurer puisque Fletcher souffle sans arrêt le chaud et le froid, alors qu'Andrew a du mal à penser à autre chose que sa réussite...

CRITIQUE :

Whiplash est un exemple typique du film que l'on voit venir de très très loin puisque, à peu de choses près, cela fait un an que l'on en entend sérieusement parler. Il faut dire que le long métrage a suivi un parcours relativement balisé puisqu'il a été véritablement découvert au dernier Festival de Sundance (en janvier dernier), alors même que le court métrage (du même titre) dont il est issu avait remporté le prix du meilleur court métrage l'année précédente au même endroit. Cela a permis à Damien Chazelle de lever des fonds pour financer le projet qu'il avait toujours en tête : faire un long métrage. Ainsi, Miles Teller (celui qui est en train de devenir la nouvelle star du cinéma américain) a rejoint le projet qui s'est étoffé et a été sélectionné l'année suivante, avant de remporter le Grand Prix du meilleur film dramatique américain (comme, ces dernières années, *Winter's Bone*, *Les Bêtes du sud sauvage* ou encore *Fruitvale Station*).

Ensuite, pendant un an, le long métrage a tourné à travers le monde (à Cannes, par exemple, où l'ovation a été immense), pour récolter des prix divers et variés avant de débarquer en septembre dernier au Festival du film américain de Deauville où il a remporté le Grand Prix (comme *Take Shelter* ou *Les Bêtes du sud sauvage*, là encore) et le Prix du Jury. Autant dire que la sortie du film commençait à être scrutée avec beaucoup d'intérêt, même si celle-ci s'est faite à une période traditionnellement un peu compliquée pour aller au cinéma. Mais, en s'avançant un peu comme la « bête à concours » de cette année 2014, il faut bien avouer que *Whiplash* pouvait faire peur, notamment par l'attente assez démesurée qu'il suscitait. Ayant réussi à trouver un peu de temps pour aller le voir entre deux achats de cadeaux et la préparation des folies culinaires des jours suivants, je peux dire que je n'ai pas vraiment été déçu par le « nouveau phénomène du cinéma indépendant américain ».

C'est sans doute l'un des films les plus violents de l'année, tant physiquement que psychologiquement. En effet, dans cette relation entre Andrew et ce chef d'orchestre perfectionniste, il y a vraiment quelque chose qui tient de la brutalité à l'état pur. En effet, Fletcher n'est pas loin d'être ce que l'on peut considérer comme un vrai sadique. Dès la première scène, celle de la rencontre entre un jeune batteur qui s'entraîne et celui qui fait la pluie et le beau temps dans cette prestigieuse école de musique, on comprend que ce dernier aime souffler en permanence le chaud et le froid. Andrew, lui, se sent obligé d'accepter un tel mode de fonctionnement, car c'est le seul moyen pour qu'il puisse intégrer en tant que premier batteur l'orchestre dans lequel tout jazzman rêve de jouer. Pendant plus d'une heure et demie, c'est cette relation qui sera toujours au cœur du récit, puisque toutes les autres (Andrew et son père, Andrew et sa petite amie) sont très vite évacuées. On se retrouve donc avec une sorte de face à face entre deux personnages qui ont leur propre conviction et qui vont tout faire pour les mettre en application. Et dans ce duel, il y a quelque chose d'éminemment physique, presque comme un combat de boxe où, chacun à leur tour, Andrew et Fletcher ne sont pas si loin du K.O. Le fait que le film ait été tourné en moins de vingt jours n'est sans doute pas étranger à cette intensité de tous les instants. Toute la dernière séquence, totalement dingue et jouissive, est le *climax* de cette confrontation, où tout ce qui a été dit ou vécu

jusque-là ressort, sans que rien ne soit dit (la musique et les regards suffisent) et où les deux se révèlent vraiment : Andrew ne lâchera rien et, donc, Fletcher n'a pas fait tout cela pour rien. Sur le principe, c'est assez discutable car cela semble signifier la victoire de la violence comme méthode pour se dépasser, mais je crois que ce là n'est pas le message principal.

Si, dans le scénario global, on est quand même dans un récit d'apprentissage à la forme assez classique (les espoirs, l'ascension, les moments de découragement, la renaissance...), là où Damien Chazelle arrive à être original, c'est dans la manière qu'il a de mettre en images ce lien entre Andrew, Fletcher et la batterie qui devient presque un troisième personnage principal. Il y a dans sa façon de filmer quelque chose d'organique et de physique : des gros plans sur les parties du corps, autant que sur les différentes composantes de la batterie, qui, finalement, ne forment plus qu'un. Et c'est un peu la même chose quand c'est l'orchestre qui joue avec des plans très courts montrant les doigts sur les touches,... Ainsi, jouer un instrument à ce niveau-là devient vraiment un sport et on voit d'ailleurs l'effort physique que ça demande à Andrew, quitte à se faire beaucoup de mal (c'est sans doute l'un des films les plus sanguinolents de l'année !). Et puis, ce qui fait beaucoup ici, c'est le montage de toutes ces images. Il est réellement impressionnant avec une façon de se poser sur le rythme des morceaux et de créer ainsi une ambiance complètement dingue. A ce niveau-là, c'est du très grand art et on comprend vraiment comment le montage peut avoir une importance prédominante dans la réussite d'un long métrage. Enfin, qui dit face à face intense dit nécessairement grosses performances d'acteurs et, honnêtement, on n'est pas déçu ici. JK Simmons est incroyable en professeur plus que rude. C'est un vrai personnage de méchant dont il n'y pas grand-chose de positif à retirer mais qu'on finit par se surprendre à presque apprécier. Face à lui, un Miles Teller qui continue de prouver qu'il est peut-être bien le futur grand qu'Hollywood attend depuis quelque temps maintenant. Il est ici d'une intensité folle. Les deux permettent en tout cas au réalisateur de vraiment faire ce qu'il voulait visiblement de *Whiplash* : un long métrage vraiment physique, dans lequel le spectateur est plongé dans un combat sans merci. Puissant.

VERDICT :

Intense, violent, très prenant par moments, *Whiplash* est le film choc de cette fin d'année. Si le scénario est sans doute trop simple dans sa structure, la réalisation de Damien Chazelle, avec un montage exceptionnel, ainsi que la performance des deux acteurs principaux, finissent par emporter le morceau. Un vrai coup de fouet.

NOTE : 16

COUP DE CŒUR :

LE MONTAGE

RÉCAPITULATIF

		DATE	TITRE	REALISATEUR	NOTE
1	JANVIER	01/01/2014	Don Jon	Gordon-Levitt J.	15
2		05/01/2014	La vie rêvée de Walter Mitty	Stiller B.	14
3		06/01/2014	Le loup de Wall Street	Scorsese M.	15
4		07/01/2014	Du sang et des larmes	Berg P.	12
5		08/01/2014	Fruitvale Station	Coogler R.	12
6		09/01/2014	Nymphomaniac - Volume 1	Von Trier L.	14
7		10/01/2014	The spectacular now	Pansoldt J.	13
8		14/01/2014	Philomena	Frears S.	17
9		14/01/2014	Une autre vie	Mouret E.	13
10		16/01/2014	L'amour est un crime parfait	Larrieu A et J.M.	12
11		17/01/2014	Yves Saint Laurent	Lespert J.	11
12		19/01/2014	12 years a slave	McQueen S.	17
13		20/01/2014	Les brasiers de la colère	Cooper S.	12
14		21/01/2014	Mère et fils	Netzer C.P.	13
15		22/01/2014	Le vent se lève	Miyazaki H.	14
16		23/01/2014	The Ryan Initiative	Branagh K.	10
17		29/01/2014	Nymphomaniac - Volume 2	Von Trier L.	12
18		30/01/2014	Jacky au Royaume des filles	Sattouf R.	13
19	FEVRIER	02/02/2014	Dallas Buyers Club	Vallée J.M.	16
20		03/02/2014	Mea Culpa	Cavayé F.	12
21		04/02/2014	Lulu femme nue	Anspach S.	12
22		05/02/2014	American Bluff	O. Russell D.	14
23		06/02/2014	Jack et la Mécanique du Cœur	Berla S. et Malzieu M.	14
24		07/02/2014	Minuscule - La vallée des fourmis perdues	Szabo T. et Giraud H.	12
25		09/02/2014	Un beau dimanche	Garcia N.	13
26		11/02/2014	Ida	Pawlikowski P.	14
27		12/02/2014	Abus de faiblesse	Breillat C.	12
28		13/02/2014	Les trois frères - le retour	Les Inconnus	7
29		17/02/2014	La Belle et la Bête	Gans C.	11
30		19/02/2014	La grande aventure Lego	Lord P. / Miller C.	14
31		20/02/2014	Le Crocodile du Botswana	Eboué F. / Steketee L.	12
32		26/02/2014	The Grand Budapest Hotel	Anderson W.	15
33		27/02/2014	Non-Stop	Collet-Serra J.	12
34		27/02/2014	Un été à Osage County	Wells J.	10

	TITRE	CINEMA	PROVENANCE	GENRE
1	Don Jon	MK2 Bibliothèque (Paris)	Etats-Unis	Comédie romantique
2	La vie rêvée de Walter Mitty	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'aventure
3	Le loup de Wall Street	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
4	Du sang et des larmes	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Film de guerre
5	Fruitvale Station	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
6	Nymphomaniac- Volume 1	UGC Confluence (Lyon)	Danemark	Drame
7	The spectacular now	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame amoureux
8	Philomena	UGC Confluence (Lyon)	Angleterre	Drame familial
9	Une autre vie	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame amoureux
10	L'amour est un crime parfait	UGC Confluence (Lyon)	France	Thriller psychologique
11	Yves Saint Laurent	UGC Confluence (Lyon)	France	Biopic
12	12 years a slave	UGC Astoria (Lyon)	Etats-Unis	Drame historique
13	Les brasiers de la colère	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
14	Mère et fils	UGC Astoria (Lyon)	Roumanie	Drame familial
15	Le vent se lève	UGC Confluence (Lyon)	Japon	Film d'animation
16	The Ryan Initiative	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
17	Nymphomaniac- Volume 2	UGC Confluence (Lyon)	Danemark	Drame
18	Jacky au Royaume des filles	UGC Ciné Cité (Lyon)	France	Comédie
19	Dallas Buyers Club	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
20	Mea Culpa	UGC Confluence (Lyon)	France	Thriller
21	Lulu femme nue	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie dramatique
22	American Bluff	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Comédie dramatique
23	Jack et la Mécanique du Cœur	UGC Confluence (Lyon)	France	Film d'animation
24	Minuscule - La vallée des fourmis perdues	UGC Confluence (Lyon)	France	Film d'animation
25	Un beau dimanche	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame
26	Ida	UGC Confluence (Lyon)	Pologne	Drame
27	Abus de faiblesse	UGC Astoria (Lyon)	France	Drame
28	Les trois frères - le retour	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
29	La Belle et la Bête	UGC Confluence (Lyon)	France	Fantastique
30	La grande aventure Lego	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'animation
31	Le Crocodile du Botswana	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
32	The Grand Budapest Hotel	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Comédie
33	Non-Stop	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'action
34	Un été à Osage County	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame familial

RÉCAPITULATIF

		DATE	TITRE	REALISATEUR	NOTE
35	MARS	03/03/2014	Diplomatie	Schlöndorff V.	13
36		05/03/2014	Supercondriaque	Boon D.	10
37		06/03/2014	Dans l'ombre de Mary - La promesse de Walt Disney	Hancock J.L.	12
38		11/03/2014	Monuments Men	Clooney G.	11
39		12/03/2014	How I live now (maintenant, c'est ma vie)	Macdonald K.	13
40		14/03/2014	Her	Jonze S.	16
41		18/03/2014	La Cour de Babel	Bertuccelli J.	17
42		19/03/2014	Situation amoureuse : c'est compliqué	Payet M. / Lauga R.	12
43		20/03/2014	3 days to kill	McG	7
44		25/03/2014	De toutes nos forces	Tavernier N.	12
45		26/03/2014	Aimer, boire et chanter	Resnais A.	12
46		27/03/2014	Captain America - Le soldat de l'hiver	Russo A. et J.	14
47		28/03/2014	Real	Kurozawa K.	13
48		31/03/2014	Wrong Cops	Dupieux Q.	12
49	AVRIL	02/04/2014	La crème de la crème	Chapiron K.	13
50		03/02/2014	Nebraska	Payne A.	13
51		08/04/2014	Barbecue	Lavaine E.	13
52		09/04/2014	Apprenti gigolo	Turturro J.	14
53		10/04/2014	Noé	Aronofsky D.	12
54		11/04/2014	Divergente	Burger N.	11
55		14/04/2014	Tom à la ferme	Dolan X.	15
56		16/04/2014	Une promesse	Leconte P.	11
57		17/04/2014	Babysitting	Lacheau P. / Benamou N.	13
58		22/04/2014	Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?	De Chauveron P.	14
59		24/04/2014	Night moves	Reichardt K.	13
60		25/04/2014	96 heures	Schoendoerffer F.	11
61		28/04/2014	States of Grace	Cretton D.	15
62		30/04/2014	The Amazing Spider-Man 2 : le destin d'un Héros	Webb M.	13

	TITRE	CINEMA	PROVENANCE	GENRE
35	Diplomatie	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame historique
32	Supercondriaque	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
36	Dans l'ombre de Mary - La promesse de Walt Disney	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Biopic
38	Monuments Men	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film de guerre
39	How I live now (maintenant, c'est ma vie)	UGC Confluence (Lyon)	Angleterre	Drame
40	Her	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame amoureux
41	La Cour de Babel	UGC Confluence (Lyon)	France	Documentaire
42	Situation amoureuse : c'est compliqué	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie romantique
43	3 days to kill	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'action
44	De toutes nos forces	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame familial
45	Aimer, boire et chanter	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
46	Captain America - Le soldat de l'hiver	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film de super-héros
47	Real	UGC Confluence (Lyon)	Japon	Drame amoureux
48	Wrong Cops	UGC Confluence (Lyon)	France-USA	Inclassable
49	La crème de la crème	UGC Confluence (Lyon)	France	Drame
50	Nebraska	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame familial
51	Barbecue	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
52	Apprenti gigolo	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Comédie dramatique
53	Noé	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'aventure
54	Divergente	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Science-Fiction
55	Tom à la ferme	UGC Confluence (Lyon)	Québec	Drame familial
56	Une promesse	UGC Astoria (Lyon)	France	Romance
57	Babysitting	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
58	Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
59	Night moves	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
60	96 heures	UGC Confluence (Lyon)	France	Thriller psychologique
61	States of Grace	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
62	The Amazing Spider-Man 2 : le destin d'un Héros	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film de super-héros

RÉCAPITULATIF

		DATE	TITRE	REALISATEUR	NOTE
63	MAI	05/05/2014	May in the summer	Dabis C.	12
64		06/05/2014	Pas son genre	Belvaux L.	15
65		08/05/2014	Last days of summer	Reitman J.	10
66		11/05/2014	De guerre lasse	Panchot O.	14
67		12/05/2014	D'une vie à l'autre	Maas G.	13
68		13/05/2014	Joe	Gordon Green D.	12
69		15/05/2014	Grace de Monaco	Dahan O.	8
70		15/05/2014	Dans la cour	Salvadori P.	14
71		16/05/2014	Godzilla	Edwards G.	13
72		18/05/2014	The Homesman	Lee Jones T.	15
73		19/05/2014	La chambre bleue	Amalric M.	13
74		20/05/2014	La voie de l'ennemi	Bouchareb R.	11
75		20/05/2014	Deux jours, une nuit	Dardenne J.P. et L.	17
76		22/05/2014	X-Men : Days of future past	Singer B.	12
77		23/05/2014	Maps to the stars	Cronenberg D.	13
78		28/05/2014	Ton absence	Luchetti D.	10
79	JUIN	02/06/2014	L'île de Giovanni	Nishikuo M.	14
80		05/06/2014	Edge of tomorrow	Liman D.	14
81		06/06/2014	The Rover	Michôd D.	10
82		12/06/2014	Black Coal	Yinan D.	15
83		16/06/2014	Au fil d'Ariane	Guédiguian R.	10
84		18/06/2014	Jersey Boys	Eastwood C.	14
85		19/06/2014	The two faces of January	Amini H.	12
86		25/06/2014	Transcendance	Pfister W.	10
87		27/06/2014	On a failli être amies	Le Ny A.	16
88		28/06/2014	Under the skin	Glazer J.	11
89	JUILLET	01/07/2014	La conte de la princesse Kaguya	Takahata I.	13
90		02/07/2014	Albert à l'Ouest	MacFarlane S.	13
91		03/07/2014	Dragons 2	Dreamworks Animation	12
92		04/07/2014	Jimmy's Hall	Loach K.	13
93		15/07/2014	Winter Sleep	Ceylan N.B.	14
94	AOÛT	11/08/2014	Boyhood	Linklater R.	14
95		19/08/2014	Lucy	Besson L.	9
96		27/08/2014	Les gardiens de la galaxie	Gunn J.	15
97		29/08/2014	Le rôle de ma vie	Braff Z.	14

RÉCAPITULATIF

	TITRE	CINEMA	PROVENANCE	GENRE
63	May in the summer	UGC Confluence (Lyon)	Jordanie	Comédie dramatique
64	Pas son genre	UGC Astoria (Lyon)	Belgique	Comédie romantique
65	Last days of summer	UGC Ciné Cité (Lyon)	Etats-Unis	Drame amoureux
66	De guerre lasse	UGC Ciné Cité (Lyon)	France	Thriller
67	D'une vie à l'autre	UGC Astoria (Lyon)	Allemagne	Drame historique
68	Joe	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
69	Grace de Monaco	UGC Confluence (Lyon)	France-USA	Biopic
70	Dans la cour	UGC Astoria (Lyon)	France	Comédie dramatique
71	Godzilla	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'action
72	The homesman	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Western
73	La chambre bleue	UGC Astoria (Lyon)	France	Drame amoureux
74	La voie de l'ennemi	UGC Confluence (Lyon)	France-USA	Drame
75	Deux jours, une nuit	UGC Confluence (Lyon)	Belgique	Drame
76	X-Men : Days of future past	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film de super-héros
77	Maps to the stars	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame
78	Ton absence	UGC Ciné Cité (Lyon)	Italie	Drame amoureux
79	L'île de Giovanni	UGC Confluence (Lyon)	Japon	Film d'animation
80	Edge of tomorrow	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'action
81	The Rover	UGC Confluence (Lyon)	Australie	Drame
82	Black Coal	UGC Confluence (Lyon)	Chine	Thriller
83	Au fil d'Ariane	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie
84	Jersey Boys	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film musical
85	The two faces of January	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Thriller
86	Transcendance	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Science-Fiction
87	On a failli être amies	UGC Confluence (Lyon)	France	Comédie dramatique
88	Under the skin	UGC Confluence (Lyon)	Angleterre	Inclassable
89	La conte de la princesse Kaguya	UGC Confluence (Lyon)	Japon	Film d'animation
90	Albert à l'Ouest	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Comédie
91	Dragons 2	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Film d'animation
92	Jimmy's Hall	UGC Confluence (Lyon)	Angleterre	Drame historique
93	Winter Sleep	UGC Confluence (Lyon)	Turquie	Drame
94	Boyhood	Plazza Victor Hugo (Besançon)	Etats-Unis	Drame familial
95	Lucy	Pathé Beaux-Arts (Besançon)	France	Film d'action
96	Les gardiens de la galaxie	Le Dauphin (Morestel)	Etats-Unis	Film
97	Le rôle de ma vie	UGC Confluence (Lyon)	Etats-Unis	Drame familial

RÉCAPITULATIF

		DATE	TITRE	REALISATEUR	NOTE
98	SEPTEMBRE	11/09/2014	Party Girl	Amachoukeli M. / Burger C. / Theis S.	16
99		16/09/2014	Hippocrate	Litli T.	13
100		23/09/2014	3 cœurs	Jacquot B.	11
101		30/09/2014	Elle l'adore	Herry J.	13
102	OCTOBRE	07/10/2014	Saint Laurent	Bonello B.	15
103		09/10/2014	Gone Girl	Fincher D.	14
104		14/10/2014	Gemma Boverly	Fontaine A.	13
105		19/10/2014	Mommy	Dolan X.	17
106	NOVEMBRE	01/11/2014	Bande de filles	Sciamma C.	15
107		04/11/2014	Fury	Ayer D.	13
108		06/11/2014	Interstellar	Nolan C.	16
109		11/11/2014	Samba	Toledano E. / Nakache O.	15
110		17/11/2014	Une nouvelle amie	Ozon F.	16
111		19/11/2014	Magic in the moonlight	Allen W.	13
112		27/11/2014	The Search	Hazanavicius M.	12
113	DECEMBRE	05/12/2014	Marie Heurtin	Améris J.P.	16
114		10/12/2014	La French	Jimenez C.	12
115		12/12/2014	Respire	Laurent M.	14
116		17/12/2014	Timbuktu	Sissako A.	15
117		18/12/2014	Astérix : Le domaine des Dieux	Astier A. / Clichy L.	14
118		24/12/2014	Whiplash	Chazelle D.	16

	TITRE	CINEMA	PROVENANCE	GENRE
98	Party Girl	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	France	Drame familial
99	Hippocrate	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	France	Drame
100	3 cœurs	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	France	Drame amoureux
101	Elle l'adore	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	France	Comédie policière
102	Saint Laurent	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	France	Biopic
103	Gone Girl	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	Etats-Unis	Thriller
104	Gemma Bovery	Le Dauphin (Morestel)	France	Comédie dramatique
105	Mommy	Le Dauphin (Morestel)	Québec	Drame familial
106	Bande de filles	Pathé Beaux-Arts (Besançon)	France	Drame
107	Fury	Le Dauphin (Morestel)	Etats-Unis	Film de guerre
108	Interstellar	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	Etats-Unis	Science-Fiction
109	Samba	Le Dauphin (Morestel)	France	Comédie dramatique
110	Une nouvelle amie	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	France	Drame
111	Magic in the moonlight	Le Dauphin (Morestel)	Etats-Unis	Comédie romantique
112	The Search	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	France	Drame
113	Marie Heurtin	Le Dauphin (Morestel)	France	Drame historique
114	La French	Le Dauphin (Morestel)	France	Film policier
115	Respire	Le Dauphin (Morestel)	France	Drame
116	Timbuktu	Le Dauphin (Morestel)	Mauritanie	Drame
117	Astérix : Le domaine des Dieux	Mégaroyal (Bourgoin-Jallieu)	France	Film d'animation
118	Whiplash	Plazza Victor Hugo (Besançon)	Etats-Unis	Drame

RÉCOMPENSES TOTALES

Meilleurs films :

- *LA COUR DE BABEL* (J. BERTUCELLI)
- *12 YEARS A SLAVE* (S. McQUEEN)
- *DEUX JOURS, UNE NUIT* (J.P. ET L. DARDENNE)
- *MOMMY* (X. DOLAN)
- *PHILOMENA* (S. FREARS)

Meilleurs réalisateurs :

- XAVIER DOLAN (*MOMMY*)
- BERTRAND BONELLO (*SAINT LAURENT*)
- STEPHEN FREARS (*PHILOMENA*)
- STEVE McQUEEN (*12 YEARS A SLAVE*)
- SPIKE JONZE (*HER*)

Meilleurs scénarios :

- *BOYHOOD* (R. LINKLATER)
- *GONE GIRL* (G. FLYNN)
- *HER* (S. JONZE)
- *PAS SON GENRE* (L. BELVAUX / P. VILAIN)
- *THE GRAND BUDAPEST HOTEL* (W. ANDERSON)

Meilleurs acteurs :

- JOAQUIN PHOENIX (*HER*)
- MATHIEU AMALRIC (*L'AMOUR EST UN CRIME PARFAIT*)
- LEONARDO DI CAPRIO (*LE LOUP DE WALL STREET*)
- MATTHEW McCONAUGHEY (*DALLAS BUYERS CLUB*)
- ANTOINE-OLIVIER PILON (*MOMMY*)

Meilleures actrices :

- ANNE DORVAL (*MOMMY*)
- JOSÉPHINE JAPY (*RESPIRE*)
- ANGÉLIQUE LITZENBURGER (*PARTY GIRL*)
- ROSAMUND PIKE (*GONE GIRL*)
- KARIDJA TOURÉ (*BANDE DE FILLES*)

Meilleures rôles d'imitation :

- PIERRE NINEY (*YVES SAINT LAURENT*)
- NICOLE KIDMAN (*GRACE DE MONACO*)
- GASPARD ULLIEL (*SAINT LAURENT*)

Meilleurs seconds rôles masculins :

- JARED LETO (*DALLAS BUYERS CLUB*)
- MICHAEL FASSBENDER (*12 YEARS A SLAVE*)
- MATTHEW McCONAUGHEY (*LE LOUP DE WALL STREET*)
- J.K. SIMMONS (*WHIPLASH*)
- ROSCHDY ZEM (*ON A FAILLI ÊTRE AMIES*)

Meilleurs seconds rôles féminins :

- DOMINIQUE SANDA (*UN BEAU DIMANCHE*)
- PATRICIA ARQUETTE (*BOYHOOD*)
- SUZANNE CLÉMENT (*MOMMY*)
- CATHERINE DENEUVE (*3 CŒURS*)
- LIV ULLMANN (*D'UNE VIE À L'AUTRE*)

Meilleurs films d'animation :

- *LA GRANDE AVENTURE LEGO* (P. LORD / C. MILLER)
- *ASTÉRIX : LE DOMAINE DES DIEUX* (A. ASTIER / L. CLICHY)
- *JACK ET LA MÉCANIQUE DU CŒUR* (S. BERLA / M. MALZIEU)
- *L'ÎLE DE GIOVANNI* (M. NISHIKUO)
- *LE VENT SE LÈVE* (H. MIYAZAKI)

Meilleures musiques originales:

- *PHILOMENA* (A. DESPLAT)
- *HER* (ARCADE FIRE)
- *INTERSTELLAR* (H. ZIMMER)
- *LE VENT SE LÈVE* (J. HISHAISHI)
- *NEBRASKA* (M. ORTON)

Meilleures bandes originales:

- *JACK ET LA MÉCANIQUE DU CŒUR*
- *LES GARDIENS DE LA GALAXIE*
- *MOMMY*
- *SAINT LAURENT*
- *WHIPLASH*

Meilleures chansons originales:

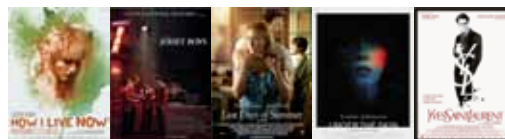
- *THE MOON SONG (KAREN O.)* DANS *HER*
- *HIKOUKIGUMO (J. HISHAIHSI)* DANS *LE VENT SE LÈVE*
- *IT'S ON AGAIN (A. KEYS ET K. LAMAR)* DANS *THE AMAZING SPIDER MAN 2*
- *MERCY IS (PATTI SMITH)* DANS *NOÉ*
- *WHERE NO ONE GOES (JONSI)* DANS *DRAGONS 2*

Meilleures photographies :

- *IDA (R. LENCZEWSKI / L. ZAL)*
- *BLACK COAL (D. JINGSONG)*
- *TIMBUKTU (S. EL FANI)*
- *WINTER SLEEP (G. TIRYAKI)*
- *THE GRAND BUDAPEST HOTEL (R.B. YEOMAN)*

Meilleures Affiches :

- *How I Live Now*
- *Jersey Boys*
- *Last Days of Summer*
- *Under the Skin*
- *Yves Saint Laurent*



RÉCOMPENSES FRANCE

Meilleurs films :

- *LA COUR DE BABEL* (J. BERTUCCELLI)
- *MARIE HEURTIN* (J.P. AMÉRIS)
- *ON A FAILLI ÊTRE AMIES* (A. LE NY)
- *PARTY GIRL* (M. AMACHOUKELI / C. BURGER / S. THEIS)
- *UNE NOUVELLE AMIE* (F. OZON)

Meilleurs réalisateurs :

- *BERTRAND BONELLO* (*SAINT LAURENT*)
- *JEAN PIERRE AMÉRIS* (*MARIE HEURTIN*)
- *LUCAS BELVAUX* (*PAS SON GENRE*)
- *FRANÇOIS OZON* (*UNE NOUVELLE AMIE*)
- *CÉLINE SCIAMMA* (*BANDE DE FILLES*)

Meilleurs scénarios :

- *PAS SON GENRE* (L. BELVAUX / P. VILAIN)
- *DE GUERRE LASSE* (O. PANCHOT / C. ANGER)
- *GEMMA BOVERY* (P. BONITZER / A. FONTAINE)
- *ON A FAILLI ÊTRE AMIES* (A. LE NY / A. BACHMAN)
- *UNE NOUVELLE AMIE* (F. OZON)

Meilleurs acteurs :

- *MATHIEU AMALRIC* (*L'AMOUR EST UN CRIME PARFAIT*)
- *NIELS ARESTRUP / ANDRÉ DUSSOLLIER* (*DIPLOMATIE*)
- *GUSTAVE KERVERN* (*DANS LA COUR*)
- *JALIL LESPert* (*DE GUERRE LASSE*)
- *FABRICE LUCCHINI* (*GEMMA BOVERY*)

Meilleures actrices :

- *ANGÉLIQUE LITZENBURGER* (*PARTY GIRL*)
- *ANAÏS DEMOUSTIER* (*UNE NOUVELLE AMIE*)
- *JOSÉPHINE JAPY* (*RESPIRE*)
- *KARIDJA TOURÉ* (*BANDE DE FILLES*)
- *KARIN VIARD* (*ON A FAILLI ÊTRE AMIES*)

Meilleurs seconds rôles masculins :

- *ROSCHDY ZEM* (*ON A FAILLI ÊTRE AMIES*)
- *BERNARD BLANCAN* (*LA FRENCH*)
- *GUILLAUME GALLIENNE* (*YVES SAINT LAURENT*)
- *TCHÉKY KARYO* (*DE GUERRE LASSE*)
- *MICHEL VUILLERMOZ* (*AIMER, BOIRE ET CHANTER*)

Meilleurs seconds rôles féminins :

- *DOMINIQUE SANDA* (*UN BEAU DIMANCHE*)
- *ISABELLE CARRÉ* (*RESPIRE*)
- *CATHERINE DENEUVE* (*3 CŒURS*)
- *LÉA DRUCKER* (*LA CHAMBRE BLEUE*)
- *VIRGINIE LEDOYEN* (*UNE AUTRE VIE*)

RÉCOMPENSES ÉTRANGERS

Meilleurs films :

- **MOMMY** (X. DOLAN)
- **12 YEARS A SLAVE** (S. McQUEEN)
- **DEUX JOURS, UNE NUIT** (J.P. ET L. DARDENNE)
- **HER** (S. JONZE)
- **PHILOMENA** (S. FREARS)

Meilleurs réalisateurs :

- **XAVIER DOLAN** (*MOMMY*)
- **J.P. ET LUC DARDENNE** (*DEUX JOURS, UNE NUIT*)
- **STEPHEN FREARS** (*PHILOMENA*)
- **STEVE McQUEEN** (*12 YEARS A SLAVE*)
- **SPIKE JONZE** (*HER*)

Meilleurs scénarios :

- **BOYHOOD** (R. LINKLATER)
- **GONE GIRL** (G. FLYNN)
- **HER** (S. JONZE)
- **PHILOMENA** (S. COOGAN / J. POPE)
- **THE GRAND BUDAPEST HOTEL** (W. ANDERSON)

Meilleurs acteurs :

- **JOAQUIN PHOENIX** (*HER*)
- **LEONARDO DI CAPRIO** (*LE LOUP DE WALL STREET*)
- **MATTHEW McCONAUGHEY** (*DALLAS BUYERS CLUB*)
- **ANTOINE-OLIVIER PILON** (*MOMMY*)
- **STELLAN SKARSGÅRD** (*NYMPHOMANIAC I ET II*)

Meilleures actrices :

- **ANNE DORVAL** (*MOMMY*)
- **SCARLETT JOHANSSON** (*HER*)
- **BRIE LARSON** (*STATES OF GRACE*)
- **JULIANE MOORE** (*MAPS TO THE STARS*)
- **ROSAMUND PIKE** (*GONE GIRL*)

Meilleurs seconds rôles masculins :

- **JARED LETO** (*DALLAS BUYERS CLUB*)
- **MICHAEL FASSBENDER** (*12 YEARS A SLAVE*)
- **ETHAN HAWKE** (*BOYHOOD*)
- **MATTHEW McCONAUGHEY** (*LE LOUP DE WALL STREET*)
- **J.K. SIMMONS** (*WHIPLASH*)

Meilleurs seconds rôles féminins :

- **SUZANNE CLÉMENT** (*MOMMY*)
- **PATRICIA ARQUETTE** (*BOYHOOD*)
- **KATE HUDSON** (*LE RÔLE DE MA VIE*)
- **JENNIFER LAWRENCE** (*AMERICAN BLUFF*)
- **LIV ULLMANN** (*D'UNE VIE À L'AUTRE*)

UN ... AU CINÉMA EN 2014

- **Un film :** *La cour de Babel* car c'est celui qui m'a le plus remué cette année. Alors que j'y étais allé un peu « par dépit », ne trouvant rien d'autre à aller voir, j'ai été happé par cette classe, la progression de ces élèves et l'émotion qui s'en dégage. Je l'ai revu une deuxième fois pour vérifier, et l'impression a été la même. La très grande surprise de 2014.
- **Un film étranger :** *Mommy* de Xavier Dolan. Tout a beau ne pas être parfait, il n'en reste pas moins une énergie dingue, une créativité de tous les instants, une direction d'acteurs au top, quelques séquences magistrales. Un véritable torrent d'émotions fortes.
- **Un titre :** *Her* qui fait d'emblée la voix qui accompagnera Theodore pendant tout le film un personnage à part entière, qui a sa propre conscience et donc son existence propre. C'est sur cette idée de base assez inquiétante, il faut bien le dire, que toute l'intrigue va se développer.
- **Un film sous-estimé :** *Marie Heurtin*, sorti dans l'indifférence générale, alors que c'est une très belle histoire, pleine d'espoir et d'humanité et que Jean-Pierre Améris parvient à en tirer un film de grande qualité, avec son plein d'émotions. Une belle réussite complètement oubliée.
- **Un film surestimé :** *Fruitvale station*, propulsé dès le début de l'année au rang de « nouvelle pépite du cinéma indépendant américain » mais qui est surtout bien trop caricatural, bien que pas mal mis en scène, pour que le discours de fond (sur le racisme) soit vraiment efficace. Déception, forcément. . .
- **Un film à la limite du scandaleux :** Il y a match entre *Les trois frères – le retour* et *3 days to kill* mais j'ai un peu d'affection pour les Inconnus donc je vais prendre le deuxième, navet complet et ridicule à souhait. Il n'y a absolument rien à sauver de ce naufrage.
- **Un documentaire :** *La cour de Babel*, d'abord parce que c'est le seul que j'ai vu (deux fois en plus) mais surtout car c'est un très grand film : juste, émouvant, poignant, rassurant, porteur d'espoir. La grande bouffée d'air frais de l'année.
- **Un film d'animation :** *La grande aventure Lego* car si on est loin des grands Pixar en termes de degrés de lecture et d'émotion, ça reste quand même un sacré bon divertissement, hyper rythmé, visuellement assez dingo et par moments extrêmement drôle. . .
- **Une suite :** *Nymphomaniac – Volume 2*, sorti moins d'un mois après le premier volet et qui s'annonçait a priori comme encore plus intrigant. Peine perdue puisque, du fait d'une trop grande linéarité et d'un manque de passages vraiment réussis, cette suite s'avère finalement bien moins intéressante.
- **Un réalisateur :** Xavier Dolan qui, cette année, a quand même sorti deux films en France. En plus, les deux sont de qualité et, même si persistent quelques défauts (notamment une volonté d'en rajouter dans la mise en scène), ils prouvent qu'on tient là un immense talent. Et dire qu'il n'a que vingt-cinq ans. . .
- **Allez, un autre :** Bertrand Bonello qui signe avec *Saint Laurent* un vrai film de mise en scène. Tout est travaillé, esthétisé à l'extrême, aussi bien au niveau visuel que sonore. En assumant jusqu'au bout son parti-pris de départ, le réalisateur parvient à faire une œuvre assez formidable.
- **Une déception :** Le dernier film de Daniele Luchetti (*Ton absence*) que j'attendais beaucoup du fait du pedigree du réalisateur et de l'acteur principal (Kim Rossi Stuart) mais qui est en fait un gros raté, avec, notamment, une réalisation extrêmement brouillonne. Sans doute le film pour lequel j'ai le plus déchanté. J'aurais pu dire la même chose pour le *Au fil d'Ariane* de Robert Guédiguian.
- **Un gâchis :** *Monuments Men*. Avoir un tel casting, un sujet de départ vraiment intéressant et réussir à faire un long métrage plus que moyen, c'est quand même relativement scandaleux. Pourtant, avec sa mise en scène sans vie et un scénario jamais à la hauteur, c'est ce que parvient à faire George Clooney. . .
- **Une bonne nouvelle :** Joseph Gordon-Levitt n'est pas qu'un bon acteur et son *Don Jon* le prouve. Si le film n'est pas exceptionnel (notamment dans sa seconde moitié), on peut tout de même noter que JGL gère bien sa barque et propose un long métrage délicieusement trash et parfois irrévérencieux. A revoir.
- **Un acteur :** Joaquin Phoenix qui, tout en délicatesse dans *Her*, prouve encore que, à l'heure actuelle, il a peu d'équivalent à son niveau. Il suffit juste de regarder la première scène où, sur son visage, on peut lire d'infimes variations de sentiments.
- **Une actrice :** Anne Dorval, la maman de *Mommy*, sorte de grande adolescente qui n'a jamais grandi mais qui, en même temps, fait tout pour s'occuper au mieux de son enfant, même si elle est souvent dépassée. Une performance impressionnante.

- **Une voix :** Celle de Scarlett Johansson dans *Her*. On ne voit jamais l'actrice mais elle est un personnage à part entière en jouant la voix de l'ordinateur compagnon du personnage principal. Johansson livre une performance vraiment étonnante, peut-être la meilleure de sa carrière, ce qui est, à première vue, assez étrange.
- **Une performance ridicule :** Amber Heard dans *3 days to kill*. Si on avait voulu faire n'importe quoi, je ne suis pas sûr que l'on s'y soit pris différemment : c'est vulgaire, risible, complètement décalé. Bref, il n'y a absolument rien à en tirer...
- **Un acteur que l'on n'attendait pas :** Kool Shen dans *Abus de faiblesse*. Si son ancien compère de NTM (j'ai nommé Joey Starr) s'est maintenant bien installé dans le cinéma français, c'est une première pour lui. Avec son côté brut de décoffrage, il ne s'en sort pas si mal, sans être non plus éblouissant.
- **Un casting :** *12 Years a slave*, en plus de révéler véritablement Chiwetel Ejiofor et Lupita Nyong'o, a quand même une distribution assez folle avec Brad Pitt, Benedict Cumberbatch, Michael Fassbender, Paul Dano, Paul Giamatti, Sarah Paulson, ... Autant dire que ça commence à faire un casting très impressionnant. Et en plus, tout le monde est bon !
- **Une révélation :** Toute l'équipe de *Party girl*, de l'actrice principale, étonnante, aux trois réalisateurs qui, pour leur premier film, développe une énergie communicative et une vraie créativité dans la mise en scène.
- **Un pitch de départ :** *Edge of tomorrow* car, même si l'idée de départ d'une boucle temporelle infinie n'est pas nouvelle (voir *Un jour sans fin*), l'appliquer à une guerre contre des envahisseurs extra-terrestres est plutôt bien vu et bien exploité par la suite au cours du long métrage.
- **Une séquence forte :** Le match de football sans ballon dans *Timbuktu*. Au cœur du film, c'est un moment de pure délicatesse, magnifique visuellement et qui montre aussi la manière dont l'homme est toujours capable de résister aux lois les plus absurdes possibles qu'on peut lui imposer. De la grâce à l'état pur.
- **Un plan :** Dans *Timbuktu*, au-dessus de l'étendue d'eau où Kidane vient de commettre un meurtre, lui court vers la gauche et sa victime tente de fuir en rampant dans l'autre direction. C'est à la fois très simple mais aussi d'une extrême beauté.
- **Un plan séquence :** Un seul me revient vraiment en mémoire cette année : celui de *True Detective*. Mais ce n'est pas du cinéma (encore que) donc j'opterai pour la première rencontre entre Saint Laurent et de Bascher : la caméra effectue des aller-retours entre les deux hommes qui ne bougent pas alors que tout le monde danse.
- **Un montage :** *Whiplash* : rythmique et fiévreux, il donne toute sa puissance à ce film, notamment dans toutes les parties où la c'est la musique qui « parle ». C'est à ce niveau-là vraiment étonnant et la preuve que la technique pure peut être très importante dans le résultat final d'un long métrage.
- **Une scène clé :** Toute la fin de *Whiplash* où ce que pouvaient ressentir les deux personnages les uns pour les autres, sans se l'exprimer, ressort, sans qu'aucune parole ne soit exprimée. Seule la musique compte à ce moment-là...
- **Un générique :** Celui des *Gardiens de la galaxie* sur fond de musique pop des années 70 avec un Star-Lord dansant sur une planète abandonnée. C'est à l'image d'un long métrage un peu décalé et, finalement, bien plus réussi que beaucoup des derniers films de super-héros.
- **Un début :** Les dix premières minutes d'*Une nouvelle amie*, soit le résumé de la vie des deux amis d'enfance : le montage est parfait avec une musique géniale. Le résultat est un concentré d'émotion à l'état pur.
- **Une fin :** La fin d'année dans *La cour de Babel*, quand les élèves se séparent alors que la professeure, elle-même, quitte son métier. C'est de l'émotion à l'état pur et celle-ci n'est pas cinématographique, mais bien réelle. Et c'est donc encore plus beau.
- **Un coup de théâtre :** Les collègues de Sandra votent pour avoir une prime plutôt que de la voir rester dans *Deux jours, une nuit*. C'est à partir de cela que le film démarre mais c'est aussi le point de départ de la construction de Sandra qui, en allant voir individuellement chacun de ses collègues va apprendre sur elle et sur les autres. (Il y'en a dans d'autres films mais ce n'est pas sympa de les dévoiler...)
- **Un dialogue :** Celui entre Aydin et sa sœur, un soir, dans le bureau du premier. C'est à la fois très instructif et très long, sorte de résumé de cette Palme d'Or (*Winter Sleep*) qui aura eu du mal à réellement m'enthousiasmer.
- **Une idée de fou :** Filmer pendant douze ans les mêmes acteurs, les voir grandir devant la caméra et réussir à construire un film qui se tient autour de cette évolution : c'est le pari réussi par Richard Linklater avec *Boyhood*, film qui en dit beaucoup sur l'évolution de l'Amérique pendant cette période.
- **Un plaisir coupable :** *Non-Stop* de Jaume Collet-Serra. C'est typiquement le genre de films que l'on va voir quand il n'y a pas grand-chose d'autre d'intéressant dans les salles obscures et qui, au final, ne peut pas vraiment nous décevoir car on en n'attend vraiment pas grand-chose...

- **Un regret :** En plus de tous les films que j'ai ratés, notamment en fin d'année, peut-être le fait que Xavier Dolan n'ait pas sorti un troisième film dans l'année car il était sur une belle lancée avec ses deux premiers...
- **Une absurdité :** *Les trois frères – le retour* car, honnêtement, quand on est aussi attendu que cela, faire un tel film, c'est assez désespérant. Et le côté absurde, c'est qu'on a surtout l'impression qu'ils ont fait leur scénario il y a plus de quinze ans et qu'ils ne l'ont pas retouché depuis.
- **Un choc :** *Interstellar*, quand même, car même si l'ami Nolan n'y va pas avec le dos de la cuillère, ça reste du cinéma assez impressionnant. Et dans la salle où j'étais, le son était tellement puissant qu'on avait l'impression d'être dans une attraction du Futuroscope...
- **Un dégoût :** Devant la scène où l'esclave se fait fouetter dans *12 years a slave*. C'est à la fois nécessaire d'en passer par là pour vraiment prendre conscience du processus mais la longueur de la séquence fait qu'on ne peut qu'être rebuté au bout d'un moment. C'est d'ailleurs le but recherché.
- **Un méli-mélo d'émotions :** *La cour de Babel* où, d'une séquence à l'autre, on peut passer des rires aux larmes, face au naturel déconcertant de tous ces jeunes étrangers qui sont dans cette classe pour apprendre le français.
- **Un torrent de larmes :** Puisque j'ai déjà cité le documentaire de Julie Bertuccelli, il faut que je parle de l'autre film qui m'a vraiment ému cette année : *Marie Heurtin*. Certaines scènes sont tout simplement bouleversantes, notamment quand la jeune fille retrouve ses parents.
- **Un fou rire :** Devant certaines répliques de *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?* car si c'est loin d'être le film de l'année, il faut bien avouer que certains dialogues sont très bien sentis. Malheureusement, ça s'arrête un peu là...
- **Une bande originale :** Alexandre Desplat signe un nouveau petit chef d'œuvre avec la musique de *Philomena*. Rien de révolutionnaire, puisqu'on reconnaît bien son style, mais quelle efficacité dans la mise en musique des sentiments des personnages.
- **Une bande son :** Il y a sept ans, Dionysos sortait *La mécanique du cœur*, (enfin) adapté cette année. Pendant ce temps, la musique n'a pas pris une ride et les nouveaux arrangements ainsi que les quelques titres rajoutés sont vraiment de qualité. Du bon son, qui, en plus, est plutôt bien mis en images.
- **Une chanson :** *Diamonds* de Rihanna sur laquelle les quatre filles dansent dans *Bande de filles*. Pour elles, c'est une forme de libération et la scène en elle-même est magnifique, dans des teintes bleutées.
- **Une danse :** Les trois personnages principaux de *Mommy* qui dansent sur *On ne change pas* de Céline Dion. Au cours de ce moment, les trois semblent se découvrir véritablement et construire quelque chose. Le tout en bougeant son corps sur une chanson qui ne s'y prête pas forcément.
- **Une poursuite :** Tout *The Grand Budapest Hotel* car, en fait, c'est le principe même du film qui nous entraîne dans une course folle à travers une Europe aux premières heures du totalitarisme qui va mener à la guerre.
- **Une relation :** Celle quasi-mystique qui unit la brigade du sergent Collier et leur char dans *Fury*. Presque tout le film se déroulera à l'intérieur de ce qui est devenu pour eux toute leur vie et pour lequel ils sont prêts à se sacrifier.
- **Une histoire d'amour :** Celle entre Theodore et son ordinateur dans *Her*. La relation, au début assez froide, va peu à peu se transformer jusqu'à une « scène d'amour » assez incroyable, puisqu'elle se termine dans le noir le plus complet, comme si le spectateur se trouvait à la place de Theodore.
- **Un couple :** Loïc et Jennifer dans *Pas son genre* car, plutôt que s'intéresser à la mise en place de ce couple, le film s'attarde sur le côté surprenant de leur relation et se finit presque comme un thriller autour de la question de la possibilité d'une telle union.
- **Un regard :** Celui presque inexpressif de cette extra-terrestre dans *Under the skin*. Scarlett Johansson parvient parfaitement à ne pas changer de tête pendant (presque) toute la durée du film.
- **Un personnage improbable :** Celui qu'interprète Eric Judo dans *Wrong Cops* : un borgne qui est persuadé d'avoir trouvé un son parfait et qui veut en faire profiter tout le monde. Et oui, rien que ça...
- **Un monstre :** Godzilla, forcément, car si on en parle pendant tout le film, on ne le voit finalement presque pas. Il finit par apparaître à la fin, mais, là encore, le réalisateur « prend soin » de ne pas trop l'exposer.
- **Un fou :** Jordan Belfort dans *Le Loup de Wall Street* car, clairement, il se comporte comme tel pendant une bonne majorité du film. Flambeur, arnaqueur, ... il a tous les défauts possibles et imaginables...
- **Un super-héros :** Star-Lord, le héros des *Gardiens de la Galaxie*. Avec son bagout légendaire, son attirance pour l'aventure et sa capacité à toujours s'en sortir au dernier moment, il est vraiment un super-héros à part, du genre auquel on s'attache très rapidement.
- **Une maladie :** Le SIDA de Ron Woodroof dans *Dallas Buyers Club* car c'est celui-ci qui, finalement, va marquer le véritable début de la vie de ce dernier qui trouve là le terreau pour mener un combat bien plus grand que lui, bien qu'au départ, ce ne soit pas par philanthropie.

J'AI AIMÉ / JE N'AI PAS AIMÉ

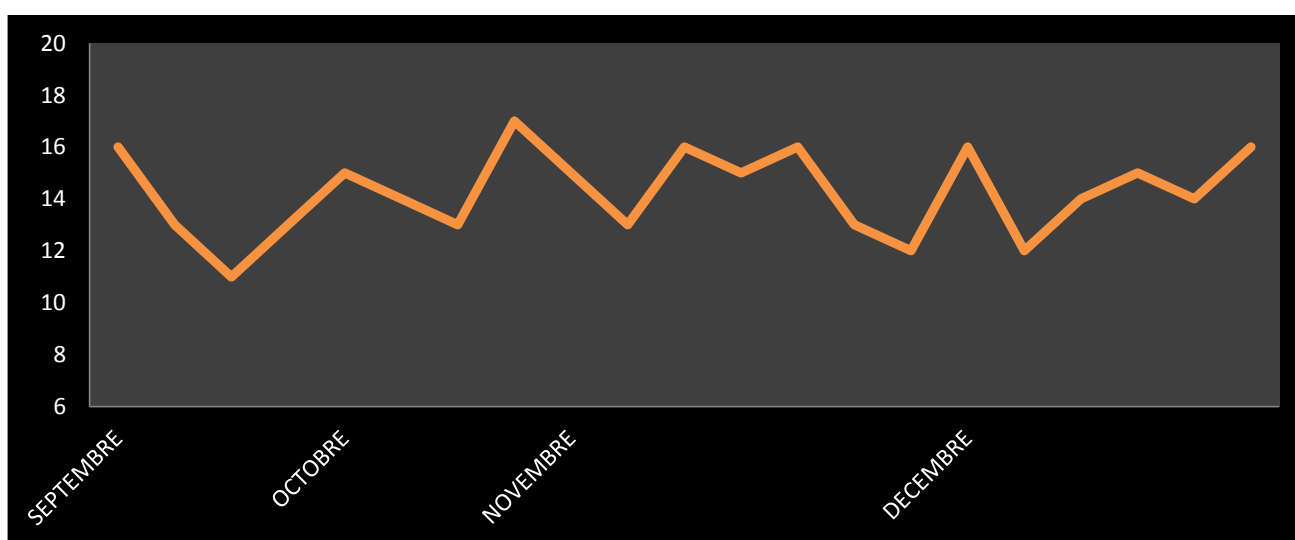
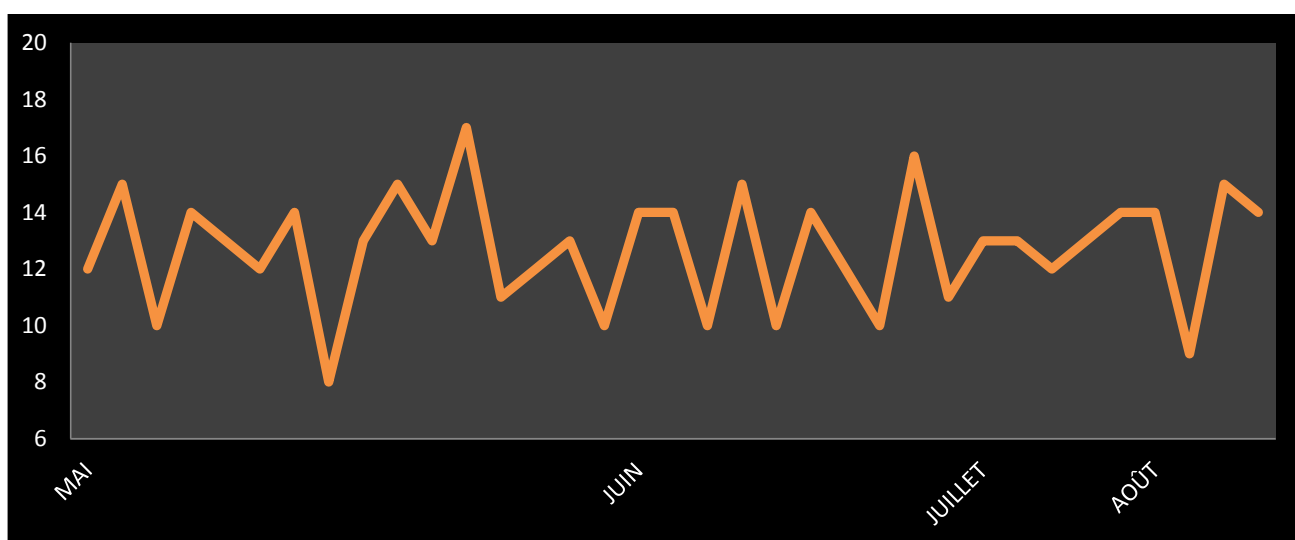
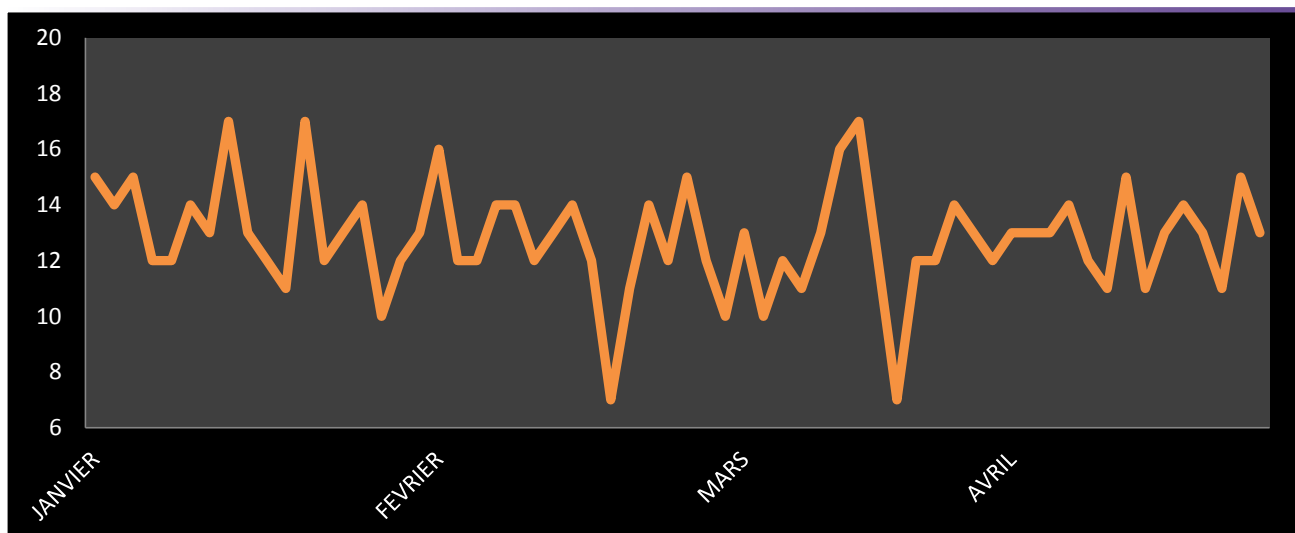
- **Avoir vraiment été surpris par des films que je n'attendais pas du tout.** Quand je suis allé voir *La cour de Babel* ou *Marie Heurtin*, c'était un peu « par dépit », car il n'y avait pas grand-chose d'autre à aller voir. Et puis ce sont les deux films qui m'ont le plus ému de l'année. Comme quoi, le cinéma est beau dans sa manière de surprendre le spectateur et de l'emmener loin de ce qu'il « espérait » au premier abord.
- **Que Marvel n'ait pas eu peur de se renouveler un peu avec *Les Gardiens de la Galaxie*.** C'est en effet une nouvelle franchise et elle est en décalage avec les autres héros dont les histoires commencent sérieusement à s'essouffler. Là, le ton est volontairement plus léger avec un sacré degré d'autodérision. Et ça fait vraiment du bien.
- **Le fait que les trois plus gros succès de l'année soient français.** D'accord, ce ne sont pas forcément les meilleurs films de l'année, loin de là, même, mais voir *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?*, *Supercondriaque* et *Lucy* aux trois premières places du box-office reste un résultat assez exceptionnel (c'est la première fois depuis dix ans et, l'an dernier, le premier film français était septième au classement) et c'est aussi ce genre de succès qui permet ensuite des films plus ambitieux.
- **Le dernier film de Hayao Miyazaki.** Pour ce qui est son ultime dessin animé, il a osé faire quelque chose de différent tout en gardant ce qui faisait sa spécificité. En effet, si son histoire est la biographie d'un personnage qui a vraiment existé (en cela, c'est différent), les dessins restent identiques à tout ce qu'il a pu faire avant. Si le résultat final n'est pas forcément exceptionnel à mon goût, ça reste une très belle manière de clore un sacré chapitre de l'histoire du film d'animation.
- **Moins aller au cinéma en fin d'année.** Evidemment, cela résulte d'un choix personnel que je ne regrette pas du tout mais, quand même, passer de trois à quatre films par semaine à quatre à cinq par mois, ça fait un peu bizarre. J'ai surtout eu l'impression de passer à côté de beaucoup de longs métrages qui, potentiellement, auraient pu me plaire. Mais, en même temps, c'était déjà le cas avant et il faut bien se dire que, maintenant, je privilégie plutôt la qualité à la quantité. Du moins, je l'espère.
- **L'indifférence générale autour du nouveau film de Clint Eastwood.** D'accord, *Jersey Boys* est loin d'être le meilleur film de celui qui est sans doute mon réalisateur préféré, mais, quand même, son dernier long métrage est sorti au cœur du mois de juin, en pleine Coupe du Monde, sans que personne ou presque n'en fasse état. J'espère que ce n'est pas le début de la fin pour Eastwood et que dès le mois de février, il montrera avec *American Sniper*, que, non, il n'est pas trop vieux pour faire de grands films.
- **Les films plus que moyens de réalisateurs capables de bien mieux.** On pense ici à Jason Reitman dont le *Last days of summer* est particulièrement pauvre, à Daniele Luchetti, dont le *Ton absence* est creux et sans intérêt ou à Robert Guédiguian qui, avec *Au fil d'Ariane*, a fait un peu n'importe quoi, il faut bien le dire. Allez, espérons que leurs prochains films leur permettent de se remettre en route.
- **Voir Morgan Freeman gentiment cachetonner dans deux des plus gros ratages de l'année.** C'est selon moi l'un des plus grands acteurs hollywoodiens et le voir tenir un rôle presque identique dans *Transcendance* et *Lucy* m'a un peu désespéré. Clairement, il est dans ces longs métrages pour empocher le chèque et, à aucun moment, il ne fait semblant d'y croire. Triste...

L'ABÉCÉDAIRE 2014

A COMME ANIMATION	Jamais je n'avais autant vu de films d'animation en une seule année, soit huit en 2014. Pourtant, peu de films des gros studios et même aucun <i>Pixar</i> ni <i>Disney</i> mais plutôt des dessins animés japonais et des productions françaises plus indépendantes. Pour des résultats souvent intéressants tant sur la forme que sur le fond.
2014 restera comme une année exceptionnelle pour le box-office français puisque les salles de l'hexagone ont vendu plus de 208 millions de tickets, ce qui en fait la deuxième meilleure année depuis 1967. Le tout avec trois films français aux trois premières places du classement, et un part de marché des films hexagonaux qui a bondi de dix points en un an pour atteindre 44%.	B COMME BOX-OFFICE
C COMME COLLÈGE	Qui pouvait penser que c'est un documentaire en immersion dans une classe de collège bien particulière qui allait être mon film préféré de l'année ? Pas moi, en tout cas, mais <i>La cour de Babel</i> a réussi ce défi, en étant à la fois intelligent, émouvant, réconfortant et porteur d'espoir pour l'avenir. La vraie surprise de l'année.
A vingt-cinq ans à peine, le jeune québécois a sorti deux films cette année en France dont un (<i>Mommy</i>) qui a été un carton critique et public. Ces deux longs métrages montrent une vraie évolution chez un réalisateur qui, peu à peu, s'installe dans le paysage cinématographique. Et qui, vu son âge, pourrait bien y rester longtemps.	D COMME DOLAN
E COMME ETATS-UNIS	Une nouvelle fois (en fait, comme toujours depuis que je tiens à jour des statistiques, sauf en 2011), ce sont les films américains que j'ai le plus vu (quarante-sept contre quarante-cinq français). Et la moyenne est, elle-aussi, plus élevée, confortant une réalité qui ne s'est jamais démentie.
Sur les vingt films qui ont le moins bien fonctionné en France (longs métrages distribués dans plus de cent salles et réunissant moins de 500 spectateurs par salle), j'en ai quand même vu quatre : <i>Une autre vie</i> , <i>The Rover</i> , <i>The Search</i> – sans doute l'accident industriel de l'année – et <i>96 heures</i> . Ce qui signifie que j'ai quand même un peu aidé certains énormes ratages.	F COMME FLOPS
G COMME GRACE	Le film d'ouverture du Festival de Cannes ne ressemblait pas à grand-chose cette année. ... C'est le moins que l'on puisse dire parce que <i>Grace de Monaco</i> est une catastrophe à tous les points de vue. On se demande surtout comment un tel long métrage a pu finir par ouvrir le plus grand Festival de cinéma au monde, si ce n'est pour son aspect glamour et polémique. ... Et c'est bien dommage. ...
Parmi les dix plus gros succès français de l'année, neuf sont des comédies, plus ou moins dramatiques (<i>Samba</i> est quand même très différent de <i>Babysitting</i>). Toutes ne sont pas réussies (il y a même des films pas loin d'être des catastrophes) mais cela montre que, clairement, c'est ce qui séduit les spectateurs aujourd'hui actuellement.	H COMME HUMOUR (À LA FRANÇAISE)
I COMME INCONNUS	Presque vingt ans plus tard, Les Inconnus ont tenté de revenir sur le devant de la scène en mettant en scène une suite à leurs <i>Trois frères</i> , film mythique du milieu des années 90. Malheureusement, rien ne fonctionne dans ce long métrage, qui, par moments, est même vraiment pathétique. En plus, ils se sont fait dézinguer par la critique « institutionnelle » et la « twittosphère ». Je ne suis pas sûr qu'ils reviennent d'aussi tôt au cinéma. ...
Avec dix-huit films vus en trente et un jours, le mois de janvier aura été le plus prolifique, mais aussi celui où j'aurai pu voir des longs métrages de qualité puisque la moyenne est la seule supérieure à treize dans les six premiers mois de l'année (où je suis allé plus de dix fois au cinéma). Du solide avec deux pépites : <i>Philomena</i> et <i>12 years a slave</i> .	J COMME JANVIER
K COMME KUROSAWA	Avec son film <i>Real</i> , le réalisateur japonais ne tient pas vraiment les promesses lancées d'une idée pas bête au départ mais qu'il a du mal à exploiter sans tomber dans le n'importe quoi. C'est dommage car il prouve aussi par la même occasion qu'il est capable de mettre en scène des séquences très belles visuellement et pleines de poésie.
Pour moi, les petits cubes de toutes les couleurs sont absolument mythiques et, forcément, un film se basant sur cet univers ne pouvait que me réjouir. Si le dernier tiers est vraiment moins bon, il faut retenir l'inventivité visuelle et une première heure complètement folle, menée à tambour battant et bourrée de répliques et de situations appelées à devenir légendaires.	L COMME LEGO
M COMME MCG	On ne peut pas passer sous silence un nom d'artiste aussi ridicule que celui-ci (c'est en fait le début de son nom de famille). Mais si, au moins, il nous avait fait un film correct, on aurait pu passer l'éponge mais son <i>3 days to kill</i> est absolument désastreux à tous les niveaux. C'est vraiment le genre de longs métrages dont il n'y a absolument rien à retirer. Si ce n'est une bonne tranche de rigolade avec le nom du réalisateur. ...

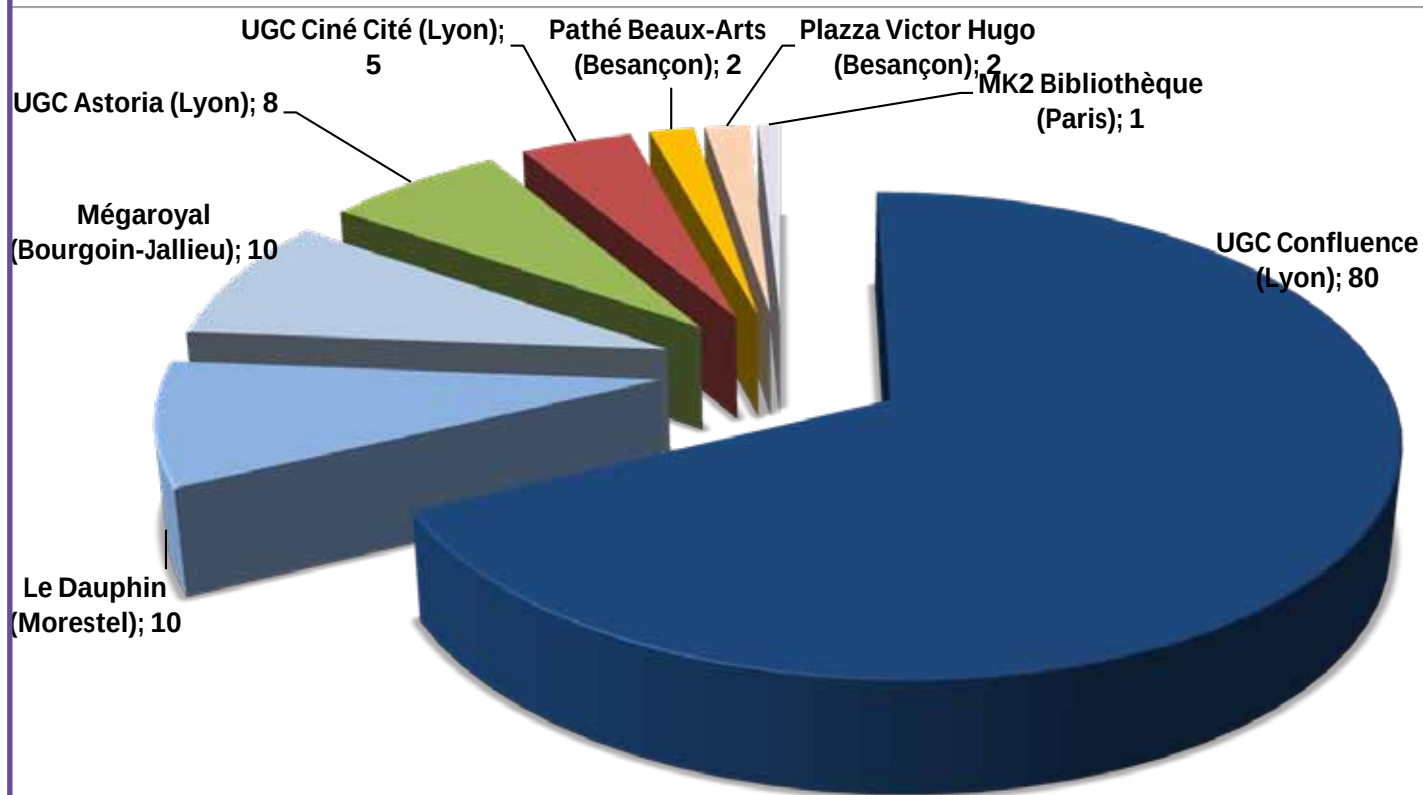
Pendant tout le mois de janvier, on n'a presque parlé que du diptyque du sulfureux Lars von Trier : plus de quatre heures répartis en deux volumes sortant à quatre semaines d'écart. Si la deuxième partie est moins convaincante, l'ensemble est quand même assez loin de tout ce que l'on avait pu nous annoncer. Ces deux longs métrages confirment surtout que ce réalisateur est capable du meilleur comme du pire, et cela en moins de cinq minutes...	N COMME NYMPHO MANIAC
O COMME OSÉ	Si le résultat n'est pas à la hauteur de l'idée de départ et du projet dans son ensemble, il n'en reste pas moins qu'avec <i>Jacky au Royaume des filles</i>, Riad Sattouf est sans doute celui qui a le plus osé au cinéma cette année. C'était impertinent, parfois même un peu limite mais quand même sacrément culoté. Et, ça, il faut quand même le souligner.
J'aurai vu cette année quatorze films (soit plus d'un sur dix) officiellement réalisés à plusieurs mains (jusqu'à trois). Que ce soient des frères (comme les Dardenne ou les Larrieu), des collègues de promo (l'équipe de <i>Party Girl</i>) ou encore de personnes qui ont toujours travaillé ensemble (Tolédano et Nakache), il n'en reste pas moins que c'est une manière de réaliser qui m'a toujours semblé étonnante et compliquée.	P COMME PLUSIEURS RÉALISATEURS
Q COMME QU'EST-CE QU'ON A FAIT AU BON DIEU ?	Il est souvent d'expliquer l'immense succès d'un long métrage et le fait que le nouveau film de Philippe de Chauveron soit rentré dans le Top 20 des films les plus vus en France au cinéma (avec plus de douze millions de spectateurs) reste pour moi un mystère. Si les dialogues sont plutôt drôles dans l'ensemble, le scénario global est quand même très poussif. Un reflet de la société française actuelle, alors ?
Deux films ont évoqué, chacun à leur manière, le destin particulier d'une sœur. Le premier, <i>Ida</i>, montrait le parcours d'une jeune nonne à la recherche de son passé. Le second, <i>Marie Heurtin</i>, évoquait la rencontre entre Sœur Margueritte et une jeune fille sourde et aveugle. Dans les deux cas, ce sont de jolies réussites.	R COMME RELIGIEUSE
S COMME SÉRIES	Allant beaucoup dans les salles obscures, j'ai peu de temps pour regarder des séries mais il faut quand même que je dise un petit mot sur <i>True Detective</i> et <i>Homeland</i>, les deux que je regarde vraiment. La première est extrêmement cinématographique dans son traitement, avec son casting trois étoiles et la seconde, après une saison 3 un peu plus faible, est repartie de plus belle cette année avec des épisodes exceptionnels.
J'aurai vu cette année trois films de celui qui est appelé à devenir la nouvelle star masculine d'Hollywood. Un où il est plutôt pas mal (<i>The Spectacular Now</i>), un autre où il faut le boulot dans une grosse production (<i>Divergente</i>) et enfin un dernier où il explose véritablement (<i>Whiplash</i>). Sans aucun doute la révélation de l'année dans le cinéma américain.	T COMME TELLER
U COMME UNDER THE SKIN	C'est sans doute le film qui, cette année, m'aura sans doute le plus posé question. En effet, j'ai eu beaucoup de mal à véritablement définir ce que je pensais de cet objet cinématographique. La fin est quand même assez impressionnante mais il y a trop de longueurs et de moments mystérieux pour que je réussisse à m'accrocher. Le film WTF de l'année...
Depuis que j'ai déménagé de Lyon, je n'ai presque plus la possibilité d'aller voir les films en versions originales. Et je vous assure que ça fait très bizarre d'avoir les voix françaises pour certains acteurs... C'est même par moments un peu désespérant et je suis persuadé que ça modifie un peu mon jugement global sur le film, notamment au niveau de l'interprétation. Ça me rend triste mais je dois faire avec !	V COMME V.O.
W COMME WESTERN	Un seul film de ce genre vu cette année mais il est plutôt de bonne facture. C'est le <i>Homesman</i> de Tommy Lee Jones, assez intéressant par son sujet de départ, plutôt réussi sur la forme et très bien interprété. Classique, oui, mais, parfois, ça fait aussi du bien de voir du cinéma maîtrisé comme cela.
J'aurai vu (un peu malgré moi) un film interdit aux moins de dix-huit ans pour cause de nombreuses scènes de sexe explicite. Mais il se trouve que j'avais vu le long métrage en question (<i>Nymphomaniac – Volume 2</i>) avant que l'interdiction soit prononcée plus d'une semaine après la sortie. Honnêtement, si ce deuxième volume est assez cru, ce n'est pas non plus terrible. Enfin, bref, toujours est-il que c'est la première fois que ça m'arrive.	X COMME X
Y COMME YVES SAINT LAURENT	Le couturier, mort il y a plus de six ans, a cette année eu droit à deux films qui lui étaient consacrés. Le premier, signé par Jalil Lespert pouvait être considéré comme l'officiel, puisque soutenu par Pierre Bergé. Très sage et peu intéressant, il peine à soutenir la comparaison avec celui de Bonello, bien plus osé à tous les points de vue. Au moins, les deux interprètes (Pierre Niney puis Gaspard Ulliel) ont été très bons.
Il faut quand même bien évoquer celui qui a décidé d'arrêter sa carrière après une ultime œuvre, assez éloignée de toute ce qu'il avait pu faire jusque-là. <i>Le vent se lève</i> est un biopic par moments émouvant et magnifique mais qui souffre quand même un peu de sa longueur. Sayônara l'artiste !	Z COMME (MIYA)ZAKI

QUELQUES STATISTIQUES

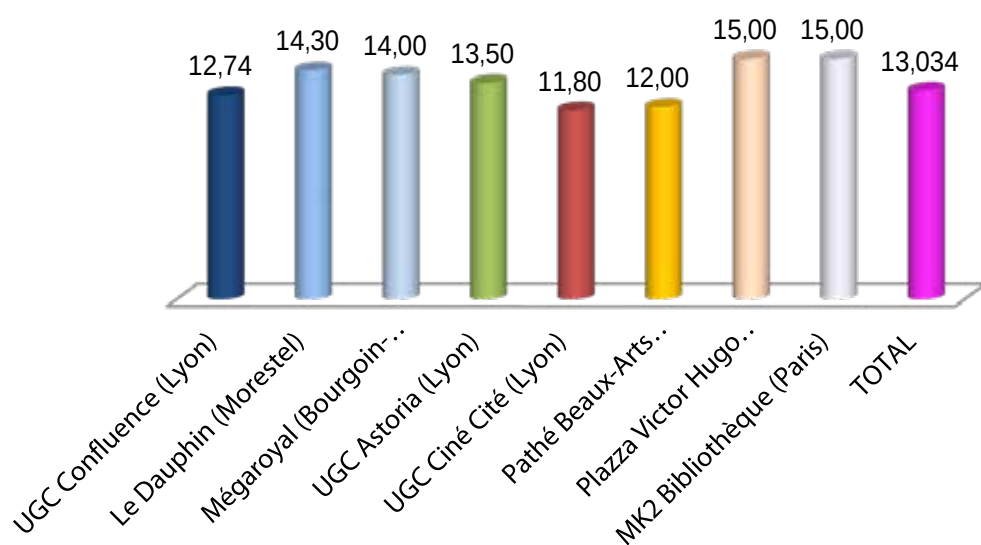


GRAPHIQUE DE
L'ÉVOLUTION DES NOTES

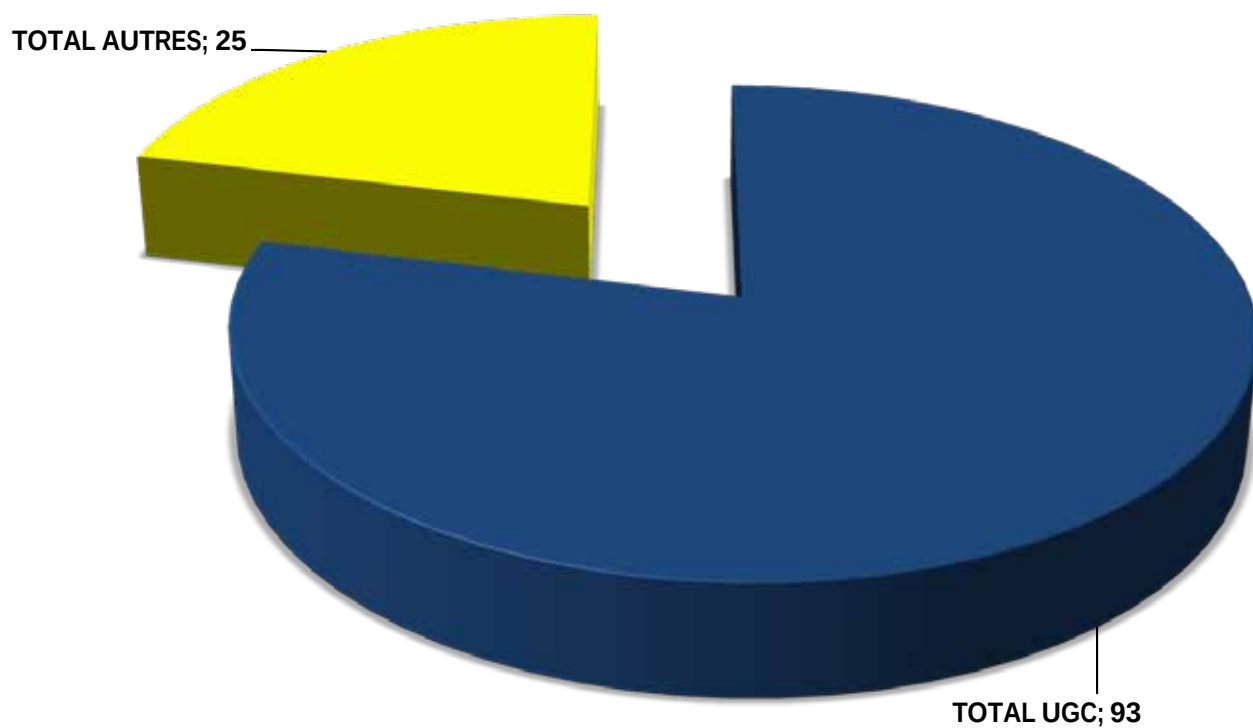
NOMBRES DE FILMS VUS PAR CINÉMAS



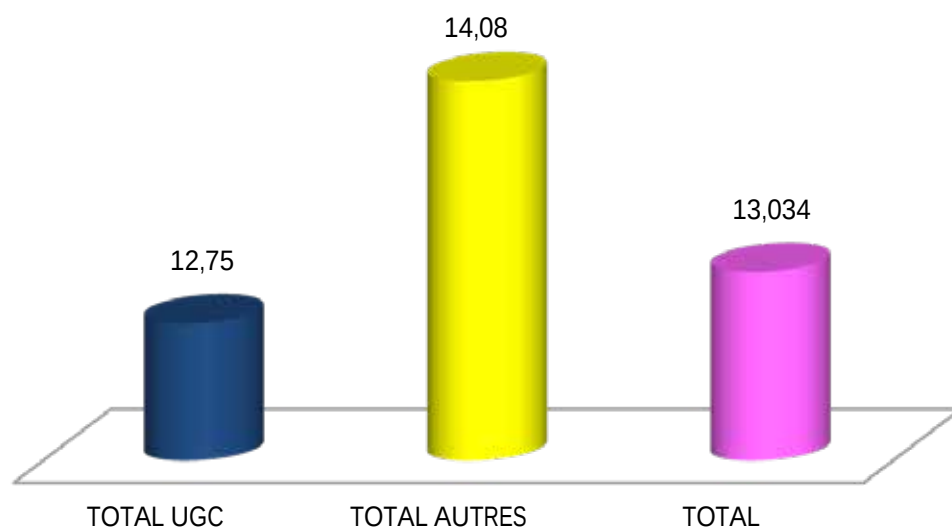
MOYENNES DES NOTES VUS PAR CINÉMAS



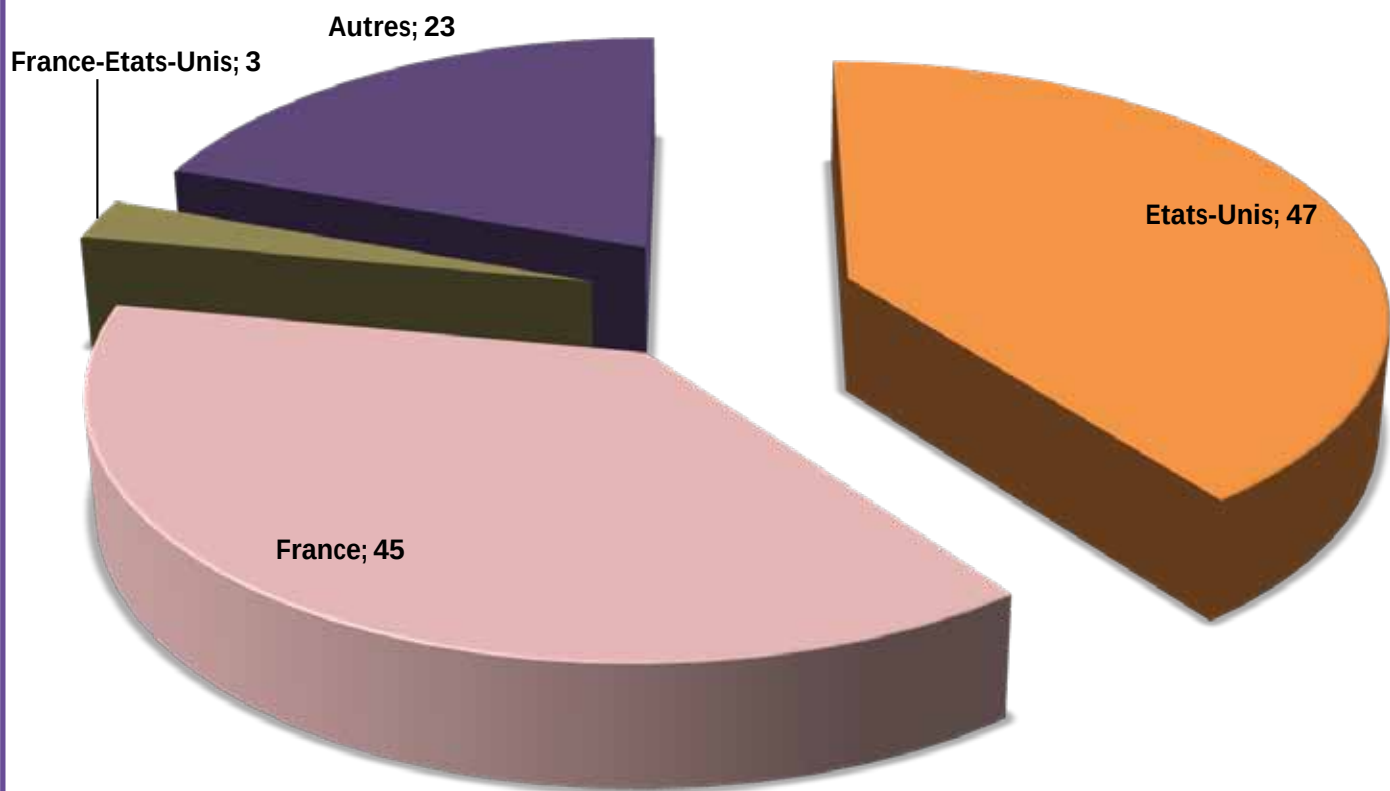
NOMBRES DE FILMS VUS PAR RÉSEAU



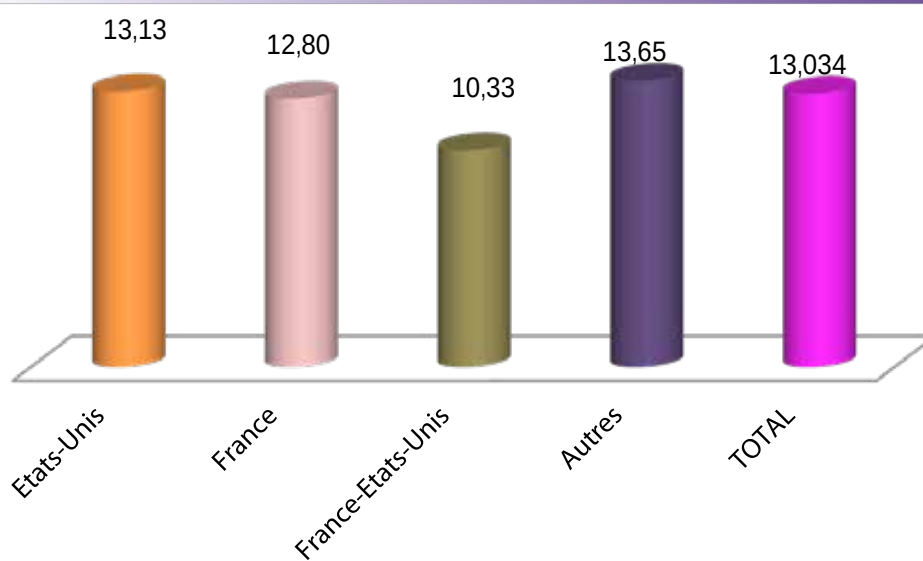
MOYENNES DES NOTES VUS PAR RÉSEAU



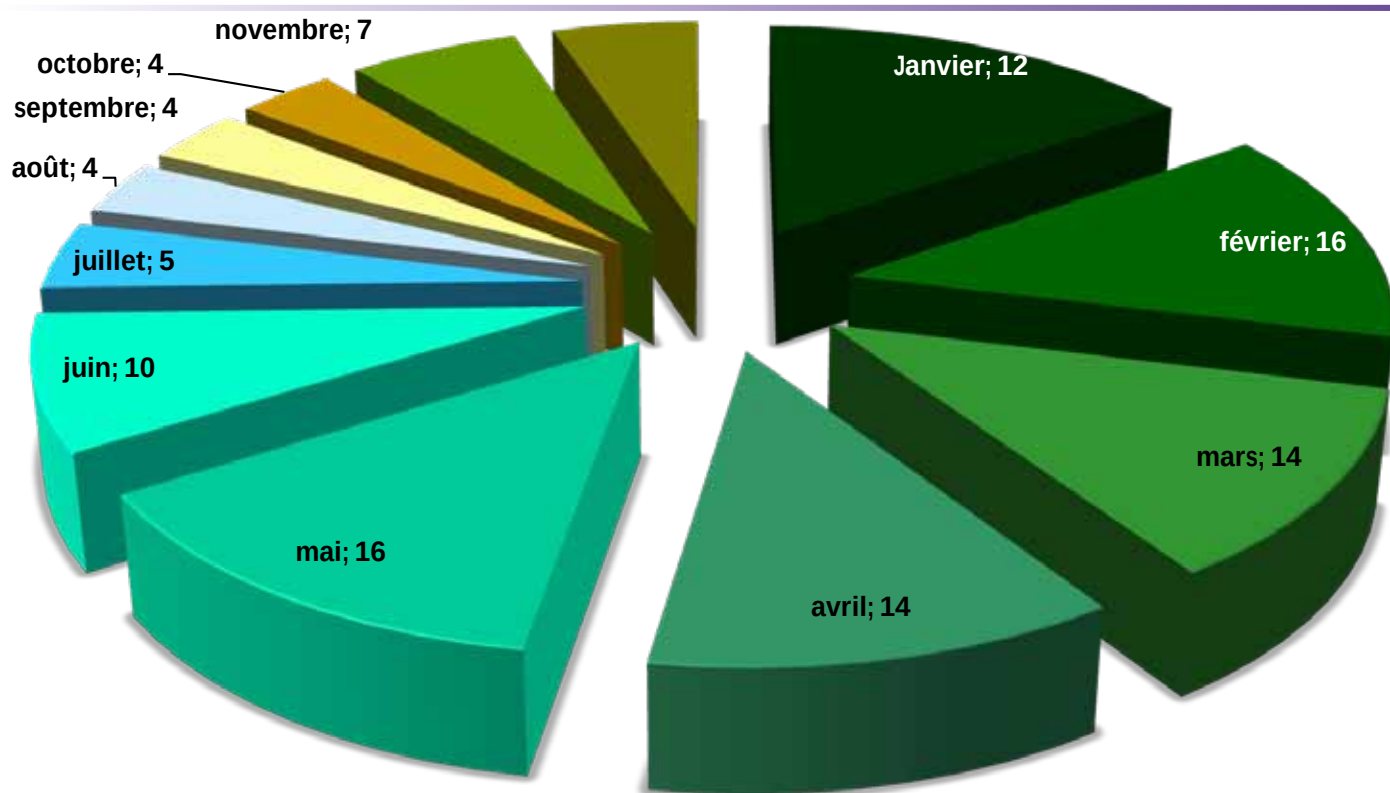
NOMBRE DE FILMS VUS PAR PROVENANCE



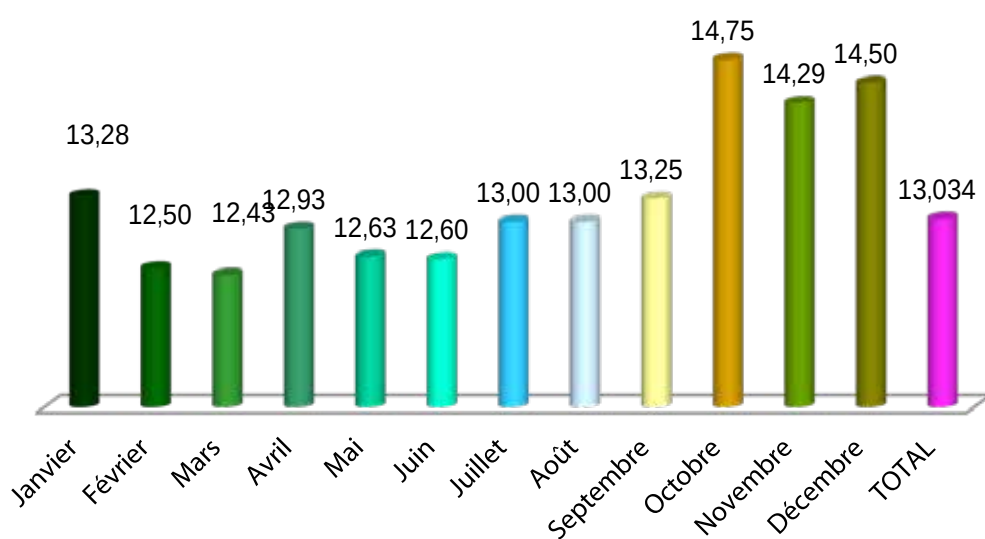
MOYENNES DES NOTES VUS PAR PROVENANCE



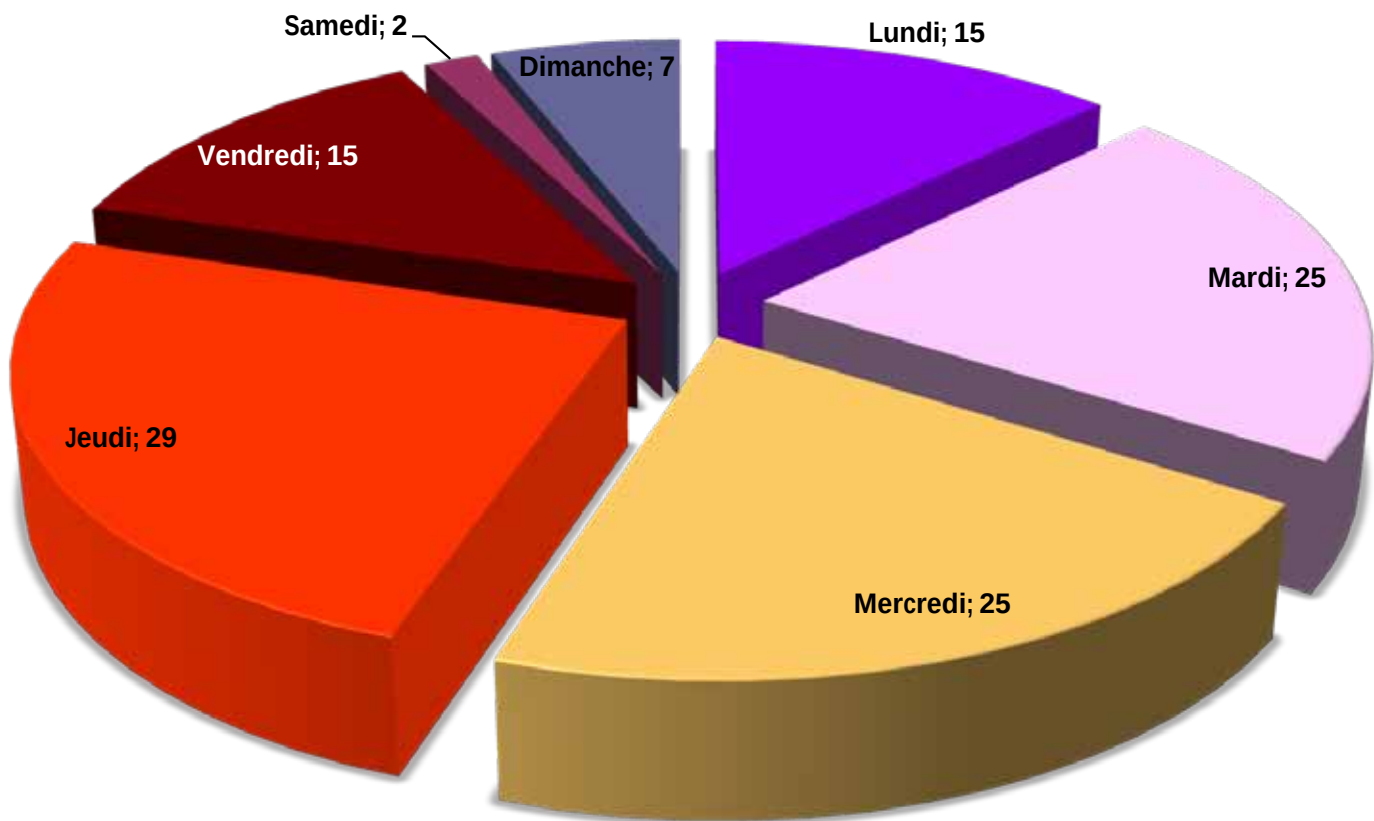
NOMBRES DE FILMS VUS PAR MOIS



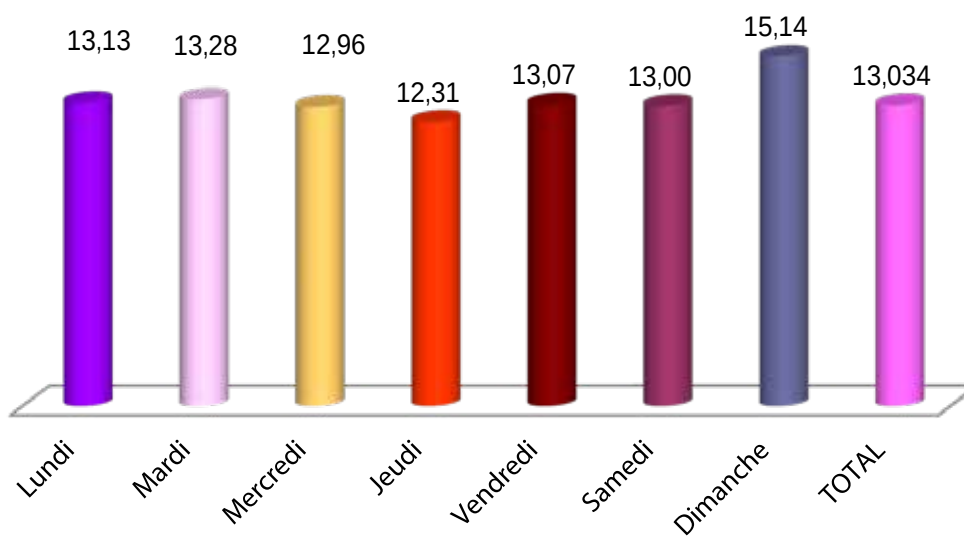
MOYENNES DES NOTES VUS PAR MOIS



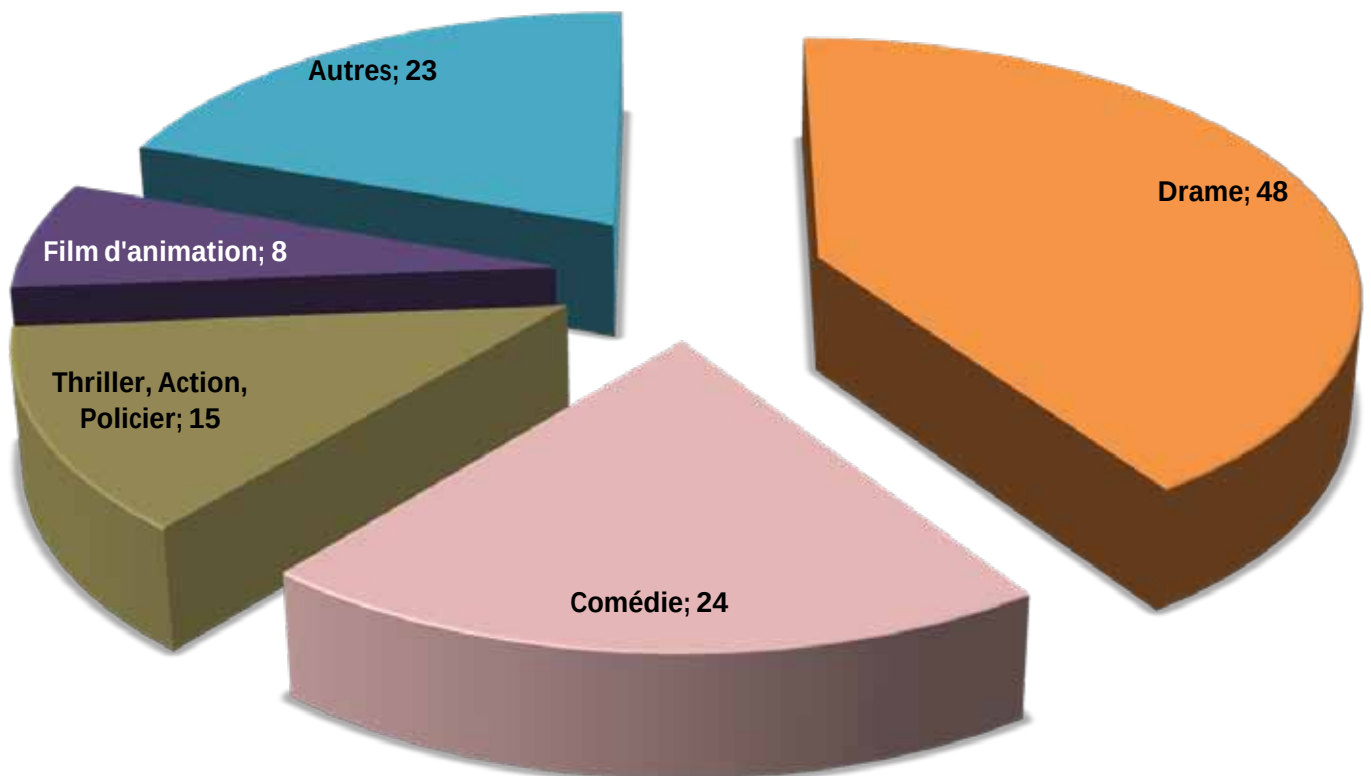
NOMBRES DE FILMS VUS PAR JOUR DE LA SEMAINE



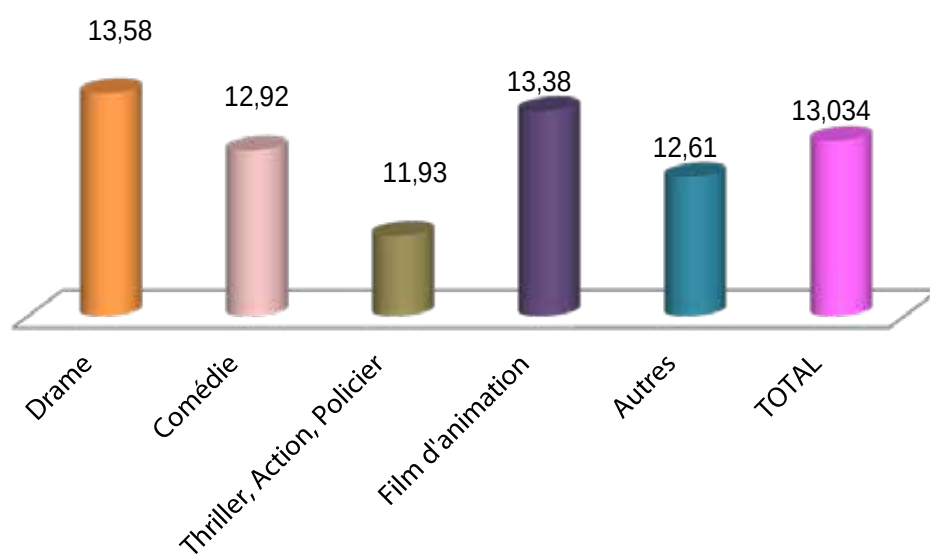
MOYENNES DES NOTES VUS PAR JOUR DE LA SEMAINE



NOMBRE DE FILMS VUS PAR GENRE



MOYENNES DES NOTES VUS PAR GENRE



LES 20 CHIFFRES DE L'ANNÉE

2

Le samedi reste le jour où je vais le moins au cinéma puisque je n'ai vu que deux films au cours de cette année 2014 le sixième jour de la semaine. Par contre, plus de la moitié des jeudis ont été utilisés (**29** au total).

C'est l'écart type entre toutes mes notes. J'ai toujours du mal à réellement voir ce que ça représente (sans doute que je note avec une trop faible amplitude) mais pour ceux à qui c'est signifiant, voici donc le chiffre. **2,004**

3

Le nombre de films vus cette année qui ont été réalisés par des fratries : il y a le *Deux jours, une nuit* des Dardenne, *Captain America 2* des Russo et *L'amour est un crime parfait* des Larrieu.

Cette année, j'ai vu en moyenne un film tous les 2,4 jours, ce qui représente aussi une moyenne de 2,27 par semaine. **3,1**

4

Le nombre de films vus cette année dont la musique est composée par Alexandre Desplat (*Philomena*, *The Grand Budapest Hotel*, *Monuments Men*, *Godzilla*), le même nombre que l'année dernière.

Le nombre de cinémas différents où je suis allé au cinéma cette année, soit **trois** à Lyon (pour 93 films), **deux** à Besançon (pour 4 films), **un** à Morestel (pour 10 films), **un** à Bourgoin-Jallieu (pour 10 films) et **un** à Paris (pour un film, le premier de l'année, en plus). **8**

10

Comme le nombre de films que je suis allé voir entre le **2 et le 13 février** (soit douze jours). Et la quantité ne m'a pas beaucoup porté chance puisque la moyenne est tombée à **12,6** pendant cette période.

Le nombre de notes égales ou inférieures à dix (ce qui signifie que c'est vraiment de mauvais à pitoyable). Ce n'est pas si énorme quand on y pense. Cela me fait penser que je suis assez indulgent avec pas mal de films... Mais bon, c'est mon naturel gentil qui ressort à chaque fois ! **12**

13

Ca reste invariablement la note que je donne le plus, même si, cette année, le 12 (avec **24** occurrences) a essayé de faire de la concurrence... Et c'est évidemment ma note médiane, ce qui ne vous étonnera guère.

La moyenne totale des films vus cette année. Elle est donc en dessous de celle des **689** longs métrages vus depuis que j'écris des critiques (**13,444**). Cela s'explique principalement par une plus grande masse et donc une plus forte probabilité de voir des mauvais films. **13,034**

14,75

C'est la moyenne des quatre films vus en octobre, ce qui fait le « meilleur mois » de l'année. D'ailleurs, **à partir du mois de septembre (soit 21 films)**, la moyenne a augmenté sensiblement pour culminer à **14,24**. Cela prouve qu'en étant obligé de moins aller au cinéma, je choisis mieux mes films.

Les notes supérieures à 15 sont rares cette année (à peine **11%** du total) puisqu'il n'y a eu que huit 16 et cinq 17. Cela montre soit que peu de films m'ont vraiment ébloui, soit que je suis devenu plus exigeant avec le temps. La vérité est sans doute entre les deux. **15**

15,14

A croire que le dimanche est un jour particulièrement béni puisque, pour les sept fois où je suis allé au cinéma, la moyenne est de **15,14**. Et pourtant, le plus mauvais film que j'ai vu ce jour de la semaine s'appelle *Un beau dimanche*. Comme quoi...

En janvier, j'ai réussi à voir pas moins de **18** longs métrages, ce qui commence à faire quand même beaucoup et ce qui demande aussi pas mal d'organisation et de motivation pour écrire derrière les critiques qui vont avec... **18**

40

Le nombre de lettres du plus long titre de l'année : *Dans l'ombre de Mary – La promesse de Walt Disney*. Il faut dire que ça fait un peu deux titres en un. Surtout quand on sait que le titre anglais n'a pas grand-chose à voir (*Saving Mr. Banks*)

Le pourcentage de drames que je suis allé voir cette année, plutôt au-dessus de la moyenne totale (**35,41%**). Et, bien m'en a pris puisque c'est aussi le genre qui a la meilleure moyenne (avec **13,58**), dans les genres où il y a plus de deux longs métrages. **40,68**

66,7

J'ai vu cette année **quatre** films japonais, sur les **six** que j'ai pu voir dans ma vie, soit deux tiers. Cela est surtout du au fait que je me suis rendu à trois films d'animation provenant de ce pays, ce que je ne regrette absolument pas.

Le nombre de séances totales car je suis allé voir **deux fois** *La cour de Babel*, qui m'a autant marqué lors de la première ou de la deuxième projection... Pourtant, je le savais mais je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer... **119**

600

2014 m'a permis d'atteindre la barre des 600 films critiqués. Et c'est *La Belle et la Bête* qui a marqué ce passage, que j'aurais bien aimé voir franchir avec un long métrage d'une autre qualité... Mais bon, je n'y avais pas vraiment réfléchi sur le moment...

C'est en minutes le temps que j'ai passé au cinéma en 2013, soit **neuf jours et trente-huit minutes**. Annoncé comme cela, j'avoue que ça fait quand même beaucoup... Le plus court a duré **1h16** (*La chambre bleue*) et le plus long **3h16** (*Winter Sleep*) et la moyenne est fixée très exactement à **1h50m09s**. **12998**

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES :

WWW.ALLOCINE.FR

CONTENU ET MISE EN PAGE :

Tim Fait Son Cinéma

WWW.TIMFAITSONCINEMA.FR

TIMFAITSONCINEMA@GMAIL.COM

CONTACT :

TIMOTHÉE TAINURIER

06.18.38.93.19

TIMOTHEE.TAINTURIER@GMAIL.COM